

Données de catalogue avant publication :

Dessaulles, Louis-Antoine, 1818-1895
Papineau-Dessaulles, Rosalie, 1788-1857
Dessaulles, Rosalie-Eugénie, 1824-1906
Dessaulles-Béique, Caroline, 1852-1946
Thompson, Zéphirine, 1826-1891
Papineau, Louis-Joseph, 1786-1871
Papineau, Amédée, 1819-1903
Papineau, Lactance, 1822-1862
Correspondances XIX^e siècle

Photo de la couverture

Louis-Antoine Dessaulles, par Dion & Frère, 1863

© Aubin-Blanchet recherches historiques
Georges Aubin, 1942-
Renée Blanchet, 1941-

Imprimerie Élite
Saint-Rémi, QC

ISBN (papier) : 978-2-924900-91-8

ISBN (numérique) : 978-2-924900-92-5

Dépôt légal : 3^e trimestre 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Lettres inédites

Louis-Antoine Dessaulles

Lettres inédites

1834-1875

Texte établi
et annoté par
Georges Aubin

Introduction par
Yvan Lamonde

Aubin  Blanchet
recherches historiques

SIGLES

AVM	Archives de la Ville de Montréal
BAC	Bibliothèque et Archives Canada
BAnQ-Q	Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Québec
BAnQ-VM	Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Montréal
BNF	Bibliothèque nationale de France
BNM	Bibliothèque du Nouveau Monde
CHSH	Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe
CLG	Centre Lionel-Groulx
<i>DBC</i>	<i>Dictionnaire biographique du Canada</i>
<i>DPQ</i>	<i>Dictionnaire des parlementaires du Québec</i>
<i>GPFC</i>	<i>Glossaire du parler français au Canada</i>
JBN	Joseph-Benjamin-Nicolas (Papineau)
<i>JFL</i>	<i>Journal d'un Fils de la Liberté</i> (Amédée Papineau)
LAD	Louis-Antoine Dessaulles
LJP	Louis-Joseph Papineau
<i>LMD</i>	<i>Lovell Montreal Directory</i>
MMC	Musée McCord
PUL	Presses de l'Université Laval (Québec)
PUM	Presses de l'Université de Montréal
<i>TLF</i>	<i>Trésor de la langue française</i> (France)

INTRODUCTION

Il y a quelque trente ans, madame Madeleine Béique-Jarry avait donné aux Archives nationales du Québec quelque 700 lettres de Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895) à sa fille unique Caroline Dessaulles-Béique, lettres que le père avait écrites à sa fille durant son long exil belge et parisien¹.

Monsieur Jacques Béique fait don aujourd'hui aux mêmes archives de 87 lettres des familles Dessaulles et Papineau dont 22 sont des lettres de Louis-Antoine Dessaulles à divers correspondants. Les lettres du présent don étaient pour la plupart inconnues lorsque j'ai publié la biographie de Dessaulles et un choix de ses écrits².

La présente édition couvre 138 lettres retracées de Dessaulles, de 1834 à 1875, dans le don Béique, à BANQ et dans les archives du Musée McCord. Les lettres d'exil (1875-1895) belge et parisien de Dessaulles ont été publiées³. Les lettres de 1834 à 1875 révèlent un Dessaulles inédit, un Dessaulles unique informé et formé par le voyage. C'est la période où il essaie de retracer Papineau qui a dû s'exiler aux États-Unis (1837 et 1838) et passer d'Albany, à New York, à Baltimore, à Washington; où à 21 ans il

¹ Yvan Lamonde et Sylvain Simard, *Inventaire chronologique et analytique d'une correspondance de Louis-Antoine Dessaulles (1818- 1895)*, Québec, ministère des Affaires culturelles, Archives nationales du Québec, 1978, XXIV p. et microfiche.

² Yvan Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles. Un seigneur libéral et anticlérical*, Montréal, Fides, 1994; Y. Lamonde et Claude Couture, *Louis-Antoine Dessaulles, Écrits*, édition critique, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1994.

³ Yvan Lamonde et Éliane Gubin, *Un Canadien français en Belgique au XIX^e siècle. La correspondance de Louis-Antoine Dessaulles (1875-1878)*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1991; en ligne : http://bibliotheque.irht.cnrs.fr/opac/index.php?lvl=author_see&id=2803; Louis-Antoine Dessaulles, *Paris illuminé: le sombre exil. Lettres (1878-1895)*, édition et présentation par Georges Aubin et Yvan Lamonde, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Cultures québécoises », 2019.

accompagne en 1839 la femme et la famille de Papineau à Paris; où il cherche en 1842 à emprunter à Londres sinon à vendre le foncier de sa seigneurie et d'où il part pour traverser la Belgique et retourner au Bas-Canada; où en 1875 il s'enfuit via New York vers la Belgique et Paris. Cette mobilité alimente la correspondance d'un homme déjà franchement scriptomoteur.

Dessaulles voyage, découvre, décrit : le Jardin botanique de Philadelphie, telle manufacture de clous à Rochester, les Tuileries, le Jardin des Plantes, l'Arc de Triomphe, Versailles, le London Polytechnic Institution, la brasserie Barclay Perkins, le chemin de fer, les chutes à Niagara. Il apprend à découvrir que Londres est la capitale du monde commercial et Paris celle du monde scientifique et artistique, que l'État a investi en France, rôle que joue l'entreprise privée en Angleterre. Il est maniaque des chiffres, des dimensions, de la production; il est systématique dans ses appréciations. Il sait que les voyages le forment, que « cela [lui] donnera des idées pour les embellissements de Saint-Hyacinthe ».

Il découvre des livres dont *Affaires de Rome* de Félicité de Lamennais. Il en décrit le contenu à son cousin Denis-Émery Papineau (29 septembre 1839) et l'on peut voir à posteriori qu'il y aura trouvé la motivation et le but de sa vie : dénoncer le cléricalisme. De même, il tiendra à mettre dans ses valises d'exil l'ouvrage de John William Draper, *History of the Intellectual Development of Europe*, « le plus fort ouvrage des vingt dernières années », à son avis.

Autre trait fondamental de sa curiosité, les voyages lui font découvrir des inventions en émergence : la laine végétale aux États-Unis, la graine de pavot à multiples usages, le spiritomètre, la pompe à incendie, les globes pour les becs à gaz. L'invention sera son incontrôlable passion d'exil, l'espoir de se refaire financièrement. Là encore, il en entrevoit l'application à Saint-Hyacinthe ou au Bas-Canada.

Dessaulles parcourt aussi sa seigneurie. Les lettres le font voir au travail, accaparé par des tâches sans nombre. Il exploite la seigneurie de Saint-Hyacinthe, participe au Comité de l'Association des seigneurs. La chambre

des nouvelles qu'il met sur pieds en 1838 lui tient véritablement à cœur, bien avant la fondation en 1844 de l'Institut canadien de Montréal.

À son oncle Louis-Joseph installé à la Petite-Nation, il commente le système absurde de l'Union, décrit de long en large son enquête sur l'intervention du clergé dans le comté de Saint-Hyacinthe lors de l'élection de 1867. Il se fera le chien de garde de l'image de son oncle au décès de celui-ci; le neveu ne veut pas que l'Église catholique s'annexe le grand homme politique.

Puis il y a les femmes de sa vie auxquelles il écrit. On apprend à mieux connaître Zéphirine Thompson qu'il épousera. Sa fille unique, Caroline née en 1852, est déjà la destinataire d'une lettre en 1862. Fanny Leman, la seconde épouse de son frère Casimir, est une correspondante privilégiée. Dessaulles joue un peu l'aîné avec elle, la taquine, lui avoue ses rêves à son sujet. L'allusion au rêve est rare dans une correspondance de cette époque, même si celui-ci est peu élaboré.

Zéphirine et Caroline sont en 1875 ses confidentes obligées. Déjà en septembre 1868, Dessaulles fait état de ses difficultés financières à Zéphirine; il résume ainsi ses espoirs et son désespoir dans une lettre du 16 juillet 1875 : « Une sorte de fatalité me poursuit : je crois toucher une chose et elle fait comme l'oiseau des champs qui va se placer un peu plus loin, qui reste toujours en vue mais toujours hors de portée ». Au moment de partir secrètement en exil, il écrit une touchante et longue lettre à sa femme le 1^{er} août 1875 : « Je manquerais complètement de cœur et de vrai courage, si je ne t'adressais pas un dernier mot d'adieu et de demande de pardon, avant de m'en aller définitivement ». Pratique, il termine sa lettre : « J'ai laissé la clé de la maison pendue à la bibliothèque ». Dernier souci, dernière appréhension, le froid : « Je pense à l'hiver prochain. Aura-t-on soin des feux comme moi pour que le froid n'approche pas de vous ? ». Pour que le froid de l'exil n'approche pas de lui.

Le récit que Dessaulles fait à Caroline de sa traversée de l'Atlantique à compter du 20 septembre 1875 donne à penser qu'il a aussi commencé à traverser sa douleur. Il écrit à sa fille : « Autant vaut causer un peu avec toi

que de penser seulement à toi et à ta maman et à tous les autres que j'aime ». Il s'ensuit une interminable description de la vie à bord. La progressive mise à distance physique met son ancienne vie à distance. La cicatrisation de la rupture de sa vie est déjà amorcée, même si elle ne sera jamais achevée. On en prendra pour indice la lettre hebdomadaire qu'il adressera chaque semaine à Caroline de 1875 à 1895.

Les voyages et l'exil de 20 ans de Dessaulles ont façonné l'homme. Il avait déjà une culture de collège qui l'invite à voir la résidence de tel personnage historique, à s'exclamer devant la Sainte-Chapelle. Dessaulles a, depuis 1837, le sens de l'histoire, une conscience historique.

Les voyages expliquent-ils l'exil en ce qu'ils feraient partie de ces « dépenses somptuaires » qui l'auraient ruiné ? Sans avoir été extravagant, Dessaulles a-t-il mené grand train, comme le suggère son oncle ? Cette nouvelle correspondance fait voir qu'il a pris à cœur le développement de la seigneurie de sa mère, puis la sienne. Il a joué de malchance à propos du tracé du chemin de fer, par exemple, qu'il aurait aimé voir passer par Saint-Hyacinthe. C'est dans le secret des billets à payer qu'il a joué son va-tout. Le cumul de ces billets promissoires l'a étouffé au moment de la crise économique de 1873. Au risque d'être arrêté, il a dû fuir. Encore à Paris, dans un train de vie minimal que son gendre Béique lui a assuré pendant deux décennies, il a voulu se refaire, observer l'apparition de l'électricité, miser sur elle sans qu'elle ne parvienne à illuminer sa vie.

Yvan Lamonde

LETTRES INÉDITES

Texte pour la Société littéraire

17 octobre 1834

Obscurité considérable⁴ le 17 oct. 1834

Ce fut vers 2 heures de l'après-midi que le temps, qui avait été couvert toute la matinée, commença à s'obscurcir considérablement. Quelques-uns crurent que c'était une éclipse, mais on vit par le calendrier qu'il n'y en avait point ce jour-là.

Cependant l'obscurité devint si forte à trois heures que dans toutes les classes il fallut allumer les chandelles. Nous attendions avec la plus vive impatience que le son de la cloche nous annonçât le moment où nous pourrions examiner ce curieux phénomène.

À quatre heures, nous allâmes déposer nos livres à l'étude à la lumière des chandelles et des lampes, et nous nous rendîmes en toute hâte dans la cour. Il faisait aussi noir alors que dans une nuit assez obscure. La couleur du ciel était semblable à celle que produit un grand incendie nocturne. Ce spectacle avait réellement quelque chose d'effrayant. L'obscurité demeura à peu près une heure dans le même état. Le ciel sembla commencer alors à s'éclaircir et il tomba une pluie abondante. À huit heures et demie, il faisait extrêmement noir; il y avait une très forte apparence de pluie et la nuit paraissait devoir être très obscure.

L.A. Dessaulles



⁴ Sans doute un texte composé pour la Société littéraire.

À Amédée Papineau

Monsieur A. Papineau, étud.
Rue Bonsecours, Montréal

Saint-Hyacinthe, 10 juin 1835

Cher Amédée,

Je désirais depuis longtemps t'écrire pour te demander quel était le motif de la dissolution de votre Société. Je regrette fort qu'une aussi utile institution ait rencontré des obstacles capables de la faire tomber. Cependant, vu la multitude de matières que nous avons ici pour l'examen public, je ne la regrette pas autant que je l'aurais pu faire dans une autre circonstance. Il faudra néanmoins que vous tâchiez de vous réorganiser pour le commencement de l'année prochaine. Je m'attends que vous aurez aussi ici un assez grand nombre d'associés.

Depuis deux ans que le village a acheté une pompe, il ne s'était pas encore formé de compagnie pour la faire jouer. Nous en avons formé une dernièrement des citoyens du village, il est probable qu'il s'en formera aussi une au collège, afin que dans une alerte les deux compagnies puissent tour à tour se reposer et porter secours où il sera nécessaire.

Mardi soir, l'état de papa devint tout d'un coup plus alarmant, on fut obligé d'appeler un prêtre qui lui administra l'extrême-onction. Nous avons craint même d'avoir le malheur de le perdre, mais il a repris le dessus, on commence à reprendre courage et à espérer qu'il ne sera pas sitôt enlevé à notre amour⁵. Voilà la troisième nuit que je le veille, il dort paisiblement et n'éprouve pas de douleurs dans le corps, mais il ne prend presque aucune nourriture. Pépé est encore ici, nous désirerions bien qu'il pût rester encore longtemps avec nous pour soutenir le courage [de] maman qui, dans cette triste circonstance, a besoin de lui.

Tout le reste de la famille est en parfaite santé et vous présente ses respects et amitiés. J'ai reçu aujourd'hui des nouvelles de Saint-Denis qui m'apprennent que tout le monde y est bien portant. Mes respects et amitiés à qui de droit. Adieu.

⁵ Cependant Jean Dessaulles (1766-1835), père de LAD, mourra à Saint-Hyacinthe le 20 juin 1835.

Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Rosalie Papineau-Dessaulles et Denis-Benjamin Papineau

Montréal, 20 septembre 1837

Ma chère maman,

Je vous envoie, d'après votre demande, la copie fidèle de la lettre que j'ai écrite à mon oncle⁶ :

Mon cher oncle,

À mon dernier voyage de Saint-Hyacinthe, maman m'a communiqué la lettre que vous lui avez écrite au sujet du mariage d'Honorine avec le docteur Leman. Je vois que vous auriez désiré que je vous eusse dit où j'en étais avec Honorine. La raison qui m'a empêché de le faire est que j'ai toujours cru que le mariage était décidé, même avant de partir pour la Petite-Nation. Une fois arrivé, ayant vu qu'Honorine devait se regarder comme engagée avec le docteur, je n'ai fait que l'encourager à s'unir à lui, puisqu'il était un homme estimable sous tous les rapports et qui pouvait la rendre heureuse; et voyant que tout devait finir entre nous, je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de vous en parler. Croyant le mariage irrévocablement fixé, je n'ai fait le voyage que pour voir Honorine une dernière fois, et je suis reparti de la Petite-Nation dans la ferme persuasion qu'elle se déciderait pour le docteur.

Elle pourra vous dire si j'ai cherché à la dissuader. Je l'ai toujours aimée avec sincérité, elle le sait, mais voyant qu'elle pouvait espérer une vie heureuse avec le docteur, qu'elle ne pourrait s'établir avec moi que dans six ou sept ans, peut-être plus, et pas moins pendant qu'elle trouvait un établissement honorable et même rare sous tant de rapports, j'ai cru devoir lui conseiller de ne pas manquer un semblable parti; et je crois pouvoir être certain qu'elle n'a pas pris cela comme une marque d'indifférence de

⁶ Cet oncle est Denis-Benjamin Papineau, père d'Honorine qui épousera le Dr Leman.

ma part. Elle est trop persuadée de la force et de la vérité de l'amitié que j'ai eue pour elle. Comme elle n'a jamais eu d'engagement positif avec moi, je la regarde non pas comme déçue mais comme ayant toujours été libre et maîtresse de ses sentiments.

J'aurais certainement été heureux de passer ma vie avec elle, mais puisqu'elle rencontre si bien, je ne puis la blâmer d'accepter un établissement où elle peut, avec tant de raison, espérer d'être heureuse et de le préférer à un autre qui est si éloigné.

Je vous prie d'assurer ma tante de mon respect et de mon affection. Adieu, mon cher oncle, je suis votre respectueux et affectionné neveu.

L.A. Dessaulles

J'ai été ce soir faire un tour à bord du nouveau *steamboat Le Charlevoix* qui, quoiqu'il n'ait pas employé la moitié de sa force, a été plus vite qu'aucun des autres *steamboats*. Je vous assure que sa vitesse sera énorme quand les roues auront été améliorées.

Il part demain pour Québec et ne doit voyager que de jour.

Mon oncle va partir bientôt pour la Petite-Nation. Toute la famille est bien portante. Il est bien tard et je serai obligé de me lever demain de grand matin. Adieu, chère maman; votre tendre fils. Je vous écrirai prochainement.

L.A. Dessaulles

21 [septembre]. Mon oncle⁷ part dans l'instant pour la Petite-Nation avec Amédée. Je vous prie de presser Thompson⁸ pour mes habits.

⁷ Cet oncle est Louis-Joseph Papineau et son fils Amédée. Cependant le *JFL* d'Amédée mentionne le 29 septembre comme date du départ vers la Petite-Nation. Le mariage d'Honorine survint le 5 octobre 1837. Le 30 septembre, de la Petite-Nation, Amédée écrit à sa mère pour lui dire qu'ils sont arrivés à la Petite-Nation, de ne pas s'inquiéter, que son père fait travailler au moulin et que les préparatifs de la noce sont en train. Voir Amédée Papineau, *Correspondance 1831-1841*, p. 49-50.

⁸ John Thompson (1788-1874), marchand-tailleur, futur beau-père de L.A. Dessaulles. Habite d'abord à Montréal puis à Saint-Hyacinthe. Décédé à Ottawa, inhumé à Montréal. « L'honorable Louis-Antoine Dessaulles » signe le registre à Montréal, Notre-Dame, le 16 octobre 1874.



À Rosalie Papineau-Dessaulles

Montréal, samedi 11 novembre 1837

Ma chère maman,

Les nouvelles se succèdent avec tant de rapidité que je ne sais pas du tout ce que je dois vous conter, ni par où je vais commencer. L'excitation est universelle et violente. Les magistrats de Montréal font sortir une proclamation défendant tous les rassemblements ou assemblées quelconques.

Je viens de recevoir votre dernière lettre. On vous a fait bien des histoires. Il n'y a eu aucun trouble mardi. La ville commence à être plus tranquille. Les premières nuits ont été un peu inquiétantes, mais elles ne le sont plus maintenant autant. Pourtant, on continue à se garder. Tous les principaux Canadiens le font. Il n'y a pas de danger à sortir de jour dans les rues, même avec des habits d'étoffe.

Les dernières nouvelles venues de L'Acadie vont peut-être ramener quelques troubles. Hier, un canon et son caisson et plusieurs hommes de la cavalerie légère sont partis avec quelques hommes du Doric Club, pour, dit-on, faire quelques arrestations du côté de L'Acadie. On a su ce matin que le Dr Côté s'était caché, que les habitants s'étaient battus contre eux, qu'ils en avaient tué quelques-uns, que les autres s'étaient sauvés dans les bois où les habitants les avaient cernés et que, s'ils n'étaient pas pris par force, ils le seraient par la famine. Je ne sais si cela est vrai, ce n'est pas encore prouvé. Peut-être le saurai-je après-midi. Plusieurs Canadiens ont été mis à caution.

Ma tante n'est pas allée chez M. Quesnel, elle continue à aller coucher chez mon oncle D. Viger. Mon oncle est décidé à demeurer chez lui et ma tante ne veut pas sortir de la ville. Quant à moi, j'ai toujours resté avec mon oncle et je le ferai tant qu'il aura besoin de moi.

Je ne pourrai vous dire, dans mes lettres que j'enverrai par la poste, que ce que nous aurons fait et jamais ce que nous ferons, parce que les lettres sont interceptées aux bureaux de poste.

On dit en ville, ce matin, que le *railroad* a été coupé la nuit dernière. C'est peut-être vrai, peut-être faux. Je vais attendre pour d'autres

nouvelles à après-midi, car je crois que M. Delagrave va venir me voir. Je ne reçois aucune nouvelle ici; mais en effet je crois que je ne vous ai pas encore dit où j'étais. Je suis chez mon oncle Truteau depuis jeudi soir, où je garde la chambre; au moins ce n'est pas pour cause de blessure de la part des loyaux que je suis obligé de le faire. C'est encore un maudit clou qui me retient. Je l'ai tant envenimé à marcher continuellement qu'à la fin j'ai été obligé de céder. Depuis lundi matin jusqu'à mercredi matin, je ne me suis pas couché du tout, pas seulement peigné, et j'ai toujours été sur le chemin, ce qui l'a tant envenimé que j'ai fini par souffrir beaucoup. Comme il y avait beaucoup d'embarras chez mon oncle, je suis venu chez mon oncle Truteau⁹. Je crois que je pourrai retourner demain ou lundi. Je suis bien fâché que ce maudit clou m'ait obligé de sortir de chez mon oncle : je pouvais y être utile, si la maison eût été attaquée, parce que je connais les airs¹⁰ mieux que ceux qui y viennent veiller. Je vous dirai quels sont nos moyens de défense lorsque je vous écrirai par une occasion sûre.

Ce que je vous ai dit du Dr Côté est faux, ainsi que la bataille entre les habitants et les Anglais. Je vous écrirai par Cadoret.

Ma tante vous remercie de vos offres, elle dit qu'elle ne pourra les accepter que lorsqu'elle sera absolument obligée de sortir de la ville.

Adieu, chère maman. Je suis très pressé, on attend après ma lettre.

L.A. Dessaulles



⁹ Oncle Truteau est François-Xavier Truteau/Trudeau (1796-1849), menuisier, architecte, qui demeure rue Saint-Denis, près de Craig. Dessaulles le qualifie d'oncle, parce qu'il est fils de Toussaint Truteau et de Marie-Louise Papineau (sœur du notaire Joseph Papineau). « Oncle Truteau » est en réalité un cousin de la seigneuresse Dessaulles, mère de Louis-Antoine.

¹⁰ Aïres : étres ou aïtres, dans le sens de « disposition des diverses pièces d'une habitation ». *TLF*.

À Rosalie Papineau-Dessaulles

Montréal, dimanche 12 novembre 1837

Ma chère maman,

Il y a eu en effet hier une canonnade à Montréal : c'était pour l'arrivée de sir John Colborne. Montréal n'est pas plus tranquille qu'auparavant. On n'a rien eu d'extraordinaire de L'Acadie par l'express qui est arrivé ce matin, mais il n'y a pas le moindre doute que si les troupes ou les constitutionnels qui y sont allés reçoivent quelque échec de la part des habitants, les propriétés des principaux citoyens y passeront.

Je vais partir demain avec ma tante Papineau, qui restera à Verchères, vu l'état des chemins. Je continuerai après jusqu'à Saint-Hyacinthe. Mon oncle va sortir de Montréal. Je vous dirai où il est allé, et à vous toute seule, parce qu'il faut de la prudence. Je ne vous le dirai pas même dans ma lettre.

Adieu, chère maman. Nous sommes tous bien portants.

Je suis votre tendre fils.

L.A. Dessaulles

M. Prince est parti pour Québec jeudi dernier avec M. Hudon, M. Manseau et quelques autres.



À Rosalie Papineau-Dessaulles

Philadelphie, vendredi 6 juillet 1838

Ma chère maman,

Voilà une distance de pas tout à fait 200 lieues, franchie en bien peu de temps. Je suis parti de Montréal mardi [3 juillet] à 9 heures du matin et suis arrivé à Albany le lendemain, mercredi, à 7 heures du soir, ayant fait 92 lieues. Je n'y ai pas trouvé mon oncle, ni M. Porter, ni M. Corning, enfin personne. C'était le 4 juillet au soir. Il y avait des fusées, des pétards, de la

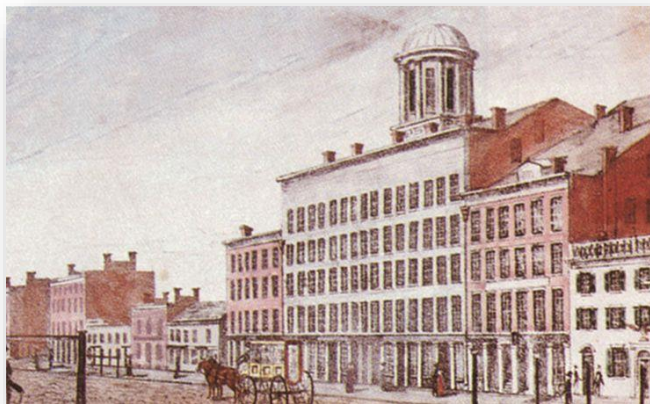
musique, du canon, des exhibitions, quelques filous mêlés parmi tout cela; c'était à ne savoir où donner de la tête.

Enfin, j'ai tout laissé de côté, surtout les filous, et j'ai été au Muséum. L'édifice est superbe et immense, et était illuminé, offrant un magnifique coup d'œil. La collection d'animaux est très nombreuse et intéressante, néanmoins ce n'étaient pas les plus curieux. Figurez-vous qu'il y avait théâtre, tout à coup vers neuf heures, on annonce emphatiquement : *The great performance of...* je ne sais quoi; on se précipite, croyant voir quelque chose de beau, et le tout se réduit à une farce grotesque et sottée, dont les acteurs paraissaient bien plus animaux que les animaux empaillés du Muséum. Ajoutez à cela une musique abominable, une cacophonie affreuse de piano, violons, clarinettes, trompettes, bugles : c'était assourdissant. Je suis sorti précipitamment, bénissant les musiciens et les instruments, et suis allé me coucher.

Le lendemain matin, jeudi, je suis parti à six heures pour New York dans le *Champlain*. La navigation sur l'Hudson est belle au-delà de toute expression. À chaque instant, on jouit des vues les plus magnifiques. Il y a 50 lieues d'Albany à New York et je n'ai pas vu une seule maison sur les deux côtés qui fût d'une chétive apparence. Les bords de la rivière sont élevés au-dessus du niveau de l'eau, depuis 50 jusqu'à 1400 pieds; ce sont quelquefois des montagnes qui bordent la rivière. Newburgh, Sing Sing, Peekskill, West Point sont les plus beaux sites qu'on puisse imaginer.

Nous étions environ 300 passagers à bord du *Champlain*, *steamboat* à peu près de la grandeur du *John Bull*, mais qui va plus vite. Nous avons laissé Albany à 7 heures et sommes arrivés à 6½ [p.m.] à New York, ayant arrêté à peu près une heure le long du chemin, ce qui fait 50 lieues en 10½ heures.

Je me suis retiré à New York à l'American Hotel, établissement considérable d'environ 100 pieds de front sur 200 de profondeur et à six étages. J'étais au sixième, ayant à monter cinq escaliers de 26 marches, les uns portant les autres.



American Hotel, New York

Je me suis informé en arrivant si mon oncle était à New York; il s'était retiré à l'hôtel d'Astor. On m'a répondu qu'il était parti ce matin-là même, jeudi, pour Philadelphie. Il n'y avait de *steamboat* du soir pour cette dernière ville, ainsi il m'a fallu attendre jusqu'à ce matin. Je me suis amusé comme j'ai pu, je puis dire assez bien, durant la soirée. L'hôtel d'Astor est un immense édifice de granit, de 250 pieds de front et des ailes de la même profondeur; il est aussi à six étages.



Il contient 390 chambres dont quelques-unes sont immenses. N'étant resté qu'une soirée à New York, vous pouvez croire que je ne le connais pas encore beaucoup. J'ai été au Muséum de Thomas et à l'American Muséum où on nous a fait grâce des performances et de la musique d'Albany. J'ai vu au premier un anaconda vivant, de 28 pieds de long et de 14 pouces de circonférence dans l'endroit le plus gros du corps. Il n'y avait pas autre chose de bien remarquable. Vers neuf heures, on a fait danser des marionnettes, mais pas longtemps. L'American Museum est une simple collection contenant environ 5 000 pièces. Il y a un diorama ou plusieurs perspectives tirées des plus beaux sites qu'offrent l'Europe et l'Amérique.

Ce matin, vendredi, j'ai quitté New York en *steamboat* dans lequel j'ai fait 8 lieues; après cela, on fait 12 lieues en *railroad* et encore 15 en *steamboat*, et je suis arrivé à Philadelphie à 3 heures après-midi. Je suis arrivé au City Hotel. J'ai été immédiatement à tous les principaux hôtels, et je n'ai pas encore trouvé mon oncle. Il doit pourtant être à Philadelphie; je vais visiter demain ici, et je saurai au juste s'il y est ou non. S'il n'y est pas, je partirai dimanche pour Baltimore, d'où je vous écrirai. Depuis Burlington à Philadelphie, je n'ai rencontré que deux personnes parlant français, et encore, je n'ai pu échanger que quelques mots avec eux. Je n'ai pas encore assez vu Philadelphie pour en parler au long. Je verrai demain Mme Pratt¹¹. Dites à Mlle Williams¹² que je lui aurai ses livres demain.

C'est vraiment étonnant avec quelle rapidité on voyage. En 48 heures ou trois jours et un quart de temps, j'ai fait 200 lieues et j'ai passé une nuit entière à Albany et une autre à New York. Je n'ai pas dormi dix heures depuis mon départ de Montréal. Aussi je m'endors un peu ce soir.

Adieu, ma chère maman. Amitiés à Rosalie, Casimir, Mlle Williams, enfin tout le monde. Je suis votre tendre fils.

L.A. Dessaulles

¹¹ Sophie-Céleste Dulongpré, née à Montréal en 1800, fille de Louis Dulongpré, peintre, et de Marguerite Campeau, a épousé (Montréal, Anglican Christ Church, 23 août 1820) Edmund Pratt (1797-1833), fils de Henry Pratt et de Susannah Care, sa troisième femme. Le couple s'établit à Philadelphie.

¹² Rhoda Ann Williams (1807-1892). Institutrice à Saint-Hyacinthe. Elle épousera (Montréal, Christ anglican, 23 janvier 1840) Narcisse Guérout, *clerk missionary* à Rivière-du-Loup (Louiseville).

Je vous écrirai aussitôt que j'aurai rejoint mon oncle.

L.A.D.



À Rosalie Papineau-Dessaulles

Washington, dimanche 8 juillet 1838

Ma chère maman,

Malgré les recherches les plus exactes dans Philadelphie et dans Baltimore, il m'a été impossible d'avoir aucune nouvelle de mon oncle. C'est ce qui me fait croire que les nouvelles du Canada l'auront décidé à ne pas voyager et qu'il se sera retiré dans quelque maison particulière. Cela me contrarie beaucoup.

Étant arrivé à Baltimore et ne pouvant l'y trouver, j'ai été presque sur le point de retourner en Canada, mais réflexion faite, j'ai cru voir qu'il serait bien ridicule, étant rendu si loin, de ne pas essayer à profiter autant que possible de mon voyage, et je me suis rendu immédiatement à Washington, afin d'y voir siéger le Congrès. Je m'attends à trouver ici le jeune Fletcher, qui est venu avec son père, membre de la Chambre des Représentants, passer à Washington tout le temps que ce dernier y serait. Si c'est le cas, je ne resterai pas moins de 4 ou 5 jours ici. S'il n'y est pas, deux jours me suffiront.

Washington n'est pas une ville manufacturière, ni une ville commerçante, et offre beaucoup moins que les autres villes à la curiosité du voyageur. Je crois qu'elle deviendra la plus belle ville, non seulement de l'Amérique mais du monde. Elle est partie sur un plan régulier et magnifique. Toutes les grandes rues ont 100 pieds de large, sans compter les trottoirs, qui n'ont pas moins de 15. Il y a plus d'arbres que dans les autres grandes villes de l'Union, les maisons ont beaucoup plus de terrain, l'air y est par conséquent plus sain que partout ailleurs. Au milieu même de la ville, on respire l'air pur et agréable de la campagne. J'ai été, après le souper, voir le Capitole qui est sans contredit un magnifique et splendide édifice. C'est une architecture grande et gracieuse à la fois. Il est environné d'un superbe et immense parc. Les allées sont poncées en pierre de taille, et ont,

les grandes, 25 pieds, et les petites 18 pieds de large. L'édifice est entouré d'une magnifique plateforme pavée en pierre de taille d'où on domine toute la ville et où l'on jouit de la plus magnifique perspective. Il commençait à faire un peu obscur quand j'y suis allé. Toujours je puis dire que le Capitole est un superbe monument dont Washington peut avec raison s'enorgueillir. Il y a en avant, du côté de la ville, une belle fontaine au milieu de laquelle s'élève un monument en l'honneur de Washington.

Je suis parti ce matin de Philadelphie à 6 heures, je suis arrivé à Baltimore à midi un quart; 28 lieues; j'ai laissé Baltimore à quatre heures et demie et je suis arrivé à Washington à six heures vingt minutes; 13 lieues et demie. Il fait bien chaud ici. On a eu aujourd'hui 101 degrés de chaleur. Je ne m'en suis aperçu que pendant mon séjour à Baltimore. Le long de la route, on va assez vite pour faire du vent quand il n'y en a pas. Il y a une grande différence de climat de New York ici. À mon arrivée à New York, il n'y avait ni cerises ni framboises; à Philadelphie, elles n'étaient pas encore tout à fait mûres, quoique mangeables; à Baltimore, elles sont passées, et ici il n'y en a plus du tout; et probablement que j'en mangerai à Montréal à mon retour. Car je serai moins longtemps que je ne m'y attendais d'abord, vu que je vais voyager seul. Rien n'est plus beau que de franchir des distances aussi considérables en aussi peu de temps. J'ai aujourd'hui 52 lieues ou 156 *miles* en 7¼ heures de marche. Pourtant ce n'est pas encore ce qu'il y a de plus beau.

Le peuple est riche et heureux et n'est pas opprimé. S'il l'est, il peut y remédier dès l'instant même. Voilà le vrai beau, et ce n'est qu'aux États-Unis qu'on l'a trouvé, ce beau-là. On voit partout la plus grande prospérité possible. L'apparence de récolte est magnifique dans la Pennsylvanie. En plusieurs endroits, le blé d'automne est coupé et serré; celui du printemps jaunit. Le blé d'Inde est épié; j'en ai vu un champ de 250 arpents en superficie, et on pouvait voir l'autre bout du sillon, à 12 ou 15 arpents de soi. Je n'ai pas encore rencontré un *chartier*, matelot, porteur public, qui ne sut lire. Je n'ai rencontré qu'un pauvre depuis Montréal exclu jusqu'à Washington. En un mot, le peuple est heureux ici, et de quel autre pays au monde peut-on dire la même chose ?

Dites à Mlle Williams que les livres qu'elle m'a demandés sont renfermés dans ceux qu'elle a à la maison, et quant à celui intitulé *Alice, or the*

Mysteries, il n'a pas été publié¹³. J'ai mis, hier matin, les deux derniers sortis à la poste de Philadelphie. Je n'ai pas vu Mme Pratt à Philadelphie, n'ayant pu trouver la maison où elle pensionne. Je le trouverai en retournant, ou bien elle n'y sera pas.

J'ai été au théâtre à Philadelphie, la soirée que j'y ai passée, et à une exhibition au Muséum. On a joué au théâtre deux comédies très intéressantes et jolies : l'une était à faire crever de rire. Je n'ai pas assez de place pour vous en donner une idée. Je vais le garder pour une autre lettre, ou pour mon retour, afin d'avoir quelque chose à raconter et de ne pas avoir de ces demoiselles le reproche de ne pas assez parler.

Amitiés à Rosalie, Mlle Williams, Thérèse et Émilie, Casimir. Votre tendre fils.

L.A. Dessaulles

Je vous écrirai avant de partir de Washington.



À Rosalie Papineau-Dessaulles

Baltimore, 10 juillet 1838. Mardi

Ma chère maman,

Je suis arrivé ce matin à Baltimore, ayant laissé à Washington mon portemanteau et mon sac. Je vais les recevoir ce soir par le retour des chars. Il n'est encore que 11 heures et la chaleur est rendue à 93 degrés; ainsi à 2 heures, elle devrait être de 105 ou 106. C'est une bien terrible chaleur, je vous assure. On n'a rien d'approchant en Canada. Que l'on soit assis ou couché, on sue continuellement. Monter seulement un escalier, quelque doucement qu'on le fasse, l'eau coule sur la figure. Néanmoins, ces chaleurs-là ne m'affaiblissent pas du tout, quoique je ne mange presque pas. Depuis samedi à midi, je n'ai certainement pas mangé une livre de pain et

¹³ Le livre n'était peut-être pas encore disponible : Edward Bulwer-Lytton (1803-1873), *Alice, or the Mysteries*, publié en 1838, suite de *Ernest Maltravers* (1837).

nous sommes à mardi. Par exemple, je bois du soda et de la limonade en quantité respectable.

Je vais vous donner d'autres détails sur Washington. J'ai été hier au Capitole, que j'ai visité d'un bout à l'autre. C'est un bien magnifique édifice. Le salon d'entrée est rond, a 90 pieds de diamètre et il y a 122 pieds depuis le plancher jusqu'au *vitreau* supérieur qui le couronne. L'écho qu'il y a dans ce salon est extraordinaire. Quand deux personnes y parlent, on dirait qu'il y en a cent; c'est une continuité de petits échos qui semblent n'en faire qu'un prolongé. Rien n'y ressemble autant que la récitation du chapelet par une communauté. C'est un bruit prolongé, grave et sublime. Au haut du dôme, on est élevé à environ 500 pieds au-dessus de la ville. On y jouit du plus magnifique coup d'œil que j'aie encore vu. Au-devant, à ses pieds, pour ainsi dire, on aperçoit la ville qui s'étend vers le nord-ouest, un peu plus loin, Georgetown, le Potomac qui roule ses eaux au-devant de deux villes, et dont le rivage opposé est très élevé et parsemé de plusieurs magnifiques habitations; le canal qui traverse la ville du sud-est au nord-ouest et la maison du Président, qui est sur la rue en face du Capitole, mais à plus de 15 arpents, avec les jardins qui sont de toute beauté; le reste du tableau offre la campagne la plus belle, la verdure la plus riche qu'on puisse imaginer; vers le sud-ouest, on aperçoit Alexandrie¹⁴.

J'ai été faire une petite excursion à Georgetown, j'ai vu le collège des jésuites et le couvent. Le premier est magnifiquement situé et jouit d'un terrain bien vaste, planté d'arbres avec tout le goût possible. Derrière Georgetown, est une petite éminence d'où on domine tout le terrain entre Washington et Alexandrie. Le Capitole paraît plus beau de là que de partout ailleurs. Rien n'est si beau que le blanc, pour les édifices comme pour autre chose. La Chambre des Représentants au Capitole est superbe. La colonnade qui l'entoure est en marbre, absolument pareil au beau dessus de table de mon oncle Papineau, un peu plus gris seulement; le chapiteau des colonnes est en marbre blanc. L'ordonnance est composite. La Chambre du sénat est moins belle et moins spacieuse. Il y a au milieu un magnifique lustre. La colonnade est ionique antique et est de même marbre que les colonnes de la Chambre des Représentants. Cette dernière est dans l'aile qui regarde le sud et celle du sénat dans l'aile qui regarde le nord. Mon principal but en allant immédiatement à Washington était de

¹⁴ Alexandria, à 11 km de Washington, D.C.

voir le Congrès siéger et d'y arriver avant le départ de Fletcher, qui y est demeuré avec son père tout le temps de la session, et je suis arrivé trop tard : la session était terminée et Fletcher parti la veille de mon arrivée à Washington. J'ai été bien désappointé. J'ai vu Mme Whitney¹⁵ et la cadette de ses demoiselles. L'aînée a perdu son mari il n'y a pas bien longtemps, après un an de mariage, et un petit enfant de deux mois avec elle. Elle demeure avec Mme Whitney. J'ai été surpris de voir Mme Whitney aussi replète; elle est plus grande et plus grosse que Mme Cartier, elle a l'air jeune et ne paraît pas, par la taille, être la sœur de Mme Pratt, qui est si délicate, mais elle lui ressemble de figure.

Elle m'a dit que Mme Pratt n'était pas à Philadelphie, qu'elle était allée sur le bord de la mer, faire un voyage pour sa santé, qui durerait huit ou dix jours. Elle sera de retour à Philadelphie quand j'y passerai. J'y verrai aussi M. [Étienne] Chartier. Que Lactance dise à M. Désaulniers que je vais voir si celui qui l'a converti autrefois aux bonnes opinions politiques a, comme je n'en doute nullement, conservé intactes les mêmes opinions; je pourrai lui dire que son ancien converti est un peu retombé dans ses erreurs et qu'il aurait encore besoin de quelques discussions comme celle qui a eu lieu à Saint-Jacques pour se préserver de la contagion dont tout le [] a été attaqué dans les derniers événements du Canada.

Depuis cinq ou six jours, je ne sens plus rien à mon genou. Je crois qu'il sera entièrement guéri à mon retour en Canada.

S'il devient nécessaire de faire sortir ma jument à la selle, je préfère que Denis la sorte à tout autre.

Voilà la troisième lettre que je vous écris, je ne sais si elles vous parviendront. Adieu, chère maman, respects et amitiés à qui de droit. Votre tendre fils.

L.A. Dessaulles

Mon oncle Papineau n'est pas encore venu à Baltimore; j'ai fait prendre des informations dans tous les hôtels et toutes les maisons de pension particulières de Baltimore. Ainsi, il m'est, je crois, inutile de penser à le

¹⁵ Julie Dulongpré (1796-1853), fille de Louis Dulongpré, peintre, et de Marguerite Campeau, a épousé (Montréal, Christ Anglican, 7 février 1814) Reuben Miles Whitney, marchand.

trouver. Néanmoins, je ne négligerai rien pour le faire. Voyageant seul, comme cela paraît maintenant décidé, je serai de retour en Canada plus tôt que je l'avais cru à mon départ. Je crois que je retournerai à Saint-Hyacinthe au commencement d'août. Quand vous recevrez celle-ci, je serai probablement à New York.



LAD et Julie Bruneau-Papineau à Rosalie Papineau-Dessaulles

Philadelphie, dimanche 15 juillet 1838

Ma chère maman,

J'ai trouvé mon oncle Papineau en arrivant ici, de Baltimore, jeudi soir [12 juillet]. Le commis du City Hotel me dit qu'il avait vu M. Papineau en ville, faisant une visite. Il m'adresse alors à M. Page qui me donna l'adresse de M. Nancrède¹⁶ où se retire mon oncle, et où je suis moi aussi depuis vendredi. Vous pouvez bien croire que je ne lui ai rien appris de nouveau. Au contraire, j'ai appris ici des nouvelles du Canada.

C'est réellement un voyage bien drôle. Je me suis trouvé en même temps que mon oncle à New York et à Philadelphie; j'ai passé 20 fois devant les maisons où il se retirait; nous sommes venus de New York à Philadelphie le même jour, seulement à des heures différentes. J'étais arrivé à New York le 5 de juillet au soir. Mon oncle était au City Hotel avec le Dr O'Callaghan et toute la famille Porter. J'étais, moi, à l'American Hotel qui est dans la même rue (Broadway) tout vis-à-vis. Je n'avais que la rue à traverser, mais j'étais bien loin de penser qu'ils fussent si près. Je les croyais partis.

Je partis, moi, de New York le 6 au matin, à 6 heures, pour Philadelphie, et mon oncle laissa New York à midi seulement. Je m'étais presque décidé à attendre, moi aussi, à midi, afin de voir un peu New York, mais ensuite j'ai cru qu'il vaudrait mieux rejoindre mon oncle le plus tôt possible. Alors

¹⁶ Joseph-Guérard Nancrède (1793-1857), né à Boston, fils adoptif de Paul-Joseph Guérard de Nancrède, étudia à Montréal et à Paris; puis la médecine à l'Université de Pennsylvanie (diplômé en 1813), médecin à Philadelphie. Époux de Cornelia Truxton, fille du commodore Thomas Truxton. Le Dr Nancrède, de Philadelphie, est un bon ami d'enfance de Papineau depuis les visites des Nancrède aux Cherrier de Saint-Denis-sur-Richelieu.

je suis arrivé à Philadelphie, ne l'ai pas trouvé, quoiqu'il y fût et malgré des recherches bien exactes; et j'ai été le chercher à Baltimore et à Washington où il n'était pas, et je suis venu le trouver ici au moment où je ne m'y attendais plus, car ne l'ayant pas trouvé à Baltimore ni à Washington, je l'ai cru aller à Pittsburgh ou à Niagara.

Nous allons partir après-midi, mon oncle, Amédée et moi, pour aller voir M. Sherwood¹⁷, qui demeure à une dizaine de lieues d'ici, mais cela se fait en *railroad* et ce n'est qu'un tour de voiture, car c'est l'affaire d'une heure et demie. J'emploie tous mes moments à la visite des établissements publics. Il y a tant de choses à voir que je serai forcé d'en laisser plusieurs. J'ai été hier voir le Jardin botanique de M. Carr¹⁸, à environ une lieue de Philadelphie. J'y ai vu une immense variété de plantes et de fleurs. Le marronnier, le magnolia avec ses feuilles longues de 40 pouces et larges de 15; le bignonia, le palmier, le cyprès de la Floride, je crois, dont le diamètre est de neuf pieds, 27 pieds de tour. C'est le plus gros arbre que j'aie encore vu; il n'a, malgré sa grosseur, que 97 ans : s'il continue encore à grossir il va devenir une curiosité naturelle bien extraordinaire.

¹⁷ Samuel Sherwood, né dans le Vermont, fils de Justus Sherwood et de Sarah Bottum. Avocat, député d'Effingham (Terrebonne) en 1814-1820. Il vit ensuite à Norristown, région de Philadelphie (recensements fédéraux USA, 1840 et 1850).

¹⁸ Robert Carr, marié avec Ann Bartram (1779-1858), petite-fille de John Bartram (1699-1777), premier botaniste américain de grande réputation, considéré par Linné comme « le plus grand botaniste du monde ».



Jardin botanique de Carr, après restauration

Nous avons été voir l'établissement des pauvres, qui est immense, au-delà de l'imagination. C'est un carré de 350 pieds sur chacune des quatre faces à trois étages, et les quatre avant-corps à quatre étages. Figurez-vous une grande maison qui entourerait le jardin et les cours, toute en marbre presque blanc, et vous en aurez une idée. Il n'y a actuellement [que] 1 400 pauvres, et il peut en contenir 4 000. Vous avez vu quelle propreté il y a aux Sœurs Grises ou à l'Hôpital, eh bien toute cette immense maison-là est tenue au moins aussi proprement. Il est impossible de découvrir une seule tache nulle part. Nous avons visité l'Hôtel de ville qui est le même qui existait au temps de Washington. J'ai vu la fenêtre d'où a été lue la Déclaration d'indépendance et la cloche qui sonnait pendant cette lecture. Cette cloche avait été fondue pour l'édifice où elle est encore, 27 ans avant la Déclaration d'indépendance, et le fondeur avait écrit autour ce verset du *Lévitique* : « Va, proclame la liberté par toute la terre et à tous ses habitants. » Et vous voyez comme cette espèce de prophétie a été accomplie. C'est une bien singulière coïncidence.

Ma chère maman, voilà la messe qui va commencer bientôt. Ma tante veut mettre quelques mots au bas de la lettre. Je la finis. J'en mettrai une autre à la poste immédiatement à mon retour de chez M. Sherwood. J'ai

vu M. Chartier, il est bien et il est persécuté de la manière la plus odieuse et la plus vile par l'évêque de Montréal¹⁹.

Je ne sais pas encore quand nous partirons de Philadelphie, et je n'ai pas encore vu Mme Pratt qui est à la campagne. On ne l'attend qu'à la fin de cette semaine. Adieu, chère maman. Votre tendre fils.

L.A. Dessaulles

[De la main de Julie] Chère sœur, nous avons enfin le plaisir de voir votre cher fils. Je ne savais que comprendre, ne le voyant point venir nous rejoindre, et ne recevant aucune nouvelle de lui. J'espère qu'il va jouir de son voyage maintenant avec son oncle qui a tant d'amis puissants. Partout où nous séjournons, nous n'avons pas un instant de loisir : il faut tout visiter et puis, le soir, aller en partie.

Je suis fâchée de ne pouvoir vous écrire plus au long, mais de retour à Saratoga je le ferai et profiterai de l'occasion de Louis; j'espère que mes petits enfants sont bons et studieux et que j'aurai le plaisir de les revoir bientôt. Dites à Lactance que je ne serai pas rendue pour les examens, mais que je me suis intéressée à son sort et que j'ai eu le bonheur de lui trouver une place des plus agréables et avantageuses. C'est ici, chez notre ami commun, M. Nancrède, qui est de plus un bon catholique. Ils veulent bien se charger de lui, en attendant que son père se décide à quel parti il prendra. Madame ne parle pas le français, ainsi que leurs amis; il pourra apprendre l'anglais bien vite. Vous aviserez aux moyens de nous l'envoyer aux vacances, nous serons alors à Saratoga. Il peut aller à la Petite-Nation avec Émery, si Émery doit ensuite venir ici. Nous verrons cela. Si vous trouvez moyen de nous l'envoyer par d'autres occasions, vous nous l'enverrez aussitôt la fin des vacances.

Je ne retournerai en Canada qu'après que je l'aurai placé ici, et Amédée va continuer à demeurer chez l'excellent chancelier que j'ai eu le plaisir de voir à New York. Je ne pourrai m'en aller avec Louis, mais au mois d'août je trouverai des occasions pour le Canada. J'irai vous revoir et arranger quelques affaires, avant de venir hiverner ici.

¹⁹ L'évêque J.J. Lartigue, de Montréal, avait averti plusieurs diocèses, lançant des interdictions de pratique de la prêtrise contre Étienne Chartier, au Canada et aux États-Unis.

Mes amitiés à toute la famille et à Marguerite. Votre amie et sœur affectionnée.

J. B. Papineau



À Rosalie Papineau-Dessaulles

New York, vendredi 20 juillet 1838

Ma chère maman,

Ma dernière lettre est partie de Philadelphie lundi matin le 16 courant. Je ne crois pas qu'elle se soit rendue avant aujourd'hui. Les lettres mettent presque autant de temps à se rendre de Montréal à Saint-Hyacinthe que de N.Y. à Montréal.

Nous avons été dimanche dernier après-midi, de Philadelphie à Norristown, où nous avons vu M. Sherwood qui est bien portant et fait toutes sortes de respects et d'amitiés à sa bonne sœur Mme Dessaulles à laquelle il pense très souvent (ses expressions). Il a été bien content de voir mon oncle, et aussi Amédée et moi. Il m'a beaucoup parlé de papa avec qui il logeait chez M. Bruneau à Québec pendant les sessions du Parlement.

Norristown est un joli village à 18 milles de Philadelphie; sa situation est magnifique, il y a plusieurs établissements manufacturiers de clous et une manufacture de coton. La première n'est pas sur un pied extraordinaire, mais la seconde est l'établissement le plus beau en ce genre qu'il y ait en Pennsylvanie, peut-être dans l'Union. Le propriétaire est un homme riche, il peut confectionner, par semaine, 80 000 verges de coton, ce qui fait à peu près 13 000 par jour et 600 par heure. Il y a constamment en activité 240 métiers qui tous marchent à la fois à la vapeur; tous ces métiers occupent une grande maison à quatre étages, les machines à filer en occupent une autre aussi grande. C'est le mécanisme le plus compliqué qu'on puisse imaginer. Tout cela est en acier poli et en cuivre, c'est magnifique. Les appartements ont environ 80 pieds de long et 40 de large. Chaque machine à filer en occupe toute la largeur et un espace de huit pieds sur la longueur. Il y a 12 machines par appartement, sur chacune desquelles le coton s'enroule sur 600 bobines. Le prix du coton fini, de

verge de large, est de 6 sous pour le blanc et 10½ pour celui qui est teint. Ainsi, en supposant que la moitié du coton sorte teint et l'autre moitié blanc, le propriétaire fait des affaires au montant de près de 300 000 piastres par année, et il doit faire un profit d'au moins douze par cent.

Nous sommes repartis de Norristown lundi à 5 heures, avons eu une soirée chez M. Biddle, mardi, M. Chartier a passé la journée avec nous, nous avons été passer une soirée chez M. Raguet²⁰ et, mercredi matin, nous nous sommes embarqués pour N.Y.

Nous avons vu en arrivant le Dr O'Callaghan, et hier nous avons vu MM. Mackenzie et Bidwell qui s'est déjà fait ici une réputation très brillante au barreau.

J'ai été hier visiter le Navy Yard où il y a deux vaisseaux de guerre en construction et un troisième à l'eau et complètement équipé. Nous avons été faire une promenade à Hoboken, qui se trouve dans le New Jersey. C'est un petit village sans conséquence, mais où se trouve les plus belles promenades possibles. Le long de l'Hudson, s'étendent des allées et des sentiers dans le bois, dans toutes les directions, pendant environ deux milles. La côte est très haute et escarpée et il y a des allées de 15, 20 arpents de long, pratiquées dans le flanc. On aperçoit New York de l'autre côté de l'Hudson, qui présente un front de 5 *miles*. C'est la plus belle promenade que j'aie encore vue. J'arrive de la batterie. C'est une espèce de fort circulaire avec des galeries dans la cour intérieure qui peut avoir 150 pieds de diamètre. Des galeries, on a une superbe vue sur la baie. On voit au nord-ouest le New Jersey et les promenades de Hoboken, à l'ouest Staten Island, et au sud-ouest, à l'horizon, Long Island et, entre Staten Island et Long Island, la mer Atlantique qui ne se termine à une immense distance que par le firmament qui paraît la couper. Toute la baie et l'Hudson sont couverts de voiles grandes et petites, depuis les gros vaisseaux marchands de 12 à 1500 tonneaux jusqu'aux esquifs de dix pieds de long.

Pendant que j'étais à la batterie, j'ai compté, tant sur la baie que sur l'Hudson, 163 voiles. Il y avait environ 20 gros vaisseaux qui arrivaient ou partaient, des bricks, des goélettes, des barges, des chaloupes, c'était extrêmement joli.

²⁰ Condly Raguet (1784-1842), avocat et économiste américain. Il prépare alors un livre d'inspiration libre-échangiste, *On Currency and Banking* (1839) qui sera traduit l'année suivante : *Traité des banques et de la circulation*.

Amitiés à tout le monde. Nous avons su, en arrivant ici, que tous les prisonniers, excepté deux, étaient sortis, ainsi mon oncle [André-Augustin Papineau] doit être à la maison. Présentez-lui mes respects et joyeuses félicitations, ainsi qu'à ma tante. Le Dr Bouthillier doit être retourné et M. Cartier; saluez-les de ma part. Nous partirons probablement demain ou dimanche matin pour Albany.

Adieu, ma chère maman. Votre tendre fils.

L.A. Dessaulles



À Amédée Papineau

L.J.A. Papineau

Je ne sais où²¹

Saint-Hyacinthe, 29 septembre 1838

Mon cher Amédée,

Je n'ai qu'un moment pour t'écrire, j'avais réservé pour cela toute l'après-midi d'aujourd'hui, samedi, mais une raison qui te fera indiscutablement plaisir m'en a empêché. J'ai couru presque toute l'après-midi une liste de souscription pour le pauvre bonhomme Jalbert²², qui est détenu dans la prison de Sa Majesté. Nous ferons demain soir une assemblée à ce sujet.

À force de courir, j'ai procuré au *Temps* dix-sept souscripteurs dans le village, et à *La Quotidienne* dix-huit. L'esprit public se développe beaucoup chez les habitants; le *Britannia*, lorsqu'il appartenait à la grande compagnie, a été en opposition dans la rivière Chambly avec le *Trois-Rivières*, et, quoique les habitants fussent obligés de payer 40 sous de plus dans ce dernier, il était toujours plein et il est sans exemple que le *Britannia* ait eu

²¹ Avec une adresse semblable, on imagine que la lettre a été acheminée par une occasion sûre. Amédée, qui demeure alors à Saratoga Springs (N.Y.), ajoute sur l'adresse : « Reçue le 8 octobre 1838. »

²² François Jalbert, patriote, de Saint-Denis, impliqué dans la mort du lieutenant George Weir en novembre 1837.

pour 3 louis de fret. Le *Britannia* a été acheté depuis par les habitants du comté de La Prairie qui étaient maltraités dans le *Princess Victoria* au point qu'on leur faisait payer deux sous pour les paniers qu'ils remportaient vides du marché. Le *Britannia* est maintenant beaucoup plus encouragé que l'autre; il n'y a que les passagers du *railroad* qui vont dans ce dernier; il faut bien qu'ils y aillent, vu qu'ils perdraient leur passage, parce que le *Britannia* arrive toujours après le *Princess Victoria*.

Nous travaillons ici à avoir une chambre de nouvelles. J'espère que nous réussirons. Nous nous occuperons d'avoir des journaux qui traitent d'agriculture.

J'aurais une multitude de choses à te dire sur ce qui se passe ici; mon oncle te les dira toutes.

Tu entendras peut-être parler d'association dont les membres se lient par un serment, de mécontentements de la part des Canadiens, de menaces, de révolte. Tout cela est faux²³; ce sont des mensonges inventés par les constitutionnels qui s'ennuient de leur paie comme volontaires. Tu sauras aussi que lord Durham, malgré ses protestations de n'écouter aucun parti politique préférablement à un autre, dit dans une dépêche en Angleterre qu'il n'a exilé 16 Canadiens et déporté huit autres que parce que les constitutionnels le voulaient ainsi, et que c'était le seul moyen de les contenter.

J'ai encore une chose à te dire. Les *Estafette* ne me viennent pas complets, puisqu'ils te sont adressés à Saratoga, aie donc au moins la précaution de voir qu'ils ne s'écartent pas. Tu sais combien c'est désagréable d'avoir des collections pareilles interrompues par seulement un ou deux numéros; et toi qui as eu, l'année dernière, tous les numéros du *Fantasque* sans qu'on en ait entendu parler de peur qu'ils ne fussent écartés, donne à mes *Estafette* la dixième partie de la sollicitude que tu as montrée en tout temps pour tes gazettes.

J'ai encore une dernière chose à te dire. Deux ou trois personnes qui ont vu ta dernière lettre à maman, m'ont demandé si c'était par travers d'esprit que tu écrivais ainsi; le fait est que pépé, maman, Rosalie, Mme Morison et son mari n'ont pu la déchiffrer, que j'y ai mis un temps

²³ Et pourtant les « Frères chasseurs » constituaient la véritable association secrète des patriotes de la deuxième insurrection.

considérable et qu'Émery s'y est presque arraché les yeux. Voilà ta belle écriture, que tu prétends être si lisible²⁴.

Adieu. Respects et amitiés, tant qu'on en pourra porter et dire.

Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Amédée Papineau

À A. Montigny²⁵
Saratoga Springs, N.Y.

Saint-Hyacinthe, 5 mars 1839

Mon cher Amédée,

J'ai reçu hier une lettre, venant des sources de Saratoga, datée du 10 octobre, sans signature. Griffonnage affreux, pattes de chat, pattes de mouches à foison; vrai gaspillage de papier, lettre à l'épreuve des yeux et de l'intelligence de tous les maîtres de poste du Canada qui, s'ils l'eussent ouverte, auraient vu un spectacle nouveau pour eux, lettres presque à l'épreuve de moi-même qui pourtant suis accoutumé à tes caractères menus et crochus. Maman y a renoncé, Émery y a presque attrapé un mal d'yeux, et voilà trois quarts d'heure que mon oncle Augustin s'escrime et laisse tomber dessus de temps en temps quelques petits s... C'est inimaginable. Tu peux bien penser qu'il n'a pas fallu me mettre l'esprit à la torture pour deviner quel en était l'auteur.

Elle est marquée au coin du plus enfant et du plus entêté de tous mes compatriotes relégués au-delà de la ligne 45.

Il est inutile de te répondre précisément sur chaque point de ta lettre : tout est changé maintenant, d'ailleurs pas de politique, de peur que les

²⁴ Lettre d'Amédée à sa tante Dessaulles, du 5 septembre 1838. *Collection Béique*.

²⁵ Cette adresse a été raturée par Amédée et remplacée, de sa main, par : « To Madame Papineau, 79 N. Pearl St., Albany, N.Y. » Il ajoute : « Reçue mardi 19 mars 1839. ». La lettre, qui a transité par Montréal le 13 mars, est arrivée à Saratoga le 20 mars, en passant par Highgate, Vt.

lettres ne soient interceptées. Sans les derniers troubles, je t'aurais écrit, mais une lettre, quoique écrite dans toute l'innocence de mon cœur, aurait été traitée de séditieuse. J'aurais beaucoup de détails à te donner mais il faut tout rengainer. Quand je te verrai, des détails seront de saison.

Tu ne sais probablement pas que nous avons des polices d'organisées dans tous nos villages qui comptent au-dessus de 30 maisons. Il n'y avait pourtant rien de bien nécessaire. Néanmoins, comme il faut rendre justice à qui de droit, il n'y a pas encore eu de plaintes contre les hommes de police. C'est le colonel B.C.A. Guky, des volontaires de Québec, qui est le surintendant général de la police au sud du fleuve, pour le district de Montréal. Il s'est jusqu'à présent montré absolument impartial. Il n'a fait aucune distinction de patriote à loyal, il a dernièrement fait une enquête avec toute la rigueur possible contre un volontaire qui avait maltraité un habitant de Saint-Césaire; il m'a invité à aller moi-même voir à Saint-Césaire les procédés de l'espèce de cour martiale qu'il a tenue alors. L'examen a été rigoureux; le volontaire, désarmé et mené en prison, et le sergent qui ne l'avait pas surveillé d'assez près, désarmé avec plusieurs volontaires qui ne l'avaient pas dénoncé, et qui sont soupçonnés d'avoir pris part à la violence commise. Tous ont donné caution de comparution devant la cour criminelle. Il tient aussi parmi ses hommes de police une discipline sévère, et pour la moindre faute, ils sont renvoyés. Dieu veuille qu'il continue à bien agir. À présent que ses appointements se montent à 1 000, à 1 200 louis, il n'a plus besoin de se montrer aussi acharné contre nous qu'il a paru l'année dernière, et je crois que, laissé à lui-même, il va se faire honneur. Il a, comme chef de la police du sud du fleuve, 500 louis; comme colonel de volontaires, 450; comme magistrat salarié, 150 louis. C'est toujours l'ancien système quant au cumul des places. Nous avons ici comme magistrat salarié et chef de police du comté, le capitaine [Thomas] Coleman, officier à demi-paie. J'ai occasion de le voir de temps en temps : il n'est pas préjugé contre nous et condamne fortement bien des choses. Mais tout cela ne veut pas dire grand-chose. La roue tourne, toujours la même.

La Banque du peuple vient d'établir ici un dépôt pour augmenter la circulation de ses billets. Il y a longtemps que cela aurait dû être fait, mais, comme dit le proverbe, vaut mieux tard que jamais. Les banques anglaises sont comme des enragées contre elle : elles font peut-être plus d'efforts que jamais pour lui nuire, mais la Banque du peuple leur fait la barbe. Elle

est plus assurée que jamais, et il y a un élan unanime dans les campagnes pour faciliter la circulation de ses billets, de préférence à ceux des autres banques.

À présent, passons à autre chose. Mon oncle est-il parti pour l'Europe ? On en doute encore, pourtant je t'assure que mon doute n'est pas fort à présent. J'ai été longtemps sans le croire, parce que ma tante n'en avait pas parlé dans sa lettre; néanmoins on a dit depuis, et cela me paraît certain que Charles de Léry²⁶ avait écrit à sa famille qu'il s'était embarqué le 8 à bord d'un vaisseau allant en France, et que M. Papineau était un des passagers. Néanmoins, on m'a encore dit aujourd'hui que des papiers d'Albany avaient contredit son départ. Que, diable, penser à présent ?

Nous avons appris avec un véritable chagrin et beaucoup de surprise la mort prématurée et si subite de M. Porter. Des hommes de cette trempe-là ne devraient pas mourir. Vous avez beaucoup perdu en lui et par contre-coup nous aussi, nous perdons un homme qui avait droit à toute notre estime et toute notre reconnaissance. Aussitôt que tu verras la famille Porter, assure-les que nous avons ressenti bien vivement la perte qu'elle vient de faire. Si tu ne dois pas les voir, écris à ma tante et prie-la de le faire pour toi. Je n'ai pas encore éprouvé de surprise plus triste que lorsque j'ai vu cette mort-là annoncée dans *L'Aurore*. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des malheurs. Quel affreux état de choses!

²⁶ Charles-Auguste Chaussegros de Léry (1816-1887), né à Boucherville, fils de Louis-René Chaussegros de Léry, colonel de milice et grand voyer, et de Charlotte Boucher de Boucherville. Camarade de classe de LAD à Montréal et bien connu d'Amédée Papineau, il fait le voyage vers l'Europe en février 1839 en compagnie de Louis-Joseph Papineau, dans la même cabine, à bord du *Ville de Lyon*. Il serait mort en Italie. Voir *Papineau en exil à Paris*, tome I : *Dictionnaire*.

Mort de Mr. James Porter.— Plusieurs de nos concitoyens qui ont visité les Etats-Unis et qui ont eu occasion de voir et de connaître ce digne Monsieur, ont aujourd'hui à déplorer sa mort prématurée et subite. Il est mort le 7, âgé de 52 ans. Il se plaignait la veille d'une légère indisposition, qui augmenta pendant la nuit accompagnée de symptômes d'inflammation de la trachée-artère ; mais jusqu'au moment fatal on voyait peu de danger. Mr. PORTER avait représenté le District de d'Onondaga au Congrès et fut nommé depuis Greffier en Chancellerie, situation qu'il occupait encore au moment de sa mort. Ses vertus civiles et morales le font vivement regretter aux Etats-Unis. Une assemblée des Membres du Barreau et de la Cour Suprême, entre autres témoignages d'estime et de vénération, a résolu d'assister à ses funérailles et de porter le deuil pendant trente jours.

L'Aurore des Canadas, 19 février 1839, p. 3

Jeudi 7 mars. Mais comment se fait-il que vous n'écriviez pas ? Vos lettres auraient-elles été interceptées ? Nous n'avons reçu aucunes nouvelles de vous depuis la lettre de ma tante, datée du 4 ou 5 février. Pourquoi n'as-tu pas écrit le départ de mon oncle, s'il est parti ? À quoi se décide ma tante ? Va-t-elle rester aux États-Unis ou venir en Canada au printemps ? Irai-je la chercher ? Émoustille-toi donc un peu, secoue ta paresse et écris-nous; réponds à celle-ci immédiatement. Que Lactance aussi nous envoie des griffonnages, après tout faut-il savoir de vos nouvelles, de quelque manière que vous les écriviez.

Ma tante Benjamin Papineau est venue ici, a fait un séjour de trois semaines et est repartie pour la Petite-Nation, pour Pique-dur, pour Chippaille, pour tous ces beaux endroits si bien nommés. Mon oncle est à peu près bien à présent.

À présent, parlons d'autres choses. Tu veux me faire passer pour quelqu'un qui accuse sans savoir et sans pouvoir prouver les avancées établies dans une lettre écrite il y a six mois. Eh bien, toi, dans une lettre écrite il y a sept mois, tu me demandes de « bien prendre garde à tes notes géométriques », ce que j'ai fait; de « ne pas laisser écarter tes *Minerve*, tes

Vindicator, tes *Glaneurs*, tes *Fantasque* », tes folies et mille autres choses. Ah ah, pourquoi donc demander de conserver tes *Fantasque*, si tu ne l'as jamais reçu ? Le demandeur est pris de la mauvaise foi du défendeur et lui conseille de ne plus nier des faits établis par son propre aveu, se réservant tout droit de le mettre en prison, s'il ment à la justice, etc.

Nous n'avons pas reçu tes vignes, ni ton acacia, ni ta fougère odoriférante, ni ton sassafras. Nous avons regretté surtout ce dernier, à cause des admirables feuilles qu'il doit avoir, si on en juge d'après celles qui ont relevé avec tant de grâce le bas de ta lettre. Tu devrais te mettre peintre de paysages, car tu as un génie tout à fait inventif pour peindre les feuilles. J'étais dans l'étonnement : ma foi, si j'avais ton talent pour cette branche-là, je ne balancerais pas. Mlle Williams va, je crois, en prendre des modèles.

Que vais-je te dire encore ? Il y a bien des choses que tu voudrais savoir auxquelles je ne pense pas. Je viens d'apprendre une nouvelle assez extraordinaire. Le *Patriote canadien*²⁷, *steamboat* appartenant à une compagnie canadienne, vient d'être coulé à fond à Sorel. On soupçonne que c'est par les loyaux. Rien encore de prouvé, évidemment, mais les soupçons sont fondés sur plusieurs circonstances assez fortes. Le *Britannia* aussi l'a été, la nuit suivante, et on garde les autres *steamboats*, surtout celui de Chénier²⁸ qui les choque plus qu'aucun autre. Il est étonnant qu'on n'ait pas commencé par celui-là.

J'étais tout à l'heure chez le capitaine Coleman. Nous avons parlé politique. Il m'a demandé si dans le cas d'une cession du Canada par l'Angleterre aux États-Unis, les Canadiens y consentiraient; il croyait qu'ils y auraient une forte opposition. Je lui ai dit qu'il pouvait se tranquilliser sur ce sujet et qu'il n'y aurait pas de deuil dans le pays pour un pareil changement de domination. Il en a été surpris, mais il a admis pourtant qu'il n'était pas naturel qu'un homme ou un peuple aimât ceux qui le pendent, le volent et le ruinent.

²⁷ *Le Patriote canadien* du capitaine John Ryan. Vandalisé et coulé. *L'Aurore des Canadas*, 15 mars 1839.

²⁸ Victor Chénier (1799-1848), sculpteur, armateur, propriétaire de *L'Union canadienne*, vapeur qui périt dans un incendie au quai de Chambly en juillet 1836. Aussi capitaine du *Charlevoix* en 1837; ce bateau fut confisqué par les autorités britanniques, Victor Chénier étant frère de Jean-Olivier Chénier, patriote tué à Saint-Eustache.

La poste part. J'inclus dans ma lettre cinq piastres pour mes ports de lettres au-delà de la ligne; je ne veux pas que mes bavardages te ruinent.

Adieu. Respects, amitiés, saluts, embrassements à ma tante, Azélie, Lactance.

L.A. Dessaulles

Gustave et Ézilda sont bien. Ézilda néglige toujours sa musique. Quant au reste, Mlle Williams en est contente et les Sœurs aussi. Elle va faire sa première communion peut-être à la Pentecôte²⁹ probablement même. Gustave aime à jouer, mais il apprend avec facilité et il n'est pas difficile de le fixer au travail. Quand il y est [].

[Amédée ajoute de sa main] Est-ce du « griffonnage, des pattes de chat, et des pattes de mouche », cette écriture-ci ? Renvoyez-moi cette lettre que je viens de recevoir à l'instant par le chancelier, afin que j'y réponde aussitôt, et pour la conserver. Écrivez-moi par le chancelier, et dites-moi ce que vous voulez faire dire à Maská. Tous bien ici. Adieu. Mardi 19 mars 1839, 7 h p.m.

J.A. Papineau dit Montigny



²⁹ Le 19 mai, fête de la Pentecôte en 1839.

À Amédée Papineau

A. Montigny³⁰
Saratoga Springs
N.Y.

Saint-Hyacinthe, mardi 9 avril 1839

Mon cher Amédée,

J'ai reçu le 1^{er} du courant ta dernière lettre. Je ne m'attendais pas à en recevoir une ce jour-là, et elle m'a fait encore plus de plaisir par cette raison qu'elle était moins attendue. Hélas! quand aurons-nous fini de nous entretenir de si loin ? C'est bien malheureux. Et encore, si on pouvait correspondre librement, mais non, l'inquisition anglaise réprouve même l'expression de nos sentiments : c'est crime de haute trahison que de dire à un parent qu'il est victime d'un système politique odieux, infâme, sans exemple peut-être dans l'histoire, excepté en Irlande.

Dernièrement, en cour martiale, dans le procès d'un nommé Bourdon, on a refusé d'entendre 16 ou 18 témoins à décharge que M. François Papineau³¹, que tu connais, qui est le beau-père de Bourdon, avait menés à Montréal. C'est de M. Papineau lui-même que je tiens ce fait. Et Bourdon a été condamné à mort³². Mille et mille autres faits de cette nature, qu'il serait facile de divulguer sans la facilité qu'on a d'avoir gratis une pension dans le palais de Sa Majesté, au pied du courant; mais qu'on divulguera quand il sera temps, quand nous ne serons plus la partie maudite de la population, quand nos journaux ne seront plus emprisonnés et leurs presses confisquées, pour avoir eu le malheur de répéter ce qu'aura dit un journal officiel ou seulement tory, (car *L'Aurore* a été arrêtée et ses

³⁰ Trois tampons postaux : Saint-Hyacinthe, 11 avril 1839; Montréal, 15 avril; Highgate, 18 avril. Amédée ajoute : « Reçue sam. 20 avril 1839. »

³¹ François Papineau (1776-1840), petit-cousin de LJP. Il a épousé (Chambly, 11 janvier 1796) Louise Brisset. Major du 3^e bataillon à Saint-Hyacinthe en 1836, François Papineau habita à Chambly, Saint-Mathias et Saint-Césaire où il sera inhumé le 21 juillet 1840. Sa plus jeune fille, Césarie Papineau, a épousé (Saint-Césaire, 2 août 1836) Louis Bourdon, patriote.

³² Louis Bourdon (1817-1863), marchand et cultivateur à Saint-Césaire, condamné à mort, verra sa peine commuée en exil en Australie.

éditeurs et imprimeurs emprisonnés pour avoir copié un article du *Morning Courier* au sujet des probabilités d'une guerre entre l'Angleterre et les États-Unis), quand enfin nous jouirons des droits non pas de citoyens anglais, mais d'hommes civilisés.

Le Conseil spécial a passé une loi autorisant sir John Colborne à continuer la suspension de l'*Habeas Corpus*. C'est sans doute par suite de la belle et spirituelle loi par laquelle Son Excellence a décidé, l'automne dernier, que la province serait de fait en état de rébellion, tant qu'il lui plairait de le dire; car les termes de la loi sont que la rébellion sera censée exister réellement dans le pays tant que Son Excellence n'aura pas, par une proclamation, annoncé qu'elle a été étouffée.

Les pillages autorisés par le gouvernement dans toute la partie au sud du fleuve, depuis Sorel aux lignes, paraissaient même aux constitutionnels tellement iniques, tellement en dehors de toute équité et de toute morale, que beaucoup de militaires et de torys m'ont presque promis, au nom du gouvernement, que tout serait payé; ils convenaient alors que ce serait réellement affreux et sans excuse qu'on pût ainsi se rendre maître des biens et des propriétés des citoyens sans que ceux-ci pussent espérer une ample indemnité. Je leur soutenais que c'était réellement et dans toute la force du terme, du pillage, et que rien ne serait payé. Tu peux bien croire que j'ai eu raison. D'autres disaient que c'était contre les ordres du gouvernement, et nous avons reçu des lettres du colonel Gore, du secrétaire Goldie, du commissaire général Routh, qui nous ont confirmé pleinement et positivement dans l'opinion où nous étions d'abord, que rien ne s'était fait sans ordres exprès et réels.

Maintenant ceux mêmes qui blâmaient si fortement le gouvernement pour cela même qu'ils ne croyaient pas qu'il pût être assez injuste pour ne rien payer de ses déprédations, disent :

– Oh, vous étiez rebelles et on pouvait vivre sur vous comme sur des ennemis sans injustice; trouvez-vous heureux même qu'on vous ait laissé vos maisons; ceux de Napierville sont bien plus malheureux.

– Mais nous n'avons pas remué, nous n'avons pas bougé de chez nous, nous ne pouvons donc pas avec justice être qualifiés de rebelles et traités comme tels.

– Oh, vous n'avez pas remué, parce que vous ne le pouviez pas, vous n'en aviez pas moins le désir.

Voilà les raisons qu'on m'a données plus d'une fois, et encore ce sont précisément les mêmes personnes qui ne pouvaient pas croire au pillage, parce que cela aurait été trop immoral.

J'ai entré sur les livres ce que tu dis avoir reçu de Parent : 15 piastres. Quel est son nom de baptême à lui-même, et est-ce pour Célestin Parent ou pour un autre de ses frères qu'il a payé cette somme ? Car ils sont cinq ou six frères.

Je t'ai parlé de notre police dans ma dernière lettre, eh bien tu sauras que ce n'est pas pour nous empêcher d'être pillés ou volés qu'ils sont ici, car ils dorment et veillent aux mêmes heures que nous. Que font-ils donc ? Eh bien, ils ne font rien. Ils se promènent, le jour, dans les rues, emprisonnant les ivrognes ou ceux qu'ils croient tels et écoutent ce qui se dit. Voilà leur véritable tâche : c'est purement une affaire d'espionnage.

Voilà à peu près tout ce que je puis te dire, vu l'espace que j'ai à remplir; s'il fallait continuer sur le même ton, il me faudrait une main de papier.

À présent, je vais te donner des nouvelles de la famille. Pépé est assez bien, d'après les dernières nouvelles. Mon oncle Benjamin ressent encore des douleurs de rhumatisme dans les reins. Ma tante est comme à l'ordinaire : faible et malade. Honorine est, dit-on, bien maigre depuis qu'elle est mariée. Je ne l'ai pas encore vue. Elle a une jolie petite fille³³. Elle est contente et heureuse avec son mari. Mon oncle Toussaint est bien gras et paresseux. Voilà plusieurs lettres que je lui écris et pas une réponse. À Montréal, toute la famille est bien. M. et Mme Delagrave doivent être à présent rendus à Terrebonne où ils vont demeurer. Chez ma tante Truteau, tout le monde est, je crois, bien, si tant de vieilles filles peuvent ne pas être malades. Tu sais que M. Côme Cherrier a perdu son petit garçon. Je lui ai écrit par rapport à l'argent qu'il a reçu de ma tante B. Papineau pour vous être envoyé, voilà environ six semaines, et je n'ai pas reçu de réponse.

Mon oncle Viger est toujours en prison. Il supporte son injuste et illégale détention avec fermeté et est bien portant; Mme Viger est comme à l'ordinaire. À Saint-Denis, ma tante Cavelier est presque aveugle : c'est avec peine qu'elle distingue l'église de Saint-Denis du presbytère. Elle entend néanmoins mieux qu'auparavant. Elle ne mange plus d'ail. Ma tante

³³ Elizabeth Leman (1838-1839), première née d'Honorine et de Dennis Sheppard Leman. Née le 10 juillet 1838, elle mourra le 18 mai 1839.

Séraphin est comme à l'ordinaire, assez chétive; mon oncle est assez bien, mais les événements politiques l'affectent.

Le pauvre Séraphin Chamard est bien malade. Je crains qu'il n'en revienne pas. Ici, maman souffre de douleurs au talon : lorsqu'elle a été longtemps assise, elle a réellement de la peine à marcher. Moi, je suis confiné depuis huit jours par une inflammation considérable en dedans de la bouche, causée par la pousse d'une dent. Voilà six jours et demi que je n'ai pas mangé. Ce n'est pas très commode. Tout le reste de la famille est bien. Cadoret est toujours avare. Il va, je crois, se marier bientôt. Morison et sa femme sont bien. La petite est souvent malade. Mon oncle Augustin est assez bien et ma tante aussi. Le Dr Boutiller est souvent malade.

Voilà, je crois, un bulletin assez long. Tu me parles de tes *Vindicator*, *Minerve*, *Libéral*, *Canadien* et *Glaneur*. Tu me dis de te les conserver pour l'été prochain, pour les faire relier. Eh bien, pauvre cousin, je ne les ai pas. Oh, ne te fâche pas, lis un peu plus, toi, avant. Lorsque je suis revenu de mon second voyage des États-Unis, je me suis rappelé de la recommandation que tu m'avais faite de les chercher. Eh bien, j'ai cherché partout où il y avait eu de vos effets de ménage, et je n'ai jamais pu les trouver. Et à l'encan, j'ai retrouvé des *Vindicator*, des *Minerve* qui avaient servi à faire des enveloppes et qui étaient toutes déchirées. Lors du premier déménagement, la pauvre Marguerite, qui ne s'imaginait pas beaucoup que tous ces papiers fussent si importants, en a fait des enveloppes. Ce qui n'a pas servi à cela a été gaspillé et jeté. C'est un grand malheur. J'avais pourtant recommandé à Lactance de te le dire, et il aura laissé ma commission avec son portemanteau.

Au collège, tous ces messieurs, excepté M. Prince, sont faibles et malades. Ils vous présentent leurs meilleurs respects et amitiés.

La glace de la rivière vient de partir, celle de la rivière Chambly aussi; celle du fleuve, pas encore. Les chemins sont encore presque impraticables partout. Les sucres sont à peu près finis. Il n'y en aura pas beaucoup cette année; le sucre sera cher.

Nous avons reçu la dernière lettre de ma tante, datée du 2 avril. On dirait que les lettres commencent à venir plus régulièrement. C'est pour cela que j'ai parlé plus au long qu'à l'ordinaire de ce qui se passe ici. Je sais combien les malheurs du pays vous occupent. Réponds-moi vite et dis-moi bien si tu as reçu celle-ci. Peut-être n'avez-vous pas d'idée de tout cela. Je

t'assure qu'on fait du mauvais sang par le temps qui court. Il paraît que l'Union est décidée. Ainsi, de tous côtés, on ne voit que des malheurs.

Excuse mes *barbots*, je ne sais vraiment comment ils se trouvent là. C'est assez extraordinaire. Je me console néanmoins, en pensant que si je t'envoie deux ou trois *barbots*, tu m'envoies dans tes lettres de dix à douze mille petits caractères crochus qui peuvent se qualifier sans injure de griffonnages.

Gustave et Ézilda sont bien. Ils ont bien parfois de petites promptitudes, mais ce n'est pas très sérieux. N'oublie pas de nous donner des nouvelles de mon oncle, aussitôt que tu en auras. J'ai rêvé à Paris cette nuit, et à Londres. J'ai vu St. Paul, Westminster, Notre-Dame, les Invalides. Tu étais avec moi à Notre-Dame, mais elle nous paraissait petite, laide, faite comme l'église de Maska, avec des grelots au lieu de cloches. C'était beau, je t'assure! Oh, si je pouvais y être réellement! Mais non, les affaires du pays sont dans un état si affreux, si incertain : comment laisser sa famille, ses affaires; on peut être sur la paille d'un jour à l'autre.

Adieu, mon cher Amédée. Nos meilleures amitiés à ma tante, Lactance; Azélie, embrasse-la bien pour son cousin Louis. Nos respects à la famille Porter, à tous vos amis qui sont par là les nôtres.

Ton cousin.

L.A.D.



À Amédée Papineau

A. Montigny³⁴

Saratoga Springs, N.Y.

Saint-Hyacinthe, 19 mai 1839

Mon cher Amédée,

Nous avons reçu ta dernière lettre, datée du 5, hier, et elle nous a fait plaisir et, en même temps, donné un peu d'inquiétude par rapport à ma tante, malgré ta recommandation de n'en pas avoir.

J'étais absent, étant allé faire un voyage dans diverses parties du pays pour voir des moulins à moudre et écaler l'avoine, car nous allons en faire un ici. Nous avons eu un bien grand plaisir à lire la lettre de ma tante et les extraits qu'elle nous a donnés de celles de mon oncle³⁵. Il y a eu une belle réception. Dernièrement, un des plus enragés loyaux de Montréal disait à quelqu'un qui lui détaillait la réception faite à mon oncle :

– Eh bien, après tout, on ne parle pas de corde partout comme ici; mais je ne m'attendais pas à cela.

À propos, puisque j'y pense, j'avais oublié de te rapporter dans ma dernière lettre la réponse qu'avait faite sir John Colborne à Mme Dumouchelle, qui lui demandait la permission d'aller reprendre, chez différents individus, des effets qu'ils lui avaient volés. Note bien que peu de temps auparavant, une ordonnance était sortie à l'effet d'autoriser ceux qui avaient été pillés à reprendre leurs effets partout où ils les trouveraient, et qui défendait, sous peine d'amende, de les refuser. Eh bien, sir John, ayant entendu nommer ceux chez qui étaient les effets, dit à Mme Dumouchelle :

– Mais, Madame, il est impossible de vous accorder une telle permission. Les personnes que vous nommez sont de loyaux sujets de Sa Majesté et qui ont toujours bien servi le gouvernement; ce serait les exposer à la honte que de permettre une telle chose : ils passeraient pour des coquins.

³⁴ Montigny pour célébrer l'ancêtre Samuel Papineau/Montigny. Amédée note : « Reçue vend. 24 mai 1839. »

³⁵ Louis-Joseph Papineau est alors à Paris.

Je ne fais pas de commentaires, personne n'en pourrait dire assez. C'est au point que des personnes refusent de le croire par cette raison qu'il est impossible qu'un homme dans la position de sir John puisse être aussi infâme et aussi démoralisé!

Nous n'avons jusqu'à présent rien d'extraordinaire en politique. Le Conseil spécial a fait beaucoup de mal et en fera jusqu'à ce qu'il soit aboli. Les tories eux-mêmes voient la bétise qu'ils ont faite : ils ont cru nous punir bien fort en nous ôtant la constitution, et ils se sont punis eux-mêmes, car ils ne sont pas plus représentés que nous et ils sont autant que nous soumis à un gouvernement qui n'a pour règle que l'arbitraire. Ils sont mécontents du Conseil et commencent à dire que s'il continue comme il a commencé, il sera un sujet de risée générale et méritée. Le père Neilson, dans sa vieille mégère, dit : « Le Conseil spécial a-t-il été oisif ? non; a-t-il été utile ? c'est autre chose. » Il dit ailleurs que la facilité avec laquelle on pouvait faire passer des lois a été cause que des gens ont proposé des lois auxquelles ils n'auraient jamais osé penser, s'ils avaient eu affaire à des gens moins faciles; il aurait pu dire moins ineptes et moins méchants.

Tu parles de guerre dans ta dernière lettre. Elle me paraît moins imminente que jamais. Je ne m'y attendais pas du tout. Les gouvernements ont toujours des portes pour sortir d'embarras. Les ministres craignent de perdre leurs places, sont dans une position critique et ont tout à redouter de l'effervescence qui se manifeste partout en Angleterre. On répond à cela que la guerre réunira tous les partis, qu'ils soutiendront l'honneur national. C'est une chimère. Ils ne soutiendront l'honneur national que dans le cas où cela sera de leur intérêt; s'ils y perdent, ils l'enverront se promener. Les États-Unis sont de même; néanmoins, si quelqu'un cède, ce sera plutôt l'Angleterre que les États-Unis. C'est même l'opinion générale à Montréal. Le *Transcript* disait, l'autre jour, que la guerre ne se faisait plus maintenant comme du temps de Louis XIV, qu'on ne pensait pas tant à l'honneur qu'au profit et que c'était purement une affaire de *pounds, shillings and pence*; et il aurait pu dire, d'ailleurs, où le gouvernement anglais prendrait-il son honneur ? il l'a depuis si longtemps dépensé contre Bonaparte, contre l'Irlande, contre le Canada, qu'il aurait beau fouiller ses bureaux, il n'en trouverait plus un grain.

La réponse de mon oncle au Rapport de lord Durham doit être sortie à présent³⁶ : en aurons-nous des exemplaires ? Comme mon oncle vous en enverra, pensez à nous, il s'en répandrait – tu peux croire – une immense quantité dans le pays, car tout le monde désire le voir, amis et ennemis. Je voudrais souscrire au *National* ou à quelque autre papier qui professe les mêmes opinions. Mon oncle pourrait choisir mieux que personne celui des papiers de Paris qui nous serait le plus intéressant. Ainsi, demande-lui s'il voudrait bien avoir la bonté de m'en envoyer un à son choix et de vouloir bien aussi envoyer tous les numéros depuis le 1^{er} janvier 1839. Je voudrais aussi avoir quelque papier hebdomadaire ou mensuel, partie littéraire et partie scientifique, et qui puisse convenir à ma sœur en même temps qu'à moi. Je crois que quelque publication dans le genre du *Magasin pittoresque* serait ce qui conviendrait le mieux. Au reste, si mon oncle veut bien avoir la bonté de me rendre ce service, il choisira selon ce qu'il croira plus avantageux. Je ne demande rien particulièrement. Pour l'argent, j'envoie ci-inclus dix piastres que vous garderez; ça sera toujours payé.

Pour ton fusil, je l'ai tenu caché jusqu'à présent, mais je vais voir à le vendre. Je t'en enverrai l'argent, je crois que ça sera bientôt, car il se vendra assez facilement.

La santé de nos vieux parents est mauvaise. Ma tante Truteau est bien malade, ma tante Séraphin était atteinte, la semaine dernière, d'un gros rhume, mon oncle Séraphin est passablement bien, ma tante Cavalier³⁷ est de plus en plus vieille. Chez M. Donegani sont passablement bien; Mme Plamondon engraisse toujours.

Je pars jeudi prochain pour Montréal. Je m'informerai une seconde fois pourquoi vous n'avez pas reçu votre lettre de change. J'ai déjà écrit deux fois à M. Cherrier, j'ai vu à mon dernier voyage Joseph Truteau³⁸ et rien ne s'est fait encore. Je vais les voir et les presser. Il est singulier qu'ils n'y prennent pas plus d'intérêt.

³⁶ La réponse de Papineau au Rapport de Durham a paru dans la *Revue du Progrès* à Paris. Le texte de Papineau est intitulé : *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*. Souvent éditée sous le titre d'*Histoire de l'insurrection du Canada*.

³⁷ Marie-Anne Cherrier (1751-1843) avait épousé Toussaint LeCavalier, voyageur, à Longueuil en 1769. Son mari mourut en 1778, et Marie-Anne Cherrier, tante de Rosalie Papineau-Dessaulles, entreprit un long veuvage qui dura 65 ans, à Saint-Denis. Dessaulles écrit « Cavalier ». Plusieurs sources ont adopté la graphie Cavalier.

³⁸ Le notaire Zéphirin-Joseph Trudeau/Truteau.

Respects, amitiés à ma tante, Lactance, la famille Porter et tous nos amis. Embrasse Azélie pour son cousin Louis qui aurait bien du plaisir à la voir. Ézilda et Gustave sont bien, on leur a répété toutes vos recommandations. J'espère qu'ils les suivront.

Ton cousin.

L.A. Dessaulles



À Rosalie Papineau-Dessaulles

Madame Dessaulles
St-Hyacinthe
Bas-Canada
Via New York et Montréal

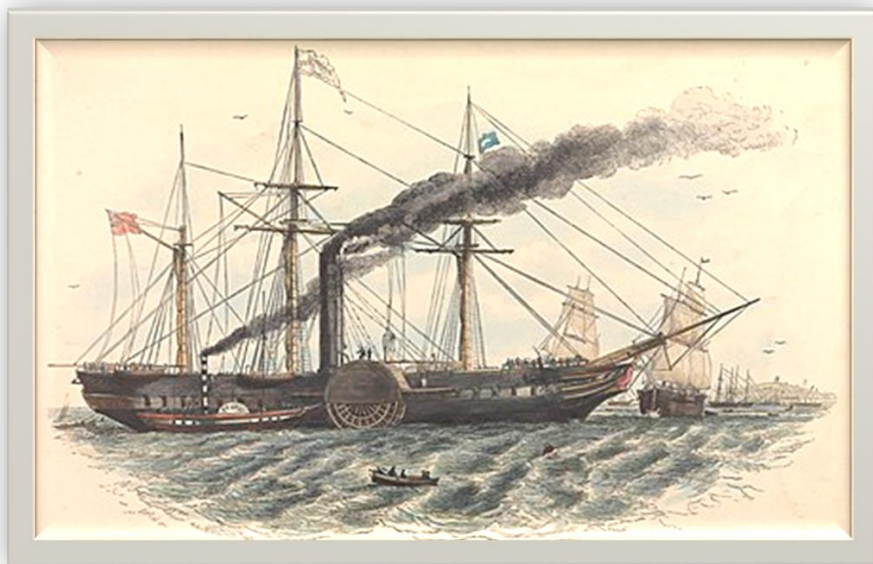
Havre de Grâce, vendredi 16 août 1839

Ma chère maman,

Nous sommes arrivés ce matin au Havre, après le passage le plus extraordinairement beau qui se puisse voir. Il n'y a encore que 14 jours et demi que nous sommes partis de New York, et demain matin nous serons à Paris. Ce qui fera 15 jours et demi, et nous avons perdu un jour entier à Portsmouth et un jour ici, car nous sommes arrivés ce matin à 4 h, et nous partirons ce soir à 5, et demain à 8 h nous serons à Paris.

La traversée de New York à Portsmouth a été de 13 jours et neuf heures. Nous avons eu deux fois du gros vent, mais littéralement nous ne sentions pas la lame. Nous avons rencontré beaucoup de vaisseaux à trois mâts, du port d'environ 8 à 900 tonneaux, qui étaient bercés et ballottés très fortement; on perdait même quelquefois de vue le corps du vaisseau au milieu des lames, et nous nous remuions à peine. J'ai été indisposé trois jours, sans être néanmoins malade; mais je me sentais affaibli beaucoup. Cela venait de ce que, pendant les trois ou quatre premiers jours, il m'était absolument impossible de digérer quoi que ce fût. Voilà quel a été l'effet de la mer sur moi, et j'ai trouvé cela bien extraordinaire. Néanmoins, le

cinquième jour, je me suis trouvé bien et, depuis ce temps-là, j'ai été aussi bien qu'il est possible.



British Queen, 1839

Ma tante n'a pas été aussi heureuse et Ézilda, qui pourtant a pu se lever les trois derniers jours, mais ma tante a été couchée toute la traversée. Le mouvement du vaisseau, quoique peu sensible pour quelqu'un qui est bien portant, l'est toujours beaucoup pour quelqu'un qui est affaibli et surtout qui est naturellement disposé au mal de mer. Comme il était évidemment impossible que ma tante fût couchée dans la chambre qui lui était d'abord destinée, le docteur l'a fait établir sur le sofa du salon des dames; on a ajouté au sofa un matelas sur des chaises et elle ne l'a pas quitté de la traversée. Azélie et Gustave ont été malades pendant six jours et, au bout de ce temps, ils se sont levés et promenés. Marguerite a été aussi bien malade.

Cette nuit, en traversant la Manche, nous avons eu un peu de gros vent, notre *steamboat* n'était pas grand et nous balancions beaucoup. Ma tante

et les enfants et Marguerite ont été malades; moi, je n'ai jamais eu autant de plaisir. J'ai passé une partie de la nuit sur l'avant du vaisseau et c'est là que le mouvement est le plus fort. La lame est beaucoup plus courte et plus brusque, pour ainsi dire qu'en mer. Toujours nous voilà en France, et aucun accident ne nous est arrivé.

C'est quelque chose de bien beau que la mer. On n'en a aucune idée. Oh! c'est là que l'homme paraît faible, petit, insignifiant, atome : le vaisseau, tout immense qu'il est, car c'est le plus grand qui existe, paraît bien petit au milieu de l'océan. Nous sommes pendant douze jours au centre d'un cercle qui a pour bornes le ciel. On peut dire de la mer, pendant cet espace de temps, ce que Pascal dit de l'univers : c'est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part³⁹.

Le débarquement à Portsmouth est désagréable. Les vaisseaux n'accostent pas. Des chaloupes, des cutters, viennent chercher les passagers et il faut encore faire deux ou trois milles pour arriver à terre; pour embarquer, la même chose : nous avons été obligés de venir prendre le *Monarch*, *steamboat* qui nous a amenés au Havre. À 2 ou 3 milles en mer, la lame n'était pas forte, il n'y avait aucun danger; moi, cela me faisait plaisir; mais ma tante et les enfants pensaient et éprouvaient tout autrement. Ici, nous avons débarqué commodément.

Cette lettre part par un paquebot du Havre à New York. Si le passage est court, vous la recevrez au milieu de septembre; si le passage est long, vous recevrez celle que j'écrirai de Paris par le *Great Western* la première. Je mettrai une lettre par semaine à la poste.

Adieu. Le paquebot part à 1 h et il est midi. Je vous écrirai plus au long de Paris. Je suis votre tendre fils.

L.A. Dessaulles

Ma tante est toujours bien faible; néanmoins elle peut entreprendre la route de Paris ce soir. Respects et amitiés à Rosalie, mon oncle et ma tante, Mlle Williams, Morison et sa femme, Cadoret et sa dame, enfin tout le monde.

³⁹ Dans Blaise Pascal, *Pensées*. Mais la formule, très ancienne, énoncée par Empédocle, aurait transité dans Montaigne avant d'être reprise par Pascal. Lactance Papineau reprendra cette citation dans sa lettre à son cousin Émery, le 22 janvier 1841.

De Paris, ma tante écrira à Mme Bruneau par le *Great Western*.



À Rosalie Papineau-Dessaulles

Madame Dessaulles
St-Hyacinthe
Bas-Canada
*Via New York et Montréal*⁴⁰

Paris, 25 août 1839

Ma chère maman,

Je vais enfin vous écrire un peu plus au long que je n'ai fait jusqu'à présent. Voilà déjà dix jours que je suis à Paris et j'ai beaucoup vu et, malgré cela, je n'ai presque rien vu. N'attendez pas que vous trouverez beaucoup d'ordre dans mes lettres, on a tant de merveilles et d'idées dans la tête qu'il faudrait travailler longtemps un brouillon pour faire quelque chose de bon.

Au premier abord, Paris ne frappe pas autant qu'on peut d'abord s'y attendre. Tous les monuments que j'ai vus en entrant dans la ville, sans les examiner, m'ont paru petits et peu frappants. J'étais presque surpris qu'on pût tant les visiter. Et pourtant il n'y a rien de si beau, de si riche, de si merveilleux que tout cela. Voilà la raison de cette singularité. Tout est ici si parfait, les monuments d'architecture sont si beaux, les ornements sont disposés avec tant de goût et d'ordre qu'on n'en peut pas sentir toute la beauté. On ne les comprend pas enfin. C'est comme si un enfant lisait *Athalie* ou les belles poésies de Lamartine; il sait que c'est beau, que c'est peut-être ce qu'il y a de plus beau, et néanmoins il n'en est pas ému, il ne sent pas, il aimerait autant Berquin⁴¹, peut-être mieux. Eh bien, j'ai été dans cette situation-là. Je voyais des chefs-d'œuvre et je demeurais indifférent, mais par exemple je ne l'ai pas été longtemps. Une autre raison

⁴⁰ Un cachet postal : « Québec OC 18 – 1839 ».

⁴¹ Arnaud Berquin (1749-1791), écrivain et dramaturge français, l'« ami des enfants ». Auteur du célèbre *Petit Grandisson* (1787), souvent réédité. D'un moralisme assez mièvre.

encore, c'est que tout ici a un caractère d'antiquité, une apparence de vieillesse, une teinte sombre qui inspire la vénération. On ne connaît pas cela en Amérique. Tout est neuf, tout est blanc et paraît jeune et on ne fait pas tout de suite attention qu'il n'en est pas de même ici. Il ne peut pas y avoir là d'antiquités comme ici, et par cela même qu'on n'y voit pas de monuments anciens, on les juge d'abord mal quand on en voit ainsi; je me suis surpris à désirer que la magnifique façade du Louvre fût aussi blanche que celle du Capitole de Washington, et pourtant il serait bien singulier qu'un édifice de 200 ans parût aussi jeune qu'un édifice qui n'en a pas 30. Ce serait invraisemblable et par conséquent ça serait moins beau. Si la colonnade du Louvre était neuve, elle serait peut-être plus belle encore qu'elle n'est, au moins plus gaie, plus agréable à voir, avec la belle couleur crème de la pierre de Paris, mais à présent cela jurerait, cela produirait la même impression qu'une vieille qui mettrait du rouge, on dirait : Mais vous n'êtes pas vraisemblable comme cela. Ici, on aime cette teinte-là, et on a raison, mais aussi je vois qu'on tombe dans le défaut contraire à celui que je blâme chez moi : beaucoup de personnes voudraient que même les monuments modernes eussent cette teinte sombre, antique, religieuse qu'à Notre-Dame, par exemple; et il est évident que l'Arc de triomphe de l'Étoile, qui est neuf, ne doit pas avoir la même couleur que Notre-Dame, qui date de plus de mille ans. Il serait tout aussi invraisemblable de le voir vieux quand on le sait jeune, que de voir Notre-Dame jeune, quand on la sait vieille.

Ainsi, à présent que la réflexion m'a délivré du préjugé qui existait chez moi, je sens pleinement la beauté des monuments de Paris et je ne puis suffire à l'admiration qu'ils m'inspirent. Oh! c'est bien beau Paris; et Versailles! avec son immense château, ses jardins, ses parcs, ses jets d'eau, ses immenses pièces d'eau et de verdure, c'est encore plus beau; c'est là, plus encore qu'à Paris, qu'on est terrassé d'étonnement et d'admiration : on ne sait plus dire que ceci : Oh! que c'est beau, que c'est admirable et on ne parle pas, même les femmes, on regarde et on trouve qu'on ne peut jamais regarder assez. C'est donner une bien grande idée de Versailles à ces demoiselles que de dire que les femmes mêmes ont la langue collée au palais. Vous voudrez bien, s'il vous plaît, ne pas manquer de le leur dire, c'est pour elles que c'est écrit.

La première fois que je vis les Tuileries, du côté du jardin que j'avais traversé dans toute sa longueur en entrant par la place de la Concorde,

j'estimai la longueur de la façade à 600 pieds, et elle en a 1000. Je n'aurais pas donné plus de 1 200 pieds à la galerie qui joint les Tuileries au Louvre, et elle en a plus de 1 800. La symétrie parfaite qui règne entre toutes les parties rapproche les distances, diminue un peu les longueurs au premier abord; et quand on a bien examiné une façade ou un péristyle, on finit toujours par sentir qu'il est impossible qu'autant d'ornements trouvent place dans un espace aussi circonscrit que celui qu'on a d'abord assigné, et alors les proportions paraissent encore plus colossales. Depuis le coin sud-ouest des Tuileries au coin sud-est du Louvre, il y a 14 arpents moins 20 pieds. C'est immense. Le Louvre a plus de 400 pieds de façade et les Tuileries, 1000. Voyez s'il faut marcher pour faire le tour de cela seulement. Eh bien, toute la galerie qui est à trois étages et qui a 11 arpents de long, est remplie de statues et de tableaux, et ça n'est pas assez grand. Tout le Louvre, qui est carré et dont chacune des faces a plus de 400 pieds, est uniquement consacré aux tableaux et statues; la moitié du Luxembourg l'est aussi; et il y a dans le château de Versailles près de 2 000 statues et tableaux; et ce n'est pas encore tout. Il y en a encore à Fontainebleau, il y en a à Saint-Cloud et dans le jardin des Tuileries et sur la place de la Concorde et, dans le parc et les jardins de Versailles, il y a une immense quantité de statues dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Figurez-vous cela!

J'interromps ma lettre pour dire adieu à Jules Lamothe⁴² qui part demain pour le Canada. Comme il passe par les paquebots du Havre, je préfère envoyer la présente par le *British Queen*, elle se rendra plus tôt.

Au pavillon qui joint la grande galerie au Louvre, se voit un balcon d'où Charles IX tira, la nuit de la Saint-Barthélemy, sur les protestants qui se sauvaient de l'autre côté de la rivière. Sa mère se tenait près de lui et on lui passait des armes chargées à mesure qu'il les déchargeait. Au Louvre, on voit les chambres de Henri IV. Sa chambre à coucher est encore meublée comme quand il l'habitait, et par une fenêtre on voit la grosse cloche de Saint-Germain l'Auxerrois qui donna le signal du massacre de la Saint-Barthélemy.

Nous voilà maintenant arrivés à la colonnade du Louvre, le plus parfait monument d'architecture qu'il y ait peut-être au monde. Elle a été faite

⁴² Jules Lamothe (1818-1873), avocat, frère de Pierre Lamothe, notaire. Confrère d'Amédée au collège de Saint-Hyacinthe. Julie le considère comme un espion.

d'après les dessins de Claude Perrault. C'est lui qui, le premier depuis les Romains, a fait usage de colonnes accomplies. Il ne reste même aucun monument des Romains ou des Grecs où se retrouve cette ordonnance, la plus belle peut-être de toutes. On l'a retrouvée dans les ruines de Baalbek⁴³, longtemps après que Perrault eut exécuté sa colonnade. Ainsi, quoiqu'il ne fût pas le premier qui ait fait usage de cette manière de disposer les colonnes, il peut en être regardé comme le second inventeur, puisqu'il n'avait rien vu qui pût lui en donner l'idée, car Baalbek n'a été découverte que longtemps après sa mort. On voit encore sur les murailles et les colonnes les marques des balles qui s'y sont arrêtées lors de l'attaque du Louvre et des Tuileries en 1792. Il y en a beaucoup. La pierre du fronton est d'un seul morceau : elle a 120 pieds de long et 23 de haut au milieu. C'est un des grands efforts de la mécanique d'avoir élevé aussi haut une masse aussi énorme. Elle a environ 5 pieds d'épaisseur.

Entre le Louvre et les Tuileries, se trouve la place du Carrousel avec l'Arc de triomphe. Il est à regretter que les proportions de ce monument ne soient pas plus grandes. Les ornements sont d'une grande richesse mais il ne paraît pas avec avantage, entouré qu'il est des Tuileries à l'ouest, des galeries au sud et au nord, et au milieu d'une place sur laquelle on a pu passer 30 000 hommes en revue. Il paraît petit au milieu de la place et n'est pas en harmonie avec les immenses palais qui l'avoisinent.

Le jardin des Tuileries est aussi quelque chose de rare. Il y a une grande quantité d'orangers. On ne laisse jamais former les fruits; on coupe toutes les fleurs et leur vente seule produit un revenu de 30 000 francs par an. Il y a dans la partie du jardin où sont les fleurs et les orangers, une grande pièce d'eau avec un jet au milieu, dans laquelle nagent deux cygnes magnifiques. En arrière de cette pièce d'eau, est un bois compris dans le jardin, qui sert de promenade au public, car remarquez que l'accès de tout cela est absolument libre. On est émerveillé de la manière dont on taille les arbres. On leur donne toutes les formes, on conduit les branches comme on le veut. Tantôt c'est une muraille à pic de verdure, de 40 pieds de hauteur. Toutes les branches des arbres sont amenées à un même point, pas une ne dépasse l'autre; tantôt c'est une voûte de verdure au-

⁴³ Dessaulles écrit Balbec, quand il s'agit de Baalbek, ou Héliopolis, ruines romaines du 3^e siècle, aujourd'hui au Liban.

dessus d'une allée de huit ou dix arpents de long; enfin ils conduisent les branches absolument à leur gré et leur font prendre toutes les directions.

Le long du jardin des Tuileries, est la rue de Rivoli, la plus belle, dit-on, qu'il y ait au monde. Vers le milieu de la rue de Rivoli, on trouve la rue de Castiglione, laquelle débouche sur la place Vendôme, au milieu de laquelle on voit la belle colonne érigée en l'honneur de la Grande Armée. Elle est de granit et revêtue de bronze dans toute sa hauteur. Ce sont les canons pris dans les batailles d'Austerlitz, Léna et Wagram qui ont été fondus pour cela. Les bas-reliefs sont magnifiques. Au haut de la colonne, est maintenant la statue de Napoléon qu'on en avait ôtée lors de la Restauration. C'était un bien petit moyen pour effacer son souvenir ou donner un échec à sa réputation que celui-là. On a senti combien c'était vil, combien c'était bête. Toutes les maisons qui entourent la place ont été bâties sous Louis XIV.

L'église de la Madeleine est un des plus beaux monuments de Paris. L'architecture en est belle, noble et délicate tout à la fois. Les colonnes sont corinthiennes. Elles ont 60 pieds de haut. L'édifice a environ 400 pieds de long et 80 de large, et est entouré d'un péristyle corinthien. C'est un monument admirable. Il n'y en a aucun ici qui frappe plus d'admiration.

26 [août]. Je n'ai encore vu que l'extérieur de Notre-Dame. C'est ce qu'il y a de plus beau dans Paris, par son antiquité, ses souvenirs historiques et la merveilleuse délicatesse de l'ouvrage. Les colonnes, les voûtes en ogive sont d'une légèreté étonnante. Le portail de Notre-Dame est une masse énorme et imposante dans son ensemble et inimaginablement délicate dans ses détails. Le gothique est admirable dans ces immenses constructions. La grande variété des ornements étonne : on a peine à concevoir comment on a pu produire un ensemble aussi parfait avec une aussi grande multitude d'ornements, souvent incohérents entre eux. On reste muet d'admiration à la vue de poids quelque fois énormes qui ne paraissent suspendus en l'air que sur quelques frêles colonnes. L'architecte a eu l'art de cacher le principal point d'appui; on est souvent longtemps avant de le découvrir. J'ai vu les galeries d'où Quasimodo résistait si glorieusement aux truands. J'ai vu la galerie où était l'archidiacre lorsque Quasimodo le précipita au bas de la tour; j'ai deviné à quelle saillie il s'était accroché. On voit tout cela avec beaucoup de plaisir, je vous assure. Quelle sottise on a fait à Montréal de faire une église gothique si pauvre, si dénuée d'ornements. La plus grande beauté du gothique est son

inimaginable multitude de voûtes, de colonnes, de figures, de décorations, toutes plus belles, plus légères, les unes que les autres. Tout cela se mêle, s'entrelace, se perd dans toutes les directions, et néanmoins forme un ensemble admirable; à Montréal, vous avez un gothique nu, pauvre à faire pitié. C'est petit, c'est mesquin. Je suis toujours d'avis que le gothique demande des constructions vastes, immenses, des masses énormes, et à Notre-Dame on ne peut les croire pesantes, tant elles paraissent peu soutenues. Où est l'art, où est la difficulté vaincue à Montréal ? où sont ces jets hardis qui sont si admirables dans les vieilles cathédrales du Moyen Âge ? Vous les chercheriez en vain. C'est un gothique aussi monstrueux et plus encore que ne le serait une ordonnance toscane affublée de cannelures et de feuilles d'acanthé. Pour l'intérieur de Notre-Dame, je n'en puis encore rien dire; je ne l'ai pas vu. On ne peut pas être partout.

Jeudi dernier, j'allai avec mon oncle chercher des logements. Nous partîmes à 9 h du matin et ne rentrâmes qu'à 6 h du soir. Nous marchâmes continuellement pendant neuf heures, sans nous asseoir deux minutes. Il faut nécessairement marcher pour bien voir. Pour six sous on peut faire deux lieues, si l'on veut, en omnibus. Tout en cherchant des logements, nous avons visité plusieurs édifices ou établissements publics. Nous sommes entrés dans Saint-Sulpice, la plus grande église de Paris après Notre-Dame. L'architecture intérieure est simple et manque peut-être d'élégance. Il y a d'assez beaux tableaux peints à fresque. Le buffet d'orgue est très beau. La chaire n'est guère remarquable que parce qu'elle n'est soutenue que par les deux escaliers par lesquels on y monte. C'est un joli tour de force. La chapelle du rond-point, derrière le maître autel et le chœur, est d'une grande magnificence. Les peintures en sont belles et l'or y brille de tous côtés. L'extérieur de l'église est plus remarquable que l'intérieur. Je devrais plutôt dire le portail, car le reste n'a rien de bien extraordinaire. Ce morceau est certainement très imposant. Les tours sont élevées de 210 pieds. L'une est un peu plus haute que l'autre, mais cette différence n'est guère sensible d'en bas. Il est par exemple grandement à déplorer que les tours ne soient pas pareilles dans la partie qui s'élève au-dessus du portail. En devineriez-vous la raison ? Je le donne en dix, et à la dixième vous en serez encore bien loin, je vous le promets. Il y a toujours eu un article de discipline dans l'Église qui défendait au clergé et aux fidèles de faire les deux tours d'une église semblables, lorsqu'elle n'était pas église archiépiscopale; ainsi, pour un caprice aussi bizarre, on a déparé les

plus beaux édifices, et par obéissance, je ne sais pas pourquoi on n'a pas fait quelques fois une tour grecque et l'autre gothique, ça aurait été alors tout à fait digne de la règle. Vous ne sauriez croire combien cela m'a choqué. C'est une chose qui n'a pas de nom, et c'est pourtant pour cette raison qu'une des tours de Saint-Sulpice est belle et riche d'ornements, pendant que l'autre (quoique belle en elle-même) est pauvre et dénuée, et même laide, comparativement à sa compagne. Eh bien, auriez-vous jamais pu penser à une pareille raison ? Je suis bien persuadé que non. J'aimerais bien qu'on y donnât cela à deviner à ces messieurs au collège. Ils savent sans doute que cette horreur se trouve dans les règles de discipline de l'Église, et pourtant je suis persuadé qu'ils ne pourront jamais penser à cela. Notre-Dame a ce défaut, mais ce n'est pas perceptible au milieu de l'immense quantité d'ornements que contient le portail. D'ailleurs, quand même cela serait aussi saillant qu'à Saint-Sulpice, le gothique admet facilement une légère différence que les ordres réguliers d'architecture rejettent absolument.

De Saint-Sulpice, nous sommes allés au Luxembourg. On fait actuellement une augmentation considérable au palais. Les jardins sont plus grands que ceux des Tuileries et sont aussi ornés de pièces d'eau avec jet au milieu, et de statues. Les arbres ont été ici, comme partout ailleurs, pliés, soumis à toutes les formes. La grande avenue qui va du Luxembourg à l'Observatoire a 17 arpents de long et est plantée d'arbres dans toute sa longueur.

Du Luxembourg, nous sommes allés au Jardin des plantes, en passant par l'Observatoire et la halle au vin, ce qui nous a fait faire trois fois plus de chemin qu'il n'aurait fallu; mais on n'y regarde pas ici, on marche toujours devant soi, sans s'inquiéter du tout du quartier où l'on peut être, car on est toujours sûr de voir partout des merveilles. Le Jardin des plantes a environ 12 ou 13 arpents de long sur 10 à 11 de large. C'est un petit monde, car vous y voyez de tout : animaux vivants et morts, plantes et fleurs de toutes les parties du monde, collection tellement immense de minéraux, qu'on vient de bâtir un palais de 400 pieds de long pour la contenir. Vous y trouvez des bosquets, des parterres, d'immenses allées d'arbre, des labyrinthes, des plantations de toute espèce, des petits parcs où sont enfermés des animaux des pays étrangers. Les serres sont immenses, et vous n'y voyez pas de bois, c'est du fer et du verre. Une surtout est remarquable par sa grandeur. Elle a environ 60 pieds de long, 40 de

large et 36 de haut. La partie du nord est un mur de pierre, le reste est en fer et en verre. Elle est destinée à recevoir les plantes des zones torrides. Outre cela, il y a les galeries d'histoire naturelle, de botanique et d'anatomie, qui sont chacune aussi grandes que la galerie de minéralogie. Tout cela est ouvert gratis au public. Dans chacune des galeries se donnent des cours gratis; les professeurs sont payés par le gouvernement. On n'a aucune idée de la multitude des établissements scientifiques. Dans tous les coins, il y a des bibliothèques; quelques-unes sont ouvertes gratis, dans d'autres on entre avec 10 sous, 15 sous, 20 sous, et quelquefois 3 ou 4 sous pour celui qui vous donne les cours, et si vous avez des recommandations on vous en laisse emporter avec vous. On voit beaucoup d'enseignes portant « salon de lecture, 25 000 volumes, ou 50 000 volumes ». Vous êtes invités à les fréquenter, et vous vous instruisez à Paris mieux que partout ailleurs et presque sans frais.

En quelque partie de la ville qu'on se trouve, on peut dîner dans d'excellents restaurants où vous avez des mets toujours excellents, car on les cuit à ordre; et pendant que vous mangez un mets, on en prépare un autre, et c'est toujours parfait, succulent. J'ai peur de devenir gourmand quelquefois. De bon vin à 20 sous la bouteille. Du raisin en quantité et du meilleur. Des pêches délicieuses, enfin tout ce à quoi on peut penser, on vous l'apporte. Le pain n'est pas salé ici, mais je le trouve excellent, j'en ai mangé dans certains restaurants de plus blanc que le plus beau linge. Quelque blanche que soit une serviette, elle paraît grise auprès. Le beurre, par exemple, n'est pas du tout de mon goût. On n'y met pas un grain de sel. C'est de la crème à laquelle on a fait prendre la consistance du beurre. Vous pouvez croire si j'en mets, moi, du sel, moi qui sale toujours le beurre salé!

28 [août]. Dimanche dernier [25 août], je suis allé avec Lactance en chemin de fer à Versailles. La journée était magnifique. Ce chemin de fer est le plus doux de tous ceux sur lesquels j'ai voyagé. La campagne est bien belle autour de Paris. Nous avons franchi les cinq lieues dans la demi-heure et étions à Versailles à 8 h. C'est là encore, plus qu'ici, qu'on ne peut pas suffire à l'admiration. Tout ce qu'il y a à Versailles a été créé avec des travaux et des sommes immenses.

On arrive d'abord au château, tellement grand que 6 000 personnes se trouvaient des logements commodes, lorsque Louis XIV y tenait sa cour. En arrière du château, sont deux palais très grands, appelés les écuries du

roi. Le bas était occupé par les chevaux du roi et de la cour, et le haut, par les domestiques du château. De là on entre dans la cour du château. Elle est spacieuse et ornée des statues des plus grands généraux ou hommes d'État dont la France s'honore. On ne s'y arrête pourtant pas longtemps parce qu'on a hâte d'arriver devant la façade. C'est là qu'on juge de l'étendue immense de cette magnifique demeure du grand Roi. Le corps du château a environ 600 pieds de long et 200 pieds au moins de saillies sur les ailes qui, chacune, ont de 7 à 800 pieds de long parallèlement au corps de bâtiment et environ 600 pieds de profondeur en arrière. Qu'Émery s'amuse à tracer ces mesures sur le terrain, et il verra combien peu d'idée on a d'une pareille étendue. Je crois qu'il est inutile de vous donner une description détaillée des parterres et du parc : cela ne vous en donnerait aucune idée. Imaginez tant que vous voudrez, tant que vous pourrez, et vous serez toujours bien loin, bien loin de la réalité. Au milieu de tous les parterres, il y a de magnifiques pièces d'eau avec des statues, des tritons qui lancent l'eau à 30, 40, 50, 80 pieds. Il y en a un à Saint-Cloud qui lance l'eau à 120 pieds à pic. Le parc couvre une superficie de plusieurs lieues. C'est là que se voient le grand et le petit Trianon, que Joséphine affectionnait. Le bois est très épais en quelques endroits. Des allées le parcourent en serpentant dans toutes les directions; au moment où on s'y attend le moins, on arrive au magnifique parterre de fleurs ou à un ruisseau ou à une pièce d'eau; sur tout cela, de beaux petits ponts en pierre de taille vous invitent à les traverser et à vous enfoncer de nouveau par les allées sombres et tortueuses dans les parties du bois les plus retirées et les plus solitaires, d'où on a de la peine à s'arracher, tant c'est délicieux. Ma foi, je ne sais pas comment les Anglais font pour ne pas se brûler la cervelle chaque fois qu'ils y vont.

Dans toutes les parties du parc, voisines du château, il y a des pièces et des jets d'eau magnifiques. S'il était possible de tout voir à la fois, on aurait la vue de deux à trois cents jets d'eau, dont quelques-uns lancent l'eau à une hauteur prodigieuse. Et après cela, quand on pense à tout ce qui s'est passé dans ces beaux lieux, aux fêtes de Louis XIV, dont la cour était si brillante et si galante, quand on pense que Louis le Grand, Marie-Thérèse, Colbert, Condé, Turenne, Bossuet, Fénelon, Racine, Boileau et tant d'autres ont foulé les mêmes graviers, se sont égarés dans les mêmes labyrinthes, ont été les héros ou les censeurs de tant de scènes d'amour que ces bois ont favorisées, oh alors on voudrait y demeurer toujours et n'en

plus sortir. On s'en arrache avec peine, et à présent je désire continuellement y retourner, et je ne repartirai certainement pas de Paris sans aller leur dire adieu. J'irai aussi voir Fontainebleau et Compiègne. Il y a là aussi de grands souvenirs historiques.

Le château de Versailles est à présent consacré aux tableaux et statues, à l'exception des appartements particuliers de Louis XIV qui, n'étant revêtus que d'or ou de marbres les plus beaux et les plus rares, et de peintures les plus ... aux plafonds, n'offraient pas un coin où l'on put en placer sans cacher des merveilles. Dans toutes les autres ... sont des tableaux qui offrent la suite complète de l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'à la septième année du règne de Louis-Philippe. On y voit les vrais portraits de tous les grands hommes de toutes les époques. Il y a des tableaux de David et d'Horace Vernet qui ont jusqu'à 40 pieds de long. J'ai vu la chambre à coucher de Louis XIV dans laquelle est encore son propre lit et le coussin de velours rouge qui lui servait d'habitude pour ses prières; son cabinet où est la table sur laquelle il travaillait, la chambre de Louis XV, celle de Louis XVI, qui était l'ancienne salle à manger de Louis XIV; les appartements de Madame de Maintenon; la chambre à coucher de la reine où trois reines ont couché : Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, Marie Leszczyńska, femme de Louis XV, et l'infortunée Marie-Antoinette, qui y fut réveillée par le peuple insurgé qui accourait de Paris, dans la nuit du 6 octobre 1792. La grande galerie des glaces, qui a 222 pieds de long, 32 de large et 40 de haut, toute revêtue, comme les autres appartements de Louis XIV, de marbres magnifiques et d'or. C'est dans cette galerie que se sont célébrées les fêtes du mariage du duc de Bourgogne, celle de l'arrivée de Marie-Antoinette et celles données par Louis-Philippe à l'occasion du mariage du duc d'Orléans, son fils, avec la princesse Hélène de Mecklembourg; la chapelle du château, qui est de toute beauté, on jurerait que les magnifiques peintures de la voûte sont soulevées : les personnages paraissent en relief. Vous me pouvez voir quelle impression produisent tous ces souvenirs.

J'ai laissé Versailles avec regret et détermination d'y retourner. En revenant, j'ai tâché d'avoir des places au *railroad*, mais impossible. La foule était immense. J'ai []⁴⁴ la même chose, me faire étouffer. Deux ou trois femmes ont été maltraitées [] la foule, [] ont eu des membres cassés dans

⁴⁴ Lacune du texte : perte du cachet et une partie du papier mince.

un engagement qui s'est formé. Le fait est qu'il [] 50 000 personnes, car les grandes eaux ont joué, et comme [] cinq ou six fois l'été, il y a toujours un monde infini. [] que d'une merveille dans la présente, c'est d'un chou. Il y a loin de Versailles à un [] est peut-être plus extraordinaire que Versailles. La feuille ne sert qu'à la nourriture des animaux [] on fait de belle huile à lampe. Voilà l'ordinaire et l'extraordinaire est que ce chou monstre a atteint la dimension prodigieuse de 50 pieds de circonférence et de 12 pieds de haut. Ah ah! vous ne vous y attendiez pas, mais c'est vrai, très vrai, mon oncle l'a vu hier. Et comme rien dans Paris ne vous surprendrait plus que mon chou, je vais vous parler de nous.

Ma tante est toujours faible et n'a pas encore entièrement repris ses forces. Une marche peu longue la fatigue. Elle est actuellement en visite de logements, ce qui l'empêche d'écrire. Elle désire que vous fassiez écrire à Mme Bruneau aussitôt la présente reçue. Mon oncle a enfin trouvé un très joli logement que ma tante s'est décidée à prendre. Il est assez près de chez M. Bossange, dans un beau quartier et près aussi de l'église Saint-Sulpice. Mon oncle et Lactance sont bien portants et aussi les petits enfants. Marguerite s'ennuie mais est bien, cela finira. Nous avons été hier dîner chez M. [Hector] Bossange. Il a un très joli logement. Mlle Bossange⁴⁵, l'aînée, est une jolie fille. Elle est bonne musicienne et a une excellente éducation. Sa sœur⁴⁶ est plus jeune de six ans et est très spirituelle. Il y a encore trois garçons, sans compter celui qui est à New York. J'ai vu M. Nancrède⁴⁷ père; j'ai trouvé qu'il ressemblait beaucoup à son fils le docteur. Lactance va étudier la médecine.

Je ne vous ai pas encore parlé du climat de Paris. Le ciel est moins bleu qu'en Canada et ce qu'il y a d'insupportable, c'est qu'au moment où vous vous y attendez le moins, un orage vient vous fondre sur la tête et vous force à vous réfugier où vous pouvez. Quand on a le bonheur de se trouver près d'une église, on y entre et on examine les tableaux. Ces orages sont

⁴⁵ Adèle Bossange (1818-1885) épousera (Paris, Saint-François-Xavier, 25 janvier 1840) Théodore Salles.

⁴⁶ Marie-Émilie, dite Maria Bossange (1825-1916) épousera (Paris, Saint-François-Xavier, 20 août 1849) Henri Monlun.

⁴⁷ Paul-Joseph Guérard de Nancrède (1761-1841), scientifique, traducteur, bibliophile et humaniste, vit ses dernières années à Paris, boulevard Monceau, aux Batignolles, près de la barrière de Clichy. Il est le premier à accueillir Papineau dans son exil de 1839. Ce dernier héritera de sa riche bibliothèque en 1841.

courts, mais ils arrivent si vite que c'est une curiosité. Une fois je suis parti par un ciel serein et je n'étais pas rendu au Louvre, qui n'est pas bien loin de mon hôtel, qu'une averse abondante me força d'entrer dans l'église Saint-Germain l'Auxerrois, qui est tout vis-à-vis. Et quatre ou cinq fois j'ai été surpris par des orages presque aussi soudains.

Respects et amitiés à tous mes parents et amis. Toute mal bâtie qu'est ma lettre, ils auront tous du plaisir à la voir, à cause des détails qu'elle contient. Elle a été écrite très à la hâte. Au moment où j'écris, il est une heure après-midi, et par conséquent il n'est que huit heures et demie à Saint-Hyacinthe. Rosalie dort peut-être. Adieu. Mille respects et amitiés. J'embrasse Rosalie, qu'on aimerait bien à voir ici, et vous, seulement désirée mais attendue. Je n'ai rien dit des théâtres, ce sera dans la prochaine. Adieu. Votre tendre fils.

L.A. Dessaulles

Je prends du papier très fin, parce que les lettres sont pesées en France et, non comme en Canada, chargées suivant qu'elles sont simples ou doubles.



LAD et LJP à Rosalie Papineau-Dessaulles

À Madame Dessaulles
St-Hyacinthe, Bas-Canada
Via New York and Montreal
Via Liverpool et steamer Liverpool

Paris, jeudi 12 septembre 1839

Ma chère maman,

Il y a longtemps que ma dernière lettre est partie. J'ai été bien occupé à courir depuis que je l'ai écrite. J'ai vu les Invalides, le Panthéon, Saint-Eustache, l'Arc de triomphe de l'Étoile, la colonne Vendôme, les galeries d'antiquités du Louvre et les galeries de tableaux et de statues; Versailles une seconde fois, le cimetière du Père-Lachaise, Notre-Dame dans tous

ses détails. Je commence à connaître Paris. On n'a d'idée de son immense étendue que quand on a été à pied d'un bout à l'autre comme je l'ai fait deux ou trois fois. C'est surtout le dimanche qu'on peut juger de sa prodigieuse population. Ce n'est toujours pas aux églises, car elles sont vides, ou peu s'en faut, lorsqu'il n'y a pas fête, mais c'est aux promenades publiques et sur les boulevards intérieurs et extérieurs. Les Champs-Élysées, la place de la Concorde, les jardins des Tuileries et du Luxembourg, le Jardin des plantes, celui de Tivoli, les quais, tout cela est littéralement encombré de promeneurs. Les boulevards intérieurs, qui entourent le vieux Paris et qui ont trois lieues de tour, et les boulevards extérieurs où sont les barrières, qui en ont sept et demie, tout cela l'est aussi; et l'on estime que plus de 80 000 Parisiens vont le dimanche se promener à Versailles, Saint-Cloud, Saint-Denis, Saint-Germain ou Marly, ou Seaux, ou à d'autres villes ou villages des alentours de la grande ville. Paris compte à présent plus d'un million d'habitants, et environ 100 000 étrangers. Ainsi, sur un espace de quatre lieues carrées, est resserrée une population plus considérable d'un cinquième que celle des deux Canadas, répartie sur une longueur de 500 lieues et 10 lieues environ de chaque côté du fleuve.

J'ai monté dans un même jour au haut de Notre-Dame, du Panthéon, de la colonne Vendôme et de l'Arc de triomphe de l'Étoile. De chacun de ces édifices, le point de vue change et la ville offre un aspect différent. Le plus beau panorama offert aux regards est celui de l'Arc de triomphe de l'Étoile. Là on a la campagne d'un côté, et la ville de l'autre, qui se perd sur plusieurs points dans l'horizon. Le point le plus élevé de Paris est le Panthéon, mais comme il est à peu près au centre de la ville, la campagne est trop éloignée pour qu'on puisse en jouir. Ainsi, dans cette journée, nous avons monté, Lactance et moi, près de 2 000 marches. La lanterne qui surmonte le dôme du Panthéon a 25 pieds de hauteur et, d'en bas, on ne lui en donne pas 8. Il y a 575 marches à monter pour y arriver. Le Panthéon avait d'abord été destiné à servir d'église sous l'invocation de Sainte-Genève. Louis XV en posa la première pierre vers le milieu de son règne. À la Révolution de 1792, on l'ôta au culte pour en faire un lieu de sépulture pour les grands hommes. Louis XVIII lui rendit sa première destination qui lui fut ôtée de nouveau après la Révolution de Juillet. Elle est irrévocablement destinée à recevoir les tombeaux des hommes célèbres dont la France s'honore; mais afin de ne pas priver le culte d'un édifice aussi considérable, on a bâti l'église de la Madeleine, le plus beau monument

moderne de Paris. Je ne puis jamais passer auprès de ce magnifique édifice sans l'admirer pendant un quart d'heure. C'est surtout au clair de la lune qu'on jouit indiciblement en l'examinant. Rien dans Paris ne me fait autant d'impression que cette noble et superbe suite de colonnes de 60 pieds de haut par 5 pieds de diamètre à la base. C'est un monument d'architecture aussi parfait que le Louvre et infiniment plus beau, plus sublime, plus imposant!

L'Arc de triomphe de l'Étoile est le plus grand monument qui ait jamais été élevé à la gloire d'un homme ou d'une nation. Celui du Carrousel n'est réellement rien auprès. Vous allez en juger par leurs mesures respectives. L'Arc de triomphe du Carrousel a 43 pieds de haut, 60 de large et 20 d'épaisseur; celui de l'Étoile a 155 pieds de haut, 137 de large et 68 d'épais. Vous voyez qu'il n'y a aucune comparaison à établir. La grande arcade qui le perce dans son épaisseur a 90 pieds de haut par 45 de largeur. La voûte de la paroisse, à Montréal, est à 84 pieds du pavé. Sur la frise immédiatement au-dessous de la corniche qui couronne ce magnifique monument, sont sculptés 30 boucliers sur chacun desquels est inscrit le nom d'une victoire avec celui d'un des principaux généraux de Napoléon. Dans l'arcade qui traverse le monument dans sa largeur, sont inscrits les noms de 224 officiers supérieurs et généraux qui ont illustré la Révolution, et dans celle qui le traverse dans son épaisseur, on lit encore les noms de 90 victoires qui, avec celles que je viens de mentionner, ont porté la gloire militaire de la France à un degré qu'aucun peuple, même les Romains, n'a jamais égalé. Quelle nation pourrait fournir une pareille suite de triomphes ? Ces victoires commencent à Valmy et finissent à Ligny⁴⁸, espace de temps d'environ 18 ans. L'édifice a coûté la somme de douze millions de francs.

De là je suis venu à la colonne élevée à la gloire de la Grande Armée sur la place Vendôme. Elle a 140 pieds de hauteur et 14½ de diamètre. Elle est en pierre et revêtue dans toute sa hauteur du bronze des canons qui ont été pris dans les batailles d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram. La statue de Napoléon la surmonte depuis 1831. Les alliés l'avaient fait abattre à leur entrée dans Paris; c'était un bien petit moyen pour attaquer la réputation d'un homme que monsieur de Lamennais a qualifié de sans égal chez les

⁴⁸ Dernière victoire de Napoléon, le 16 juin 1815, contre l'armée prussienne de Blücher. Deux jours avant Waterloo.

modernes. Autour de la place sont des maisons d'une belle architecture, toutes bâties sous Louis XIV, d'après les plans de Mansart. À propos de M. de Lamennais, je dois vous dire que j'ai eu, jeudi dernier [5 septembre], l'honneur de souper et de passer la soirée avec lui, chez M. Guillemot, un des amis de mon oncle. Il est d'une santé faible et délicate que ses travaux incessants et ses études profondes contribuent beaucoup à affaiblir, aussi bien que les persécutions viles et odieuses qu'il endure maintenant. On a de la peine à se figurer comment, dans un corps si exténué en apparence, peut se trouver un esprit si vigoureux, si actif, si foudroyant. M. de Lamennais est très petit et très maigre. Le portrait que j'ai vu de lui au collège a pu autrefois lui ressembler, mais à présent il en est loin. J'ai vu ici plusieurs de ses portraits, tous pareils à celui-là, c'est comme cela que j'en juge. Presque tous ceux qui le voient pour la première fois ont de la peine à croire que ce soit lui. Il est au moins aussi petit que M. le curé de Sainte-Rosalie⁴⁹, et je crois, moi, qu'il est moins grand d'un pouce, peut-être même de deux. Il porte actuellement l'habit laïque. Il porte aussi la lunette. Sa voix est très faible, ses manières aussi simples et unies qu'il est possible. Si la conversation devient tant soit peu générale, il faut être très près de lui pour l'entendre. Néanmoins quand une fois, la première impression passée, on examine sa figure, sa physionomie, on y trouve une expression de profondeur, de force de pensées, qu'on chercherait vainement chez tout autre. Il a les yeux singulièrement perçants et expressifs. Sa conversation est intéressante, mais pas de tournures brillantes, pas d'expressions recherchées, pas de ces pensées vives, fortes, profondes, sublimes, dont fourmillent ses ouvrages. Il est impossible d'avoir moins de prétentions, et il l'est encore plus d'avoir plus de talent et de génie. Il a reçu un héritage considérable; ses ouvrages lui ont valu des sommes énormes, quoique ses libraires l'aient souvent volé parce qu'il était trop honnête pour se défier de qui que ce fût, et trop confiant, et il ne s'est réservé que le nécessaire : il a tout donné aux pauvres et quand on pense que cet homme si vertueux, si franc (car il est impossible de ne pas le croire tel quand on l'a vu), si profondément honnête et religieux, est basement, lâchement persécuté parce qu'il a combattu si éloquemment pour la

⁴⁹ Joseph-Élie Lévesque (1810-1881), né à Sainte-Élisabeth (Lanaudière), fils de Joseph Lévesque et de Catherine-Judith Bouin, prêtre en 1835; curé à Sainte-Rosalie, près de Saint-Hyacinthe, de 1838 à 1842.

liberté des peuples, pour leur affranchissement, on est saisi d'un profond sentiment d'indignation contre les coteries politiques et religieuses qui, par leurs intrigues viles et intéressées, ont porté la Cour de Rome à prononcer une censure qu'elle a si peu motivée, car on fait beaucoup à Rome avec l'intrigue. M. de Lamennais lui-même en est une grande preuve et le prouve dans son ouvrage intitulé *Affaires de Rome*, jusqu'à la dernière évidence. Au reste, tout cela n'a réussi qu'à lui attirer les sympathies les plus empressées et les plus vives de tous ceux qui haïssent le despotisme et l'intrigue, et son influence est énorme, et son nom est en vénération, plus qu'il n'a jamais été.

M. de Chateaubriand est à Paris depuis quelques jours. Je crains bien de ne pas avoir occasion de le voir. Il est très retiré et ne voit que quelques amis. Il n'est que très peu plus grand que M. de Lamennais.

Dimanche dernier, j'allai à la messe à Saint-Sulpice et le dimanche précédent à Notre-Dame. Je ne vous ai pas encore fait la description d'une messe à Paris. C'est bien différent de nos messes en Canada. D'abord, lorsqu'il n'y a pas fête, l'église est à peu près vide; le 1^{er} septembre, il n'y avait pas 400 personnes à Notre-Dame. Dimanche dernier, à Saint-Sulpice, l'église était à peu près à moitié pleine; c'était la Nativité⁵⁰. Il n'y a pas de bancs dans ces églises-ci : ce sont des chaises. Chacun a la sienne qu'il paie 4 sous. Il n'y a pas non plus de planchers en bois, généralement ce sont des pavés en marbre. Comme on s'assoit et se met à genou sur la même chaise, c'est pendant tout l'office un charivari continu, car chaque chaise se retourne quatre ou six fois. D'un autre côté, le temps de la messe n'arrête pas les visiteurs. Car dans toutes ces églises-ci, sont des couloirs qui règnent à l'intérieur autour du chœur et des nefs. Plus de 50 personnes se promènent à la fois en examinant les tableaux et les chapelles et parlent souvent à demi-voix. On n'y fait pas attention ici : jamais de réflexion là-dessus. On y est habitué. Chacun agit comme il l'entend, sans s'inquiéter de ce qui se passe autour de lui, et pourvu que pendant le sermon on ne parle pas plus haut que le prédicateur, on vous laisse tranquille. De plus viennent les quêtes. Plusieurs quêtes se font en même temps, à différentes intentions, par des prêtres ou ecclésiastiques, précédés chacun d'un suisse ou bedeau en culottes courtes et bas de soie et écharpe qui descend de gauche à droite. Aux grandes fêtes, cette écharpe est en drap

⁵⁰ La Nativité de la Vierge Marie, célébrée chaque année le 8 septembre.

d'or. Chaque suisse porte un bâton pesant ferré par le bout dont il frappe continuellement sur le pavé, pour avertir les gens de faire place, car les chaises sont rangées avec très peu d'ordre, et crie d'un ton passablement braillard, afin qu'il y ait un certain unisson entre eux, pour les pauvres, ou bien pour l'entretien de l'église, ou bien pour les maisons de charité, ou bien pour la propagation de la foi. Alors, chacun choisit la bourse où il mettra son sou. C'est quelquefois comique au dernier point pour quelqu'un qui n'y est pas habitué.

Après cela, il faut payer sa chaise. Depuis l'Évangile jusqu'à la Communion, trois ou quatre vieilles mégères parcourent l'église en tous sens à cette fin; je les ai vues deux ou trois fois ayant des altercations assez vives avec ceux qui marchendent. Quoiqu'elles parcourent l'église depuis l'Élévation jusqu'à la Communion, il ne leur est pas permis de le faire pendant le sermon. J'ai trouvé cela assez bizarre. Mais on est récompensé de tout cela au pain béni. Oh! c'est cela qui est bon à Paris. C'est exquis, parfait, il est impossible de rien manger de meilleur. C'est une pâte très liée et très légère en même temps. On le fait sans doute aussi bon pour faire même de la gourmandise un moyen de sanctification pour les fidèles.

Les orgues que j'ai entendus jusqu'à présent sont tous très forts, mais on voit qu'ils sont vieux, très bruyants mais peu moelleux. Le plain-chant est, à très peu de différences près, le même qu'en Canada. Ici, les finales sont moins brusques et mieux ménagées. Généralement, des femmes chantent les hautes, dans les pièces en accord. On ne les croit pas indignes ici, comme en Canada, d'être au chœur. C'est à Saint-Roch que le chant est le meilleur, et à Saint-Sulpice que les cérémonies se font le mieux. La dévotion populaire de faire brûler des cierges devant les images des saints, peu en usage en Canada, l'est ici à un point singulier. À quelque heure du jour que vous entriez dans une église, vous voyez les femmes par douzaines, le chapelet ou le livre d'une main et le cierge de l'autre. Ces cierges sont très courts et elles les achètent, dans l'église même, de vieilles femmes qui probablement ne vivent que par ce moyen.

Je ne vous ai pas encore parlé des Invalides, cette belle conception de Louis XIV. La maison est immense et peut contenir jusqu'à 8 000 vétérans. Il n'y en a pas actuellement tout à fait 5 000. Ce sont en plus grande partie des soldats de Napoléon. Ils ne portent que des sabres; des fusils seraient trop pesants pour la plupart. Ce sont eux seuls qui montent la garde dans toute l'étendue de leur terrain. Ils ont alors le sabre sur l'épaule au lieu du

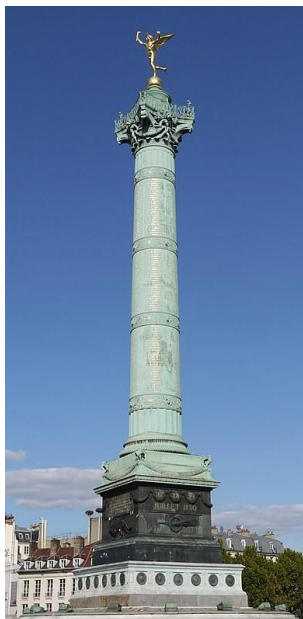
fusil. Le dernier jour de chaque mois, on leur fait faire l'exercice. Ce doit être assez curieux que de voir tous ces boiteux faire une parade et marcher en ligne, tous clopin-clopat. Je ne manquerai pas de m'y trouver le 30. La chapelle des Invalides est extrêmement belle. Elle est ornée des drapeaux pris dans les différentes victoires remportées par les armées françaises. L'autel est riche et entouré à demi d'une belle colonnade, surmontée d'une couronne. Le tout est entièrement doré. Au-dessus de l'autel, s'élève le dôme orné de peintures magnifiques, supporté sur quatre piliers, comme le sont tous les dômes. Aux deux côtés du dôme, dans le sens de la largeur de l'édifice, sont les tombeaux de Turenne et de Vauban. Celui de Turenne est en marbre et orné de magnifiques statues semblant pleurer sa mort; celui de Vauban est en bronze et orné de canons, mortiers, fortifications. Le portail du côté sud n'est pas tout à fait en harmonie avec le dôme; il est trop simple, a le défaut d'être composé de deux ordonnances superposées, grand défaut à l'extérieur de tout édifice, et enfin paraît écrasé par l'énorme masse qui s'élève au-dessus. La façade des Invalides du côté de la rivière a plus de 600 pieds de long. Le dôme du Panthéon est un peu plus haut et plus grand que celui des Invalides, mais il paraît moins léger, moins élancé. Sous le dôme du Panthéon, sont écrits les noms de tous ceux qui ont été tués à la Révolution de Juillet, du côté du peuple. Dans les voûtes ou caves, sont les tombeaux de plusieurs hommes célèbres, tels que Voltaire, Rousseau, Lannes, Bougainville, La-grange et autres.

Ces monuments sont peu remarquables quant à l'art ou la beauté de l'ouvrage. Ce sont les noms qui les font considérer, plus que leur mérite intrinsèque. Celui de Rousseau pourtant offre une idée magnifique en elle-même, quoique fausse sous quelques rapports. C'est une main portant un flambeau allumé, qui s'échappe du monument par une porte qu'elle entrouvre.

Assez près des Invalides, est l'École militaire, immense bâtiment d'une architecture lourde et sans aucun goût; surtout la façade du côté de la ville; celle du côté du Champ-de-Mars est assez belle, quoique petite et basse, comparativement à son étendue, car on peut manœuvrer 50 000 hommes sur cet immense terrain. Je suis passé, l'autre jour, sur la place qu'occupait autrefois la Bastille. On y construit actuellement une colonne semblable à celle qui est sur la place Vendôme et qui sera appelée colonne

de Juillet. Elle est entièrement en bronze. Son nom indique le but de sa construction.

Dimanche dernier, nous sommes tous allés visiter le cimetière du Père-Lachaise. Nous n'avons eu que trois heures à y consacrer et il fallait encore marcher doucement à cause des enfants. Aussi, en avons-nous à peine vu la moitié. Il faut y consacrer une journée. Il y a un nombre considérable de monuments de toute description, quelques-uns sont d'une grande beauté.



Colonne de Juillet
Place de la Bastille

J'ai vu les tombeaux de Casimir Périer, du général Foix, de Cambacérès, Masséna, Lefebvre, Mortier, Suchet, Ney, Augereau, Sieyès, Caulaincourt, La Tour d'Auvergne, Delille, Molière, Lafontaine, et celui d'Héloïse et Abélard, le plus gracieux de tous, sinon le plus beau. Souvent les parents viennent déposer des couronnes d'immortelles sur les pierres qui recouvrent ceux dont ils déplorent la perte. Toutes ces tombes sont recouvertes de

saules pleureurs, d'acacias, de peupliers, de cyprès, de sapins. À plusieurs se voient des chapelles très ornées où on cultive des fleurs; c'est en un mot une espèce de culte qu'on rend aux morts. Des inscriptions, les unes sublimes, les autres touchantes, les autres caractéristiques, sont gravées sur les plaques de marbre qui scellent pour jamais les froides demeures de ce monde de morts. C'est un monde bien éloquent que celui-là.

Ce cimetière est appelé du Père-Lachaise, parce que l'ancien confesseur de Louis XIV, qui portait ce nom, possédait ce terrain et y avait un château où il faisait, suivant l'expression du temps, très grosse vie. C'est à la Révolution qu'on a acheté cette propriété pour l'usage auquel elle est employée maintenant. Le château du Père-Lachaise a été démoli; il n'en reste plus de traces. Il y a autour de Paris plusieurs cimetières dans le même genre, mais ils sont moins intéressants.

Je suis passé, l'autre jour, rue de la Ferronnerie où j'ai vu l'endroit où Henri IV a été assassiné. J'ai vu aussi celui où le duc de Berry l'a été. On montre encore, rue Béthisy, la maison qu'occupait l'amiral de Coligny, la nuit de la Saint-Barthélemy, des fenêtres de laquelle on le précipita dans la rue. On voit aussi l'endroit où la machine infernale a éclaté; mais les maisons qui formaient la rue où on l'a placée ont été depuis démolies, pour agrandir la place du Carrousel. J'ai vu aussi sur la place de la Concorde, autrefois place Louis XV, l'endroit où était l'échafaud sur lequel tombèrent les têtes de Louis XVI et de Marie-Antoinette. J'ai vu à Versailles, où je suis retourné l'autre jour, l'escalier du haut duquel Louis XIV disait au Grand Condé qui le priait de l'excuser sur sa lenteur à monter l'escalier : « Ne vous pressez pas, mon cousin, quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes, on ne peut pas monter bien vite. » J'ai vu l'ancienne chapelle dans laquelle Bossuet faisait entendre au monarque le plus absolu que toutes ses grandeurs n'étaient que misères, que toute sa gloire n'était que vanité; cette chapelle n'existe plus depuis que Louis XIV en a fait construire une autre si magnifique, c'est tout simplement un salon maintenant. J'ai vu la grande table ronde, toute basse, recouverte d'un tapis de velours vert, à franges d'or, sur laquelle le grand roi aimait à s'asseoir, lorsqu'il voulait causer plus familièrement avec ses ministres ou ses courtisans; sur cette table ont été présentés à la signature de Louis XV, en 1761, le pacte de famille; en 1762, l'arrêt d'expulsion contre les jésuites, et en 1763 le Traité qui termina la guerre de sept ans. C'est sur la même table qu'avait été signé par Louis XIV le Traité de Westphalie. J'ai vu l'endroit où Louis XV

faillit être assassiné par Damiens. Tout cela intéresse singulièrement. Je n'ai pas encore entièrement visité le musée du Louvre; j'ai vu la galerie des antiquités grecques et romaines et la collection de tableaux qui remplit absolument toute l'immense galerie qui joint le Louvre aux Tuileries. Ce sont presque tous des chefs-d'œuvre. Il y en a d'admirables sous tous les rapports; beauté des traits, des expressions; perfection des contours, brillant du coloris, tout s'y trouve et dans presque tous. Au musée des antiques, on voit des bustes ou des statues qui offrent les vrais portraits de beaucoup d'anciens. On voit aussi un grand nombre d'urnes cinéraires trouvées à Rome ou ailleurs. J'ai vu le portrait (buste) de Jules César, ceux d'Alexandre, d'Auguste, Marc-Antoine, Tibère, Néron, Sénèque, Livie, Messaline, Faustine, Plautia et autres. J'ai vu une statue magnifique en marbre et deux vases de porphyre, trouvés il n'y a pas longtemps, à une assez grande profondeur dans l'emplacement qu'occupaient autrefois les jardins de Salluste; j'ai vu des inscriptions grecque écrites sur marbre, qui datent de Thémistocle et d'Alcibiade.

J'ai vu les portraits de Socrate, de Thucydide, Xénophon, Agésilas, Épaminondas, Xerxès, Platon, l'urne cinéraire qui renferme les cendres de Milon, défendu par Cicéron, celle qui renferme les cendres de Clodius, ce grand ennemi du grand orateur romain. J'ai vu des sphinx apportés d'Égypte en même temps que l'obélisque de Louxor, qui datent de la construction des pyramides et par conséquent remontent à une antiquité de près de 4 000 ans. L'obélisque de Louxor, qui est actuellement sur la place de la Concorde, a été commencé par Sésostris le Grand et achevé par un Ramsès II, qui le fit élever à Thèbes. Il est d'un seul morceau de granit, a 72 pieds de hauteur, environ 2½ pieds carrés à la base et pèse 500 000 livres.

Mon oncle vient de recevoir une lettre d'Amédée, datée du 20 août⁵¹. Il nous a donné les particularités de votre retour jusqu'à Saratoga. J'ai vu que vous aviez ramené avec vous Mlle Porter et son frère, et que Mlle

⁵¹ Écrite des Sources de Saratoga, le 20 août 1839, cette lettre d'Amédée a été éditée dans Amédée Papineau, *Correspondance 1831-1841* (édition de 2009), p. 191-198.

Nash⁵² devait aussi aller vous trouver. Il a aussi parlé de l'affaire avec M. Corning⁵³. J'espère que vous aurez pu envoyer Émery le voir.

Je me suis décidé à ne pas partir comme je vous l'avais dit le 19 d'octobre, dans le *Great Western*. J'ai retenu et payé mon passage dans le *British Queen* pour le 1^{er} novembre. Cela me donne 13 jours de plus en Europe, ce qui est beaucoup, me donnera l'avantage de voir l'Angleterre plus longtemps que je ne l'aurais pu faire, d'après mon premier projet, et enfin de faire la traversée dans un vaisseau où l'on est infiniment moins fatigué par la lame que dans tout autre. Je pense, en retournant en Angleterre, aller passer par Strasbourg. Cela fera que je verrai le Rhin presque dans tout son cours. Je traverserai la Belgique, verrai Anvers et, de là, traverserai à Londres. Dans ce trajet, j'aurai occasion de voir plusieurs champs de bataille très intéressants. Puisque j'y suis, je crois bien faire en utilisant mon voyage autant que possible. Voilà probablement la dernière lettre que je vous écrirai de Paris. Je vous écrirai de Londres par le *Great Western* et après cela, ce ne seront plus simplement des lettres, mais le barbouilleur lui-même, et il en sera très content. Je laisserai peut-être Paris à la fin de la première semaine d'octobre. Cette semaine, il se pourrait faire que j'irais à Fontainebleau. Il y a là actuellement un camp de 20 000 hommes : on les exerce souvent et on leur fait faire ce qu'on appelle la petite guerre. Ce sont des combats simulés dans lesquels on leur fait faire toutes les marches et évolutions d'une véritable bataille.

Il y aura demain deux semaines que mon oncle et nous tous sommes rendus dans un nouveau logement, situé rue Madame, N° 5. Il faut d'abord trouver Saint-Sulpice sur la carte. Lorsque vous y serez, tournez le dos à l'église et vous apercevrez, au coin sud de la place, une petite rue appelée rue Mézières; suivez-la et la première rue sur votre gauche sera la rue Madame, et la cinquième maison de cette rue sera celle que mon oncle a louée, c'est-à-dire il n'a pas toute la maison, mais un joli appartement au premier étage (le premier étage, ici, est le second en Canada). Je vous ai

⁵² Elizabeth Nash, fille de David Nash et de Hannah Payne, de Saratoga, étudiera le français à Saint-Hyacinthe en 1839-1840. Amédée était alors en pension chez Hannah Payne (Mme Nash).

⁵³ « L'affaire Corning » : une somme de 200£ avait été prêtée par Erastus Corning, d'Albany, pour financer le voyage de Papineau en France. Quelques patriotes, plutôt à court d'argent, avaient garanti ce prêt. Ce sera enfin la seigneuresse Dessaulles qui remettra l'argent à Corning.

déjà dit qu'on appelait en France appartement, plusieurs pièces servant à loger une famille.

Ma tante aurait écrit en Canada par Lamothe, s'il ne fût pas parti aussi précipitamment de Paris. Il n'est venu le dire qu'à 9 h du soir et est parti le lendemain matin. Elle écrira par moi à Mme Bruneau et autres de sa famille. Mon oncle, s'étant décidé à prendre maison, ma tante se décide à garder tout son linge qu'elle a à la maison; ainsi, s'il n'est pas vendu, gardez-le-lui. Elle désire aussi garder une douzaine de grandes cuillers, une de moyennes et une de petites. Les lits ne pouvant se transporter comme le linge, elle se décide à les laisser vendre. Comme il serait possible que M. Quesnel passerait en Europe, il serait bon d'envoyer par lui le linge de ma tante, s'il pouvait s'en charger; sinon, ma tante espère que vous le lui apporterez vous-même. Ma tante veut aussi garder des couteaux et des fourchettes et beaucoup d'autres choses qu'elle croyait d'abord lui être inutiles, et qui lui serviront. Disposez toujours de la bibliothèque de gré à gré. À part des gros meubles et des lits, gardez tout ce qui peut servir à l'ameublement d'une maison, comme rideaux ou autres choses. Au reste, elle vous donnera des instructions détaillées par moi. Ceci est simplement pour vous dire de le réserver jusqu'à mon retour.

Mon oncle désirant mettre quelques mots au bas de ma lettre, je la termine et vous prie de me croire, avec tendresse et respects, votre bien tendre fils.

Amitiés à tout le monde, respects, souhaits, etc.

L.A. Dessaulles

P.-S. J'ai vu le daguerréotype et des images obtenues par cet admirable procédé.

[De la main de Louis-Joseph Papineau]

Ma chère et bonne sœur. Mes obligations sont comme mon affection pour toi, sans bornes. Tout ce que tu as fait pour ma pauvre famille, l'est avec un dévouement dont personne autre n'était capable au même degré que toi, ni personne n'en peut conserver le souvenir, en sentir le prix plus vivement que moi. Ma surprise comme ma joie ont été grandes quand j'ai vu le cher Louis paraître dans ma chambre, m'annoncer l'arrivée de ma famille dans Paris, le 15^e jour après votre pénible séparation à New York.

Que notre éloignement est grand! s'il n'y avait pas l'espoir de se revoir dans un avenir plus ou moins distant, il serait désespérant. Le cher Louis ne fait qu'un acte d'apparition et disparition dans Paris, néanmoins tu vois combien il en jouit et en profite. Nous ne voyons rien de grand, de beau, de bon à un degré que l'on ne peut s'en former une juste idée en Amérique, sans que nous disions tous en chœur combien nous en jouirions mieux, si Mme Dessaulles, si bien préparée par son goût et son esprit à apprécier le mérite de ces établissements, était avec nous. Le courage avec lequel ma chère nièce, en vue d'achever son éducation, consentirait à faire ce long voyage, me laisse l'espoir que je la reverrai, mais avec sa mère.

Oui, c'était une trop pénible épreuve que votre séparation. Il n'y faut pas songer. Le voyage est devenu si facile et je pense que vous y trouveriez tant d'utilité que, réflexion faite, tu le feras. Le rétablissement de tes affaires exige que tu fermes pendant deux ou trois ans une maison que ta générosité a ouverte et continuera à ouvrir à un si grand nombre de personnes, qui ne songeront jamais à se placer ailleurs, tant que tu l'occuperas, que dans l'intérêt de ta famille il faut rompre avec ces habitudes. Si c'est par absence, la chose devient facile et ne t'attire aucun reproche. Par toute autre voie, tu ne feras que des demi-réformes, infructueuses, et qui t'attireront mille désagréments. Les malheurs du pays sont un affligeant spectacle pour toi. Je n'en prévois pas le terme avant plusieurs années. Mais ce déni de justice qui ravit à la province ses droits politiques est accompagné d'un surcroît de dépense de la part de ses oppresseurs, qui mettra à l'aise la plupart des cultivateurs qui voudront être rangés et économes. C'est donc le temps où tu peux le plus convenablement recouvrer une grande partie des arrérages immenses, au moyen desquels seulement tu peux amortir des dettes qui te gêneront, toi et tes enfants. Cela ne peut se faire sans des poursuites et, quelque justes et inévitables qu'elles soient, elles soulèveront contre toi des haines violentes, si tu es dans le pays. Si tu n'y es pas, l'on dira : Oh! elle les aurait empêchées si elle était demeurée avec nous.

Quand tu y retourneras, tu seras la bienvenue. Recevoir plus et dépenser moins que par le passé me paraît être une nécessité pour toi, et il n'est que dans le système de ton absence du Canada que tu peux obtenir ce double résultat dans le plus grand développement possible. La considération du plaisir, de l'avantage, du devoir, de se conserver l'amitié et le bon vouloir de ceux avec qui l'on doit vivre, avec qui l'on a autant de rapport

comme tu en auras avec tes censitaires, me ferait désirer que Louis revînt avec toi, pour n'être pas présent au temps de recouvrements forcés. Il me dit que c'est ce qu'il aimerait le mieux, s'il ne consultait que son goût, mais qu'il est urgent qu'il se mette au fait de l'administration de vos biens, qu'il travaille pendant une année avec un agent vigilant, afin de pouvoir, lorsqu'il sera venu te rejoindre, le diriger et surveiller d'ici. Il croit qu'avec Rosalie et Casimir vous pouvez nous arriver avec le beau mois de mai prochain.

J'aurais été bien tenté de m'établir dans la province, en vue de l'immense économie qu'il y a à faire dans cet arrangement, car, quoique la France soit un pays où l'on vit à bon marché, Paris est très cher, du moins comparativement parlant. Néanmoins, je m'y suis fixé pour un an. Je l'aurai appris par cœur, quand tu viendras, en six mois je te ferai connaître ce que j'aurai appris à connaître en une année, à la fin de laquelle nous serons les maîtres de nous décider à continuer à y vivre ou à aller dans quelques villes méridionales où nous n'aurons pas à souffrir de l'hiver et où l'on assure que cent louis nous mèneraient aussi loin que trois cents ici. Il ne pouvait sans doute pas y avoir de plus grande consolation que la réunion de la pauvre famille forcément dispersée. Ceux qui me manquent, je les regrette oh bien profondément! D'un autre côté, quel sujet de vive inquiétude si, isolés comme nous le sommes, je venais à manquer de ressources pour pourvoir à leurs besoins. La vente du jardin m'avait fait un grand plaisir parce que je me voyais soustrait à tout sentiment d'inquiétude pour peu que l'on mît de diligence à recouvrer quelque portion de mon revenu, mais le transport de tout le résidu du prix me replonge dans un degré de sollicitude qui me fatigue. Pendant deux ans, l'on n'a presque rien recouvré de ce qui m'était dû. L'on me soutient par des emprunts à intérêts. L'on paie beaucoup de mes dettes. Je trouve peu de justice, qu'alors que je suis jeté dans des difficultés plus grandes que personne autre, l'on ait été si exact contre moi, si peu pour moi. Les sacrifices ont été bien grands sur le mobilier. Il faut continuer à réaliser avec le moins de perte que l'on pourra. Ce premier moment où il faut me donner un mobilier et payer toute chose plus cher à raison de mon ignorance des valeurs locales, m'alarme quelquefois. L'expérience que j'acquiers profitera plus tard à ceux de mes amis du Canada qui me viendront voir. Au nombre de ceux qui m'ont donné leurs billets pour me mettre en état de venir ici, qui m'ont poussé à le faire, quand j'y répugnais, ce que je n'aurais pas fait si j'avais prévu l'inutilité de

cette démarche, est M. de Boucherville fils, pour 160 piastres dont le billet est entre les mains de M. Corning. J'espère que M. de Boucherville voudra bien acquitter cette partie de ma dette, en me tenant compte de cette somme en déduction de ce que je lui dois, si je paye M. Corning. Sur la foi que ces messieurs rembourseraient cette dette et dans le but d'utilité qu'ils avaient en vue, j'ai dû vivre plus dispendieusement que je n'aurais fait, simple proscrit échappant à une injuste persécution. Ainsi, je n'aurai pas de scrupule à ce qu'ils contribuent à ce faible montant, aux sacrifices bien plus amples que j'ai faits pour la cause de notre commune patrie. J'ai défendu ses intérêts en Angleterre, auprès de plusieurs membres du Parlement, amis de la cause du Canada. Je l'ai fait connaître, comme je la conçois, à beaucoup d'hommes éclairés. Cela produira-t-il quelques fruits utiles dans son temps ? Je n'en sais rien du tout. Anglais, Français et autres Européens que j'ai vus, s'intéresseront plus à demander des mesures libérales pour notre cher pays, que si je ne les avais pas vus, mais les autorités sont engagées dans une voie si fausse que je ne prévois pas d'amélioration efficace d'ici à une couple d'années. En attendant, tu peux croire et dire à tous mes chers parents qu'il n'est aucune de leurs peines, de leurs malheurs ou de leur bonheur auxquels je ne prenne pas le même intérêt comme quand nous vivions ensemble. J'attends de bonnes occasions pour leur dire que la distance ne doit pas relâcher des liens qui nous ont été si chers dans des temps plus heureux. Tout ce que tu en verras, embrasse-les, mais pour moi et comme moi, plus serré et plus tendrement que jamais.

Si l'on peut réaliser quelques fonds pour me les faire toucher, naturellement il ne faudra pas employer M. Corning tant qu'il n'aura pas été payé. On me laisse espérer que M. Thavenet, frais et actif comme au temps où il a laissé le Canada, doit revenir cet automne à Paris. Nous serions proches voisins et, connaissant son bon cœur, je sais que personne ne pourrait m'être aussi utile et aussi agréable comme il le sera. Peut-être mon père pourrait-il parler à M. Quiblier et prendre cette voie de communication pour me faire passer des fonds plus économiquement que par d'autre voie. Je demeure à dix pas de Saint-Sulpice.

Adieu, ma bonne sœur; ma femme, mes enfants et moi sommes tout à toi. Ton frère affectionné.

L.J. Papineau



À Denis-Émery Papineau

Monsieur E. Papineau
St Hyacinthe
Bas Canada
*Via New York et Montréal*⁵⁴

Paris, 29 septembre 1839

Mon cher Émery,

Je t'adresse celle-ci parce qu'elle doit contenir des choses singulières, surprenantes, étranges, étonnantes, extraordinaires, incroyables, inexplicables, épouvantables, inconcevables, inimaginables, terribles, affreuses; de ces choses qui n'ont pas de nom; qu'aucune langue inventée par les hommes ne peut qualifier. L'idée m'est venue de t'écrire, en lisant aujourd'hui l'ouvrage de M. de Lamennais intitulé *Affaires de Rome*⁵⁵. Je ne manquerai pas de l'apporter en Canada. C'est là qu'on voit par combien d'intrigues, de menées sourdes, de bassesses on a réussi à obtenir la condamnation du grand écrivain : c'est là qu'on voit que ce sont purement et uniquement des considérations politiques qui ont décidé le pape à la prononcer. C'est l'Autriche qui a condamné M. de Lamennais, c'est la Russie; ce n'est pas Grégoire XVI. C'est dans cet ouvrage qu'on voit combien les affaires se font franchement et saintement à Rome.

Je vais d'abord te copier quelques passages d'une lettre du cardinal Pacca⁵⁶ à M. de Lamennais. Remarque bien que tout ce qui va suivre n'a

⁵⁴ Cachet postal : Paris, 7 oct. 39. Cette lettre a connu une première édition, partielle, dans Louis-Antoine Dessaulles, *Écrits*, édition critique par Yvan Lamonde, Montréal, PUM, BNM, 1994, p. 67-77.

⁵⁵ F. Lamennais, *Affaires de Rome, des maux de l'Église et de la société*, nouvelle édition, Paris, Garnier Frères, 1836. Une troisième édition en deux volumes, parue en 1839 chez Pagnerre, porte les signatures de Lactance Papineau et de Louis-Antoine Dessaulles, déclare Lamonde dans la note 4 (page 68) des *Écrits* de Dessaulles.

⁵⁶ Bartolomeo Pacca (1756-1844), camerlingue de l'Église romaine et doyen du Collège des cardinaux.

rapport qu'aux principes énoncés dans *L'Avenir*⁵⁷; les *Paroles d'un croyant*, qui ont si grandement courroucé Rome n'avaient pas encore paru. (Tout ce qui est souligné l'est dans l'original).

« Je vais vous expliquer franchement et en peu de mots les points principaux qui, après l'examen de *L'Avenir*, ont déplu davantage à Sa Sainteté. (Tous ces points ont été particulièrement mentionnés dans l'encyclique). D'abord, elle a été beaucoup affligée de voir que les rédacteurs aient pris sur eux de discuter en présence du public et de décider les questions les plus délicates qui appartiennent au gouvernement de l'Église... Le Saint-Père désapprouve aussi et réprouve même les doctrines relatives à la liberté civile et politique, lesquelles, contre vos intentions, sans doute, tendent de leur nature à exciter et propager partout l'esprit de sédition et de révolte de la part des sujets contre leurs souverains. Or cet esprit est en ouverte opposition avec les principes de l'évangile et de notre sainte Église, laquelle, comme vous savez, prêche également aux peuples l'obéissance et aux souverains, la justice.

« Les doctrines de *L'Avenir* sur la liberté des cultes et la liberté de la presse, qui ont été traitées avec tant d'exagération et poussées si loin par MM. les rédacteurs, sont également très répréhensibles, et en opposition avec l'enseignement, les maximes et la pratique de l'Église. Elles ont beaucoup étonné et affligé le Saint-Père; car si, dans certaines circonstances, la prudence exige de les tolérer comme un moindre mal, de telles doctrines ne peuvent jamais être présentées par un catholique comme un bien ou comme une chose désirable.

« Enfin, ce qui a mis le comble à l'amertume du Saint-Père est : l'acte d'union proposé à tous ceux qui, malgré le meurtre de la Pologne et le démembrement de la Belgique et la conduite des gouvernements qui se disent libéraux, espèrent encore en la liberté du monde et veulent y travailler... Sa Sainteté réprouve un tel acte pour le fond et pour la forme. »

Voici encore deux passages de l'encyclique du 5 octobre 1833.

« De cette source infecte de l'indifférentisme découle cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit (*cuilibet*) la liberté de conscience. On prépare la voie à cette

⁵⁷ *L'Avenir*, quotidien français prônant un catholicisme libéral, publié à Paris entre le 16 octobre 1830 et le 15 novembre 1831. Condamné par le pape Grégoire XVI dans son encyclique *Mirari Vos* le 15 août 1832.

pernicieuse erreur par la liberté d'opinions pleine et sans bornes, qui se répand au loin pour le malheur de la société religieuse et civile, quelques-uns répétant avec une extrême imprudence qu'il en résulte quelque avantage pour la religion. »

« Là se rapporte cette liberté funeste et dont on ne peut avoir assez d'horreur; la liberté de la librairie pour publier quelque écrit que ce soit, liberté que quelques-uns osent solliciter et étendre avec tant de bruit et d'ardeur⁵⁸. »

Voilà sur quoi on a condamné M. de Lamennais. Je ne sais si tu le savais; moi, je ne le savais pas. Je ne le soupçonnais pas, car le pape non seulement désapprouvant, mais même réprouvant les opinions actuelles relatives à la liberté civile et politique, il suit de là que la plus forte partie du monde catholique qui réclame aujourd'hui des garanties contre le despotisme des souverains, est tout à fait hors de l'Église; il suit de là qu'on ne peut pas être républicain de fait ni d'opinion sans tomber dans l'hérésie formelle, ou plutôt la désobéissance complète à l'Église, de là on encourt la peine d'excommunication; pourquoi ne l'a-t-on donc pas fait en Canada ? Puisque la liberté civile et politique est réprouvée, il n'y a donc que le gouvernement du grand sultan ou du czar russe qui soient en harmonie avec les règles de l'Église. O'Connell qui communiait souvent dans le temps même qu'il réclamait des libertés civiles et politiques très étendues pour l'Irlande, dans le temps même qu'il disait en Chambre des Communes : le bill passera; s'il ne passe pas, nous sommes sept millions, a donc fait autant de sacrilèges que de communions; car ce n'était pas là une protestation d'obéissance au gouvernement despotique qui opprime l'Irlande, et par conséquent à l'Église qui n'admet que ces gouvernements.

Octobre 3. J'ai suspendu ma lettre pendant plusieurs jours, comme tu vois. Cela dépend des courses continuelles que j'ai faites dans les environs de Paris. J'en parlerai plus bas. Revenons au pape et son encyclique. Pour la liberté de la presse, mêmes difficultés que ci-dessus. Le cardinal dit, d'après les ordres du Saint-Père, que la liberté de la presse est en opposition avec les maximes, l'enseignement et la pratique constante de l'Église. Et l'encyclique établit formellement que la liberté de la presse est une liberté funeste et dont on ne peut avoir assez d'horreur.

⁵⁸ La lettre du cardinal Pacca se trouve dans *Affaires de Rome*, 1836, nouvelle édition, p. 147-153.

Voilà encore une fois tout le monde catholique déclaré digne de l'excommunication, car il est bien décidé à ne pas se dessaisir de cette liberté de la presse qui est sa plus forte garantie de liberté politique. Au fond, qu'est-ce que la presse ? C'est la parole écrite, c'est une plus grande extension donnée à la parole; or que dirait-on de cette proposition ? La liberté de la parole est une liberté funeste et dont on ne peut avoir assez d'horreur. Le pape lui-même en riait. Comme il n'est pas un ordre d'idées qui n'ait son point de contact avec la doctrine catholique, il faudra, si on proscribit absolument la liberté de la presse, établir un vaste système de censure ecclésiastique, à la censure duquel tous les écrits quelconques seraient soumis. Ce serait donc un point de foi de croire que toute pensée humaine est soumise de droit au jugement du pape, puisqu'il est le seul juge en ces matières-là. Ce serait un point de foi de croire qu'on ne saurait avoir assez d'horreur d'un ordre de choses dans lequel chacun aurait droit de publier quoi que ce soit sans l'autorisation préalable du pape ou de ses délégués. D'ailleurs, comme le pape ne pourrait, lui seul, lire et examiner tous les ouvrages publiés continuellement sur tous les sujets possibles, il faudrait créer un tribunal. Or prétendrait-on que ce tribunal jouirait de l'infaillibilité qu'on attribue au pape ?

Vient ensuite « cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit (*cuilibet*) la liberté de conscience. » S'il est de foi qu'on ne doit tolérer aucun autre culte que le culte catholique, cette règle ne doit souffrir aucune exception de temps, ni de lieux, ni de personnes. Tout catholique donc est obligé d'employer la force (du moment que la prudence le permet) pour extirper l'hérésie. Voilà, je crois, la conséquence rigoureuse de ce principe; et la conséquence de cette conséquence est la justification pleine, entière et complète de l'Inquisition et de la Saint-Barthélemy. Louis XIV a donc agi catholiquement en révoquant l'Édit de Nantes : il a agi catholiquement en envoyant des troupes pour obliger les Huguenots à se convertir ou à sortir du royaume. Fénelon et Bossuet avaient donc tort de protester contre les violences commises alors, de dire que l'évangile était un livre de paix, qu'on ne devait pas le propager par la force des baïonnettes. Si la liberté de conscience est défendue de Dieu, tout catholique est obligé d'employer tous les moyens possibles, et en dernier lieu la force et la contrainte, pour faire cesser cet abus. Ils vont donc se mettre en guerre contre tout le reste du genre humain, car il n'y a rien à quoi les hommes tiennent autant qu'à

leurs opinions religieuses, et c'est surtout dans le domaine intellectuel qu'ils ne veulent souffrir aucune contrainte. Or doit-on regarder les échafauds, les bûchers, les tortures, les haines, les pillages et les confiscations de biens comme une chose voulue par l'Église, ou plutôt comme la conséquence d'une chose voulue par l'Église. Il y a plus. Le peuple irlandais, entre autres demandes de redressement de griefs, exige quoi ? Pleine liberté de conscience. Mais, dira-t-on, il la demande à un hérétique, mais qu'est-ce que cela fait ? Est[-ce] le principe en général qu'il demande ou l'application du principe, à sa situation particulière : d'ailleurs peut-il raisonnablement exiger pleine liberté de conscience parce que l'hérétique doit l'accorder au catholique, vu que ce dernier seul a la vérité; ce serait une demande singulièrement motivée; c'est donc le principe en général qu'il demande, sans aucune arrière-pensée, sans interprétation possible. Or, dit M. de Lamennais : « De deux choses l'une : ou il le peut faire catholiquement, et alors que penser de l'encyclique; ou il ne le peut pas, et alors pourquoi, le laissant délirer autant qu'il le veut, n'essaie-t-on pas même de le ramener dans les voies catholiques ? »

D'un autre côté, quelle sera la conséquence de l'intolérance dans ce qui a rapport plus directement à la religion ? La proscription entière du culte catholique. On ne l'abattra pas partout, c'est vrai, mais qu'on pense à Elisabeth et à Robespierre : ils lui ont bien donné de rudes coups. Si l'on a à proscrire un culte, lequel choisira-t-on ? Évidemment le culte catholique. Il le sera avant tous les autres. Ici, en France, sous les Bourbons, on ne jouissait pas pleinement de la liberté de la presse, la censure existait; eh bien, on écrivait tout ce qu'on voulait contre l'Église, contre le culte; et on était à l'abri de toute investigation; pendant que ceux qui la défendaient étaient traduits devant les tribunaux de police correctionnelle. La plupart de ces raisonnements sont tirés, pour le fond et un peu pour la forme, de M. de Lamennais. Ils me paraissent convaincants.

Maintenant, vas-tu croire que c'est tout ? Il est difficile d'imaginer, il est vrai, quelque chose de plus extraordinaire; pourtant cela va venir. C'est ici que s'appliquent tous mes adjectifs du commencement. (Je vais copier mot pour mot) :

« Après la révolution de Juillet [1830], des insurrections éclatèrent à Bologne, Parme, Modène. Rome même se souleva pendant le conclave assemblé en ce moment, et cette tentative menaçante contribua beaucoup à hâter l'élection vivement disputée jusqu'alors, et qui s'acheva sous

l'influence impériale. Léon XII, pour des motifs d'économie, avait réduit les troupes pontificales au nombre strictement nécessaire pour la défense de quelques places et pour les besoins de la police intérieure. En conséquence, le nouveau pape se trouva privé des forces indispensables pour ramener à l'obéissance ses sujets révoltés. Les sujets voulaient traiter sur la base reconnue des droits réciproques, et le souverain exigeait une soumission préalable et entière, qui supposait son droit absolu. Toute conciliation devint impossible. Il fallut sinon réclamer, du moins accepter l'intervention de l'Autriche. La France suivit l'exemple de l'Autriche et occupa Ancône. Le pape se trouva par là enveloppé dans de grandes difficultés dont il était difficile de prévoir la fin. La Russie sut tirer habilement parti des inquiétudes qui assiégeaient Grégoire XVI. On ne pouvait la soupçonner, comme les deux autres puissances, de songer à se former un établissement territorial en Italie ou à favoriser l'esprit révolutionnaire. Elle offrit au pape de mettre éventuellement à sa disposition un corps de troupes, destinées à le protéger au besoin contre toute attaque de quelque part qu'elle vînt. Un traité se conclut sur cette base; et le bref aux évêques de Pologne fut le prix exigé par la Russie en échange de ce qu'elle promettait. (Ici se rapporte une note de M. de Lamennais. Elle est au bas de la page 120 du premier vol⁵⁹.) La voici :

Nous avons eu, dit-il, entre les mains la minute même de ce bref, envoyé de la secrétairerie d'État au ministre de Russie, pour s'assurer d'avance de son approbation, et corrigée de sa main. Nous nous rappelons une des corrections. En parlant aux évêques polonais, le pape employait cette expression de l'Écriture : Combattez les combats du Seigneur. Cette citation biblique parut suspecte au prince Gagarin : il l'effaça.

« On voit donc que cet acte du pontife trouve dans les nécessités fâcheuses du prince temporel une explication plus que suffisante pour la sagesse politique. Il fut au reste longtemps tenu au secret. Un très petit nombre de cardinaux le connut avant le public, qui lui-même ne le connut que par les gazettes d'Allemagne⁶⁰. »

⁵⁹ La note de Lamennais est à la page 123 de l'édition de 1836. Lamonde précise que le livre *Affaires de Rome* « marque la rupture définitive de Lamennais avec Rome. L'ouvrage constitue un véritable dossier de cette rupture, depuis la prise de position de Grégoire XVI en faveur du tsar Nicolas I^{er}, contre les catholiques libéraux polonais. »

⁶⁰ Voir les pages 119 à 123 dans *Affaires de Rome* (1836).

Voilà l'extraordinaire, l'incroyable; voilà ce qui n'a pas de nom. À présent, que va-t-on dire de cela ? Il n'y aura pas d'autre moyen de l'attaquer que de le crier : Il faudrait donc croire que M. de Lamennais affirme ce qu'il sait être contraire à la vérité. Moi, il m'est impossible de le soupçonner même d'une pareille horreur. Un pareil allégué fait sciemment contre la vérité serait la plus infâme calomnie qu'il serait possible d'inventer. Or je ne crains pas d'avancer que quiconque a vu M. de Lamennais ne pourra jamais l'en croire capable. Eh bien, cela est-il étonnant ou non ? T'y attendais-tu ? Je suis bien sûr que non. Demande à M. Désaulniers s'il s'y attend. Demande-lui aussi quel nom, quelle qualification il faut donner à un pareil acte. Tout commentaire est inutile là-dessus, cela saute aux yeux.

« Tant que l'issue de la lutte entre la Pologne et ses oppresseurs demeura douteuse, le journal officiel romain ne contient pas un mot qui put blesser le peuple vainqueur en tant de combats. Mais à peine eut-il succombé, à peine les atroces vengeances du czar eurent-elles commencé le long supplice de toute une nation dévouée à l'exil, à la servitude, que le même journal ne trouva point d'expressions assez injurieuses pour flétrir ceux que la fortune avait abandonnés. »

J'ai dit à maman, dans ma dernière lettre, que je ne partirais de Londres que le 1^{er} novembre, par le *British Queen*. Je persiste dans ma résolution. Je ne passerai pas par Strasbourg, car c'est trop long. J'irai de Paris à Bruxelles; de là à Anvers, de là à Dunkerque et Calais; de là à Douvres, de là à Londres. Je partirai de Paris vendredi prochain, c'est-à-dire le 11. Je serai par conséquent le 16 à Londres. Depuis ma dernière lettre, j'ai visité les environs de Paris. J'ai vu Saint-Germain-en-Laye, son ancien château qui sert maintenant de pénitencier pour les troupes, son immense terrasse sur le bord de la Seine, qui a plus d'une lieue de long, jusqu'à 200 pieds de hauteur, sa forêt remplie de gibier de toute espèce : daims, cerfs, lapins, faisans; le pavillon dit de Henri IV, où est né Louis XIV, maintenant converti en café-restaurant; le château de la Muette, à deux lieues de Saint-Germain, dans la forêt, que Louis XVI fit bâtir, pour servir de rendez-vous de chasse; l'église paroissiale où on voit le tombeau de Jacques II, roi d'Angleterre, mort à Saint-Germain.

[J'ai visité] Saint-Cloud et son château et ses beaux parterres et jardin; son beau parc et ses magnifiques jets d'eau. Napoléon affectionnait particulièrement Saint-Cloud. C'est la plus belle demeure royale après Versailles. Louis-Philippe y a passé une partie de l'été. J'ai visité le château au

moyen de mon passeport pendant un voyage qu'il a fait à Fontainebleau. L'ameublement est très riche. Les tentures sont en partie des Gobelins. Ce sont des tableaux superbes, brodés soie et laine, qui représentent les principaux traits de l'histoire de France. À dix pieds du tableau, vous jureriez que ce sont des tableaux à l'huile. J'y ai vu une table ronde en mosaïque magnifique, envoyée de Rome en présent à Louis XIV par le pape Innocent XI, je crois, lors de la réparation éclatante qu'il exigea pour l'insulte faite au comte d'Estrées, son ambassadeur. La table a $4\frac{1}{2}$ pieds de diamètre. Les pierres dont est faite la mosaïque (seulement le dessus) sont longues d'une ligne environ, et larges d'un sixième de ligne. Il n'y en a pas une qui soit plus grosse. Juge quel immense travail. Le sujet est un paysage; au fond se voient une chasse nombreuse et deux ou trois palais superbes. Quelques personnes disent que c'est le plus beau morceau de mosaïque qui existe, tant pour la finesse et la vivacité des couleurs que pour l'extrême petitesse des pierres. J'ai vu la chambre de travail de Napoléon. C'est dans l'Orangerie actuelle du palais que siégeait le Conseil des Cinq-Cents, lorsque Napoléon fit prendre aux membres le chemin de la fenêtre. Ils n'avaient à sauter que d'environ 8 ou 9 pieds. Néanmoins le saut devait être assez dangereux pour plusieurs. J'ai vu la grande cascade et le grand jet d'eau, le plus extraordinaire qu'il y ait en France. L'eau est lancée à la hauteur de 130 pieds. C'est admirable. Il est entouré de très grands arbres dont la racine est à dix pieds au-dessus du tuyau d'où il sort, et néanmoins il surpasse leur cime de beaucoup. Le tuyau a $3\frac{1}{2}$ pouces de diamètre. L'eau sort avec une telle violence qu'elle déplace un poids de 132 livres. C'est à Saint-Cloud que Henri III a été assassiné. On voit encore près du château la maison que Henri IV habitait lors de cet événement. On voit aussi la maison de Fouquet. Le parc de Saint-Cloud est moins étendu que celui de Versailles, mais il est très beau.

J'ai vu aussi Meudon et son château royal et son parc qui est joint à ceux de Versailles et de Saint-Cloud. Il y a une magnifique terrasse le long de la colline sur laquelle est bâti le château. Le parc, qui ressemble plus à celui de Versailles qu'à celui de Saint-Cloud, est rempli de cerfs, de lapins. J'ai vu le presbytère de Meudon, dans lequel Rabelais est demeuré lorsqu'il en était curé. On y voit aussi la maison de Panckoucke, éditeur de Voltaire.

J'ai vu Saint-Denis et son antique abbaye, qui est maintenant une maison d'éducation pour les filles des décorés de la légion d'honneur, et sa

magnifique église dans le genre gothique. On y fait actuellement de grandes réparations. C'est l'église la plus intéressante, probablement, de la France. On y voit, comme tu sais, les monuments funèbres de tous les rois de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XVIII. Il est défendu d'entrer dans le caveau destiné d'abord aux Bourbons puis à la famille régnante. On ne voit que les tombeaux des deux premières races. Ces monuments ont perdu de leur intérêt, parce que pendant la révolution on a enlevé les restes de ceux qui y avaient été déposés. Néanmoins, les monuments et les inscriptions n'ont pas été touchés. Les restes et ossements des Bourbons, jusqu'à Louis XV, ont été jetés pêle-mêle dans le caveau qu'occupaient les restes de Turenne, qui en avaient été retirés auparavant. Son corps était parfaitement bien conservé. C'est le seul qu'on ait respecté de tous ceux qui ont été enterrés à Saint-Denis. Du Guesclin ne l'a pas plus été que les rois. Napoléon a fait depuis ériger aux Invalides un magnifique monument en l'honneur de Turenne⁶¹, et on y a déposé son corps. Maintenant, de chaque côté de ce caveau, on a élevé deux grandes tables de marbre noir, sur lesquelles sont inscrits les noms de tous les rois de la 3^e race et ceux des membres de leur famille. On voit à l'entrée du caveau de la première race, une statue de Clovis, faite douze ans après sa mort, et une, vis-à-vis, de Clotilde, sa femme. Plusieurs inscriptions datant de cette époque. Des bas-reliefs du temps de Charlemagne et de Pépin. Plusieurs grilles qui sont actuellement devant de petits autels, ont servi à saint Louis. Une croix qu'il fit faire lors de son expédition d'Égypte; on en a fait deux avec. Un côté représentait en bas-reliefs la ville de Darmiette⁶², et l'autre, Jésus crucifié ayant au-dessous de ses pieds Jérusalem. Dans l'église même, sous les bas-côtés, se voient trois superbes tombeaux : celui de François I^{er} et son épouse; celui de Henri II et son épouse, et celui de Louis XII. Ils sont d'un grand et beau travail. Les vitraux de l'église sont coloriés. Plusieurs datent de plus de 700 ans et ont conservé un éclat et une transparence supérieurs aux vitraux coloriés modernes. Ceux du rond-point au-dessus du chœur offrent dans chaque vitre le portrait d'un roi de France ou d'un membre de leur famille. Tous les rois y sont, depuis Pharamond⁶³ jusqu'à Louis-Philippe. Il ne reste plus de place pour le successeur de Louis-

⁶¹ Tombeau de Henri de La Tour d'Auvergne dit Turenne (1611-1675), maréchal de Louis XIII et de Louis XIV.

⁶² La ville de Darmiette, en Égypte, prise en 1249 par les croisés de Louis IX dit saint Louis.

⁶³ Pharamond, mort en l'an 430, dit l'ancêtre des Mérovingiens.

Philippe, s'il en a. Il ne restait plus non plus de place pour l'infortuné Louis XVI dans le caveau des Bourbons. On visite cette église avec beaucoup d'intérêt.

J'ai visité l'Hôtel de la Monnaie. On y voit des monnaies de toutes les époques et de tous les pays. Toutes les médailles qui ont été frappées en France à différentes époques, avec les coins qui ont servi pour les frapper. Un portrait en [] de Napoléon après sa mort. C'est le premier qui a été moulé d'après le plâtre que le Dr Antommarchi⁶⁴ avait moulé de ses propres mains sur la figure de l'empereur, quelques heures après son décès. Machines à frapper la monnaie.

J'ai encore à voir le musée d'Artillerie où se trouve la machine infernale de Fieschi et où on a conservé les armures très anciennes qui ont servi à beaucoup d'hommes célèbres du Moyen Âge; les manufactures des Gobelins, la Bibliothèque royale et quelques autres choses encore.

J'ai visité Bicêtre et la Salpêtrière. Ce sont deux très vastes établissements. À la Salpêtrière, il y a maintenant près de 6 000 vieilles femmes qui sont vêtues, logées, chauffées et nourries. Il y règne une propreté parfaite. À Bicêtre, ce sont seulement des hommes. On y voit tout ce que l'humanité offre de plus décrépît, de plus repoussant. Près de 1 000 fous occupent une partie séparée. Je l'ai visitée. Plusieurs sont furieux. Il y a un peu plus loin la partie des idiots. Ce sont des êtres humains arrivés à parfait développement de corps et tellement privés des facultés mentales qu'ils sont comme des enfants de six mois. Ils ne s'habillent pas seuls, ne mangent pas seuls, ne pourvoient pas d'eux-mêmes même aux besoins naturels. Ils ne parlent pas. Ils portent tous sur leur figure l'empreinte, le cachet de l'imbécillité complète, absolue. Le puits de Bicêtre est curieux à voir : il a 250 pieds de profondeur et 15 de diamètre. Lorsqu'on jette de l'eau dedans, on est dix à douze secondes avant d'entendre le bruit que fait l'eau en arrivant. Il y a à Bicêtre plus de 3 000 tant vieux que fous et idiots. L'établissement possède en linge pour une valeur de 300 000 francs.

J'ai revu la Madeleine. Voilà ce qui me plaît, ce qui m'enchant, ce qui me ravit. Quel admirable édifice! J'admire les Invalides, Notre-Dame, l'Arc

⁶⁴ François Carlo Antommarchi (1789-1838), né en Corse, mort de la fièvre jaune à Cuba, médecin et botaniste, spécialiste de l'opération de la cataracte. Il a prélevé le masque mortuaire de Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène en 1821. Ce masque est conservé au musée du château de Malmaison. Voir *Mémoires du docteur F. Antommarchi ou les derniers moments de Napoléon*, 2 vol., Paris, chez Barrois l'Aîné, 1825.

de triomphe, le Panthéon; j'admire et j'aime la Madeleine. Ce magnifique édifice produit sur moi une émotion indicible. C'est grand, beau, sublime et singulièrement attachant. Je ne puis me résoudre à la quitter. Je marche tout autour, sous son admirable péristyle, et je ne puis me rassasier de contempler ces colonnes si hautes, si énormes, et en même temps si élancées et si gracieuses!

J'ai revu pour la troisième fois Versailles. Toujours de plus en plus prodigieux, étonnant. La magnifique façade de l'immense palais de Louis excite toujours l'admiration. Quoique dans les deux fois précédentes j'eusse consacré neuf heures à la visite du château, j'ai parcouru cette fois-ci une galerie de 600 pieds de long et 32 salles que je n'avais pas encore vues; et tout cela ne forme pas tout à fait les trois quarts du château. On a étonnamment peu d'idée de tant de merveilles. Des bosquets, des pièces d'eau, des bois touffus, des allées à perte de vue de tous côtés, d'autres tortueuses, sombres, qui se perdent en serpentant dans toutes les directions, tout cela plein de statues en marbre blanc, magnifiques, toutes de main de maître, toutes si belles. Oh, une fois parti, je ne reverrai rien comme Versailles; pas même Saint-Hyacinthe! Je ne puis jamais quitter Versailles sans un profond sentiment de regret. Je regarde en arrière jusqu'à ce que je ne puisse plus l'apercevoir.

Je vais probablement partir demain, dimanche, 6 octobre, pour Fontainebleau. J'en reviendrai lundi soir. Il y a là aussi de grands souvenirs historiques. Je partirai de Paris pour l'Angleterre vendredi 11 octobre. J'irai voir la métropole. Je n'y serai que quelques jours et je m'embarquerai pour la terre natale, voisine de la terre de liberté. Je serai le 16 au plus tard à New York, et le 22 à Montréal, et le 25 peut-être à Saint-Hyacinthe. Ce sera malgré tout le plus grand plaisir que m'aura procuré mon voyage. Je vais aller à l'Opéra italien, qui vient d'être ouvert à Paris. Cette troupe passe l'hiver ici et l'été à Londres. Ils sont tous des meilleurs chanteurs et des meilleurs musiciens du monde. J'ai vu jouer Mlle Mars. Elle est très supérieure. Il n'y a que Mlle Rachel qu'on puisse lui comparer. Mlle Elssler, cette danseuse si applaudie et si admirée à Paris, vient de prendre un engagement de plusieurs mois pour New York. Je ne sais quand elle s'y rendra. Je n'ai pas vu tous les théâtres de Paris : il y en a trop. J'ai vu les principaux, comme le Grand Opéra français, le Théâtre français où jouent Mlles Mars et Rachel, celui de la Renaissance, ceux du Palais Royal et des Variétés. Ces deux derniers, surtout, pour la comédie. Je n'ai pas vu encore le Vaudeville, l'Opéra-

Comique et le Gymnase Dramatique⁶⁵. Je ne sais si je pourrai encore tous les voir, car j'ai l'Odéon, où joue la troupe italienne, à voir maintenant, de préférence à tous les autres.

Mon oncle et ma tante sont bien portants. Lactance et les enfants aussi. Ézilda ne trouve de beau dans Paris que les magasins; Azélie dit qu'elle n'a jamais vu une aussi belle ville; ma tante, qu'il est impossible d'avoir un climat plus désagréable.

J'écirai à maman de Londres par le *Great Western*. Ma lettre partira le 19. Elle ne me précédera guère que d'une douzaine de jours.

Respects et amitiés à tout le monde : parents, amis.

Adieu. Voilà une lettre un peu indéchiffrable, mais j'en demande l'absolution.

Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Rosalie Papineau-Dessaulles

Madame Dessaulles
St-Hyacinthe
District de Montréal
Bas-Canada
Via New York et Montréal

Bruges en Belgique, 16 octobre 1839

Ma chère maman,

J'ai laissé Paris le 12 octobre à midi. Je suis venu en diligence jusqu'à Bruxelles, à 80 lieues de Paris, je n'y suis arrivé que le 13 à 8 h du soir. Bruxelles est une belle ville, sa population est de 110 000 habitants. La cathédrale est magnifique. Elle est sous l'invocation de Sainte-Gudule. Elle

⁶⁵ Où fit carrière Eugène Scribe (1791-1861), auteur dramatique et promoteur d'une culture de masse. Il écrivit, entre autres, le livret de *Robert le Diable*, *Le Prophète*, *La Muette de Portici*...

est dans le genre gothique. Le musée offre plusieurs tableaux superbes. Quelques-uns sont de Rubens. Le jardin botanique est considérable et on y voit des plantes des tropiques, aussi belles que celles du Jardin des plantes à Paris. Il y a une immense quantité de dahlias. Ils restent en fleur jusqu'à la première gelée qui les détruit sans retour. Alors on coupe toutes les tiges et on ne conserve que les tubercules qui doivent donner des fleurs, l'année suivante. C'est la plus belle fleur qui existe, tant par l'éclat et la variété des couleurs que par l'admirable arrangement des feuilles.

La route de Paris à Bruxelles est agréable. On traverse un beau pays. Je suis passé par Senlis, à 15 lieues de Paris, où existent encore des murs dont l'antiquité remonte au-delà de César; par Péronne, une des villes les plus fortes de l'Europe, par Cambrai, où on voit l'archevêché qu'a habité Fénelon, par Valenciennes, ville fortifiée et jolie : c'est à quelques lieues de cette dernière ville que je suis entré en Belgique par Quiévrain. Nous y avons déjeuné et nos malles ont été visitées. Je suis passé sur le champ de bataille de Jemmapes et j'ai aperçu celui de Waterloo. J'ai vu Mons et ses fortifications, qui sont considérables, et suis enfin entré dans Bruxelles.

Vous voyez que je ne suis pas passé, comme je me le proposais d'abord, par Strasbourg. Ce grand tour m'aurait trop allongé ma route et je n'aurais pas eu le temps de voir Londres.

Je suis reparti de Bruxelles le 14 après-midi et suis venu à Anvers. Cette ville est moins belle que l'autre, mais elle offre plusieurs monuments très intéressants. J'ai vu sa belle cathédrale avec son admirable flèche. Le sommet de la croix est à 466 pieds du pavé. J'y suis monté après avoir compté presque 700 marches. On y jouit d'une vue magnifique. On plane à une grande distance sur toute la campagne environnante. On voit parfaitement l'intérieur de la citadelle. Le carillon est composé de 99 cloches. Elles jouent pendant une ou deux minutes à tous les quarts d'heure et aux heures pendant cinq minutes. La plus grosse pèse 6 000 livres; la moins grosse, 600. On voit dans la cathédrale les deux chefs-d'œuvre de Rubens : *l'Ascension de la croix* et la *Descente du corps de Jésus-Christ* après sa mort. Ce dernier surtout est admirable. On en a refusé deux millions de francs. Au pied de la tour, est un puits dont les ornements en fer sont l'ouvrage de Quentin Metsys. Ils ont été faits au marteau sûrement. Il était d'abord serrurier. Il devint amoureux d'une jeune demoiselle dont le père la lui refusa parce qu'il n'était pas peintre. Alors il quitta son atelier, alla voyager en Italie, y devint à force d'étude et de travail un des meilleurs

artistes de l'époque, et revint épouser celle qu'il aimait. C'est après être arrivé à un âge assez avancé qu'il fabriqua ce puits dont je viens de parler.

Les églises de Saint-Paul et de Saint-Jacques sont très belles à l'intérieur et très riches. Celle de Saint-Charles-Borromée est d'ordre grec, elle a été bâtie sur les plans de Rubens. Elle devint, il y a environ 150 ans, la proie des flammes, et 39 tableaux de Rubens ont été perdus.

Le musée d'Anvers est moins considérable que celui de Bruxelles; il y a une vingtaine de tableaux de Rubens qui le relèvent et le rendent très intéressant. On y voit la chaise de prédilection du grand artiste. Le port d'Anvers est magnifique. L'Escaut a devant la ville 10 ou 11 arpents de large, c'est énorme en Europe. Les plus gros vaisseaux de guerre y peuvent arriver sans difficulté, même à marée basse.

J'ai laissé Anvers le 15 (hier) au soir et suis venu coucher à Gand. Depuis Bruxelles, je ne voyage qu'en chemin de fer. Ce matin, j'ai visité la cathédrale, qui est la plus riche en marbres et en statues. Elle est sous l'invocation de Saint-Bavon. Je suis monté au haut de la grande tour, appelée le beffroi. Elle a environ 300 pieds de haut. On y a une vue magnifique. J'ai visité l'université, l'église Saint-Pierre et celle des Dominicains. Je suis parti de Gand à 11 du matin et suis arrivé ici à Bruges, à neuf lieues de Gand, à midi et quart. C'est une des villes qui a le plus conservé le caractère du Moyen Âge. Beaucoup de maisons sont dans le style gothique, avec des bas-reliefs et des fenêtres de quatre carreaux. Elle n'est pas très grande. Il n'y a que peu d'établissements publics, et je n'ai pu en visiter aucun. Ainsi, je regrette beaucoup d'avoir laissé Gand si tôt. J'aurais pu ne le laisser que ce soir à 6 h, et cela m'aurait plus intéressé. Je partirai ce soir à 8 h pour Ostende en chemin de fer. Le trajet se fait en une heure. Il n'y a que 5 lieues. La Belgique est un magnifique pays. C'est un jardin. La culture y est admirable. Les propriétés sont séparées par des haies taillées avec goût. Les routes sont bordées d'arbres, le pays se traverse dans toutes les directions de chemins de fer et entrecoupé de canaux. C'est un terrain bas et en partie inondé. Du haut des tours d'Anvers et de Gand, on voit beaucoup d'étangs et de cours d'eaux qu'on appelle ici polders. À marée haute surtout les environs d'Anvers paraissent à moitié inondés.

J'ai marché dans Bruges pendant plus de quatre heures et je n'ai pas rencontré quinze voitures. Beaucoup de rues sont entièrement désertes, quoique les maisons soient habitées. C'est aussi mort, le jour, que Saint-Hyacinthe, la nuit. Je me mords réellement les pouces d'avoir laissé Gand.

Je n'y ai eu que deux heures pour visiter les édifices et monuments publics, et je suis venu bêtement passer sept heures ici, pour ne voir que les méchants tableaux de l'Hôpital Saint-Jean et tous les cadres de tableaux de la cathédrale, dont on a enlevé les peintures pour cause de réparations. D'un autre côté, je m'en console, parce que, sans cela, il m'aurait été impossible de vous écrire par le *Great Western*, car je ne serai pas à Londres avant le 18 au soir.

Je ferme ma lettre, car j'ai froid aux doigts, et dans le sud et le milieu de l'Europe on ne chauffe les maisons qu'à la fin de novembre et, jusque-là, le meilleur moyen de se réchauffer est de se souffler dans les doigts.

Respects et amitiés à qui de droit. Votre tendre fils.

L.A. Dessaulles

J'ai laissé mon oncle et ma tante bien portants, et les enfants et Marguerite. Mon départ les a beaucoup affectés.



À Amédée Papineau

A.L.J. Papineau⁶⁶

Saratoga Springs, New York, U.S.

Bruges en Belgique, 16 octobre 1839

Mon cher Amédée,

J'ai laissé Paris le 12 à midi. Mon oncle, ma tante, Lactance et les enfants étaient parfaitement bien. Mon départ les a affectés. Je suis venu de Paris⁶⁷ à Bruxelles où je suis arrivé le 13 au soir. De là, je suis venu à Malines, Anvers, Gand et Bruges. Je pars ce soir pour Ostende. De là, j'irai à Calais, de là à Douvres, de là à Londres. Je ne partirai d'Angleterre, contre

⁶⁶ A.L.J. pour Amédée-Louis-Joseph. Amédée ajoute sur la suscription : « Lettre de Ls. Dessaulles, qu'il me remet le 25 nov. 1839. »

⁶⁷ Dessaulles a accompagné sa tante Julie Bruneau-Papineau et ses enfants Ézilda, Azélie et Gustave Papineau pour le voyage à Paris où la famille se rassemble, sauf Amédée.

ma première détermination, que le 1^{er} novembre, par le *British Queen*; ainsi je serai à Saratoga le 18 ou 19 au plus tard.

Je voulais t'écrire une longue lettre, mais j'ai commencé par écrire à maman. Il fait froid aujourd'hui et j'ai les doigts gelés, car dans toute cette partie-ci de l'Europe, le seul moyen de se réchauffer, jusque vers le commencement de décembre, est de se souffler dans les doigts. J'ai de la peine à tenir ma plume.

Tu me pardonneras, j'espère, de ne pas te donner plus de détails en faveur de mes pauvres doigts qui me demandent miséricorde.

Adieu. Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Louis-Joseph Papineau

L.J. Papineau
Rue Madame, 5

Londres, 29 octobre 1839

Mon cher oncle,

M. Roebuck est enfin arrivé. Je suis passé chez lui ce matin. Il est obligé de garder la maison, par suite d'une entorse. Il a reçu votre lettre et doit y répondre sans délai. Peut-être recevrez-vous sa lettre en même temps que celle-ci.

Il croit que l'arrivée de M. Poulett-Thomson au Canada changera entièrement la tournure des affaires, la persécution cesser, les Canadiens au moins de leurs droits civils, sinon immédiatement de leurs droits politiques. Dès qu'il pourra sortir, il se renseignera sur les affaires du Canada et vous en communiquera tout ce qu'il en pourra apprendre pour votre intérêt et votre utilité. Il a des amis intimes qui sont en mesure de lui donner des informations assez précises sur la marche du gouvernement, et il espère vous fournir des informations positives. Il a l'espoir aussi, presque la certitude morale, que les mesures adoptées contre vous personnel-

lement n'auront pas de suite; que le départ de sir John Colborne va mettre fin à toute confiscation. À son arrivée ici, M. Roebuck le doit mettre, dit-il, *upon his own defences*.

Il désire beaucoup vous voir, et s'étonne que vous ne veniez pas en Angleterre, où il n'y a pas plus de danger, dit-il, pour vous que pour lui. MM. Falconer et Chapman sont de la même opinion. M. Roebuck croit à l'utilité de votre voyage en Angleterre pour vous et pour le pays, par les renseignements que vous lui donneriez sur les persécutions que nous avons subies. Il dit qu'une seule conversation vaudrait mieux que dix lettres, et vous fournirait occasion de prendre des mesures plus promptes et plus sûres. Il ne croit pas notre cause aussi perdue que l'opinion générale la prétend. D'après lui, le projet d'Union n'aura pas d'exécution. « Lorsqu'on m'a dit, l'année dernière, dit-il, par manière de menace contre les Canadiens :

– Bien nous allons les unir!

– Soit, ai-je répondu, faites-le! Je le demande; les Canadas le désirent.

Ils reculèrent de trois pas et, de ce moment, ont cherché toutes les raisons possibles pour empêcher l'Union.

On vient m'avertir qu'il est presque l'heure de la Poste. Je laisse Londres jeudi matin et m'embarquerai vendredi sur le *British Queen*, départ à 8 h a.m. Il est à l'ancre à 3 milles du tunnel, au-dessus. J'ai continué de visiter Londres [...]

[...] Les « State apartments » de Windsor sont certainement magnifiques; mais rien de comparable à Saint-Cloud et Versailles. [...]

Mes meilleures assurances de respect et tendresse à ma tante, Lactance et les enfants. Amitiés à Marguerite.

Adieu, mon cher oncle. Sous peu de temps, l'immensité de l'océan me séparera de vous, mais l'éloignement n'affaiblira jamais les sentiments de respect, reconnaissance, et de tendresse avec lesquels je demeure votre affectionné neveu.

LA. Dessaulles



LAD et Ignace Robitaille à Amédée Papineau

J.F. Dupuis⁶⁸

Saratoga Springs, N.Y.

Saint-Hyacinthe, 26 décembre 1839

Mon cher Amédée,

Je suis arrivé ici heureusement le 2 de décembre au soir, après avoir manqué par ta faute les *steamboats* du lac Champlain que j'aurais rencontrés, si j'avais laissé Saratoga le jour même de mon arrivée⁶⁹. Je suis passé par Burlington, de là j'ai traversé à Plattsburgh.

Il est bien désagréable de voyager par cette saison. Il a fait quelquefois très froid. J'ai été depuis mon arrivée dans l'impossibilité de t'écrire; j'ai toujours été en voyage, tellement que jusqu'à avant-hier je n'avais été que cinq jours à la maison depuis mon arrivée d'Europe. J'écris aujourd'hui en France.

Voyant qu'il était impossible de contracter un emprunt au nom de mon oncle, nous nous sommes décidés à payer les 800 piastres qu'il avait empruntées à son départ. Je fais partir aujourd'hui une lettre pour M. Corning et une lettre de change sur la Maison Rogers Ketchum and Bement à New York. Je lui ai dit que tu retirerais le billet.

M. Corning a-t-il en sa possession les différents billets que les Drs Gauvin et Duchesnois, ainsi que Boucherville et M. Chartier ont donnés en faveur de mon oncle. S'il les a, voudrait-il, en vertu de la procuration que mon oncle lui a donnée à son départ, se donner la peine de recevoir le montant de ces différents billets, si aucun des individus qui les ont donnés se présentait pour les payer ? Ceci est absolument improbable. Je le regarde comme impossible, mais enfin si cela arrivait, M. Corning pourrait le recevoir et le faire parvenir à mon oncle. Peut-être mon oncle les a-t-il, alors c'est à lui à faire ce qu'il jugera à propos.

⁶⁸ Pseudonyme très temporaire d'Amédée Papineau. Cachet postal de Highgate, 2 janvier 1840. Amédée note : reçue samedi 4 janvier 1840.

⁶⁹ Amédée écrit dans son journal, le 26 novembre 1839 : « Louis part en diligence pour le Canada. La crainte que les glaces ne suspendent la navigation des pyroscaphes sur le lac Champlain, lui fait précipiter son départ. » Et le lendemain : « Il paraît que les pyroscaphes sur le lac Champlain ne marchent plus. »

Je t'écirai une autre fois plus au long. Je n'écris aujourd'hui que des lettres d'affaires et j'ai plus que la douzaine à écrire encore.

M. Robitaille est ici depuis quelques jours. Nous sommes tous bien. Edward Porter a eu de violents maux de dents : il a fallu lui appliquer les mouches derrière l'oreille; il est assez bien maintenant. Une longue lettre d'Émery part par la même poste que celle-ci.

Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles

[La suite est de la main d'Ignace Robitaille]

Mon cher Amédée,

Mon cher capitaine,

Je profite de bonne circonstance, me trouvant si à propos chez Mme Dessaulles, où notre aimable voyageur me permet d'inclure dans sa lettre ce que mon cœur conserve pour toi. Je te dirai, depuis que je vous ai perdus de vue : je suis comme un chien fou qui va heurter et aboyer de tout côté, sans pouvoir trouver ce que je cherche. Un ennui me dévore de la perte d'une famille qui me procurait le bonheur de la vie⁷⁰. Fasse le ciel de nous réunir un jour.

Ton sincère ami et oncle.

Ignace Robitaille



⁷⁰ Ignace Robitaille (1769-1855), oncle de Julie. Il a perdu sa fille, morte en 1832, et sa femme, Angélique Marchand, morte en 1836.

À Lactance Papineau

J.B.L. Papineau⁷¹

Rue de Courcelles N° 10^{bis}

Paris⁷²

Saint-Hyacinthe, 10 janvier 1840

Mon cher Lactance,

J'ai reçu jeudi dernier ta lettre du 13 novembre; elle avait été 53 jours en marche. C'est bien long et tu vois que les nouvelles n'étaient pas très fraîches. Cela n'a pas empêché qu'elle ne nous causât beaucoup de plaisir. C'est toujours avec joie que nous recevons vos rares missives. C'est avec un chagrin toujours croissant que nous apprenons les fréquentes indispositions de notre chère tante. Il n'est pas douteux que le climat de Paris, avec ses orages si soudains qui jettent tout à coup dans l'air une grande humidité contre laquelle on n'est souvent aucunement préparé, doit être très nuisible à une personne sujette, même en Canada où l'air est si sec, à de violents maux de gorge. Espérons que l'année que nous venons de commencer lui sera moins désagréable. Nous faisons les souhaits les plus vifs pour que sa santé devienne meilleure, afin qu'elle puisse goûter sans mélange les beautés incomparables de Paris. C'est le plus propre de la distraire du chagrin causé par un si grand éloignement de sa famille et de son pays. Elle a dû ne pouvoir sortir que si rarement que je suis bien sûr qu'il lui reste encore bien des choses intéressantes à voir.

L'Union n'est pas encore proclamée. Il court bien des bruits, mais rien de certain. Je ne serais pas surpris que, lorsque le Conseil spécial aura fini sa dernière session, la proclamation serait émanée. Ce serait, si cette conjecture est favorable, vers le 20 ou 25. Lord Sydenham poursuit avec activité son projet d'anglification du pays. Le bill pour les bureaux d'enregistrement est passé en Conseil spécial, mais il ne sera mis en vigueur que lorsque le nouveau bill de judicature sera passé en Chambre unie. Il y a eu aussi une ordonnance passée en Conseil spécial aux fins d'établir des corporations dans les différents comtés et villes. Les membres des conseils

⁷¹ J.B.L. Papineau : Joseph-Benjamin-Lactance Papineau.

⁷² D'une autre main : « Faubourg du Roule ».

seront élus par les citoyens, et le président et le greffier, par le gouverneur. Quoique ce soit un plan formé dans la vue de nous affaiblir, nous en sommes contents parce que le résultat sera véritablement tout contraire. Tous ces conseils municipaux étant électifs, nous déciderons nos affaires comme nous l'entendrons. Néanmoins je suis surpris que le gouverneur, qui dresse lui-même tous les projets de loi, les discute et les corrige lui-même en conseil, ait pu se résoudre à nous faire cadeau d'institutions aussi libérales. Il en sera peut-être des conseils municipaux comme des conseils des villes de Québec et de Montréal, dont les membres devaient en effet être électifs, mais qui n'ont été élus que par un seul électeur, le gouverneur en chef. Une anecdote curieuse et authentique circulait dernièrement dans Montréal. Dans une des séances du conseil, lorsqu'il en fallut venir à la division, sur la question qui avait été débattue avec beau[coup] d'aigreur, le conseil se trouva partagé six contre six. Le président, James Stuart, votant dans toutes les questions, n'a pas de voix prépondérante. Comme le gouverneur avait beaucoup à cœur que la mesure passât, il voulut donner sa voix pour. Le cas fut discuté vivement, tout le conseil y était opposé. Après de longs débats, le gouverneur ordonna au greffier de coucher son vote sur le livre. M. Moffatt se leva et défendit au greffier au nom du conseil (sans compter le président qui soutenait lord Sydenham) de l'écrire. Le gouverneur ayant insisté de la manière la plus positive, M. Moffatt dit que si le gouverneur persistait, le conseil résignerait et qu'il se mettrait à la tête d'une pétition de tout le parti tory, pour protester contre cette violation et demander son rappel.

— Et vous savez, milord, a-t-il ajouté, que pour une pareille mesure il n'y a pas un Canadien-français qui refuserait de se joindre à nous.

Enfin, après des débats encore très vifs, le gouverneur se désista de sa prétention.

Les différents comtés ont commencé à faire des assemblées pour se préparer aux élections. Presque partout, le candidat est désigné, et tout le comté s'engage à le soutenir, après s'être assuré qu'il soit opposé à l'Union. Les comtés de Richelieu et de Verchères ont demandé mon oncle Denis Viger. Je ne sais pas encore pour lequel il se décidera. On a parlé très fortement à Saint-Ours de M. Debartzch, mais les trois autres paroisses s'y opposent. D'ailleurs, comme il sera nommé au conseil, il n'est pas probable qu'il consentirait à se présenter, et de plus il ne s'offrirait pas sans être sûr d'être élu. En voilà assez pour prouver qu'il ne sera pas membre

de l'Assemblée. Mon oncle L. Viger sera probablement élu au comté de Chambly. M. Girouard, à Saint-Benoît. On ne sait pas encore si monsieur Cherrier acceptera la représentation du comté de Montréal. Quant au candidat pour la ville de Montréal, on n'en entend pas du tout parler. Le comté de Saint-Hyacinthe a choisi le Dr Boutiller. Le comté de Berthier, M. Armstrong; celui de Rouville, probablement M. Franchère; M. de Salaberry s'est offert, s'appuyant sur les mérites et les services du vainqueur de Châteauguay (son expression). On lui a répondu que les mérites de son père n'étaient pas une raison suffisante, quand il n'avait rien à offrir par lui-même, et que d'ailleurs s'il prétendait suivre en politique la marche de son père, on n'en voudrait pas du tout. M. La Fontaine se présente au comté de Terrebonne, mais on entretient de grands doutes sur son élection. Moi, je ne serais pas fâché qu'il fût mis de côté. Le comté de Nicolet a choisi M. Morin. Le comté de Québec, M. John Neilson, qui, depuis l'arrivée de lord Sydenham, a plaidé la cause du pays avec plus de chaleur et d'habileté qu'il n'a jamais fait contre. Il est très probable que les membres libéraux du Bas-Canada protesteront, aussitôt qu'ils seront réunis, contre l'Union. Je vois que plusieurs s'attendent à trouver de l'écho dans les membres libéraux du Haut-Canada. Je crois qu'ils se trompent fort.

Je ne crois pas à la sympathie des radicaux d'en haut. Ils nous ont abandonnés pour une bêtise en 1836, alors que nous étions forts, ils nous abandonneront bien mieux en 1841 que nous sommes faibles. Je crois qu'il y aura une ligue de toute la population anglaise, tory ou radicale, contre la population française radicale ou tory. On prépare tout ce qu'il faut pour notre anéantissement. On ne réussira pas, mais nous ne devons compter que sur nous-mêmes, et déployer toutes nos ressources. Nous en avons encore de grandes, et avec l'énergie qui se manifeste d'un bout à l'autre du pays, je crois encore que tout n'est pas perdu.

Nous venons d'organiser dans le village une chambre de nouvelles; un fonds de £60 a été souscrit par environ 50 citoyens et nous avons souscrit au *National* de Paris, au *Spectator* de Londres, au *Courrier des États-Unis* et au *Morning Signal*⁷³ de New York, au *Democratic Review* de Washington, au *Nova Scotian* d'Halifax, à l'*Examiner* de Toronto, et à tous les journaux du pays. Nous recevons aussi le *Cultivator* d'Albany. Je reçois de Paris la *Revue des Deux Mondes* et le *Journal des Débats* et je les dépose

⁷³ *Morning Signal* – appelé aussi *Evening Signal* – paraît à New York de 1839 à 1842.

pendant quelques jours à la chambre de nouvelles. M. Leclère dépose *Le Charivari*, *La Presse* et *Le Siècle*. Tu vois que nous avons une belle collection de journaux. Nous avons aussi décidé d'établir une bibliothèque publique. Les Messieurs du collège ont offert 400 volumes de leur bibliothèque, qu'ils pourraient prêter aux habitants du village et de la paroisse, et le reste de leur collection, à ceux qui voudraient aller lire au collège même, à la condition de payer une piastre par année et d'être eux-mêmes les bibliothécaires. L'offre ne pouvait manquer d'être reçue, et nous ferons bientôt une souscription pour acheter des livres, afin d'augmenter le nombre de volumes qui pourraient se prêter. La bibliothèque ne sera probablement organisée que dans un mois ou deux. La chambre de nouvelles est très fréquentée. Nous nous trouvons souvent 20 à 30 le soir; alors la lecture des journaux se fait en commun : ceux qui veulent lire tranquilles et à loisir y vont le jour.

J'ai lu avec intérêt ta description des embellissements de Paris. Cela m'intéresse toujours. Continue à m'en donner de pareilles. Cela me donnera des idées pour les embellissements de Saint-Hyacinthe.

J'ai pris la liberté de rire de ton idée de changer en statues colossales les colonnes de la Madeleine. Vraiment tu devrais proposer ce plan à l'architecte de la Madeleine, et je suis sûr que les colonnes seraient bientôt renversées. Il est probable qu'un mollet de femme de trois ou quatre pieds de tour ferait un effet merveilleusement gracieux. Tu n'es pas plus heureux dans ta réfutation de ma comparaison entre l'architecture et la sculpture. Imagine, dis-tu, la plus belle femme dans un état absolu d'insensibilité, et la Vénus de Milo douée au contraire de la vie; en sentant battre son cœur, sûrement tu aimerais mieux la statue que la femme, mais remarque donc, mon cher cousin, que même dans ton hypothèse, ce sera la femme qui aura la préférence, puisque tu changes la statue en femme et vice versa. Je m'en tiens donc encore à mon idée, jusqu'à ce que tu me prouves que j'ai tort. L'architecture va au-delà de l'objet qu'elle veut imiter; et la sculpture doit inévitablement rester en-deçà.

J'ai trouvé, aussi moi, l'église de Saint-Denis superbe : c'est un magnifique édifice, mais si tu voyais la cathédrale de Bruxelles, et surtout celle d'Anvers, tu t'extasierais bien autrement. Cette admirable flèche dont la hauteur fatigue les regards, qui dépasserait de 150 pieds la flèche des Invalides, remplit d'étonnement et d'admiration, et les tours de Notre-Dame iraient à très peu de chose près sous les voûtes. Je suppose que tu n'as pas

perdu le souvenir de la belle chapelle de Henri VII à laquelle rien n'est égal pour la richesse et la multitude des décorations.

Tu ne me dis rien de Versailles, l'aurais-tu oublié ? Si tu étais capable d'une pareille monstruosité, tu serais indigne d'y jamais remettre les pieds. Versailles est sans aucune comparaison ce que j'ai trouvé de plus beau. Rien ne l'égale. S'il y a quelque chose que je désire vivement, c'est de le revoir encore. J'ai éprouvé là des jouissances, des frémissements d'admiration dont je n'avais jamais eu d'idée.

Je suppose que les fêtes à l'occasion des cendres de Napoléon ont eu lieu à Paris. Je suppose aussi qu'on n'aura rien épargné pour les rendre splendides au dernier point. J'ai vu sur *Le Courier des États-Unis* le programme des cérémonies. La *Revue des Deux Mondes* a parlé du projet qu'on avait de lui élever un monument sous le dôme des Invalides, et l'a critiqué. En effet quelque grand que soit ce dôme, je crois qu'il serait difficile d'y introduire un monument quelconque qui produirait un heureux effet. S'il n'est pas dans de grandes proportions, il sera écrasé; s'il est très élevé, on ne pourra jamais être assez éloigné de sa base pour qu'il puisse paraître avec avantage. On ne le verra que sous des angles très aigus, ce qui aura l'effet de le rapetisser encore. Sans ces inconvénients, l'endroit serait bien choisi, car Napoléon se retrouverait au milieu de tous ces vieux braves qui lui ont voué un culte presque d'adoration. On prétend même que quelques-uns ne voulaient pas croire à sa mort. Je suppose qu'ils seront dorénavant moins incrédules. J'ai hâte de savoir où sera le monument. Il faut, pour la plus étonnante et la plus colossale existence des temps anciens et modernes, quelque chose de nouveau, auquel personne n'ait encore pensé et qui soit en harmonie avec le génie du grand homme. Je ne vois pas pourquoi on ne profiterait pas de cette grande circonstance pour faire un couronnement à l'Arc de triomphe. Cet immense monument pourrait, sans être écrasé, supporter quelque chose de colossal. Les restes mortels de Napoléon planeraient sur Paris et la France. Son monument serait vu de tous les points de la capitale et des environs. Le grand capitaine aurait sur le piédestal de son tombeau les noms de tous les généraux qui ont servi sous lui et des victoires qu'il a gagnées. Ses restes reposeraient sur le plus grand monument élevé à sa gloire, et même à celle d'aucun homme. Il me semble que si j'étais Louis-Philippe je le ferais. Mais comme j'ai encore quelques degrés de l'échelle à monter, je ne mettrai pas d'opposition.

Toi qui as proposé un si beau plan pour la Madeleine, tu devrais inventer quelque chose d'aussi neuf que tes admirables cariatides de 60 pieds de haut. Toute la France te remercierait.

Mon oncle Augustin part demain pour la Petite-Nation avec Louise Papineau qu'il remène chez elle. Mon oncle Toussaint doit être à présent à Montréal. Il sera employé sous peu. Je désirerais bien que l'évêque de Montréal le plaçât dans quelque-une des cures de la seigneurie. Pépé est attendu à Montréal au commencement de février. Maman ira alors le rejoindre. Il est mieux qu'il n'a été depuis deux ans. Mon oncle Benjamin est bien, ainsi que ma tante et sa famille. Mon oncle Viger et Mme Viger sont assez bien. M. Cherrier et sa dame, T. Cherrier aussi. Mme Cherrier est incommodée souvent depuis deux ou trois mois. Les enfants sont assez bien. Mon oncle Louis Viger est à présent en pension chez M. Côme Cherrier; il est bien. M. et Mme Donegani sont bien portants et leurs enfants. Mme Plamondon a eu une grande maladie à la fin de l'automne qui l'a amaigrie. M. Robitaille est bien tout à fait, son frère aussi, M. Joseph. Mme Bédard, Mme Bruneau et Mme Bourret sont bien. M. Delagrave demeure encore à Terrebonne. Il a été bien malade à Montréal en décembre. Il a été attaqué d'une pleurésie violente. Sa dame engraisse beaucoup depuis environ un an. M. le curé de Verchères est bien, et Mme Bruneau. Je les ai vus il y a cinq jours. Mmes Park et Malhiot jouissent toujours d'une bonne santé. Mon oncle Séraphin est mieux mais toujours faible. Il a à présent l'usage de sa main droite qui était presque paralysée depuis un mois. Ma tante et Mlle Plamondon sont comme à l'ordinaire. M. P. Bruneau est bien et ses deux demoiselles. Mme Bruneau a été malade presque tout l'automne. Ici, chez Cadoret, tout va à merveille. Mlle Quesnel s'y trouve toujours bien et est contente de demeurer à Saint-Hyacinthe. Mme Morison est chétive : elle éprouve souvent de grandes faiblesses. Chez M. Plamondon et chez Thompson, personne de malade.

Rosalie est allée passer quelques jours à la Rivière-du-Loup [Louiseville] avec son ancienne institutrice, Mme Guérout⁷⁴. Casimir n'est pas bien : il est attaqué d'une toux opiniâtre qui le fatigue et devient alarmante. Il est externe. J'espère que l'année prochaine il y aura sur le rapide une

⁷⁴ Rhoda Ann Williams (1807-1892). Institutrice à Saint-Hyacinthe. Elle a épousé (Montréal, Christ anglican, 23 janvier 1840) Narcisse Guérout, *clerk missionary* à Rivière-du-Loup (Louiseville).

manufacture de coton en opération. Bellerose a joint une distillerie à sa brasserie. La fonderie va au désir de ses propriétaires. Le manufacturier de feuilles de ouate et de savon et chandelle fait des affaires considérables et excellentes. Je crois que Barnes⁷⁵ veut joindre à sa fonderie un moulin à clous; et j'ai reçu des propositions pour une machine à préparer les bois de charpente et de menuiserie, et pour un moulin à empois. On parle d'un *turnpike*⁷⁶ d'ici à Saint-Charles. Il ne sera avantageux que dans le cas où les habitants le feront eux-mêmes. Ils ont déjà fourni le terrain, et ils pourront, en étant les propriétaires, profiter du *turnpike* sans payer et ils feront payer les étrangers et tous ceux qui n'y auront pas d'intérêt. Un *turnpike* sera plus utile qu'un canal ou chemin de fer parce que toutes les voitures y vont et un moyen artificiel de communication ne serait pas assez employé.

On parle d'établir une banque dans laquelle tous les propriétaires du comté seraient intéressés. Il n'y a encore rien de décidé.

Les réfugiés aux États-Unis sont en grande partie revenus. Gauvin, Goddu, Marchesseault, Alexandre Drolet, Consigny sont rentrés. Lacasse⁷⁷, de Saint-Denis, aussi. On parle du retour du Dr W. Nelson. Il devrait, dit-on, revenir pratiquer à Montréal. Le gouvernement a émis le désir que tous les émigrés rentrent. Le Dr Côté est toujours à St. Albans ou Highgate, se conduisant de manière à s'attirer le mépris universel. Il a eu l'infamie de fabriquer des lettres pleines d'injures qu'il a envoyées au

⁷⁵ George Franklin Barnes (1807-1869), né à Bristol, Connecticut, décédé à Saint-Hyacinthe. Marié (Odelltown, Méthodiste, 2 janvier 1835) avec Deborah Ballerey. Il a transité par le Vermont avant de s'établir à Saint-Hyacinthe vers 1838. LAD signe, avec L.V. Sicotte, l'acte de sépulture de Barnes à Saint-Hyacinthe (Church of England) le 10 février 1869.

⁷⁶ *Turnpike* : route à péage.

⁷⁷ Louis Lacasse (1793-1868), né à Saint-Michel-de-Bellechasse (La Durantaye), fils de Joseph Lacasse et d'Apolline Lacroix. Il participe à la guerre de 1812 dans le régiment de Barthélemy Joliette. Il a épousé (La Présentation, 8 août 1815) Joséphe Talon-Lespérance, fille de Jean-Baptiste Talon-Lespérance et de Joséphe Dumas. Présent dans la maison St-Germain au côté de Wolfred Nelson en novembre 1837; blessé au combat, il s'enfuit aux États-Unis, errant pendant 18 jours avant d'atteindre la terre de la Liberté. Participe à la seconde insurrection, déjouant souvent les sentinelles, grâce à son beau-frère Germain Lespérance « qui l'enterra sous une charge de foin et de patates ». En février 1839, Louis Lacasse, huissier, de Saint-Denis, tient « la barre » à l'auberge de Caine à Swanton. *Le Jean-Baptiste*, 16 décembre 1840. Décédé à Saint-Denis-sur-Richelieu le 4 septembre 1868, inhumé le 7, « ancien instituteur ».

Dr Robert Nelson comme venant de son frère. Personne n'a plus contribué que lui à les brouiller. Ils se sont pourtant rapprochés.

M. Raymond m'a chargé de présenter à mon oncle ses meilleurs respects. Le collège a moins d'élèves que de coutume. Cela ne doit pourtant pas être attribué au départ de M. Prince, mais il est difficile d'assigner une cause.

On parle plus que jamais de changement de tenure. Ceux qui le demandent si fort sont loin de vouloir le bien des habitants du pays. Ils ne paieront pas leur indemnité, c'est indubitable. Ils seront forcés d'abandonner leurs terres aux seigneurs, qui deviendront propriétaires d'un grand nombre de terres, et alors on aura gagné à avoir, au lieu de tenure seigneuriale, la tenure féodale, telle qu'elle existe en Angleterre. On ne l'appellera sans doute pas ainsi, mais les propriétés passeront toujours dans les mains du petit nombre. La commutation, quelque peu onéreuse qu'elle soit, me rendra propriétaire d'au moins 1 000 terres, et alors les propriétaires actuels deviendront fermiers. Personne ne veut le comprendre.

Émery n'a pas reçu ton avant-dernière lettre. On a encore recours, au gouvernement, à ces misérables moyens. *Le Courrier des États-Unis* est tantôt arrêté, tantôt souffert. Amédée ne reçoit pas toutes nos lettres et nous ne recevons pas toutes les siennes. Je pars demain pour Montréal et je vais porter mes plaintes au maître de poste et au gouverneur. Il est toujours bon de se plaindre, quoiqu'il ne soit pas probable qu'on fasse justice.

Je n'ai, ma foi, rien de plus à dire. Toute la famille vous salue et vous embrasse tendrement. Adieu. Crois-moi ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles

M. P. Auger⁷⁸ est mort dernièrement à Montréal. Il était marié à la sœur de Mme Delagrave. Il n'était que légèrement indisposé le soir, et on l'a trouvé mort dans son lit le matin.



⁷⁸ Pierre Auger/Angers (1803-1839), étudiant en droit, fils de Pierre Auger et de défunte Marie-Anne Viger, avait épousé (1823) Sarah Caroline Mittleberger et, en secondes noces (Montréal, 13 juin 1827) Thérèse Normandeau, sœur de Geneviève Normandeau (épouse de Louis Delagrave).

À Louis-Joseph Papineau

Montréal, 26 janvier 1840

[...]Depuis le 2 décembre, jour de mon arrivée, jusqu'au 1^{er} janvier 1840, je n'ai pas été six jours à la maison. J'ai écrit une fois à Amédée. J'ai fait écrire, par Émery, 4 ou 5 fois, et je reçois, avant-hier, une lettre de lui, dans laquelle il nous reproche de n'avoir pas écrit une fois. J'espérais qu'Amédée vous aurait communiqué les détails que nous lui donnions. Il ne l'a donc pas pu, puisqu'il n'a rien reçu jusqu'à il y a 6 jours – ce qu'il me dit dans une lettre reçue par moi, ici, hier. Quel a dû être votre désappointement de ne pas recevoir de lettres du Canada! Les affaires publiques sont loin de présenter un état satisfaisant.

L'Union est décidée. Les amis du pays se sont arrêtés à cette idée-ci: l'Union vaut mieux que le Conseil spécial et moins que l'état de 1837. Quoique l'Union paraisse décidée, nous ne croyons pas encore absolument qu'elle ait lieu. Le bruit court dans ce moment-ci que sir George Arthur s'en va; que James Stuart est nommé administrateur du Haut-Canada et que le juge Rolland va être nommé juge en chef de la province. Cela commence à paraître fondé.

J'avais déjà payé l'affaire Corning, quand nous avons reçu la lettre d'Amédée où il nous annonçait que vous disiez qu'on pouvait se dispenser de le faire. Ce n'est pourtant pas avec l'argent de vos revenus, on n'y aurait pas touché pour cette fin. Mon oncle [L.M. Viger] a une certaine somme de prête à vous être envoyée.

Mon oncle Denis Viger est encore en prison. Je l'ai vu aujourd'hui, il est bien. Voilà quinze mois qu'il y est confiné. On le voit à présent sans peine. M. Chartier a parcouru les campagnes du district de Montréal. Il a fait le fou d'une manière désolante. Il a été jusqu'à dire qu'il irait à Paris au printemps et que si M. Papineau ne voulait pas se mêler activement des affaires du Canada, il le ferait chasser de France.

M. et Mme Donegani sont bien portants et vous présentent leurs meilleurs respects et amitiés. Mme Plamondon, de même. Mme Viger est malade et toujours souffrante. Mme (?) est d'une grande faiblesse. Mon oncle et ma tante Séraphin [Cherrier] sont vieux mais pourtant assez bien. Mme Bruneau a été, vous pouvez le croire, contente de me voir. Je l'ai trouvée bien portante. Je vais aller demain soir à Verchères. M. le curé est bien.

M. Bruneau, de Saint-Denis, est bien, ainsi que sa famille; Mme Bruneau, dans le même état.

Mme Malhiot est bien à présent. Mon pauvre oncle Augustin nous inquiète : il ne peut marcher qu'avec l'aide d'un bâton et il est bien abattu. Mme Leman n'est pas bien depuis six ou sept mois.

Pépé a été sérieusement malade peu de temps après mon arrivée. Il est bien à présent, et à la Petite-Nation. Il doit descendre pour le 12 de février.

Maman, moins souffrante de son talon, est bien du reste. Rosalie et Casimir sont bien. Je suis aussi bien que possible, content de mon voyage, encore plus content d'être revenu. J'ai fait tout le trajet, depuis Saratoga, par des chemins affreux.

La malle pour le *British Queen* part de grand matin, demain. Je suis obligé de fermer. J'écirai sous trois jours une longue lettre à Amédée et l'adresserai à (?).

Adieu, mon cher oncle. J'aurais écrit plus au long, mais on ne m'a prévenu que tard, ce soir, que la malle partait demain matin. Elle avait été annoncée pour mardi.

Respects, saluts, amitiés à ma tante, Lactance, Ézilda, Gustave, Azélie, Marguerite.

Votre tendre neveu.

LA Dessaulles



À Lactance Papineau

Monsieur Hector Bossange⁷⁹

Libraire

Quai Voltaire N° 11

Paris

L.J.P.

Saint-Hyacinthe, 4 mai 1840

Mon cher Lactance,

Nous avons reçu toutes vos lettres. J'y ai vu à quel point vous étiez inquiets du Canada, vu que vous n'avez reçu ni lettres ni communications quelconques depuis mon départ. Une fois arrivé ici, j'ai attendu longtemps l'arrivée de quelque vaisseau à vapeur pour vous écrire par son retour; aucun ne venait. J'ai écrit plusieurs fois à Amédée, et il ne vous a pu rien communiquer, n'ayant pas reçu mes lettres. Enfin, à la fin de février, on a annoncé, pour le 1^{er} mars, le départ du *British Queen* de New York. J'ai mis une lettre; j'espère qu'elle vous sera parvenue.

Ce n'est que le 22 de janvier qu'Amédée nous a écrit qu'il était plus qu'étonné de n'avoir pas reçu de lettre de nous depuis qu'il m'avait vu. Aucune nouvelle, conséquemment, ne vous était parvenue. Enfin, au milieu de février, Amédée m'écrit qu'il a reçu une lettre d'ici.

Tu ne saurais t'imaginer combien j'ai été occupé tout l'hiver. Jusqu'au 1^{er} avril, je n'ai pas été huit jours de suite à la maison. Des voyages continuels et indispensables. Dans les intervalles, un travail forcé et assidu. Pendant mon voyage d'Europe, tout avait été complètement négligé. Tout était en arrière. J'avais été fortement tenté de passer l'hiver en Europe, et une fois arrivé j'ai été bien content de ne pas l'avoir fait. Je crois que notre crédit se serait entièrement perdu. Nos affaires vont bientôt changer de face. Le testament de papa est nul. Il faut de toute nécessité donner aux affaires une assiette stable et une direction décidée. Le seul moyen est de faire prononcer par un arrêt de cour que le testament doit être mis de

⁷⁹ Bossange ajoute sur la suscription : « Cher monsieur Papineau, voici la seule lettre apportée pour vous par l'*Albany*, parti le 16 mai. Le *Poland*, parti le 11 du même mois, n'a pas encore paru. Je remettrai les journaux à Lactance, quand il passera. Mille hommages pour madame Papineau et mille vœux sincères pour vous. H.B. »

côté. Je me conduis en ceci d'après les avis de pépé, mon oncle Viger et M. Cherrier. Ce sont eux qui m'ont prévenu que le testament était nul. Je me décidai à le faire annuler sans délai et ils ont décidé que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

On ne parle plus du tout d'*indictments* contre mon oncle, ni d'aucune mesure tendant à vous dépouiller. Tout est fini depuis l'arrivée de M. Thomson. Ainsi, je crois et nous sommes tous de cette opinion, que mon oncle peut être sans crainte de ce côté-là. Mon oncle Viger a fait partir de l'argent, il y a presque un mois, vous l'aurez probablement reçu quand la présente arrivera.

J'ai vu il y a quelques jours mon oncle Denis Viger. Toujours dans son donjon⁸⁰. Heureusement, sa santé se soutient. Voilà 18 mois qu'il y est. Quand en sortira-t-il ? On n'en sait rien. Le Conseil spécial est assemblé, peut-être arrêteront-ils la suspension de l'*Habeas Corpus*; peut-être aussi la continueront-ils. S'ils le font, ce ne peut être que par rapport à lui. Macdonell⁸¹ est encore en prison. Son procès est retardé à tous les termes. Jalbert est aussi toujours en prison. Depuis qu'on a échoué dans le procès où il devait être condamné, suivant l'attente des torys, on le laisse tranquille. On parlait, quand je suis arrivé, de le mettre sous accusation de haute trahison, l'autre n'ayant pas réussi; mais on n'en parle plus.

On parle beaucoup d'union des deux provinces. L'opinion, quelque temps en suspens, a fini par se prononcer tout à fait contre. Nous n'en voulons pas. Elle sera pourtant peut-être donnée, néanmoins j'en doute, et tous ceux qui sont à portée de connaître plus particulièrement l'opinion des autorités, pensent de même.

Des pétitions chargées de signatures partiront bientôt pour l'Angleterre pour s'opposer à l'Union.

On parle aussi de guerre. Elle me paraît impossible. C'est ici l'opinion la plus générale. Les gouvernements de l'Europe, après s'être montré les

⁸⁰ Denis-Benjamin Viger (1774-1861), avocat, propriétaire de journaux patriotes controversés et de terrains où se faisaient des exercices militaires de patriotes, a été emprisonné au Pied-du-Courant le 4 novembre 1838. Il ne sera libéré que le 16 mai 1840. DBC.

⁸¹ John Mcdonell/Macdonell (1799-1866), né Jean-François-Marie-Joseph *alias* John, à Montréal, fils d'Angus (Ignace) Mcdonell et de Marie-Anne Picoté de Bélestre. Avocat patriote à Montréal, rue Saint-Antoine, où a été célébrée la première fête de la Saint-Jean-Baptiste en 1834. Emprisonné à Montréal le 7 novembre 1838, libéré le 18 mai 1840. DBC.

grosses dents, finiront par s'accorder. C'est la crainte de l'intérieur, plutôt que de l'extérieur, qui les forcera à maintenir la paix. D'ailleurs ils sont tous si endettés, si pauvres, malgré leurs richesses. Les ministres, en Angleterre, montrent un déficit de deux millions sur l'année dernière, et de six millions par estimation sur l'année que nous venons de prendre. Et cela en temps de paix. Que sera-ce en temps de guerre ? Pour les États-Unis, ils sont dans une détresse effrayante. Des spéculateurs d'ici et du Haut-Canada ont été faire des achats de blé dans le Michigan et l'Ohio. Ils l'ont payé de 35 à 40 sous le minot; et en ont refusé beaucoup à ce prix. J'ai vu sur un papier de Cincinnati qu'il s'était vendu, par vente forcée, 300 minots de blé à 12 sous le minot. Des cultivateurs aisés ont été obligés de travailler à la journée pour pouvoir payer les taxes. Faites donc la guerre avec cela. Il n'y aurait pas pour les États-Unis de bon sens à se mettre en guerre avec l'Angleterre, si elle est en paix avec les autres puissances. La Marine américaine vaut la Marine anglaise, ai-je entendu dire. Je distingue : un vaisseau américain vaut bien un vaisseau anglais, mais il peut y avoir dix vaisseaux anglais contre un vaisseau américain; celui-ci sera donc inévitablement battu.

L'hôpital bleu de M. Crevier va enfin être organisé régulièrement. Quatre Sœurs Grises, avec des postulantes, des assistantes, une maison complète, enfin, viennent en prendre possession. Elles sortent entièrement de la communauté des Sœurs Grises de Montréal. Elles forment une maison entièrement indépendante. Elles laissent le gris pour le bleu. Elles apportent une chapelle garnie; calices, ostensoirs, ornements, une somme de 200 louis. Les curés du district ont formé un fonds de 500 louis. M. Crevier, un de 400. Il paraît plus que probable que la maison marchera. J'ai reçu ce matin une invitation du curé pour être le parrain de la cloche. Il invite pour marraine Mlle Caroline Debartzch. La cérémonie a lieu lundi le 11.

Pépé est venu passer quelques jours à Saint-Denis. Maman l'a été voir; il est passablement bien et entend assez facilement. Il a vendu sa terre au Dr Lemay moyennant une rente de £40 pendant quatre ans, et après cela £60, en faveur de mon oncle Toussaint. Il ne veut pas venir demeurer avec nous. Il y est plus décidé que jamais. Il va avec mon oncle Benjamin.

L'évêque de Montréal est mort le jour de Pâques au soir, après une maladie de deux semaines. Son service a été célébré à la paroisse et son corps a été transporté ensuite à Saint-Jacques. On l'a déposé dans les caves, sous

l'autel, dans un caveau fait exprès. L'évêque de Telmesse lui succède, comme de raison, mais le futur coadjuteur n'est pas connu.

Mlle Deligny⁸² qui a été marraine avec moi de la cloche de Saint-Dominique, est morte aussi depuis dix jours. Elle s'était mariée à M. Forneret, de Berthier.

Ma tante Cavelier est assez bien. Elle a eu, il y a quelques jours, une chute très grave. Elle était debout sur une chaise et est tombée à la renverse. Elle est rétablie maintenant. Sa fille a toujours toute sa confiance. Mon oncle et ma tante Séraphin et Mlle Marianne sont tantôt bien, tantôt indisposés. Mme Bruneau et M. le curé sont bien. Je les ai vus il y a une quinzaine de jours. Je leur ai envoyé toutes vos lettres. M. Ignace Robitaille est toujours le même, sautillant et galant. Il s'amuse beaucoup de vous et ses yeux se mouillent ordinairement quand on parle de vous. M. Joseph Robitaille avait voulu envoyer une lettre par M. Lévesque, qui n'est allé qu'en Angleterre avec le jeune Beaudry. Ils sont partis le 12 de décembre 1839, mais il refusa de s'en charger, craignant des recherches. Mme Bédard, Mme Bruneau et Mme Bourret sont bien, la famille Doucet aussi. M. et Mme Donegani sont en parfaite santé. Mme Plamondon est toujours dans l'impossibilité de se servir de ses jambes. M. Donegani lui a acheté une chaise roulante au moyen de laquelle elle peut se transporter, sans le secours de personne, dans toutes les parties de l'étage où elle se trouve. Les deux petits enfants sont bien. M. Côme Cherrier est toujours faible et souvent indisposé; Mme Cherrier est bien. Elle n'a plus qu'une petite fille. Toussaint Cherrier est bien et aussi Mme Cherrier. Ses petits enfants aussi. Le train de la maison est à peu près le même.

Mme Malhiot est toujours bien portante. Ses petits enfants sont gentils et parfaitement élevés. Mme Park jouit aussi d'une assez bonne santé.

Mon oncle Benjamin Papineau est assez bien. Toute la famille de la Petite-Nation l'est aussi. Il m'a été impossible d'aller à la Petite-Nation cet hiver. Je n'ai pas fait une seule promenade. Mon oncle Toussaint est venu ici. Il n'a passé que deux jours et est reparti. J'étais malheureusement en voyage et je ne l'ai pas vu. Il était venu avec le Dr Leman.

⁸² À Berthier, le 25 avril 1840, est inhumée dame Sophie-Olive-Philomène Deligny, âgée de 17 ans, épouse de Charles-Alexandre Forneret (1803-1880), notaire.

Mme Morison, son mari et sa famille sont bien. Elle a un petit garçon qui a six mois⁸³. Mme Thompson en a un de cinq mois⁸⁴. Le reste de la famille est bien. Mme Plamondon⁸⁵ a eu un petit garçon il y a deux mois, et Mme Cadoret, une grosse fille⁸⁶ il y a quatre jours. Mme Desmarteau⁸⁷ en attend un bientôt et, ma foi, il pourrait bien en venir deux. Mon oncle Louis Viger est bien. Depuis la mort de Mme Viger, il avait eu quelque idée de se mettre en pension; je crois pourtant qu'il finira par rester chez lui.

Maman a été souvent indisposée cet hiver. Rosalie est très bien. Casimir a une toux un peu inquiétante. Émery est très bien et toujours un peu em-pêtré. James Porter a grandi beaucoup depuis qu'il est en Canada : il a deux lignes de plus que moi, et grandira encore longtemps. Mlles Nash et Porter sont bien. Nous attendons Mme Porter et M. William au mois de juin.

Au collège, ces messieurs sont bien. Le docteur a été tout dernièrement bien malade; on en a désespéré pendant plus d'une journée. Il est bien rétabli à présent. Mon oncle et ma tante Papineau sont bien.

Nous espérons bientôt avoir une Cour de district. Il y a à présent une manufacture de savon et chandelle et une fabrique de feuilles de ouate sur un grand pied. La fonderie réussit au-delà des espérances de ses propriétaires. Nous avons augmenté le moulin d'une machine à écaler l'avoine. Elle a coûté £200 et nous donnera cette année au-delà de £250.

⁸³ Sa cousine Rosalie Papineau, épouse de Donald George Morison, notaire, a donné naissance à George Morison, le 4 octobre 1839. George Morison sera marchand et décédera à Minneapolis en 1922.

⁸⁴ Jean-Thomas-Lactance Thompson, né à Saint-Hyacinthe le 21 octobre 1839, fils de John Thompson, tailleur, et de Flavie Trudeau. Parrain, le Dr Bouthillier; marraine : Eugénie-Rosalie Dessaulles.

⁸⁵ Le 14 février 1840, est née Josephite Plamondon, fille de Jean-Baptiste Plamondon, cultivateur, et de Monique L'Hérault. Elle mourra le 15 février 1840.

⁸⁶ Le 1^{er} mai 1840, est née Marie-Louise-Albina Cadoret, fille de François Cadoret, marchand, et de Marie-Louise Plamondon. Parrain, Michel Plamondon; marraine, Rosalie Papineau-Dessaulles, seigneuresse.

⁸⁷ Angélique Roireau/Laliberté (1800-1894), épouse d'Antoine Birs/Desmarteau, donnera naissance à une fille, Marie-Corinne-Aurélien, le 16 août 1840. Le travail de Mme Desmarteau, employée pendant longtemps au manoir Dessaulles, était très apprécié de la famille. Dans un document traitant des dettes de LJP à la succession de Jean Dessaulles, on lit : « Payé à Mme Desmarteau, 2 # 10 », en 1833; en 1834 : « Payé à Mme Desmarteau (lavage), 3 # 6 », en 1835, 9 janvier : « À Mme Desmarteau, 30 #. » BANQ-Q, P417/18; 10.2.

Un ouvrier du village, Chatel, est après se construire une machine pour travailler le bois, mue par l'eau. J'espère que les Barnes vont bientôt ajouter à leur fonderie une manufacture de clous. Saint-Hyacinthe acquiert tous les jours plus d'importance. On a compté à la fin de l'hiver, sur le marché, 285 voitures. Plusieurs maisons considérables se bâtissent cette année. Je fais semer ce printemps de la graine de betterave à sucre, et j'espère qu'une fabrique s'établira, pour être en opération l'automne prochain.

Nous voilà au 5 de mai et personne n'a encore pu labourer. Depuis que la neige est disparue, les pluies ont été continuelles. La terre est détrempée à une profondeur considérable. Les chemins sont impraticables. Deux bons chevaux traînent à peine une voiture légère et sans charge. L'eau est tellement haute dans le fleuve que, dernièrement, aux Trois-Rivières, les *steamboats* passant sur les quais auxquels ils ont coutume d'accoster, ont été jusqu'aux hangars dans lesquels était le fret qu'ils devaient prendre. La glace est partie, ce printemps, sans faire du tout de fracas.

Je n'ai, ma foi, pas de nouvelles autres que ce que dessus à te donner. Recevez nos assurances de respect, tendresse, souhaits, et crois-moi ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles

Dis à Marguerite⁸⁸ que sa sœur est bien et toute sa famille.



⁸⁸ Marguerite Douville, domestique, est alors à Paris avec la famille Papineau.

À Lactance Papineau

Monsieur H. Bossange

Quai Voltaire N° 11

Paris

*Via Quebec and Halifax*⁸⁹

L.J.P.

Saint-Hyacinthe, 5 octobre 1840

Mon cher Lactance,

Je suis réellement désolé d'être obligé de mettre de si longs intervalles entre mes lettres. Sois assuré que ce n'est ni par négligence, ni par indifférence, encore moins. Tu ne saurais t'imaginer combien j'ai été obligé de voyager et jamais autrement que par affaires. Nous avons, M. Debartzch et moi, exploité nos moulins à scies et à avoine d'une manière plus étendue que nous ne l'avons fait jusqu'à présent. Il s'est chargé d'une plus forte proportion dans les dépenses, et moi de l'exploitation, de la surveillance et des voyages. Nous avons fait de grands achats de billots et d'avoine. Notre spéculation sur le bois ne nous a été que peu profitable, parce que le marché de New York est tombé tout à coup. Quand je dis peu profitable, c'est relativement plutôt que positivement, car nous aurons de profit net environ £180; mais au prix que le bois s'est vendu l'année dernière, nous aurions eu de 6 à 700. La machine à avoine n'a aussi que peu donné, relativement, parce qu'on ne peut pas trouver à vendre la farine. Aussi nous n'avons pu fabriquer que ce qu'il fallait pour les habitants.

À l'office, il y a d'autant plus d'ouvrage qu'il s'en fait moins. J'avais espéré qu'en changeant de convention avec mon oncle, il se déciderait à travailler en conséquence. Je lui dis qu'il serait payé à l'avenir sur le pied de six shillings et demi par jour d'ouvrage. Cela a été complètement inutile. Depuis mon arrivée d'Europe, il n'a pas fait ce qu'un homme actif aurait pu faire en trois semaines. Aucune considération ne l'engage à travailler.

Maman, Rosalie, Émery et Casimir sont allés à la Petite-Nation au commencement d'août. Ils sont revenus au commencement de septembre. Mme Donegani est venue avec eux, de Montréal, passer une douzaine de

⁸⁹ Tampons postaux : « New York, oct. 16; Le Havre, 8 nov. 40 ».

jours. J'ai été dans l'impossibilité de les accompagner. J'avais promis à mon oncle d'aller à la Petite-Nation, et c'est bien forcément et contre mon gré que j'ai été contraint d'y manquer. Louise est venue se dégrader pour l'hiver à Saint-Hyacinthe. La veille de l'arrivée de maman de la Petite-Nation, Mme Porter et M. William sont arrivés ici. Elle a été une quinzaine de jours et a paru contente de son voyage. James et Fanny sont repartis. Mlle Nash a profité de leur occasion pour retourner à Saratoga. Mme Porter doit aller passer l'hiver à New York. J'ai donné une lettre d'introduction à M. William pour le jeune Bossange. Pendant le séjour de ces dames ici, nous avons été à la montagne de Belœil. Mme Donegani et Mme Porter sont restées au bas. La montée était trop difficile pour qu'elles puissent l'entreprendre. Pendant les quelques jours que Mme Porter est restée à Montréal, il a plu continuellement, on n'a pas pu sortir et il faisait très froid le jour qu'elle est partie pour Saint-Jean.

Mon oncle Augustin vient de perdre le plus jeune de ses enfants des fièvres rouges, et le cadet, Ernest, est à toute extrémité ce matin. Il ne peut aller loin. Ils sont, comme tu peux croire, bien affligés. À part la fatigue, car il y a plus de trois semaines que les enfants sont malades, ils sont passablement bien.

Pépé est toujours assez bien; il doit arriver bientôt à Montréal. À la Petite-Nation, mon oncle n'a que peu souffert pendant l'été. Ma tante est assez bien. Honorine a perdu sa première petite fille; elle en a eu une seconde peu de temps avant le voyage de maman. Elle est bien maigrie, [] bien portant. Mon oncle Toussaint est bien; on regarde comme probable, dans le clergé, qu'il sera remplacé dans le cours de l'hiver. À Montréal, tout le monde est bien. Mme Viger est comme à l'ordinaire; Mlle Marianne a été cet hiver en danger deux ou trois fois, mais elle n'a pas voulu lâcher prise. Mon oncle est bien, il n'a pas un instant de maladie depuis sa sortie de prison. Mon oncle Louis Viger est bien, à part ses douleurs de jambes. M. Cherrier a été faible tout l'été. Sa dame est bien. Chez M. Donegani, ces dames sont bien. Mme Plamondon a dernièrement fait cinq ou six neuves au bienheureux Rodriguez⁹⁰ pour demander l'usage de ses jambes,

⁹⁰ Alphonse Rodriguez (1531-1617), frère jésuite d'Espagne, né à Ségovie, mort à Palma de Majorque. Béatifié en 1825. Ses « miracles » sont rapportés par Amédée Papineau et Marie-Anne Robitaille, mère de Julie Bruneau-Papineau. Marie-Anne Robitaille mentionne le cas de la veuve Brisset, qui avait soigné Julie dans sa jeunesse, et qui a été guérie

encouragée à ces démarches par un miracle de cette nature qui a eu lieu, aux Sœurs Grises, miracle vraiment constaté. Mais il paraît que ses plans de courses et de promenades ont déplu au bienheureux, puisque son état n'a pas changé. Chez M. Doucet sont bien. Toussaint Cherrier et sa dame sont en parfaite santé. J'ai vu il y a huit jours Mme Philippe Bruneau à Verchères, elle était bien. M. le curé est comme à l'ordinaire et Mme Bruneau ne vieillit point; je la trouve très bien. Mon oncle Séraphin a été très dangereusement malade pendant les mois de mai, juin et juillet; il reprit le dessus dans le mois d'août, mais on a encore quelque crainte que l'automne ne lui soit défavorable. Pourtant, son train de vie est si régulier et si suivi qu'il reprendra probablement tout à fait le dessus. Ma tante et Mlle Marianne sont comme à l'ordinaire, des migraines et des douleurs. Ma tante Cavalier est bien. Elle va bientôt entrer dans sa 90^e. Elle ne reconnaît plus personne et entend difficilement. Ma tante Benjamin est venue demeurer ici avec les Sœurs Grises, qui sont en possession du couvent bleu. Mlle Quesnel est aussi venue demeurer à Saint-Hyacinthe avec les enfants du Dr Quesnel, de Bécancour, qui est mort le printemps dernier, ainsi que sa dame. Elle est en pension chez Cadoret. Les deux garçons sont au collège; deux des filles sont au couvent et la plus jeune est avec elle.

Chez Cadoret, de la santé plein la maison, et chez Thompson et chez Morison. Le Dr Boutiller est bien, et chez Plamondon.

La nouvelle église est commencée. Les murs sont sortis de terre, de six pieds. M. le curé a la prétention d'imiter les grandes cathédrales gothiques du vieux monde. C'est lui, aidé de M. Sylvestre⁹¹, son vicaire, homme très futé, je t'assure, qui a fait les plans. Leur édifice n'aura de gothique que les fenêtres qui auront la forme ogivale. Les portes seront carrées afin d'avoir assez d'espace pour les couronner de rosaces. Les deux tours seront surmontées de clochers dans le genre de la flèche de Strasbourg, dit M. le curé, car il a puisé ses inspirations dans *Le Magasin pittoresque* où sont représentés, tu sais, les plus beaux monuments religieux de l'Europe. Les piliers à l'intérieur doivent, dit-il, imiter ceux de Notre-Dame, à cette exception pourtant qu'ils seront coupés en trois par deux rangs de galeries. Il y aura aussi une voûte comme on n'en voit pas à Notre-Dame. Elle aura

en 1840 grâce à l'intervention du bienheureux Alphonse. Voir *Papineau en exil à Paris*, tome II, *Lettres reçues*.

⁹¹ Pierre-Albert Sylvestre (1807-1867), vicaire à Saint-Hyacinthe de 1839 à 1841.

plus de largeur que de hauteur. Les ogives sont tracées par des quarts de cercle. Un jour, M. Sylvestre me détailla toutes leurs idées. Quand il eut fini, je lui demandai s'il croyait qu'on pût faire un bon tableau sans être peintre.

– Non, je ne le crois pas, répondit-il, mais qu'entendez-vous par là ?

Voyant qu'il ne me comprenait pas, je lui demandai s'il croyait qu'on pût faire un bel édifice sans connaître en aucune manière l'architecture.

– Ah, ah! dit-il, je vois à présent où vous en voulez venir; vous voulez dire que nous ne connaissons pas assez l'architecture pour faire une belle église, eh bien j'avouerai en effet que pour faire de l'architecture en colonnes, il faut savoir les règles; mais le gothique, on fait ça comme on veut; l'architecte n'est pas astreint à suivre la règle, il n'y en a point.

– Voilà en effet une idée lumineuse, lui dis-je, et je lui souhaitai le bonjour. C'est risible et stupide.

L'Union est décidée. Le premier Parlement se tiendra à Toronto. On ne parlera qu'anglais. On dit que mon oncle D. Viger sera membre du comté de Richelieu. M. Debartzch disait, l'autre jour, devant M. de Bleury, que M. Viger était l'homme qu'il fallait et qu'il voterait pour lui, de préférence à tout autre. On s'attend que les élections auront lieu prochainement. Le Conseil spécial va bientôt terminer sa dernière session.

J'espère que tu me répondras. Parle-moi de Paris et de ce qui s'y passe. Tu dois pouvoir m'écrire une lettre par année. Parle-moi de Versailles, de la Madeleine, j'y pense toujours avec délices. Les palais royaux que j'ai visités en Angleterre ne sont pas comparables à Versailles sous aucun rapport. C'est de la boue auprès. Enfin, ils sont bien en arrière même de Saint-Cloud à l'intérieur. J'ai admiré Saint-Paul, mais la Madeleine a mes amours. Rien d'aussi attachant que son admirable colonnade. Va te placer, par un beau clair de lune, au coin du boulevard, de manière à regarder le portail et un des longs pans, et si tu ne sens pas un frissonnement d'admiration parcourir tes membres, il ne me reste qu'à faire une fervente prière aux Muses pour qu'elles te dessillent les yeux. La peinture, la sculpture restent en arrière de leurs objets d'imitation; l'architecture au contraire va beaucoup plus loin, est beaucoup plus belle et plus parfaite. Une colonne est plus belle qu'un poteau et la plus belle statue n'approche pas d'une belle femme. Il y a dans un beau monument d'architecture quelque chose de vague et d'indéfini qui ne se retrouve pas dans la peinture et la sculpture. Ce qui est mystérieux et voilé plaît plus que ce qui est positif.

Mes rêves me reportent si souvent dans Versailles que c'en est curieux.

Mon oncle Augustin a eu le malheur de voir son cadet, Ernest, emporté par la même maladie que son frère, à trois semaines de distance et, quoique Ulric⁹² puisse aller et venir dans la maison, on ne le regarde pas comme sauvé.

Je n'ai rien de nouveau à vous annoncer aujourd'hui. Je pars pour Montréal dans une demi-heure. Nos plus tendres souhaits et amitiés, de tous à tous.

Adieu. Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Lactance Papineau

À Monsieur Lact. Papineau
Étudiant
Paris⁹³

Saint-Hyacinthe, 7 octobre 1841

Mon cher Lactance,

Qu'as-tu pensé de moi depuis ta dernière bonne lettre ? Es-tu mécontent ou est-tu charitable ? M'as-tu cru paresseux ou même peut-être indifférent ? Tu peux être assuré que je n'ai été ni l'un ni l'autre, et pour te prouver qu'il ne m'est pas facile de t'écrire aussi souvent que je le désirerais, je te dirai que pendant les cinq dernières semaines, je n'ai été en trois différentes fois que cinq jours et demi à la maison, mes affaires m'ayant forcé d'être absent le reste du temps. Depuis le mois de mars, j'ai

⁹² Louis-Ulric Papineau (1832-?), né à Saint-Hyacinthe, fils d'André-Augustin Papineau, notaire, et de Sophie LeBrodeur. En 1853, Ulric Papineau ouvre une boutique de cordonnier, rue Girouard, à Saint-Hyacinthe, se marie avec Aurélie Defontville/Rouillard à Montréal en 1853, part pour Chicago pendant la décennie de 1860 où il aurait fini ses jours. *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 7 octobre 1853, p. 3.

⁹³ Ajout, de la main de Fabre, sur la suscription : « Avec les saluts, et acheminée par son dévoué compatriote. E.R. Fabre. »

commencé quatre lettres que j'ai fini par déchirer, car elles devenaient si vieilles que j'avais honte de les envoyer, ce qui me forçait d'en recommencer une nouvelle. Voilà la cinquième commencée, et elle se finira, car j'y passerai mes nuits, si je ne puis pas écrire le jour.

Nous sommes à l'office, littéralement enterrés dans l'ouvrage. Comme je me suis décidé à tout régler d'une manière complète et définitive, il faut fouiller partout et ne rien laisser en arrière. Il faut souvent aller trouver les gens et les prendre pour ainsi dire à l'improviste; car ils ne veulent pas tous venir régler. Il faut en poursuivre un grand nombre; et tout cela donne de la besogne.

Nous avons eu le désagrément de voir une espèce de coalition se former entre une centaine d'habitants qui possèdent les terres dans l'ancienne limite de la seigneurie, dans le but de soutenir un procès contre nous. Ils prétendaient être chez le Roi, à l'exemple de ceux du déficit. Ils ont été condamnés dans le dernier terme. Les frais qu'ils ont à payer s'élèvent à plus de £500 et, comme de raison, la dette n'a pas diminué. C'est le curé de Saint-Césaire, M. Lamarre⁹⁴, qui leur vaut cela, car il s'est fait le chef de la coalition pendant longtemps et a employé toutes sortes de moyens pour les engager dans une résistance qui ne leur a valu qu'une énorme dépense qu'il ne leur offrira certainement pas de payer. Il n'a cessé d'agir publiquement et activement qu'après que j'eusse été faire un rapport à Saint-Jacques de sa conduite. L'administrateur du diocèse, en l'absence de l'évêque, lui écrivit d'une manière sévère, car je lui avais dit, moi, d'une manière positive que si le curé de Saint-Césaire continuait à empêcher par ses conseils les habitants de payer, je le poursuivrais criminellement, et que la prison serait probablement l'avant-coureur et la conséquence du procès. Depuis ce temps, il n'a fait qu'agir sourdement jusqu'à ce qu'un jugement ait prouvé aux gens qu'on les avait trompés.

On s'attend généralement que l'ordonnance des bureaux d'enregistrement sera mise en force au commencement de l'année prochaine. 150 000 louis ne suffiront peut-être pas pour payer l'enregistrement de tous les contrats, pour peu que la charge soit forte. C'est une taxe énorme imposée sur les habitants du pays.

Les conseils municipaux de comté sont organisés partout. Le président et le trésorier sont nommés par le gouverneur, et les conseillers par les

⁹⁴ François-Marie Lamarre (1796-1850), curé à Saint-Césaire de 1834 à 1844.

comtés. Le gouvernement a pris à tâche pour ainsi dire de ne nommer pour présidents des conseils municipaux que des hommes qui avaient su se rendre désagréables de toutes manières à la population canadienne. Ainsi l'arrondissement formé par les comtés de Richelieu et de Verchères, dont le chef-lieu est Saint-Charles, a pour président maître Pinet⁹⁵. Le comté de Saint-Hyacinthe, qui forme un arrondissement, a pour président Chaffers. Nous avons néanmoins vu avec un grand plaisir que les élections ont été faites de manière à nullifier complètement l'influence que les différents présidents pouvaient avoir contre nous. Ainsi, M. Pinet a eu le plaisir de s'entendre dire par le conseil municipal de Richelieu qu'on aurait désiré avoir un homme respectable à la tête de cet arrondissement. Les élections ont été bonnes dans tout le pays, et nous pouvons raisonnablement espérer du bien de ce système qui ne nous a été donné que dans l'intention de nous faire du mal. Pour être membre du conseil municipal, il faut avoir des propriétés au montant de £300 pour le Bas-Canada; on n'exige que £80 dans le Haut-Canada; c'est une admission assez positive que nous sommes plus riches que les enfants gâtés d'en haut.

Il s'est fait dans diverses parties du pays des améliorations importantes en fait de communications plus avantageuses par eau ou par terre. La navigation de la rivière Chambly s'améliore, et celle du lac Saint-Pierre. Toutes les grandes routes aboutissant aux villes ont été changées en superbes *turnpikes* sur lesquels la charge est modique, et les habitants sont contents de pouvoir aller en ville avec une charge double de celles qu'ils pouvaient porter auparavant, moyennant 10 ou 12 sous. On travaille actuellement à construire en bois le chemin de Chambly à Longueuil, il ne sera complètement terminé que le printemps prochain. Nous désirons faire la même chose entre Saint-Hyacinthe et Saint-Charles. Il est assez probable que le chemin se fera dans le cours de l'année prochaine. On commence par faire un fond solide en madriers ou en croûtes, afin qu'il ne puisse jamais se former de trous, on recouvre le tout de gros sable ou de gravier à trois pouces d'épaisseur, puis on établit dans toute la longueur des chemins des pièces de bois, clouées sur les madriers placés en travers du chemin, sur lesquelles doivent tourner les roues. Il y en a quatre et par

⁹⁵ Alexis Pinet (1795-1869), né à Saint-Jean, île d'Orléans, fils de Charles Pinet et de Marie-Marguerite Gosselin, a épousé (Varennnes, 3 août 1818) Émilie Schiller, fille de Charles Schiller et de Marie-Renée Delphos. Marchand et notaire bureaucrate à Varennes.

conséquent deux chemins. Comme les interstices entre les lisses sont remplis de gravier ou de sable, le cheval marche sur la terre et les roues tournent sur le bois dans le sens de sa longueur, ce qui rend le mouvement extraordinairement doux et facile : cette amélioration aura un résultat immense pour la prospérité de Saint-Hyacinthe, qui prend tous les jours de nouveaux développements.

Nous allons avoir sous peu de temps une Cour de comté et un bureau d'enregistrement. Ces établissements attireront nécessairement des capitaux de ce côté. Nous avons enfin un hôtel tenu sur un bon pied. C'est un Français, qui a loué la grande maison de M. Archambault et qui est un cuisinier de premier ordre. Il a été chef de cuisines chez M. de Rothschild à Paris, et il a demeuré pendant près de deux ans chez Delmonico, à New York, et à l'Astor House. Ainsi, on peut à présent avoir à Saint-Hyacinthe des dîners comme chez Véry, et du café comme au Café de Foix. Nous lui avons fait faire des crèmes à la glace délicieuses.

La manufacture de savon et chandelle prend de l'accroissement. On peut y fabriquer à présent 15 000 lb de savon par semaine, et 7 ou 8 000 de chandelle. La fonderie va toujours bien et il vient de s'établir une brasserie et distillerie qui promet de réussir.

Vous n'avez sans doute pas eu occasion d'apprendre jusqu'à quel point s'est accrue la rapidité des communications entre Montréal et Québec. Nous avons plusieurs *steamboats* neufs, magnifiques, entre autres le *Lord Sydenham* (ce nom a dû être tout content de se trouver attaché à quelque chose de bon et d'utile) et le *Queen*. Le *Lord Sydenham* est le plus rapide de tous. Il est descendu de Montréal à Québec en dix heures un quart de temps, et neuf heures trente-cinq minutes de marche, et remonté de Québec à Montréal en onze heures et demie de temps, et dix et demie de marche. Tu vois que c'est une énorme vitesse. Il y a quelques jours, je remontais de Québec dedans, et nous mêmes cinq heures sept minutes à monter de Québec à Trois-Rivières, ce qui fait six lieues à l'heure, contre le courant du Saint-Laurent.

Les tours de l'église paroissiale de Montréal vont être probablement achevées cet automne. Elles auront 215 pieds de haut. La tour du côté du séminaire est presque finie; l'autre n'est guère qu'à moitié faite. Elles sont démesurément hautes pour leur largeur, car elles ont à peine 25 pieds carrés de base. On attend d'Europe un jeu de belles cloches, dont une pèsera 10 000 lb; et cinq autres diminuant de poids jusqu'à 1 000. On doit y faire

entrer la grosse cloche actuelle. Les parrains et marraines sont déjà invités depuis plusieurs mois. M. Donegani et sa dame ont été priés. M. Masson l'a été aussi.

Les travaux du port de Montréal ont été continués jusqu'aux casernes en bas, et jusqu'au canal de Lachine en haut, et on travaille actuellement à paver toute la partie où les vaisseaux accostent, en bois. On a pavé en blocs verticaux toute la rue Notre-Dame et la rue Saint-François-Xavier. C'est bien réellement sous tous les rapports le meilleur mode de pavage qui existe.

La récolte cette année est passable. Il avait été semé peu de blé, mais ce qu'il y a est bon. L'orge et l'avoine seront abondantes, et il y aura une immense quantité de blé d'Inde et de patates. Le comté de Saint-Hyacinthe aura, je crois, au-delà de 100 000 minots de blé d'Inde à exporter. Il y aussi beaucoup de foin et de fourrage dont le manque s'est fait sentir d'une manière si désolante, l'année dernière. Cette récolte-ci est un événement bien heureux pour le pays, les habitants étaient réellement aux abois et les plus riches étaient dans la misère.

Les travaux de l'église sont achevés pour cette année. On a monté les murailles à 36 pieds de terre, et l'église aura 46 pieds de carré. Le portail aura 60 pieds de maçonnerie et les portes auront à peine 18 pieds de haut, avec la largeur de 9. Tu peux penser : quelles gracieuses ogives! Les fenêtres sont tracées un peu plus finement. Je ne crois pas t'avoir fait part encore d'une difficulté qui s'est élevée entre le curé et l'ouvrier qui a entrepris la confection des portes et des châssis. Il s'agissait de déterminer la grandeur des vitres. L'ouvrier ne trouvait moyen que de placer des verres de sept pouces sur huit; le curé les voulait de 11 x 12. L'ouvrier démontra que le plan du curé ne permettait pas de les placer plus grandes que 7 pouces sur 8. Le curé en était tout ébahi.

– C'est inconcevable, disait-il, j'ai pourtant calculé mes plans de manière à avoir des verres de 11 x 12. Et il recommença ses calculs.

– Vous avez tort, dit-il ensuite à l'ouvrier, il faut ne pas avoir de sens commun dans la tête pour soutenir qu'on ne peut pas mettre les verres de la dimension que je désire.

– Mais, M. le curé, répliqua l'ouvrier, avec des verres de 11 x 12, où trouverez-vous la place des montants, des barreaux et des dormants ?

Le curé fit un bond sur sa chaise :

– Tiens, dit-il, je les avais oubliés. Oh, mais c'est drôle!

Et c'est de pareilles têtes vides qui veulent faire des plans d'édifice et se croient architectes.

Je pars pour Montréal après-midi. Les pluies continues, depuis près de huit jours, ont grandement fait tort aux chemins. Je passerai probablement à Verchères. Il n'y a guère plus de quinze jours que j'ai vu Mme Bruneau : elle était bien. J'ai vu M. Bruneau, il y a cinq jours, à la grande cérémonie de la montagne de Belœil, mais je n'ai pu lui parler à cause de la foule. Mme Malhiot et sa famille jouissent de la meilleure santé, ainsi que Mme Park. M. Bruneau, de Saint-Denis, la même chose, et ses demoiselles. Mme Bruneau est toujours dans le même état. Ma tante Cavelier garde le lit depuis dix mois environ, mais elle n'a pas beaucoup de douleurs. Elle est bien vieille et bien cassée physiquement et moralement. Mon oncle Séraphin a passablement repris le dessus dans le cours de l'été et, à force de petits soins minutieux et de tous les instants, il réussira, je crois, à passer l'hiver assez bien. Ma tante Séraphin a été menacée sérieusement, il y a quelques jours, d'une inflammation d'intestins. Elle est mieux. Ma tante Benjamin Papineau, qui est ici depuis plus de six semaines, est allée passer quelques jours avec elle. Je vais la prendre en passant, pour la mener à Montréal. Mlle Plamondon est comme à l'ordinaire : souvent de fortes migraines. Chez M. Chamard, la santé est parfaite. Mon oncle Denis Viger est revenu de Kingston tout à fait bien portant. Je l'ai trouvé frais et assez gai. Mme Viger est arrêtée depuis longtemps par une luxation au pied qui l'a fait beaucoup souffrir. Elle a subi, il y a trois semaines environ, l'opération de la réduction, qui n'a pas complètement réussi, parce qu'il y avait près de six mois que l'accident lui était arrivé. Mlle Marianne s'affaiblit toujours. Un souffle peut la renverser. M. Cherrier est toujours le même quant à sa santé. Ce n'est qu'à force de soins continuels et assidus qu'il se []. Mme Cherrier est assez bien et ses enfants. Mmes Bédard, Bruneau et Bourret sont bien. M. Donegani a été malade ces quinze jours derniers. Il a fait de grandes réparations à sa maison de campagne, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il ne pourra finir le tout que l'été prochain. Il y dépensera en tout près de 4 000 louis, et il aura sans doute le plus bel établissement de tout Montréal. Mme Donegani est bien tout à fait, et les enfants. Mme Plamondon est bien aussi et engraisse toujours. Sa mère, Mme Amiot⁹⁶, est venue passer l'été chez M. Donegani. Elle a été

⁹⁶ Mme Amiot est Geneviève Robitaille. Cette Mme Plamondon, dont parle ici LAD, est

[à] Verchères et est redescendue à Québec avec moi il y a quinze jours. Mme Planté et la famille Delagrave étaient tout à fait bien. Toussaint Cherrier et sa dame sont bien. Vous connaissez combien ils ont été attentifs et empressés auprès de ce pauvre pépé. Les nouvelles de la Petite-Nation n'ont rien de triste : tout y va comme à l'ordinaire. Le Dr Leman a repris le dessus. Il était dans un état alarmant, lorsque je le vis le printemps dernier. M. et Mme Delagrave sont bien et toujours à Terrebonne. J'ai vu Mlle Masson, il y a quelques jours. Elle s'est beaucoup informée de vous tous et surtout de ma tante. Ici, mon oncle Augustin est toujours dans le même état, ainsi que ma tante. Ils sont tous deux faibles et souvent malades. Chez Morison, Thompson, Plamondon et Cadoret, la santé est parfaite. Mlle Quesnel est toujours ici et demeure chez Cadoret. Émery se prépare à subir son examen prochainement. Nous avons fait des démarches auprès de M. Girouard, pour voir s'il ne consentirait pas à le prendre avec lui comme secrétaire. Il a beaucoup d'ouvrage, est obligé de tenir un bureau en ville et a besoin de quelqu'un qui puisse travailler sous sa direction. Si ce plan réussit, il sera de beaucoup le meilleur qu'on puisse adopter. Maman et ma sœur jouissent de la meilleure santé possible. Nous parlons souvent de vous et d'un voyage en Europe. Cela était bien plus facile à mon retour qu'à présent. Maman croyait alors que cela deviendrait plus facile plus tard, et un voyage offre maintenant beaucoup plus d'obstacles qu'alors. Il ne serait pas prudent de se fier sur la rentrée de 1 000 ou 1 500 louis d'arrérages, et dans ce moment où les plus belles propriétés se vendent ou plutôt se donnent pour si peu de chose, argent comptant, et se revendent à crédit à des profits énormes, je serais blâmable de ne pas employer tous mes efforts à augmenter nos ressources le plus qu'il me sera possible. Je rachetais, l'autre jour, au décret une terre qui ne se vendait que £22, et je l'ai vendue trois jours après £267, avec intérêts : les paiements sont de 40 louis par année. J'ai déjà eu beaucoup d'occasions de faire de ces marchés-là, et ils ne sont pas à négliger. Quant à moi, rien ne me rendrait plus heureux qu'un voyage en Europe, et il faut des raisons

Rosalie Amiot (1788-1849), fille de Jean-Nicolas Amiot, orfèvre, et de Marie-Geneviève Robitaille. Une cousine de Julie Bruneau-Papineau. Elle avait épousé (Québec, 30 septembre 1811) Louis Plamondon, avocat, né à L'Ancienne-Lorette, fils de Joseph Plamondon et de Louise Robitaille. Pierre Bruneau père et fils, de même que Julie Bruneau, signent le registre de ce mariage. Louis Plamondon (1785-1828) est un confrère de classe de LJP au séminaire de Québec.

absolument majeures pour me déterminer à renoncer, pour le moment, à ce voyage. J'aurais réellement un plaisir inexprimable à arriver à Paris et à vous voir; mais on ne fait pas toujours ce que l'on veut.

Il y a eu la semaine dernière à la montagne de Belœil la cérémonie de la bénédiction par l'évêque de Nancy, M. de Forbin-Janson, d'une croix de 100 pieds de haut, plantée sur le Pain de sucre. Il y avait une grande foule au lac pendant le sermon. Quatre évêques (ceux de Nancy, de Montréal, de Sydime et de Kingston) étaient sur un radeau, à quelque distance du rivage, et 15 000 personnes placées autour et sur la grande chaussée, écoutaient un sermon superbe approprié à la circonstance. On a fait un chemin superbe pour monter au haut de la montagne où on peut aller maintenant en voiture.

Quand je suis descendu à Québec, il y a quinze jours, c'était pour y mener Casimir au collège. Il devenait nécessaire de l'éloigner, car il courait le risque de perdre tout à fait son éducation. Les lettres qu'il nous écrit n'indiquent que peu d'ennui; moins qu'on ne s'y attendait. Il n'a pas eu de peine à se faire à l'éloignement.

Je ferme ma lettre. Voilà Rosalie qui me gronde, parce que je ne serai pas prêt aussi tôt qu'elle. Elle me pardonne pourtant, sachant pour quelle raison je ne suis pas prêt aussi tôt que je l'ai promis. Parle-moi de Paris le plus que tu pourras. Rien ne me fait plus de plaisir. As-tu vu le puits artésien de Grenelle⁹⁷ ? Dis-moi tout ce que tu connais de nouveau.

Adieu, recevez nos plus tendres respects, amitiés et saluts. Nous serions tous fous de plaisir de pouvoir vous embrasser et vous dire de vive voix combien nous vous aimons.

Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



⁹⁷ Lactance notera plus tard dans son journal qu'il a vu le puits de Grenelle. Voir *Journal d'un étudiant en médecine à Paris*, 10 août 1843.

À Lactance Papineau

À Monsieur Lact. Papineau
Étudiant
Paris

Montréal, 27 octobre 1841

Mon cher Lactance,

Ma lettre était fermée quand j'ai eu le plaisir d'apprendre que M. Bos-sange était arrivé à Montréal. J'allai immédiatement le voir. Il a eu la bonté de venir jusqu'à Saint-Hyacinthe avec moi, et je l'ai ramené à Montréal par des chemins affreux.

Il nous a donné une infinité de petits détails qu'on ne peut jamais écrire et qui pourtant font tant de plaisir à ceux qui sont éloignés de ce qu'ils ont de plus cher. Il fera sans doute la même chose pour vous quand il vous reverra. Nous espérons le voir une seconde fois à son retour de la Louisiane. Il veut faire un effort pour décider M. Fabre à faire le voyage d'Europe.

Il n'y a rien de plus nouveau à présent que ce que tu trouveras dans ma lettre. La famille est dans le même état. Tous désirent avec anxiété vous revoir, et ce sera un moment bien doux que celui où nous pourrons nous embrasser avec d'autant plus de joie que nous aurons été plus longtemps séparés.

Je vais fermer celle-ci plus tôt que je ne l'aurais voulu. Je suis pressé par l'heure de la poste.

Adieu. Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Amédée Papineau

À M. Amédée Papineau⁹⁸

54 Wall Street

New York

Montréal, 13 novembre 1841

Mon cher Amédée,

J'ai reçu ta lettre à Émery par Coursolles⁹⁹. Émery est dans ce moment à la Petite-Nation pour y remplacer momentanément son père, qui est à Montréal, et part avec moi dans deux heures pour Saint-Hyacinthe par les chemins les plus affreux que j'aie vus depuis longtemps. Car depuis dix jours, il gèle la nuit et pleut le jour, et tu peux penser que le bouleversement est en conséquence complet.

Tout va assez mal ici, les affaires politiques comme les commerciales. Je t'écris à la hâte, car la poste part bientôt. Je suis d'avis, moi, que tu devrais revenir à Montréal et y pratiquer. Il te sera bien plus facile de former une société ici qu'à New York, et tu y aurais, je n'en doute nullement, beaucoup à faire. J'ai à moi seul, cette année, fait gagner à M. Cherrier au-delà de £300. Il me serait toujours très facile de te donner de l'ouvrage, car tu en aurais plus de besoin que lui, et quand même je lui conserverais une partie de mon ouvrage (il me serait difficile, tu sens bien, de le lui ôter tout sans raison), je pourrais toujours te former une jolie somme tous les ans. Je connais plusieurs personnes qui t'encourageront de tout leur pouvoir et j'en connais qui peuvent le faire d'une manière très profitable pour toi.

Je ne voulais pas te faire cette proposition sans savoir comment allaient tes affaires à New York, mais puisque tu as peu d'ouvrage là, surmonte tes répugnances; reviens au milieu de nous; tu y trouveras l'avantage de surveiller par toi-même les affaires de mon oncle; assez peu d'étude te mettra au fait des lois du pays, et d'ici à ce que tu puisses pratiquer, il sera facile de te donner ce qui te sera nécessaire et, une fois ici, je ne vois pas pourquoi tu ne te mettrais pas à exploiter les moulins de la Petite-Nation. On

⁹⁸ Amédée ajoute : « Reçue jeudi 18 novembre 1841. Montréal, 13 novembre 1841; mon cousin Louis Dessaulles. Répondue. » Note sur la suscription : « Ed. Bossange, 18 nov. 1841. »

⁹⁹ Mieux : Coursol. Charles-Joseph Coursol (1819-1888), ami d'Amédée. Voir *JFL*.

se fait vite aux affaires quand on veut se donner la peine de travailler, et des moulins à scie bien conduits là doivent donner beaucoup. Notre moulin à scie du village, où nous ne pouvons pas mettre plus de 20 scies, nous a donné cette année au-delà de 450 louis et, à ce taux-là, ceux de la Petite-Nation, bien administrés, en devraient donner 1 000. Ils sont au milieu du bois, qui ne coûte guère que la moitié de ce qu'il nous coûte à Saint-Hyacinthe, et les voies de communication sont faciles. Je suis convaincu qu'avec ce que tu peux faire, et ton désir de te donner la peine suffisante, tu ferais mieux ici qu'à New York. Songes-y sérieusement. Il y aura pour les affaires de mon oncle, quand même tu ne suivrais que la pratique du barreau, un grand avantage, si tu viens, et cela mérite considération.

Tu dis que ta bourse se dégarnit et que dans deux mois tu seras à la besace, j'espère que cela n'arrivera pas. Je t'enverrai bientôt, par la Banque du peuple, que tu iras chercher chez MM. Ketchum, Rogers & Bement, Wall Street, quand tu auras reçu ma lettre d'avis.

Adieu. Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles

Toute la famille est bien. Mes meilleurs respects et saluts à M. Bos-sange.

J'ai appris avec infiniment de peine que mon oncle était plus à la gêne que nous le croyions ici. Ils ont dû recevoir, ou vont recevoir tout prochainement les 200 livres Sterl. que mon oncle lui a envoyées. C'est bien heureux, car je n'aurais guère pu, dans ce moment-ci, en envoyer. J'ai 150 louis à payer à M. de Boucherville dans ce mois-ci, pour mon oncle, et 200 à M. Bourret au mois de février. Il est inutile que tu dises cela à mon oncle, cela le tourmenterait peut-être. Comme son argent le conduira jusqu'au mois d'avril prochain, je tâcherai de tenir quelque chose de prêt pour cette époque.

L.A.D.



À Amédée Papineau

L.J.A. Papineau¹⁰⁰

Avocat

58 Wall Street

New York

Montréal, 14 décembre 1841

Mon cher Amédée,

Tu recevras ci-inclus une traite de la Banque du peuple, tirée à vue sur MM. Ketchum, Rogers & Bement, Wall Street, au montant de 50 piastres. Tu m'excuseras si ma lettre est courte : je suis sur mon départ, le temps est affreux, les chemins effrayants, et je veux me rendre ce soir pour affaires importantes.

Nous avons une saison extraordinaire. Nous avons eu deux fois de la neige, deux fois les rivières, le Saint-Laurent excepté et l'Ottawa, ont été gelées suffisamment pour porter les chevaux et deux fois le doux temps et la pluie ont fait fondre les glaces. Aujourd'hui, 14 décembre, le thermomètre annonce 4° au-dessus de zéro et le vent de sud nous donne une pluie aussi chaude qu'abondante.

Toute la famille est bien portante. Adieu. Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



¹⁰⁰ Amédée ajoute : « \$50. Reçue vend. 24 déc. 1841. Montréal, 14 déc. 1841. Cousin Ls Ant. Dessaulles. Répondue. » Fabre ajoute : « Acheminée par E.R. Fabre. »

À Amédée Papineau

À Monsieur A. Papineau¹⁰¹

N° 58 Wall Street

New York

Saint-Hyacinthe, 3 avril 1842

Mon cher Amédée,

Il y a un peu plus de deux mois que j'ai reçu ta lettre, datée du 12 janvier. Je ne doute pas que plusieurs fois depuis ce temps, tu ne m'aies accusé de négligence, de paresse, d'indifférence et que tu ne m'aies tenu, en esprit, plus de vingt fois, la verge haute et ta main sur ma nuque, m'administrant une verte correction, en imitation de celles qu'autrefois M. Bayle t'avait adressées paternellement. Je me suis imaginé tout cela avec tant de force, il y a dix minutes, que je me suis mis avec empressement et avec un frisson de crainte à l'ouvrage, seulement à la pensée de l'étreinte irrésistible et terrifiante de ton bras, et je ne m'arrêterai certainement qu'au bout de mon papier.

J'ai reçu, en même temps que la tienne, une longue lettre de Lactance, dans laquelle il me donne beaucoup de détails sur ce beau Paris que je désirerais tant revoir. J'y réponds par le prochain vaisseau à vapeur. J'ai fait la même remarque que toi quant au progrès moral de Lactance. Le sérieux chez lui s'allie à beaucoup d'esprit, et le style et le fonds de ses lettres indiquent du talent et de la réflexion.

Tu me parais décidé à rester aux États-Unis un an encore au moins. Ma dernière lettre t'a fait voir quelles étaient mes idées à cet égard. Je crois encore plus que jamais que tu serais mieux ici sous tous les rapports. Si tu croyais pouvoir parvenir à introduire en Canada cette laine végétale, dont tu me parles, ce serait rendre au pays un immense service, et tu y trouverais en même temps un avantage et des chances d'établissement et de prospérité que la loi ne t'offrira nulle part aussi belles et aussi prochaines. Je serais content, si dans ta réponse tu me donnais quelques détails sur le coût probable d'un établissement fait dans le but de tirer parti de cette

¹⁰¹ Amédée note : « Reçue mardi 12 avril 1842; S^t Hyacinthe, 3 avril 1842. Cousin Louis Dessaulles. »

découverte. Tu ferais bien d'y penser sérieusement et de prendre pour toi-même toutes les informations nécessaires.

J'ai à peu près renoncé à l'idée de fabriquer du sucre de betterave. Il me paraît prouvé qu'il serait difficile de soutenir la concurrence avec les sucres des îles. D'ailleurs dans les pays aussi nouveaux que celui-ci, qui par conséquent offrent peu de ressources et de fortunes, il faut s'attacher à la fabrication des objets de nécessité et non de luxe. Ainsi, le savon, la chandelle, l'huile, les cuirs sont des objets dont la fabrication est profitable, parce que ce sont les masses qui les achètent. Et que fit-on de grands établissements, il y a certitude qu'ils seront toujours en arrière de la consommation, et quand on est sûr de travailler, on est sûr de gagner, au lieu que si on place des capitaux sur des manufactures dont les produits ne doivent se consommer que dans les familles aisées, on est presque sûr d'être en avant de la consommation; les fabriques par conséquent languissent, on ne peut retourner son argent assez souvent, les intérêts vous mangent et vous finissez par vous trouver gros Jean pire que devant.

La manufacture de savon et de chandelle devient de plus en plus importante. La fabrication de feuilles de ouate offre un énorme profit, mais malheureusement vous manquez la vente, votre marchandise vous reste un an sur les bras. Ça n'est pas du tout commode. Néanmoins, comme il m'est bien démontré que, toutes dépenses payées, le profit excède encore cent pour cent : cela vaut bien la peine. Et je ne connais rien dans le fait qui paie mieux.

Je vais faire semer, ce printemps, beaucoup de graine de pavots et de soleils. On fera facilement avec ces graines de l'huile à lampe et même de l'huile de table. Une très grande partie de l'huile qui se consomme non seulement en Amérique, mais même en Europe, sous le nom d'huile d'olive, est faite avec la graine de pavots. Mon Schmeltz, que tu connais, a travaillé en France dans une manufacture d'huile de pavots où on fabriquait plusieurs milliers de tonnes par année. L'huile de soleils vaut le spermaceti pour les lampes.

Nous avons aussi une distillerie et brasserie que j'encourage. Elle commence à prendre de l'essor. Le propriétaire de cet établissement est extrêmement laborieux et honnête, mais le malheur s'est acharné sur lui, jusqu'à il y a deux ans, d'une manière vraiment extraordinaire.

La fonderie va toujours bien. J'ai l'espoir qu'une tannerie sur un pied considérable va s'établir bientôt ici. Si tu veux bien venir y faire des

couvertes, des capots et des tuques avec ta laine végétale, tu seras reçu à bras ouverts.

Nous avons maintenant des bureaux d'enregistrement et un bill de judicature. La justice est à nos portes et nous coûte plus cher que quand il fallait aller la chercher à Montréal. Le gouvernement, par exemple, y trouve l'avantage d'avoir un grand nombre de places importantes à donner, et par conséquent d'avoir d'officieux et zélés défenseurs et espions partout. Tu connais sans aucun doute les juges et les registrateurs, par le moyen des papiers publics.

Ces lois dont il faut remercier le savant Conseil spécial sont un chaos inextricable auquel les hommes de lois les plus habiles ne peuvent rien comprendre. Plusieurs articles sont contradictoires et par conséquent, dans certains cas, les deux partis peuvent avoir raison. La loi des bureaux d'enregistrement viole des droits acquis d'une manière quelquefois infâme. Les places de registrateurs ont été données soit à d'enragés tories, soit à des membres complaisants canadiens ou anglais de la Chambre unie. Les salaires de tous ces officiers, juges, registrateurs, greffiers, etc., dépassent la somme de 25 000 louis, car on a multiplié les places d'une manière ridicule.

Les municipalités n'ont pas toutes fait ce qu'elles auraient dû faire, mais enfin quelques-unes ont marché et les autres apprendront. Tu as pu voir par *Le Canadien* que celle de Saint-Hyacinthe avait passé des résolutions blâmant d'une manière positive les lois nouvelles qui affectent les droits ou les propriétés du pays. Deux ou trois autres l'ont imitée, mais ça n'a malheureusement pas été général. Néanmoins, il ne faut désespérer de rien. Si le gouvernement, qui a un amer regret maintenant d'avoir établi de belles institutions, ne les détruit pas, les membres des municipalités seront bientôt formés et marcheront nécessairement dans le sens de l'intérêt général.

Tu n'as pas d'idée du changement qui s'est opéré parmi les membres de Saint-Hyacinthe. À la première session, Chaffers¹⁰² qui, tu sais, est *warden*, leur avait fait faire, les premiers jours surtout, à peu près ce qu'il avait voulu. Néanmoins, une assemblée, que nous fîmes à la chambre de nouvelles, où les principaux d'entre eux furent invités et où on traita d'une

¹⁰² William Unsworth Chaffers (1798-1852), époux de Catherine-Henriette Blanchet. Négociant à Saint-Césaire.

manière franche et modérée les questions qui devaient être proposées l'avant-dernier jour, commença à les faire réfléchir. Chaffers éprouva une forte opposition, qu'il réussit néanmoins à surmonter, mais pendant la session de février, le conseil l'a envoyé, comme on dit en canadien, sous le four¹⁰³ et tout a bien été, et dorénavant il n'aura que sa voix prépondérante et rien de plus. Je t'assure que cette fermeté du conseil a eu beaucoup d'effet sur lui. Il est de mauvaise humeur mais il ne peut rien faire, et je suis sous l'impression qu'il est un de ceux qui ont conseillé l'abolition du système municipal.

Plusieurs conseils se refusent absolument à taxer. C'est un malheur et une erreur de leur part. Si on ne veut pas marcher avec ce système, on nous en privera car on le désire, et nous aurons perdu ce que je regarde comme notre grande, peut-être notre seule, chance de salut aujourd'hui. Il n'est pas nécessaire d'imposer à tort et à travers des taxes onéreuses, mais quelques taxes dont le produit serait appliqué à répandre l'éducation et à faire quelques améliorations locales qui sont d'une urgente nécessité, ne peuvent que produire du bien sous tous les rapports; et en marchant au moins un peu, nous aurons probablement la chance de conserver un de nos grands moyens d'importance politique.

Maintenant, il me reste peu de place pour te parler de la famille. Je n'ai guère que de bonnes nouvelles à te donner. Mme Bruneau et M. le curé¹⁰⁴ sont bien. À la Petite-Nation, de même. À Montréal, Mme Viger qui avait eu longtemps le pied démis, se l'est fait remettre, mais à présent c'est au genou qu'elle souffre. Mon oncle est bien. Mlle Marie-Anne ne voit plus que des sorciers dans et autour de la maison. Mon oncle Louis Viger est bien. M. Cherrier est toujours dans un état pénible : ses fortes migraines, accompagnées de vomissements, reviennent souvent; Mme Cherrier est aussi assez souvent malade. Chez M. Donegani, la santé est parfaite. Il fait semblant de vouloir aller en Europe; je ne crois pas qu'il réalise ce projet, au moins cette année. À Saint-Denis, nos vieux parents sont tantôt bien, tantôt indisposés, sans l'être bien gravement. Mlle Plamondon a été sérieusement malade, il y a deux ou trois semaines, elle est mieux à présent.

¹⁰³ *Envoyer sous le four* : envoyer promener. *GPFC*.

¹⁰⁴ Allusion à Marie-Anne Robitaille (1763-1851), veuve Bruneau, et mère de Julie Bruneau-Papineau. Elle demeure à Verchères chez son fils René-Olivier Bruneau, curé.

Je ne crois pas que ma tante Cavelier puisse aller loin. Elle affaiblit toujours.

Ici, nous ne pensons qu'à nous bien porter, mais mon oncle Augustin est dans un état un peu inquiétant. Il va toujours mais il devient si triste, si sombre qu'il faut qu'il y ait chez lui quelque chose, soit moral, soit physique, qu'il s'obstine à cacher. Cadoret et sa dame sont bien. Mme Morison a un gros garçon¹⁰⁵ depuis environ six semaines. Elle est passablement bien. Au collège, rien de nouveau. Je n'ai pas pu te parler de notre église, ce sera pour une autre fois. Quant à tes habits, nous croyons que tu ferais mieux de les acheter à New York. On n'a pas tes mesures, et envoyer les étoffes en pièce est difficile, car il n'est pas commode de prier quelqu'un de se charger d'un article qui peut l'exposer à la confiscation de ses malles.

Adieu. Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Amédée Papineau

À Monsieur A. Papineau¹⁰⁶

Avocat
58 Wall Street
New York

Saint-Hyacinthe, 6 avril 1842

Mon cher Amédée,

Ma réponse à ta lettre du 12 janvier était depuis une heure seulement sur la route de New York, quand nous avons reçu ta dernière, du 28 mars.

J'y réponds immédiatement pour te prouver qu'il ne m'en coûte pas d'écrire quand je ne suis pas enterré dans l'ouvrage jusque par-dessus les oreilles. Depuis quinze jours que je n'ai pas voyagé, j'ai pu me mettre au

¹⁰⁵ Francis Morison (1842-1909), né à Saint-Hyacinthe le 30 janvier 1842, fils de Donald George Morison, notaire, et de Rosalie Papineau.

¹⁰⁶ Amédée ajoute : « Reçue samedi 16 avril 1842. S^t Hyacinthe, 6 avril 1842; cousin Louis Dessaulles. »

niveau de mes affaires, et rattraper le temps perdu. Depuis le commencement de janvier au 20 mars, je n'ai pas été une seule fois, six jours de suite, à la maison, Mes affaires m'obligeaient de voyager presque continuellement; et une fois arrivé à la maison, il me fallait nécessairement me mettre au courant de ce qui s'était fait durant mon absence : examiner les transactions passées à l'office, parcourir les livres de recettes, étudier le tout pour exercer la surveillance nécessaire sur ceux que j'emploie, et ce travail me tenait bien souvent jusqu'à deux heures du matin. D'ici à deux mois, je serai peu occupé, mais une fois juin arrivé, la besogne m'arrivera plus fort peut-être que jamais. Tiens note de cela.

Il me faudra, dans le cours de cette année, faire enregistrer nos obligations, contrats et transactions de toute espèce, régler définitivement nos affaires avec les habitants et suivre avec activité mes affaires courantes que je vais essayer de diminuer, car elles m'occupent tellement que je ne peux plus trouver le moyen de lire, et il faut pourtant que j'étudie et beaucoup.

Je vois par ta lettre que tu es toujours décidé à te faire naturaliser citoyen américain. Je ne vois pourtant pas trop à quoi peut te servir cette naturalisation, si tu es décidé à venir demeurer en Canada. Étant citoyen américain, tu seras privé, dans une province anglaise, de certains droits civils. Cette démarche, qui sera inévitablement connue, t'attirera peut-être des tracasseries, des désagréments, et d'ailleurs si tu acquiers des propriétés ici, tu as intérêt de rester sujet britannique, et si tu décides à revenir, tu ne peux, il me semble, avoir aucun intérêt quelconque à devenir citoyen américain. Ç'eût été parfait, si tu te fusses décidé à y passer ta vie; mais je crois que si tu reviens définitivement en Canada, cette démarche ne peut que t'être désavantageuse sous plusieurs rapports. Si ton exil aux États-Unis ne doit pas continuer, pourquoi le compléter, selon ton expression. Ne va pas croire que je sois très fier, moi, d'avoir l'honneur d'être sujet britannique. Il n'y a pas de doute que la qualité de citoyen américain vaut mieux, mais enfin si tu demeures ici, tu es jusqu'à un certain point de fait sujet britannique, et je suis porté à croire que ton intérêt, bien entendu, est de l'être aussi de droit. Au reste, je suis loin de croire que mes idées à cet égard valent mieux que les tiennes. Je ne me permets de te faire ces suggestions que parce que, dans ces cas d'incertitude, on aime ordinairement à avoir l'avis de ceux qui nous intéressent et qui s'intéressent à nous.

Je t'ai dit dans ma dernière lettre que je te parlerais de l'église. Je vais tenir ma parole. Les murs ont été élevés, l'année dernière, à la hauteur de 26 pieds. Ils doivent, d'après les plans, l'être à celle de 40. Par conséquent, il reste 14 pieds de maçonnerie à faire, et ensuite la toiture, la voûte, les galeries, planchers et boiseries. Il n'y a par conséquent qu'à peu près le tiers de l'ouvrage de fait. Comme la répartition n'est payée par la paroisse qu'en onze années, l'entrepreneur qui s'était obligé de livrer l'église à Noël 1841 (et qui n'a fait que le tiers de l'ouvrage) a été obligé de recourir à des emprunts dont la fabrique s'était obligée à payer les intérêts. Aujourd'hui, il ne peut trouver d'argent nulle part; et comme les quatre paiements de 1842, 43, 44 et 45 sont engagés dès à présent, il va se trouver dans l'impossibilité de continuer, et nous serons peut-être plusieurs années encore sans église. Tout cela est la faute du curé¹⁰⁷ qui, étourdi et entêté à son ordinaire, a voulu aller à la course malgré les représentations qui lui ont été faites, car quand il a commencé à exécuter ce plan de faire une église, il avait d'abord promis (car sans cela il aurait échoué) qu'on ne commencerait les travaux qu'après quatre ou cinq ans. Par ce moyen, la fabrique aurait eu de l'argent, n'aurait pas eu à payer d'énormes intérêts, et les matériaux amassés à la longue auraient coûté beaucoup moins cher. Lorsqu'on a vu que le curé voulait follement commencer tout de suite, on lui a fait les représentations; on a proposé de garder au moins la vieille église jusqu'à ce que la nouvelle fût faite, et de bâtir celle-ci en arrière de l'autre, ce qui aurait donné une place spacieuse, tout a été inutile. À présent il faut bien qu'il avoue sa bévue, mais nous n'en souffrons pas moins.

La chambre de nouvelles va toujours bien. Il y a toujours beaucoup de monde et le nombre des souscripteurs n'a pas diminué.

Je suis content d'apprendre que tu vas à Paris. C'est à présent le meilleur temps pour toi. Quant à nous, ce n'est pas facile, et je crois qu'il faut y renoncer pour le moment. Mais par exemple, il faut que tu viennes en Canada cet été; toi, cela te sera facile parce que tu as peu d'ouvrage. Si tu n'y viens pas, j'irai te voir l'automne prochain; et même si tu viens, j'irai peut-être te reconduire, car je commence à m'ennuyer des États-Unis. Je serais content de les revoir. Je vais aller prochainement à Montréal. Les chemins sont maintenant dans leur pire état, car c'est le moment du plus grand dégel. Si tu te décidais à venir, ce que j'aimerais beaucoup, tu peux

¹⁰⁷ Édouard-Joseph Crevier (1799-1881), curé à Saint-Hyacinthe de 1832 à 1852.

compter sur moi pour tes frais de voyage. Je ne t'ai pas dit, dans la précédente, que T. Doucet était greffier de la Cour de comté de Saint-Hyacinthe. Il a une charmante femme¹⁰⁸ qui vient de lui donner une grosse fille dont j'ai été le parrain, et maman la marraine. Je ne t'ai pas dit non plus, je crois, que Bellerose¹⁰⁹, aidé des avis et connaissances de Schmeltz¹¹⁰, a réussi à faire, outre du whisky, du gin et du rhum parfaits.

Adieu. Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



¹⁰⁸ Lucie-Angéline Mignault (1821-1879), nièce du curé de Chambly, a épousé en 1841 Benjamin Théode Doucet, notaire. Ils font baptiser à Saint-Hyacinthe le 1^{er} avril 1842 Marie-Anne-Euphrosine-Lucie-Rosalie Doucet. En effet, LAD est choisi pour parrain, et sa mère pour marraine. Rosalie Papineau-Dessaulles nous révèle que le mariage Doucet-Mignault s'était fait sans le consentement des parents. La fille Doucet née en 1842 deviendra comtesse, par son mariage avec Alexandre de Brigny, comte de Pakrowks et vivra à Moscou. Voir *Mémorial des honneurs étrangers conférés à des Canadiens ou domiciliés de la Puissance du Canada*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1885, p. 11.

¹⁰⁹ Michel-Hyacinthe Bellerose (1786-1843), brasseur, distilleur, époux de Sophie-Geneviève Lemaître-Lottinville.

¹¹⁰ Francis Louis Schmeltz (1819-1903), né en Prusse (Allemagne), décédé au Michigan. Venu en Amérique en 1834, à bord du *Poland* qui navigua du Havre (France) à New York. Établi peu de temps à Saint-Hyacinthe, Schmeltz devient ensuite fermier dans le canton d'Ash, comté de Monroe, Michigan. Il s'y maria vers 1858 avec Marie Anne Liedel et eut 13 enfants.

À Lactance Papineau

À Monsieur J.B.L. Papineau
Rue Monceau N° 23
Paris
L.A.D.

Saint-Hyacinthe, 27 avril 1842

Mon cher Lactance,

Je n'ai reçu qu'à la fin de janvier ta lettre du 22 novembre 1841. J'y ai répondu en mars, mais ma lettre n'est pas partie par une négligence impardonnable de la part du maître de poste, qui l'avait oubliée pendant huit jours dans ses tiroirs. Ainsi je n'étais pas en retard, et j'espère que je n'aurai pas à craindre dans ta prochaine une aussi verte semonce que dans ta dernière.

Nous avons reçu avant-hier la bonne et affectionnée lettre de mon oncle, de la fin de février. Elle nous a fait éprouver un vif sentiment de plaisir, mais ensuite c'est avec chagrin que nous y avons lu que ma pauvre tante s'était plus abandonnée à l'ennui, cet hiver, encore qu'auparavant. Il n'y a pas de doute que les fréquentes maladies des enfants devaient l'y disposer et les nombreuses ressources que Paris devait d'abord vous offrir contre l'ennui doivent être diminuées à présent que vous le connaissez si bien.

Nous avons bien des fois, depuis deux ans, parlé d'un voyage en Europe. L'exécution de ce projet devient plus impossible de jour en jour. J'ai fait, à mon retour d'Europe, l'impossible auprès de maman pour la déterminer à faire le voyage. Elle n'a pas cru pouvoir le faire alors et pourtant il me paraissait que c'était chose facile. À présent, je crois qu'il faut y renoncer, à moins de ces circonstances que les hommes ne peuvent ni prévoir ni maîtriser. Nous aurions été bien heureux d'adoucir votre exil et de vous faire goûter de ces moments de jouissances et de bonheur que la vie de famille seule peut donner. Avec mon oncle, maman et Rosalie auraient, avec infiniment d'avantage, visité la reine des cités modernes et admiré, avec plus de fruit, les grandeurs de son architecture et la magnificence, sans égale, de ses nombreux établissements de tous genres. Nous sentons toute l'habileté que vous inspirait votre désir de nous voir, mais comme

dit le proverbe : l'homme propose et Dieu dispose. Et, malgré l'indicible plaisir que nous éprouverions à vous revoir, nous sommes actuellement forcés d'y renoncer, car c'est d'une impossibilité absolue. Oh, tu n'as pas d'idée du désir que j'ai de retourner à Paris; je regrette vivement de n'y avoir pas passé au moins l'hiver. J'aurais dû suivre l'avis de mon oncle. Me voilà maintenant tellement engagé dans les affaires que je ne sais, ma foi, pas quand je pourrai m'en débarrasser pour réaliser ce beau projet d'un nouveau voyage vers l'Ancien Monde, qui est devenu presque un besoin pour moi. L'arrivée à Paris serait pour moi un beau moment.

J'ai reçu dernièrement plusieurs lettres d'Amédée. Il m'a fait part de son projet de voyage en Europe, que mon oncle nous a confirmé. Je suis content qu'il fasse ce voyage, à présent qu'il le peut facilement. C'est sans aucun doute le meilleur moment pour lui et, une fois de retour en Amérique, je crois qu'il ne doit pas se fixer ailleurs qu'en Canada. Ce n'est qu'ici qu'il trouvera la sympathie générale que son nom doit lui attirer, de vrais amis et des secours au besoin. La sympathie des Américains n'est qu'une sympathie de paroles; si quelquefois ils en ont véritablement, elle n'est dictée que par l'intérêt. Il parle de se faire naturaliser citoyen américain. Cette détermination est bonne sans doute, s'il est réellement décidé à passer sa vie aux États-Unis, mais je regarde cela comme impossible. Il ne peut se trouver bien qu'ici, et je regarde comme certain que ses chances d'établissement sont plus grandes et plus prochaines ici que nulle part ailleurs, et s'il se décide à rentrer en Canada, comme il sera jusqu'à un certain point, de fait, sujet anglais, il vaut mieux pour lui qu'il le soit aussi de droit. J'espère qu'il viendra nous voir avant de partir pour l'Europe. S'il n'y vient pas, je ferai certainement le voyage de New York.

M. Power a été hier sacré évêque à La Prairie, par les évêques Bourget, Gaulin et Turgeon. Il va aller à Toronto. On regarde comme probable que M. Prince sera bientôt nommé coadjuteur de Montréal. C'est bien certainement l'homme du clergé qui peut, avec le plus de fruit, occuper cette importante situation. Il tempérera le zèle bigot de l'évêque Bourget, qui ne sera content, je crois, que quand nous serons tous trappistes, et il apportera dans l'administration du diocèse des idées plus saines et moins rétrécies et plus de tact et de jugement, car à présent c'est pitoyable, souvent ridicule.

J'ai eu de la peine à conduire ma lettre jusqu'au point où elle est rendue, et je pars demain matin pour Québec. Je ne pourrai par conséquent pas

l'écrire aussi longue que je l'aurais désiré. Je la mettrai à la poste à Québec, et elle vous arrivera au commencement de juin¹¹¹. J'en mettrai une autre à la poste à la fin du mois, dans laquelle je vous parlerai plus au long de Saint-Hyacinthe et de la situation politique du pays. J'ai cru qu'il vaudrait mieux vous envoyer celle-ci, quoique moins longue, et réitérer.

Il y a environ six semaines que j'ai vu Mme Bruneau et M. le curé. Ils étaient bien alors. Et je sais qu'ils le sont actuellement. Mme Malhiot et Mme Park l'étaient aussi. M. Bruneau, de Saint-Denis, est généralement assez bien, et sa dame toujours dans le même état. Les deux jeunes demoiselles ont été malades cet hiver, mais leur santé est revenue. Mon oncle Séraphin est assez bien. Il est encore étonnant pour nous que la maladie si sérieuse qu'il a eue, il y a deux ans, ne l'ait pas de nouveau attaqué. Il est un exemple de ce que peuvent produire des soins aussi minutieux et continuels que ceux dont il est entouré. Ma tante a été sérieusement malade à la fin de l'hiver, des fatigues que lui ont occasionnées les exercices d'une retraite de trois semaines, que la paroisse de Saint-Denis a faite sous la direction des pères oblats, et Mlle Plamondon l'a été dangereusement. Elles sont mieux mais encore faibles, et le temps désagréable qu'il fait depuis quinze jours les empêche de se rétablir tout à fait. M. Chamard et sa famille jouissent d'une parfaite santé.

À Montréal, c'est la routine ordinaire. M. Cherrier est plus fort et ses deux petites filles sont tout à fait bien. La petite dernière nous rappelle beaucoup la pauvre Emma. Toussaint a été souffrant, tout le printemps, de rhumatisme. Sa femme n'est pas très vigoureuse. Son fils aîné, Adolphe¹¹², est au collège ici et paraît avoir envie de bien faire. Mon oncle Louis Viger est bien. Mme D.B. Viger croit, maintenant qu'elle s'est fait remettre un pied qui était démis, que le genou l'est aussi. Elle est très souffrante et marche avec difficulté. Mlle Marianne est toujours de plus en plus faible. Elle ne voit plus maintenant que des sorciers dans et autour de

¹¹¹ Beaucoup plus tard en juin, car la lettre porte ce tampon postal : « Québec L.C. May 12 1842 ».

¹¹² Adolphe Cherrier (1827-1902), cousin d'Amédée Papineau. Né à Saint-Denis-sur-Richelieu, fils de Toussaint Cherrier, musicien, et de Luce Bruneau, il étudia le notariat chez Théo Doucet et, en 1846, sous les conseils d'Amédée, il est employé comme greffier à la Cour de circuit et sera protonotaire en 1887. Adolphe Cherrier et Amédée seront très liés toute leur vie. Amédée lui servira de père lors de son mariage en 1856; il assistera même à ses funérailles le 4 mars 1902 en l'église Immaculée-Conception de Montréal.

la maison. Mon oncle Viger est assez bien et son appétit augmente au lieu de diminuer. M. Donegani, qui est venu avec sa famille passer l'hiver à la ville, est retourné depuis plusieurs jours à sa belle maison de campagne, qui est maintenant connue sous le nom de Villa Rosa. Il a fait de grandes dépenses et améliorations de tous genres, et il possède maintenant le plus bel établissement de Montréal. Il a été sérieusement malade, l'automne dernier, mais maintenant il est tout à fait rétabli. Mme Donegani est bien et ses deux enfants. Albina devient tous les jours plus belle et fera tourner la cervelle à bien des jeunes têtes, dans deux ou trois ans. Le fait est qu'elle sera d'une beauté vraiment remarquable, et son éducation sera soignée. M. Joseph Robitaille demeure maintenant au faubourg Saint-Laurent. Il jouit d'une assez bonne santé; et M. le major [Ignace] Robitaille est toujours galant et empressé auprès des dames. Mme Plamondon, malgré ses neuvaines, n'a pas recouvré l'usage de ses jambes; elle engraisse toujours et se porte bien. Mme Bruneau et Mme Bourret sont bien, je les vois peu souvent. Mon oncle Benjamin Papineau a été souffrant de son rhumatisme à la fin de l'hiver. Il a eu du mieux depuis quelque temps. Toute la famille de la Petite-Nation jouit d'une excellente santé. Le Dr Leman est tout à fait rétabli. Il a été, l'année dernière, très dangereusement malade.

Ma tante Cavelier est dans son lit depuis dix mois et ne peut maintenant vivre longtemps : toutes les sources de la vie sont à peu près épuisées chez elle.

Mon oncle Augustin est plus affaibli, moralement parlant, que jamais; ma tante est assez bien. Chez Morison, tout va assez bien maintenant; chez Cadoret, de même. Mlle Quesnel y demeure toujours et elle est passablement bien portante. Chez Thompson, Plamondon, le Dr Boutiller, la santé est parfaite. Célanire part dimanche pour les townships où elle a une place d'institutrice dans une famille respectable, à des conditions bien avantageuses.

Maman est depuis plusieurs jours chez M. Brunet¹¹³, à Saint-Damase. Il vient de perdre sa mère dont tu dois te rappeler. Elle a été inhumée ce matin¹¹⁴. Maman a été la voir lorsqu'elle l'a sue dangereusement malade,

¹¹³ François-Xavier Brunet (1803-1875), curé à Saint-Damase-sur-Yamaska de 1833 à 1869.

¹¹⁴ « Décès. Le 6 mai dernier, au presbytère de St. Damase, district de Montréal, dame veuve Jean-Baptiste Brunet, âgée de 60 ans. Son corps a été inhumé dans l'église paroissiale, en présence d'un grand nombre de personnes du clergé et des paroissiens. » *La*

et elle l'a vue mourir. Elles étaient amies depuis bien longtemps. Je ne t'ai pas encore parlé de Casimir. Il se plaît maintenant à Québec et travaille avec ardeur. J'ai pris le bon moyen. Maman s'y opposait toujours, sous différents prétextes. J'ai fait retenir sa place au collège de Québec et elle s'est décidée plus facilement après cela. La Sœur Sainte-Anne¹¹⁵ est maintenant tout à fait bien portante. Il y a deux ans, elle s'était démis un pied en tombant. Le docteur du couvent l'avait soignée depuis ce temps avec des poudres de différentes espèces; et comme le mieux ne venait jamais, j'ai envoyé à Québec un pauvre vieux, rebouteur, de Saint-Hyacinthe, qui, en moins d'un quart d'heure, lui a remis complètement son pied, et le lendemain elle marchait presque sans douleur, après s'être servie de béquilles pendant deux ans.

Maman a été atteinte de rhumatismes violents cet hiver; elle est tout à fait bien maintenant, ainsi que nous tous.

Voilà deux heures du matin qui sonnent et je veux partir de bonne heure. Adieu.

Recevez nos assurances de tendresse et nos meilleurs souvenirs. Et crois-moi ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



Gazette de Québec, 9 juin 1842, p. 3. Il s'agit de Marie-Josèphe Lemaire/St-Germain, veuve de Jean-Baptiste Brunet et mère du curé Brunet.

¹¹⁵ Sœur Sainte-Anne, née Marie-Josephite-Séraphine Truteau (1798-1888), chez les Ursulines de Québec.

À Amédée Papineau

À Monsieur L.J.A. Papineau¹¹⁶

Avocat

N° 58 Wall Street

New York

Saint-Hyacinthe, 5 juillet 1842

Mon cher Amédée,

Je suis bien aise de te faire faire la connaissance de M. LeBreton, négociant français, de Nantes, qui, quoiqu'il n'ait fait qu'un court séjour en Canada, l'a mieux observé et jugé que la plupart des étrangers qui viennent nous visiter. J'ai eu le plaisir de le voir à la maison et de lui faire voir ce que cette partie du pays a d'intéressant.

Je lui ai donné une lettre d'introduction pour mon oncle dont il désire faire la connaissance, quand il ira à Paris. Reçois-le comme un de nos amis et crois-moi ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Amédée Papineau

Saint-Hyacinthe, 13 juillet 1842

Mon cher Amédée,

M. Schmeltz, fils de notre manufacturier de ouate, savon et chandelle, te remettra celle-ci. Il est allé à New York pour acheter de la ouate brute. Il a une lettre de M. Fabre pour le jeune Bossange¹¹⁷ qui, je crois, lui aidera à en avoir. D'après ce que ce dernier a écrit à son oncle, il paraît qu'il serait possible de l'avoir à six mois. Cela conviendrait mieux à Schmeltz qu'un

¹¹⁶ Amédée ajoute : « Reçue sam. 23 juillet 1842. S^t Hyacinthe 5 juillet 1842. Cousin Louis Dessaulles. Introduction de M. Lebreton. »

¹¹⁷ Édouard Bossange (1820-1900), fils d'Hector Bossange, libraire à Paris, et de Julie Fabre. Il est marchand à New York.

terme moins long; néanmoins on pourrait sans trop de difficulté diminuer jusqu'à quatre mois.

Dans ma lettre à M. Bossange, je lui dis que je me regarderai comme responsable pour le montant de l'achat que Schmeltz pourra faire à New York, pourvu qu'il n'aille pas au-delà de cinq à six cents piastres.

Dans la présente, je t'envoie deux billets en blanc, signés par Schmeltz et endossés par moi. Si le jeune Bossange veut prendre les billets, ce qu'il regardera peut-être comme plus régulier qu'une lettre, qu'il remplisse lui-même les blancs (car j'ai envoyé deux formules en cas qu'il ne fût nécessaire de diviser la somme), ou s'il aime mieux ne régler définitivement qu'ici, ce sera pour nous la même chose.

Le service anniversaire de notre grand-papa¹¹⁸ aura lieu lundi prochain le 18 du courant. Une réunion de la famille se fera ici à cette occasion, et le mercredi suivant, l'examen se fera.

Rien d'extraordinaire. Toute la famille est bien portante. Je n'ai pas reçu de lettres de toi depuis les deux dernières que je t'ai écrites, et je sais que tu m'en as adressé une ou deux. Je tâcherai d'aller moi-même te remercier du trouble que tu te seras donné pour moi.

Ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles

Tu mettras le numéro et la rue à l'adresse de la lettre à M. Bossange.



¹¹⁸ Joseph Papineau (1752-1841), notaire à Montréal, député et seigneur.

À Eugénie-Rosalie Dessaulles

À Mademoiselle Dessaulles

St-Hyacinthe

District de Montréal

Canada

Via Kingston and Montreal

Lac Ontario, 6 août 1842

Ma chère Rosalie,

J'ai voulu t'écrire hier soir, à bord du *steamboat*, je ne l'ai pas pu à cause du tremblement causé par la machine. Je suis aujourd'hui à Rochester, au lieu d'être à New York, pour m'embarquer. Ayant vu que je pourrais apporter des nouvelles importantes à mon oncle, si je passais deux ou trois jours à Kingston¹¹⁹, et beaucoup de ces détails que personne ne peut donner dans une lettre, je me suis déterminé à le faire; en conséquence, je ne m'embarquerai que le 16 à Boston, et j'aurai l'avantage d'avoir la ligne la plus prompte et la plus sûre. Ce retard m'a donné le temps d'aller voir Niagara, où je serai demain matin à 4 h. J'en repartirai à 5 h après-midi, pour revenir ici, d'où je partirai dimanche matin à 7 h par le *railroad*. Je serai à Albany lundi matin et à New York lundi soir, ce qui me fera 170 lieues en vingt-huit heures. Je n'arriverai par la ligne d'Halifax que cinq jours plus tard que je n'aurais fait par le *British Queen*.

Rochester est une jolie ville, même une belle ville. L'industrie américaine s'y est déployée avec luxe. Il y a un très grand nombre de moulins à farine qui contiennent au-delà de 200 paires de meules, qui sont en pleine activité toute l'année. Toute la farine s'exporte en Angleterre ou en France. Le blé d'ici est aussi blanc que notre belle avoine en Canada.

Il y a aussi un grand nombre de manufactures de draps, des forges et des fonderies considérables; des machines à préparer le bois; et un immense atelier où on fait de superbes pompes à feu. Plusieurs canaux aboutissent ici, et il y a maintenant un chemin de fer qui va d'un côté à Buffalo, et de l'autre à Albany. Toutes les rues sont larges et bordées d'arbres. Les *Genessee Falls*, *American Scenery*, seraient magnifiques s'il tombait

¹¹⁹ Kingston, où siège le gouvernement de l'Union des Canadas.

beaucoup d'eau; mais dans ce moment-ci elles sont peu de chose. La curiosité la plus remarquable de Rochester est le cimetière qui se trouve sur le mont Holyoke. Les accidents du terrain sont admirables. L'étendue du cimetière est de 150 arpents. C'est quant au *spot*, site, le plus beau que j'aie vu sans en excepter celui du Père-Lachaise à Paris. Sous le rapport des monuments, par exemple, c'est différent. Tu verras dans l'*American Scenery* le point de vue du Mont Holyoke.

Nous avons eu cette nuit du gros vent sur le lac. Plusieurs personnes ont été malades. Je me tenais, comme j'en ai l'habitude, sur le devant du vaisseau, pour voir venir les lames; mais une, que je voyais venir avec plaisir, parce qu'elle était énorme, m'a tellement couvert d'eau qu'il m'a fallu battre en retraite. J'ai vu que je n'étais pas sur le *British Queen*.

Je suis parti de Montréal avec un M. Audubon¹²⁰, naturaliste français-américain, car il est né à la Louisiane.



Jean-Jacques Audubon

¹²⁰ Jean-Jacques Audubon (1785-1851), ornithologue et peintre animalier.

C'est un homme d'une réputation européenne aujourd'hui. Il a écrit sur l'histoire naturelle d'Amérique. Les distances qu'il a parcourues jusqu'à présent se montent à au-delà de 40 000 lieues. Il n'avait de lettres d'introduction que pour des Anglais. Je l'ai introduit à tous les membres canadiens et c'est à cela qu'il doit d'avoir placé deux copies de ses ouvrages dans les bibliothèques de la Chambre et du Conseil. Ils coûtent, avec les gravures qui sont les plus belles que j'aie jamais vues en aucun genre, et les cartes, 1 500 piastres. L'année prochaine, il part pour explorer tout le littoral de l'Amérique du Nord, depuis Gaspé jusqu'à La Nouvelle-Orléans, de là remonter le Mississippi jusqu'à St. Louis, de là remonter le Missouri jusqu'à la source; aller ensuite explorer tout le littoral ouest de l'Amérique du Nord, jusqu'aux possessions russes, remonter ensuite la rivière Mackenzie jusqu'à sa source, se rendre à la Baie d'Hudson et revenir à Québec. Et il m'a promis de venir prendre quelques jours de repos à Saint-Hyacinthe. Ce voyage lui fera parcourir plus de 6 000 lieues. Après cela, il abandonnera ses travaux scientifiques et jouira tranquillement de sa fortune. Il est aujourd'hui âgé de 57 ans.

J'ai vu les demoiselles Debartzch à Kingston. Je me suis rencontré avec elles à un grand bal chez M. Dunn¹²¹, le receveur général qui est marié à une demoiselle Duchesnay, de Québec, qui est très jolie. C'est vraiment, par la taille et les manières, une petite Française, quoique l'anglais soit plutôt sa langue naturelle. J'ai fait connaissance, de Kingston ici, avec un M. et une Mme Smith, de Kingston. M. Smith a autrefois très bien connu, à Terrebonne où il a demeuré, Mme Morison et Mme Chamard, M. Robitaille, Mme Laforce, de Québec, et plusieurs autres personnes de ma connaissance aujourd'hui. J'ai été avec sa dame à une fabrique de pianos. Elle m'a laissé lui en choisir un, et j'espère qu'elle ne s'en repentira pas. C'est une femme aimable, que je suis très content d'avoir rencontrée. Je voulais écrire à Morison, je n'en ai pas le temps. Dis-le-lui.

Mon griffonnage doit te prouver que je suis pressé. Je pars dans dix minutes pour Niagara. Je vous écrirai de N.Y., peut-être avant.

J'ai éprouvé aujourd'hui une chaleur de 77 degrés. Je suis sûr qu'à Saint-Hyacinthe il ne fait pas si chaud. J'ai laissé tout le monde bien à Kingston.

¹²¹ John Henry Dunn (1792-1854) a épousé en secondes noces (Québec, Anglican Cathedral Holy Trinity, 9 mars 1842) Sophie-Louise Juchereau Duchesnay, fille d'Antoine-Narcisse Juchereau Duchesnay, lieutenant-colonel de milice et seigneur de Beauport, et de Sophie Guerout. Receveur général du Haut-Canada *DBC*.

Respects et amitiés à tous ceux qui en méritent. J'embrasse maman et crois-moi ton tendre frère.

L.A. Dessaulles



À Lactance Papineau

À Monsieur J.B.L. Papineau

Rue Monceau N° 23

Paris

L.A.D.

Acheminée par E.R. Fabre

Saint-Hyacinthe, 1^{er} septembre 1842

Mon cher Lactance,

J'ai reçu hier, à mon retour de Montréal, ta longue et intéressante lettre du 14 juillet. Je te remercie de tous les détails que tu me donnes sur Paris. Ne crains jamais que je les trouve trop longs; ils m'intéressent beaucoup et me rappellent vivement les beaux instants que j'ai passés dans cette métropole de l'intelligence. Je ne t'ai pas écrit comme je le voulais faire lors de ma dernière lettre, parce que j'ai été absent depuis près de deux mois. J'entends par là que je n'ai pas passé trois jours de suite à la maison depuis ce temps. Je me suis jeté à corps perdu dans les affaires, et suivant l'expression canadienne, elles me mènent et me ramènent. Comme je ne me souviens pas précisément du contenu de ma dernière lettre, je me répéterai peut-être. Tâche en conséquence de mettre de côté, pour quelques moments, tes idées de perfection parisienne et de redevenir canadien tout pur, comme en 1835.

Il n'y a pas de nouvelles politiques bien importantes. Le Parlement va s'assembler le 8 [septembre¹²²]. On ne sait pas trop encore à quoi s'arrêter sur la conduite probable de sir C. Bagot. Je ne puis pourtant me résoudre

¹²² Le 8 septembre 1842 : « Ouverture de la 2^e session du 1^{er} Parlement par le gouverneur Bagot. » *Chronologie parlementaire*.

à croire qu'il apporte dans le gouvernement du pays autant d'impudeur et d'immoralité que lord Sydenham. La franchise et l'honnêteté sont peintes avec trop de vérité sur sa physionomie pour ne pas être porté à l'estimer. C'est certainement une des plus belles figures de vieillard que j'aie jamais vues.



Charles Bagot

L'acte politique le plus important dont on lui soit redevable est la nomination de M. Vallières comme juge en chef de Montréal. Les Canadiens en ont tous été contents et les Anglais ont à peine osé blâmer parce que le mérite de l'individu était trop éminent, excepté pourtant le *Herald*, mais il ne fait guère autorité. Les membres complaisants de la Chambre d'assemblée et ceux qui avaient été élus par les bâtons de lord Sydenham, qui avaient tous reçu des situations lucratives en récompense de leur empressement à aller au-devant de ses désirs et quelquefois au-delà de ses espérances, refusaient de se soumettre au jugement du peuple et de courir les chances d'une nouvelle élection. Sir Charles Bagot les a forcés de résigner. De Salaberry pour le comté de Rouville et Raymond pour celui de L'Assomption, ont été rejetés, et Walker et M. DeWitt élus à leur place. Turcotte aurait certainement perdu son élection à Machiche contre le Dr Malhiot sans la violence, et on espère que la contestation du docteur réussira devant la Chambre. Quoique ces deux actes fassent vraiment honneur à sir Charles, il n'en faudrait néanmoins pas conclure qu'il ne fera que de belles choses. Il est nécessairement lié; il n'a pu, par exemple, venir ici

qu'en s'engageant à maintenir l'union et, par conséquent, à tenir la population canadienne dans un état d'infériorité politique, mais cela n'empêche pas de prendre ce qu'il offre et de profiter de tous les moyens qui peuvent se présenter d'acquérir l'influence tant politique que morale.

Mon grand désir aujourd'hui est qu'on ne parle pas l'anglais en Chambre, comme on l'a fait malheureusement l'année dernière. Pourquoi nous soumettre volontairement, complaisamment même à une violation aussi flagrante et odieuse d'un droit non seulement constitutionnel mais naturel et imprescriptible. Il fallait l'année dernière commencer par protester énergiquement, non pas seulement par une simple déclaration de droit, mais protester de fait en ne parlant que le français, et nous aurions été plus respectés. Il fallait dire hautement : « Nous pourrions parler l'anglais, mais puisque vous voulez proscrire notre langue naturelle, nous y tiendrons plus que jamais. L'homme qui connaît deux langues est supérieur à celui qui n'en connaît qu'une; nous avons appris l'anglais, apprenez le français. »

Je crois fermement que notre état politique est bien loin d'être désespéré. Il nous faut de l'énergie, sans doute, mais je crois que nous n'en manquerons pas. Les institutions municipales commencent à produire leurs fruits. Les gens voient que c'est le pouvoir qu'on leur a donné, qu'il ne s'agit que de savoir s'en servir pour devenir puissants, et avant qu'il soit longtemps, nous le serons. Nous avons gagné, dans le cours de l'année, six voix, et c'est beaucoup. Des mesures importantes ont été emportées, l'année dernière, avec une seule voix de majorité en faveur du gouvernement.

Mon oncle [Denis-Benjamin] Papineau a été élu dernièrement au comté de l'Ottawa et ce qu'il y a de singulier, c'est que la moitié au moins du parti tory de cette partie a voté en sa faveur. Cette grande réaction s'est opérée pendant les sessions du conseil municipal, dont la grande majorité était tory. On regardait par conséquent un Papineau comme bien peu digne de siéger au sein d'une aussi honorable assemblée; aussi les premières paroles furent-elles presque des actes d'hostilité. Quand on en vint au positif et qu'il fallut proposer des mesures et les discuter, aucun de ces messieurs anglais ne put le faire d'une manière raisonnable. Ils étaient toujours en opposition avec un principe ou avec une loi. Le bon sens paraissait tout à fait en gribouillis avec eux, et ce fut un Papineau qui le fit paraître tout à coup dans l'assemblée, à leur grand dépit sans doute, mais il n'y avait rien à dire, c'était encore plus leur faute que la sienne. Quand

ils proposaient une mesure, mon oncle, avec sa discussion toujours tranquille, mais ferme et serrée et toujours appuyée sur des lois ou des principes, renversait tout leur échafaudage d'ignorance et d'ineptie, tout en leur faisant des compliments sur leur empressement à promouvoir le bien-être du comté, et on finissait toujours par le prier de rédiger lui-même les projets. Cela en est venu au point qu'il a plusieurs fois rédigé les projets de membres qui voulaient proposer des mesures auxquelles ils savaient d'avance qu'il s'opposerait. Et le public qui assistait aux séances faisait sur tout cela ses réflexions et on entendait des individus se dire : « Mais c'est M. Papineau qui est le conseil. »

Une commission de la paix est sortie, elle n'est pas sans défaut mais je crois pouvoir dire qu'elle est passable. Ici ont été nommés magistrats, d'abord Leclère qui était magistrat stipendiaire depuis deux ans; Holmes¹²³, registrateur du comté, frère du caissier de la Banque de Montréal; Simon Lespérance, 3. Et, du bon côté, MM. Boutiller, Cartier, Papineau, de Labruère, Dessaulles, 5.

J'ai fait, l'automne dernier, la connaissance d'un M. LeBreton, marchand de Nantes, qui est venu essayer d'établir des relations commerciales avec le Canada. Après avoir été passer l'hiver aux États-Unis, il est revenu en juillet et je l'ai fait voyager dans nos campagnes du sud. Il est venu à la maison, nous sommes allés ensemble à Saint-Pie visiter la tannerie de Bridgeman¹²⁴, et nous avons fini par aller gravir la montagne de Rouville. Il était ravi de la beauté de ce point de vue auquel, je crois, rien n'est supérieur. Il a été aussi très content d'avoir visité la campagne et d'avoir été à portée de connaître l'état réel des habitants. Saint-Hyacinthe lui a plu beaucoup, et comme vous le verrez sans aucun doute, l'hiver prochain, car

¹²³ James Holmes : « Avis est par le présent donné que le Bureau d'Enregistrement pour le District de St. Hyacinthe, en vertu de l'Ordonnance de la 4^e Victoria, Chap. 30, est ouvert au Public depuis mardi le 11 [janvier] du courant dans la maison actuellement occupée par Léon Dugas, Ecuier Député Régistrateur du dit District, sise au village de St. Hyacinthe, et dernièrement occupée par feu Jean Rocque. JAMES HOLMES, Registrateur. » *L'Aurore des Canadas*, 8 février 1842, p. 4.

¹²⁴ George W. Bridgeman. « Il n'y avait guère qu'un soupçon de village, en 1832, quand y arriva un Américain du nom de George W. Bridgeman. Ce nouveau venu possédait toutes les qualités de sa race : industriel, entreprenant, tenace, il était de surcroît habile en mécanique et possédait quelque fortune. Il acheta le pouvoir d'eau et construisit sur la rive sud de vastes tanneries et sur la rive nord, une scierie. » On parle ici du village d'Émilleville qui deviendra Saint-Pie. *La Voix de l'Est*, 27 mai 1972, Cahier 2, p. 6.

je lui ai donné une lettre d'introduction pour mon oncle, il vous en parlera. Ce n'est pas un homme brillant sans doute; mais il a un excellent jugement, observe bien et possède des connaissances pratiques, en fait d'industrie, qui l'ont mis à même d'apprécier à leur juste valeur ces stupides reproches d'inertie et d'ignorance que nous font messieurs les Anglais. Il m'a avoué franchement qu'il était loin de s'attendre à ce qu'il a vu et qu'il était réellement frappé des immenses progrès que nous avons faits depuis [17]59. Il avait peine à croire que la population canadienne, qui aujourd'hui monte à 600 000 âmes, ne fût alors que d'environ 30 000, et je lui remarquais que nous n'avions vu que l'augmentation naturelle de la population sans immigration quelconque. Je lui citais aussi, comme fait partiel, l'accroissement rapide de Saint-Hyacinthe. Le comté en 90 ne présentait qu'une population de 7 à 800 âmes seulement; aujourd'hui elle dépasse 23 000. C'est bien là certainement ce qu'on peut appeler du progrès.

J'ai eu le plaisir aussi de voir dernièrement M. Falconer, beau-frère de M. Roebuck, que tu as connu à Londres et que j'avais vu un quart d'heure seulement lorsque je suis passé. Je lui ai fait faire les mêmes courses qu'à M. LeBreton et il en a reçu à peu près les mêmes impressions. Il était tout à fait en extase sur la montagne de Rouville et ne cessait de me répéter qu'il n'avait encore rien vu d'aussi beau nulle part; qu'il était loin d'imaginer à quel point on avait poussé le défrichement dans ce pays-ci, et une aussi belle régularité dans sa division, et qu'il nous trouvait comme nation agricole bien supérieurs aux Hauts-Canadiens qui, pourtant, sont anglais; qu'ici les maisons des habitants étaient bien supérieures, qu'on y remarquait un air de propreté et d'aisance, qu'on ne rencontrait presque jamais en haut, que nos terres étaient mieux défrichées et que les habitants canadiens l'emportaient de beaucoup sur les autres par leur esprit de sociabilité et l'air d'honnêteté et de bon ton qu'on remarquait universellement chez eux. La visite dans les campagnes l'a rendu plus ami du Canada encore qu'il ne l'était auparavant. Au bas de son nom, qu'il a gravé sur le piédestal de la croix, il a écrit que « c'était une injustice criante que de reprocher sans cesse aux Canadiens leur manque d'industrie, et de débâter continuellement contre les institutions du pays, que les fermiers anglais avec le *free and common soccage*, n'auraient jamais aussi bien défriché et établi le Canada que les habitants avec leur prétendu système féodal. »

Je lui observai en riant que s'il arrivait à la connaissance du *Herald* qu'un Anglais eut pu émettre une pareille idée, il pouvait s'attendre à d'aimables notes éditoriales de sa part.

– Le *Herald*, me répondit-il, est un infernal papier que je m'estimerais heureux de faire connaître sous son vrai jour en Angleterre.

J'espère voir prochainement trois commissaires envoyés aux États-Unis par le gouvernement français, qui désirent, à l'instigation de M. LeBreton qu'ils ont vu à New York, visiter le Canada. Je sais qu'il leur a donné une lettre d'introduction pour moi. Tout cela ne peut que nous faire du bien, et je m'empresse toujours de faciliter aux étrangers les moyens de nous connaître mieux que nous ne le sommes aujourd'hui.

Je ne t'ai pas encore parlé du collège et des examens de cette année, qui ont été plus brillants et plus solides que jamais. Ces messieurs méritent réellement la reconnaissance du pays pour les efforts incessants qu'ils apportent en perfectionnement de leur système d'éducation. Ils font étonnamment, vu leur peu de moyens. Leur examen de cette année les met certainement au-dessus de toutes les autres maisons d'éducation du pays, sans en excepter le séminaire de Québec, aux exercices duquel j'ai aussi assisté. Trois discours ont été prononcés dans le cours de la journée. Le premier avait pour objet l'éloge des sciences physiques et a été prononcé par un élève. M. Désaulniers a déployé, dans cette composition, tout son talent et fait usage d'une manière de raisonner à la fois concise, forte et brillante. Le second discours, composé par M. Raymond et débité par un élève, faisait l'éloge de l'éloquence. Ce qu'on a le plus remarqué dans ce discours était une magnifique allusion à O'Connell, parfaitement bien amenée et qui a été vivement applaudie. Le troisième, composé et prononcé par M. Raymond, a servi de discours de clôture et a été littéralement admiré. L'auteur y développait la manière dont les directeurs de la maison envisageaient leurs devoirs envers la société comme étant à la tête d'une maison d'éducation, leurs idées et leurs vues sur son perfectionnement qu'ils considéraient devoir être en rapport avec l'état de progression de la société et leur but en introduisant annuellement des modifications dans leur système d'enseignement. Mon oncle Denis Viger qui a assisté aux examens a été enchanté de ce discours, qui était vraiment de première force et rempli des plus hautes considérations morales, philosophiques et politiques. Il indiquait un homme d'un véritable talent, qui avait étudié et approfondi l'organisation des sociétés et les moyens d'assurer leur stabilité

et leur bonheur. Les applaudissements ont été vifs et prolongés; et maintenant nous importunons ces messieurs pour les décider à publier ces trois morceaux, et surtout le dernier, qui leur font infiniment d'honneur et servent à prouver qu'on ne sait pas seulement étudier en Canada mais qu'on sait aussi penser et tout aussi bien qu'ailleurs. La publication de ces discours aurait certainement l'effet de faire connaître mieux encore l'esprit qui préside à l'enseignement de ce collège et de faire sentir que là où l'éducation est basée sur des idées aussi vraies et aussi libérales, le résultat doit encore surpasser les espérances.

Nous sommes partis, il y a un peu plus de trois semaines, maman, Rosalie et moi pour Québec, dans l'intention [], car les dames n'y sont pas admises, d'assister aux examens du petit séminaire, qui ont plus d'intérêt pour nous depuis que Casimir y est. J'y ai assisté régulièrement et les ai trouvés excellents, mais en somme pas tout à fait aussi bons que ceux-ci. Le discours de clôture a été prononcé par un élève. On y a fait allusion à M. Demers, qu'on appelait l'homme du pays; et de la présence duquel les élèves se trouvaient privés à cause de la longue maladie qui le confine dans ses appartements depuis près de dix-huit mois; et ensuite à « l'illustre maison de Montréal, qui avait fait à celle de Québec l'honneur d'envoyer exprès pour l'occasion un de ses membres », puis un immense compliment. Entendant cette allusion à la maison de Montréal et voyant présents à l'examen MM. Raymond et Désaulniers, je m'attendais à une mention flatteuse de celle de Saint-Hyacinthe, mais à ma grande surprise on n'en dit pas un mot. Cette omission inexplicable me fit réellement de la peine et, le lendemain, j'allai exprès voir M. Parent, le supérieur en place de M. Demers, que ses infirmités rendent incapable de rien faire. Je lui demandai la permission de lui exprimer un regret à propos d'une inadvertance probablement qui s'était glissée dans le discours de clôture et je lui dis que je n'avais pu m'empêcher de regretter qu'ayant fait un si bel éloge du collège de Montréal, qui malheureusement le méritait si peu, on n'eût pas donné quelques mots de louange à celui de Saint-Hyacinthe, qui le méritait tant; que Saint-Hyacinthe les avait suivis et égalés dans l'impulsion qu'ils avaient donnée au progrès de l'enseignement, que Montréal au contraire était en arrière de 25 ans; que Montréal avait peu fait avec de grands moyens, et Saint-Hyacinthe beaucoup avec presque rien; il se hâta de me répondre qu'il était content que je lui eusse parlé de cela; que le discours de clôture n'avait pas été présenté à l'approbation des supérieurs

de la maison et qu'il le regrettait beaucoup, puisque ce manque d'attention avait pu peut-être faire croire aux messieurs de Saint-Hyacinthe qu'on ne leur rendait pas la justice qui leur était due; qu'il ferait attention à ce que dorénavant on ne publiât rien sans l'approbation du conseil et que tous les membres de la maison avaient été véritablement peiné de cet oubli. Je le priai de me pardonner la liberté que j'avais prise de lui faire part de cette observation, que c'était par pur intérêt pour la maison de Saint-Hyacinthe dont les directeurs faisaient de si grands efforts pour égaler celle de Québec dans la voie du progrès; et qu'une mention honorable de leurs efforts leur aurait été agréable et n'aurait fait que leur donner plus de courage pour combattre les difficultés sans nombre contre lesquelles ils avaient à lutter. Je le quittai ensuite, moi content de lui avoir témoigné mon regret et de voir qu'il avait su apprécier mes motifs, et lui content aussi de ce que je lui avais donné par là l'occasion de se [], m'a-t-il dit, aux yeux des messieurs de Saint-Hyacinthe qui, j'en étais bien sûr, ne lui gardaient pas rancune.

L'examen de physique et de chimie n'a pas été fait cette année aussi publiquement que []. Il a eu lieu en deux séances particulières auxquelles il fallait être invité spécialement, et qui se sont [] depuis huit heures du soir jusqu'à dix. Le cabinet de physique, le laboratoire de chimie, la bibliothèque, le cabinet de minéralogie sont de beaucoup les plus complets qui existent dans ce pays : on n'a, même aux États-Unis, rien de mieux jusqu'à présent. Ces deux séances ont été du plus haut intérêt, On y a parfaitement bien développé les nouvelles théories sur l'électricité, le magnétisme et plusieurs autres branches des sciences physiques, ce qui n'était pas tout à fait du goût du Dr Meilleur, qui assistait aux examens et qui tient fort aux idées de son temps. Il tient pour hasardé tout ce que MM. Harvey, Laplace et Gay-Lussac ont avancé sur les sciences physiques et fait opposition avec l'abbé Duchaîne. Tu as sans doute entendu parler de sa discussion avec M. Désaulniers sur l'effet des paratonnerres et leur utilité. Il en était encore à Newton.

Après avoir passé cinq ou six jours à Québec, nous en sommes partis avec Casimir dans l'*Unicorn* (steamer qui fait le trajet de Québec à Halifax, en communication avec les *steamers* transatlantiques) pour Kamouraska. Le *steamboat* ne pouvant y arriver parce qu'il n'y avait pas d'eau suffisamment, nous a laissés à la Rivière-du-Loup qui est huit lieues plus bas et par conséquent à 40 lieues de Québec.

Nous y avons passé la nuit de dimanche à lundi et nous avons été dîner chez M. Dionne à Kamouraska. Nous avons trouvé M. et Mme Casgrain¹²⁵ avec qui nous nous sommes rendus à la Rivière-Ouelle. J'ai laissé là ces dames à 10 h du soir lundi, et après avoir voyagé tant que la nuit a été froide et obscure, et la journée de mardi chaude et longue, je suis arrivé à Québec à temps pour le départ des *steamboats* de Montréal, où je suis arrivé mercredi matin. Après avoir terminé mes affaires, je me suis dirigé sur Saint-Hyacinthe où je suis arrivé dans la nuit. Il m'a fallu retourner à Montréal le samedi suivant pour une assemblée du comité de l'association des seigneurs dont je suis membre. J'y ai passé six jours et suis revenu le vendredi, quelques heures après ces dames, qui revenaient, de leur côté, de Québec.

Elles ont passé plusieurs jours chez M. Casgrain où elles se sont parfaitement amusées et elles ont vu, en remontant, M. Raby¹²⁶, curé de Beaumont, que j'avais vu un instant, quelques jours auparavant, et qui nous a tous chargés de vous présenter ses saluts les plus affectueux et ses souvenirs bien vifs et bien sincères. MM. Demers, Parent, Plamondon le peintre, nous ont aussi chargés de vous les rappeler. M. Demers surtout a demandé des informations très détaillées sur chacun de vous et m'a chargé spécialement de dire à mon oncle qu'il s'estimerait heureux de le revoir encore une fois avant de mourir. Je n'avais pas encore vu le district de Québec. Il est réellement très beau. Je n'ai rien vu nulle part qui en approche. Ni la partie de la France que j'ai vue, ni la Belgique, ni l'Angleterre n'offrent un aussi grand nombre de beaux établissements d'habitants que cette partie-là de ce pauvre Canada, auquel on ne daigne pas penser dans vos orgueilleux vieux pays. Je n'entends, comme de raison, pas parler des établissements des gentlemen farmers anglais, ni de ceux qui sur le continent cultivent autant par amusement que par intérêt. Je ne parle ni du fermier européen, car tous ces pays si vantés ont l'avantage de défendre au pauvre d'être propriétaire; c'est le riche aristocrate qui est maître de tout, au lieu qu'ici chacun a son coin où il est chez lui et maître après Dieu de ce qui s'y trouve. Les maisons des habitants dans le district de Québec sont presque

¹²⁵ Pierre-Thomas Casgrain (1797-1863), marchand et seigneur à Rivière-Ouelle. Il a épousé Émilie Lacombe à Saint-Hyacinthe en 1818. Cette dernière, sœur de l'écrivain Patrice Lacombe, est amie intime de la seigneuresse de Saint-Hyacinthe.

¹²⁶ Louis Raby (1787-1843), curé à Beaumont de 1838 à 1843. Confrère de LJP au séminaire de Québec.

universellement grandes, belles et de la dernière propreté. Elles sont toujours blanchies ainsi que les granges qui atteignent très souvent une longueur de 200 pieds. Avant d'avoir vu le district de Québec, je croyais que le comté de Saint-Hyacinthe était la partie du pays où les habitants étaient le mieux logés et où l'air de prospérité était le plus frappant; mais je dois avouer que plusieurs paroisses d'en bas l'emportent quant à la beauté des établissements des cultivateurs et à leur apparence, quoique certainement ils soient ici plus riches réellement. Les habitants du district de Québec vivent avec plus d'économie, dépensent plus sur des choses utiles, et peu ou point sur ce qui n'est que d'agrément; ils ont plus de politesse dans les manières que ceux-ci, et leurs maisons sont meublées avec plus de commodité et d'élégance. La beauté des paysages en bas de Québec est incontestable et sous ce rapport nous n'avons rien à envier à aucun pays. Les vues de Québec n'ont rien de supérieur en Europe, d'après le témoignage d'un grand nombre de voyageurs qui ont visité Constantinople et Naples, et que j'ai eu l'occasion de rencontrer. M. Falconer qui a visité le Mexique et les États-Unis, qui a gravi le Saint-Élie¹²⁷ et les points les plus élevés de l'Amérique du Nord, disait positivement qu'il n'avait rien vu d'aussi beau que le point de vue de la montagne de Rouville. Ce pauvre Québec, par exemple, ressent fortement l'absence du siège du gouvernement. Il est pénible d'observer l'état stationnaire de la ville. Depuis que Kingston est la capitale, Québec va en arrière et les affaires y sont diminuées considérablement. Tu n'as pas d'idée du nombre de maisons à louer qu'on y voit. Montréal, au contraire, marche et s'améliore de jour en jour d'une manière étonnante. De grandes et belles maisons se construisent de tous côtés; les améliorations publiques marchent à pas de géant. Les quais sont entièrement terminés depuis le canal de Lachine jusqu'aux casernes, et offrent un magnifique développement de près de trois quarts de lieue d'étendue. La ville et les faubourgs sont illuminés par le gaz et les principales rues sont pavées en bois et bordées de beaux trottoirs. Il s'est construit, depuis dix-huit mois, cinq *steamboats* de première grandeur et d'une grande beauté. Le *Lord Sydenham*, le *Queen* et le *Montreal* descendent à Québec avec une vitesse de près de sept lieues à l'heure, et remontent contre le courant du Saint-Laurent, à présent qu'il y a compétition sur le peu des cinq lieues et demie à l'heure.

¹²⁷ Le mont Saint-Élie entre l'Alaska et le Yukon. 5489 m.

Il paraît certain maintenant que le siège du gouvernement sera fixé à Montréal. Les Montréalistes en sautent de plaisir, mais il me semble que dans l'intérêt du pays il vaudrait beaucoup mieux qu'il fût à Québec, parce que Montréal n'en a pas besoin, et qu'au contraire Québec ne peut pas du tout avancer sans cela, et surtout parce que la faction tory est beaucoup moins puissante et moins formidable qu'à Montréal.



À Lactance Papineau

Montréal, 7 septembre 1842¹²⁸

Saint-Hyacinthe marche aussi de son côté et va bien. La manufacture de savon et chandelle et de feuilles de ouate augmente en importance tous les jours. La fonderie, la distillerie et la brasserie donnent des profits à leurs propriétaires. Je viens de louer un pouvoir d'eau à un Canadien qui va établir une boutique sur un grand pied, dans laquelle on préparera le bois d'avance pour la construction des maisons. Je crois qu'un établissement de ce genre sera très utile à Saint-Hyacinthe et profitable au propriétaire. Il s'est bâti cette année un assez grand nombre de maisons dont une en pierre de taille. L'église est presque couverte maintenant. C'est un monument de l'ignorance du curé. Je t'en ai déjà parlé, mais aucun récit ne peut faire imaginer à quel point on a poussé la bêtise. Il eût été facile, avec pas plus de dépense, de faire quelque chose de passable, mais malheureusement, entre la tête du curé et le sens commun il y a antipathie impérieuse et invincible. C'est un malheur pour nous, et il est d'autant plus grand qu'il est irréparable, car quand la vanité se joint à l'ignorance et à l'entêtement, il n'y a plus de ressources.

La chambre de nouvelles se soutient bien. J'ai plus de peine à faire souscrire des fonds pour une bibliothèque publique. Cela viendra pourtant, et d'ailleurs le fait est que cette année nous avons été obligés de faire une amélioration d'une importance majeure, qui est l'amélioration du marché et des rues. Nous faisons actuellement ponter le marché en croûtes que

¹²⁸ Lettre sans introduction, sans adresse. Elle est probablement une suite immédiate de la lettre du 1^{er} septembre 1842.

nous faisons recouvrir de gravier. Ce mode de faire un fond solide est très durable et coûte peu. Ces dépenses montent à environ 60 louis. La chambre de nouvelles en absorbe 40. Nous préparons aussi un terrain pour une course de chevaux. Je n'étais pas chaud partisan de ce projet, mais enfin tout le monde le voulait et je n'ai pas cru devoir refuser. Les Américains viennent acheter beaucoup de nos chevaux, et une course aura l'effet de leur donner plus de réputation, et de porter les habitants à les bien soigner et en améliorer la race, et ils seront toujours sûrs de les bien vendre parce que le prix des chevaux augmente tous les jours et que les Américains préfèrent décidément nos chevaux, parce qu'ils supportent mieux la fatigue, sont moins maladifs que les leurs, et moins difficiles quant à la nourriture. J'ai fait à la maison quelques petites améliorations, comme plantation d'arbres, construction commode pour nos animaux, voitures, et balustrade corinthienne en avant du jardin qui est d'un joli effet; perfectionnement du jardin et plusieurs autres choses. Je continue surtout avec activité mes plantations.

Casimir est content d'être en vacances, et nous, nous sommes contents de son application cette année. Il a beaucoup grandi, dans six mois il sera de ma taille. Rosalie est parfaitement bien et n'a pas du tout peur des voyages et des courses. Maman jouit d'une bonne santé, à part ses douleurs de rhumatisme. Je me suis rencontré à Québec avec le curé Bruneau, qui est tout à fait bien portant. Mme Bruneau l'est aussi. M. Robitaille est à Verchères en ce moment, il se rendra peut-être à Saint-Hyacinthe. Il est toujours le même, jeune avec les jeunes, jeune encore avec les vieux. Je n'ai pas de nouvelles bien récentes de Mme Park, ni de Mme Malhiot, mais je sais qu'elles ne sont pas malades. À Saint-Denis, la vieille tante Cavelier est toujours dans le même état : elle ne se lève pas, croit toujours que sa fille est une sainte et que ceux qui la repoussent sont des persécuteurs. Mon oncle Séraphin, à peu près a pris le dessus, il est bien et nous pouvons espérer avec assez de raison qu'il ira au moins quelques années encore. Ma tante et Mlle Plamondon sont comme à l'ordinaire : des maux de tête et de jambes fréquents, mais le moral parfait. Chez M. Chamard, tout le monde crève de santé, vieux et jeunes. Mme Morison¹²⁹, qui a aujourd'hui

¹²⁹ Josephthe Warden (1763-1849), veuve depuis 1815 d'Allen Morison. Elle est mère de Marguerite-Anne Morison qui a épousé (1819) Olivier Chamard, marchand; mère aussi de Donald George Morison, notaire, qui a épousé Rosalie Papineau, fille de Denis-Benjamin et cousine de LAD.

80, n'en annonce pas 60. Mme Ouellet a 91 et jardine encore. Mlle Charnard est assez bien et élève sa petite sœur en vraie mère de famille. Elle a vraiment beaucoup de mérite. John aide à son père dans les affaires de commerce; je crois qu'ils ont formé une société. Il était à Kamouraska quand nous y sommes descendus. M. Bruneau et ses demoiselles sont bien; Mme Bruneau a été gravement malade à la fin de juillet. Elle est presque rétablie maintenant.

M. Donegani a été, à la fin de juillet, faire un voyage aux États-Unis avec le Dr Kimber. Il a été malade tout l'hiver dernier et une partie du printemps. La mort de M. William¹³⁰ l'avait frappé au point qu'il s'obstinait à croire qu'il mourrait aussi, lui. Il avait l'imagination tellement montée que nous craignons que ça ne devînt une idée fixe chez lui. Il désire beaucoup passer en Europe, mais ses affaires le retiennent. Mme Donegani a eu une petite indisposition la semaine dernière, qui n'a rien eu de grave. Elle se plaît beaucoup à la montagne maintenant que les améliorations sont terminées, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et que cet établissement est devenu le plus beau de tous ceux qui avoisinent la ville. Les enfants sont parfaitement bien élevés et étonnamment studieux. Albina¹³¹ devient plus belle de jour en jour. Elle fera, si elle continue, tourner bien des têtes et palpirer bien des cœurs. Mme Plamondon est toujours dans le même état d'impotence, mais bien du reste. Elle s'amuse à parcourir les jardins dans sa chaise roulante.

Mes oncles Denis et Louis Viger sont partis pour Kingston. Ils jouissent d'une parfaite santé. Mme Viger commence à marcher avec plus de facilité, c'est-à-dire qu'elle peut réussir à monter très doucement un escalier sans le bras de quelqu'un. Mlle Marianne tient bon et ferme, malgré sa faiblesse. Son existence est presque un phénomène; les organes sont tellement affaiblis qu'elle ne peut prendre presque que des liquides ou des gelées. Elle se félicite beaucoup d'avoir conservé un jugement sain à son

¹³⁰ William/Guillaume Donegani, jeune médecin, frère de John Donegani, marchand à Montréal. Il est mort à l'asile de Vanves (Paris). « Monomanie religieuse, avec tendance à la démence et à la paralysie », écrit à son sujet le Dr Rostan. LJP signa son acte de décès et paya son monument à Paris.

¹³¹ Marie-Louise-Rosalie-Albina Donegani (1831-1906), née à Montréal, fille de John Donegani et de Rosalie Plamondon. Elle épousera (Montréal, Saint-Patrick, 21 novembre 1859) Charles Selby.

âge et ne se doute pas le moins du monde qu'il fait continuellement fausse route.

M. Côme Cherrier est assez bien, Mme Cherrier a été malade la semaine dernière, mais ç'a n'a pas duré. Mme T. Cherrier est assez bien, mais elle relève d'une maladie assez violente. Son mari est bien portant et ses enfants.

Ma tante Benjamin Papineau est partie hier de Montréal pour la Petite-Nation. Elle est venue amener Auguste et Aurélie¹³², qui vont, l'un au collège de Saint-Hyacinthe, l'autre, au couvent. Le pauvre Casimir¹³³ a été obligé de laisser le collège pour un an, à cause de l'affaiblissement extraordinaire de sa vue. Il a passé les deux derniers mois de l'année au collège, condamné à ne pas étudier et à ne lire que deux heures par jour, ce qui ne l'a pas empêché de remporter tous les prix sans exception, car à présent ce ne sont pas les compositions et récitation de la fin de l'année qui décident des prix; ce sont celles de toute l'année. Mon oncle Benjamin est bien et rendu à Kingston.

Le Dr Nelson est établi à Montréal, il aura sans aucun doute la pratique qu'il mérite. Mon oncle Toussaint s'en va curé à Saint-Luc; il n'est pas fâché de laisser Saint-Jacques. La cure est passable, il est seulement malheureux qu'elle soit si éloignée de Saint-Hyacinthe.

Chez le Dr Boutiller, Thompson, Morison, Cadoret, Plamondon, oncle Augustin, tout va pour le mieux. Ma tante Benjamin Cherrier¹³⁴ est toujours aux Sœurs Grises et heureuse. Émery demeure à Montréal maintenant, et sa pratique commence à devenir importante. Il a beaucoup d'ouvrage et travaille en conséquence. Il aura, d'ici à peu de temps, une des belles pratiques de Montréal. Il est sage et studieux.

Les messieurs du collège vous présentent leurs respects et saluts. Ils sont toujours les mêmes et font d'incroyables efforts pour perfectionner leur enseignement et le mettre au niveau des besoins du jour. M.

¹³² Auguste et Aurélie Papineau, frère et sœur, deux enfants de Denis-Benjamin Papineau et d'Angelle Cornud. Auguste/Augustin-Cyrille entre au séminaire de Saint-Hyacinthe; Aurélie entre au couvent de la Congrégation de Notre-Dame.

¹³³ Casimir-Fidèle Papineau, fils de Denis-Benjamin Papineau et d'Angelle Cornud. Voir sa *Correspondance, 1837-1891* (édition de 2022).

¹³⁴ Marie-Marguerite Richer/Laflèche (1773-1855), veuve depuis 1836 de Benjamin-Hyacinthe-Martin Cherrier, arpenteur, député, à Saint-Denis-sur-Richelieu, beau-frère du notaire Joseph Papineau.

Raymond, dont la santé est toujours chancelante, va bientôt faire un voyage aux États-Unis pour tâcher de reprendre des forces.

Je vais, moi aussi, aller à New York, voir Amédée. Je partirai probablement le 25 et serai probablement une quinzaine de jours.

En voilà une longue tout de bon. J'espère qu'elle ne t'aura pas ennuyé.

J'oubliais de te dire que M. Daly est revenu d'Europe, et le bruit court ici qu'il a été faire des offres à mon oncle de la part du gouvernement, s'il voulait revenir en Canada. Il a même été dit, avant-hier, d'une manière positive, que vous étiez tous à New York. Ce serait vraiment un beau jour que celui où vous arriveriez au milieu de nous. Nous le désirons bien vivement, mais il faut se soumettre aux circonstances. Plus notre réunion sera retardée, plus notre plaisir sera vif et grand, quand nous aurons le bonheur de nous revoir.

Recevez toujours nos plus vifs embrassements.

Et crois-moi, mon cher Lactance, ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Rosalie Papineau-Dessaulles

À Madame Dessaulles
St-Hyacinthe
Lower Canada
Via Montréal, L.C.

Canal de l'Érié, samedi 8 octobre 1842

Ma chère maman,

Je suis parti hier de Rochester à 6 h du soir et je suis arrivé à Niagara ce matin à 6 h. Après avoir déposé mon portemanteau à l'hôtel le plus près de la chute, sur le territoire américain, je me suis immédiatement mis en route pour visiter en détail cette merveille de l'Amérique, dont on a si peu d'idée quand on ne l'a pas vue.

On traverse d'abord une partie des rapides, qui sont bien autrement effrayants que ceux du Long-Sault, sur un pont solide qui est à environ

deux arpents en-deçà de la chute. On se rend ensuite sur la *Goat Island*, à l'extrémité de laquelle on a sur sa droite la chute américaine et, sur sa gauche, la chute anglaise, la plus imposante des deux. La vue de ces deux immenses masses d'eau, qui vont avec fureur se précipiter d'une hauteur de 166 à 175 pieds, avec un bruit assourdissant et redoutable, et imprimant aux rochers gigantesques qui les entourent, un frémissement sensible, vous cause une émotion indéfinissable, mêlée tout à la fois de crainte, d'étonnement et d'admiration. L'homme a presque tout dompté, jusqu'à aujourd'hui, les éléments lui ont obéi, il les a fait servir à ses besoins ou à ses caprices; la mer n'est plus redoutable pour lui, et il brave avec impunité ses tempêtes. À Niagara, c'est tout différent. La grandeur du spectacle le confond et l'écrase; il sent son impuissance et sa faiblesse et, de quelque côté qu'il porte ses regards, il faut qu'il s'avoue à lui-même que là, il n'a pas seulement assez de génie pour comprendre et sentir cette grande convulsion de la nature.

J'ai monté au haut de la petite tour que vous pourrez voir dans les gravures de l'*American Scenery*; de là, on domine parfaitement la cataracte et les rapides au-dessus. Elle est solidement assise sur le roc, à vingt pieds de l'abîme. L'eau passe tout autour avec une effrayante rapidité et s'en va se perdre dans le gouffre avec un mugissement terrible. Rien ne peut donner l'idée de la grandeur de ce spectacle unique dans le monde. Après y être resté environ une heure, j'ai été descendre un immense escalier en spirale qui est à égale distance des deux chutes. Après avoir descendu 190 marches, on se trouve au pied d'une muraille de rochers de 200 pieds de hauteur, dont la cime a une saillie de près de 30 pieds sur leur base. Pour se rendre jusqu'à l'eau, il faut s'aventurer dans une espèce de précipice d'environ 80 pieds de hauteur et, arrivé au bas, l'eau de la chute paraît sortir immédiatement du ciel. Ici, l'effet est encore plus terrible qu'en haut, car le fracas avec lequel l'eau se brise et se réduit en vapeur sur les rochers est vraiment effrayant, et puis on regarde avec humilité les énormes pierres qui sont à 200 pieds au-dessus de sa tête et dont la chute serait absolument perpendiculaire, si elles venaient à se détacher de leur position.

9 [octobre]. On arrive enfin au pied même de la cataracte, vis-à-vis *Table Rock*, qui se trouve de l'autre côté de la rivière, en Canada. Comme ce n'est pas ici que tombe le plus grand volume d'eau, je ne m'y arrêterai pas. J'ai été, de là, visiter en détail la chute centrale puis la chute

américaine, en haut et en bas, puis j'ai été en chaloupe m'approcher de leur base, autant que le courant a bien voulu le permettre. J'aurais voulu en faire autant à la chute anglaise, mais c'est impossible : à 10 arpents, le bouillonnement de l'eau est tellement redoutable qu'il serait imprudent de lutter contre.

Vous pouvez vous apercevoir que ma main a tremblé en traçant ces dernières lignes. Le mouvement du *steamboat* est trop fort pour me permettre de continuer.

Je suis sur l'Hudson, dans le *steamboat Troy*. J'ai laissé Rochester hier matin, dimanche, à 7 h, en chemin de fer. J'ai passé à Canandaigua, Auburn, Syracuse, Utica, Schenectady et Albany, où je suis arrivé ce matin à 4 h, et que j'ai laissé à 7. La distance entre Rochester et Albany est de 100 lieues.

14 [octobre]. J'ai tant couru dans New York que j'ai été dans l'impossibilité de continuer. Je reviens à la chute. Ma dernière excursion a été dirigée du côté canadien, vers le *Table Rock*. C'est la position la plus dominante, et de ce côté il tombe beaucoup plus d'eau que sur le côté américain. Je suis encore descendu au bas de la chute, mais il faut auparavant se soumettre à une cérémonie assez désagréable. Comme au bas de *Table Rock* ce n'est plus seulement un nuage de vapeur qui vous entoure, mais une pluie à côté de laquelle les plus fortes averses ne sont rien du tout, il faut, avant d'y descendre, laisser ses habits à une maison et on s'affuble d'une grande chemise de flanelle, de caleçons de grosse laine et de culottes de toile par-dessus, puis d'une grande chemise de toile huilée qui tombe sur les pieds, et d'un chapeau recouvert d'un capuchon huilé aussi. Après cela, le guide prend le devant et vous descendez un long escalier en spirale qui vous conduit à la base des rochers. Arrivé immédiatement au-dessous de *Table Rock*, le bruit devient si fort qu'il est impossible de s'entendre parler, et les rochers ont une saillie de 40 pieds sur leur base. On trouve là une forte corde, solidement scellée dans le roc, qui sert d'appui et de conducteur. Alors on ne rit plus de son accoutrement, et on prend à poignée sa présence d'esprit et son sang-froid, car un faux pas vous enverrait dans l'abîme; on a encore 100 pieds à faire avant d'arriver sous la chute même qui, en cet endroit, tombe d'une hauteur de 166 pieds. L'air comprimé par cette énorme masse d'eau s'échappe avec tant de violence, qu'il serait impossible d'avancer sans la corde dont j'ai parlé tout à l'heure; d'affreux torrents de pluie vous inondent et il y a des moments où il faut

s'arrêter pour respirer et ne pas étouffer. Enfin, quand on sent la pluie diminuer un peu d'intensité, on regarde autour de soi et on voit l'eau tomber à vingt pieds en avant.

On s'avance sous la chute même environ 60 pieds. Celui qui ne s'est pas aventuré jusque-là n'a aucune idée du terrible. Le mugissement sourd et puissant de la cataracte, l'ébranlement général des rochers énormes qui la soutiennent ou la reçoivent (on les sent trembler fortement sous soi), les torrents d'eau qui vous aveuglent et le sifflement de l'air comprimé qui sort avec fureur et vous attire fortement dans le gouffre, tout cela doit être vu pour être senti : c'est le dernier degré de l'effrayant et du sublime. Celui qui se contente de regarder de loin n'a rien vu et ne connaît rien de la chute.

Niagara a produit sur moi une impression profonde. On ne s'attend à rien de pareil, on est terrassé d'étonnement et d'admiration devant ce chef-d'œuvre de la création terrestre. Là est le doigt de Dieu, éternel et sublime.

Dites à M. Raymond de ma part que je désire fortement qu'il voie Niagara avant d'aller en Europe, et il pourra à son aise rire de toutes leurs mesquines merveilles.

J'ai été, hier et aujourd'hui, voir une exposition des produits de l'industrie américaine. J'ai été réellement frappé de la perfection de la coutellerie, de la serrurerie, de la gravure surtout, à laquelle rien n'est supérieur en Angleterre, et des étoffes en laine. Les draps américains noirs valent à peu près les draps anglais. On a exposé des étoffes tellement perméables par leur tissu qu'elles retiennent l'eau pendant plusieurs heures, sans que le dessous soit humide. Les instruments de physique et d'arpentage, l'orfèvrerie et la taille du verre sont rendus à un haut degré de perfection. New York s'est considérablement amélioré depuis trois ans. On a dépensé 16 millions de piastres pour faire venir l'eau de la rivière de Harlem. L'aqueduc qui l'amène ici a 18 milles de long. C'est un ouvrage égal à tout ce qui a jamais été fait de plus beau en ce genre. Je l'ai visité dans presque toute son étendue, ainsi que les bassins ou réservoirs qu'on a pratiqués en quelques endroits pour ménager des poids d'eau énormes destinés à faire monter l'eau dans les maisons, ou à alimenter les beaux jets d'eau qu'on a construits dans les parcs ou places publiques.

On peut bien crier contre les États-Unis et leur prétendue gêne monétaire, mais ils répondent à cela par des améliorations continuelles et un

progrès réel et rapide; quelques individus sont sans doute affectés de l'état actuel des affaires, mais la masse marche et va bien et vite.

Je pars dans dix minutes pour Boston, j'y serai demain, dimanche 16, à 8 h du matin, et à 2 h après-midi, je partirai pour Halifax, d'où je vous écrirai par l'*Unicorn*.

Votre tendre fils.

L.A. Dessaulles

Amédée laisse New York et s'en va à Saratoga, en attendant son départ pour l'Europe en janvier.



À Eugénie-Rosalie Dessaulles

À Mademoiselle Dessaulles

St-Hyacinthe

District of Montreal

Lower Canada

Via Pictou and Montreal

Halifax, 18 octobre 1842

Ma chère Rosalie,

Nous sommes partis de Boston dimanche à quatre heures p.m., et arrivés ce matin, mardi, à Halifax à 4 h, ce qui nous fait un voyage très court. La mer a eu plus d'effet sur moi qu'en 1839, je ne sais pourquoi, mais en effet je n'ai pas été à l'aise. J'espère que cela ira mieux.

Le capitaine espère faire un voyage prompt, peut-être de moins de dix jours, ce qui n'en ferait que 12 de Boston. J'en serai bien content.

Je suis dans le *Columbia*, excellent vaisseau pour la sûreté et la vitesse. Soyez tranquilles, tout ira bien. Le capitaine est un vieux loup de mer qui connaît son métier. C'est lui qui, dans cette ligne de *steamers*, a fait le plus grand nombre de courtes traversées.

Le temps est magnifique et le vent toujours à l'ouest; et les tempêtes d'équinoxe sont passées. Je t'écirai de Liverpool. Amitiés à tout le monde.

Je t'embrasse ainsi que maman. Ton tendre frère.

L.A. Dessaulles



À Rosalie Papineau-Dessaulles

À Madame Dessaulles
St-Hyacinthe
District de Montréal
Bas-Canada
Via Liverpool Halifax et Québec
Steamer Columbia

Paris, 16 novembre 1842

Ma chère maman,

Je suis arrivé ici le 9 du courant. J'y étais attendu, car j'avais écrit de Londres, néanmoins cela n'a pas diminué le plaisir qu'a causé mon arrivée. Ç'a été véritablement une fête, et je suis fâché qu'Amédée ne se soit pas décidé à faire la traversée en même temps que moi; malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il a préféré retarder jusqu'au mois de janvier ou de février.

Je voulais vous écrire par le *steamer* du 4, mais comme je n'ai pas eu le temps de le faire, ayant été mal informé de l'heure du départ de la poste, je n'ai pu que prier M. Debartzch au bas de la lettre que j'avais commencée pour lui, et que je n'ai pas eu le temps de finir, de vous écrire un mot. Je suppose qu'il l'a fait.

Je ne sais à quoi attribuer le malaise presque continuel que j'ai éprouvé, cette fois-ci, en mer, ayant été si peu incommodé en 1839; il faut que le mal de mer dépende de certaines dispositions du moment, dont on ne peut se rendre compte. J'étais pourtant aussi bien que d'habitude, quand je me suis embarqué. Le *British Queen*, parti le 7 d'octobre de New York, n'est arrivé à Portsmouth que le 4 de novembre, c'est-à-dire cinq jours après mon arrivée à Liverpool.

Quoique je ne sois parti que le 19, il a été obligé de relâcher aux Açores pour prendre du charbon. Vous pouvez croire si j'ai été content d'avoir

retardé mon départ, quand j'ai vu à mon arrivée à Londres qu'il était encore attendu.

L'arrivée à Paris m'a causé un vif plaisir. Il y a eu de grands embellissements pendant ces trois années dernières. Les fortifications seront complétées probablement dans le cours de l'année prochaine. C'est, pour les Parisiens, un vrai embellissement, mais l'ouvrage en lui-même est vraiment gigantesque et magnifique. Cette immense muraille a neuf lieues de tour et, si on suit tous les angles rentrants et saillants, elle en a près de vingt. Il y a, outre cela, quinze forts détachés dont la dépense égalera celle des deux tiers du mur d'enceinte. La colonne de Juillet est entièrement terminée. Elle est faite uniquement de bronze. C'est un ouvrage de toute beauté et le seul de ce genre qui soit éclairé à l'intérieur, depuis le haut jusqu'en bas. Il y a un grand nombre de jets d'eau et de fontaines qui n'existaient pas en 1839. Pendant mon séjour à Londres, il me semblait que je ne l'avais pas tout à fait assez appréciée relativement à Paris, mais ma foi quand je suis passé sur la place de la Concorde et que je me suis trouvé au milieu de cette espèce de rendez-vous de merveilles de tout genre, l'obélisque, les garde-meubles, la Madeleine, l'Arc de triomphe, les Tuileries, la Chambre des députés, le palais d'Orsay, le dôme des Invalides, les statues, les jets d'eau, les fontaines, les parterres et la rue de Rivoli (tout cela avoisine la place de la Concorde), je me suis avoué que Londres ne présentait rien de comparable, soit quant à la beauté intrinsèque des objets, soit quant à leur admirable disposition. Tout indique ici le goût des beaux-arts porté au plus haut degré. Les chefs-d'œuvre de la sculpture moderne se rencontrent dans les promenades publiques, les jardins, les cours des grands hôtels; et les chefs-d'œuvre de la peinture, dans les établissements destinés à les conserver. La galerie nationale et royale de tableaux à Londres offre environ 200 morceaux, d'une rare beauté sans doute, mais comme chiffre c'est une niaiserie. Le Louvre seul en contient plus de 5 000; le Luxembourg, environ 1 000; Versailles, 5 000. Et il y en a un très grand nombre encore dans tous les palais royaux. Je m'étais dit aussi que les établissements publics de Londres paraissaient, plus que ceux d'ici, dirigés vers un but d'utilité pratique et le développement de l'industrie. Eh bien, j'étais encore dans l'erreur. Il n'y a pas de doute que le *Royal Gallery of Practical Science* et le *Polytechnic Institution* ne soient de magnifiques établissements, mais ils ont leurs supérieurs à Paris. On parle des établissements manufacturiers de l'Angleterre; ceux d'ici, un peu

moins nombreux peut-être, ne leur cèdent en aucune manière en importance et en beauté.

J'ai visité avant-hier les forges de M. Cavé¹³⁵, près de la barrière Saint-Denis, et j'y ai vu un énorme marteau pesant près de 5 000 livres frapper de 95 à 100 coups par minute sur un cylindre de fer rouge du poids de 20 000, que huit hommes maniaient à leur aise au moyen de machines étonnantes par leur simplicité.

J'ai vu les Gobelins que je n'avais pas visités en 1839. On y copie avec la dernière perfection les plus beaux tableaux du Louvre avec la laine et la soie. On y fabrique aussi des tapis pour appartements, qui surpassent en beauté et en finesse tout ce qui [se] fabrique n'importe où.

J'ai revu la Madeleine avec bonheur. C'est le nec plus ultra de la perfection en fait d'architecture : le beau idéal ne peut pas aller au-delà du beau réel que présente cet admirable édifice. Je n'ai pas encore été à Versailles. J'attends à dimanche prochain, afin d'y aller avec Lactance, qui ne peut laisser ses études la semaine.

Je vais, sous quelques jours, retourner à Londres pour y finir mes affaires et tâcher d'aller vous rejoindre le plus tôt possible. J'y ai vu M. Roebuck, qui a eu pour moi la politesse empressée et affectueuse d'un ami. J'ai dîné chez lui. Il est accablé d'ouvrage, mais jouit d'une meilleure santé qu'il n'a fait depuis dix ans.

Je n'ai pas rencontré d'obstacles sérieux, et espère qu'avec son aide tout ira bien; mais je dois avouer que sans lui j'aurais été dans une position assez difficile, car il y a dans ce moment-ci une forte manifestation contre les French Canadians, à cause des mesures gouvernementales de sir Charles Bagot, contre lequel on fait jouer toutes sortes d'intrigues pour le faire désavouer par le gouvernement métropolitain. Mais on échouera parce que tout vient d'abord de sir Robert Peel.

Azélie a eu une petite indisposition qui n'a pas eu de suite. J'ai trouvé mon oncle le même absolument qu'en 1839, ma tante aussi, peut-être un peu maigrie pourtant. Gustave a grandi suffisamment; il deviendra, je crois, assez robuste. Ézilda a grandi un peu plus que je ne me l'étais figuré, mais pas assez, en revanche elle est large des épaules, plus que Rosalie. Azélie n'a que deux pouces de moins qu'elle. Marguerite est la même et est quelquefois malade.

¹³⁵ François Cavé (1794-1875), industriel français, inventa des machines à vapeur.

J'ai dîné chez M. Bossange dimanche. Il vous présente ses respects, ainsi que toute sa famille. J'aurais beaucoup encore à vous dire, mais l'heure presse, et je vous embrasse, ainsi que Rosalie, et tous ceux qui le méritent.

Les ouvrages en cheveux seront finis demain. J'espère que les difficiles en seront contentes. Adieu. Croyez-moi votre tendre fils.

L.A. Dessaulles



À Louis-Joseph Papineau

L'honorable L.J. Papineau
23, rue Monceau
F. Du Roule
Paris

Londres, 26 novembre 1842

Mon cher oncle,

Je suis arrivé sans accident avant-hier au soir. Je croyais trouver à Paris la diligence pleine de monde, et nous n'étions en tout que six voyageurs. Je ne serais pas surpris qu'on m'aurait trompé à Paris tout comme à Londres. Je suis arrêté ici, au bureau où l'on m'avait tant promis de me faire arriver par le *mail-coach* à Calais, plutôt qu'à Douvres par le *stage*; je leur ai témoigné mon étonnement de ce qu'ils se permettaient ainsi de tromper les étrangers; le chef du bureau m'a donné la mauvaise excuse que c'était probablement un nouveau commis qui m'avait donné ces faux renseignements, qu'ils m'en demandaient mille pardons et qu'ils feraient attention à l'avenir; mais je n'ai pas pu voir le commis qui se trouvait absent, et qui était bien loin d'avoir l'air d'un novice.

J'ai remis votre lettre à M. Roebuck qui vous répondra sous peu de jours. Il m'a chargé de vous présenter ses meilleurs respects en attendant qu'il le fasse lui-même. J'ai aussi vu M. Leftley à qui j'ai remis la lettre de M. Bossange, dans laquelle je vois qu'il a eu la bonté de me recommander très particulièrement. Je l'en remercie de tout mon cœur. Veuillez lui

présenter mes meilleurs saluts et remerciements. Je n'ai, quant à mes affaires, rien de positif à vous dire pour le moment. Je vous écrirai sous quatre ou cinq jours pour vous donner plus de détails.

J'ai reçu une lettre de D. Morison dans laquelle il me dit : « Je te prie de me rappeler au souvenir de ton oncle Papineau. Dis-lui bien que rien n'égale le contentement du peuple quand il le reverra. Il doit s'attendre à avoir encore l'influence qu'il a toujours eue. Le gouvernement doit comprendre que c'est lui, en rentrant dans le pays, qui y assurera une paix certaine. »

Les nouvelles de la famille sont satisfaisantes: tout le monde est bien. M. Raymond pensait sérieusement à s'embarquer. M. Debartzch m'a écrit un mot pour me dire qu'il avait été impossible de se procurer de l'échange pour le départ du *steamer* du 4, que, *quelque chose qui puisse arriver*, il m'en arrivera par celui du 19. Ainsi, comme je n'ai pas besoin d'argent, je ne vous importunerai que dans le cas où le *steamer* du 19 ne m'apporterait rien.

Il y a eu encore quelques faillites à Montréal, mais peu importantes. M. Falconer a retardé son départ, mais non Wakefield, qui est attendu dans quelques jours.

J'ai assisté hier soir à un concert extraordinaire donné par *The Sacred Harmonic Society*. Il y avait 220 musiciens et 350 chanteurs avec accompagnement d'orgue. La réunion a eu lieu dans l'Exeter Hall, Strand, et se composait d'environ 2 500 personnes. Les solos étaient parfois faibles, mais les chœurs étaient d'un effet saisissant. On a donné un motet de Haendel et un oratorio de Beethoven. La musique sacrée est et sera toujours la plus entraînante, la plus sublime; elle agit encore plus fortement sur l'âme, et les sons graves et prolongés d'un bel orgue contribuent grandement à lui donner cette énergie et cette sublimité qui lui est particulière. Il y avait des instants où ces 600 exécutants paraissaient n'en faire qu'un, tant ils chantaient avec cadence et ensemble, et les puissantes modulations de l'orgue, dirigé par une main habile, produisaient avec cela des effets magiques.

J'embrasse ma tante, Ézilda, Gustave et Azélie. Amitiés à Lactance, sans oublier Marguerite.

Je suis, mon cher oncle, avec toute l'affection possible, votre respectueux et obéissant neveu.

L.A. Dessaulles



À Eugénie-Rosalie Dessaulles

Londres, 2 décembre 1842

Ma chère Rosalie,

J'ai été forcé malheureusement de vous manquer de parole. Je suis dans l'impossibilité de m'embarquer le 4, comme je l'espérais avant de laisser l'Amérique. On ne va pas à la course en affaires sans s'exposer à tout perdre, et j'ai vu que je ne devais pas paraître pressé.

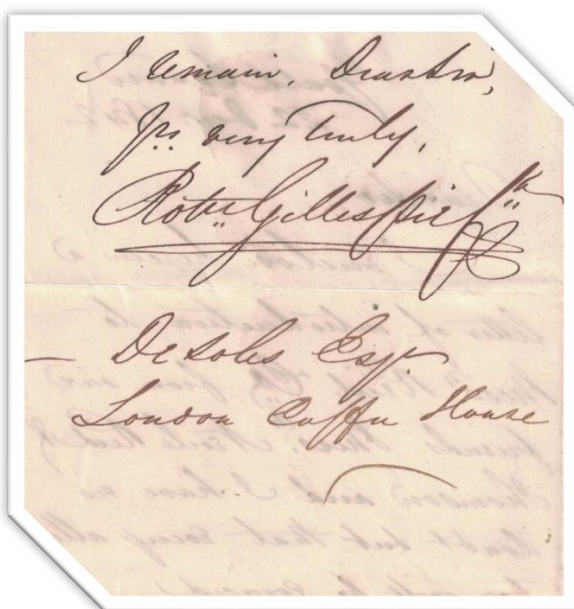
Je suppose que vous aurez reçu ma lettre du 15 de novembre, écrite de Paris. Je suis arrivé à Londres le 24 et me suis immédiatement mis à la besogne. J'ai fait beaucoup de connaissances, cette fois-ci, et j'ai le bonheur d'avoir des relations avec des gens excessivement polis et bons pour moi. M. Roebuck surtout est d'un empressement et d'une complaisance au-delà de toute expression. Je vais, ce soir, dîner chez lui où je rencontrerai MM. Hume et Leader. Mme Roebuck est aussi bonne et aimable que son mari; c'est une femme vraiment distinguée et d'une belle éducation. Ils n'ont qu'une jolie petite fille. C'est un intérieur de famille comme on en voit peu, je t'assure. M. Falconer leur a beaucoup parlé de nous dans ses lettres, et Mme Roebuck dit qu'elle reconnaîtrait maman si elle la voyait passer dans Londres.



John Arthur Roebuck

J'ai reçu une lettre de Delagrave hier, venue par le *Caledonia*. Il avait vu Morison qui lui avait [dit] que vous étiez bien portants. C'est le principal. Il m'annonce le mariage de Mlle Elmire¹³⁶ et de Drummond. Je m'attendais un peu à cette nouvelle; pourtant j'étais enclin à penser qu'ils attendraient l'hiver. Elle fera partie de l'infiniment petit nombre des femmes parfaites; quant aux maris, on n'en dit rien, on sait qu'ils le sont toujours.

J'ai été avant-hier au soir, sur l'invitation de M. Gillespie¹³⁷, à un grand dîner donné par les bienfaiteurs et souscripteurs de l'hôpital écossais.



¹³⁶ Josette-Elmire Debartzch, fille de Pierre-Dominique Debartzch et de Josette de St-Ours, épouse (Saint-Marc-sur-Richelieu, 16 novembre 1842) Lewis Thomas Drummond, avocat.

¹³⁷ Robert Gillespie (1785-1863), né en Écosse, mort à Londres. Marchand et homme d'affaires. Associé à Montréal avec George Moffatt et Samuel Gerrard dans le commerce de biens entre la Grande-Bretagne et le Canada. *DBC*. Une lettre de Robert Gillespie à « De Soles Esqr, London Coffee House », datée de Gould Square, 22 Dec. 1842, a été conservée dans les papiers de la *Collection Bélique*. La lettre vise à mettre Dessaulles en contact avec Nevile Reid & Co, banque établie à Windsor (1780-1914) en lien avec la banque royale d'Écosse.

C'est un établissement où on reçoit tous les pauvres malades écossais qui sont à Londres et on leur procure, après leur rétablissement, les fonds suffisants pour retourner dans leur pays. Le dîner était donné le jour de la Saint-André¹³⁸, au bénéfice de l'institution. Nous étions environ 200 personnes. Le comte de Haddington¹³⁹, un des vice-présidents de l'établissement, présidait au dîner. C'est un homme comme un autre, et moins futé, malgré sa noblesse et ses cordons et ses rachats que beaucoup d'autres. Il a néanmoins ces manières nobles et pleines de cordialité particulières à la grande aristocratie anglaise. Il y a eu musique pendant tout le dîner, mais comme c'était une réunion essentiellement écossaise, on n'a pas pu se passer de la cornemuse, plus communément appelée vèze¹⁴⁰ en Canada; et tu peux croire que les transitions d'une belle bande à un enragé souffleur écossais étaient loin d'être flatteuses à l'oreille. Une fois les nappes enlevées, on a bu à la santé de la reine, de son époux, de l'armée, qui vient de forcer les Chinois à s'empoisonner, de lord celui-ci et du duc celui-là, le tout accompagné de hourras hurlés d'une manière tout à fait britannique; aussi la vèze n'a plus osé reparaître. Le dîner a commencé à 6 heures et demie. Plus d'une heure auparavant, la galerie qui se trouve à une des extrémités de la belle salle du *London Tavern* était encombrée de dames qui étaient venues sans doute dans l'intention d'admirer les étonnantes dispositions gastronomiques de 199 estomacs de la vieille Bretagne. Je n'ai pas mis 200, car je dois avoir la modestie de faire soustraction du mien, qui n'était nullement préparé à une lutte aussi formidable. C'est l'usage ici : les dames assistent aux dîners publics, comme aux séances de la Chambre des Communes ou aux représentations dramatiques. Elles ne se retirent qu'avec les convives, c'est-à-dire qu'elles restent immobiles et silencieuses pendant six ou sept heures de temps, à regarder les évolutions rapides d'un redoutable régiment de carafes, et à avoir les oreilles délectées par les harmonieux accompagnements des santés politiques.

Plus on connaît Londres, plus on est étonné de son étendue, de son immense population, du prodigieux mouvement d'affaires qui y existe et des incalculables valeurs qu'il renferme. D'un côté, le dernier degré de l'opulence, mais de l'autre, la misère la plus affreuse et la plus poignante.

¹³⁸ Saint André, patron de l'Écosse.

¹³⁹ Thomas Hamilton (1780-1858), titré 9^e comte de Haddington, noble conservateur écossais.

¹⁴⁰ Vèze ou veuze : cornemuse.

Le contraste est peut-être plus frappant ici que nulle part ailleurs. Les riches s'ingénient à trouver mille moyens de dépense plus ridicules les uns que les autres : ainsi, chez un homme riche fashionable, on ne sert à table que les produits de la saison dernière; ceux de la saison actuelle ne doivent pas paraître. Quand les fraises, les pêches, le raisin sont en abondance, c'est comme s'ils n'existaient pas; mais quand on les paie 25 louis la pinte, vingt sous la douzaine, dix ou quinze louis la grappe, c'est alors qu'on les a en abondance.

J'ai visité hier, avec M. Roebuck, le Reform Club. C'est un édifice destiné aux assemblées d'un certain nombre de personnes qui se mêlent activement de politique. Il n'est ouvert que pendant quatre ou cinq heures tous les jours, et il ne sert guère aux rassemblements que pendant les sessions de la Chambre des Communes. L'édifice a environ 150 pieds sur toutes faces. Tous les appartements à l'intérieur sont revêtus des plus beaux marbres. Là où on n'a pas employé le marbre, on a prodigué l'or; c'est comme à Versailles. Il y a une bibliothèque magnifique. La chambre de bal est immense et éblouissante. Les tapis seuls ont coûté près de 6 000 louis. Les sièges de toute espèce, sofas, ottomanes, fauteuils, 3 000. Tous les autres appartements sont en proportion. L'édifice a coûté 400 000 louis; il y a peut-être 15 ou 20 réunions au plus dans l'année, et tous les jours quelques membres s'y rendent pour causer une petite demi-heure des nouvelles du jour. Il y a un grand nombre de clubs qui ont tous des édifices à peu près du même genre, pour les moments de loisir de leurs membres. Les palais royaux ici leur sont inférieurs en richesse, et ce n'est que dans Versailles et les Trianons que cette magnificence se retrouve.

Mais dans tout ce qui touche l'intelligence plus directement, Paris est incomparablement plus avancé que Londres. Les établissements publics d'ici ne peuvent, en aucune manière, supporter la comparaison. Londres est la métropole du monde commercial; Paris, celle du monde scientifique et artistique.

J'arrive de chez M. Roebuck. J'y ai vu M. Hume, sa dame et sa demoiselle, qui n'est pas mal. Il y avait aussi un M. Fisher, avocat, avec sa dame. M. Leader n'est pas venu. M. Hume est plus vieux que je ne le croyais. Nous avons beaucoup parlé du Canada dont il a été un des défenseurs, et il me paraît penser sérieusement à y venir faire un tour. Dans le cours de la soirée, je fis la remarque que l'atmosphère de Londres était unique dans le monde.

– Mais, me dit Mlle Hume, nous sommes, nous, étonnés de sa beauté pour la saison, on voit toujours le côté opposé de la rivière, mais c'est précisément parce que la vue est si bornée que je le trouve si désagréable.

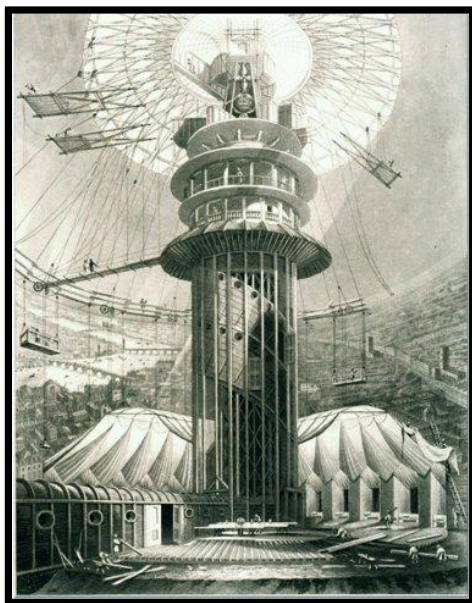
– Eh bien, me répondit-on, M. l'habitant de l'Amérique, qui venez faire le difficile ici, c'est précisément pour cela que nous le trouvons magnifique; et je me rappelle que, l'automne dernier, il est arrivé très souvent que nous ne pouvions pas voir le côté opposé des grandes rues, et qu'il fallait avoir des lumières à une heure après-midi pour lire ou travailler à l'aiguille.

Je m'inclinai et m'avouai battu de tout mon cœur.

J'ai été voir le panorama de Londres. C'est le seul moyen de voir Londres à vue d'oiseau, dans cette saison, et le fait est que la perfection de cet ouvrage est telle que l'illusion est complète. J'ai fait là la rencontre d'un Russe, qui ne savait pas un mot d'anglais et se chamaillait avec les gardiens du Colisée¹⁴¹, qui ne font aucune difficulté de vous demander la pièce à propos de bottes. Le pauvre individu, à qui on avait déjà escoté¹⁴² quatre ou cinq pièces, commençait à trouver le jeu peu plaisant, néanmoins il allait encore s'exécuter de la moins mauvaise grâce possible, quand le gardien a la gaucherie de lui laisser tomber la porte sur le nez. Le Russe s' imagine que, malgré sa bonne volonté de payer, on lui refuse l'entrée et se met dans une fort belle colère; le gardien croit qu'il refuse de payer et l'apostrophe un peu rudement.

¹⁴¹ La tour du Colisée, à Londres, créée en 1827, démolie en 1875.

¹⁴² Ou, mieux, escotier : voler. « Je m'en remets à toi qui es fine comme l'ambre pour l'escotier au profit du susdit frère, » Balzac, *Correspondance*, 1819. TLF.



Tour centrale du Colosseum de Londres

– Ces sacrés Anglais sont-ils bêtes, disait l'un, ils vous volent tant qu'ils peuvent et, quand on leur offre de l'argent, ils le refusent!

– This damned stupid fellow, disait l'autre, he won't pay to see such fine things!

C'est dans ce moment que j'arrivai en présence des interlocuteurs, et je demandai au Russe de quoi il s'agissait.

– Ah! voilà donc enfin une langue humaine, dit-il. Dites-moi, Monsieur, n'ai-je pas le droit d'entrer en payant ?

– Mais est-ce qu'on vous refuse l'entrée ?

– Certainement, et il me semble pourtant qu'on m'a arraché assez de pièces pour me laisser tout voir, et d'ailleurs j'en offre encore une.

Alors je lui expliquai que l'autre ne lui refusait l'entrée que parce qu'il croyait qu'il refusait de payer. Alors tout s'arrangea et nous entrâmes. Au bout de quelques minutes, nous sortîmes et je lui demandai de quel côté il allait.

- Je vais, dit-il, dans Oxford et Holborn Streets.
- Tiens, dis-je, c'est ma route; si vous n'avez pas d'objection, nous irons de compagnie.
- Mais j'en serai fort aise. Jusqu'où allez-vous ?
- Jusqu'au *London Coffee House*, c'est mon hôtel.
- Tiens, c'est aussi le mien, comme on se rencontre!
- Il n'y a donc pas longtemps que vous y êtes, dis-je, puisque je ne vous y ai pas encore vu.
- Mais pardon, il y a quinze jours.
- Et moi, il y en a huit. C'est assez drôle. Quel numéro avez-vous donc ?
- Quarante-neuf.
- Et moi, cinquante. Nous sommes porte à porte! C'est tout à fait singulier. Eh bien, nous aurons dorénavant, j'espère, le plaisir de nous voir.
- Oh mais certainement, et croyez que je suis tout à votre disposition, car vous m'avez rendu un signalé service en me débarrassant de ce maudit Anglais. Ces gens-ci sont enragés quand il s'agit de piller les voyageurs!
- Le fait est qu'il avait un peu raison.
- Ma chère Rosalie, vous n'aurez pas, maman et toi, les étrennes que vous vous promettiez, et il faut remettre à la fin de janvier, maintenant, le plaisir de nous embrasser tous, après une aussi longue absence. Sois sûre que j'ai tout autant de hâte de retourner que vous de me voir arriver, et je ne resterai ici que le moins possible. Amitiés, saluts, embrassements à tout le monde.
- Adieu, je t'embrasse ainsi que maman, et crois-moi ton bon frère.

L.A. Dessaulles

Que Flavien fasse ce que Morison lui dira quant à ma jument.



À Louis-Joseph Papineau

L.J. Papineau
23, rue Monceau
Faubourg du Roule
Paris

Londres, 23 décembre [1842]

[...] Je crains beaucoup que M. Raymond ne quitte Paris avant mon arrivée. J'en serais bien peiné. Présentez-lui mes meilleures amitiés; et à M. Kelly, mes respects.

M. Falconer est attendu de jour en jour. Je suppose Amédée tout près des côtes d'Irlande et que vous le verrez sous peu de jours.

Hier, j'ai soupé et veillé chez M. Brewer, père de M^{me} Chapman. C'est bien certainement l'une des plus délicieuses soirées dont j'ai encore joui. M. Brewer est le père de 13 enfants, 6 fils et 7 filles. Je n'ai vu que deux des fils, l'un médecin, l'autre avocat. Deux autres sont à la Nouvelle-Zélande, un en Belgique, un en France. Mme Chapman est la seule des filles qui soit mariée; deux autres sont sur le point d'en faire autant, je crois; les quatre autres sont trop jolies et bien élevées pour rester longtemps sans admirateurs. C'est une bien intéressante famille. La réunion d'hier, toute familiale, me rappelait singulièrement nos délicieuses soirées canadiennes, où chacun est à son aise et d'une gaieté vive et franche. J'étais un parfait étranger pour toutes les personnes que j'y ai rencontrées, et j'ai été accueilli comme un parent, longtemps éloigné, avec les attentions les plus délicates, et tant de naturel qu'on vous y fait absolument oublier votre qualité d'étranger. Je dois y retourner ce soir, pour aller avec toute la famille à un bal donné par une vieille marquise française émigrée de 89. Elle n'a jamais, depuis, voulu retourner en France. M. Brewer a eu la bonté de m'engager pour un autre bal, vendredi prochain, chez un de ses amis. Jeudi dernier, j'ai été chez M. Hume; M. Roebuck y était. M. Hume a trois filles et un fils. Toute la famille m'a chargé de vous présenter son souvenir et ses respects. M. Roebuck a été fortement indisposé, ces jours derniers. Il a gardé le lit vendredi et samedi. Je ne sais comment il a, hier, passé la journée. M. Falconer est arrivé. Je ne l'ai pas encore vu.

J'ai parcouru Londres en tous sens, visité presque tous les établissements publics importants; puis des fabriques de genres différents: brasseries, fonderies, verreries. J'ai eu grand plaisir à voir graver sur le verre, avec des roues de cuivre au diamètre de toutes dimensions, depuis 18 pouces jusqu'à $\frac{1}{4}$ de ligne. L'usage actuel, en Angleterre, c'est de faire porter les armoires du propriétaire aux services de table de toute manière. J'ai vu des verres de dix à douze louis, quand l'armoire avait coûté beaucoup de travail. J'ai vu une fonderie aussi considérable que celle que nous avons visité à Paris.

L'immense brasserie de Barclay Perkins & Co couvre près de dix acres de terrain et emploie plus de 500 hommes et environ 150 chevaux. J'y ai vu 300 cuves remplies de bière en fermentation, de 10 000 gallons chacune. Ce seul établissement lance sur le marché, chaque année, environ 50 millions de gallons ou 14 cent mille barils de bière. C'est le plus considérable du monde en ce genre.

L'Institut Polytechnique s'est accru considérablement depuis trois ans. Deux fois par jour, on y expérimente, en chimie, physique, électricité, magnétisme, minéralogie, etc. C'est extrêmement intéressant. L'appareil électrique est très beau. Un plateau de huit pieds de diamètre est mû par une petite machine à vapeur de 250 tours à la minute. Les coussins qui frottent sa surface la pressent fortement au moyen de ressorts. Le récipient du fluide est une énorme boule, en cuivre, de sept pieds de diamètre, supportée sur quatre cylindres de verre. La batterie est composée de 24 bouteilles de 24 pouces de haut sur 16 de diamètre. Les décharges ont la force d'un coup de pistolet. On estime qu'elles pourraient tuer dix hommes.

Les expériences au microscope viennent d'une lentille éclairée par un courant d'hydrogène et d'oxygène en flamme et réfléchi par une autre matière. L'éclat en est éblouissant: un cheveu en est grossi jusqu'à 1,8 pouce de diamètre, et un œil de mouche, au point que chacune des 15 ou 20 mille facettes qui le couvrent a un diamètre de trois pouces.

Je suis descendu dans une cloche à plongeur à 14 pieds sous l'eau. On y comprime l'air au moyen de pompes foulantes, de façon que l'eau se tienne à l'orifice. Cette compression n'est sensible ni à la figure, ni au poumon, mais le tympan y subit une dilatation qui devient douloureuse au sortir de la cloche, ou dès que la compression de l'air cesse. À 18 pieds de

la surface de l'eau elle deviendrait si forte que le sang en jaillirait des oreilles. J'en ai été sourd pendant dix minutes après être sorti de la cloche.

J'ai reçu par l'*Acadia*, le 18 courant, des nouvelles du Canada jusqu'à la date du 25 novembre. Toute la famille en parfaite santé. Pas un mot de la mort possible du gouverneur à laquelle on s'attendait beaucoup.

Je ne puis vous dire quand je retournerai à Paris. Je crains d'être retenu plusieurs jours encore. Veuillez me rappeler à M. Bossange et lui présenter mes saluts.

J'embrasse ma tante et les enfants. Amitiés à Lactance.

L.D.



À Eugénie-Rosalie Dessaulles

Londres, 1^{er} janvier 1843

Ma chère Rosalie,

Voilà la première fois que je passe notre bon jour de l'An du Canada en pays étranger et hors de la maison. Je n'ai malheureusement pas pu retourner à temps pour vous porter des étrennes européennes et vous faire les bons souhaits ordinaires; et je le regrette réellement, car ce jour-ci est vraiment notre jour de famille, en Canada, celui où l'on oublie pour un moment le passé, quand il n'a pas été heureux, et où on espère dans l'avenir. Je vous embrasse, maman et toi, avec toute l'augmentation de tendresse causée par l'absence et l'énorme distance qui nous sépare. C'est quand on est loin de la famille qu'on s'aperçoit davantage combien elle est nécessaire au bonheur et que les jouissances durables et réelles ne se trouvent que dans son intérieur. Je m'étais un peu flatté, avant mon arrivée ici, de pouvoir retourner en Canada à temps pour être moi-même votre étrenne, mais j'ai été bien vite forcé de renoncer à cet espoir. Ça aurait pourtant été un beau jour pour nous tous, si j'eusse pu, contre votre attente, tomber au milieu de vous le 31 décembre, comme il y a trois ans. Et il aurait été bien plus gai pour moi dans Saint-Hyacinthe que dans Londres. Enfin, l'homme propose et Dieu dispose, dit le proverbe, et rien

n'est plus vrai. Toujours, sois certaine que je ne perdrai pas de temps et que je retournerai en grande hâte aussitôt que je le pourrai.

Dans les six semaines qui viennent de s'écouler, j'ai beaucoup trotté et beaucoup vu. J'ai été introduit dans plusieurs familles où on m'a reçu avec cette franche cordialité anglaise qui vous fait oublier entièrement votre qualité d'étranger. Sous ce rapport, aucune société n'est supérieure, probablement même égale à la bonne société anglaise. Les formes sont moins exquises peut-être qu'en France, et moins étudiées certainement, mais, comme on dit ici et avec raison, vous êtes plus à l'aise, et suivant l'expression locale, plus *at home*. Un Anglais vous passera sur le corps sans sourciller, s'il ne vous connaît pas; si vous lui êtes introduit par un ami, il devient à l'instant le vôtre et fait tout en son pouvoir pour vous obliger et vous faire plaisir. Quand il vous dit : Je serai heureux de vous recevoir chez moi, vous êtes reçu bien plus comme un parent, au retour d'une longue absence, que comme un inconnu qu'on voit pour la première fois, et souvent pour la dernière.

J'ai trouvé M. Chapman père en parfaite santé, ainsi que son fils qui est marié et a de la famille. Il m'a introduit dans la famille de sa femme où j'ai été dîner et passer la soirée, le jour de Noël, et où je vais en faire autant ce soir. M. Brewer¹⁴³, son beau-père, est le chef d'une famille de treize enfants, tous vivants, dont sept filles qui toutes sont belles, instruites et élevées comme on l'est en Angleterre, ce qui dit beaucoup, car on apporte plus de soin à l'éducation des enfants ici que nulle part ailleurs, et c'est une chose vraiment remarquable que leur beauté dans ce pays.



Catherine DeLancy Brewer, 1810-1866

¹⁴³ Thomas Gibson Brewer, avocat, père de Catherine DeLancy Brewer, première épouse de Henry Samuel Chapman.

Toute la famille parle français et c'est, en Angleterre, une des parties essentielles de l'éducation, et presque universellement dans les bonnes familles on le comprend toujours, si on ne le parle pas facilement. En France au contraire, à très peu d'exceptions près, on ne parle pas l'anglais ou, si on le parle, c'est à faire pouffer de rire.

J'ai été reçu dans cette maison avec une politesse incroyable. J'ai été avec eux à tous les partis et soirées où ils ont été, et ils ont eu pour moi toutes les attentions possibles. Wakefield m'a fait faire la connaissance de Lady [Fanny] Campbell, veuve du général Campbell¹⁴⁴ qui était un des commissaires chargés de conduire Napoléon à l'île d'Elbe, et d'observer là ses actes et démarches. Il est mort depuis, gouverneur de Sierra Leone. Lady Campbell est une femme parfaitement aimable et mère d'une fille parfaitement belle, ce qui a tout autant d'effet que ses qualités personnelles. Elle reçoit tous les soirs une société choisie, et j'ai chez elle mes entrées libres tous les jours, si je le veux, de 8 heures du soir à minuit. J'y vais deux fois la semaine. On y fait de la musique, chant, etc., on joue peu ou point les cartes. Lady Campbell a eu la complaisance de me défendre d'y jouer, ce dont je l'ai remerciée dix mille fois. Elle a eu la perspicacité des femmes qui, comme elle, voient beaucoup le monde, et elle a presque deviné que je ne les aimais pas. Mlle Campbell a beaucoup d'admirateurs, et personne ne le mérite mieux qu'elle.

J'ai été, lundi dernier au soir, avec la famille Brewer, à un bal chez la marquise de la Bélinaye, vieille dame française, émigrée de 91, qui n'a jamais voulu remettre le pied en France depuis. Elle donne une fois par mois ce qu'on appelle ici des *fashionable parties*, et elle reçoit la haute société. Il y avait à peu près 70 personnes ce soir-là. On y danse le quadrille et la valse, et comme partout les hommes s'étudient, pour ainsi dire, à danser mal ou plutôt à ne pas danser du tout. On se rend à 10 h du soir pour sortir vers 3 ou 4 h du matin. Les hommes sont presque sans exception mis simplement, mais les femmes étincellent d'or et de pierreries. Sur quarante femmes à peu près, quinze étaient très belles, autant très jolies, une, laide à faire peur, et énormément coquette; les autres, ni bien ni mal. La marquise a conservé les anciennes belles manières françaises qui

¹⁴⁴ Neil Campbell (1776-1827). Chargé de surveiller Napoléon, Neil se rendait souvent sur le continent pour y rencontrer sa maîtresse à Livourne; ainsi l'évasion de Napoléon de l'île en fut facilitée. Voir *Napoléon à l'île d'Elbe, chronique des événements de 1814 et 1815, d'après le journal du colonel sir Neil Campbell*, Paris, Dentu, 1873. BNF.

disparaissent rapidement de l'autre côté de la Manche, et elle fait les honneurs de son salon, avec une aisance et une grâce admirables, malgré ses 81 ans. Elle a avec elle une bru et deux petites-filles gaies et aimables comme des Françaises, mais moins belles que les Anglaises qui ont presque toujours l'avantage de l'éclat du teint et de la transparence de la peau.

Je vois toujours M. Roebuck et intimement; il est non seulement pour moi une connaissance, mais un ami. Sa dame est bonne et aimable, et la petite Zippy, fine et jolie. J'ai dîné et passé la soirée, il y a une dizaine de jours, le jeudi d'avant Noël, chez M. Hume, membre de la Chambre des Communes, et qui en est considéré comme un des principaux membres. Il a un magnifique logement dans Bryanston Square. Sa famille n'est pas nombreuse : il n'a qu'un fils et trois filles. Ces dernières sont très bien sous le rapport de l'éducation surtout, car elles ne sont pas très jolies, mais elles sont parfaites musiciennes, chantent bien, conversent bien et parlent indifféremment l'anglais, le français, l'italien et l'allemand. Elles m'ont beaucoup parlé du Niagara et de la nature américaine en général, qu'elles voudraient venir admirer; et je crois que M. Hume y pense un peu. J'ai rencontré là un M. Morisson, homme d'une fortune immense, mais il est homme de chiffres avant tout et, sans sa fortune, il ne serait pas beaucoup fêté ni choyé, car il n'a pas eu une éducation très complète. Il avait besoin de quelqu'un en Canada, auquel il put se fier, pour retirer plusieurs sommes qui lui sont dues par des marchands et, à ma recommandation, il a envoyé à Émery un pouvoir de procureur pour agir en son nom. Il lui est dû au moins 7 000 louis; ce sera une bonne aubaine pour le cousin.

L'Opéra Italien n'est pas maintenant ouvert ici; la compagnie est à Paris et ne revient qu'à la fin d'avril. Les autres théâtres sont malheureusement très inférieurs. Je n'ai vu jusqu'à présent que deux ou trois pièces, que je reverrais avec plaisir, les autres sont des niaiseries. Les théâtres sont la plupart du temps vides, et il n'y a dans la saison que l'Opéra Italien qui soit fréquenté par les hautes classes de la société. La grande infériorité du théâtre ici est due, je crois, en plus grande partie, au peu de discernement ou d'habitude des spectateurs, qui applaudissent intrépidement et à tout propos, que l'acteur fasse des merveilles ou qu'il fasse des sottises. Je n'ai pas encore vu siffler un acteur, et Dieu sait si quelques-uns le méritent et souvent. On est sur ce point bénévolement indulgent. Un théâtre Français sera bientôt ouvert dans Londres pour la saison. On appelle saison ici le

temps de l'année où les grandes familles viennent habiter Londres, pour quatre ou cinq mois, et c'est ordinairement à l'époque de l'ouverture du Parlement qu'elles arrivent.

Voilà la troisième saison qu'un théâtre Français est ouvert ici, et comme les prix sont si élevés que ce qu'on appelle les *common people* ne peuvent pas le fréquenter; c'est le rendez-vous le plus fashionable et le plus élégant de Londres. Je regrette beaucoup qu'il n'ait pas été ouvert plus tôt; les théâtres anglais ne m'auraient pas souvent ennuyé.

J'ai été vendredi soir à un bal donné par un M. Stevenson, dans Grovenor Street. L'assemblée était nombreuse, les femmes belles et brillantes, mais les hommes, presque tous remarquablement laids, et aimant beaucoup mieux la table que la danse. La soirée n'a pas été très gaie, et les dames voyaient avec un peu de dépit les hommes leur préférer les bouteilles. Au fond, elles avaient raison. Nous nous sommes retirés de bonne heure. Je te prie de croire toujours que je n'ai pas fait partie des amateurs de carafes, et que j'ai mieux fait mon devoir. La saison a été admirablement douce et belle. Il n'y a pas encore eu de gelée blanche seulement : on porte les habits d'été. Les gazons sont magnifiques et quelques arbustes ont encore leurs feuilles. Aujourd'hui, le temps a été un peu plus frais, mais pourtant il ne gèlera pas cette nuit. Pendant tout le mois de décembre, le thermomètre s'est tenu à 4 ou 5 degrés au-dessus de zéro la nuit, et à 10 ou 12 le jour. Les animaux trouvent encore leur nourriture dans les champs. J'ai vu récolter des choux et des carottes le 17 décembre. Quand je leur dis que c'est précisément l'époque de l'année où nous avons presque toujours 25 degrés de froid la nuit, et quelquefois au-delà, ils en ferment les yeux d'effroi.

Quel monde que ce Londres! Quelle immense population! Quel mouvement d'affaires! Quelle circulation de personnes et de voitures! Rien n'en peut donner l'idée. C'est la métropole du commerce du monde. Des estimations fondées sur des observations exactes, faites à différentes époques de l'année, font monter au chiffre suivant le nombre des piétons et des voitures qui traversent journellement la Tamise, sur les six ponts qui établissent la communication entre les deux rives. Moyenne par jour : 420 000 piétons; 17 755 voitures, auxquelles il faut donner, l'une dans l'autre, trois chevaux et trois personnes, et 2 932 chevaux. Il m'est arrivé deux fois de compter, dans l'espace de vingt minutes, au-delà de 600 voitures passant devant le *London Coffee House*, venant de ou allant à la Cité.

La moyenne par jour ne peut pas être de moins de 10 000 sur ce point. La seule douane de Londres a versé dans le trésor, l'année dernière, au-delà de 12 millions sterling, tandis que les neuf autres principaux ports des Îles Britanniques n'ont pas été à 8 millions.

J'ai visité, l'autre jour, l'immense brasserie de Barclay Perkins et Cie, dans laquelle 500 hommes et 200 chevaux sont employés journellement. Les chevaux font partie du stock de la compagnie. Les chaudières dans lesquelles on fait bouillir le malt sont au nombre de cinq et contiennent chacune 11 520 gallons ou 320 quarts. Il y a dans l'établissement une cuve qui contient 4 000 quarts ou 144 000 gallons : cinq de 3 500 quarts chacune; six de 2 000 quarts; quatre de 1 400; dix de 800, dix de 600 et 150 de 40 quarts chacune. C'est toujours bien entendu le quart de 36 gallons. Quand le maréchal Soult est venu en Angleterre, pour le couronnement de la reine, on lui a servi un magnifique lunch dans la grande cuve qui a 18 pieds de profondeur et 20 de diamètre, et 39 personnes y ont mangé avec lui tout à leur aise. Cet établissement couvre à peu près neuf arpents carrés, plusieurs rues le traversent et la communication entre ses différentes parties se fait au moyen de ponts en chaînes suspendus au-dessus des rues. Il est absolument à l'épreuve du feu, tous les planchers et escaliers étant en fer.

J'ai visité aussi la pharmacie et la forge, car on ne sort pas de l'établissement pour quelque besoin que ce soit. Tu te feras une idée de la force et de la taille des chevaux par le poids des fers dont les plus petits pèsent cinq livres; quelques-uns vont jusqu'à sept, ce qui fait 28 livres pour les quatre pieds. Cette énorme brasserie jette tous les jours dans le commerce 2 500 quarts de bière, ce qui fait pour l'année 912 500 quarts, ou 32 850 000 gallons. Il y a dans Londres six autres établissements qui, l'un dans l'autre, font environ 1 000 quarts de bière par jour, et une quarantaine d'autres de moindre importance. La consommation annuelle de la bière, dans Londres, se monte à plus [de] 3 millions de quarts.

2 [janvier 1843]. Il est beaucoup plus difficile de bien connaître Londres que Paris. Il se cache plus, pour ainsi dire, et je m'explique parfaitement maintenant pourquoi un très grand nombre des étrangers qui le visitent le connaissent si peu. Les Français surtout croient que quand ils ont vu Saint-Paul et Westminster, et observé un peu le mouvement d'affaires qui existe dans la cité, il n'y a plus rien à voir, et ils sont dans une grande erreur. Les établissements publics de Londres sont très nombreux, mais comme ils

sont toujours l'œuvre de compagnies particulières, ils ne présentent, dans presque aucun cas, cette vaste étendue de constructions, cet immense développement de détails ni cette perfection de l'ensemble des établissements de Paris, où le gouvernement a tout fait, et il est clair que des compagnies privées, qui ne peuvent jamais avoir la stabilité ni les ressources d'un gouvernement, ne peuvent pas imprégner à leur établissement, au même degré, cette marche régulière et progressive d'améliorations, ni dans leur formation, ce caractère de grandeur et d'importance qu'offrent les admirables collections françaises; mais je n'ai pas le moindre doute que si, en France, les individus avaient été obligés de tout faire, comme c'est le cas à Londres, et si leur gouvernement les eût entièrement laissés à eux-mêmes, ils n'auraient jamais pu produire les mêmes résultats qu'on observe ici. Et il faut de plus remarquer qu'à Londres, les établissements publics ont une tendance plus marquée vers le progrès de l'industrie et vers l'amélioration matérielle et positive de la société. La même différence se retrouve dans les entreprises industrielles. Si le gouvernement français n'eût pas, là comme ailleurs, pris l'initiative pour l'établissement des chemins de fer et des lignes de navires à vapeur transatlantiques, il n'y aurait encore rien de commencé. Ici, sans que le gouvernement ait eu à s'en mêler pour autre chose que d'accorder des privilèges, des chemins de fer se sont construits dans toutes les directions, et aujourd'hui le capital placé dans cette ligne d'améliorations de passer l'énorme somme de 60 millions sterling. Il est vrai qu'on est beaucoup plus riche en Angleterre qu'en France, et qu'il y a un bien plus grand nombre d'individus possédant des capitaux immenses, mais tout cela ne leur est pas tombé dans les mains en dormant, et ces magnifiques résultats ne sont dus qu'à l'esprit d'entreprise et d'association, et les grandes habitudes de travail de la population anglaise : elle ne doit sa prospérité sans exemple qu'à elle-même.

L'institution polytechnique est aujourd'hui celui de tous les établissements de Londres où on trouve au plus haut degré l'utile marchant de pair avec l'agréable. Il s'y fait des cours de toute sorte, accompagnés de démonstrations et d'expériences. On y voit des modèles de toutes les inventions utiles, et on fabrique, sous les yeux et à la demande des visiteurs, une grande variété d'articles de toute espèce, soit objets d'utilité ou simplement de luxe. Trois fois par jour, on y fait devant le public des expériences physiques et chimiques très intéressantes et des démonstrations astronomiques et d'histoire naturelle dans toutes ses branches. La

machine électrique de cet établissement est la plus belle et la plus forte qui existe. Le plateau a huit pieds de diamètre et est épais d'un pouce. Il est mis en rotation par une petite machine à vapeur, à la vitesse de plus de 200 tours par minute; et les coussins qui opèrent le frottement sur sa surface, le pressent fortement sous l'action de forts ressorts d'acier. Le récipient du fluide est une énorme boule de sept pieds de diamètre, en cuivre, supportée par quatre gros cylindres de verre. La batterie est composée de 24 bouteilles de trente pouces de haut sur dix-huit de diamètre. Les décharges sont aussi fortes qu'un coup de pistolet, et à vingt pieds de la machine, la seule émission de l'étincelle vous fait éprouver une légère commotion électrique.

L'expérience la plus nouvelle pour moi a été la suivante. On place à quelques pieds de la machine un disque d'à peu près deux pieds de diamètre, armé d'un pignon qu'on met en communication avec une suite d'engrenages mis en mouvement par une petite machine que l'air atmosphérique fait mouvoir. Le fond du disque est parfaitement blanc, et quatre figures noires y sont dessinées. Il fait 8 000 révolutions par minute; ainsi, tu conçois que les figures ne sont pas le moins du monde visibles, et pourtant, malgré cette incroyable vélocité, l'étincelle est tellement subite et la lumière tellement rapide, que quand la décharge a lieu, chaque figure tracée sur le disque paraît immobile. On prétend que cette machine tuerait dix hommes. Je le crois facilement, et le fait est que chacun aime mieux le croire que d'en faire l'expérience.

Un des professeurs de l'établissement a inventé un nouveau microscope dont la lentille est éclairée par la combustion de je ne sais plus quelle matière, opérée au moyen de courants d'hydrogène et d'oxygène. Le microscope grossit un cheveu au diamètre de dix-huit pouces; les 15 ou 20 000 facettes de l'œil d'une mouche ont chacune trois pouces de diamètre; une puce a plus de 40 pieds de long. L'autre jour, un bon Anglais qui croyait qu'on pouvait, au moyen du microscope, examiner les grands objets comme les petits, me disait, du plus grand sérieux du monde : *God-dam, I should like to see an elephant through this.*

Dans la grande salle de l'établissement, on a fait un canal en bois, revêtu en plomb, d'à peu près 100 pieds de long sur 20 de large. À une de ses extrémités, est un puits de quinze pieds de profondeur. C'est dans ce puits qu'on fait l'expérience de la cloche à plongeur. La cloche pèse 7 000 livres et peut contenir six personnes qui s'assoient sur des sièges fixés

autour de sa paroi intérieure, et des verres placés au haut y laissent pénétrer la lumière. J'ai, l'autre jour, été faire un petit voyage au fond du puits. Comme de raison, il faut comprimer l'air à l'intérieur de la cloche, afin que l'eau ne monte pas trop haut. Cette compression de l'air ne gêne pas la respiration, mais dilate considérablement le tympan de l'oreille. On n'éprouve pas de douleur tant qu'on est dans la cloche, mais du moment que l'air devient moins dense, on éprouve un assez fort mal d'oreilles pendant dix minutes, et on est presque sourd pendant un quart d'heure. À 18 pieds sous l'eau, la distension des organes auditifs deviendrait si considérable que le sang sortirait des oreilles en abondance.

On voit sur le canal un grand nombre de petits modèles de vaisseaux de toute description, mus par différents mécanismes au moyen de la vapeur ou de l'air atmosphérique comprimé. Il y a dans l'établissement des graveurs, imprimeurs, tisserands, opticiens, mécaniciens en tous genres, qui vous donnent sur votre demande toutes les explications nécessaires relatives à leurs branches spéciales. On paie un shilling d'entrée et on y passe la journée, si l'on veut!

J'ai examiné, l'autre jour, avec beaucoup d'intérêt, un modèle en bois de Saint-Pierre de Rome réduit au centième de ses dimensions. Ce modèle est un petit chef-d'œuvre lui-même par la fidélité exacte et minutieuse avec laquelle il représente cette œuvre admirable de Rome moderne ou, pour parler plus juste, de toute la chrétienté. Il s'ouvre en plusieurs parties et laisse voir l'intérieur de la basilique avec ses colonnades, ses chapelles, ses bronzes, ses marbres, ses mosaïques, ses statues, ses tableaux, ses dorures et ses monuments funéraires. Tout cela est aussi exactement réduit au centième. Je n'avais encore vu aucune description exacte de Saint-Pierre, et l'examen de ce modèle m'en a donné une bien plus haute idée encore que celle que je m'en étais formée.



Edward Gibbon Wakefield

BAC, 2911280

Je vais ce soir dîner chez Wakefield¹⁴⁵ avec M. Falconer et M. Chapman. Je n'ai pas encore vu M. Falconer depuis son retour. Il a toujours été hors de Londres. C'est précisément l'époque de l'année où on vous dit ici : Il n'y [a] personne à la ville. En effet, dans la semaine qui précède Noël, presque tous ceux qui ont une maison de campagne ou dont les amis en ont, vont y passer la quinzaine. Noël est ici le jour des étrennes et des souhaits; c'est le jour des réunions de famille. Le jour de l'An passe inaperçu.

J'ai visité le palais de Windsor et de Hampton Court. Le premier est intéressant par sa physionomie féodale, si je puis ainsi m'exprimer. C'est un château-fort plutôt qu'un palais. Les grands appartements sont spacieux et richement décorés, la chapelle gothique est de la plus grande beauté. Cette résidence royale est belle par l'énormité des constructions, l'apparence massive de ses tours et de ses créneaux, et non par la régularité de l'ensemble. La situation en est vraiment magnifique. Les jardins n'ont rien

¹⁴⁵ « Lord Durham, le pair favori du peuple, avec Wakefield et Turton pour conseillers intimes, renforcés par le choix, digne de lui et d'eux, d'Adam Thom, me rappelle les turpitudes de la cour de Claude et le sang de celle de Néron », avait écrit Papineau à Roebuck le 28 septembre 1838 (Voir les *Lettres à divers correspondants*). Edward Gibbon Wakefield (1796-1862) avait été emprisonné à la suite de l'enlèvement d'Ellen Turner. Il traîna sa mauvaise réputation au Bas-Canada avec le groupe de Durham en 1838. S'occupa de colonisation et de spéculation sur les terres. Élu député de Beauharnois en novembre 1842. *DBC*.

de remarquable. Pas de belles statues, et deux petits jets d'eau insignifiants. Le château contient un assez grand nombre de beaux tableaux. Hampton Court peut s'appeler un palais à l'extérieur, mais à l'intérieur c'est un peu une prison. Les murs sont partout d'une épaisseur considérable et les portes, très basses et très étroites. La galerie de tableaux est assez précieuse. Les jardins sont beaux et très étendus et contiennent plusieurs belles pièces d'eau. Windsor est le seul palais qui soit une résidence vraiment royale; la reine y était quand je l'ai visité, mais elle nous a joué le tour et, au lieu d'aller à l'office à la chapelle du château et de se promener dans le jardin, elle a prié le bon Dieu toute seule et est allée marcher dans le *Home Park*. Ça été très peu civil de sa part de se cacher ainsi.

Dans le cours de cette semaine, j'aurai à visiter le palais de la reine au St James Park, qui a beaucoup trop de fenêtres, et celui de St James, qui est devenu un peu masuré; puis l'hôtel de la Monnaie, et enfin l'arsenal de Woolwich. On ne peut visiter tout cela que par le moyen d'introductions spéciales, difficiles à obtenir.

La Tour de Londres, que je n'avais pas pu voir en 1839, m'a beaucoup intéressé par ses souvenirs historiques. On montre la tour dans laquelle Édouard V et son frère Richard ont été étouffés par ordre de leur oncle Richard III. Il y a une pierre indicative à l'endroit où Anna Boleyn fut décapitée. Dans l'arsenal on conserve un billot sur lequel Marie Stuart a eu la tête tranchée, et la hache qui a fait tomber celles d'Anna Boleyn, Catherine Howard, Lady Jane Grey, Thomas More, la comtesse de Salisbury et quelques autres. On montre aussi l'appartement où Henri VI fut assassiné. Les corps de toutes ces victimes du despotisme ont été déposés dans la chapelle qui est dans l'enceinte de la Tour. Il y a près de deux ans qu'un corps de bâtiment très considérable a été brûlé par l'imprudence des ouvriers qui y travaillaient. Il contenait plus de 200 000 fusils et un grand nombre d'armures anciennes et précieuses. Les bijoux de la Couronne sont conservés dans une partie séparée et sont estimés, valant 3 millions sterling.

J'ai été, jeudi dernier [29 décembre 1842], chez M. Ferguson, beau-frère des dames Dorion. Madame Ferguson ressemble à ses sœurs. Elle a cinq enfants : deux demoiselles de 13 à 15 ans, un grand et gros garçon de 12 ans qui paraît en avoir 16, un autre de 6 ans et le dernier, je suis ma foi bien en peine de dire s'il est garçon ou fille. Il y a cinq milles de Londres à Greenwich; je m'y suis rendu une fois en six minutes. Quand je suis revenu

de chez Mme Ferguson, je suis arrivé à la station du chemin de fer, juste à temps pour le voir partir, et j'ai été obligé de prendre un omnibus dans lequel on nous a empilés et serrés au point que je me suis déterminé à sortir et à faire une partie de la route à pied : heureusement, il faisait beau.

Il y a dans Londres un grand nombre d'églises catholiques. Le chant y est généralement très beau. J'y ai été régulièrement. Je viens justement de penser à te dire cela, et c'est dans la bonne intention d'épargner certaines suppositions peu charitables à certaine demoiselle de ma connaissance qui lit régulièrement, avant de se coucher, deux chapitres de *l'Imitation de Jésus-Christ* et suit exemplairement les préceptes de la charité, de la douceur et du silence, depuis le moment où elle quitte le livre jusqu'à celui où elle laisse le lit.

M. Raymond est parti pour l'Italie le 25 décembre. Je suis bien chagrin de ne pas l'avoir vu. Mon oncle m'écrit que sa santé s'est beaucoup améliorée : il n'y a pas de doute que ce voyage-ci va pour ainsi dire le ramener à la vie, car il était, il me semble, dans un état plus sérieux qu'on ne le croyait généralement.

Voilà une lettre qui va un peu batailler avec tes yeux. Mon oncle Papi-neau, qui aime si peu les lettres d'Amédée ou de Lactance, ne sera pas, je suppose, un zélé admirateur de celle-ci. Il y a des détails qui ne t'intéresseront peut-être pas beaucoup; je les ai écrits parce que d'autres peuvent les juger plus importants. La description de la machine électrique de l'Institution Polytechnique intéressera peut-être M. Désaulniers ou le Dr Bouthillier.

Fais mes souhaits de bonne année à tout le monde de Saint-Hyacinthe. N'oublie pas de les faire pour moi à Saint-Denis. Peut-être ma lettre intéresserait-elle mon oncle et ma tante. Mon oncle sera peut-être tenté de dire : Ma foi, c'est pire que Viger; mais, n'importe, il aura recours, s'il ne peut faire autrement, aux jeunes yeux de John ou Nanette. Adieu. Bonne santé, ne vous ennuyez pas trop, ne soyez pas inquiètes, et crois-moi ton tendre frère.

L.A. Dessaulles

J'ai écrit une lettre à peu près semblable à Émery, qui l'enverra à la Petite-Nation.

Je suppose que mon oncle Toussaint est à présent installé à Saint-Luc. Comme une bonne sœur et une bonne nièce, écris-lui pour moi. Je voulais lui écrire par ce *steamer*-ci. Ma foi, cette lettre-ci, une autre à M. Debartzch, une autre à Émery, une autre à Delagrave : j'en ai eu pour quatre jours, presque sans interruption.



À Rosalie Papineau-Dessaulles

À Madame Dessaulles
St-Hyacinthe
District de Montréal
Bas-Canada
Via Liverpool, Boston, Montréal

Londres, 3 février 1843

Ma chère maman,

Ma longue lettre, renfermée dans celle que j'ai écrite à Morison, vous expliquera mon retard d'une manière satisfaisante. Rien de bien nouveau depuis hier. L'excitation causée par le rassemblement des Chambres est extraordinaire. Cette session-ci sera intéressante et orageuse.

Dans mon récit de ma visite, dimanche dernier, à Windsor, j'ai oublié de vous dire que le train par lequel je suis revenu (chemin de fer de Bristol) a atteint, à un certain moment, la vitesse énorme de 22 lieues à l'heure, ce qui réduirait à 40 minutes le temps du trajet de Saint-Hyacinthe à Montréal par un chemin de fer organisé de la même manière.

Je ne vous ai rien dit non plus du climat. Il n'a pas fait 4 degrés¹⁴⁶ (Réaumur) de froid. De la neige pendant 36 heures. Le 25 janvier, je suis sorti, habillé comme au mois de juin en Canada. Les légumes de toute espèce poussent en pleine campagne; les gazons sont magnifiques et les animaux trouvent partout leur nourriture dans les champs. Je n'ai pas demandé de feu dans ma chambre, depuis plus de trois semaines.

¹⁴⁶ 4° Réaumur = 5° Celsius.

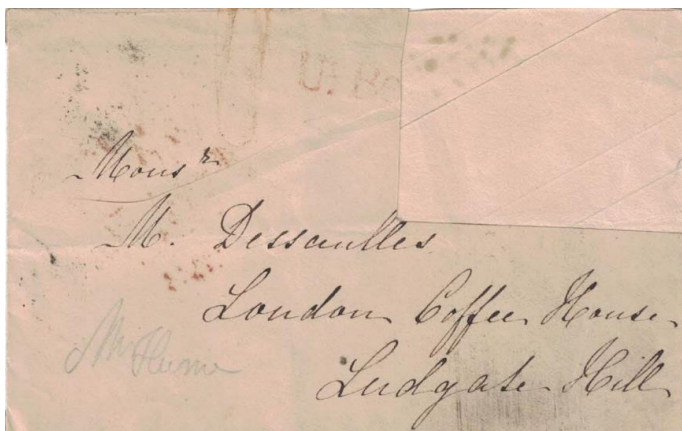
Amédée est arrivé à Paris bien portant. J'ai reçu une lettre de lui il y a une heure.

Le commissionnaire de l'hôtel demande ma lettre. Mille embrassements à ma chère Rosalie, et croyez-moi votre tendre fils.

L.A. Dessaulles

Amédée était en mer pendant l'affreuse tempête des 10 et 11 janvier, qui a causé un si grand nombre de naufrages sur les côtes d'Irlande, de France et d'Angleterre. Le vent était si fort dans Londres que les cheminées étaient renversées en grand nombre, et plusieurs maisons dans les environs ont été renversées ou découvertes.

La nomination de sir Charles Metcalfe est ce qui pouvait arriver de mieux pour le pays.





London Coffee House, Ludgate Hill, London



À Eugénie-Rosalie Dessaulles

New York, 23 mars 1843

Ma chère Rosalie,

Quelle différence entre le soleil d'Amérique, si brillant, si éclatant, et ce pâle soleil de l'Angleterre, que je ne voyais un peu que de semaine en semaine, pour ainsi dire! Comme le ciel est bleu, comme l'air est vif et transparent ici! Comme les lignes et les contours des objets se dessinent avec netteté! Il me semble qu'il y a pour ainsi dire une surabondance de lumière. Ces pauvres Anglais qui sont heureux, quand leur vue peut s'étendre à un demi-mille! Dans notre belle Amérique, elle n'a d'autres bornes que l'horizon. Tu n'as pas d'idée de l'effet que ces observations ont produit sur moi. Après avoir respiré pendant trois longs mois l'atmosphère pesante et enfumée et nuageuse de Londres, c'est presque un enchantement que de tomber sous notre beau ciel.

L'hiver a duré ici plus longtemps qu'à l'ordinaire : quoiqu'il ne fasse pas très froid, il y a passablement de neige dans les rues, et comme malgré cela on ne se sert que de voitures à roues, elles sont dans un état affreux.

La traversée de Halifax à Boston a été belle. Nous sommes arrivés dans cette dernière ville le lundi matin à 9 h, mais nous n'avons pu débarquer qu'à midi, parce que la marée n'était pas d'abord assez haute pour nous permettre d'approcher des quais. J'ai enfin pu, à 1 h, manger tranquille, et assis devant une table, et boire du thé qui n'était pas du poison, comme celui qu'on nous servait à bord. Je ne pouvais jamais m'expliquer pourquoi, à bord des *steamers*, le thé est toujours si affreux, mais cette fois-ci j'en ai découvert la cause. Ce n'est pas seulement une infusion de thé qu'on nous donne, c'est une vraie tisane, presque une décoction. Ils ont l'habitude de jeter le thé dans les urnes qui ordinairement ne servent qu'à contenir l'eau bouillante : on les remplit ensuite d'eau chaude, puis on met le morceau de fer rouge qui a, comme de raison, l'effet de faire bouillir le thé; c'est à rendre des chats nerveux. Je n'ai néanmoins pas pu profiter de ma découverte, car je ne l'ai faite que dans la rade de Boston.

À propos de thé, il me revient un petit incident de la traversée qui m'a beaucoup fait rire, quoique je doive avouer que dans le fond j'ai fait une sottise; mais je prends la liberté d'en faire retomber la responsabilité sur le mal de mer, qui rend quelquefois les gens assez mal endurents. C'est d'ailleurs le seul petit plaisir que j'ai eu.

Nous avions à bord un petit steward aussi large que haut, porteur d'une magnifique bosse derrière l'épaule droite et porté sur une paire de jambes remarquablement tortues et rejetées en dehors, à la hauteur du genou. Sa figure était parfaitement ronde, ses yeux, gros et à fleur de tête, et le nez presque absent. Le pauvre malheureux était bête à humilier vingt cruches et avec cela il était têtue et toujours fâché. Nous avons laissé Liverpool le samedi après-midi et, le dimanche, nous fûmes fortement bercés et roulés par la mer, et je passai la journée dans mon lit. Le soir, à l'heure du thé, comme il s'était approprié le côté où se trouvait ma cabine, il m'apporta une tasse de thé froide. Je lui dis d'en aller chercher une autre, que je n'aimais pas le thé à la glace. Il objecta un peu mais finit par y aller. Je lui dis que j'espérais que dorénavant je n'aurais pas besoin de lui faire faire des pas inutiles, et que d'ailleurs s'il me servait bien, je le paierais bien. Le lendemain matin, voilà mon homme qui m'apporte mon déjeuner, accompagné d'une tasse de thé veuve de feu depuis au moins une heure. Je lui

demandai s'il n'y avait pas de thé chaud à bord; il me répond bêtement en cherchant à prendre un air goguenard :

– *It will not burn your mouth, drink it.*

Je sentais un peu de malaise et je n'étais pas très disposé à la patience, alors je prends ma tasse et lui en jette le contenu à la figure, réponse qui l'abasourdit un peu. Comme de raison, après s'être essuyé, il se fâcha tout rouge et voulut entamer une dispute. Je lui dis de sortir de ma chambre et, comme il continuait à parler et me disait qu'il sortirait s'il le jugeait à propos, qu'il était plus maître que moi, que j'étais un grossier. Je perdis tout à fait patience et lui allongeai de mon lit un coup de pied qui l'envoya rouler au milieu du salon. Il alla donner de la tête contre les jambes d'un grand monsieur mince qui lisait et dont le livre, par l'effet de la secousse, alla tomber dans une assiettée de déchets qu'un passager avait donnée à lécher à son chien. Le grand monsieur, furieux, veut assommer l'autre, qui cherche en vain à lui faire comprendre qu'une arrivée aussi brusque ne pouvait pas avoir été volontaire, et il finit par lui dire :

– *It's dam bloody Frenchman who kicks me so.*

Cette singulière épithète me fit beaucoup rire. Le grand monsieur alors s'en vint, un peu fâché encore, me demander pourquoi j'avais poussé l'autre si rudement. Je crus que peut-être le bossu lui avait fait mal et je lui demandai :

– *Did he hurt your legs ?*

Ne voilà-t-il pas cet autre imbécile qui redevient furieux et prétend que je l'insulte; c'est alors que mes yeux tombèrent sur ses jambes qui étaient, il faut lui rendre justice, miraculeusement fines.

– Diable, me dis-je, à quels Ostrogoths ai-je affaire aujourd'hui ?

– Qu'appellez-vous Ostrogoth ? me dit-il d'un ton saccadé.

Il parlait français comme moi.

Diable, dis-je en moi-même, c'est un jour de malheur : si celui-ci encore fait ricochet, ça n'en finira pas.

– J'appelle Ostrogoths, lui répondis-je, ceux qui se fâchent sottement quand on leur fait poliment une question toute naturelle.

– Monsieur, ces mots ont besoin d'explication. Vous ne m'avez pas compris ? Pardon, c'est précisément pourquoi j'en demande une.

– Mon cher monsieur, c'est précisément pour cette raison que je me dispenserai de vous la donner.

– Monsieur, je vois que nous ne nous entendons pas.

– Quant à moi, je vous assure que je m’entends très bien, et d’ailleurs veuillez me permettre de terminer cet étrange entretien. Et j’appelai un steward à qui je dis de fermer la porte de ma cabine.

– Monsieur, me dit le grand monsieur, je ne souffrirai pas...

– Qu’on vous ferme la porte au nez ? *Shut the door, steward.*

Celui-ci le fit malgré l’autre que j’entendis maugréer encore pendant dix minutes. J’appelai alors le steward qui avait fermé ma porte et lui dis que le bossu ne remettrait pas les pieds dorénavant dans ma cabine. Il m’offrit alors de me servir lui-même, et il a été très attentif pour moi toute la traversée.

J’ai vu ce matin William Porter à son étude, chez le Dr Crane, et je dois aller voir sa dame après-midi. Je verrai James demain. Le jeune Bos-sange¹⁴⁷ vous présente ses saluts, Mme Porter, la mère, et Fanny ne sont attendues ici qu’en avril. Je regrette beaucoup de ne pas les avoir vues.

J’ai retrouvé ici, à l’Astor House, un Anglais que j’avais très bien connu en janvier au *London Coffee House*. Nous avons été tout surpris de nous revoir, il me croyait en France, et moi je le croyais à Madère où il m’avait dit qu’il allait. Il y est allé en effet, mais n’y est resté que deux jours, est venu en passer douze à New York, et repart le 6 avril pour Liverpool par le *Columbia*. Il est venu par le *Great Western*, qui, en conséquence de la tournée qu’il a faite, a été 31 jours dans son passage de Bristol à New York. Je l’ai, encore cette fois-ci, échappé belle, car j’avais eu fortement l’envie de revenir dans ce vaisseau, afin d’avoir l’occasion de voir Madère. Je suis maintenant bien heureux d’avoir attendu, car parti de Liverpool le 4 mars, au lieu du 11 février, je ne suis arrivé que quatre jours plus tard que je ne l’aurais fait par le *Great Western*. Tu te rappelles sans doute que, lorsque je suis parti pour l’Europe, je m’étais bien trouvé d’avoir manqué le *British Queen*, qui avait eu une traversée de 27 jours, pendant que par le *Columbia* je n’avais été en mer que 13. Ce sont deux incidents très heureux.

Quand on n’a été affaibli que par l’effet de la mer, on reprend ses forces d’une manière étonnamment rapide. J’ai un appétit de loup et ces trois jours de repos m’ont fait du bien au-delà de ce que j’espérais.

¹⁴⁷ Édouard Bossange (1820-1900), négociant, de la ville de New York, fils de Hector Bos-sange, de Paris, et de Julie Fabre, épousera (Terrebonne, 25 septembre 1845) Adélaïde-Élodie Masson, fille de Joseph Masson, négociant, seigneur, et de Geneviève-Sophie Raymond.

Je partirai samedi, mais je ne sais pas combien de temps je mettrai à franchir la distance qui nous sépare encore. Il n'y a néanmoins pas de doute que les chemins d'hiver seront bons, et j'irai aussi vite que je pourrai, et j'espère que le 3 ou le 4 nous aurons le bonheur de nous embrasser. Ce sera pour nous un beau jour. Plus je cours, plus je sens le prix de ma cabane.

Si j'ai quelques minutes à moi, à Saratoga, je passerai chez Mme Nash, le juge Cowen et le chancelier.

Ne craignez pas que je passe à Montréal, j'irai en droite ligne chez nous, je suis assez pressé d'arriver.

Saluts et souvenirs à tout le monde. J'embrasse ma chère maman. Adieu, ma bonne petite sœur, nous serons bientôt réunis. Tout à toi.

L.A. Dessaulles



À Louis-Joseph Papineau

New York, 24 mars 1843

Cher oncle,

Nous sommes arrivés à Boston après une traversée de 16 jours. Du 15 au 17, nous avons été assaillis par une violente tempête, le vent soufflait de l'ouest. Dans la matinée du 17, il s'apaisa et le temps redevint magnifique. Vers midi, nous n'étions qu'à sept milles d'Halifax. Le ciel s'obscurcit de nouveau, le vent sauta à l'est, devint en quelques minutes d'une extrême violence, en même temps qu'une abondante chute de neige empêchait de distinguer les objets à 50 pieds du vaisseau. Il devenait dangereux d'approcher de terre. Nous pouvions arriver dessus sans la voir. Nous avons rebroussé chemin, regagné la haute mer. Nous avons été 26 heures ballottés, bercés, roulés, la machine n'étant mise en mouvement que de temps en temps pour tenir contre le vent qui nous poussait à la côte. Si c'eût été un vaisseau à voiles, le naufrage eût été inévitable.

Le 18, à 3 heures, le temps s'étant un peu dégagé de nuages, nous pûmes entrer dans le port d'Halifax. Nous n'y restâmes que trois heures. De Halifax à Boston, le passage a été magnifique. Nous avons eu pourtant

un autre désappointement: la marée n'étant pas assez haute, nous restâmes en face de la ville trois heures avant d'y aborder. Sans la tempête du 15, notre traversée n'aurait été que de 14 jours. J'ai, cette fois, comme tout de bon, le mal de mer, en ayant souffert constamment. Je n'ai pas quitté mon lit, ne gardant, pour toute nourriture, qu'oranges et pommes cuites. J'étais affaibli, j'ai dû me décider à quelques jours de repos avant de prendre la longue route du Canada. Ne connaissant personne à Boston, je suis venu passer quatre jours ici avec le désir de voir la famille Porter et de trouver une température plus douce. Madame et Mlle Fanny Porter devaient être ici en février, mais elles ont retardé jusqu'à avril à présent. J'ai vu William et James bien portants. Mme William étant indisposée, je n'ai pu et ne pourrai probablement la voir avant mon départ demain.

Le jeune [Édouard] Bossange, très bien, m'a vu avec plaisir et m'a montré le portrait de son grand-père [Martin Bossange] (il l'a reçu dernièrement). Je l'ai trouvé excellent. C'est, au parfait, son attitude et son expression.

Comme j'ai trouvé le ciel d'Amérique bleu, beau, éclatant; l'air, pur, vif, léger, d'une transparence extraordinaire, après celui de l'Angleterre gris, lourd, brumeux, quoique leur hiver, cette année, fût exceptionnellement sec et doux.

Mon cher oncle, il faut revenir le plus tôt possible dans notre belle Amérique. Il est temps que votre exil finisse, que la famille redevienne complète. Vous souffrez de votre éloignement, et nous, de votre absence.

Sir Charles Bagot est toujours dans un état critique. On l'a déjà dit mort deux ou trois fois. Il a honnêtement commencé l'œuvre de la régénération, pour ainsi dire. Sir Charles Metcalfe va y mettre la dernière main, sans aucun doute. J'avais une lettre d'introduction pour lui. Il m'a beaucoup questionné sur le pays. J'ai été étonné qu'il connût aussi bien ce qui s'était passé depuis quatre ans. Ses informations sont exactes; ses idées, justes. Il m'a paru s'être franchement appliqué à se mettre au fait des questions importantes qu'il sera, dans sa position, appelé à résoudre. À une observation de moi sur l'Union, il a répondu : « Il était certainement inconstitutionnel de vous donner l'Union sans vous consulter, c'est ce qui a été fait ». Son expression a été : « To impose upon you. » Cette admission est réellement importante. C'est la condamnation positive de la politique de lord Sydenham. Malgré ce que sir Charles Bagot a fait, il a toujours dans ses

discussions privées soutenu l'Union. Celui-ci la condamne. Je ne sais ce qu'il fera, mais voilà ses paroles.

Il me semble évident que sir Robert Peel est décidé à suivre envers nous une politique équitable et juste. Lors de la motion de M. Roebuck en faveur des pauvres exilés de Van Diemen, il a deux fois témoigné, par l'expression de sa physionomie et même par une espèce de geste d'impatience, une désapprobation marquée des expressions de lord Stanley, furieux et violent comme à l'ordinaire. Il avait, au contraire, accordé la plus grande attention au discours de M. Roebuck. Ceci a encore son importance. L'amnistie ne peut pas, pour eux, être encore éloignée.

Grande surprise d'avoir trouvé à Liverpool, à bord du *Columbia*, M. Charles Langevin¹⁴⁸, de Québec. Il m'a appris le mariage de M. Norbert Morin¹⁴⁹ avec Mlle Adèle Raymond. Ils sont partis pour Kingston le jour même de leur mariage.

J'ai appris par la *Gazette de Montréal*, que les Lemay ont perdu leur fillette: elle avait trois ans.

Je pars demain pour Albany. Six jours pour arriver à Saint-Hyacinthe. S'il arrivait que ce fût sept jours, j'arriverai le 1^{er} avril, beau « poisson » pour mère et sœur!

J'embrasse ma bonne tante et les enfants, grands et petits. Adieu, mon cher oncle. Croyez-moi, tout à vous.

L.D.



¹⁴⁸ Charles Langevin (1789-1869), marchand, de Québec, époux en secondes noces de Clotilde Kimber (Trois-Rivières, 18 septembre 1837). Ex-député de Hampshire (Portneuf). Fait partie de la Masson, Langevin et Cie. *DPQ*.

¹⁴⁹ Augustin-Norbert Morin (1803-1865), député du comté de Saguenay, conseiller exécutif, membre du ministère La Fontaine-Baldwin, commissaire des Terres de la couronne, épouse Adèle Raymond (Québec, 28 février 1843). *DPQ*.

À Louis-Joseph Papineau

Montréal, 11 octobre 1843

Cher oncle,

J'arrive de Kingston. La session s'y était ouverte le 28. On en attend beaucoup de bien. Tout le stupide et absurde échafaudage des lois du Conseil spécial, l'inepte complaisance de l'injuste lord Sydenham, va disparaître complètement. Les libéraux du Haut-Canada semblent, de bonne foi, s'être ralliés à ceux du Bas. Le *Family Compact* est aux abois et dans une écrasante majorité. Moffatt est le seul membre de la province inférieure qui marche avec eux. Tous les autres sans exception soutiennent le ministère.

[John] Yule, de Chambly, n'a pas osé aller à Kingston à cause des enquêtes sur les élections. Et j'ai entendu Holmes, de la Banque de Montréal, dire en Chambre, ces jours derniers, en réponse à Moffatt (qui lui reprochait de marcher aujourd'hui avec les libéraux qu'il avait contribué à faire emprisonner) qu'il « se faisait un honneur d'avouer son erreur, fondée sur les grosses *misrepresentations of the leaders of the tory press of Montréal*. » Le parti libéral n'ayant pas mérité les reproches qu'on lui avait décernés, il (M. Holmes) « se faisait gloire dès lors de regretter la marche pernicieuse qu'on avait imprimée à sa politique passée, et de réparer ses torts. Loin de nourrir des haines de race ou d'origine, le parti libéral avait seul bien conçu non seulement le bien de la colonie, mais même celui de la mère patrie. Il n'y aurait pas eu de rébellion en 1837, si on avait fait alors, au Canada, la moitié seulement des concessions qu'on n'avait pu lui refuser en 1842. C'était au gouvernement de la métropole qu'il fallait attribuer tous les malheurs du pays, et la responsabilité des horreurs et exactions dont les troupes, les volontaires surtout, s'étaient rendus coupables. »

La physionomie de Moffatt était curieuse à observer. Le discours de Holmes a produit un grand effet sur ceux du Haut-Canada surtout, car son influence commerciale est énorme. Voilà deux attaques violentes de l'opposition contre le ministère. Les orateurs étaient MacNab, Moffatt, Sherwood (le seul vraiment orateur), Cartwright et Dunlop. Mardi et mercredi, ils étaient complètement écrasés dans l'opinion et tellement minés, qu'ils s'en sont expliqués, faisant des excuses. Démoralisés, pour ainsi dire, ils

attaquent avec une rage folle les libéraux du Haut-Canada, flattant ceux du Bas, et voudraient bien faire à tous du mal, et n'en font qu'à eux. Sans organisation ni plan, ils s'accrochent comme des naufragés à tout ce qui se présente. MM. Baldwin, Viger, Morin, Hincks, Aylwin, Boswell, Neilson, Price, Christie, Parke, Turcotte, ont été leurs débatteurs-oppositionnistes. Il s'agissait de l'élection de Hastings et de l'amnistie. Le discours de M. Baldwin sur le rôle du *Family Compact* à cette élection a fait un effet prodigieux. C'était de la grande éloquence. Quand il s'est levé, ils en riaient entre eux, le croyant incapable de soutenir une défense. Non seulement il a prouvé le vague et le non-avenue de leurs accusations, mais comme un jet il les a retournées contre eux. Il les a convaincus de bassesses et de honteuses menées, d'ambition et d'égoïsme, voire même de mensonge et de lâcheté. Il était si bien au courant de tous leurs secrets qu'ils n'en ont pu rien nier. MacNab, Sherwood, Duggan sont sortis de la Chambre, pâles et furieux. Les débats sur la question de l'amnistie ont été conduits avec dignité et habilement par le ministère et ses amis; brutalement et avec fureur par les autres. Le ministère espère l'emporter bientôt.

Vous êtes attendu impatiemment. Le *Nolle prosequi* a fortifié le ministère et son influence, surtout celle de La Fontaine, qui en est l'initiateur. Il a causé une satisfaction générale. Les Anglais vous désirent autant que nous.

Le *Herald* opine que, puisque c'est le meilleur moyen de rétablir l'harmonie, il vaut mieux ne pas le négliger. Quelques personnes craignent votre abstention des affaires publiques. J'ai souvent dit que vous étiez loin de désirer y rentrer. Cela a produit un bon effet. On rend justice à votre raison de ne pas revenir jusqu'à ce que soit fixé le sort des malheureux de Hobart-Town et de Sydney; malgré que rien ne vous en empêche personnellement. Le ministère paraît penser que votre attitude leur a épargné de fameuses boutades de lord Stanley. Dès que le siège du gouvernement sera fixé, on vous demandera de revenir (je crois le savoir avec certitude).

La grande question à traiter maintenant est celle du siège du gouvernement. Il paraît évident que lord Stanley a espéré, en renvoyant la question aux Chambres, jeter entre les deux provinces un brandon de discorde, et faire revivre des rivalités locales. Il en sera, selon toutes apparences, pour ses odieuses tentatives, avec la honte en plus. Cette question étant de vie ou de mort pour Kingston, quelques libéraux personnellement intéressés à sa prospérité voteront sans doute contre le ministère. Leur très petit

nombre mettra leur vote en danger. Il y aura d'ailleurs des appels nominaux en Chambre et au Conseil. À l'exception de Moffatt, pas un membre du Bas-Canada ne votera pour Kingston, dans les deux Chambres. Le ministère est tenu d'opter pour Montréal, il en a fait une question d'existence. Plusieurs membres du Haut-Canada qui n'ont aucun intérêt pour Kingston préfèrent se rendre à Montréal. Ils se sont engagés dans ce sens. Malgré si peu de risques, beaucoup d'efforts sont faits et mesures prises pour assurer le succès du ministère. Il aura à lutter contre une opposition désespérée; ce qui paraît assurer le gain de la question, c'est que, si les libéraux du Haut-Canada abandonnaient le ministère et lui faisaient perdre sa mesure, ils se perdraient eux-mêmes, puisque alors le parti de MacNab serait appelé au pouvoir. Ils ont suffisamment entendu les orateurs du *Family Compact* dire, tous les jours, que c'est eux particulièrement qu'ils détestent, qu'ils n'ont rien à dire contre le Bas-Canada, qu'ils consentiraient volontiers à partager le pouvoir avec les libéraux du Bas-Canada, mais jamais, pour aucune considération, avec ceux du Haut, pour s'apercevoir qu'ils joueraient trop gros jeu, en forçant par leur vote les ministres à démissionner; que s'ils perdent notre appui, ils sont annihilés ou perdus pour longtemps. Prévenus de ne plus compter sur nous, ils ne peuvent, sans être aveugles, attendre davantage des tories.

Ceci ne peut guère s'appliquer qu'au Conseil. Dans la Chambre, quand même tous les membres du Haut voteraient contre Montréal, le ministère lui assure la majorité des votes.

Les Haut-Canadiens s'attendaient à retirer de l'Union tous les avantages contre les Franco-Canadiens, et que ceux-ci ne pourraient jamais contrebalancer leur influence. Ils constatent qu'ils avaient compté sans leurs hôtes, et que, au fond, nous avons été plus fins qu'eux, puisque, aujourd'hui, toute cette législation du Conseil spécial, dont le but était notre démoralisation, est complètement effacée et renversée, ils commencent à trouver que, quoi qu'un gouvernement puisse faire, le plus gros chiffre a pour lui non seulement la force physique, mais encore la force morale, et que nous avons su tirer, après tout, un bon parti d'une mauvaise situation. Il y a parmi eux réaction contre l'Union.

Nos membres jettent dans le public l'opinion qu'ils ne craignent pas l'Union; que si le Haut veut insister sur son rappel, ils ne s'y opposeront pas; mais qu'ils ne seront pas les premiers à le demander. Cette décision a fait effet. Je serais surpris si, dans le Haut-Canada, on prenait des mesures

pour l'obtenir. Si on les y décide, ce sera un beau coup de diplomatie de leur en laisser prendre l'initiative.

Les ministres ont bien besoin; leur bill de jurés a déjà été soumis à la Chambre, ils en ont présenté un nouveau de magistrature; deux qui ont pour but d'assurer son indépendance. À la Chambre d'assemblée de l'exécutif; de même pour les juges de la province et un autre pour réorganiser la Cour d'appel. Ils proposeront des réductions sensibles dans le salaire des fonctionnaires publics, y compris eux-mêmes d'abord.

Le système d'enregistrement subira aussi ses modifications; les petites Cours de commissions vont être rétablies, les Conseils municipaux abolis. On veut leur substituer des Conseils de paroisse. On élabore actuellement une loi sur les faillites. On veut imposer une taxe générale en faveur de l'éducation.

Les ministres ont surtout en vue de conserver ou d'introduire dans leurs prochaines lois l'esprit des lois et la jurisprudence française. Les biens des Jésuites doivent être vendus, les arrérages payés. Malheureusement le recensement prescrit par la loi pour établir les Conseils municipaux n'a pas été fait, car on n'avait pas donné aux Conseils municipaux le pouvoir de forcer les habitants à répondre aux questions des assesseurs; les ministres craignent d'être forcés de retarder la mesure jusqu'à la prochaine session, afin de pouvoir partager, suivant le résultat des chiffres du recensement.

L'évêque de Montréal leur a promis d'adresser à tous les curés une circulaire, conseillant aux habitants de répondre avec franchise aux commissaires. Il est entendu que le Haut-Canada n'aura rien des biens des Jésuites. Les protestants du Bas-Canada n'y ont pas davantage de droits. Mais on leur en laissera une part quand même pour ne pas trop les irriter par un refus.

Ils semblent disposés à se rapprocher de nous, et cette concession-là peut produire sur eux un bon effet. Le revenu des biens des Jésuites est aujourd'hui d'environ 6 000 louis. La Fontaine m'a dit que, avec une bonne organisation, il se montera bientôt à près de 10 000. [...]

Tout va maintenant bien aller. La Fontaine, contre qui quelques personnes entretiennent encore un peu de défiance, ne peut pas changer de ligne de conduite, sans se perdre d'ailleurs; si c'était du pouvoir qu'il voulait, il l'a obtenu. Je ne vois pas tant alors ce qu'il y a à craindre. En admettant même que, autrefois, il aurait pu agir politiquement contre nos intérêts, pour y arriver, il est impossible de supposer, aujourd'hui, que, l'ayant

obtenu d'une manière si honorable pour lui, par l'influence morale de son parti, il voudrait se rendre coupable de désertion. Un homme politique, même peu scrupuleux, ne renonce pas à l'estime de tout un pays, sans être au moins certain d'obtenir des avantages personnels, qui contrebalancent, en son esprit, le poids de l'opinion publique. Or La Fontaine ne pourrait aujourd'hui que perdre de toutes manières, soit privément, soit politiquement. Il tombera du moment qu'il aura perdu la confiance des nôtres. Il est donc impossible évidemment qu'il puisse même songer à ne pas marcher avec eux. Je ne vois pas trop, conséquemment, pourquoi on veut absolument se tenir sur le qui-vive et dans un continuel état de surveillance défiant. [...]

J'expédie par la même malle les deux lettres des enfants, une de ma tante et une de l'oncle Benjamin.

Tout le monde est bien, etc.

L.D.



À Louis-Joseph Papineau

Montréal, 26 décembre 1843

Mon cher oncle,

[...] Les gens commencent à voir plus clair en politique. Le cri universel qui s'était d'abord élevé contre M. [Denis-Benjamin] Viger est déjà bien diminué. On commence à avoir honte d'avoir pu douter de son patriotisme et de ses lumières. La dernière crise ministérielle a indiqué qu'il avait beaucoup plus d'ennemis personnels qu'on ne le croyait, et que La Fontaine n'était pas l'homme d'État que l'on s'obstinait, quoi qu'il fût, à soutenir envers et contre tout.

Pendant cinq jours, l'oncle Viger a été en butte aux injures et aux dédains affectés de presque tous les membres du Bas-Canada. Il a été vraiment abreuvé d'outrages. Sa conduite a été calme et digne toujours. Pendant cinq jours, il a prié la Chambre de l'écouter pendant dix minutes seulement. On l'a forcé de se rasseoir avec des cris de colère. Brutalement, l'orateur l'a rappelé à l'ordre quand il rappelait son droit à la parole, et il

n'a pas fait taire Aylwin qui le traitait de *Damned old Scoundrel*. Le préjugé était si universel que pas un seul de ses amis n'a osé le défendre.

Le jour de la prorogation, il a interpellé solennellement M. Baldwin, lui demandant si, comme homme d'État et jurisconsulte, il pouvait soutenir que l'attitude ministérielle avait été régulière, parlementaire, constitutionnelle, conforme à la prudence la plus élémentaire. M. Baldwin qui, depuis deux ans, n'a jamais été interpellé de cette manière sans écraser son adversaire, n'a pas répondu un mot. Selon Barthe, sa figure disait sensiblement : « Je dois mon siège à La Fontaine; je suis tenu, en honneur, de marcher avec lui. » Quatre jours auparavant, il avait répondu à mon oncle Viger, l'*objurguant* de ne pas se mettre dans une position aussi fausse : « Monsieur, je ne suis pas la tête... Peut-être avez-vous raison..., mais, vous savez que dans tout corps, les bras suivent le mouvement indiqué par la tête, sans pouvoir s'y opposer. »

La Fontaine avait été également interpellé. Il a répondu avec violence, s'est plaint de tout le monde et s'est compromis sérieusement, en révélant des choses secrètes de l'administration de sir Charles Bagot.

Aucune époque de la vie politique de mon oncle Viger ne l'honore autant.

Le gouverneur a tenté l'impossible auprès de M. N. Morin pour le maintenir à son poste; même en le désintéressant des questions politiques. Il n'a pas voulu y demeurer, disant que, si la dissolution du ministère suivait, il consentirait à entrer dans sa recomposition. Le gouverneur disait, à son sujet, à Barthe : « Ce qui me peine, dans tout ce grabuge, c'est l'obstination de M. Morin. Cet homme-là est si honnête et de telle valeur que tous les amis de son pays devraient l'engager à reprendre son portefeuille. »

Je vous ferai observer en passant que lorsque je vous cite ou une réponse, ou le résumé d'un discours, j'ai la certitude de citer exactement. Quand, dans votre lettre, vous m'accusiez d'embellir le discours de Holmes plus que ne le faisaient les journaux, je pense vous assurer que cela vient de ce que les journaux ne rendent pas du tout les discours comme on les prononce. J'ai entendu le discours de Holmes. [...]

Il paraît aujourd'hui certain que le gouverneur ne pouvait plus souffrir les manières brusques, quelquefois grossières, de La Fontaine; les habitudes de Sullivan et d'Aylwin, qui arrivaient quelquefois dans un quasi état d'ébriété au Conseil ou à sa table, et surtout les indiscretions d'Aylwin. Ceci ne se dit pas trop haut, mais vient de bonne source. Barthe a dit au

gouverneur qu'un seul homme pouvait rétablir la confiance et l'harmonie, mais que ce seul homme était absent du pays. Le gouverneur a répondu : « I know whom you mean, and I wish indeed he was here. » Il a dit aussi : « Je dois vous dire que le *Nolle prosequi* dont M. La Fontaine a voulu se faire honneur n'est dû qu'à moi, et, depuis ce temps, je suis en proie aux boutades de lord Stanley. »

Je crois être certain que vos arrérages vont vous être payés. Mes oncles vous ont, je crois, écrit de revenir. C'est l'opinion universelle. Mon oncle Viger a besoin de vous pour se rallier tout à fait l'opinion. Votre retour devient d'une importante nécessité, dans les circonstances critiques où nous sommes. La Fontaine fait opposition à mon oncle Viger. Il n'oserait pas le faire à vous deux réunis. Je n'ai aucun doute qu'il n'a résigné que parce qu'il espérait être rappelé et faire sortir quelques collègues qui lui déplaisaient.

Il est d'une importance majeure, il me semble, que vous ne reveniez pas sans aller à Londres. Vous ne connaissez pas M. Roebuck, et surtout vous n'êtes pas assez connu de beaucoup de personnes influentes, qui deviendraient peut-être, probablement même, nos amis après vous avoir connu. Je ne prétends pas vous donner de conseil. Je ne fais que vous exprimer le vœu de M. Roebuck lui-même. Je lui ai écrit par les deux derniers paquebots. [...]

J'ai à vous annoncer la mort du D^r Kimber et celle de la pauvre Mme Bruneau¹⁵⁰, de Saint-Denis. Ma tante est venue à son service avant-hier, et retourne aujourd'hui à Saint-Hyacinthe. Amédée est venu passer une quinzaine à Saint-Hyacinthe.

Votre affectionné.

L.



¹⁵⁰ Marie-Josèphe Bédard, épouse de Pierre Bruneau, bourgeois, est inhumée à Saint-Denis-sur-Richelieu le 26 décembre 1843, âgée de 59 ans.

À Lactance Papineau



Lactance Papineau, 1844

Lactance Papineau
34, rue de Rivoli
Paris

Saint-Hyacinthe, 22 février 1844¹⁵¹

Mon cher Lactance,

La politique de notre pauvre pays va enfin, j'espère, commencer à se débrouiller. La réaction commence à se faire parmi la classe instruite. M. Cherrier a donné l'exemple. C'est le commencement de la fin. Parmi les membres de la Chambre, ceux qui ont voté en faveur des ministres purement par affection ou confiance, les soutiennent encore; ceux qui ont donné le même vote par un sentiment sincère de patriotisme reconnaissent qu'ils ont eu tort. Mon oncle Benjamin dit qu'il n'a compris la question que trois jours après le vote, que les ministres ont fait compromettre

¹⁵¹ Lactance notera dans son journal de 1844 : « Samedi, 16 mars, lettres (3) reçues du Canada : maman, Dessaulles, Amédée. »

la Chambre et qu'elle n'aurait pas dû voter comme elle l'a fait. Barthe dit la même chose. Mon oncle Louis Viger dit que les ministres ont eu tort. À la Banque du peuple, où on était décidément en faveur des ministres, on a compris enfin qu'ils avaient agi avec une précipitation vraiment inqualifiable. Le comté de Richelieu a pleinement approuvé mon oncle Viger. Son pamphlet a eu beaucoup d'effet sur l'esprit public. Je ne vois pas trop aussi quelle réponse on pourrait y faire. Mon oncle Viger est venu, ces jours derniers, passer une après-midi avec nous, après avoir passé deux ou trois jours dans son comté. Le Dr Bouthillier qui se trouvait ici à son arrivée a dîné avec nous et, comme de raison, la conversation est tombée sur la politique. Le docteur a soutenu la discussion d'une manière pitoyable, le mot n'est pas trop fort. Il ne tenait compte ni des faits, ni de ces principes de droit général ou constitutionnel ou de morale publique, qui sont devenus des axiomes. La discussion était au contraire la subversion non pas seulement des grands principes politiques, mais des premiers éléments de la constitution anglaise. Il était pénible d'entendre ses objections. Je suis convaincu que maintenant c'est chez lui une question de vanité. Il ne veut pas revenir sur son vote. Il faudra pourtant bien qu'il en revienne. Mon oncle qui pour n'avoir pas voulu s'engager dans la voie fausse et dangereuse, où les ministres, tout en s'y jetant eux-mêmes, ont jeté la Chambre, avait encouru l'indignation de tout le pays, avait vu les soupçons les plus flétrissants s'élever contre lui, voit maintenant la confiance renaître, et ceux qui ont été d'abord ses plus ardents adversaires, sont forcés aujourd'hui d'admettre que la conduite des ministres a été tout au moins de la dernière imprudence. Ils ont prouvé qu'ils n'entendaient pas le fonctionnement du gouvernement responsable, qu'ils n'étaient pas au fait du droit constitutionnel anglais, qu'ils n'étaient pas non plus au fait de la pratique parlementaire de l'Angleterre. Ils se sont compromis de la manière la plus inconcevable. Ils prétendent comprendre mieux que les autres le gouvernement responsable, et ils déclarent dans le document adressé par eux au gouverneur, pour lui expliquer les raisons de leur résignation¹⁵², qu'ils réclament seulement l'occasion de lui donner leur avis, tout en le considérant libre d'agir contrairement à leur avis (textuel). À quoi sert donc un Conseil si le gouverneur n'attache aucune importance à ses

¹⁵² *Résignation, résigner* : anglicismes généralement utilisés à cette époque pour désigner une démission, l'acte de démissionner.

opinions ? Quand les ministres ne veulent pas prendre sur eux la responsabilité d'une nomination ou d'un acte quelconque, il est clair qu'ils doivent résigner; ils n'ont pas d'autre moyen définitif d'opposition. Comment donc ont-ils pu, par un semblable abandon de principes, se priver de leur grand moyen d'opposition ? Pourquoi résigner si le gouverneur n'est aucunement obligé de se conformer à leur avis après les avoir consultés ? Cette admission de leur part ne comporte-t-elle virtuellement qu'ils pourront dans certains cas décliner la responsabilité des actes du gouverneur, tout en restant au pouvoir. Je ne donne pas ceci comme une conséquence nécessaire, mais comme un subterfuge possible. Était-ce à eux, ministres responsables, à déclarer qu'ils n'exigeaient pas que leur avis fût suivi ? On trouverait étrange que le gouverneur le prétendît ! Que doit-on donc penser quand ils l'admettent ? Après cette admission, le gouverneur n'est-il pas vis-à-vis eux absolument le maître de ses actes ? C'est parce que le gouverneur doit suivre leur avis qu'ils résignent quand il ne le fait pas, quand il marche en opposition avec leurs idées. Eh bien, chose singulière, aujourd'hui c'est le gouverneur qui est le champion du gouvernement responsable, et il donne ou s'engage à donner plus qu'ils n'ont demandé. Il fait la distinction de la pratique d'avec la théorie. Il déclare qu'en théorie il ne peut abandonner ce qu'il appelle la prérogative de la couronne, que par conséquent il ne peut souscrire à la demande que lui font les ministres de s'engager à ne faire aucune nomination contraire à leur influence, mais il déclare en même temps que dans la pratique il doit être entendu que les ministres doivent être consultés et leur avis suivi.

N'est-ce pas chez le gouverneur une preuve d'honnêteté que de ne pas profiter de la faute des ministres et de reconnaître qu'en pratique il doit donner plus qu'ils ne demandent. Si le gouverneur ne consulte pas ses ministres et qu'ils ne veuillent pas accepter la responsabilité d'un acte ou d'une nomination, ils résignent, mais on conviendra que c'est sur un fait ou d'après un fait qu'ils doivent résigner; ça ne peut jamais être sur une simple différence d'opinion entre eux et le gouverneur; sur une interprétation différente d'un principe ou d'un article de la constitution, car alors les résignations pourraient se multiplier à l'infini. Il faut quelque chose de positif. Une différence d'opinion ne devrait, ce semble, amener qu'un appel aux Communes ou tout au plus, dans une colonie, un appel au ministère métropolitain et, en dernier ressort, au Parlement impérial.

Dans la dernière résignation, les ministres ont laissé le pouvoir, parce que le gouverneur ne voulait pas s'engager, suivant leur demande, à ne faire aucune nomination préjudiciable à leur influence : ce n'était donc pas en conséquence de faits passés ou actuels, c'était dans la crainte de faits futurs, qui tombaient dans le domaine de l'éventualité. Le gouverneur dit, il est vrai, dans sa réponse au document des ministres, qu'il [ne] veut pas leur abandonner le patronage de la Couronne d'une manière absolue; mais il établit, et cela n'est pas nié par les ministres, qu'ils ont eu à peu près toutes les nominations à leur disposition, et que dans la pratique, à l'avenir, il entend encore faire la même chose, puis qu'il souscrit entièrement à la résolution¹⁵³ du 3 septembre 1841.

Ce n'était donc pas sur la forme seulement, mais sur le fond de la question que mon oncle a opposé les ministres. Il trouvait qu'ils n'avaient pas de raison suffisante pour résigner, et ensuite qu'ils s'étaient complètement mépris sur la manière dont ils devaient résigner. Les ministres se plaignant que le gouverneur avait des nominations sans les consulter, ils avaient sans doute alors raison de résigner, mais ils auraient dû le faire tout de suite, et non pas attendre six semaines. Il était trop tard alors pour refuser d'assumer la responsabilité de ces nominations. Ils avaient accepté cette responsabilité en ne protestant pas sans délai. Ils ont donc résigné purement sur une différence d'opinions entre eux et le gouverneur, sur la manière dont celui-ci devait disposer du patronage de la Couronne, et encore n'était-ce qu'en théorie qu'ils différaient puisque le gouverneur dit que dans la pratique il n'exerce ce patronage que d'après leur avis, et qu'il est entendu qu'il en doit être ainsi, puisqu'il souscrit à la résolution de 1841. Cela veut tout simplement dire que comme représentant de la Couronne, il ne lui est pas permis de rien dire qui puisse le moins du monde affaiblir la prérogative royale, mais que comme gouverneur de la colonie, il est de son devoir envers le pays et les ministres de leur laisser dans la pratique l'exercice de cette prérogative. Quand ensuite, lors de leurs explications en Chambre, ils sont interpellés par mon oncle, pour savoir s'ils ont la permission de donner ces explications, ils répondent qu'ils ont cette permission. M. Baldwin dit même qu'il l'a dans sa poche, et au bout d'une demi-

¹⁵³ Résolution du 3 septembre 1841 : l'Assemblée des députés affirme « le principe de la responsabilité ministérielle : les principaux conseillers du gouvernement devraient, selon cette Chambre, avoir la confiance des représentants du peuple. » Assemblée nationale du Québec, *Chronologie parlementaire depuis 1764*.

heure, on découvre que ce qu'ils regardent comme une permission, c'est tout simplement un protêt contre ce qu'ils vont dire. Il y a loin de protêt à permission. Au lieu d'établir de la même manière qu'eux les causes de leur résignation, le gouverneur en donne de différentes. Les assertions de celui-ci ne sont pas précisément contradictoires de celles des ministres, mais elles en diffèrent essentiellement. Il est donc évident que loin d'avoir à présenter à la Chambre aucun fait qui eût nécessité leur résignation, les ministres n'étaient pas même, sur les différences d'opinions qui existaient entre eux et le gouverneur, d'accord avec ce dernier. Le gouverneur proteste contre les ministres parce qu'ils ne disent pas toute la vérité, comment donc a-t-il pu leur permettre de venir dire en Chambre une chose qui pour lui était plus qu'une inexactitude ? Cela paraît tout à fait absurde. Cette objection que Daly n'a pas contredit leur assertion ne signifie rien, puisqu'il était là en Chambre, encore ministre, et qu'il était conséquemment sous secret. Il avait la bouche close, il ne pouvait dire ni oui ni non. Ainsi les ministres viennent devant la Chambre non pas avec un état de faits précis sur lesquels doivent rouler leurs explications, mais avec une assertion contredite par le gouverneur, sur laquelle ils ont basé un plaidoyer contre celui-ci qui, sous le système responsable, n'est pas sous le contrôle de la Chambre et ne doit pas même se trouver en collision avec elle. Celle-ci inconstitutionnellement s'empare de la question, censure le gouverneur par son vote, et déclare par là qu'elle a plus de confiance dans la parole des ministres que dans celle du gouverneur. Quelle raison donne-t-on de cette préférence ? Ils sont, dit-on, huit témoins contre un ! Mais non, ils ne sont pas des témoins, bien loin de là, ils sont parties intéressées. Ils ne viennent pas rendre un témoignage, ils viennent au contraire soutenir des assertions différentes. Le gouverneur et les ministres ont donc le même droit à la confiance de la Chambre. Elle a donc vraiment porté atteinte à la morale publique en admettant comme vraies les assertions des ministres et repoussant conséquemment celles du gouverneur. Cet acte était tout à la fois injuste et impolitique.

La résignation a eu de mauvais effets en ce sens que les ministres avaient des lois d'une nécessité urgente à proposer, dont le pays se trouve privé. Ils ne nous ont pas donné de lois de jurés, de bill d'éducation, de bill de municipalités. La loi de jurés surtout était d'une absolue nécessité. Puisque les ministres souffraient depuis quelques mois de l'antagonisme qu'ils prétendent avoir existé entre eux et le gouverneur, ils pouvaient bien

encore différer un peu, d'autant plus que ce n'était que sur un point de théorie qu'ils différaient. Ils ont par une détermination intempestive arrêté le progrès du bien qu'ils avaient commencé à faire.

Il n'y a pas l'ombre de doute que La Fontaine ne s'attendît à être rappelé immédiatement et à avoir par là une augmentation de pouvoir. Il a cru que le gouverneur était un homme faible et il s'est lourdement trompé.

La grande faute des ministres, à mon avis, a été celle-ci : ils ont agi comme s'ils avaient eu à leur disposition la force physique nécessaire pour maintenir leurs prétentions. Ils n'ont pas fait attention que c'est au plus faible à être le plus fin; qu'ils devaient se mettre tellement dans le droit qu'on n'eût pas même le prétexte pour une chicane. Ils disposaient en réalité de la prérogative, ils avaient le fait, ils ont voulu la reconnaissance du droit : à quoi cela servait-il ? Un engagement semblable aurait pu être nécessaire, s'ils n'avaient pas eu la résignation comme moyen d'opposition à des nominations dangereuses, mais comme ils se savaient investis de ce moyen d'opposition, il semble qu'ils n'étaient pas obligés d'exiger une reconnaissance formelle de la part du chef de l'exécutif. C'est sous un gouvernement irresponsable que cette exigence de leur part eût pu être politique et raisonnable, mais eux, ministres responsables ayant par la résignation un moyen efficace d'opposition, même jusqu'à un certain point de contrôle, ils pouvaient à volonté arrêter ce qui dans leur opinion eût été une mauvaise direction donnée à la prérogative, un mauvais emploi du patronage. Ils ont voulu, étant déjà en possession du fait, de la réalité, avoir la cession même de ce qui, sous un point de vue assez correct, n'était qu'une ombre et ils ont pour eux-mêmes perdu les deux.

Et si nous n'avions pas eu un homme aussi honnête que sir Charles Metcalfe, aussi désireux de produire un bon résultat politique, basé sur le contentement général, le système responsable était perdu pour le pays. Si nous le conservons, je crois pouvoir dire que c'est à mon oncle et à lui que nous en sommes redevables. Combien d'autres gouverneurs auraient profité d'une faute semblable pour nous écraser encore, politiquement parlant. Loin de là, sir Charles prouve de bonnes intentions en appelant auprès de lui l'homme que tous ceux qui sont ici, aujourd'hui, méritent le mieux, le plus incontestablement, la confiance du pays. N'est-ce pas là une très forte présomption ? D'ailleurs, puisque mon oncle est aujourd'hui ministre et qu'il continue à l'être après avoir publié son pamphlet, n'est-ce

pas une preuve que le gouverneur approuve les principes sur lesquels il est basé ?

J'espère que les gens finiront par voir que ce n'est pas en se dénigrant, en se déchirant les uns les autres, qu'ils parviendront à se donner de l'importance. Le ton des journaux, de *La Minerve* surtout, a été d'une brutalité sans exemple. Elle n'a fait que déverser l'outrage et l'injure sur mon oncle, et elle n'existe que parce qu'il est incapable de se servir de l'exécution qu'il pourrait faire sortir contre son propriétaire. Il y a de la boue là-dedans. La Fontaine fait semblant de blâmer les dégoûtants articles de ses amis, mais on ne voit aucune modification dans leur tendance. Aucun de nos papiers n'a discuté la question actuelle avec bon sens. Ils ne l'ont jamais présentée sous son vrai point de vue. J'espère que cela finira.

On a malheureusement fait de tout cela une question d'homme, au lieu d'en faire une de principes. C'était en vérité bien sot. Si La Fontaine avait vraiment du patriotisme, il n'emploierait pas toute son influence à entraver la marche des affaires. Je regrette maintenant d'avoir eu de la confiance dans ses lumières et sa bonne foi. J'avais vraiment cru qu'il avait brisé avec ses anciennes propensions à l'intrigue, je me suis sottement trompé. C'est toujours lui, lui avant tout. M. Roebuck l'avait bien jugé. Dans la dernière de mon oncle, il parle de la résignation comme nous l'avons fait nous-même avant d'avoir eu des détails. Nous avons tous cru comme lui que cette démarche des ministres était causée par des constructions venues d'Angleterre; il n'en était rien. Ils manquaient d'expérience, voilà la raison de la crise. Mais ce qui n'était que malheur deviendra faute, s'ils s'obstinent à marcher dans la voie fautive et dangereuse où ils se sont engagés¹⁵⁴.

Voilà¹⁵⁵ toute la feuille prise par la politique. J'avais bien d'autres choses à vous dire, mais il me faut finir. Ma tante vous donne sans doute des nouvelles de la famille.

L.D.



¹⁵⁴ Le manuscrit, dans la *Collection Bélique*, se termine ici.

¹⁵⁵ La copie, dans BAnQ, CLG1, contient ce dernier paragraphe.

À Louis-Joseph Papineau

L.J. Papineau
34, rue de Rivoli
Paris

Saint-Hyacinthe, 26 mars 1844

Cher oncle,

À part l'élection de Montréal, rien de nouveau dans notre politique qui mérite de retenir sérieusement l'attention. Il y a encore division parmi nous. Je crois pourtant que mon oncle Viger gagne dans la classe instruite, surtout dans les campagnes et à la Chambre. La majorité de la prochaine session ne sera pas, je crois, la même que l'an dernier. Il faudra, de toute nécessité, finir par s'entendre. Loin d'avoir été détruit, le principe fondamental de la responsabilité n'ayant même pas été attaqué, la Chambre et le gouverneur devront inévitablement se rapprocher dans une commune énonciation de principes. Ce qui aurait été facile dès le premier moment, si on ne se fût pas dès l'abord préjugé contre un homme très honnête, qui désire foncièrement atteindre un bon résultat politique et possède assez d'influence en Angleterre pour l'y faire approuver. Si un nouveau ministère n'est pas encore formé, c'est que le gouverneur en voudrait un aussi libéral que possible, et que La Fontaine intrigue constamment à l'empêcher. Voilà ce qui jette le doute sur son patriotisme. S'il eût été sincère et tout à fait désintéressé, il aurait d'emblée favorisé la formation d'un nouveau cabinet, il n'aurait pas cherché par le vote de la Chambre à forcer le gouverneur à reprendre celui qui venait de quitter le pouvoir. Il a cru, et tous ses amis, sans exception, l'affirmeraient publiquement à Kingston (lors de la démission du ministère) que le gouverneur serait obligé de partir, s'il ne le rappelait pas au pouvoir. Un ministre en état d'ébriété l'a avoué à mon oncle Benjamin Papineau. En Chambre, La Fontaine a dit : « Puisque le gouverneur ne veut pas nous reprendre... » Donc il s'y attendait. De ses partisans zélés (George Cartier entre autres) disent aujourd'hui encore, et me l'ont dit à moi-même, que le départ du gouverneur est inévitable. Je ne le crois pas, mais admettons la possibilité, quel résultat en devrions-nous attendre ? Dix-neuf chances, contre une, d'en avoir un pire. Les ministres pouvaient tirer le meilleur parti possible des dispositions de sir

Charles Bagot, l'estime et la confiance du peuple. Tous ses discours ont tendu à établir, de la manière la plus positive et la plus nette, le principe de la responsabilité.

Pourquoi le mécontentement des ministres ? Parce que le gouverneur se refusait à des exigences dont les conséquences lui paraissaient compromettantes, non pas seulement pour lui, mais pour l'indépendance de la couronne vis-à-vis le patronage. Principe dont le peuple, sans doute, peut être regardé comme l'ennemi naturel. Mais dont le gouverneur ne pouvait se dispenser d'en être le défenseur. Les ministres ne devaient pas ignorer qu'il devait se garder libre sur ce point, eux, se réservant le droit et pouvoir d'un contrôle par leur démission. Ils ont nié, dira-t-on, avoir demandé une stipulation écrite. Mais le gouverneur ne les en a pas accusés. Et nier un fait que l'on ne leur imputait pas n'était-ce pas admettre réellement la vérité alléguée par le gouverneur ? Ils ne l'ont jamais, du reste, niée qu'indirectement. Si leur démission avait été le résultat d'une combinaison qui dût affaiblir les prérogatives royales et accroître les droits du peuple, tout en leur faisant admettre après coup que leur combinaison eût pu être plus judicieuse quant aux moyens à prendre pour son efficacité, je reconnaitrais leur intention patriotique, mais rien ne peut faire supposer cette combinaison. Leur document prouve qu'il n'y en a pas eu, il est l'expression d'un accident, non d'un programme. Leurs prétentions auraient-elles été basées sur le principe des droits du peuple contre les prérogatives, elles auraient attaqué en même temps le principe de l'indépendance de la couronne dans l'exercice du patronage. On dira: le peuple n'a pas à s'inquiéter de prérogatives infirmées par des précédents; la pratique renverse la théorie. Admettons-le. Mais qu'est-ce que ça prouve ? Que le peuple peut bien, en fait, empiéter tant qu'il peut dans les privilèges, mais qu'il ne doit pas demander à la couronne la reconnaissance par elle d'un droit qui demeure nul pour elle. Que le peuple empiète, s'il le veut, soit, mais qu'il n'attende pas d'un adversaire-né la consécration de ses empiètements. Ce serait absurde. Si le peuple ne le doit pas (et la motion de M. Boulton en Chambre l'a établi) par le vote de la Chambre, encore moins les ministres le peuvent-ils. Ils ne peuvent être reconnus comme les ennemis naturels des privilèges de la couronne, puisqu'ils sont intermédiaires entre les deux pouvoirs. Leur mission est d'harmonie entre leurs droits respectifs. Quand on est fort, on peut empiéter brusquement, mais si l'on est faible, il le faut faire poliment, et c'est l'intérêt du faible d'être le plus

fin en même temps que le plus honnête. S'il s'écarte une fois de cette politique, le plus fort s'en écartera dix fois. En cette occasion-ci, la conduite ministérielle a été marquée au coin de l'inexpérience, et non par un sentiment d'honnêteté publique. Ils se compromettent d'abord, et dès qu'ils le constatent, compromettent la Chambre, parce qu'ils y voient leur chance de salut. La Chambre entame le principe de la responsabilité en entrant en collision directe avec l'Exécutif; elle est injuste envers le gouverneur en le condamnant, quand il combat dans le ministre un défaut de véracité, et elle se munit de documents insuffisants qui ne lui sont venus que par la violation du serment d'office des ministres. La Chambre a autorisé la violation de règles de morale publique, Les ministres, forts d'un droit de fait, en ont voulu exiger la reconnaissance officielle. Ils ont cru être fermes; ils n'ont été que raides. Or la politique veut souvent que l'on plie pour ne pas rompre. Avec une telle politique, les ministres n'en auraient été que plus influents; et il ne tenait qu'à eux de se taire. Ils étaient en Chambre, si forts qu'ils y pouvaient tout emporter. En politique, la ligne courbe est souvent la plus courte. Notre constitution actuelle n'est que sur parchemin; une longue expérience ne l'a pas consacrée. Elle n'est pas dans nos habitudes et nos mœurs. Mieux valait, à mon sens, lui donner temps de prendre racine au prix même de quelques sacrifices d'amour-propre légers; ne pas se faire dès midi à 14 heures, s'imaginer que le gouvernement responsable était perdu, parce que le gouvernement ne voulait pas prendre un engagement verbal de les consulter en tout. Il ne fallait pas abuser de la confiance de la Chambre dans ses ministres, pour la faire se prononcer, comme conclusion, sur deux plaidoyers contradictoires, dont l'un dément l'autre et en infirme les affirmations. Mon oncle ne s'attachait pas à un point de forme. Quand il maintenait avec raison que la Chambre se trouvait dans la nécessité d'étayer son jugement, sur une absence de fondement entre deux contradictions. Comment juger ce dont personne n'est témoin, et dont les parties opposées ne sont pas bien informées ? Guidée par un préjugé, sans clarté, en faveur des ministres, contre le gouverneur, elle s'est fiée, sans preuves, à leur véracité, selon sa conviction morale; or, pourrait-on considérer comme un principe de morale l'affirmation qu'un tribunal suprême peut ou doit absoudre, ou condamner, sur la seule conviction morale ? Non, les conséquences d'un pareil principe étant souvent fausses et absurdes, le principe l'est. Donc la Chambre ne peut et doit soutenir les hommes qui l'ont compromise, quand ils ont constaté que c'était

le seul moyen d'action qui leur restait pour se tirer du faux pas de leur inexpérience. Nous leur devons, raisonne-t-on, de ne pas les sacrifier; mais devons-nous sacrifier M. Viger davantage ? Devons-nous, pour ne pas les sacrifier, affirmer qu'ils ont eu raison quand nous savons le contraire, et décider de donner tort à M. Viger, en leur faveur, parce qu'il a eu raison contre eux ?

Il est bizarre d'entendre chaque jour que M. Viger a négligé le mérite intrinsèque de la question pour sa forme. Ceux qui ont lu la documentation du gouverneur et des ministres devraient bien savoir qu'il n'y a eu question ni de fond ni de forme, là où la question ne se déterminait pas nettement. Mon oncle s'opposait simplement à la discussion de documents qui 1^o ne prouvaient rien; 2^o ne pouvaient être discutés constitutionnellement, parce que la matière manquait non pas à un jugement, mais encore plus à une discussion. La session prochaine devra résoudre le problème avec plus de réflexion que le public. Elle sentira que le principe de la responsabilité, ni son gouvernement, ne sont disparus parce que M. La Fontaine n'est plus au pouvoir. Si un ministère libéral se peut former sur des bases qui rapprochent cordialement gouverneur et Chambre, et qu'il soit en état d'édifier pour le pays des lois dont la nécessité est si évidente, pourquoi la Chambre ne l'appuierait-elle pas ? Parce que La Fontaine n'en ferait pas partie ? Mais individuellement, tous ses membres en seraient contents. Depuis la démission des ministres, leurs amis se plaignent fortement de la manière dont ils recevaient les suggestions qu'on apportait à leurs mesures. Ils ne toléraient pas qu'elles ne fussent immédiatement acceptées comme parfaites. La Fontaine ne se gênait pas pour dire que si son bill de magistrature ne l'était pas, il démissionnerait. Je tiens ce fait de membres qui le tinrent longtemps secret, avant la démission. Même détermination quant au bill des municipalités, pourtant bien défectueux. L'ancien système de législation valait mieux, je pense. Avant de présenter un projet de loi en Chambre, plusieurs compétences avaient été appelées à sa combinaison et à ses retouches, jusqu'à son perfectionnement. Il avait été discuté préalablement par plusieurs examinateurs et experts, munis de points de vue divergents; il en sortait une œuvre nécessairement plus châtiée et complète que celle qui ne subit pas de plus forte épreuve que d'un seul individu. Maintenant, un ministre élabore son projet, aussi consciencieusement que possible, soit; mais sans avoir vu la chose sous plusieurs faces, ainsi que par un plus grand nombre de points

de vue. Il conçoit son projet en auteur paternel, il en a la complaisance et la faiblesse. Il le présente; il est aisément accepté comme mesure ministérielle, et est accepté aisément parce qu'on préfère prendre une mauvaise loi d'un bon ministère, que de risquer la perte en faveur d'un ministère nouveau et inconnu, qui pourrait être moins bon que celui de la mauvaise loi. C'est ce qui est arrivé dans la dernière session. La Fontaine a fait les plus énergiques efforts pour maintenir à son bill de magistrature la clause qui établissait que tels juges, ayant déjà donné leur jugement dans une cause, pourraient le réviser en tant que juges en appel, et il menaçait de donner sa démission si cette clause était rejetée. En vérité, il n'a pas osé le faire, mais il le donnait à entendre et c'était certainement blâmable. Le fonctionnement de son système judiciaire aurait centralisé toutes les affaires à Montréal. C'était son but, il l'avouait et, quand ses confrères parlementaires y objectaient, il les combattait d'une manière souvent impertinente. Ses amis mêmes s'en plaignaient souvent en termes forts. Tels le D^r Boutillier, Drummond, et d'autres encore.

Tout ce que les journaux disent de l'élection de Drummond est insensé. Il s'est gravement trompé en s'affirmant d'une façon trop catégorique. S'il s'en était abstenu, les ministres auraient toujours voté pour lui, et ceux qui approuvent M. Viger (beaucoup plus nombreux que *La Minerve* ne l'admet) auraient également supporté Drummond; le parti libéral anglais, de même. L'attitude de Drummond est le fruit d'une intrigue de La Fontaine, qui voulait paraître, en Angleterre, avoir été la haute-main de l'élection. Drummond blâmait fort les ministres huit jours avant de se déclarer leur partisan. Dans une conversation privée avec moi, il m'a servi plusieurs anecdotes à ce sujet. Il n'aurait certainement pas aimé leur publicité. Il n'était donc pas très fort l'ami de ses protagonistes. Certes Cartier, s'il les avait connus, ne les aurait pas répétés. Il avait dit à M. Barthe : « M. Viger mériterait sa statue », et même « des statues ». Le résultat de l'élection est douteux. Je crains des violences. *La Minerve* clame que M. Viger protège Molson. C'est un effronté mensonge, comme plusieurs de ses affirmations contre M. Viger, telle la désapprobation prétendue de son comté.

Cartier correspond avec M. Falconer. Nos lettres diffèrent essentiellement. Pour diminuer l'influence de M. Viger, *La Minerve* affirme que vous approuvez le ministère. Si c'est vrai, elle n'a pu le savoir, et je ne peux m'empêcher de soupçonner Cartier de l'avoir inventé. Il ne pouvait, en véracité, l'affirmer sur une simple supposition. Il y a environ 3 ou 4 semaines,

La Minerve a publié une lettre de M. Falconer. Il approuvait tout à fait les ministres. Cette lettre venait de Paris. Vous le voyiez alors. Tout ceci indiquerait que mes deux dernières n'ont pu être que très inutiles. Celle de vous, par le dernier vapeur, blâmait un peu M. Viger; mais Amédée a cru prudent de la tenir secrète, non seulement pour le public (ce qui était fort bien, mais aussi pour nous. Il ne nous a lu que certains extraits). J'aurais été content d'en prendre entière connaissance avant de vous écrire celle-ci. Je n'ai pu l'obtenir. Votre opinion est actuellement formée, c'est sûr.

L'avenir du pays est entre vos mains. Si vous approuvez les ministres, j'en redoute la suite. Puissé-je me tromper, sans nul doute, le parti pour lequel vous vous prononcerez l'emportera. Je regrette les lacunes de mes dernières lettres. Faute d'informations, j'écrivais d'après mes lumières instinctives, plutôt que d'après une connaissance exacte des événements ou des faits. J'ai supplié Cherrier de vous écrire; en vain. Ma conviction actuelle n'est peut-être pas fondée à vos yeux. Je serais heureux d'être convaincu différemment, si je me trompe; mais voilà ma pensée.

Je ne crois pas aux bonnes dispositions de lord Stanley en faveur des Canadiens. Je crois en l'habileté et, peut-être, en la libéralité de sir R. Peel.

L'état de l'Irlande est une circonstance heureuse pour nous.

En La Fontaine, je n'ai aucune confiance, et c'est définitif. Je crois le gouverneur un honnête homme. Nous ne devons pas l'ostraciser: il pourrait devenir notre ennemi. Il mérite la confiance de la Chambre. Elle doit lui en témoigner.

À Montréal, tout le parti anglais, soit libéraux, soit tories, appuie M. Viger. On lui en fait, avec bêtise, un crime. Il garde aussi pour lui une forte proportion de Canadiens. Les articles des *Mélanges* lui ont fait du bien. Parmi ses partisans, je puis vous signaler MM. Joseph Roy, Fabre, R. Trudeau, Cherrier, McDonnell, Hubert, Le Moine, Donegani. Dans les campagnes, il aura le peuple, une moitié de la classe instruite, et le clergé en général. Je ne parle, bien entendu, que du district de Montréal. Les Irlandais sont en grande majorité pour Drummond.

Nous serions bien heureux, de toutes manières, de vous revoir bientôt. Vous pourriez sûrement amener un rapprochement entre les parties. Ce ne serait pas le seul, mais de beaucoup le meilleur moyen. On active la translation des bureaux à Montréal. Ce sera pour mai ou juin prochain. On ne prévoit pas de session avant septembre. J'attends impatiemment nouvelles d'Europe. Voilà la 3e fois que j'en recevrai, au lendemain du départ

de mes lettres. Je regrette toujours de ne les avoir pas reçues avant. Je suis persuadé que M. Roebuck et nos autres amis feront tout en leur pouvoir pour nous être utiles dans la crise que nous traversons, mais je crois qu'ils doivent remarquer que le bien pour nous viendra plutôt de sir Charles Metcalfe que des ministres d'Angleterre. Si nous prolongeons avec lui une guerre intempestive et regrettable à jamais, ce sera un véritable malheur. Il n'est pas encore sérieux de l'inexpérience, de la précipitation et peu de sang-froid dans les circonstances importantes. Tout cela ne nous met pas en péril. Nous devons en profiter comme d'une leçon, et nous appliquer à être homme d'affaires, marcher avec plus de discipline et de méthode, et tenir aux principes plus qu'aux hommes.

Veuillez me croire avec toute l'affection possible.

L.D.



À Rosalie Papineau-Dessaulles

À Madame Dessaulles

S^t-Hyacinthe

Obligeance de M. Laframboise

21 novembre 1845

Ma chère maman,

Je vais enfin aller vous rejoindre. Si la négociation que M. Leblanc a entamée avec la maison Stephens et Young, et aussi avec le juge Gale, réussit, ce qui sera certain ce soir, je ne partirai que mardi prochain (Dorion, n'ayant pas été payé des 5 000 louis que la corporation lui doit, n'a pu donner qu'un peu plus de 2 000 louis aux héritiers Debartzch, et moi, comme de raison, je n'ai rien eu). Si, ce soir, je reçois une réponse défavorable, je partirai dimanche. Après trois mois d'une absence pénible, sous tous les rapports, après avoir été trompé et joué d'une manière véritablement cruelle par mon oncle Denis Viger, je serai bien heureux de goûter quelques moments de repos, et d'être éloigné de gens dont la ladrerie la plus dégoûtante fait le fond du caractère. Être trompé par un indifférent

n'est rien; l'être par un parent qui vous témoigne de bouche la plus sincère sympathie et qui, quand l'action arrive, se moque de vous amèrement, est infâme. Quand je vous aurai conté les détails, vous verrez si mes mots sont exagérés. J'ai, depuis trois mois, fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour remplir nos obligations. S'il y avait eu tant soit peu d'âme chez ceux qui prétendent s'intéresser à nous, tout était facile. Mes oncles Papineau, les seuls dont le cœur soit bon et sincère, sont eux incapables de faire ce que les circonstances exigent; aussi ne leur ai-je rien demandé. S'ils le pouvaient, ils l'auraient fait depuis longtemps sans cela.

Si je ne réussis pas avec les individus que j'ai déjà nommés, nous n'aurons plus que Colville. Là au moins la transaction ne sera ni longue ni difficile. La compagnie dont il est l'agent envoie de grands capitaux pour être prêtés sur hypothèques. Il sera dès lors facile de s'en procurer. Colville s'est embarqué le 4 de ce mois à Liverpool et sera ici sous quatre ou cinq jours. L'agent en sous-ordre est allé à sa rencontre. Je le connais assez pour ne pas douter de l'issue d'une négociation avec lui. C'est un Anglais franc et honnête, et ni la politique ni l'intérêt n'agiront sur lui.

Ma chère maman, je ne vous ai pas écrit plus tôt parce que pendant trois semaines ma réussite était si évidemment certaine que vraiment il a fallu quelque part des combinaisons tout à fait machiavéliques pour l'empêcher. J'espérais de jour en jour vous envoyer la bonne nouvelle, elle est encore retardée. Mais plus les difficultés sont grandes, plus il faut de courage et d'activité. S'abandonner trop au chagrin ou au désespoir ne ramène rien, et ne fait que du mal. Quelque sérieuse que soit notre position, rien n'est perdu et avec des efforts bien combinés, nous sortirons de ces épreuves. Votre projet de laisser la maison après le mariage de Rosalie est sage, et il est clair que nous devons l'exécuter. Le faire plus tôt est inutile et sans avantage aucun. Nous en parlerons.

J'aurais été heureux de garder pour moi ce qu'il y a eu de désagréable dans les déboires que mes parents m'ont fait éprouver; je n'aurais pas voulu augmenter vos chagrins sans raison. Néanmoins j'en suis arrivé à un point où il faut tout dire. Il faut que les événements s'expliquent tôt ou tard, et il faut que la responsabilité qu'ils produisent retombe sur qui de droit.

Mon oncle Benjamin a été malade de la jaunisse. Il est mieux. Toute la famille ici est bien. Lactance était en médecine avant-hier, mais c'est fini.

Adieu, chère maman. Croyez-moi votre bien tendre fils.

L.A. Dessaulles



À Amédée Papineau

Saint-Hyacinthe, 10 mars 1847

Mon cher Amédée,

Tu auras appris par ma tante la maladie du pauvre Gustave qui, cette fois, paye trop cher sa dernière imprudence. Il s'est beaucoup fatigué en marchand en raquettes trois heures consécutives et en ne changeant pas de linge, après une forte transpiration, causée par cet exercice excessif pour lui. Son état n'est pas dangereux, mais il est extrêmement souffrant et extravague quelquefois. Ce qu'il y a de sérieux avec lui, c'est qu'il est excessivement difficile de lui faire prendre ses remèdes. Ma tante n'a comme de raison pas beaucoup d'influence sur lui. Mon oncle en a un peu plus, mais pas encore assez. Ne le grondez pas maintenant pour son imprudence, cela l'irrite contre nous tous. Il a été un peu moins souffrant aujourd'hui qu'hier, mais ses nuits sont pénibles. Le docteur le voit souvent et ne nous laisse pas voir d'inquiétude. Je ne puis pas néanmoins te dire qu'il y ait eu d'amélioration très sensible depuis hier.

Je te serais bien obligé si tu pouvais me procurer une Bible française. Il y en a une, je crois, en petit format dans la bibliothèque de Lactance. Si néanmoins vous l'avez démenagée, il ne sera probablement pas possible de mettre la main dessus. Dans ce cas, aurais-tu la complaisance de m'en acheter une chez Fabre, autant que possible, en un volume, et le plus petit qu'il aura. Je te rembourserai à mon prochain voyage. Tu voudras bien la faire remettre avant dimanche, chez Laframboise, pour qu'il me l'apporte. S'il n'y en a pas chez Fabre, ne te donne pas la peine de courir pour en trouver.

Mes meilleurs saluts et respects à madame Papineau. Et crois-moi ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Rosalie Papineau-Dessaulles

À Madame Dessaulles

Saint-Marc¹⁵⁶

L.A.D.

Saint-Hyacinthe, 6 mai 1847

Ma chère maman,

J'ai été, depuis mon arrivée, plongé par-dessus la tête dans les affaires de Desmarteau. Il se trouve dans une position critique, car il est hors d'état de rien payer, et véritablement je crois que nous devrions, par générosité, sinon par devoir, lui donner une décharge générale. Je conçois parfaitement que Laframboise, qui lui est totalement étranger, exige à la rigueur ce qu'il croit être dû raisonnablement, surtout n'ayant eu aucune connaissance des conventions ou plutôt de l'absence de conventions qui auraient dû être faites, quand nous nous sommes arrangés avec lui. Il n'y a aucun doute que cette affaire, jugée à la rigueur devant une cour de justice, serait défavorable à Desmarteau. Mais je crois fermement que si elle était débattue devant des arbitres et jugée dans le sens d'une stricte équité, ce serait nous qui serions condamnés.

Desmarteau s'est, il est vrai, engagé tacitement à nous fournir du foin à quatre piastres le cent; il n'y a pas d'engagement écrit d'une semblable convention. Or, depuis sept ans, il a subi chaque année de véritables pertes, parce que le prix du foin, à la seule exception de l'année courante, a été beaucoup plus élevé que celui que nous réclamons comme ayant été stipulé. Ce prix ne nous a été favorable que cette année et encore, le foin est-il maintenant à quatre piastres, et même cinq. Il s'est vendu jusqu'à douze, jamais moins que six, et je crois que le prix moyen serait de huit piastres depuis sept ans. Cette condition a donc été onéreuse uniquement pour Desmarteau.

Maintenant, dans les demandes que nous lui faisons, nous le chargeons de 400 louis pour quatre années, prix évidemment trop fort à mon avis, puisque ce domaine n'a jamais valu cela, et que personne aujourd'hui ne peut l'estimer à plus de la moitié de cette valeur. J'ai encore aujourd'hui,

¹⁵⁶ Saint-Marc-sur-Richelieu, où son frère Toussaint-Victor Papineau est curé.

sous la main, les conventions écrites que vous avez rédigées pour mémoire. Mais Desmarteau ne les a jamais lues, ni acceptées telles que rédigées sur le papier que j'ai en ma possession.

Après les rapports qui ont toujours existé entre nous et Desmarteau, il serait dur, à mon avis, de le dépouiller du peu qu'il possède pour 600 pauvres francs qu'il redoit pour ses terres. Il ne peut pas les payer, il a juste de quoi vivre, et rien d'avantage. On lui demande des sommes considérables et on ne lui tient pas compte de la diminution de la superficie du terrain causée par les ventes que nous avons faites.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette affaire; il est inutile de s'étendre beaucoup sur ce à quoi vous pouvez penser aussi bien que moi. Je vous prie d'y réfléchir, et je crois que vous en viendrez à la conclusion que nous ne devons pas aller aussi loin avec Desmarteau qu'avec beaucoup d'autres. Il ne peut payer qu'en se ruinant, et le bien que nous en retirerons ne sera pas appréciable.

Laframboise et Morison disent, et non pas sans quelque raison : « Mais cet homme a bien vécu, a élevé une forte famille¹⁵⁷, donc il a fait des profits. » C'est vrai, il a vécu mais aussi c'est la première de toutes les nécessités, a-t-il fait de trop grandes dépenses pour sa famille ? a-t-il mis de l'argent de côté ? non, sans aucun doute. Il a vécu, voilà tout, et ce ne peut jamais être la matière d'un reproche, ou seulement même de cette observation qu'il n'a pas les mêmes titres à l'indulgence. Veuillez y penser sérieusement et répondez-moi ou dites à Laframboise ce que vous en pensez.

Le jardin avance un peu. Hamel y est avec les bonnes femmes Laflamme et Daudelin. Chatelle a travaillé hier, ou plutôt fait semblant de travailler, Mme Laframboise lui a dit qu'il fallait se forcer davantage, et il n'est pas revenu ce matin. Je l'attends au paiement.

Je crains que le houblon que j'ai fait transplanter au bout de ma maison ne vienne pas cette année. Dites-moi comment on l'obtient; s'il en faut de nouveau, est-ce de graine ou de plant ? Si c'est de graine, poussent-ils dès la première année ?

Mme Cadoret a eu une très mauvaise journée hier; aujourd'hui elle a du mieux. Néanmoins son état est certainement sérieux. Partout ailleurs,

¹⁵⁷ La famille d'Antoine Birs/Birtz/Desmarteau (1790-1874), cultivateur, et d'Angélique Roireau/Laliberté compte au moins sept enfants, selon Ancestry.

on est bien. Mme Morison reprend un peu ses forces. Ces beaux jours-ci lui font plus de bien que quoi que ce soit. Croyez-moi.

L.A. Dessaulles



À Zéphirine Thompson¹⁵⁸

Saint-Hyacinthe, 4 juillet 1847, dimanche

Ma chère Zéphirine,

Voilà Rosalie et Laframboise qui partent demain pour la Petite-Nation. Ils seront à Montréal mardi et partiront lundi matin pour les profondeurs de l'Ottawa. Je serai, moi, à Montréal aussitôt que possible, peut-être néanmoins serai-je obligé d'être ici dimanche prochain. Je suis en correspondance serrée avec notre digne curé, qui commence à s'apercevoir que les choses tournent au grave et qui se débat devant l'avenir qu'il s'est préparé par sa tenue des comptes de la Fabrique. Rosalie te dira que nous sommes bien, chanson habituelle et si souvent répétée que rien n'est plus maussade. J'ai reconduit chez elle, jeudi, Mme de Tonnancour¹⁵⁹ et suis revenu le vendredi matin. Je suis passé à Saint-Simon en allant et en revenant, pour avoir le plaisir de voir Mlle Bouvier, mais inutilement : je la crois fondue ou mariée. Voilà mon principal désappointement depuis huit jours.

Je vais me refaire après-midi, car je pars pour Saint-Hilaire où se trouve maintenant Mme Ermatinger¹⁶⁰. Puisse le mari ne pas avoir eu l'humeur trop coureuse, hier, car il est aussi à Saint-Hilaire; madame sera bien moins aimable que quand elle est seule. Au reste, l'homme propose et Dieu dispose, et les hommes sages se soumettent sans murmures à sa sainte volonté.

¹⁵⁸ Zéphirine Thompson, sa future épouse, qui demeure alors rue Sanguinet à Montréal.

¹⁵⁹ Marguerite Cherrier (1811-1874), fille de Benjamin-Hyacinthe-Martin Cherrier, arpenteur et député, et de Marie-Marguerite Richer, a épousé (Saint-Denis-sur-Richelieu, 14 septembre 1835) Léonard Godefroy de Tonnancour (1793-1867), seigneur, à Saint-Michel-d'Yamaska.

¹⁶⁰ Caroline-Élisa Juchereau-Duchesnay (1819-1890) avait épousé (Saint-Ours, 14 juillet 1845) William Ermatinger, lieutenant-colonel et officier de milice.

Nous avons eu grrrrrrrand dîner à la Saint-Pierre¹⁶¹ : fricot, musique, chansons, vins, charlottes, mottos, enfin c'est à n'en pas finir. Les mottos ont eu un peu d'esprit, ce jour-là, ce qui ne fait pas souvent à leur égard le sujet d'un reproche. Mais j'oublie de te nommer les convives. C'étaient Mme Leman et sa fille¹⁶², Aurélie, Morison, P. Lamothe, L.D. Rochon¹⁶³ et Guillaume Lévesque. Lamothe était tout rayonnant des vertus de son patron, qu'il avait empruntées pour l'occasion; Rochon paraissait bourru malgré lui, parce qu'il avait trouvé le nid de lièvre mais sans hôte ni hôtesse, vu l'envie de courir qui s'était emparé d'elle et l'avait fait s'envoler du côté de Saint-Césaire; et Guillaume faisait le Parisien de son mieux, pour racheter sa toilette qui s'était chiffonnée dans la route. La figure un peu rébarbative de Rochon a eu un peu d'effet sur les imaginations au commencement du dîner, mais elle s'est épanouie à la vue du champagne, et après cela tout a été à merveille.

Maintenant, je reviens aux mottos. J'ai ouvert le premier. Il me disait : quand on est à votre âge, on doit avoir le bon goût de se dispenser de chercher femme. Je l'ai de suite passé à Lamothe qui était notre aîné et qui l'a lu tout haut, ce que je n'avais garde de faire. Après cela, je jetai la vue sur Thérèse qui avait la figure un peu pincée et cachait son motto sous son assiette. Je le pris vivement et le lus d'Honorine à moi seulement; il disait : une dévote pâle et blême n'a pas besoin de diadème. Celui-là, tu vois, avait les dents trop longues pour être bien haut, aussi je le punis de suite en le décapitant. J'étais outré d'une pareille méchanceté envers quelqu'un qui en a si peu.

Quelque temps après, Mme Leman trouva le suivant, que je venais de lui servir sans l'avoir lu : Qu'est-ce que je puis dire ou faire pour prouver que je mérite votre amour ? Celui-là était parfait. Je t'expliquerai comment. Rochon a déchiré un motto de suite après l'avoir lu; il n'a pas voulu dire ce que c'était, mais je crois qu'il contenait une allusion indirecte à son

¹⁶¹ La Saint-Pierre : le 29 juin.

¹⁶² Mme Leman : Honorine Papineau; sa fille Fanny, qui aura 3 ans le mois suivant.

¹⁶³ Louis-David Rochon (1814-1850), avocat en 1839. Né à Montréal, fils de François Rochon, marchand, et de Monique Hamel, il a épousé (Rivière-Ouelle, 20 septembre 1849) Luce Casgrain, fille de Pierre-Thomas Casgrain, seigneur, lieutenant-colonel de milice et d'Émilie Lacombe. Présence de Louis-Antoine Dessaulles à ce mariage. Louis-David Rochon est mort en mer le 20 août 1850, entre San Francisco et Panama. Voir *Les Québécois et la soif de l'or en Californie*, par Georges Aubin (édition de 2022).

désappointement. Quand les dames se sont retirées, Rochon a chanté sa chanson, comme cela avait été projeté depuis longtemps. Après cela, nous avons bu du vin, après quoi nous avons bu du café, après quoi nous sommes passés au salon, après quoi nous avons bu du thé et mangé des glaces, après quoi nous avons chanté (Lévesque étant si transporté qu'il faussait formidablement), après quoi ces messieurs qui voulaient repartir à 9 heures du soir, ont fait leur bonjour aux dames à 11 heures et demie, après quoi nous sommes passés chez moi où nous avons bu le plus magnifique, le plus délicieux, le plus étouffant prunet au kirsch et au rhum que jamais homme ait eu le bonheur de brasser, de humer et de savourer; après quoi nous avons pris le pousse-tout (car ce n'était plus pousse-café, il était trop loin), après quoi ces messieurs sont partis de chez moi à 1 heure et ont été chez Lamothe faire leur toilette de voyage et prendre le whiskey-punch pour se préserver de la fraîcheur de la nuit et du serein, après quoi ils sont partis tout de bon à 2 heures et sont passés devant chez moi en hurlant : « Descendez à l'ombre, ma blonde, descendez à l'ombre du bois. » À quoi les échos de la route répondaient en gémissant. Maintenant laissons-les courir et s'enrhumer.

Tout alla bien jusqu'au lendemain à dîner, dans la maison. Nous nous assîmes à une table chargée de tous les bons débris de la veille, dont chacun excepté maman et moi mangea tant qu'il fallut retourner chercher du rhum pour empêcher ces dames d'étouffer. Il fallait, pour ainsi dire, choisir entre l'indigestion et la grisade et, comme de raison, on préféra la grisade. Alors Laframboise entonna les propos méchants, les anecdotes croustillantes, les petits mots crus qu'on ne dit qu'à moitié et que sages et fous comprennent. Jusqu'à Thérèse qui s'échappa jusqu'à dire que Mme St-Denis avait autrefois p... dans mes grands bas, après quoi elle nous regarda tout effarée et leva les yeux en l'air, pour voir si le feu du ciel ne venait pas l'abîmer. Enfin il fallut sortir de table pour de graves raisons que les dames allèrent se conter toutes seules. Voilà pour le second dîner.

Hier, c'était une autre histoire. Laframboise a acheté un jeune bœuf très étourdi et très effronté, qui a été élevé par sa tendre mère dans toutes sortes de mauvais caprices et qui n'a jamais voulu se rendre l'esclave du qu'en dira-t-on, ni se faire aux manières du beau monde. Or hier, vers 6 heures et demie de l'après-midi, voilà notre jeune gars qui avise une troupe de jolies demoiselles de son espèce qui passaient paisiblement dans la rue et avaient un air de modestie ravissante. Aussitôt, en jeune

bœuf qui connaît son monde et veut faire preuve de son bon goût, il s'élançait du côté de la porte de cour qui, malheureusement était fermée. Il s'essaya, vit qu'elle était solide et haute et qu'il fallait choisir une autre voie. Il n'avait pas le temps de réfléchir, car les belles continuaient leur chemin et n'avaient pas seulement détourné la tête, chose très choquante pour un jeune bœuf aussi plein de lui-même. Alors il se met à courir ça et là, voit une porte ouverte, l'enfile, se trouve dans la cuisine, face à face avec la vieille qui, son balai en l'air, criait comme un lutin à qui on jette de l'eau bénite, saute sur la table sur laquelle on avait mis le couvert des domestiques, et s'enfile, sans rien briser, à travers une fenêtre dont un côté seulement était ouvert et, se trouvant libre, vole après les jeunes beautés qui étaient bien innocemment la cause de tout ce tintamarre. Voilà ce que c'est que de ne pas bien élever les enfants.

Maintenant, autre chose. Reviens-tu avec moi ou non ? Resteras-tu à l'examen de Montréal, à cause de ton frère, ou laisseras-tu cette maudite ville où les chaleurs sont accablantes et doivent être nuisibles pour toi ? Il me semble que tu ferais mieux de revenir, mais je n'ose pas trop le dire, cela suffirait peut-être pour causer ce petit mouvement mutin de la tête et des bras, qui indique que le caprice a jeté chez toi ses racines jusqu'au fond des talons. Si tu avais l'esprit de me l'écrire par la poste, et de me conter quelque chose de ce qui se passe là-bas dans certain cercle de jeunes cocottes, ce serait excellent, délicieux, ébouriffant; mais je n'ose encore le demander, car de graves raisons me le défendent.

Pour ce qui est de la grrrrrrrande affaire, qui commence par un C, je n'ai rien trouvé : tu vois combien tes craintes étaient fondées.

Si tu m'avais rendu la boîte aux fleurs, je t'en aurais porté, mais c'est ta faute; tu l'auras gardée pour en recevoir d'ailleurs probablement, ainsi je suis déchargé de ma parole.

Fais mes amitiés à toutes celles qui auront été assez sages pour le mériter, et crois-moi ton cousin¹⁶⁴ bien affectionné et bien dévoué.

L.A. Dessaulles

¹⁶⁴ Cousin passablement éloigné : la mère de Zéphirine Thompson est Flavie Trudeau, fille de Toussaint Trudeau et de Marie-Louise Papineau. Cette dernière est la sœur de Joseph Papineau, grand-père de Louis-Antoine Dessaulles.

La messe dure encore et j'ai fini mon papier. Elle est passablement longue, c'est aujourd'hui la clôture de la retraite des hommes et en même temps de leur jubilé. On a commencé par eux, afin de se mettre en haleine, sans trop se fatiguer d'abord, car si les oblats eussent commencé par la lessive des consciences féminines, les hommes n'auraient pu avoir leur tour. Le curé, en homme qui s'y entend, a gardé les cocottes pour la fin, le dessert, la bonne bouche : ces chers anges de la terre vont faire pleuvoir sur la paroisse les bénédictions de tous les anges célestes, archanges, puissances, trônes, dominations, etc. Les hommes, créés à l'image de Dieu (ce que l'évangile ne dit pas des femmes), font moins de tintamarre et plus de besogne, et seront plus haut placés.



À Amédée Papineau

L.J.A. Papineau¹⁶⁵, écr

Montréal

Obligeance de A. Laframboise, écr

Saint-Hyacinthe, dimanche 8 août 1847

Mon cher Amédée,

J'ai envoyé, hier après-midi, ma voiture à Saint-Ours pour amener ici Azélie qui devait y être, nous avait-on dit, vendredi. Elle n'y est arrivée qu'hier après-midi, vers quatre heures. En conséquence, Mme de St-Ours a décidé, avec ces demoiselles, qu'Azélie resterait avec elles jusqu'à demain, et elles ont renvoyé la voiture en promettant de la faire arriver ici demain au soir. En conséquence encore, Mme Laframboise a décidé qu'Azélie ne partirait d'ici que jeudi et qu'elle se rendrait à Montréal vendredi matin. Casimir l'amènera ainsi qu'Aurélie, qu'il conduit jusqu'à la Petite-Nation, et ainsi Azélie aura un meilleur compagnon de voyage que Marguerite. Ils ont fixé samedi pour leur jour de départ de Montréal. Si, à cause de quelque chose que nous ne sachions pas, il faut hâter le départ

¹⁶⁵ Amédée note : « Reçue lundi 9 août 1847; S^t Hyacinthe le 8 août. Cousin Dessaulles. »

d’Azélie, tu auras assez de temps pour nous écrire en mettant une lettre à la poste demain, avant six heures.

Mme Laframboise a eu une très forte attaque de choléra du pays dans la nuit de vendredi à samedi. Elle est bien maintenant et est sortie cette après-midi. Elle avait d’abord cru que ce n’était qu’une indigestion, mais les tranchées¹⁶⁶ et les vomissements ont été si violents et la faiblesse, si grande, que nous sommes convaincus qu’il y avait quelque chose de plus. Maman a été malade, la même chose et la même nuit, à Saint-Marc; seulement l’attaque a été beaucoup moins violente.

J’ai vu, vendredi dernier, Mlle Chamard qui est arrivée à la dernière période de sa maladie. Je ne crois pas qu’elle vive maintenant quinze jours. C’est un bien triste événement pour sa famille et pour ses amis.

Crois-moi, ton cousin affectionné.

L.A. Dessaulles



À Louis-Joseph Papineau

L’H^{ble} L.J. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 11 août 1847

Mon cher oncle,

Après toutes les espérances que j’avais entretenues et que je vous avais témoignées, d’aller vous voir dans le cours de l’année, je suis malheureusement forcé d’y renoncer, et d’être, vu quelques occupations pressantes, plus casanier que je ne l’ai été depuis dix ans. Mon temps est enfin devenu d’une certaine valeur, à ce qu’il paraît, au moins pour moi, sinon pour d’autres, et il me semble que je suis plus disposé à le croire que je ne l’étais autrefois. N’allez pas croire, toujours, que j’aie jamais pu m’arrêter à l’idée que huit jours passés à la Petite-Nation auraient été inutilement employés; mon amour-propre ne va pas si loin, mais, badinage à part, le temps considérable que m’ont fait perdre nos examens de collège et de couvent, et

¹⁶⁶ Tranchées : « douleurs aiguës qu’on ressent dans les entrailles. » Littré.

nos courses, et des visites assez nombreuses occasionnées par tous ces incidents, m'a mis en arrière dans quelques ouvrages que j'ai à cœur de pousser aussi vivement que ma paresse me le permet. De plus, il faudra que j'aille conduire Casimir à Georgetown¹⁶⁷, si Laframboise et Rosalie ne peuvent y aller, et je crains un peu qu'il ne leur soit pas possible de le faire.

Ainsi, voilà Casimir qui va commencer à s'américaniser. Il ne sait que très peu l'anglais, et comme cette connaissance lui est rigoureusement nécessaire, j'ai cru qu'il valait mieux, au risque même de lui faire faire une moins bonne philosophie morale, si le cours se fait en anglais, l'envoyer dans une institution où il soit forcé de le pratiquer en l'étudiant. Maman y a consenti sans trop de difficulté, et quant à Casimir, je lui dois cet éloge qu'il a non seulement approuvé de suite mes idées à cet égard, mais même qu'il a presque été au-devant. Il part résolument, et c'est d'un bon augure. Nous avons d'abord pensé au collège de Sainte-Marie, qui est à quelques lieues seulement de Baltimore, mais réflexion faite, nous nous sommes décidés pour celui de Georgetown, où il pourra être recommandé par M. Désaulniers qui y a laissé des amis, et aussi parce que les élèves de cet établissement ont l'avantage, une fois par semaine, pendant les sessions du Congrès, d'aller assister aux débats des Chambres. J'ai regardé ce dernier avantage comme étant d'une grande importance.

Nous avons eu le plaisir, de très peu de durée, malheureusement, d'avoir avec nous votre bonne Azélie que maman nous a amenée hier et qui, vu ses courtes vacances¹⁶⁸, se hâte de se diriger de votre côté. Nous avons été même les plus favorisés, car elle ne fera que passer à Saint-Denis et à Verchères. Nous l'avons trouvée grande, bien portante, sage, aimable, parfaite musicienne, en un mot tout ce qu'il y a de bon et de beau.

Madame Laframboise a eu une violente attaque de choléra du pays dans la nuit de vendredi à samedi dernier. Elle a été alarmante, malgré de prompts secours. Elle s'est, comme toujours, rétablie bien vite : dimanche, il n'y paraissait plus et elle a pu sortir en voiture. La même nuit, à Saint-Marc, maman avait une attaque de la même maladie¹⁶⁹, mais beaucoup

¹⁶⁷ On trouve deux lettres de Georges-Casimir Dessaulles à sa mère, écrites de Georgetown (Washington, D.C.), 20 décembre 1847 et 17 janvier 1848. Voir MMC, P010/A4,8.

¹⁶⁸ Azélie Papineau entre en vacances; elle sort du couvent des Dames du Sacré-Cœur, à Saint-Vincent-de-Paul (les Écores).

¹⁶⁹ Saint-Marc-sur-Richelieu, où Toussaint-Victor Papineau, frère de Mme Dessaulles, est curé.

moins sévère et qui n'a pas été de nature à alarmer. Casimir vous donnera des détails sur les autres membres de la famille qui, généralement, jouissent d'une santé passable, à une cruelle exception près, la pauvre mademoiselle Chamard, la meilleure amie de ma sœur, qui est arrivée à la dernière période de sa maladie, la consommation, et qui n'a probablement aujourd'hui que très peu de jours à vivre. Je l'ai vue, pour la dernière fois probablement, vendredi dernier, et l'ai trouvée dans un état de souffrances, de faiblesse et de maigreur excessivement pénible à voir¹⁷⁰.

Maman, Mme Laframboise, Mlle Adhémar¹⁷¹ et Mlle Laframboise qui jouit de la plus parfaite santé et a déjà quatre dents qui ne l'ont nullement fatiguée, à l'exception peut-être d'un peu d'insomnie, mais sans souffrances aucunes, partent toutes pour Saint-Marc vendredi, pour y passer la huitaine. Laframboise part pour Montréal, et moi, je serai gardien. Ça été mon tour, cette année, plus souvent que d'habitude.

Veillez agréer tous nos saluts, amitiés et embrassements les plus vifs et les plus sincères. Et croyez-moi, mon cher oncle, avec le plus entier dévouement, votre neveu affectionné.

L.A. Dessaulles



À Amédée Papineau

Saint-Hyacinthe, dimanche 23 octobre 1847

Mon cher Amédée,

J'ai fait un oubli à ton égard, infiniment sot, tout à fait impardonnable, d'autant plus impardonnable que j'étais allé chez toi mardi soir, pour

¹⁷⁰ Marguerite-Anne Chamard, dite *Nanette*, fille de Jean-Olivier Chamard, marchand, et de Marguerite-Anne Morison, sera inhumée dans l'église de Saint-Denis-dur-Richelieu le 20 août 1847, âgée de 25 ans.

¹⁷¹ Marie-Angélique Adhémar (1778-1864), née à Détroit, fille de Toussaint-Antoine Adhémar/St-Martin et de Geneviève Blondeau. Elle avait enseigné à Michillimackinac et à Détroit avec Victoire Papineau (1758-1821), tante de Rosalie Papineau-Dessaulles. Elle sera inhumée à Montréal le 8 octobre 1864, âgée de 86 ans. Signatures au registre : Alfred Larocque, Maurice Laframboise et Guillaume Lamothe.

réparer mon oubli du matin, quand je t'ai rencontré. Nous nous réunissons de demain en huit, jour de la Toussaint, chez notre oncle¹⁷², curé de Saint-Marc, pour lui souhaiter sa fête. J'ai invité mon oncle Benjamin, Émery et Casimir, et aussi M. Cherrier, qui m'a dit être obligé de descendre à Québec pour la Cour d'appel.

Je voulais te prier de nous y joindre et j'ai eu la bêtise de faire ce que je viens de te dire, c'est-à-dire de me rendre chez toi pour t'y inviter, et de l'oublier. Comme je répare ma faute assez à temps pour que tu te prépares à venir, j'espère que tu pourras te joindre aux trois autres voyageurs, qui partiront de Montréal dimanche soir, pour venir coucher à Chambly où ils prendront le *steamboat* lundi matin et arriveront à Saint-Marc à temps pour la grand-messe, chose qui te flattera sans doute.

Si le temps était beau, comme les chemins ne se sont nullement gâtés, le long de la rivière Chambly, et que Mme Papineau¹⁷³ voulût bien être de la partie, cela nous ferait à tous et particulièrement à mon oncle Toussaint, infiniment de plaisir. Mais la saison est si avancée que je n'ose pas beaucoup y compter.

Dans tous les cas, si elle devait se laisser tenter, tu pourras être sûr que pour le retour, les chemins seront beaux, le long de la rivière Chambly, s'il fait beau, samedi et dimanche prochain, et si vous venez tous les deux, je vous ramènerai moi-même avec ma voiture jusqu'à Chambly, où vous n'aurez plus à vous occuper des chemins.

Ainsi, mon cher, agis d'après cette offre qui est faite, avec le désir sincère que tu en profites.

Gustave est bien et demande que tu lui renvoies sa montre aussitôt que possible. Laframboise pourra probablement la rapporter mercredi, si elle est prête.

Tout le monde est bien. Mes saluts à madame Papineau, et crois-moi, ton cousin dévoué.

L.A. Dessaulles



¹⁷² Saint-Marc-sur-Richelieu, où Toussaint-Victor Papineau est curé.

¹⁷³ Mme Papineau : Marie Westcott, épouse d'Amédée Papineau.

À Louis-Joseph Papineau

L'H^{ble} L.J. Papineau
Petite-Nation¹⁷⁴

Saint-Hyacinthe, lundi 24 juillet 1848

Mon cher oncle,

L'impression produite dans le comté de Richelieu par la dernière lettre du Dr Nelson n'a rien de sérieux. Tous les gens disent que M. Nelson accepte parce que vous êtes loin, ce qu'il a refusé quand vous étiez près; que lui ayant refusé, quand vous avez offert de le rencontrer, vous avez aujourd'hui le droit de refuser une rencontre déjà offerte inutilement. Le docteur compte bien quelques partisans acharnés dans Saint-Denis, mais il n'en a que peu ou point dans Saint-Ours. Je ne doute nullement que si vous acceptiez son défi, vous ne l'écrasiez facilement. D'un autre côté, c'est peut-être vous déranger beaucoup sans une nécessité impérieuse.

La protestation du comté de Saint-Maurice est enfin venue et a produit de la sensation. On me paraît généralement comprendre à quel degré les mensonges ont été grossiers et impudents.

Je ne pourrai probablement pas écrire bientôt. Rien ne presse d'ailleurs, et quand je le ferai, je pourrai y mettre plus de temps et de travail.

Nos affaires locales m'occupent beaucoup. Je viens d'être nommé syndic de l'église, malgré une opposition enragée de la part du curé, qui m'a violemment attaqué deux fois en chaire. Tout a été inutile et la division de l'assemblée en ma faveur a été environ trois cents à quinze pour le candidat du curé. Mon premier acte sera de le chasser des assemblées des syndics auxquelles il a toujours assisté et où il n'aurait jamais dû être souffert, car il n'est pas syndic. L'évêque de Montréal est venu aux examens et, après m'avoir promis lui-même et m'avoir fait donner sa parole par le coadjuteur, et monsieur LaRocque, qu'il s'occuperait de nos affaires d'abord en mars, puis en mai, puis en juin, il est reparti sans mot dire.

Aussitôt que la ratification de l'élection des nouveaux syndics sera arrivée, nous mettrons et l'évêque et le curé au pied du mur et nous en finirons.

¹⁷⁴ Cachet postal : Montreal, 25 Jy 1848, L.C.

Les examens ont été aussi forts et aussi satisfaisants que d'habitude. J'en rendrai compte dans *L'Avenir*. Vous verrez de grands compliments à lord Elgin, mais il les mérite, car il a agi avec un tact parfait et il a porté le plus grand intérêt à tout ce qu'il a vu et entendu. Il était parti de Montréal le matin même du second jour, à quatre heures et demie, et les chemins étaient considérablement gâtés par la pluie battante des deux jours précédents.

Après le plaidoyer dont le sujet était la comparaison des civilisations antique et moderne, il est monté sur le théâtre et, après avoir félicité les supérieurs de la maison sur le magnifique résultat qu'ils avaient obtenu, il a développé ses vues sur l'éducation dans un discours français d'environ un quart d'heure, très concis et parfaitement raisonné. Ses phrases avaient un ton légèrement sentencieux, et il était impossible de dire plus en moins de mots. Et après cela, la distribution des prix eut lieu. Il la fit lui-même et quand M. le supérieur, suivant l'habitude, annonça le grand prix de sagesse et de succès, fondé par l'évêque de Martyropolis¹⁷⁵, il monta sur le théâtre et demanda aux supérieurs de la maison de lui permettre de couronner l'année prochaine et d'offrir lui-même le prix qu'il jugerait convenable à celui des élèves de l'institution qui se distinguerait le plus dans l'étude de la chimie appliquée à l'agriculture. Cette offre fut accueillie par de vifs applaudissements. Son Excellence est repartie le jeudi matin à six heures. Nos ministériels lui ont présenté une adresse.

Lundi dernier, le Dr Bouthillier me fit prévenir que, le soir, il y aurait chez lui une assemblée dans laquelle on déciderait de la réception à faire au gouverneur. Mon oncle, qui avait été chargé de la commission, l'oublia et, n'étant pas prévenu, je n'y allai pas. Néanmoins, on me nomma du comité chargé de préparer l'adresse. Je me rendis le lendemain au comité et je dis à ceux qui le composaient que je ne prendrais aucune part quelconque à une manifestation de la nature de celle qu'ils voulaient faire, et je leur dis pourquoi. Le Dr Bouthillier me dit : « Mais peut-être serais-tu avec nous si tu lisais mon projet d'adresse » et il me le passa (notez bien que le comité s'assemblait pour le rédiger). Avant de l'ouvrir, je lui dis : « Non, c'est inutile, j'y suis entièrement opposé, et d'ailleurs je sais que vous voulez faire de la politique. »

¹⁷⁵ Jean-Charles Prince (1804-1860), évêque diocésain de Saint-Hyacinthe, de 1852 à 1860. Nommé évêque titulaire de Martyropolis en 1844.

– Sois sûr, me répliqua-t-il, qu’il n’y a rien que tu ne puisses signer, lis-la.

Et il insista. Je l’ouvris, en disant néanmoins que je refusais de me joindre à eux, et je la lus. Vous verrez ce qu’elle est et, si on a fait de l’adulation, Sicotte et le Dr Sicotte surtout insistèrent pour que *je ne me séparasse pas d’eux*. Je leur dis qu’ils devaient comprendre qu’après ce que j’avais écrit, il ne m’était pas possible de dire que nous avions joui de la franchise élective et du gouvernement responsable, qu’affirmer cela était avancer ce que je ne pouvais qualifier autrement que de fausseté, que sur la franchise élective, eux et moi pensions que nous ne l’avions pas, puisque nous demandions tous une réforme électorale, la seule différence entre nous étant qu’eux ne croyaient pas la demande expédiente, pendant que moi je la croyais telle. Le docteur me dit alors de remarquer que nous avions en effet joui de la franchise électorale *d’après les lois existantes*, que Son Excellence n’était pas, comme ses prédécesseurs, intervenue dans les élections d’une manière indue. Mais, dis-je, les lois existantes, les approuvez-vous ?

– Oh non, certainement, fit le docteur.

– Eh bien, répondis-je, blâmez-les donc, au lieu de n’en parler, comme homme public, que comme d’une chose indifférente.

Nous conversâmes environ un quart d’heure puis je laissai l’assemblée en leur disant que j’irais faire ma visite privée à Son Excellence, mais que c’était la seule chose que nous dussions faire.

Le mardi soir, le comité s’assemble de nouveau, adopte l’adresse et décide qu’elle sera présentée. L’affaire se répand dans le village, on commence à dire que je me montre plus indépendant que le docteur et Sicotte; la chose parvient à leurs oreilles, le temps de présenter l’adresse arrive, on s’informe du docteur, de Sicotte, tous deux sont introuvables. L’un est allé voir un malade, l’autre est parti inopinément pour Montréal, d’où il était revenu trois jours seulement auparavant. Néanmoins l’adresse a été présentée après la dernière séance par dix-neuf personnes. La disparition du docteur et de Sicotte a fait beaucoup rire et ceux qui sont allés porter l’adresse sont fâchés contre eux. De plus, il a été dit que lord Elgin avait été sur le point de refuser de les recevoir, vu qu’il n’était venu que pour les examens du collège, et je crois ce rapport vrai. Il leur a répondu que s’ils approuvaient son administration, il était de leur intérêt et de leur devoir de la soutenir.

Madame Laframboise est bien et a repris samedi ses habitudes ordinaires. Elle est grasse, bien portante, et il est impossible de soupçonner, à la voir, qu'elle ait été malade. Le petit est aussi parfaitement bien. La petite a été malade d'un très fort rhume, causé par la percée d'une grosse dent. L'attaque a été si forte que nous avons craint le *croup*; sa maladie l'a un peu fait maigrir, mais elle était si grasse qu'il en reste bien assez.

Ma tante Séraphin est malade depuis huit jours. Tous les autres parents et amis sont bien.

J'irai du côté de la Petite-Nation probablement en même temps que madame Leman.

Maman se propose de retourner à Saint-Marc dans quelques jours.

Nos respects, saluts, amitiés, et croyez-moi votre neveu dévoué.

L.A. Dessaulles



À Zéphirine Thompson

Saint-Hyacinthe, dimanche 27 mai 1849

Ma chère Zéphirine,

Nous sommes tous sous le coup de l'affreux malheur arrivé hier au soir chez Morison. Le petit Dessaulles¹⁷⁶ s'est noyé dans le puits d'un des voisins. C'est son chapeau de paille, resté sur l'eau, qui l'a fait découvrir.

On le cherchait déjà depuis plus d'une heure quand un homme, qui était allé à ce puits pour puiser de l'eau, vit le chapeau et vint avertir. Dans ce moment même, Morison et Rosalie sortaient pour chercher leur enfant. Ils ont couru au puits dans lequel Morison lui-même est descendu et a trouvé l'enfant de suite. Ils sont revenus portant l'enfant qui, ayant été au moins trois quarts d'heure dans l'eau, avant qu'on ne se fût rendu au puits, était mort. Néanmoins on envoya chercher des médecins qui essayèrent de ranimer la chaleur vitale au moyen de frictions, mais c'était plutôt pour satisfaire les parents que dans l'espoir de le faire revenir. On a déjà vu

¹⁷⁶ Louis-Jean-Dessaulles Morison, 4 ans, fils de Donald George Morison, notaire, et de Rosalie Papineau (cousine de LAD) est inhumé à Saint-Hyacinthe le 28 mai 1849.

ranimer des gens qui n'avaient été sous l'eau que cinq à six minutes, mais jamais au-delà.

Te décrire la scène de désolation causée par cette terrible calamité est impossible. Mme Morison a eu les yeux secs pendant près de quatre heures et n'éprouvait de temps en temps que des spasmes violents, qu'elle comprimait avec effort, mais souvent son regard devenait fixe et prenait une apparence alarmante. L'arrivée de ses deux frères a été un heureux événement en ce que c'est leur apparition qui a provoqué les larmes : sans cela, l'aliénation mentale devenait possible.

Toute la maison était rendue chez Morison, où je les ai trouvées défaits et consternés.

Je suis allé ce matin à Saint-Marc et suis revenu par Saint-Denis. Mme Leman est arrivée ce soir. Mme Morison ne peut plus maintenant donner d'inquiétude; néanmoins c'est pour elle une terrible épreuve.

L'enfant sera enterré demain après-midi.

Prie Casimir d'aller chez le Dr Picard et d'y acheter pour maman une fiole du remède fourni par lui à ma tante Papineau pour son érysipèle. Je crois que cela coûte trente sous.

Encore plusieurs longues journées à passer et des nuits encore plus longues! Je t'en souhate de meilleures.

Adieu.

L.A. Dessaulles



À Rosalie Papineau-Dessaulles

Saint-Hyacinthe, vendredi 19 décembre 1851

Ma chère maman,

J'ai reçu hier au soir votre lettre de lundi et mardi dernier, mais j'avais appris le matin même, à Montréal, la nouvelle du terrible malheur qui vient de frapper mon pauvre oncle. Personne n'est éprouvé plus que lui et personne pourtant ne le mérite moins.

Un aussi bel avenir que celui que le pauvre Gustave¹⁷⁷ voyait poindre devant lui, brisé pour toujours : voilà de ces malheurs qui ne frappent pas seulement une famille mais qui retombent sur une société tout entière. Dans notre pays surtout où les hommes à l'âme élevée, aux nobles instincts, deviennent de plus en plus rares, la mort du pauvre Gustave laisse un vide difficile à réparer. Le sentiment de l'honneur était vif, chez lui, trop vif pour qu'il eût jamais pu se prêter à toutes ces saletés qui sont le fonds de la politique actuelle.

Pour moi, je le regrette comme un ami sûr et dévoué, qui m'était sincèrement attaché et dont j'ai eu souvent occasion de connaître le bon cœur.

Quand je me représente la consternation où cette mort a dû plonger mon pauvre oncle et la famille, je suis au désespoir d'être pour le moment dans l'impossibilité d'aller prendre ma part de la douleur commune.

Mon oncle est doué d'une énergie peu ordinaire, mais les malheurs de famille, les afflications de l'intérieur ont plus de prise sur lui que sur la plupart des autres hommes. Chez lui, le cœur est aussi sensible que l'intelligence est forte.

L'affection pleine de dévouement et d'indulgence qu'il m'a toujours témoignée m'eût fait un devoir impérieux d'aller moi-même lui prouver combien je prends part à son malheur, si des engagements d'affaires qu'il m'est impossible de remettre ne me retenaient ici pour à peu près trois semaines ou un mois.

Émery, dont les occupations l'ont empêché de venir terminer l'affaire de notre partage, doit venir y travailler lundi prochain; il compte sur moi pour l'aider à finir promptement, car il n'a que peu de temps à nous donner; cette affaire est pressante à cause de nos propres arrangements de famille, que nous espérons terminer plus tôt, et qu'il est important pour nous de finir dans le cours de janvier. Voilà des raisons qui, j'espère, m'excuseront auprès de mon oncle.

Je suis forcé de retarder, mais je ne renonce pas au voyage de la Petite-Nation, au contraire je le ferai aussitôt que je serai délivré du plus pressant. Seulement, nous nous arrangerons tous de manière à ne pas nous rencontrer tous à la fois à la Petite-Nation.

¹⁷⁷ Gustave Papineau (1829-1851), journaliste, dernier fils de LJP, mort de rhumatisme inflammatoire. Voir Georges Aubin et Yvan Lamonde, *Gustave Papineau, une tête forte méconnue*, PUL, 2014, 312 p.

Dites bien à ma tante, ainsi qu'à mes deux bonnes cousines, combien ma femme et ma sœur sont affligées du coup qui les frappe. Gustave leur était très attaché et elles le lui rendaient avec usure. Elles ne peuvent ni l'une ni l'autre penser à un voyage d'hiver, mais elles seront les premières à nous conseiller le voyage d'en haut.

Zéphirine est encore incommodée de ses dartres aux mains; mais je crois qu'en voilà la fin. Mme Laframboise et ses enfants sont bien, le mien¹⁷⁸ aussi, car une éruption de boutons à la figure, dont il avait été incommodé, est en grande partie disparu.

Notre pauvre vieille tante est maintenant dans un état pire que la mort. L'enflure du corps et des membres augmente, elle n'articule presque plus; sa chair est parsemée de taches verdâtres indiquant la gangrène et elle peut, d'un instant à l'autre, passer dans un monde meilleur. Croyez-moi.

L.A. Dessaulles



À Louisa Trudeau

À Mademoiselle Louisa Trudeau
Coin des rues Craig et St Denis
Montréal¹⁷⁹

Saint-Hyacinthe, mercredi 30 mars 1853

Ma chère Louisa,

Nous avons appris avant-hier, avec le plus profond chagrin, la nouvelle du terrible malheur qui vient de vous frapper.

Une perte aussi douloureuse, en ce sens surtout qu'elle était si peu prévue, il y a seulement quinze jours, est une bien rude épreuve à supporter pour une fille dévouée à sa mère au degré que vous l'étiez : c'est un de ces

¹⁷⁸ Le mien : Henri Dessaulles (1851-1852), né à Saint-Hyacinthe le 14 avril 1851, fils de Louis-Antoine Dessaulles et de Zéphirine Thompson. Il mourra l'année suivante et sera inhumé le 5 avril 1852. Premier enfant de LAD et Zéphirine.

¹⁷⁹ L'enveloppe porte un timbre de « Canada Postage Three pence ».

coups de la providence contre lesquels les consolations que l'on peut offrir, sont bien peu de chose.

La vie avec ses quelques satisfactions n'a aucune compensation à donner en échange de pareilles douleurs.

J'ai hésité à vous écrire, car une lettre de condoléance est toujours l'occasion d'une recrudescence de chagrin pour les bons cœurs qui sont en proie à de si profondes affections. D'un autre côté, souffrant encore et ne pouvant aller à Montréal prendre ma part de la douleur commune, je sentais le besoin, je me considérais sous le devoir de vous exprimer combien je suis malheureux de votre malheur, combien vivement je ressens toute l'étendue de la perte irréparable que vous venez de faire; perte toujours cruelle pour tout le monde, mais que plusieurs raisons rendent plus cruelle encore pour vous.

Je vous souhaite du fond du cœur, ma pauvre cousine, la résignation et le courage dont il n'est pas donné à chacun de s'armer dans d'aussi pénibles circonstances, ce sont les seuls contrepoids possibles aux grandes souffrances morales.

Dites bien à toutes vos sœurs combien Zéphirine est péniblement affectée du coup qui nous a tous frappés; j'espère qu'elles auront eu assez de force pour ne pas avoir souffert dans leur santé, de réaction fâcheuse à la suite de leur profonde et légitime douleur.

Je n'ai malheureusement pas pour moi l'avantage d'être, comme vos autres parents et amis qui demeurent à Montréal, à portée de vous rendre mille services nécessités par les circonstances; croyez bien que c'est pour moi un chagrin de plus.

Si néanmoins je puis être assez heureux pour pouvoir, maintenant ou plus tard, vous être utile de quelque manière que ce soit, disposez de moi absolument, et soyez sûre que l'offre est faite en toute sincérité et par un homme qui ne verra qu'une marque d'amitié et de confiance dans la demande d'un service, quelque faible ou quelque important qu'il puisse être.

Croyez-moi bien, avec toute l'affection et la sympathie possibles, votre cousin et ami dévoué.

L.A. Dessaulles



À Augustin-Cyrille Papineau

A.C. Papineau, écr, avocat
S^t Hyacinthe

Saint-Hyacinthe, vendredi [10 mars 1854 ?]¹⁸⁰

Mon cher Auguste,

Veux-tu bien m'envoyer sans faute demain matin quelques blancs que j'ai oublié de prendre chez Gendron ce matin.

Ils seront probablement tous prêts. Donne-les à 9 heures ou 8¼ demain matin au bonhomme Lamarche, au bureau de poste. Louisa est bien et ne repartira maintenant qu'au mois de juin.

Ton cousin.

L.A. Dessaulles



À Louis-Joseph Papineau

Montréal, mardi 26 septembre 1854

Mon cher oncle,

Le major Campbell m'a prié de vous prévenir que vous alliez probablement recevoir, sous peu de jours, la visite d'une vieille demoiselle anglaise, du nom de l'honorable Miss Murray, qui a été depuis trente ans environ présidente ou directrice, ou surveillante, je ne sais pas bien quoi, des filles d'honneur de la reine. Elle a maintenant 60 ans, et voyage avec sa servante pour voir le monde.

Elle est grande botaniste et se propose, dit-elle, d'étudier la flore du Canada.

Parlant un jour à quelqu'un de son voyage projeté de Bytown, on lui dit qu'elle allait passer tout devant la demeure de M. Papineau.

¹⁸⁰ Selon un tampon postal de « Montréal, 13 mars 1854 », sur l'enveloppe. La lettre, écrite à Saint-Hyacinthe, aurait-elle été postée à Montréal ? La lettre pourrait être de 1857.

– M. Papineau, dit-elle, celui qui a été mêlé aux événements de 1837 ?

– Celui-là même.

– Mais je voudrais bien le connaître. Qui pourrait me donner une lettre d'introduction pour lui ?

On lui cita le major Campbell. Elle n'eut rien de plus pressé que de lui en demander une. Le major lui dit qu'il ne vous connaissait pas assez intimement pour lui donner une pareille lettre, mais qu'il n'avait aucun doute que si elle se présentait chez vous, elle serait reçue avec politesse et cordialité.

Peu de jours après, m'ayant rencontré, il me pria de vous prévenir que si elle allait chez vous, vous pourriez la recevoir sans crainte d'avoir affaire à une aventurière, et qu'elle était vraiment ce qu'elle se disait être.

Elle demanda au major Campbell s'il croyait que vous pourriez lui donner quelques renseignements sur la botanique du Canada; il lui dit qu'elle ne pouvait pas mieux tomber, et cela l'a enchantée au dernier point. Si elle n'est pas déjà rendue, elle ne tardera probablement pas.

Malgré ma détermination bien arrêtée de ne pas entrer dans la vie publique, au moins quant à présent, j'ai fini par me laisser gagner, dimanche dernier. J'assistais à une assemblée des électeurs du comté de Bagot, convoquée pour s'occuper du choix d'un candidat. Il y en avait trois sur les rangs : M. Brodeur, dont le siège vient d'être déclaré vacant, M. Ouimet (frère de l'avocat) et le Dr Thétro, de Saint-Pie. Tous trois demeurent dans le comté. Les trois candidats parlèrent environ dix minutes chacun, et les électeurs ne leur témoignaient que la plus complète indifférence. On me pria de parler après eux, vu qu'après les avoir entendus tous trois, on n'en savait précisément pas plus long sur la politique du pays qu'avant qu'ils eussent parlé. Je leur expliquai où nous en étions en fait de ministère et de rapprochements de partis, étranges et inexplicables. Je leur développai les raisons pour lesquelles je croyais qu'ils ne devaient pas réélire Brodeur, et quand j'eus fini, tous les électeurs présents me prièrent unanimement d'accepter la candidature. Il y avait entre quatre et cinq cents électeurs. Je leur dis que je ne voulais pas entrer dans la vie publique, que d'ailleurs je ne pouvais pas m'absenter et laisser là mes affaires qui réclamaient impérieusement ma présence. Ils répondirent qu'ils ne voulaient d'aucun des candidats qui s'étaient offerts et que c'était moi qu'ils voulaient.

Je leur répétais que je refusais péremptoirement et que je ne voulais ni ne pouvais accepter. Sur ces entrefaites, un jeune Taché, notaire, de Saint-

Hyacinthe, monta sur l'estrade et m'attaqua assez vertement. Je le laissai faire, fus obligé deux fois de prier les auditeurs de l'écouter, et je mis en trois mots les rieurs de mon côté, en le leur présentant comme le chargé d'affaires de la succession Bonnet.

Après cela, nouvelles instances faites par les électeurs et nouveau refus de ma part. Les amis de Brodeur envoyèrent alors un Dr Desrosiers, de Saint-Hugues, qui m'attaqua aussi comme l'avait fait Taché. Je lui tombai dessus un peu vertement et fis remarquer aux électeurs combien il était inconvenant de m'attaquer ainsi, quand, surtout loin de solliciter les suffrages des électeurs, je m'obstinais à les refuser.

Je conseillai alors à l'assemblée de choisir Ouimet, comme le seul des trois qui nous eût fait des déclarations satisfaisantes. Tout le monde cria encore :

— Non, non, ni lui, ni les deux autres, c'est vous que nous voulons, et vous ne devriez pas nous refuser.

— Tenez, leur dis-je, je vais vous parler franchement. Je suis un seigneur : vous devez me considérer comme ayant des intérêts différents des vôtres, sinon opposés. La tenure seigneuriale peut n'être pas abolie, ni modifiée d'ici à quelques années encore. Je suppose que j'aie en Chambre, s'il y a des retards, vous serez peut-être plus portés à m'en faire un crime qu'à d'autres dont les intérêts seraient les mêmes que les vôtres. Vous me mettez en quelque sorte juge dans ma propre cause : je me prépare peut-être de grands désagréments en acceptant.

— Non, non, cria toute l'assemblée, nous avons confiance en vous, que les droits seigneuriaux ne vous inquiètent pas, dites-nous que vous voterez consciencieusement pour ce que vous croirez être juste, nous ne vous demandons rien de plus.

Je voulus résister encore; alors un ancien habitant de Saint-Hyacinthe me dit que si je les refusais absolument, ils avaient le droit de me reprocher d'en agir mal à leur égard; que c'était mon devoir d'accepter; que j'étais obligé, plus que personne dans la localité, d'aller défendre leurs intérêts et leurs droits, qu'ils allaient m'élire, que je le voulusse ou non, et qu'il se croyait certain que je ne leur ferais pas l'injure de refuser leur mandat, quand ils me donnaient une si forte preuve de confiance, que de me donner carte blanche sur les droits seigneuriaux.

Plusieurs amis vinrent alors me dire que si je n'acceptais pas, Brodeur serait infailliblement élu contre les deux autres candidats. Je remerciai

l'assemblée alors de ses sentiments à mon égard et lui dis que je ne me croyais plus libre de refuser, et que si le comté me choisissait, j'accepterais son mandat.

Il y eut alors une si formidable explosion de cris et de hourras, que plusieurs chevaux prirent l'épouvante, ce qui gâta un peu la fête, néanmoins il n'y eut aucun accident. Ma femme, qui était venue à l'assemblée, se croyant sûre que je refuserais, comme je le lui avais promis, eut sa bonne part de peur, car mes chevaux firent un certain nombre de bonds avant que Casimir, qui heureusement était dans la voiture, pût les arrêter. Elle en profita pour me gronder doublement, cela va sans dire.

Après mon acceptation, Ouimet et le Dr Thétro vinrent remercier leurs amis et les engagea à me soutenir, s'il y avait lutte de la part de Brodeur. Je ne sais pas encore si celui-ci va l'entreprendre. J'en doute pourtant.

Nous sommes tous bien, à l'exception seulement de Mme Morison dont l'état est devenu tout à fait sérieux.

Respects et amitiés à toute la famille. Et croyez-moi votre neveu bien dévoué.

L.A. Dessaulles



À Louis-Joseph Papineau

Saint-Hyacinthe, dimanche 14 juin 1857

Mon cher oncle,

Je vous écris de suite, après mon retour de Toronto¹⁸¹, pour vous donner quelques détails sur l'état de santé de maman, qui me paraît un peu inquiétant. Je l'ai trouvée plus malade que je ne m'y attendais. Sa toux est opiniâtre, la fatigue beaucoup, résiste aux soins médicaux, et lui cause parfois des crises qui ressemblent un peu à celles causées par la coqueluche. Les poumons me paraissent, d'après sa manière de tousser, plutôt affaiblis qu'enflammés, et l'énergie vitale est évidemment diminuée.

¹⁸¹ Toronto, où Dessaulles siège comme Conseiller législatif pour le comté de Rougemont. Il est aussi correspondant parlementaire pour le journal *Le Pays*.

Je l'ai trouvée affaissée non seulement au physique, mais aussi au moral, ce qui me paraît plus alarmant, vu l'énergie naturelle de son caractère. Elle a plus vieilli, dans les trois derniers mois, que dans les trois années qui viennent de s'écouler. Elle se soigne assez régulièrement maintenant, mais elle a évidemment négligé sa maladie, qui me paraît aujourd'hui très grave.

Les efforts causés par la toux opiniâtre qui la fatigue ont déterminé une irritation assez violente dans la région de sa hernie; de nouvelles ouvertures se sont faites, et elle a par moments des souffrances aiguës, mais elle les avoue le moins possible.

C'est le Dr Malhiot¹⁸² qui en prend soin maintenant, aidé de l'expérience acquise du Dr Boutiller, qui connaît bien son tempérament. Ils n'ont pas l'air alarmés, mais j'avoue que je le suis beaucoup, car je juge du progrès de sa maladie non pas au point de vue scientifique ou par l'observation des symptômes, mais par l'observation de tous les petits faits personnels : du changement dans sa manière d'agir, dans ses idées habituelles et dans sa routine journalière. Elle m'a l'air de se sentir gravement malade.

Notre retour de Toronto lui a fait du bien en faisant cesser chez elle l'ennui que lui faisait éprouver l'absence de la petite¹⁸³, qui passe une bonne partie de ses journées avec elle. L'arrivée, mardi prochain, de ma tante Papineau lui causera une autre diversion agréable, qui réagira nécessairement sur son moral et lui rendra un peu de gaieté.

Son grand besoin maintenant est de voir ceux qu'elle aime autour d'elle, et si elle ne prend pas de mieux considérable, je renoncerai à mes projets d'absence pendant l'été, afin de ne pas lui ôter la petite, dont la présence lui est véritablement nécessaire. J'excepte néanmoins la Petite-Nation, où j'irai certainement en août prochain et peut-être plus tôt.

J'ai appris avec bonheur l'entier rétablissement de notre bonne Azélie que je n'osais presque pas espérer l'automne dernier. La vigueur de son tempérament, aidée de soins éclairés et de l'influence d'un meilleur climat nous l'ont conservée; que la Providence en soit bénie, pour vous surtout dont les épreuves ont été déjà trop terribles. Nous sommes tous heureux que cette dernière épreuve ne soit pas venue s'ajouter aux autres; et

¹⁸² Adolphe Malhiot (1815-1878), né à Verchères, fils de François-Xavier Malhiot, marchand, seigneur, député, et de Julie Boucher/Laperrière. Médecin à Saint-Hyacinthe.

¹⁸³ Caroline Dessaulles (1852-1946), née le 13 octobre 1852, fille de Louis-Antoine Dessaulles et de Zéphirine Thompson.

espérons qu'avec un peu de prudence, un peu moins de confiance dans sa propre énergie physique, ma bonne cousine conservera longtemps la santé, qui lui est si heureusement revenue. Qu'elle songe bien que quand une famille a subi d'aussi affreuses pertes que celles que nous avons tous si profondément ressenties, il est du devoir de ceux qui restent de se ménager, d'avoir soin d'eux-mêmes, ne fût-ce que par amitié pour ceux qui ont besoin de conserver précieusement les dernières affections qui leur restent.

Maintenant, que ma pauvre maman se rétablisse et reprenne sa santé et son énergie habituelles, et nous pourrons encore compter sur de bonnes et même de joyeuses réunions de famille.



À Louis-Joseph Papineau

[14 juin 1857]

J'ai laissé Toronto mardi, veille de la prorogation¹⁸⁴, et suis arrivé à la maison jeudi.

La conséquence la plus générale que j'aie tirée de tous les faits que j'ai pu observer est que le système actuel s'use vite, en dépit de tous les intérêts coalisés pour le maintenir. Le ministère se sent poussé par la seule force des choses et accroche toujours, en marchant, quelque lambeau de notre programme. M. Taché¹⁸⁵ se retirant, Lemieux et Ross étant mis forcément à la porte, Cauchon s'y étant mis lui-même avec une gaucherie qui ferait croire à une intervention providentielle, un remaniement est inévitable, et je serai bien trompé si ce remaniement n'est pas fait dans un sens libéral. Dans tous les cas, il n'est pas possible de reformer une administration avec les éléments actuels disponibles en Chambre, sans s'adresser à quelques-uns des hommes de l'opposition.

Le ton de Cartier, pendant toute la session, a été si différent de ce qu'on l'avait toujours vu, avant qu'il ne fût procureur général, que cela me fait

¹⁸⁴ Le 10 juin 1857, c'est la prorogation de la troisième session du cinquième Parlement par le gouverneur, Edmund W. Head.

¹⁸⁵ Le 16 juin 1857, Étienne-Paschal Taché est nommé commissaire des Terres de la Couronne.

croire qu'il prend sa position plus au sérieux que ne l'eût jamais fait Drummond, s'il fût resté au ministère. Je sais que Sicotte n'entrera pas au ministère sans poser des conditions honorables pour lui et avantageuses au pays, et un remaniement ministériel important est impossible sans lui. Je crois voir que Cartier sent que sa position future comme homme public dépend d'un pas en avant fait sans retard, et j'espère qu'il aura l'énergie de le faire.

Les antagonismes personnels ont considérablement diminué pendant cette session, les idées sont beaucoup plus les mêmes qu'on ne le croit généralement. Jusqu'ici la grande préoccupation des hommes au pouvoir était de se roidir contre toute admission, quelque indirecte qu'elle fût, que l'opposition pût avoir raison; je crois ce sentiment très affaibli sinon détruit; et Cartier me paraît convaincu que le seul moyen qui nous reste de combattre la prépondérance du Haut-Canada, c'est de faire de ces concessions qui réunissent les diverses nuances bas-canadiennes, de manière à former un parti fort et serré. Je puis me tromper sans doute, et peut-être ne vois-je dans l'avenir que les illusions de mes propres désirs; néanmoins je crois pouvoir dire que les probabilités sont toutes en faveur de mes prévisions, à moins de revirements tout à fait imprévus.

Que le ministère ait fait plusieurs faux pas pendant la session, nul doute à cela, et je suis loin de l'approuver; mais je crois réellement que si les ministres eussent mieux jugé leur terrain, et mieux connu l'opinion des partis en Chambre, quelques-uns de ces faux pas n'eussent pas été commis. La référence en Angleterre de la question du siège du gouvernement a été une faute déplorable¹⁸⁶; mais si le ministère, au lieu d'adopter cette tactique seulement quinze jours avant la session, ne l'eût discuté en conseil qu'après l'ouverture des Chambres, je suis très porté à croire qu'il eût de suite abordé la question de front; mais il se croyait trop chancelant pour rien entreprendre.

Tout cela prouve surabondamment, sans doute, que le système est absurde, et que nous serons toujours dans la position la plus précaire, tant que le perfectionnement de nos institutions pourra dépendre directement du plus ou moins de bon-vouloir ou d'intégrité qui peuvent exister chez nos hommes publics; mais dans l'état de désorganisation où l'absurde

¹⁸⁶ Le 16 mars 1857, le Conseil législatif présente une adresse à la reine pour lui demander de choisir un endroit pour le siège permanent du gouvernement.

tactique de parti de La Fontaine a jeté l'opinion publique, je n'attends pas grand-chose, au moins prochainement, de ce côté, et je pense un peu que le bien viendra plutôt de la tête que des pieds. C'est un coup de dé, sans doute, mais si le dé tourne contre nous, l'opinion, quoique lente dans sa marche, se retrouvera toujours tôt ou tard sur pied, et si le dé nous favorise, nous arriverons certainement plus vite.

Maintenant, ce qu'il est important de bien faire sentir à tous nos hommes publics, c'est qu'on ne peut assez se hâter, une fois au pouvoir, de réaliser tout ce que l'on désirait avant d'y arriver. Si nous pouvons une fois bien saisir toute la portée de cet axiome, il n'est pas impossible que l'heure de nos mauvais jours soit bientôt passée.

Je vous ai peut-être ennuyé avec ma politique, et il ne me reste plus de place pour quelques détails de famille. Si c'est le cas, grondez-moi et vous me trouverez très docile sur ce chapitre. Nous sommes tous bien, à la seule exception de ma pauvre maman, dont je vous donnerai régulièrement des nouvelles. Saluts, amitiés, et croyez-moi votre neveu dévoué.

L.A. Dessaulles



À Louis-Joseph Papineau

7 juillet 1857

... Voilà¹⁸⁷ pourquoi, parti pour huit jours au plus, j'en suis resté dix-huit. Je pense pouvoir retourner demain, ayant eu ma permission du docteur. Dans quinze jours, nous reprendrons le traitement et le mènerons à bonne fin.

Ma pauvre maman est tantôt bien, tantôt mal, mais les alternatives sont si rapprochées que cela me paraît prouver que la maladie a de profondes racines. Mon oncle Toussaint est venu la voir et, à son retour de Saint-Hyacinthe, où je n'avais pu l'accompagner, il m'a dit :

¹⁸⁷ La lettre est incomplète; la date est d'une autre main.

– Mon cher, j’ai trouvé ma pauvre sœur bien changée et bien vieillie. J’ai bien peur qu’il ne nous faille nous résigner au pire. Si l’été ne la ramène pas complètement, l’hiver pourrait bien lui être fatal.

Et je vous avoue qu’il n’a fait là qu’exprimer ma propre impression. D’après les lettres de mon frère qui me tient très régulièrement au courant, je vois que mardi dernier, elle était ce que nous appelons bien, c’est-à-dire que sa toux, quoique abondante, était facile; la nuit de mardi à mercredi, mauvaise; journées de mercredi et de jeudi, bonnes et promenades dans le jardin; nuit de jeudi, mauvaise, et toute la journée de vendredi, très mauvaise. Nuit de vendredi, passable, journée de samedi, mauvaise; journée de dimanche et nuit excellentes; journée de lundi et la nuit dernière, très mauvaises. Sur les derniers quinze jours, le mal l’emporte sur le bien, et cela est inquiétant.

À mon retour, je verrai s’il ne serait pas à propos d’avoir de suite une consultation. D’un autre côté, j’ai si souvent vu les consultations n’aboutir à rien, et même quelquefois frapper inutilement l’imagination des malades, que j’hésite un peu. Qu’en pensez-vous ? Il me paraît n’y avoir aucune incertitude sur la nature de sa maladie; c’est la complication des deux maladies qui aggrave son état, mais aussi le résultat d’une consultation pourrait être une modification dans le traitement.

Nous pèserons tout cela en famille.

J’ai vu Amédée hier. Il est bien et se dispose à partir cette semaine pour les États-Unis.

Ma petite fille est bien ainsi que ma femme. Nous embrassons cordialement toutes nos tantes, cousines et vous-même. Et croyez-moi votre neveu dévoué.

L.A. Dessaulles

Si cela vous fait plaisir, je puis vous envoyer un exemplaire du Journal du Conseil législatif pour l’année dernière. C’est infiniment peu intéressant, comme de raison, mais ce n’est pas moi qui l’ai fait, et je l’offre tel qu’on me le donne.



À Louis-Joseph Papineau

Saint-Hyacinthe, 27 juillet 1857

Mon cher oncle,

Je suis bien chagrin pour nous tous de n'avoir que de bien déplorables nouvelles à vous donner. Ma pauvre maman affaiblit à vue d'œil et la maladie fait des progrès effrayants.

Le Dr Boutiller est venu la voir trois fois depuis mercredi, sur ma demande et celle du Dr Malhiot. Sa dernière visite est de ce matin. Je suis allé le voir cette après-midi, et voilà ce qu'il m'a dit :

– Je me suis convaincu, par les trois visites que j'ai faites, que les progrès de la maladie sont rapides. J'ai vu très peu de malades d'un aussi fort tempérament chez lesquels l'affaiblissement ait marché aussi vite. Tout ce qu'il est possible de faire maintenant, c'est de combattre la fièvre hectique qui la ronge, et j'ai vu, au léger déjeuner qu'elle a fait, qu'il est difficile, si son appétit ne revient pas un peu, qu'elle résiste longtemps. Réellement, elle dépérit à vue d'œil, et je crois que ce serait la fatiguer inutilement que de lui donner beaucoup de remèdes. Si nous ne pouvons pas, d'ici à trois ou quatre jours, dominer la fièvre hectique, il faudra renoncer à tout espoir.

– Mais, lui ai-je dit, croyez-vous qu'elle soit dans un danger très prochain ?

– Elle l'est certainement, à moins d'un changement que je n'espère guère. J'ai néanmoins vu des malades, arrivés à l'état où est ta maman, durer encore deux ou trois mois au plus, mais je t'avoue que je ne compte pas sur un temps aussi long.

Vous voyez, mon cher oncle, que nous sommes menacés de cette terrible catastrophe dans un avenir très prochain, et en vérité ce serait s'entêter contre l'évidence que de se flatter de la conserver longtemps encore.

Pour avoir une idée du changement qui s'est opéré depuis seulement huit jours, il faut l'avoir vue et l'avoir suivie jour par jour.

Je l'ai vue, à huit heures, quand on l'a mise au lit, ses pieds étaient terriblement enflés, ses traits contractés et sa pâleur extraordinaire. Néanmoins, au bout d'un quart d'heure, ses traits étaient redevenus sereins et elle me parla une dizaine de minutes avant de s'endormir. Non seulement je n'espère rien, mais je redoute une maladie très rapide.

Elle n'a pas néanmoins gardé le lit encore, mais je crains qu'elle ne soit obligée de le prendre d'ici à deux ou trois jours au plus. C'est son énergie qui la soutient encore, mais le corps s'affaisse malgré l'esprit.

Je ne crois pas m'exagérer son état. Tant mieux, mon Dieu, si je m'alarme trop; mais non, le changement d'aujourd'hui seulement, sa faiblesse, son expression, ce soir, tout me fait croire à un malheur trop prochain.

Notre chère Azélie nous a quittés ce soir avec Mme Leman. Celle-ci était arrivée jeudi; Azélie, samedi soir, avec moi. Je ne l'avais pas encore vue, moi, depuis l'automne dernier, et je vous avoue franchement que je me demandais si c'était bien elle, si bien portante aujourd'hui, si abattue et si malade en octobre.

Ma pauvre maman a été bien heureuse de la revoir. Elle a lu avec assez de facilité la lettre que vous lui avez écrite par Azélie, et m'a dit après :

– Mon pauvre frère ne me croit pas si malade que je le suis. Dis-lui que j'irai bientôt prier là-haut pour vous tous.

Je suis mieux et de retour à Saint-Hyacinthe depuis le 10. Ma pauvre maman n'était pas en état de laisser sa chambre et de suivre votre conseil, d'ailleurs on n'eût pas pu, ailleurs, lui donner les mêmes soins qu'ici, et puis les chaleurs sont plus supportables ici, où on a un peu de frais, au moins le soir. Je reprendrai bientôt le traitement que l'on a interrompu, afin de laisser à quelques remèdes tout leur temps d'action.

Au reste, il n'y a guère de sens à s'occuper le moins du monde de mon état, moi qui ne suis à peu près pas malade, en présence d'une maladie aussi grave et aussi prochainement fatale que celle de ma pauvre maman. C'est là qu'est la souffrance, le dépérissement, le danger, le chagrin profond et imminent de tous ceux qui ont pu savoir ce qu'elle valait.

Adieu, mon cher oncle. Je vous écrirai dorénavant tous les deux ou trois jours et plus souvent si cela est à propos.

Croyez-moi votre neveu dévoué.

L.A. Dessaulles



À Amédée Papineau

Saint-Hyacinthe, dimanche soir 3 août 1857

Mon cher Amédée,

La maladie de ma pauvre maman a marché si vite que nous pouvons à peine le croire nous-mêmes. Elle est, ce soir, dans un état de faiblesse tel que l'on peut tout craindre de la moindre crise qui pourrait survenir.

Elle a reçu l'extrême-onction aujourd'hui à midi, à sa propre demande, car elle tenait à la recevoir avec la plénitude de sa connaissance, qui ne lui a pas encore failli un seul instant, non plus que la mémoire. Sa sérénité d'âme est entière et elle sourit à tous ceux qui l'approchent. Il n'est pas possible de voir arriver la mort avec plus de calme pour elle-même et de douceur pour ceux qui l'entourent.

La journée d'hier a été mauvaise, ainsi que la dernière nuit. Quoiqu'elle n'ait à peu près rien mangé depuis plusieurs jours, elle a eu des évacuations considérables qui sont un indice évident de la désorganisation intestinale. Elle ne garde maintenant rien autre chose que quelques gouttes d'éther dans de l'eau sucrée.

Depuis six heures après-midi, elle a repris meilleur air, et semble moins accablée. Il n'y a que 14 jours qu'elle a cessé de venir prendre ses repas en bas. Elle n'est réellement alitée que depuis hier matin. Avant-hier, elle est restée assise toute la journée, soit sur son sofa, soit sur son fauteuil, et je lui ai aidée à faire plusieurs fois le tour de sa chambre pour dégourdir un peu ses membres.

Elle avait eu, ce matin, à cinq heures, une crise de faiblesse telle que nous avons cru que tout allait finir, mais un vomissement l'a soulagée. À midi, quand elle a reçu l'extrême-onction, elle était forte, a récité elle-même toutes les prières, mais l'après-midi l'a fatiguée beaucoup. À cinq heures, elle a dormi et quand, à huit heures, nous l'avons aidée de son sofa à son lit, elle a marché presque sans aide les cinq ou six pas qui les séparaient. Après cela, une très grande faiblesse pendant un quart d'heure, et puis quelques instants de sommeil paisible. Tu vois par tous ces détails combien le dépérissement a marché vite.

Ma dernière lettre à mon oncle a pu lui faire pressentir le danger où elle était; néanmoins j'écrivais de jeudi soir, et j'étais loin de regarder alors l'administration de l'extrême-onction comme une chose possible pour

aujourd'hui. Néanmoins, ma tante Papineau a écrit à Mackay une lettre qui a dû arriver hier au soir dans laquelle elle lui dit que si quelqu'un désire voir ma pauvre maman une dernière fois, on peut se hâter.

À 9 h, Boutiller et Malhiot sont venus ensemble et sont d'opinion que le danger est passé pour cette nuit, à moins d'une crise qui leur semble très improbable. Une fois la nuit passée, il y a grande probabilité que nous gagnerons la journée.

Néanmoins nous ne pouvons pas compter sûrement sur trois heures. Voilà, mon cher, où nous en sommes, et nous sommes résignés à tout.

À demain matin.

L.A.D.

Aie la complaisance de prendre chez Dawson¹⁸⁸, à mon compte, du papier de deuil à lettres et à billets, le plus glacé qu'il aura, une demi-rame de chacun, avec grandes et moyennes enveloppes de deuil, un cent de chaque, et de m'envoyer le tout par l'express, ou par mon oncle Toussaint, s'il vient demain, ce que je crois très probable.

Lundi, 8½. Nuit assez mauvaise jusqu'à 4. Sommeil ensuite, après un bouillon, à 5½, qu'elle a gardé. Le docteur compte au moins sur la journée.



À Amédée Papineau

Saint-Hyacinthe, 5 août 1857

Mon cher Amédée,

Ma pauvre maman nous a laissés ce matin, à une heure cinq minutes. Elle s'est éteinte doucement, sans souffrance et sans secousse. Sa respiration est devenue de plus en plus lente, jusqu'à ce qu'il ait été difficile de discerner le moment précis de son passage à une autre vie.

¹⁸⁸ Rev. Benjamin Chappell Dawson (1804-1892), libraire, papetier, rue Saint-Jacques, Montréal. *LMD*.

Mon oncle nous est arrivé à 5 heures et quart. Elle en a été bien heureuse, car elle désirait par-dessus tout cette dernière consolation. Une demi-heure après ton départ, elle m'avait dit :

– Papineau viendra-t-il assez tôt ?

Je lui dis que je l'espérais et, toute la journée, elle paraissait le désirer. Elle a conservé sa connaissance jusqu'au dernier instant, et une demi-heure seulement avant sa mort, elle se plaignait de la fatigue qu'elle nous imposait et voulait nous faire coucher. Pendant toute sa maladie, elle n'a pensé qu'aux autres et s'est informée de tout le monde.

Sa mort est certainement celle du juste et sa résignation, son calme, sa sérénité d'âme, sa douceur ont été héroïques.

Crois-moi ton cousin et ami.

L.A. Dessaulles

Mon oncle a été, comme de raison, considérablement affecté de cette séparation, et sa sensibilité naturelle a subi une des plus rudes épreuves qui puissent l'atteindre. Il voulait t'écrire, mais je l'ai forcé de se coucher et je le remplace.

Ma mère était bien, comparativement quand tu l'as laissée. Ce mieux n'a duré que deux heures. À dix heures et demie, une crise de faiblesse est survenue, et j'ai craint fortement qu'elle n'allât pas jusqu'au coucher de soleil, tant elle paraissait décliner vite. L'arrivée de mon oncle l'a ranimée, et ses yeux et sa figure ont repris une expression de bonheur inexprimable. Après une demi-heure, elle est tombée dans le collapse et n'a fait que diminuer graduellement, jusqu'au dernier moment.

L.A.D.



À Zéphirine Thompson

Toronto, lundi 7 juin 1858

Ma chère Zéphirine,

Tu me recommandes bien de t'écrire mais tu ne me le rends guère. Je suis inquiet de la petite. Que lui a-t-on fait à Montréal ? J'espérais avoir une lettre ce matin et je n'ai rien eu. Il n'est pas juste que je sois sans nouvelles quand il se passe quelque chose d'inusité.

Si, maintenant que je suis indisposé, je cessais de t'écrire, que dirais-tu ? Je suis mieux aujourd'hui. Ma dernière nuit a été moins mauvaise et j'ai pu dormir un peu.

Je vais certainement descendre cette semaine, mais je ne sais pas encore quel jour. Cela dépendra des affaires devant la Chambre. Il fait chaud depuis mercredi, mais l'humidité du soir est extraordinaire. Il y a des fièvres et beaucoup d'enfants malades de la rougeole. Je ne dois évidemment la coqueluche qu'à l'atmosphère de la localité. Ici tous les rhumes sont graves parce qu'ils se prolongent sans fin.

Il y a maintenant tant de poussière dans les chars que je ferai mieux probablement de descendre en bateau.

Ne m'attends pas avant samedi, car mercredi nous avons besoin de tous nos votes en conseil; je viens de voir le livre des ordres du jour. Je ne partirai donc que jeudi.

Embrasse bien Caroline, et crois-moi ton ami.

L.A. Dessaulles



À Louis-Joseph Papineau

Saint-Hyacinthe, 16 septembre 1858

Mon cher oncle,

Après bien des retards causés par nos fréquentes absences, la maladie de Mme Laframboise et le désir d'attendre la rentrée des classes, nous avons enfin fixé le service anniversaire de ma pauvre maman à mardi

prochain¹⁸⁹. C'est plutôt une information que je vous donne qu'une invitation que je vous envoie, car à la distance où vous êtes tous, il n'est guère possible qu'aucun de vous puisse songer à venir. Néanmoins, si quelqu'un nous survenait de ces trop lointains quartiers, il serait, comme de raison, reçu à bras ouverts.

Dans tous les cas, que personne ne se dérange de manière à se gêner le moins du monde, car nous savons que le désir d'assister à un pieux devoir envers celle qui était en quelque sorte notre mère à tous, ne manquera chez personne là-bas. Mais un pareil voyage est une chose toujours un peu sérieuse.

Mme Laframboise est rétablie et son enfant, un peu délicate et faible, quoique grasse.

Ma femme et notre Caroline sont à Montréal pour une quinzaine de jours, en attendant que j'aie fini mes courses d'élection.

J'en suis fatigué moralement au dernier point, mais il faut y voir. L'entrée de Guévremont¹⁹⁰ au Conseil serait une tache sur la division, et nous tenons à faire voir que les choix populaires valent beaucoup mieux en règle générale que les derniers choix de l'exécutif, quand il avait encore le pouvoir d'en faire.

Le Dr Dorion¹⁹¹ n'a pas été heureux. Nous n'avons pas pu réussir à lui former un parti sérieux; et hier, à une assemblée générale de la division, convoquée à Saint-Judes, il a dû se retirer de la lutte.

C'est un M. Ouimet¹⁹², cultivateur comme Guévremont, mais homme d'intelligence et d'éducation, parlant parfaitement l'anglais et possédant des manières d'homme bien élevé que nous lui avons substitué.

¹⁸⁹ Mardi prochain, soit le 21 septembre 1858. La mère de LAD est morte le 5 août 1857.

¹⁹⁰ Jean-Baptiste Guévremont (1826-1896), cultivateur, établi à Sorel. Élu député du comté de Richelieu en 1854; défait en 1858. Il sera sénateur. *DPQ*.

¹⁹¹ Jacques Dorion (1798-1877), médecin à Saint-Ours. Lors d'une réunion à Saint-Judes, « M. Dorion a alors expliqué sa conduite politique passée, lorsqu'il faisait partie de l'ancienne Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, et celle qu'il suivrait si les électeurs le jugeaient digne d'aller défendre leurs intérêts dans le Conseil législatif. L'hon. M. Dessaulles a ensuite pris la parole et dans un discours qui n'a pas duré moins de deux heures, a passé en revue les événements politiques des derniers temps, avec cette verve et cette logique que nos lecteurs lui connaissent... » *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 3 septembre 1858, p. 2.

¹⁹² Benjamin Ouimet (1814-1887), frère d'André Ouimet, avocat, patriote, et de Gédéon Ouimet. Benjamin est cultivateur à Saint-Éphrem d'Upton. Voir son adresse aux électeurs

Morison eût été mieux qualifié que lui, mais les électeurs, alléchés par Guévremont, voulaient un cultivateur, et celui que nous avons pris fait honneur à leur classe et ne fera pas déshonneur au pays en Chambre.

Une fois l'élection finie, je monterai vous voir. Si la petite est bien, nous monterons tous. Je l'ai amenée à Montréal pour la faire voir au Dr McDonnell, qui a trouvé qu'elle avait besoin de soins. Elle maigrissait depuis quelque temps et nous craignons qu'elle n'eût des vers.

Il n'y a rien de sérieux, et quelques jours de soins éclairés lui rendront ses couleurs et sa bonne mine ordinaire. Mme Leman est ici, malade d'une fluxion qui la tourmente beaucoup. Elle est toujours souffrante d'ailleurs, et je la trouve bien changée, maigrie et abattue.

Mon oncle Toussaint arrive lundi, passera à Saint-Hyacinthe et se propose, me dit-on, d'aller à Troy acheter deux cloches pour son église. Je vais certainement lui conseiller de faire plutôt venir des cloches de France, car elles sont moins sujettes à casser et sont bien supérieures pour la qualité du son. Celles des États-Unis contiennent trop de cuivre.

Je n'ai pas vu Amédée depuis longtemps. Chaque fois que j'entre à son bureau, il est sorti, et je n'ai pas eu assez de temps, dans mes courts séjours ici, pour me rendre jusque chez lui.

Nous vous faisons tous nos meilleurs saluts et amitiés. J'espère que la fille d'Azélie sera aussi parfaite que sa mère, et aussi incapable qu'elle de penser ou de dire une méchanceté du prochain. Ma femme et moi l'embrassons bien, et ma femme me dit qu'elle en fait autant de son mari.

Croyez-moi, mon cher oncle, votre neveu bien dévoué.

L.A. Dessaulles



Acrostiche à Fanny Leman

[1859?]

F olâtre jeune fille à l'œil doux et limpide
 A ccepte les souhaits dont déborde mon cœur.
 N e prête pas l'oreille à l'amitié perfide!
 N on plus qu'aux vains désirs dont le monde est avide!
 Y verrais-tu plaisir, tu tuerais ton bonheur!



À Zéphirine Thompson

Toronto, 3 février 1859

Ma chère Zéphirine,

Je suis trop occupé pour t'écrire au long. Toute la direction des affaires, dans l'opposition du Conseil retombe sur moi. M. Morris étant malade, et je ne sais où donner de la tête.

Envoie-moi trois ou quatre de mes pamphlets qui sont dans la bibliothèque neuve.

Envoie-moi aussi un paquet d'écorce d'orme (pesant 2 lb au plus), par la poste. Fais dire à Prêt-à-boire de t'en trouver. Je suis presque complètement débarrassé de ma toux et il est clair qu'elle a un effet considérable sur les voies urinaires, car je suis mieux que je ne l'ai été depuis deux ans.

Embrasse ma Caroline. Et crois-moi.

L.A.D.



À François-Samuel Mackay

S. M^c Kay, écr

Montréal, 26 juillet 1860

Mon cher monsieur,

J'ai reçu hier votre lettre du 23 courant et me réjouis cordialement d'apprendre que le pauvre petit, dont je croyais presque l'état désespéré quand il était à Saint-Hyacinthe, reprend des forces et revient à la santé. Il était temps que vos épreuves dans la personne de vos pauvres enfants cessassent et que, bon père comme vous l'êtes, vous réussissiez au moins à sauver le dernier. L'enfant devenant mieux, la mère en fait autant naturellement, les veilles et la fatigue auxquelles elle était soumise étant plus que suffisantes pour rendre malade une personne plus forte qu'elle. Nous vous souhaitons tous de tout cœur que ce mieux continue.

Quant à monter à la Petite-Nation, il y a là pour le moment, et probablement pour cet été, une impossibilité. Je suis aussi occupé qu'un homme peut décemment l'être, et même quelque fois je voudrais voir deux moi à la besogne.

Mon exploitation va bien mais demande de la surveillance et surtout une activité soutenue. Tous les jours, nous découvrons quelque chose qui a besoin d'être amélioré ou complété, et je suis occupé, dans le moment, à bâtir un troisième fourneau.

Il faut donc que je dévoue tout mon temps à mon œuvre et que je renonce au voyage qui me ferait, sans comparaison, le plus de plaisir.

Saluts bien affectueux à ma bonne tante, Aurélie, et tous les parents et amis de votre extrémité du monde.

Croyez-moi votre ami.

L.A. Dessaulles



À Caroline Dessaulles

Québec, dimanche 4 mai 1862

Ma chère Caroline,

J'ai enfin reçu ta bonne petite lettre de jeudi, qui m'a fait beaucoup de plaisir parce que j'ai eu par elle des nouvelles de ceux que j'aime, avant tout ta maman et toi. J'avais appris que vous étiez indisposées et je ne savais de quoi il s'agissait. Maintenant que je vois que tu n'avais qu'un rhume et que ta maman est bien, cela m'empêche d'être inquiet.

Je vois que tu as fait la grande fille en aidant ces dames à déménager. C'est bien et il faut toujours chercher à se rendre utile.

Mlle Taschereau a été bien contente de ton portrait et Mme Lelièvre veut avoir celui de ta maman, pour le mettre à côté du mien. Je lui ai dit que je ne savais pas s'il en resterait. J'irai mercredi montrer nos portraits à ta tante Séraphine, pour qu'elle te connaisse. Une petite fille est toujours bonne en portrait, et elle te jugera, à te voir comme cela, bien meilleure probablement que tu n'es. Je la laisserai croire tout ce qu'elle voudra.

Papa a toujours été bien, et il aimerait à monter passer un dimanche s'il n'avait pas trop d'ouvrage, mais cela sera peut-être difficile.

Avant-hier, il a fait ici une des pluies les plus terribles que j'aie jamais vues. Il faisait un vent à décorner un bœuf, et quand on passait sur la grande batterie, pour arriver à la Chambre, on avait peur d'être enlevé au ciel. Le vent sifflait sur les fils du télégraphe presque aussi fort qu'on puisse le faire avec la bouche.

Il est arrivé beaucoup de vaisseaux déjà et papa les voit de la fenêtre où il écrit, doubler la pointe Lévi, toutes voiles au vent, c'est un joli spectacle.

Hier au soir, nous avons eu des éclairs et du tonnerre. Aujourd'hui, il fait beau.

J'ai vu Mme Trudeau hier. Elle est bien et son dernier enfant est un beau garçon. Ton oncle Laframboise est bien, et tes deux oncles Toussaint.

Embrasse bien maman sur les deux joues et crois-moi ton papa bien affectionné.

L.A. Dessaulles

Je t'envoie des enveloppes et du papier rayé pour que tu écrives un peu plus droit et que tes lignes soient également espacées.



À Angelle Cornud

Madame Veuve D.B. Papineau
Chez S. Mc Kay, écuyer
Papineauville¹⁹³

Montréal, dimanche 29 mars 1863

Ma chère tante,

J'ai reçu votre bonne lettre mercredi dernier et m'empresse d'y répondre. Je désire beaucoup avoir votre portrait pour que vous ne manquiez pas à ma collection de famille que je vais faire aussi complète que possible. Je ne voudrais pour rien au monde que ma meilleure tante et la meilleure amie de ma bonne mère ne fût pas à côté d'elle dans mon album.

J'attendrai encore un peu, mais si quelque chose vous empêche de venir à Montréal, comme vous nous en promettez le plaisir, je saurai où vous avez été prise et irai acheter votre portrait.

Comme je crois n'en avoir pas donné à Mme Mackay, j'inclus dans ma lettre le portrait que Dion a fait de moi pour elle.

Je vous inclus aussi 9 piastres et un shilling, valeur de 55 livres de beurre à 20 sous, le plus haut prix du marché aujourd'hui, quelque chose de plus qu'il ne se vendait quand je l'ai reçu.

J'aurais envoyé plus tôt, mais j'avais cru comprendre, quoique très indirectement, quelque chose comme ce que vous me demandez, et, n'étant pas sûr, j'ai cru devoir attendre et voir que j'ai bien fait.

Ma bonne Caroline travaille toujours avec courage et a un grand succès. Nous sommes tous bien ici, y compris Nancy qui est avec nous. Je puis vous apprendre la grande nouvelle qui la concerne, non seulement parce que

¹⁹³ Deux enveloppes conservées avec cette lettre portent l'écriture de Louis-Joseph Papineau. L'autre enveloppe est adressée : « Madame L.A. Cornud Papineau, Papineauville. »

cela vous est dû, mais aussi parce que ce secret peut rester bien gardé à l'extrémité du monde où vous êtes. Elle se marie le mois prochain, au Dr St-Germain, jeune homme respectable et laborieux, qui demeure à Stanfold (sur le chemin de fer de Richmond à Québec) et qui y fait un bon départ dans la vie au point de vue de la position sociale et professionnelle. Elle est à travailler avec Zéphirine à toutes les bebelles d'occasion, et l'on parle, cela va sans dire, jusqu'à extinction.

Emma lui a envoyé \$25 pour s'acheter ce qui lui conviendrait le mieux, et la famille lui a fait divers présents. On traite encore l'affaire en grand secret, mais comme il y a déjà une douzaine de femmes et une demi-douzaine d'hommes qui la connaissent, elle va bientôt passer dans le domaine du caquet.

Mon oncle est bien; à Saint-Hyacinthe, tous bien, même chose chez Émery et Casimir. J'ai parlé de vous dernièrement avec la Mère Sainte-Anne, qui est en parfaite santé et pense toujours à ses anciennes amies.

Mes amitiés les plus sincères à tous mes bons parents d'en haut, et veuillez bien me croire, ma chère tante, votre neveu bien affectionné.

L.A. Dessaulles

La copie que je vous envoie pour Aurélie est un peu foncée mais les traits sont plus vrais que dans celles qui sont plus claires.



À Éléonore-Adélaïde Taschereau

Montréal, jeudi 30 juillet 1863

Chère Mlle Taschereau,

Je prends la liberté de vous envoyer, suivant ma promesse à madame Lelièvre, une boîte de pilules avec lesquelles j'entreprendrais presque de ressusciter un mort. Ne trouvez pas mauvais que je vante un peu mes remèdes, c'est le manque de réputation du médecin qui l'exige. Ces pilules sont composées de lactate de fer et recouvertes d'une mince couche de sucre pour les faire passer à l'aide de la gourmandise.

Si je parlais à une femme ordinaire, je dirais : « C'est ainsi qu'avec votre sexe on ne peut faire accepter les choses les plus utiles sans leur donner l'apparence ou la tournure qu'exigent ses caprices », mais je vous sais trop bonne et trop parfaite pour vous dire une malice ou vous comparer aux autres.

Voici maintenant les directions du médecin. La première semaine, vous en prendrez deux le soir et une le matin, en laissant un jour d'intervalle entre chaque dose.

La semaine suivante, même dose tous les soirs, mais rien le matin. Si elles vous causent du malaise, coliques, etc., suspendez un jour. Mais je regarde la chose comme excessivement improbable.

Troisième semaine, trois pilules tous les soirs.

Quatrième semaine, quatre tous les soirs, et continuer jusqu'à la fin de la boîte. Il faut diminuer si elles font trop d'effet et ne prendre que la dose qui ne changera rien à vos habitudes.

Comme vous êtes sujette à la migraine, il faudrait suspendre pendant une attaque et attendre que vous puissiez bien, pour recommencer.

Il ne serait pas inutile, si vous avez de ce côté quelque eau de source comme celle de Plantagenet, par exemple, d'en prendre un peu, mais à petites doses, pour ne pas vous causer le moindre dérangement, l'important étant de faire le plus d'exercice que vous pourrez sans vous fatiguer. Trois ou quatre verres par jour de vin de Porto un peu fortement sucré vous feront du bien.

Si la glace ne vous est pas contraire, je vous conseillerais d'en manger quelques petits morceaux de temps à autre, pourvu que vos intestins la supportent bien. C'est à manger de la glace que Mme Dessaulles s'est redonné de la vigueur, deux ou trois ans avant son mariage.

Mes saluts respectueux à madame Lelièvre, et croyez-moi bien sincèrement votre ami.

L.A. Dessaulles

Laframboise va avoir l'opposition la plus enragée qu'on ait encore vue. On ne peut l'empêcher de réussir, mais la lutte va être excessivement active. Je pars demain pour aller l'aider.



À Éléonore-Adélaïde Taschereau

Québec, jeudi 13 août 1863

Chère Mlle Taschereau¹⁹⁴,

Comme je suis convaincu que personne ne vous enverra de nouvelles, je crois pouvoir me permettre de vous en donner.

Malgré une lutte acharnée, la plus acharnée que j'aie jamais vue, Laframboise est élu par une majorité de 368 voix.

Nos adversaires n'avaient pas le moindre espoir de réussir mais ils voulaient à toute force faire du tapage et crier religion aux portes des églises, ce qui ne leur a pas valu grand succès malgré tout.

M. Tessier est élu orateur du Conseil et M. Wallbridge, orateur de la Chambre. L'élection de Tessier a été unanime, et celle de Wallbridge a été emportée par une majorité de 8. Jamais je n'ai vu un débat plus acrimonieux que celui qui a été soulevé par l'opposition. Ils avaient tous l'air enragé, jusqu'à Sicotte qui s'est un peu oublié en laissant tomber le mot *tricks* pour lequel Dorion lui a donné une leçon pleine de convenance mais aussi de fermeté.

Nous allons avoir la session la plus pleine de colères que l'on aura encore vue.

Franchement je trouve Québec grand et ennuyeux, quand vous et votre bonne tante n'y êtes pas. Je proposais aujourd'hui à Mlle Lee d'aller vous chercher avec elle de samedi prochain en huit. C'était comme de raison en badinant, mais franchement je pense un peu y aller, à moins que vous ne reveniez plus tôt. La seule difficulté, pour moi, est de trouver le tour de partir. J'ai toujours quelque chose qui me retient.

Madame Dessaulles est chez madame Laframboise avec ma Caroline qui s'y amuse et y est heureuse, ce que je désire avant tout. Elle dit qu'elle ne veut pas perdre une minute du temps qu'elle peut passer à Saint-Hyacinthe et refuse d'aller nulle part ailleurs.

¹⁹⁴ Une main a ajouté à côté du nom Taschereau : « Plus tard Madame Hilarion Blanchet, morte de peine, causée par son mari en 1880. » En effet, E.A. Taschereau (1836-1881), fille de Georges-Louis Taschereau et d'Éléonore-Louise Mailhot, a épousé (Cap-Santé, 11 juillet 1864) Hilarion Blanchet (1829-1896), médecin, fils de Joseph Blanchet et de Marie-Anne Talbot. Décédée à Québec, rue du Palais, le 24 mars 1881, E.A. Taschereau sera inhumée à Sainte-Marie de Beauce le 29 mars. *Le Courrier du Canada*, 26 mars 1881, p. 3.

J'espère, en médecin un peu charlatan, que mes pilules de fer vous auront fait engraisser de dix livres et vous auront donné la vigueur de monter trois escaliers en courant.

Si elles ont eu un bon effet, je vous en donnerai d'autres, sinon je me voilerai la tête, honteux de mon insuccès; ou bien encore je m'en prendrai aux remèdes eux-mêmes, ou plutôt à ceux qui les auront préparés.

Vous n'avez pas d'idée comme je trouve Québec désert, et je ne suis pas le seul, soit dit sans intention malicieuse.

Je présente mes saluts respectueux à madame Lelièvre, et à vous mon amitié la plus sincère.

L.A. Dessaulles



À Augustin-Cyrille Papineau¹⁹⁵

Montréal, mercredi 27 avril 1864

Mon cher Auguste,

Je n'ai pu prendre avant aujourd'hui les informations que tu désirais, et je regrette de te dire que depuis trois semaines les livres sont fermés.

Je suis, dans ce moment, l'objet d'attaques furibondes de la part de Ramzay et de la *Gazette de Montréal* et du *Télégraphe*, à propos de la prétendue disparition de reçus qui n'ont jamais été dans un *record*.

Ces reçus, que l'on prétendait avoir été payés par Doutre (Léon) ont été exhibés au grand jury en mars 1857, et malgré qu'il les ait vus, le grand jury trouva *No bill*. Depuis ce temps, personne n'a jamais vu les reçus qui doivent avoir été placés, comme toutes les pièces de conviction, entre les mains du grand connétable.

Maintenant, on me fait la guerre parce que des reçus, exhibés au grand jury, sept ans avant que je fusse dans le bureau, ont disparu!

¹⁹⁵ Ajouté par Augustin-Cyrille Papineau à l'en-tête du manuscrit : « De L.A. Dessaulles, disant persécution officielle dirigée contre lui pour le faire destituer de la charge de greffier de la paix. »

S'ils ont jamais été dans le *record*, ce *record*, comme tous les autres de la Cour du banc de la Reine, dans sa juridiction criminelle, a toujours été dans une armoire qui n'a jamais été fermée à clé et dans une chambre où tout le monde pouvait avoir accès.

Tu vois qu'il faut avoir une terrible bonne volonté de m'incriminer pour me faire la guerre à propos de papiers que mes prédécesseurs n'ont réellement pas gardés pendant sept ans.

D'ailleurs, la pratique même du bureau démontre que ces papiers, qui formaient les pièces de conviction, ou le corps du délit, n'ont pas dû être mis dans le *record*, car dans ce cas d'accusation de faux, on ne retrouve le document forgé que dans un seul *record*; dans tous les autres, il est absent : donc on mettait ces documents à part, afin que ceux qui pourraient vouloir examiner le *record* ne pussent y avoir accès.

Le seul malheur est qu'on les a si bien serrés qu'ils ne se retrouvent plus!

Mais il est un peu drôle et impertinent de prendre ainsi à partie ceux qui travaillent à mettre un bureau en ordre et qui n'auront pas fini de six mois, et d'écarter complètement ceux-là précisément qui ont laissé le bureau en désordre pendant dix, et on peut dire vingt et trente ans, car il n'a jamais été en ordre.

Tout ce qui a donné occasion à cette attaque, c'est le fait que j'ai prévenu Holton qu'il y avait parmi nos papiers des comptes appartenant à son département, que j'ai reçu ordre de les transmettre et que je les ai transmis. Maintenant les documents que j'ai transmis ne sont pas les reçus prétendus payés mais les comptes à propos desquels les reçus avaient été donnés. Ce ne sont pas les comptes qui ont été soumis au grand jury, mais les reçus. Les papiers que j'ai envoyés à Québec n'ont rien eu à faire avec le procès.

Quoi qu'il en soit, on a si bonne envie de me mettre dehors que l'on n'épargne rien pour cela, mais quant à établir le plus léger semblant de tort, on n'y réussira certainement pas. On parle déjà d'enquête; je vais de suite la demander, et cela fera sortir des faits que la commission Lafrenaye-Doherty¹⁹⁶ n'a pas amenés au jour.

¹⁹⁶ Pierre-Richard Lafrenaye (1824-1874), avocat, professeur de droit à McGill; Marcus Doherty (1820-1903), né en Irlande, avocat et juge, décédé à Montréal. « Commission to investigate the charges of malversation brought against the late clerk of the peace and clerk of the crown and their deputies at Montreal. » Alexandre-Maurice Delisle (1810-

S'il faut que je me défende, je le ferai pour de bon.
Crois-moi ton ami.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman

Montréal, jeudi 23 juin 1864

Ma chère Fanny,

J'ai vu hier au soir des choses si extraordinaires que j'ai cru devoir t'en dire quelque chose. Il s'agit de manifestations spiritistes que ton confesseur qualifiera sans aucun doute de diableries.

La chose se passe à la salle Bonaventure. J'y suis allé en la compagnie de Mme de Montenach, Mme et Mlle Perrault et Mlle Pritchard.

Sur la scène est une armoire d'à peu près huit pieds de long, ayant trois portes. Le directeur de la soirée vient prier l'audience de nommer deux personnes en qui elle ait confiance pour surveiller de près ce qui va se passer. Je suis choisi avec un M. Workman, et nous montons sur la scène. Après examen minutieux de l'armoire, je viens dire au public qu'elle n'a certainement ni double fond, ni double dessus, ni doubles parois, et qu'elle est partout solide, sans ressort ni appareil d'aucune espèce. Un siège est placé à chaque extrémité, et un au milieu, (au fond) de l'armoire. Ces sièges sont percés de trous pour passer des cordes. L'armoire est sur des tréteaux au-dessus du plancher.

Les deux frères Davenport viennent se placer sur chacun des sièges des deux extrémités, et Workman et moi prenons de longues cordes, leur attachons les mains derrière le dos, aussi solidement que possible, passons les cordes dans les trous qui sont percés dans l'épaisseur des sièges, ramè-nons les cordes pour serrer les genoux ensemble, puis attachons les deux pieds serrés et fixons le bout des cordes par un grand nombre de nœuds,

1880); Charles Edward Schiller; William Henry Brehaut. Voir « La commission d'enquête sur le Greffe de la Paix et l'ex-shérif Delisle. » *Le Pays*, 6 février 1864, p. 2.

sur le siège du milieu. Il était de toute impossibilité que ces deux hommes fissent le moindre mouvement.

Cela fait, on plaça dans l'armoire une guitare, un violon, une trompette, un tambour de basque et deux clochettes, puis Workman et moi fermâmes les deux portes des extrémités au verrou, à l'intérieur, et nous poussâmes la porte centrale qui fut fermée au verrou de dedans, quoique les deux frères fussent attachés et liés étroitement.

Comme la porte se fermait, la trompette fut lancée au-dehors par une ouverture carrée au haut de la porte centrale. On ouvrit précipitamment les portes et on trouva les deux frères aussi étroitement liés qu'auparavant. Les portes furent refermées à plusieurs reprises et, pendant que nous fermions les portes latérales, des mains et des bras se montraient dans la porte du milieu qui restait ouverte pendant que nous fermions les autres. Je fus touché plusieurs fois à l'épaule. Pendant que les portes étaient fermées, des mains se montraient et étaient vivement remuées dans le carreau de la porte centrale. On me demanda de les toucher. La première fois que je le fis, je sentis une main d'homme, forte, chaude et moite, qui me toucha légèrement à plusieurs reprises. Mais elle était tout près du carreau. C'était évidemment une main d'homme et je le dis à l'assemblée. De suite, une autre main se montra, d'une beauté que je t'assure, en toute sincérité, être réellement extraordinaire pour l'admirable modelé des doigts et la transparence merveilleuse de la chair et de la peau. C'était évidemment une main de femme, et telle qu'aucune femme de chair et d'os n'en a possédée. Je remis ma main près de l'ouverture et la belle main qui était là et remuait vivement, avec une grâce parfaite, me prit le bout des doigts et les serra légèrement deux ou trois fois. Que ce fut une main de femme aux doigts effilés, à la peau merveilleusement douce et satinée, j'en jurerais comme de ma propre existence.

Après cela, on rouvrit les portes et les deux frères étaient toujours là étroitement liés. On referma la porte et l'un d'eux fut délié et sortit. On referma encore la porte, et l'autre fut délié aussi et sortit. Note bien que se délier eux-mêmes était chose de toute impossibilité.

Quelques minutes après, ils rentrèrent dans l'armoire et furent liés d'une manière bien plus sûre et bien plus étroite que nous ne l'avions fait nous-mêmes. Par qui, voilà ce que l'on ne peut constater.

Après cela, l'audience me pria d'entrer dans l'armoire avec les deux médiums. Je le fis de suite et l'on vint m'attacher une main sur leurs genoux

de chaque côté. De cette manière, je pouvais saisir le plus léger mouvement musculaire chez eux. On referma les portes et de suite la guitare fut promenée au-dessus de nos têtes et jouée, puis le violon, puis le tambour de Basque, et les clochettes furent sonnées.

Après tout cela, une main me flatta la tête, me toucha le front et la figure, puis me tira la moustache tout doucement, puis détacha ma cravate. Les deux frères ne remuaient pas un muscle, et d'ailleurs ils étaient liés.

Quand les portes s'ouvrirent, j'avais le tambour de Basque sur la tête en guise de chapeau, ce qui causa une grande hilarité. Je rendis compte à l'audience de ce qui s'était passé, et la séance se termina par l'annonce d'une seconde séance privés. J'y allai. Nous étions à peu près quarante personnes. On attacha les deux frères solidement sur deux chaises, et, une fois l'obscurité faite, les instruments volèrent dans la chambre en rendant des sons. Après plusieurs manifestations de ce genre, on me pria d'ôter mon surtout, ce que je fis, et il fut placé sur une table entre les deux frères, toujours attachés. L'obscurité se fit et au bout de deux minutes, on ralluma le gaz et mon surtout était sur l'un des deux frères, ses bras passés dans les manches comme s'il avait été détaché. Comme de raison le surtout n'avait pas la moindre déchirure. Voilà un fait entièrement inexplicable par une action physique quelconque. Le surtout fut ôté de la même manière qu'il avait été mis, sans détacher le médium et sans déchirer l'habit.

Maintenant, je puis t'assurer que je n'ai pas rêvé, que j'avais tout mon bon sens ordinaire, et tu croiras facilement que je n'avais pas bu.

Bien des personnes ne veulent voir que le diable là-dedans; moi qui crois plutôt aux bons qu'aux mauvais esprits, je n'y vois aucune indication d'intervention infernale. Nous ne pouvons sans doute expliquer ces faits, mais il est un peu trop absurde de mettre le diable partout où nous ne comprenons pas quelque chose. Si tu reviens samedi, tu auras une séance privée dimanche. Si tu as peur, ne viens pas. Moi qui suis une bonne âme, je n'ai pas peur, d'ailleurs j'avais déjà vu tout cela à New York.

Ton ami.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman
[À la Petite-Nation]

Montréal, lundi 1^{er} août 1864

Ma chère Fanny,

Je t'ai promis des nouvelles et je tiens ma parole. J'arrive de Saint-Hyacinthe ce matin, et j'y ai laissé tout le monde bien, à l'exception de la pauvre Émilie qui touche évidemment à sa fin. Elle sort encore en voiture, mais il faut l'y porter et la rapporter à la maison. Elle a des faiblesses qui durent jusqu'à trois heures, et le docteur a prévenu Casimir de ne pas être surpris si elle passait dans ses faiblesses ou en la portant à la voiture.

Elle ne veut voir personne que Minnie, et Zéphirine n'a pu entrer hier matin. Elle avait fait fermer sa porte à clef. Hier, elle est venue en voiture amener la petite chez Laframboise, mais ayant vu venir Rosalie et Zéphirine, elle a fait tourner brusquement pour ne parler à personne.

Elle ne se rappelle plus de ce qu'elle a dit d'un quart d'heure à l'autre et, quand elle a demandé un plat ou un mets quelconque, elle est toute surprise qu'on le lui apporte.

Néanmoins elle mange tant qu'elle peut, parce qu'elle croit pouvoir, en mangeant, éviter les faiblesses qui la mettent à la mort. Je pense qu'elle ne peut passer la semaine, néanmoins elle avait du mieux ce matin; mais ce mieux consistant à pouvoir se tenir debout une minute, sans être supportée. Elle est sortie en voiture mais elle avait la mort exprimée dans tous ses traits.

Zéphirine et Caroline jouissent de la campagne et de la fraîcheur sous les arbres. Hier après-midi, il faisait chaud, même sous les pins, parce qu'il n'y avait pas d'air. Pas une feuille ne remuait. Aujourd'hui la chaleur était plus forte encore, mais comme il fait un bon vent, elle est très tolérable.

À 3 heures, un orage commence et au moins de dix minutes l'air est devenu frais par un fort vent de nord-ouest. Le spectacle, en avant, sur la rue Notre-Dame, est éblouissant. Le vent est terrible, il ne pleut pas encore, toutes les femmes sont surprises; ce ne sont que jupons indiscrets et crinolines en l'air qui menacent d'emporter leurs blanches propriétaires dans les régions éthérées. Il y a dans tout cela des bas nets, des bas sales et des bas percés. J'en ai vu un dont les trois étaient assez grands pour laisser voir une jambe sale; pourtant la personne était bien mise : toilette

voyante, couleurs vives, plus de chiffons dans la rue que de serviettes à la maison.

J'ai dit à Francis d'écrire à Joe, je suppose qu'il l'a fait.

Ta maman était bien, aux dernières nouvelles qui, je crois, datent de jeudi, mais je n'en suis pas absolument sûr. Je reste dans l'incertitude sur l'époque de mon voyage. Si néanmoins la pauvre Émilie nous laissait cette semaine, je pourrai certainement partir la semaine prochaine.

Je viens de rencontrer Buies, qui est au désespoir du départ de tous ceux qu'il connaît. Il m'a dit qu'il allait se pendre. Je le lui ai fortement conseillé. Il m'a dit qu'il ne me demanderait plus de conseils.

Crois-moi ton oncle bien sage et bien chagrin de te voir livrée aux galants de la Petite-Nation. Ah, si Adrien y était!

L.A. Dessaulles

Si tes nombreuses occupations te laissent un quart d'heure, réponds et mets toujours le mot « privé » sur l'enveloppe.



À Fanny Leman

Montréal, vendredi 5 août 1864

Ma chère Fanny,

Puisque je suis ton correspondant, je dois m'en acquitter avec zèle et ponctualité.

Je reçois ce matin la nouvelle que Laframboise a eu une attaque d'apoplexie mercredi, après avoir mangé, quoique ayant mal à la tête, un peu trop de pain de Savoie : de là, indigestion puis congestion au cerveau. Il a du mieux. Émilie n'est pas plus mal que mardi.

Ta tante Casimir est partie ce matin au lieu d'hier. J'ai entendu aujourd'hui une méchante langue de femme (car jamais pareille idée ne se fût fichée dans ma tête à moi) qu'elle s'était levée jeudi matin à 4 heures, pour pouvoir partir le vendredi. C'est honteux de se traiter comme cela entre femmes, mais vous le faites toutes.

Pas de nouvelles de tes admirateurs, qui se sont tous évanouis de désespoir de te voir partie.

Le voyage de plaisir de jour à Québec doit avoir été un grand succès, car près de 700 passagers sont descendus. Si le concert a été tant soit peu foulé, le voyage devra produire de 4 à 500 piastres, somme presque suffisante, avec le produit du concert de la Saint-Jean-Baptiste, pour finir le monument des victimes de 37.

Je ne sais rien de neuf ni d'intéressant. Je suis seul depuis longtemps, abandonné par ma femme et ma fille, et cela me rend bête. Je vais les rejoindre demain et je verrai si je puis m'échapper. Si oui, tant pis pour les gens de la Petite-Nation, qui s'en souviendront si j'y vais. Je ne reviens pas sans avoir démoli quelque maison.

En retournant chez moi, à une heure pour dîner, j'ai été témoin d'un combat de politesse entre une dame et une vache. Impossible de dire laquelle était la plus polie des deux, car la dame laissait le trottoir par peur et la vache en faisait autant parce qu'elle voyait un chou tombé dans la rue. La dame croyant finement que la vache ne songeait qu'à elle, quand elle songeait à tout autre chose, et la voyant se diriger de son côté, devint toute pâle et faillit écraser. La vache avait pourtant l'air aussi bonasse que possible. J'allai vers la dame, de peur qu'elle n'écrasât et bien disposé à la recevoir dans mes bras, mais elle se soutint. Puis je lui fis voir que la vache n'avait pas laissé le trottoir dans aucune intention coupable, au contraire. Puis tout se calma. Amitiés.

Ton vieil oncle.

L.A.D.



À Fanny Leman

Saint-Hyacinthe, mardi 23 août 1864

Ma chère Fanny,

Je suis arrivé sain et sauf samedi à minuit, après avoir eu grande peur de passer la nuit en route dans le *steamboat*. Nous avons touché trois fois, mais très légèrement chaque fois, heureusement. Je ne suis arrivé à

Montréal qu'à huit heures et demie et n'ai eu conséquemment que le temps de souper et de refaire ma malle pour le train de 10 h.

J'ai trouvé la pauvre Émilie bien mal. Le jeudi, Casimir avait télégraphié la Sœur de l'Ange-Gardien, le pendant de ma femme comme fille propre et bredassière. Mais le télégramme, adressé à Emma n'avait pas été ouvert, car elle était à un pique-nique. Ce ne fut qu'à 9 h du soir qu'elle l'ouvrit. Le lendemain matin, Zénaïde s'était absentée et n'est revenue que le soir. Autre désappointement, Émilie se désolant de ne la pas voir arriver. Elle est venue samedi après-midi, et cela a causé un grand plaisir à Émilie, qui s'empessa de dire qu'elle mourrait tranquille avec la Sœur auprès d'elle.

Vendredi, elle a eu une grande faiblesse qui a duré de 10 h du matin à 6 h du soir et qui a été si grande, de 2 h à 5 h, qu'on regardait la fin comme arrivée. Mais ce n'était pas pour ce jour-là.

Hier, lundi, à 9 h, sentant une grande faiblesse revenir, elle a envoyé chercher Mme Laframboise et dit à Zéphirine de faire venir tout le monde; elle faisait plutôt signe qu'elle ne parlait. En une demi-heure, tout le monde y était, depuis Mme Jules Lamothe jusqu'à Louisa. Elle fit ses adieux à tout le monde et, voyant que Caroline n'y était pas, elle la demanda aussi et je l'envoyai chercher avec les autres enfants. À 10 h, elle ne paraissait pas pouvoir arriver à midi. Mais à 11 h et demie, elle a demandé du bouillon de bœuf, puis de la gelée au citron, puis elle but un verre à vin de limonade et, une heure après, elle s'asseyait toute seule sur son lit. Elle est dans le même état aujourd'hui, pouls très faible ce matin, plus fort après-midi et, si aucune crise ne survient, elle peut encore aller plusieurs jours.

Nous avons ici Mme Noël Germain qui, depuis huit mois, est regardée comme devant mourir tous les soirs et revoit toujours le matin. Quelquefois, on la croit morte pendant quelques minutes, tant le pouls devient imperceptible, mais il repart toujours. Émilie disait hier, après sa faiblesse :

– J'ai bien cru que c'était fini, car je me sentais m'en aller. Je ne voyais plus et la défaillance que j'éprouvais était inexprimable.

Désilets est tombé dangereusement malade hier, d'un engorgement du poumon. La crise paraît être passée, mais il n'en a pas pour longtemps. S'il n'avait pas pu expectorer avant-midi, il serait mort à présent.

Ta maman est arrivée hier après-midi de Stanfold. Elle a laissé Nancy bien. Avec ton étourderie, chère folle nièce, tu as failli me faire un mauvais

parti auprès de ta mère. Voyant que j'avais terminé une lettre que tu n'avais pas signée, elle s'est figuré que je t'avais détournée, taquinée, empêchée de le faire, et que c'était ma faute, à moi seul, si tu n'avais pas signé. J'ai eu même un peu de peine à la détourner et à la persuader que je n'étais coupable de rien de pareil. Une autre fois, tu signeras tes lettres pour ne pas nuire à la bonne réputation d'autrui.

Je mets dans cette enveloppe un article tiré du *Courrier des États-Unis* que tu liras et passeras à Jos, qui verra si l'application en est possible à la petite Henriette. L'article est tiré de la Gazette des hôpitaux, et un rapport de l'opération a été fait à l'Académie des sciences.

Nous sommes tous bien et ta maman m'a parue assez forte.

Mes meilleures amitiés à toute la famille, en commençant par ma bonne tante. Et crois-moi ton oncle affectionné.

L.A. Dessaulles



À Hector Bossange

Jeudi 13 octobre [1864¹⁹⁷]

Cher monsieur Bossange,

Je vous transmets, selon la prière que vous m'en avez faite, mon discours sur l'Institut canadien. C'est un véritable plaidoyer écrit pour combattre l'intolérance enragée dont l'Institut est l'objet. Ce n'est pas, à proprement parler, une lecture.

Je vous l'envoie avec ses nombreux défauts et ses phrases parfois beaucoup trop longues. Le fait est que j'avais été pris à l'improviste, celui qui s'était chargé du discours de circonstance s'étant trouvé dans l'impossibilité de remplir l'engagement qu'il avait pris.

Il me fallut, presque à la dernière minute, me mettre à l'œuvre, et l'ouvrage se ressent considérablement de la précipitation avec laquelle il a été écrit.

¹⁹⁷ Une main a ajouté l'année 1863 au plomb, sur le manuscrit. Or le 13 octobre 1863 n'est pas un jeudi. Pour l'année 1864, le 13 octobre est un jeudi.

Au reste, mon but n'était pas de parler académiquement, mais de parler raison et bon sens avant tout. Je voulais protester contre la prétention à laquelle l'on n'a pas encore renoncé de vouloir conduire des hommes faits comme des enfants qui ne doivent pas toucher un livre sans la permission du maître d'études. Voilà ce que l'on veut et ce que je combats. Voilà surtout pourquoi je suis noté comme impie dans le clergé.

Je tiens à ce que notre bibliothèque ne soit pas absolument veuve d'ouvrages philosophiques, et l'évêque n'en veut pas entendre parler. Dans ma dernière conversation avec lui, je lui demandai comment nous pouvions nous passer des traités d'économie politique, dont un si grand nombre sont à l'index.

– Mais, s'ils sont à l'index, comment puis-je vous les permettre ?

– Votre Grandeur veut donc que les hommes politiques renoncent à étudier la science qui leur est de fait la plus nécessaire pour l'administration d'un pays !

– Je vois sans doute là une difficulté, mais moi, mon devoir est d'obéir à l'Église avant tout.

Ceci peut vous donner une idée de la terrible pression qu'exerce le clergé de ce pays sur son développement intellectuel.

Si l'on ne jure pas par Veillot ou l'abbé Gaume, la géhenne du feu est notre seule perspective, avec un monseigneur comme le nôtre.

Au reste, je dois dire que nombre de catholiques très zélés m'ont franchement avoué qu'ils ne pouvaient trouver de mal dans ma brochure.

Deux ou trois prêtres même me l'ont dit, mais en ajoutant :

– Ne nous nommez pas, car ce serait une terrible mauvaise note sur notre compte.

Croyez-moi bien, cher monsieur, avec le vif souvenir que je conserve de vos bontés quand j'étais à Paris, votre ami bien dévoué.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman

Montréal, lundi 17 octobre 1864

Ma chère Fanny,

La seule nouvelle du moment, c'est qu'il pleut toujours. Pluie vendredi, pluie samedi, pluie dimanche et pluie encore aujourd'hui. Les ministres doivent dormir là-haut ou être en promenade dans quelque nébuleuse éloignée de plusieurs millions de diamètres de l'orbite terrestre. Si le système constitutionnel donne lieu à de pareils abus là-haut, comment veut-on qu'il réussisse ici-bas ?

Le bazar commence à 2 h aujourd'hui. Saint Vincent de Paul est très fâché là-haut de voir trois jolies jeunes filles, qui auraient attiré tant de jeunes cœurs ardents au bazar, à douze heures de distance, s'amusant et faisant et disant surtout quelques milliers de folies, et rendant ainsi le bazar veuf de leur légion d'admirateurs.

Je suis chargé de leur dire qu'au lieu d'obtenir, à la prochaine fête de la Sainte Vierge, sept ans, sept mois, sept semaines et sept quarantaines d'indulgence, on ne leur accordera pas même sept quarantaines de minutes d'audition pour leur défense, et qu'on leur dira : « Vous êtes allées courir la pluie et la boue au lieu de faire délier la bourse de vos admirateurs, allez, vous passerez deux ou trois mille ans dans tel endroit fashionable du ciel sans crinoline. »

J'ai conduit ta maman samedi aux chars, mais par un pur hasard. J'étais resté sous l'impression qu'elle ne partirait qu'aujourd'hui. Samedi matin, Zéphirine me donna nombre de commissions à faire pour le bazar (car je ne suis pas un mécréant comme vous autres, moi, et j'encourage les bazars), et en particulier me recommanda d'obtenir de ta maman une recette miraculeuse pour faire les pains de Savoie.

Je partis à midi pour faire mes commissions et il me fallut prendre une voiture pour porter la charge que j'avais faite. En m'en allant, je pensais à la recette miraculeuse et je rebroussai chemin pour aller la chercher. Ta maman, me voyant arriver en voiture, se dit : Tiens, voilà Louis qui vient me prendre, et elle fit descendre ses malles. C'était heureusement pour elle précisément l'heure à laquelle il fallait partir, mais je n'y étais pas allé pour ça. J'allai donc à la maison porter ma charge, elle dans la voiture avec ses malles, sacs, etc.

Zéphirine vint lui parler et dans sa précipitation, voici la recette miraculeuse qu'elle lui donna : 8 œufs, poids des 8 œufs en sucre, moitié de ce poids en farine. Et nous partîmes pour la rue Bonaventure, où je la laissai.

À mon retour, les beignes, les madeleines, les meringues, les cœurs de garçon, enfin toute la séquelle de la gourmandise grésillaient sur le feu, et deux pains de Savoie étaient en voie de confection. Malheureusement, ta mère avait mis le sucre à la place de la farine, dans sa recette, et les deux pains de Savoie qui devaient orgueilleusement gonfler au-dessus du moule, se reposèrent au fond, au point qu'il fallut aller les chercher avec des échelles.



LES CROCHETS DU PÈRE MARTIN

DRAME EN TROIS ACTES

On joue ce soir au théâtre : *Les Crochets du père Martin*¹⁹⁸, la plus morale et la plus attendrissante de toutes les pièces qui ont été jouées à ce théâtre. C'est l'honnêteté absolue en action.

¹⁹⁸ *Les Crochets du père Martin*, de E. Cormon et E. Grangé. « Le père Martin est un commissionnaire au Havre. Par un labeur acharné, il avait réalisé quelques économies et

Ton ami.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman

Montréal, vendredi 21 octobre 1864

Ma chère Fanny,

Merci de ta bonne lettre, reçue hier, et à propos de laquelle tes excuses feraient croire à une petite pointe de vanité si je ne te connaissais pas incapable d'en avoir. Tu as tort de croire que tes lettres laissent à désirer sous le rapport de la diction, car elles sont bien écrites et on sent que c'est ton cœur qui parle. Or comme c'est incontestablement ta meilleure partie, tout ce qui en sort est bien.

Je suis trop pressé pour te dire beaucoup de choses. Je suis engagé par-dessus la tête, à organiser le théâtre et la société philharmonique, et je m'occupe aussi du bazar et de la collection des deniers du concert. Je travaille pour le bon Dieu, mais le diable a sa petite part; il faut bien que tout le monde vive.

s'était donné un toit où il aurait pu écouler ses vieux jours en compagnie de sa chère épouse, Geneviève. Armand Martin, leur fils, est parti pour Paris. Le rêve de son père est qu'il soit avocat. Mais lui, Armand, au lieu d'étudier, il gâte son avenir, gaspille l'argent que ses parents lui envoient dans diverses sorties et soirées qu'il organise, crée des dettes honteuses et ruine les espérances de sa famille. Après trois années passées à Paris, Armand revient au Havre résolu de tout avouer à ses parents, de même qu'à Amélie qu'il aime. Comme la famille allait se mettre à table avec le capitaine Dubourg qui part pour l'Australie, Charançon, créancier d'Armand, vient réclamer au père Martin les cinquante mille francs que lui doit son fils. Réalisant sa ruine, le père Martin envoie Armand en Australie, sous la garde de Dubourg et lui-même reprend ses crochets. Deux ans plus tard, sur le point d'aborder au Havre, le *Neptune* est assailli par des tempêtes. À force d'énergie, Armand parvient à le diriger sur Fécamp d'où il est ramené au port du Havre par des matelots. La joie renaît au foyer du père Martin avec le retour du fils qui a racheté son passé. » *Les Doux Dingues.net*

Le bazar marche bien, et la recette est bonne. J'y vois plusieurs jolies personnes, mais je détourne modestement les yeux de peur de me blesser. Les Sœurs me portent sur la main. C'est la seule maison religieuse où l'on ne voit pas de longues cornes à mon front. Partout ailleurs, on fait le signe de la croix en me voyant.

Il y a sept ou huit ans, une Sœur de la Congrégation disait à une dame qui venait de me parler en visite :

– Quoi! vous voyez M. Dessaulles ?

– Eh sans doute, et pourquoi pas ?

– Mais M. Dessaulles, on nous dit que c'est pire que Voltaire!

Voilà la charité pratique des maisons qui ont le monopole de la vertu et de l'amour du prochain!

Je me demande quelquefois ce que trois jeunes langues comme celles qui sont réunies en petit comité doivent éparpiller de méchancetés sur le compte d'autrui, et j'arrive à des calculs ébouriffants. Si tu m'en dis la cinq millième partie, je te tiendrai quitte. C'est déjà beaucoup, mais ça ne doit pas être impossible.

Si à Berthier tu vois M. William Morison, tu n'oublieras pas, si tu le veux bien, de lui faire mes meilleures amitiés. Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu.

Crois-moi bien, ma bonne et méchante nièce tout ensemble, ton oncle bien dévoué, et si dévoué que je vous embrasse toutes les trois pour te faire plaisir.

L.A.D.



À Fanny Leman

Montréal, jeudi 22 février 1866

Ma chère Fanny,

Ma femme me charge de demander à ta bonne mère, qui a toujours mieux valu que toi, sa recette pour faire des bretons et des beignets. Envoie-moi-la quand tu ne te sentiras pas trop paresseuse. Voilà le seul

péché capital dont je te croie de temps en temps atteinte. Maintenant, je passe aux nouvelles.

Comme nous nous le proposons, nous sommes allés, dimanche, au Saut. Les voyageurs étaient : Mlle Marie-Louise Malhiot, Mlle Delphine Dauphin, Mlle M.S. Dauphin et ton très humble serviteur, ton oncle, comme tu l'appelles pour faire croire qu'il est vieux. La journée était superbe. Les trois langues féminines ont marché comme des moulins et ont dit des choses à me scandaliser fort. En arrivant devant le couvent, nous avons décidé d'entrer : reçus par une laide petite Sœur; puis un quart d'heure d'attente parce que les vêpres n'étaient pas finies. Alors Charlotte est venue avec sa cousine Astérie qui paraît avoir perdu une dizaine de livres, ce qui la laisse encore fort respectable. Après une demi-heure de caquetage, madame Papineau, Émery, Godfroy, Benjamin et la petite sont arrivées, alors nous avons décanillé du côté du village. Arrêtés une minute chez Mme Piché pour faire acte de présence, puis avons continué jusqu'au village pour faire visite à une femme que les trois langues bien pendues disaient être délicieusement jolie. Nous avons frappé et refrappé, presque défoncé, et il nous a fallu renoncer à voir cette merveille de créature de Dieu. C'était Mme Hormidas Lachapelle. Je m'en suis revenu presque pleurant chez Mme Piché, et là, j'ai fait les plus pénibles découvertes. J'avais toujours cru ces deux Marie-Louise-là de très bonnes enfants, douces au possible, tranquilles comme les vierges sages de la Bible, et j'aurais presque pris de leurs reliques. Eh bien, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes. Il y avait à peine dix minutes que nous étions assis à causer dans le salon, quand Marie-Louise Dauphin vient essayer de me renverser sur ma chaise; l'autre Marie-Louise arrive, Delphine aussi, et me voilà pris par les trois qui voulaient me jeter par terre. La bataille a duré trois minutes. Je leur ai fait des remontrances, mais tout a été inutile et cinq minutes après, elles recommençaient. Moi qui étais étranger dans la maison, je tâchais de ne pas faire trop de tapage, mais mes trois folles étaient plus que folles, et elles se sont mises à vouloir donner le fouet. Alors j'en ai étendu une sur un sofa, M.L. Malhiot, et elle l'a eu avec une bacule par-dessus le marché. Alors Mme Piché m'a dit qu'attaqué comme je l'étais, je devais me défendre et que j'avais carte blanche. Alors j'ai dit aux trois folles d'être sages et que, si elles ne l'étaient pas, il en surgirait des conséquences. Nous pûmes alors causer pendant cinq minutes. Alors voilà que Marie-Louise Malhiot fait semblant d'aller au piano, passe derrière ma chaise et

m'étouffe. Comme de raison, les deux autres se précipitent et voilà encore une bataille en règle. Cette fois, j'ai donné la bacule à Marie-Louise Dauphin. Alors il y a eu relâche et nous avons joué du piano, chanté, hurlé et fait le diable. Puis Mme Papineau est arrivée et il y a eu tranquillité pendant une demi-heure qu'a duré sa visite. Après son départ, Marie-Louise Malhiot s'est querellée avec Delphine Dauphin et je me suis rangé avec celle-ci qui avait droit. Les deux autres, jalouses de cette préférence, se sont ruées sur moi. Delphine m'a aidé et nous sommes allés enfermer les deux Marie dans une chambre à coucher. Puis je suis parti. Au bout de cinq minutes, Delphine est venue me chercher et nous sommes allés entrer brusquement par une autre porte. Marie-Louise Dauphin a presque écrasé de peur, et l'autre ne valait guère mieux. Alors ç'a été une mêlée terrible au bout de laquelle Marie-Louise Dauphin a eu le fouet, administré avec intelligence par Delphine. Alors j'ai insisté à ce qu'elles cessent de jouer parce que Marie-Louise Malhiot pouvait se fatiguer. Au bout de cinq minutes, nouveau complot des deux Marie-Louise, mais je me suis enfermé pour les forcer d'être sages. Alors elles se sont mises à chanter des chansons qui me faisaient prisonnier. Heureusement une visite est survenue et les ai étendues deux par terre, et pendant que les autres me frappaient avec tout ce qui leur tombait sous la main, je donnais le fouet aux deux Marie-Louise que je tenais par terre. Après cela, nous avons dansé puis valsé, puis polké, puis galopé, puis les deux Marie-Louise et Delphine se sont jetées sur Emma et m'ont invité à lui donner le fouet. Elle l'a eu et ensuite elles se sont battues toutes les quatre comme des enragées. Dire ce qu'elles étaient folles, j'y renonce.

Enfin, à 11 h, nous avons fait les grands adieux et Marie-Louise est allée se coucher. Voilà ce qui s'est passé, sans rien omettre. J'en suis encore abasourdi, car j'ai été dissipé parce que je n'ai pas pu faire autrement. Je n'ai pas commencé une seule fois; là-dessus je suis aussi positif qu'on peut l'être.

Maintenant, je sais à quoi m'en tenir sur les jeunes filles qui font les saintes-nitouches et sont de vrais lutins.

Madame Thompson est toujours de mieux en mieux et Zénaïde paraît complètement rétablie.

Je ne sais plus que te dire. Ainsi, crois-moi bien, en t'embrassant, ton oncle et ami.

L.A.D.



À Fanny Leman

Montréal, dimanche 11 mars 1866

Ma chère Fanny,

Malgré le pardon que tu demandes, ta lettre est d'une impertinence assez soignée et, ce qui me surprend davantage, c'est que ce ton paraît être si naturel qu'on jurerait que tu n'as jamais fait autre chose. Puisque tu me souhaites une indigestion de beignets, je t'en souhaite une autre avec les deux ou trois plus grands beignets de Saint-Hyacinthe. La tienne sera certainement pire que la mienne.

Comme je vaudrais mieux que toi, je t'écris pour te donner des nouvelles. Montréal est infesté d'une bande de voleurs et d'incendiaires récemment venus des États-Unis. Je crois qu'en disant que nous en avons une centaine au moins, je n'exagère rien. Deux de ces messieurs ont commencé leurs opérations dans mon voisinage immédiat.

Jeudi soir, vers 11 heures $\frac{3}{4}$, la cuisinière de Mme McIver¹⁹⁹ a vu un homme descendre l'escalier de l'entrée de la cour et lui faire, à travers la porte vitrée, les plus effroyables grimaces qu'il put trouver. Croyant d'abord à un tour, elle se mit à rire, mais quand elle se fut convaincue qu'elle avait affaire à un étranger, elle détala en haut quatre à quatre. Malheureusement, McIver est à New York, et les femmes étaient seules. Elles redescendirent trois ou quatre, mais voyant le gaz éteint, elles n'osèrent se hasarder et envoyèrent chercher du secours. Un M. Rogers, de leurs amis, vint de suite et, avec deux hommes de police, visita toute la maison, la cour et le hangar, mais ils ne trouvèrent rien. Un peu tranquillisées, les femmes se mirent dans le petit salon, déterminées à veiller. Au bout d'une heure, elles entendirent un homme monter l'escalier de la cuisine, mais la porte en était fermée à clé. Elles virent d'en haut, par exemple, la

¹⁹⁹ George McIver et son épouse, qui ont un magasin de chapeaux et de fourrures, habitent au 35, rue Berri, alors que Dessaulles occupe le 33, rue Berri. Joseph Doutre, avocat, est au 37, rue Berri. *LMD*.

réverbération du gaz de la cuisine sur le hangar. Elles avaient tant de peur qu'elles ne songèrent même pas à frapper dans notre mur mitoyen pour nous appeler. Je n'étais pas encore couché alors. Elles ne savent pas combien de temps les voleurs restèrent en bas, mais quand la cuisinière descendit au jour, elle trouva toutes les portes ouvertes et la maison gelée.

Vers 9 heures du matin, elle donnait à manger à ses poules, précisément au-dessous du trou qui conduit au grenier à foin du hangar, quand une botte de paille tombe sur elle, puis presque immédiatement un homme lui saute sur le dos et sort par la porte du hangar qui donne sur la ruelle. Une minute après, un autre homme sort aussi. Comme de raison, elle prend ses jambes à son cou et se sauve à la maison, puis revient de suite avec une autre fille, mais pour trouver la paille de litière de la vache en feu. Notre bonhomme était ici et alla les aider à l'éteindre.

Rien ne se passa ensuite jusqu'à hier matin que vers dix heures et quart on découvrit encore le hangar en feu. Cette fois, c'était sérieux et il fallut faire venir les pompes. Deux hommes, les mêmes très probablement, ont été vus sortir du hangar par la ruelle, quelques minutes auparavant. Les bandits choisissaient toujours l'heure à laquelle tous les hommes sont partis. Tu peux penser si le quartier est en émoi. La police est complètement insuffisante pour la ville et il faut en quelque sorte que chacun se protège. Cette dernière fois, le hangar de McIver fut tout charbonné à l'intérieur et nos jalousies, dans le mien, ainsi que quelques meubles appartenant à Toussaint, et quelques autres à Virginie, complètement noircis par la fumée. La même chose du côté de Doutre.

J'espère que nous allons mettre la main sur cette canaille au moyen de la police du gouvernement, car celle de la ville est d'une insuffisance et d'une nullité désespérante.

Marie-Louise n'est pas encore de retour. Elle reviendra avec la voiture qui ramènera Virginie à L'Industrie. On parle beaucoup de la probabilité que Delphine Dauphin entre au couvent, je ne sais lequel. Est-elle capable d'en faire la folie ? je n'en sais rien. Dans tous les cas, je crois qu'elle n'y est pas appelée et que l'on pourra qualifier cela de coup de tête. Au reste, je n'y crois pas encore, quoique la nouvelle soit entrée dans le caquet public.

Zénaïde est encore malade. Remercie ta bonne mère de ses recettes que Zéphirine exécute pendant que j'écris. Je t'embrasse bien.

Ton oncle et ami.

L.A. Dessaulles

Je ne te condamne à m'écrire que si tu as une indigestion de beignets vivants.



À Fanny Leman

Montréal, samedi 28 avril 1866

Ma chère Fanny,

Tu sais que je ne vieillis ni d'âme ni de cœur, ni de corps, ni de chevelure, mais j'ai une femme qui vieillit un peu, peut-être, qui sait, parce qu'elle n'a pas la conscience aussi tranquille. Elle veut avoir quelque chose qui lui noircisse ou brunisse les cheveux. Comme on m'a parlé d'un cosmétique du Dr Crevier qui fait des merveilles, je veux l'essayer.

Ainsi, je te prie de vouloir bien m'en acheter une fiole; pour ma femme qui vieillit, comme de raison, et non pour moi qui ne vieillis pas. Tu demanderas de l'argent à Casimir et m'enverras la merveille par Auguste, Je te fais cette demande parce que tu ne cours pas le risque de laisser croire que ce soit pour toi que tu achètes ce compromettant article de toilette. Tu peux, toi, aller acheter cela le front haut et découvert.

Très peu de nouvelles. Néanmoins, nous aurons le concert de Prume lundi, et l'opérette chez Mme Doucet mardi.

Mlle Michel s'est mariée mercredi. On dit qu'elle était nette, ou plutôt propre ce jour-là, ce dont néanmoins quelques personnes doutent.

On parle aussi d'un nombre de mariages infini. Mlle Turner avec le Dr Gariépy; Mlle Pratt avec je ne sais qui; Mlle Globensky (fille de Léon) avec je ne sais qui, et cinq ou six autres je ne sais qui avec autant de je ne sais qui. En voilà assez pour faire venir l'eau à la bouche.

Nous sommes en grand bredas, le délice ordinaire des ménagères incommodes mais propres.

Ta tante Casimir Papineau fait encan lundi.

Marie-Louise reprend des forces et des couleurs et un peu de malice avec ce qui, chez vous, ne va pas l'un sans l'autre.

Quant à moi, je suis toujours en cour, m'ennuyant quelquefois de toutes les bêtises que j'entends de la part des avocats et au moins aussi souvent de celles du juge.

Crois-moi ton ami bien dévoué.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman

Montréal, dimanche 22 juillet 1866

Ma chère Fanny,

Il y a longtemps que je suis forcé de remettre de semaine en semaine un voyage à Saint-Hyacinthe. Je fais réellement chaque jour l'ouvrage de deux hommes, et c'est toujours à recommencer, comme la toile de Pénélope. Je ne sais si cette antique bonne femme m'a jeté un sort, mais on le dirait.

Je pars demain ou au plus tard mardi matin, pour New York et peut-être Washington. La commission a déclaré notre spiritomètre parfait, sauf l'essai dans une distillerie mais nous sommes parfaitement tranquilles sur le résultat, car nous lui avons fait subir de plus dures épreuves que celles que les distillateurs peuvent lui infliger.

J'espère donc pouvoir bientôt conclure définitivement avec le gouvernement des États-Unis.

Quelque occupé que je sois, je n'avais pas oublié que je te devais une gageure, mais ne savais plus du tout ce que je devais te donner. Étant, il y a déjà un bon mois, dans un magasin, j'y ai vu l'étoffe que celle-ci accompagne et l'ai trouvée assez jolie pour payer une gageure avec. C'est donc à ce titre que je te l'envoie, et aussi un peu par affection pour une bonne petite nièce qui ne m'a jamais fait que d'aimables malices. J'aurais dû l'envoyer plus tôt, je le sais, mais j'espérais toujours la porter moi-même et prendre mon remerciement en personne et en nature, ce qui est bien plus agréable même à un vieil oncle, mais j'ai dû renoncer à ce plaisir. Au reste, je me promets bien, à part moi, de n'avoir rien perdu pour attendre.

Je suis allé, mercredi, conduire Zéphirine et Caroline à Ottawa. Il a plu et surtout il faisait un froid du diable sur le *steamboat*. La veille, il faisait une chaleur étouffante non seulement pour les paresseux mais même pour moi.

Au reste, si je pousse jusqu'à Washington, je pourrai probablement te dire qu'il y fait plus chaud que de raison. On y avait cent degrés dimanche dernier, et 101 lundi. Arrivé là j'avoue franchement qu'il fait chaud.

J'ai trouvé tout notre monde bien à Ottawa. Mme Fissiault reprend des forces et est sauvée, mais elle est revenue de loin.

Arrivé à Ottawa mercredi soir à 7 h, j'en suis reparti le lendemain matin à 7 h pour Prescott, où j'ai pris le *steamboat* pour descendre les rapides. À bord, un monde fou et pas une femme passable. C'était à se manger les dents. On a fait trois tables à dîner et on se battait pour s'emparer d'une place. Tout le monde dévorait, ceux placés, des dents; les autres, des yeux, et la dernière table a été servie à 4 h ½ à de très longues figures. J'ai trouvé les rapides superbes comme toujours.

À propos, en descendant, je lisais le petit fait que voici et qui t'intéresse, vu ton délicieux sexe. Un statisticien a calculé que deux hommes vivant ensemble causaient la valeur de trois heures par jour et, au bout de l'an, avaient parlé chacun la matière d'une dizaine de volumes; pendant que deux femmes vivant ensemble, et causant treize heures par jour, se trouvent, au bout de l'année, avoir caqueté la matière de 72 volumes chacune! Qu'on dise donc que vous n'avez pas plus d'esprit que nous.

Amitiés à tous. Je t'embrasse bien. Ton oncle et ami.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman

Montréal, dimanche 9 septembre 1866

Ma chère Fanny,

J'appris à mon arrivée que tu t'étais envolée du côté de la Petite-Nation où il est si difficile d'être sage. J'en sais quelque chose : il n'y a que là que je ne le suis pas.

Depuis mon retour, j'ai été effroyablement occupé, ayant le terme de la session de quartier à conduire. Je l'ai heureusement dépêché cette semaine; ai fait condamner un respectable nombre de coquins, chose qui me fait toujours plaisir; ai dit leurs vérités aux avocats qui les défendent, et c'est là un de mes plus grands bonheurs en ce monde; enfin, je suis presque content de moi. Je n'ai pas eu cette fois la bénédiction, que j'ai reçue au terme dernier, d'une condamnée pour vol qui, en recevant sa sentence, nous dit en pleine cour : « Que le diable vous emporte tous en enfer. » Celle-là au moins était une femme de tête et de conviction.

Après cinq semaines exactement de séjour à New York, dans une saison où presque tous mes amis en étaient absents, je ne suis pas fâché de me retrouver en famille. Je vois que Caroline s'est beaucoup ennuyée, car elle est plus assidue que jamais à côté de moi, quelque chose que je fasse, et elle m'a presque usé à m'embrasser.

Ma réussite me paraît désormais certaine, car le spiritomètre a été jugé parfait à l'essai dans une distillerie, ce qui était la dernière épreuve qu'il eût à subir. On a dû nommer un des inspecteurs du revenu pour faire le rapport final qui, je pense, ne tardera pas beaucoup.

J'ai pu voir aussi que la pompe de l'invention de Jay est réellement une chose nouvelle dont on a besoin, qui va révolutionner complètement la construction des pompes à incendie et causer des changements importants dans celle des locomotives.

L'alarme Dion marche lentement ici; mais on l'a appréciée aux États-Unis et le comité central des assurances américaines y porte un très grand intérêt. Ici les agents d'assurance n'ont vu dans l'invention que le danger de faire diminuer les taux; mais ceux des États-Unis, loin de voir là un danger, y trouvent un avantage considérable et disent qu'ils désirent depuis longtemps tomber sur quelque chose qui leur permettrait de réduire les taux. Ils ont fait cette semaine des expériences avec l'instrument.

Il n'y avait rien de bien intéressant à New York à cette saison de l'année. Néanmoins les promenades dans le splendide Parc central valaient la peine d'être vues et fréquentées. Les beaux équipages et les belles dames y pullulaient, le samedi surtout, quand l'orchestre jouait dans le pavillon de la grande pelouse. J'y ai vu au moins 30 000 personnes à la fois et des milliers de voitures. Les étangs étaient couverts de barques ou de gondoles couvertes qui animaient beaucoup la scène, et les grands cygnes se mêlant à tout cela, donnaient beaucoup de pittoresque au coup d'œil. Le

parc a deux milles et demi de long sur près de $\frac{3}{4}$ de mille de largeur. Le terrain est très accidenté et on a tiré un merveilleux parti de ses ondulations. Il contient plusieurs étangs dont le plus grand a plus de 20 arpents en superficie, mais qui paraît en former plusieurs parce que ses différentes parties ne sont reliées que par d'étroits couloirs entre des rochers qui ouvrent inopinément de nouvelles perspectives.

N'était le déploiement des richesses artistiques dans les parcs de France, j'appellerais le Parc central le plus beau qui existe, mais si cela est vrai quant à la nature, les autres l'emportent sous ce rapport qu'ils sont littéralement peuplés de statues et d'objets d'art précieux.

J'ai fait plusieurs courses autour de New York, aux plages de bain et ailleurs. On y voit 2 à 300 individus, généralement un couple masculin et féminin, quelques-uns en costumes pittoresques, les autres en costumes grotesques, surtout les Allemands, et encore plus les Allemandes, qui sont en grand nombre à New York, au-delà de 150 000. Les Américaines tiennent au costume sévère et brun foncé, mais les Allemandes paraissent un peu affectionner le blanc ou les couleurs claires et les étoffes minces, ce qui produit nécessairement des effets pittoresques quand elles sortent de l'eau.

J'ai vu néanmoins une immense Américaine, car elle était plus grande que les hommes qui étaient là, à la seule exception de son mari, qui avait pris du blanc, mais parce que, paraît-il, tous les costumes de couleur étaient trop courts, et encore celui qu'elle finit par trouver lui allait-il au-dessus du genou. Quoique trop grande, c'était une femme de proportions parfaites et d'une blancheur de peau éblouissante. Elle passa au milieu des spectateurs en courant pour aller se jeter à la mer avec son mari qui lui tenait la main et était un homme d'au moins six pieds et demi. Ils furent obligés d'aller beaucoup plus loin que les autres pour trouver la profondeur d'eau voulue. Ces plages de bain sont superbes. Le sable en est parfaitement blanc et pur; pas une pierre qui puisse heurter le pied. Là où il est durci par l'eau (car là où il est sec, on y enfonce par-dessus le pied), il est si solidifié qu'on y va en voiture et que les pieds du cheval et les roues y laissent à peine une empreinte. C'est une très belle chose que de voir les lames venir de cinquante pieds en écumant mouiller les pieds du cheval.

En allant à Rockaway en bateau, j'ai vu une magnifique chose, le fond de la mer comme à nu. Dans un endroit où un récif de sable blanc ne laissait guère qu'une profondeur d'eau de trente pieds, et vu l'exposition du

soleil à cette heure-là, 9 heures du matin, nous voyions parfaitement le fond, tant l'eau est limpide en mer. On voyait des poissons gris, bruns, blancs, quelques-uns très grands, passer sous le navire comme des flèches et avec une grâce de mouvements incomparable. On voyait aussi d'immenses coquilles nacrées, des homards; des crabes, quelques-uns de ceux-ci formant comme une étoile de quatre à cinq pieds de diamètre avec leurs immenses pattes régulièrement alignées en rayons. J'ai vu une étoile de mer monstre qui devait avoir au moins sept pieds de diamètre et qui paraissait sur le sable du fond, qui était pourtant blanc, d'une blancheur éclatante. Elle se trouvait fortement éclairée par le soleil. L'eau était si parfaitement limpide que quand on regardait perpendiculairement le long du navire, perdant complètement l'horizon de vue, la surface de l'eau disparaissait et le *steamboat* semblait nager dans l'atmosphère. En levant les yeux, l'effet cessait de suite, mais en baissant la tête de nouveau, il reparaissait dans toute sa force. Je n'ai jamais rien vu d'aussi magique.

Je présente mes plus affectueux respects à ma bonne vieille tante et mes plus vives amitiés à tout le monde. Je t'embrasse comme si tu étais sage et bonne, choses dont je doute fort, vu que tu es dans l'endroit où je ne le suis pas moi-même., et crois-moi bien ton ami.

L.A. Dessaulles

Tous ceux qui t'intéressent ici sont parfaitement bien. Marie-Louise Dauphin se marie demain matin avec un architecte de Saint-Barthélemy. L'autre Marie-Louise pourrait bien en faire autant bientôt.



À Fanny Leman

Montréal, mercredi soir 17 octobre 1866

Ma chère Fanny,

J'ai pensé qu'une petite description de deux séances spiritistes auxquelles j'ai assisté te ferait peut-être plaisir. Tu n'es pas obligée d'y croire, tu peux même te permettre de dire que je radote et qu'une séance

spiritiste m'ôte le peu de cervelle qui me reste; ainsi, te mettant à ton aise, j'ai droit de parler.

Un médium du nom de Foster est venu passer quelques jours à Montréal. En ayant entendu parler, j'ai cru bien faire d'aller le voir. C'est un beau garçon, entre parenthèse.

La séance a commencé comme toujours pas la demande si j'avais quelque parent présent. Le médium m'a dit :

– Je suis impressionné comme si les initiales d'un nom allaient paraître sur ma main. et tournant sa main gauche de manière à nous en montrer le revers, nous vîmes entre le poignet et les doigts les lettres M.R.P.D., Marie-Rosalie Papineau-Dessaulles. Ces lettres avaient à peu près un pouce de haut et paraissaient formées de sang extravasé sous la peau. Au bout d'une demi-minute, elles disparurent. Je pus aussi, au moyen des épreuves ordinaires, identifier mon père et mon enfant. Ceci se passait à 2 h après-midi lundi, et j'étais trop occupé pour prolonger une séance. Je partis donc au bout de dix minutes, mais j'arrangeai, comme cela avait été convenu le dimanche soir, une séance chez Mme Lamothe pour le soir même.

Cette séance a en partie manqué pour plusieurs raisons. D'abord il y avait trop de monde; plusieurs esprits quinteux voulaient obtenir les manifestations comme ils s'étaient figuré qu'elles devaient être pour prouver quelque chose; puis beaucoup de chuchotement et de va et vient, ce qui empêche toujours un cercle d'être harmonique. Néanmoins, plusieurs identifications furent satisfaisantes. Mme Lamothe identifia bien son frère qui signa son nom sur une feuille de papier tenue d'une seule main par le médium, sous la table. C'est ce fait de n'écrire que sous la table qui scandalise les gens, qui veulent voir de leurs yeux une main ou une figure d'esprit, et qui ne veulent pas comprendre qu'il n'y a pas une organisation sur 20 000 000 qui puisse être ainsi favorisée. Au reste, Laflamme dit qu'il voulait voir ou toucher la main du médium.

– Venez, a-t-il dit, et prenez-moi la main.

Laflamme se pencha et prit la main dans laquelle le médium tenait un morceau de papier sous la table. Il se satisfait que la main n'avait pas fait un mouvement, mais le nom était écrit au crayon sur le papier. Ce fait le surprit et il admit que cela était vraiment extraordinaire. Mais quand son tour vint d'identifier un parent, il n'eut pas l'identification complète en indiquant à part lui les lettres de l'alphabet sur un carton qu'il tenait à la

main. Je suis sûr qu'il ne l'a pas eue que parce qu'il s'est *blousé* par pure gaucherie. Mais ne l'ayant pas obtenue, le médium lui dit de mettre une douzaine de noms sur un papier et, parmi eux, le vrai nom. Puis il déchira le papier en lanières ayant chacune un nom et les roula séparément. Alors la lanière de papier qui portait le nom fut indiquée sans erreur. C'était bien quelque chose, mais l'idée préconçue reprit le dessus et Laflamme me dit :

– Mais pourquoi ne l'a-t-il pas indiqué d'abord par les lettres ?

Et puis une affirmation que tout était *humbug*. Je lui dis :

– Mais ceci ne détruit par le fait de l'écriture sous la table, sans crayon et sans que la main du médium ait remué. Ceci ne détruit pas le fait des lettres qui sont apparues sur le dos de sa main (car quelqu'un avait obtenu la même chose que moi à 2 h p.m.). Mais Laflamme n'en prononçait pas moins la chose un *humbug* parce qu'il n'avait pas eu précisément la preuve qu'il voulait et qui eût été moins concluante certainement que celle qu'il a eue.

Alors Mme Lamothe voulut faire quelques questions. Elle eut une réponse satisfaisante, n'eut pas de réponse du tout à deux questions, mais le nom de son père fut écrit sans crayon sur une feuille de papier sous la table. Elle prétendit ne pas pouvoir le lire. Tout le monde déclara le nom lisible. Elle prétendit qu'un esprit devait bien écrire. Rien ne l'y oblige d'abord, et je ne vois pas pourquoi un esprit qui aurait très mal écrit sur la terre devrait parfaitement écrire là-bas. On suppose, sur une pure notion préconçue, qu'une fois dans l'autre monde, ils deviennent des esprits parfaits. Même au point de vue catholique, la chose n'est pas soutenable, car enfin ils ne deviennent pas des anges puisqu'ils ont à expier leurs fautes quelquefois pendant des millions et des millions d'années, ne parlant que de ceux qui vont en purgatoire. Ayant à expier des fautes, ils passent donc, de l'autre côté, par une période de perfectibilité. Ils ne sont donc pas parfaits de suite. Rien donc n'empêche de croire qu'ils peuvent conserver une infériorité de nature. Le fait est qu'il faut le croire par les simples inductions du bon sens. Et puis, si on est réellement en communication avec des esprits, quelle obligation y a-t-il à eux d'écrire autrement que lisiblement ? Mais Mme Lamothe n'avait pas eu deux réponses qu'elle désirait, donc le médium était un fourbe.

Alors le médium fut impressionné par un esprit qui m'en voulait à moi. Je pris l'alphabet, puis pour plus de sûreté, je le passai à McDonald. Le nom de ton grand-père D.B. Papineau, auquel personne ne songeait dans

le moment, fut formé sur les indications reçues. Or le médium ne pouvait connaître ce nom, et comme personne de nous n'y songeait dans le moment, le médium n'a pu lire dans notre esprit.

Voilà donc un fait qui demande que le médium n'est pas seulement un reflet de nos propres idées.

Après cela, le médium a attribué à Rosalie Laframboise une impression qui lui était donnée pour Ovide Perrault. Cela a fait quelque confusion, mais le nom de M. Dupré ayant été donné, nous avons vu ce qui en était. Mais nous étions tant de monde dans l'appartement et les suggestions venaient quelquefois si mal à propos que nous étions constamment dans une confusion d'idées et d'esprits complète, ne sachant pas toujours lequel nous parlait, et, chose étrange, les hommes étaient pires que les femmes.

Enfin, le médium dit, voyant que la relation entre Perrault et l'esprit de M. Dupré était interrompue :

– Je crois que les manifestations sont finies. Néanmoins, levant les yeux à gauche, il dit :

– Il y a un esprit entre ces deux messieurs (Joe et Francis).

J'invitai Francis, car je n'avais pas de doute qu'il devait être plus que Joe capable de produire une influence, à venir s'asseoir avec nous, ce qu'il fit. Il y eut de suite le nom de John, savoir John Thompson, mort à la maison. Puis le médium dit :

– Je suis impressionné qu'un esprit est présent qui est sorti de ce monde par un accident – il s'est noyé.

Il demanda à Mme Lamothe :

– Est-ce un des vôtres ?

Elle fit non. Alors, se tournant du côté de Francis, il dit :

– C'est vous.

Comme de raison, il fallut dire oui.

D'où a pu lui venir cette impression d'un fait inconnu et auquel personne ne songeait alors de près ni de loin ?

Ce fait était frappant. Néanmoins les gens à idées préconçues en ont ri comme d'une pure supposition qui s'est trouvée réalisée. Joe a même remarqué que j'avais regardé Francis et que c'était là ce qui avait fait supposer au médium qu'il s'agissait de l'un de ses parents. En admettant ce fait, d'où venait l'idée du parent noyé, quand personne, pas même Francis, n'y songeait.

Si rien de tel n'avait jamais eu lieu, il serait sans doute raisonnable de rejeter l'idée comme pure supposition de la part du médium. Mais le fait d'un parent noyé existe, comment peut-on raisonnablement conclure à la supposition, c'est-à-dire tirer la même conclusion et du fait et de sa négation. Il faut y mettre un peu plus de raison que cela. Ainsi le résultat de la séance a été pour les uns : système important et intéressant à approfondir; pour les autres, preuve d'imagination toquée chez ceux qui n'en rient pas. L'imagination toquée est bien plutôt chez ceux qui rient de ce qu'ils ne comprennent pas et ne veulent pas étudier, mais il est entendu que l'on est sage en faisant cela.

Maintenant, tire les conclusions que tu voudras, mais prends garde de tomber dans le travers de l'imagination toquée.

J'ai fait hier une chute aussi bête que dure. En courant vers la rue Notre-Dame, de mon bureau, pour prendre un char, je me suis accroché le pied sur le bord de trottoir et ai piqué une tête sur le pavé de la rue de l'autre côté du trottoir par-dessus lequel j'ai passé. Mon chapeau s'est aplati, n'ayant pu me garantir à cause de petits paquets que j'avais dans chaque main. Le nez m'a touché le rebord du trottoir mais sans même écorcher la peau. Seulement la tête m'a porté assez fort pour me faire éprouver une douleur dans le cou. Je n'y ai qu'un peu de raideur ce matin. C'est singulier comme je suis tombé pesamment. Le pied m'a porté sur le trottoir quand je n'étais encore qu'à la montée de la longueur du pas et c'était celui sur lequel j'arrivais. J'étais entouré de spectateurs fortement intéressés à ce spectacle. On a cru que je m'étais presque tué, mais quand on m'a vu debout, on s'est rassuré et naturellement on s'est mis à rire, et moi aussi, et j'ai monté sur mon char qui m'a donné le temps de me relever. Encore un indice que je deviens moins léger sinon plus pesant.

Ton ami.

L.A.D.



À Fanny Leman

Montréal, dimanche 11 novembre 1866

Ma chère Fanny,

J'ai reçu hier au soir, trop tard pour la poste, un télégramme qui m'annonce qu'Emma a été malade hier matin. Son enfant est mort une heure après sa naissance, mais la mère est bien. Le télégramme ne dit rien de plus. (La lettre, reçue ce matin, dit que c'était une fille).

Depuis mon retour, j'ai passé philosophiquement mon temps à travailler, non à babiller comme vous autres. C'est étonnant ce qu'un homme peut faire d'ouvrage quand il n'a ni femme ni fillette pour le déranger et détourner son attention à toute minute.

Je n'ai vu personne qui t'intéresse, ayant été à mon bureau toute la journée, mais je vais aller voir Marie-Louise avant de fermer ma lettre, afin de t'en donner des nouvelles pour Mme Chagnon.

Tu comprends que n'ayant vu personne je ne puis guère te donner de nouvelles. Dans tous les cas, j'ai fait tes commissions. Tes peaux sont chez Baune (c'est un canadien) et les lettres se sont rendues sans délai.

Il y avait eu sérieuse bisbille à Saint-Patrice quand on a annoncé à l'audience la nouvelle division de la paroisse. D'après les limites adoptées par l'évêque, elle devait contenir plus de Canadiens que d'Irlandais. Ce n'était pas l'officiant ordinaire qui donnait ces informations, mais un jeune prêtre inconnu à la plupart des assistants. Quand il les informa que vu l'excédent de population française, le sermon anglais serait fait à la messe de 8 h, et le sermon français à la grande messe, un Irlandais se leva dans son banc et dit :

– *We won't allow it! Who are you ?*

Il était sans aucun doute un peu grogué mais on eut bien de la peine à le faire asseoir. L'excitation était considérable après la messe. Mercredi dernier, jour de l'assemblée, celle-ci était immense et plusieurs protêts furent lus, le premier par M. Bayle, au nom du séminaire; le second, par le desservant ordinaire, et le troisième, par le marguillier en charge de la paroisse. Il y eut beaucoup de tumulte et le pauvre M. Trudeau a dû un peu gémir sur l'entêtement de son évêque.

Lundi. Je n'ai vu Marie-Louise Dupré qu'une minute, hier au soir, comme elle montait en voiture pour aller passer la soirée en ville. Elle part

décidément ce soir pour Québec. Je puis ne partir que demain. Je n'ai pas eu le temps de lui parler de Mme Chagnon, mais je le ferai à Québec.

Je t'embrasse bien et aussi ma Caroline imparfaite.

Ton ami.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman

Montréal, mercredi soir [21 novembre 1866]²⁰⁰

Ma chère Fanny,

Il faut bien que je te fasse part d'un énorme événement qui met en émoi tout notre cercle. Le Dr Turgeon se marie. C'est tellement tout de bon qu'il se marie demain et s'embarque vendredi pour l'Europe. Mais ceci est le moins intéressant de l'affaire, car le personnage est aussi peu intéressant qu'on peut jamais l'être. Ainsi, l'intéressante question est : « Mais avec qui se marie-t-il ? Où est la sotte qui prend un pareil animal ? »

Eh bien, cette sotte n'est pas sotte du tout. Elle est très jolie et passablement fine mouche. Elle est anglaise par-dessus le marché et riche. Les amours n'ont pas même duré « toute une semaine », car le tout s'est fait en deux entrevues de deux heures chacune. Deux coups de foudre réciproques et l'affaire s'est bâclée. Mais qui ? mais qui ? dis-tu peut-être. Eh bien, si tu ne le sais pas encore, je te le donne en dix et tu n'arriveras pas, ainsi autant vaut le dire de suite pour que ta curiosité ne fasse pas une exception. C'est Mlle Mussen qui est l'heureuse mortelle.

Cela s'est bâclé en deux heures. Depuis longtemps il voulait la voir et ne la trouvait jamais. Enfin, il y est allé un matin à 11 heures, il y a de cela neuf jours, et après deux heures de conversation spirituelle de la part de la partie masculine, on s'est séparé. Le surlendemain, il est retourné, a fait

²⁰⁰ Une autre main a écrit sur le manuscrit : « Octobre 1866 », ce qui est inexact. *La Minerve* du vendredi 23 novembre 1866, p. 3, annonce : « Mariage. En cette ville, le 22 du courant, Germain-Joseph-Louis Turgeon, écr, M.D., à demoiselle Eliza-Martha Mussen, tous deux de cette ville. »

sa proposition, a été accepté, le trousseau s'est acheté et on se marie demain.

Mlle Mussen a consenti à se faire marier par un prêtre, à ce que les enfants fussent catholiques, et a même dit qu'elle se ferait catholique au besoin. Paris vaut bien une messe, avait dit Henri IV, mais il me semble que le docteur n'en valait pas une.

Mlle Mussen a parlé à ta tante Casimir de son mariage et s'est exprimée comme suit sur le compte de son futur :

– *He is not such an ass as they say.*

C'est donc un petit âne au lieu d'un gros, cela peut être plus joli; ou peut-être, après tout, le docteur est-il moins âne en anglais qu'en français. On a déjà vu de moins grandes merveilles que celle-là.

Dans tous les cas, le demi-aveu de la future, sur le degré d'ânerie est joli, presque aussi joli qu'elle.

Jeudi matin. L'heureux couple est marié, à la maison et non à l'église. M. Leblanc est très intime avec la mariée et se promet de l'amener dans le giron.

Si la nouvelle mariée va vite en besogne, sa famille n'y va pas de même. Son père a consenti, mais tous les autres parents sont en fureur. Le père lui donne £600 pour son voyage d'Europe et les deux heureux partent demain, pas plus tard.

Ton ami. À la hâte.

L.A.D.



À Godfroy Papineau

À M. G.J. Papineau²⁰¹

Étudiant en droit

Montréal

Montréal, 5 février 1867

Mon cher Godfroy,

Je te serai obligé si tu veux bien me donner quelques détails, si tu en connais de suffisamment importants, sur la manière dont on me traitait, en conversation ou autrement, dans le collège de Saint-Hyacinthe, pendant que tu y étais.

Je ne puis plus éviter de faire voir ce que valent les dénégations des supérieurs de la maison.

Ton ami.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman

Montréal, mardi 19 février 1867

Ma chère Fanny,

Ce n'est pas ma faute si je ne t'ai pas écrit hier pour te donner des nouvelles de ta tante, car il m'a fallu aller au cimetière porter l'enfant qui était mort en naissant. On avait eu le temps de l'ondoyer.

La mère a été bien malade et longtemps, de dimanche matin à 6 h à hier matin à 10 heures et demie : 28 heures et demie! Elle est bien maintenant mais faible naturellement. La dernière heure de la maladie a été effrayante, quoique sans danger réel.

Nous en sommes maintenant revenus mais ce sont de pénibles moments. Le Dr Trudel a dû venir assister Peltier.

²⁰¹ G.J. ou plutôt J.G. pour Joseph-Godfroy.

Ta montre m'a admirablement servi, car le soir même, la chaîne de la mienne s'est dégrafée et il m'a fallu la porter au médecin, et je porte la tienne en attendant. J'espère avoir la mienne demain et t'envoyer la tienne par Casimir.

Il y a grand bal vendredi chez le consul américain, c'est-à-dire au St. Lawrence Hall. Il fait les choses en grand et les invitations sont nombreuses. Pourquoi ne viens-tu pas mêler tes yeux doux ou tes doux yeux, si tu l'aimes mieux, à la bande qu'il y en aura ?

Je t'en donnerai des nouvelles.

Mon article de jeudi prochain est à plomb mais toujours tranquille. Le ton de M. Raymond est un peu baissé, et je pense qu'il baissera encore.

Crois-moi bien ton ami.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman

Montréal, dimanche 24 février 1867

Ma chère Fanny,

J'interromps mon travail pour t'écrire parce que j'ai mal à la tête et que dire des folies, au lieu de choses sérieuses, peut le diminuer peut-être. Les nouvelles ne sont pas très communes, pourtant je puis t'en donner quelques-unes. D'abord les bals, chose qui occupe le plus la tête des jeunes filles, excepté celles qui sont aussi déraisonnablement déraisonnables que toi.

Jeudi soir avait lieu la dernière soirée théâtrale. Il y avait grande foule. Mlle Ostell était venue, dans la journée, chercher mon billet. Arrivée chez elle, elle en avait trouvé un que son père lui avait acheté, et elle eut le courage de partir de Beaver Hall pour me rapporter le mien et mettre la condition que je m'en serve, puisqu'elle l'avait rapporté. Il m'a bien fallu y aller. À ma grande surprise, j'y ai trouvé Mlle Phrose qui est partie de suite après la première valse. Elle était venue pour juger du coup d'œil. Je suis, moi aussi, parti de bonne heure.

Vendredi soir avait lieu le grand bal du général Averell²⁰², qui a été magnifique sous tous rapports; la plus belle réception individuelle, en fait, que l'on ait vue à Montréal.

Mon oncle y est venu et a proposé, au souper, la santé du général. Malheureusement, il y a eu malentendu. On l'avait d'abord prié de proposer la santé de Washington, et il s'était préparé à dire quelque chose, puis par je ne sais quel micmac, c'est Starnes qui l'a proposée, et mon oncle a eu celle du général, ce qui l'a forcé de faire plutôt une allocution banale qu'un discours sérieux. Au reste, il ne s'était pas proposé de parler longtemps, mais ayant la mémoire de Washington pour sujet, il aurait certainement dit de belles et bonnes choses. La réunion a été très brillante. Beaucoup de belles femmes et des toilettes remarquables de goût et d'effet.

Les deux plus belles personnes de la salle étaient sans contredit Mme Cook et Mlle Blodgett. Mme Cook est un peu plus grande, a une taille superbe, une figure extraordinairement animée, des yeux splendides, intelligents et doux, et la peau d'un brun très clair. Mlle Blodgett a moins d'expression mais sa peau est d'une si éclatante blancheur et ses formes si irréprochables, qu'il est difficile de dire laquelle des deux l'emportait.

Les toilettes étaient très belles. Mme Cook avait une robe de tulle, à six rangs de falbalas crêpés au bas de la jupe, et parsemés d'aigrettes vertes, disposées en losange. Ces aigrettes imitaient exactement la fleur d'asperge. Le corsage aussi en était garni.

Mlle Blodgett avait une robe de soie bleu ciel avec parements de satin blanc.

J'ai aussi remarqué une demoiselle Gordon dont la figure a quelque chose de tout à fait remarquable. Les yeux sont gris foncé et d'un éclat extraordinaire. L'expression, le sourire sont ravissants. Comme tête et comme expression, je n'ai jamais rien vu de plus beau, mais la taille et la toilette laissaient à désirer.

Il y avait beaucoup d'autres belles femmes mais je n'ai ni le temps ni l'espace pour tout dire. J'ai fait un rendu compte de la soirée qui sera dans *Le Pays* de mardi²⁰³, s'il y a place.

²⁰² Le général William Woods Averell (1832-1900), actif pendant les guerres indiennes et la Guerre de Sécession. Consul général des États-Unis pour l'Amérique du Nord en 1866-1869.

²⁰³ En effet, la cérémonie est rapportée dans *Le Pays* du 26 février 1867, p. 2.

Le souper a été splendide, avec cette particularité nouvelle qu'on l'a pris assis, toutes les tables de la grande salle à dîner disposées comme à l'ordinaire.

J'ai donné une indigestion à Mme Delisle, vis-à-vis laquelle j'ai dû m'asseoir à une petite table sur laquelle nous n'étions que six. Je lui en ai donné une seconde quand, après souper, elle m'a vu danser avec Mme Cuvillier.

Elle s'est, au reste, distinguée comme toujours par une balourdise comme elle seule en sait faire. Figure-toi qu'elle a dit au général Averell :

– Ah, mais général, je crois bien que si j'avais su ce que je vois, je ne serais pas venu à votre bal.

– Et pourquoi donc ? fit l'autre.

– Eh bien mais vous avez invité tous les rouges !

Le général s'esquiva, se disant probablement, à part lui, que les rouges ne seraient pas si bêtes que cela.

Je te remercie de ta montre comme si tu me l'avais prêtée, aussi bien je suppose que tu ne me l'aurais pas refusée. Elle est remarquablement bonne et il y a peu de montres de cette taille qui soient aussi exactes.

Mme Lacroix²⁰⁴ était au bal. Rosalie y est allée malgré une fluxion qui la tourmentait un peu. Hier elle l'a fait beaucoup souffrir et elle n'a pu, ce soir, monter chez Mme Dorion²⁰⁵, où la réunion du dimanche avait lieu. Mme Laframboise est revenue aussi vite qu'à l'ordinaire et on dirait aujourd'hui qu'elle a à peine eu un rhume.

Crois-moi bien, ton ami.

L.A.D.



²⁰⁴ Geneviève-Adèle Trestler, épouse (Montréal, 1852) de Joseph-Charles-Hubert Lacroix, promoteur immobilier.

²⁰⁵ Dorion & Dorion, frères, avocats, demeuraient au 336, Sherbrooke; Joseph-Charles-Hubert Lacroix, au 334, Sherbrooke. *LMD*.

À Fanny Leman

Montréal, samedi 9 mars 1867

Ma chère Fanny,

Merci de ta bonne lettre. Quand tu es bonne je t'aime bien, et quand tu es méchante je ne te déteste pas, ainsi cela va toujours bien.

Si j'étais allé au bal des vieux garçons, je t'aurais écrit de suite pour t'en donner les détails, mais j'avais ce soir-là un si grand rhume de cerveau qu'il m'a fallu y renoncer. N'ayant rien à te dire qui pût satisfaire ta curiosité et mille autres mauvais penchants, comme tu dis, j'ai retardé, étant excessivement occupé et même ahuri.

Tu parles morale comme Socrate, et je commence à craindre que tu ne deviennes bas bleu, ce qui serait dommage, car un bas bleu rend la jambe laide.

Je ne te dirai certainement pas que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, car tes opinions et tes avis me seront toujours bienvenus, vu que je les sais désintéressés et le résultat d'un intérêt sincère, mais tu te trompes un peu. Tu me dis de ne pas croire que je sois cru aussi calme et modéré que je le pense. Je crois que tu t'exagères certaines choses. M. St-George, le curé de Saint-Charles, mon adversaire acharné, a dit à Kierzkowski qu'en effet j'étais irréprochable dans l'expression. Cela ne te prouvera-t-il pas que tu t'alarmes plus qu'il ne faut sur l'opinion ? Je ne dis pas que la discussion n'est pas regrettable, mais franchement pourquoi l'est-elle ? Parce qu'elle fait voir que des prêtres sont gravement répréhensibles dans la manière dont ils enseignent la jeunesse ? À qui la faute s'il faut enfin que les calomniés de quinze ans se défendent ?

— La religion n'y gagnera rien.

Erreur, chère bonne enfant que tu es. La religion va y gagner que ses ministres ne le feront pas pleurer par leurs actes. Le clergé seul peut y perdre s'il s'obstine, mais tout en n'avouant rien, crois-tu qu'ils ne changeront rien à leur système ? Ils seront forcés de le faire et d'être moins arrogants et moins fous que par le passé. La religion gagne toujours à ce que le vrai triomphe; et le vrai, ce n'est pas des professeurs me noircissant à qui mieux mieux, mais le vrai, c'est moi le leur reprochant et les forçant de changer de système. Ils étaient hors du vrai, conséquemment hors de

la religion pratique qui en est synonyme, conséquemment il était bon de le dire.

Votre évêque, irrité, je suppose, par le pamphlet de Dufresne, vous a fait une autre sottise. Quelques-unes des phrases de ses lettres n'eussent pas été indignes de Sylvestre, de simple mémoire. Ces hommes perdent la tête et veulent faire du monde une communauté d'obéissance passive : c'est eux qui font du tort à la religion, et non ceux qui leur résistent.

Crois-moi ton ami.

L.A. Dessaulles

Tes excuses sur la manière dont tu écris sont inexcusables. Si j'étais capable de te dire une malice, je te dirais que c'est un petit acte de vanité que de s'excuser ainsi. Tu écris parfaitement une lettre, et la mauvaise honte est un défaut dont je te commande de faire pénitence. Pour cela, tu m'écriras bientôt et fais-moi la morale si tu veux, mais écris.



À Fanny Leman

Montréal, mardi 26 mars 1867

Ma chère Fanny,

Si tu étais une bonne fille, tu m'aurais écrit quelque chose, ne fût-ce que pour me raconter votre querelle avec votre curé. Mais comme toujours, tu fais la paresse, tu écoutes ta mauvaise honte, ou qui sait, peut-être une petite vanité qui te fait craindre de ne pas assez bien écrire (ce qui est complètement inexcusable), et tu penses à tout autre chose qu'à moi. Or je ne veux pas que tu m'oublies complètement, et pour cela je viens te gronder un peu, puisque tu persistes à ne pas vouloir t'attirer de bonnes choses.

C'est ta faute, méchante, nullement la mienne.

Je vois que M. Raymond s'escrime de son mieux, mais ses propres amis, ici au moins, le trouvent beaucoup trop faible. J'en pensais bien autant, mais quand ça vient d'eux, c'est plus satisfaisant. Maintenant, plus il écrira, plus il me fournira ce qu'il faut pour le flageller sans merci. Mercier lui-

même a dit qu'il avait pu être de bonne foi il y a trois ans, mais qu'il ne pouvait pas l'être cette année; qu'il n'ignorait pas que lui, Mercier, avait été engagé par les prêtres mêmes du collège, et que son affirmation que la maison ne contrôlait pas la feuille était injustifiable. Puis le fait d'essayer de me mettre en contradiction avec moi-même, parce que, croyant en son honneur, j'ai trop accepté ses dénégations d'il y a trois ans, est un acte bien fortement répréhensible. Le fait est que le pauvre monsieur ne sait plus comment s'en tirer, mais pourquoi parler si haut de suite et me traiter autant du haut de sa grandeur de prêtre ?

Je n'ai pas de nouvelles à te donner, ne voyant personne, pas même les jolies filles, tes amies. Je deviens maussade, toujours cloué à mon bureau et ne sais plus rien de ce qui se passe dans le monde. Tu verras néanmoins dans *Le Pays*, demain, un article de moi sur un magnifique morceau de poésie de Fréchette²⁰⁶. Je me déboutonne, mais garde cela pour toi seule, en cas que le gouvernement ne te prenne comme témoin, si tu en parles. Je sais qu'un secret est bien placé dans ton cœur.

Nous venons enfin d'apprendre, par télégraphe, l'arrivée à Liverpool du *Peruvian*, qui emportait Alexina et M. Trudeau. Nous commençons à être un peu inquiets, car il a eu quinze jours de mer, ce qui annonce des vents contraires presque constants.

J'espère recevoir demain la bonne nouvelle de la vente définitive de l'alarme Dion à New York. Les retards ont été bien longs et ma position devenait critique, car je n'avais pas les moyens d'attendre aussi longtemps après les rentrées. Enfin, tout est bien qui finit bien.

Si je reçois une autre bonne nouvelle cette semaine du spiritomètre, ce qui paraît probable, je te le dirai.

Ton ami, pressé comme toujours.

L.A. Dessaulles

Amitiés à ta bonne mère. Je voudrais aller à Saint-Hyacinthe, mais suis toujours cloué ici. Mon oncle y doit aller samedi.

²⁰⁶ « Ô temps! Ô hontes! », article non signé mais de Dessaulles, dans *Le Pays* du 27 mars 1867. Le poème « La Voix d'un Exilé; à mes Amis les Libéraux du Canada », qui accompagne le texte de Dessaulles, a été écrit par L.H. Fréchette dans son *Exiles' Hermitage*, Chicago, octobre 1866.



À Louis-Joseph Papineau

Montréal, samedi 20 juillet 1867

Mon cher oncle,

M. Aubin²⁰⁷ devant partir la semaine prochaine pour Washington, nous avons cru qu'il serait important qu'il y allât muni de bonnes lettres de recommandation d'ici, afin qu'il puisse être bienvenu de quelques-uns des hommes importants des États-Unis. Il connaît assez nos affaires et nos hommes publics pour donner des renseignements utiles à ceux qu'il pourra se trouver en contact et il peut n'être pas inutile, dans le moment, que l'on sache bien à Washington ce qui se passe ici, ainsi que l'état réel de l'opinion. M. Aubin peut là-dessus dire précisément ce qu'il faut dire.

Il nous a semblé, si vous croyez pouvoir la donner, qu'une lettre d'introduction de vous à M. Seward²⁰⁸ poserait M. Aubin mieux qu'aucune autre. Si vous pouvez la donner, auriez-vous la complaisance de me l'envoyer par la poste de mardi ? M. Aubin va à Washington pour quelques affaires personnelles relatives aux diverses patentes qu'il a obtenues.

Nos affaires électorales marchent assez bien, mais le clergé est partout dans la lice avec plus d'activité et de passion que jamais. Les menaces de refus d'absolution se font en pleine chaire et les curés cabalent de maison en maison.

Ma lutte avec M. Raymond²⁰⁹ est finie, j'espère. Malgré son arrogance de style, il est aussi démoralisé et affaibli qu'on peut l'être, car il sait parfaitement qu'il n'a fait qu'exciter l'indignation de la population de Saint-Hyacinthe.

²⁰⁷ Napoléon Aubin (1812-1890), originaire de Suisse, rédacteur au *Fantasque*, journal de Québec, puis au *Pays*. Montréaliste féru de chimie agricole et d'inventions. Il mit au point et fit breveter un éclairage au gaz. DBC.

²⁰⁸ William Henry Seward (1801-1872), secrétaire d'État des États-Unis, républicain, a négocié l'achat de l'Alaska en 1867.

²⁰⁹ Joseph-Sabin Raymond (1810-1887), supérieur et professeur au séminaire de Saint-Hyacinthe. La vive polémique entre Dessaulles et l'abbé Raymond est abondamment illustrée dans Yvan Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles* (1994), chapitre XI.

On a fait un grand effort pour engager l'évêque Joseph Larocque à se substituer à M. Raymond, mais il s'y est péremptoirement refusé. Je crois qu'il a compris que la maison s'enfonçait toujours davantage par la très maladroite défense de M. Raymond, et qu'accepter une position aussi désespérée finirait par le compromettre lui-même. Je lui ai toujours cru beaucoup plus de jugement qu'aux autres.

Saluts affectueux de tous les miens à tous les vôtres. Et croyez-moi votre bien dévoué neveu.

L.A. Dessaulles



À Louis-Joseph Papineau²¹⁰

Privé, pas à mettre en archives

Montréal, 12 septembre 1867

Jamais encore le clergé n'avait montré autant de fanatisme et d'ignorance qu'en ces dernières élections. Il s'est montré gangrené de la tête aux pieds. Les évêques ont surpassé leur clergé en oublis de leur devoir et en mépris pour les plus saintes obligations de la conscience. M. Laframboise a été battu par le clergé. Non seulement ils ont fait des sermons de fanatisme et de fausseté, mais ils ont fait des réunions le soir, sont allés dans les maisons prévenir les femmes que leurs maris seraient excommuniés et leurs familles maudites s'ils votaient pour un homme comme lui. On les invitait à venir se confesser, pour leur bien inculquer ces idées, ou l'on allait les confesser à domicile.

À l'église, le curé d'Acton, après évocation à Satan de venir maudire les rouges, a prononcé une espèce d'excommunication contre ceux qui voteraient pour le candidat libéral. Ils leur disaient que : électeurs, famille, champ, grains et animaux seraient maudits; qu'il ne conférerait pas les sacrements, même à ceux qui tomberaient malades, ni la sépulture

²¹⁰ Porte à l'en-tête : « Un membre de l'Institut à L.J.P. » Il s'agit de Louis-Antoine Dessaulles, membre de l'Institut canadien.

ecclésiastique. Donc, inutile de venir le chercher. Et non seulement il l'a dit, mais il a vraiment refusé d'aller administrer une femme. Il a fallu aller chercher le curé voisin. Il a failli arriver trop tard.

Les prêtres du séminaire, en force à Sainte-Rosalie, pendant la votation, cabalaient avec le curé près des électeurs. Ils envoyaient leurs agents, dès que les autres arrivaient sur la place de l'église, dire : « Vous êtes passibles d'excommunication et de refus des sacrements, si vous votez pour M. un tel. »

D'après un témoin, et nous en avons d'autres pour le prouver, ce serait aux curés d'Upton et d'Acton que remonte l'infâme calomnie qui a couru le comté que M. Laframboise vivait depuis dix ans séparé de sa femme, en entretenait d'autres dans le bois et avait bâti à Montréal une grande maison de prostitution.

Un cultivateur respectable a affirmé avoir entendu les trois prêtres sur la place de l'église assurer ces choses à un électeur.

Une femme a répété les mêmes infamies dans le magasin de Cadoret. Elle disait les tenir de sa bru, et celle-ci, du curé de sa paroisse. Tout cela semble incroyable, mais c'est indubitable. Le cultivateur de qui je le tiens m'a dit pouvoir retrouver les deux autres personnes qui étaient avec lui, quand la chose s'est dite. Ils n'étaient qu'à une dizaine de pieds de ceux qui le disaient, évidemment, pour être entendus.

Le curé de Roxton²¹¹ menaçait les rouges de refuser le baptême à leurs enfants. Celui de Saint-Marcel disait en chaire qu'il vaudrait mieux mettre le feu à la grange de son voisin que de voter pour un rouge. Celui de l'Épiphanie écrivait à son maître chanter que la bouche qui avait voté pour un rouge ne devait plus chanter les louanges de Dieu, et lui signifiait de ne plus se présenter au chœur. Nous avons cette lettre. Le même curé disait en chaire que les ministres fussent-ils prévaricateurs, etc., le peuple n'avait rien à y voir.

Nous nous occupons de faire constater tout cela par affidavit, mille autres que je n'ai pas le temps de détailler.

²¹¹ François Michon (1833-1904), né à La Présentation (Saint-Hyacinthe), prêtre en 1859; curé à Upton de 1862 à 1867. Idée reprise dans L.A. Dessaulles, *Petit bréviaire des vices de notre clergé* (édition de 2004), p. 92 : « M. Michon, curé de Roxton (août 1867), prévient les rouges qu'il ne baptisera pas leurs enfants. Il leur a dit qu'il ne baptiserait pas les enfants de ceux qui n'auraient pas payé leur souscription. » LAD semble confondre Upton et Roxton Pond.

Passons aux évêques. Leurs mandements (sauf celui de Mgr de Montréal) ne signifiaient rien que ceci : « Vous ne devez pas vous opposer à la nouvelle constitution, ni protester contre, ni chercher à la modifier. Dieu vous oblige d'obéir à l'autorité. »

Deux citoyens de Saint-Hyacinthe, MM. Delorme et Ménard, marchands, ont demandé pour eux et d'autres électeurs, à leur évêque, s'ils sont libres de voter pour le candidat qu'ils estiment le plus capable de les représenter. L'évêque répond affirmativement.

– Bien, nous le dirons aux autres électeurs.

– Non, Messieurs, une réponse est pour vous seuls. Je ne vous autorise pas à vous en servir.

– Mais, Monseigneur, nous sommes chargés par les autres de notre mission, et nous devons leur rapporter votre décision.

– Messieurs, une réponse est pour vous, non pour d'autres.

Voyant ce sot stratagème, j'ai préparé deux questions incluses dans une lettre que trois citoyens sont allés lui porter. Il s'est dit malade, est parti pour Québec le lendemain soir, en laissant sa réponse écrite pour nous. Elle dit que : « Il est forcé de refuser d'entrer dans tous les détails nécessités par ces questions. » Il n'avait pourtant qu'à répondre ou OUI ou NON. La première question était celle déjà faite par les premiers envoyés; la seconde :

– Un électeur est-il passible du refus des sacrements s'il vote pour le candidat de l'opposition ?

L'évêque nous répond que les électeurs peuvent étudier sa lettre pastorale et qu'ils y trouveront la lumière de leur conscience. J'insistai alors à faire faire les mêmes questions à l'archevêque de Québec, récemment intronisé. Conséquemment quinze électeurs signèrent une lettre, incluant celle de l'évêque de Saint-Hyacinthe, à laquelle ils ajoutèrent que ceux des électeurs qui ne savent pas lire, ne peuvent étudier la lettre pastorale et que, le pussent-ils, ils seraient bien embarrassés de rien conclure de la contradiction de leurs curés, dont l'un dit qu'ils sont libres, et l'autre qu'ils ne le sont pas; qu'ils sont forcés d'aller à leur évêque, que, celui-ci refusant de s'expliquer, ils en réfèrent à l'archevêque. La lettre, portée par Morison, a reçu sa réponse, à savoir : « qu'il est, en tout, de l'avis de ses confrères, les autres évêques. »

Les dévots qui proclamaient un refus (?) impossible, n'en purent croire leurs yeux ni leurs oreilles.

Celui de Montréal avait écrit à son clergé d'éviter de se mêler aux luttes politiques, reconnaissant implicitement le libre arbitre des électeurs. Il y a eu huit jours dimanche dernier, le curé de la Rivière-des-Prairies fit un discours si violent que cinq ou six électeurs écrivirent à leur évêque et lui demandent si c'est d'après sa circulaire qu'ils doivent régler leur conduite, et d'après le sermon contradictoire du curé. L'évêque répond que ses prêtres sont des interprètes autorisés ou légitimes des directions qui viennent de l'évêché, et les renvoie à leur pasteur paroissial.

Perreault, battu par l'opposition fanatique du clergé, s'est plaint à l'évêque de Saint-Hyacinthe des calomnies que les curés, et notamment celui de Saint-Aimé, débitaient en chaire, affirmant qu'il était excommunié parce que membre (disons depuis 18 mois) du Club Saint-Jean-Baptiste et de l'Institut canadien. Perreault n'en avait jamais fait partie. Il écrit donc à ses électeurs pour les en informer. Ils rient de son démenti, réaffirment le mensonge. Perreault en avertit l'évêque. Voici sa réponse.

« 16 août. Depuis que vous êtes venu porter plainte contre le curé de Saint-Aimé, j'ai été informé que M. Massue, seigneur et votre proche parent, qui vous avait ouvert l'entrée du Parlement, est opposé à votre élection aux Communes. Ceci me fait craindre que le comté de Richelieu ne puisse en conscience favoriser votre candidature. Permettez-moi de m'en tenir à cette observation et de me souscrire, etc. »

Cette prodigieuse conclusion a fait faire la grimace aux dévots. Ils ne la peuvent digérer. L'évêque ne voulait pas permettre à MM. Ménard et Delorme de divulguer cette véridique réponse, mais elle a été imprimée de suite à 2 000 exemplaires, répandue dans le comté de Richelieu. Deux jours après que Perreault l'eut reçue, elle était dans toutes les maisons du comté.

En certaines paroisses où les sermons étaient irréprochables, le curé néanmoins refusait l'absolution aux libéraux. Catholique irréprochable, M. Urgel Archambault va voir le curé de Mascouche. Celui-ci l'assure qu'il ne dira rien contre lui, se souvient que, dans une pauvre paroisse du Nord, dont il avait été précédemment curé, il en avait reçu pour sa pauvre chapelle un don de £50. C'était tout spontané de sa part. Personne ne lui en parlait. Archambault le quitte après un cordial entretien de deux heures. C'était le jeudi. Le dimanche, sortie furibonde du curé. Le lundi matin, à la porte du poll dont il ne bouge de deux jours, il récite le fatras ordinaire,

conduit ceux qu'il a convaincus à leur vote, après avoir soufflé le nom du candidat ministériel. Grande exaspération parmi tous les habitants.

Cherrier, enfin, ouvre les yeux sur ses amis. Il m'a dit hier :

– Je suis prêt à signer une protestation rédigée avec modération, mais aussi avec la fermeté nécessaire contre de tels abus. Il faut faire face au clergé qui perd évidemment la tête.

Nous allons organiser la chose ces jours-ci. Je crois que nous pourrions aussi faire signer respectablement une protestation dans les comtés de Saint-Hyacinthe et Bagot (j'entends par la qualité et le nombre) contre la conduite de l'évêque.

J'insiste pour que Laframboise conteste l'élection de son adversaire sur le principe de l'intervention du clergé. En Angleterre, il y réussirait. Ici, il est possible qu'il avorte, vu la démoralisation intellectuelle du pays, mais on aurait au moins l'avantage de faire constater ces faits par une enquête parlementaire. Il n'est pas impossible que l'on fasse comprendre aux membres protestants qu'il devient nécessaire d'arrêter ces abus du clergé.

Ceci me rappelle la décision que m'avait suggérée, il y a quelque temps, l'*Histoire* de Garneau, c'est-à-dire son dernier volume. Voyant combien l'auteur était timide et osait à peine protester contre les actes de tyrannie, inintelligents autant que violents, et combien il flatte le clergé, il m'a semblé important pour l'exactitude de l'histoire que, certainement, j'écrirai au point de vue libéral, si Dieu me laisse vie, que vous, contemporain de toute la partie la plus détestable des tyrannies métropolitaines, vous vous misiez à annoter l'*Histoire* de Garneau, surtout depuis la conquête, afin de la redresser partout où la peur lui a fait noter superficiellement les fautes des autorités, et laïques et cléricales; vous êtes aujourd'hui le seul qui puisse faire ce travail. Tels faits qui ne se présentent pas à votre esprit, quand vous considérez l'ensemble de cette histoire, vous reviendraient par la simple et méthodique annotation du texte, au fur et à mesure de sa lecture. Vous rempliriez les passages qui demeurent incomplets. Il le fut souvent par l'anticipation de voir son livre tué par le clergé, s'il disait tout. Si je me mettais à l'écrire, cette histoire, ce serait non seulement celle de sa politique, mais aussi celle de sa formation sociale. Elle ferait voir l'influence de son clergé dans un développement intellectuel contraire à la connaissance ou compréhension des droits du pays. Par de simples annotations, vous pourriez jeter un très grand jour sur les principales questions et époques et montrer un certain nombre de faits sous leur jour réel. Vos

opinions d'ailleurs conserveront toujours un grand poids dans le pays et fixeront l'opinion du lecteur.

Nous aurons une lutte contre le clergé, nécessairement longue et grave, dans un pays aussi peu éclairé et d'une opinion aussi trompée, ou irréfléchie contre la justesse et la justice. C'est un esprit dont les libéraux doivent, par une action énergique et commune, prendre tous les moyens de combattre dans le clergé, et le refouler comme contraire à toute saine notion de droit politique. Le clergé se jette avec passion dans l'idée théocratique. Il faut le combattre, inspirer au peuple des idées exactes, et que tous ceux qui le peuvent s'y mettent. Voilà pourquoi j'ose vous demander de faire ce travail, qui ne sera qu'une distraction pour vous.

En une année, vous pourriez jeter un grand jour sur nombre de faits et questions peu compris ou mal appréciés par ceux qui les ont décrits.



À Louis-Joseph Papineau²¹²

Pas à mettre en archives

27 octobre 1867

La lutte contre l'intervention du clergé dans la politique est maintenant ouverte. Il va devenir probablement nécessaire d'entrer dans son histoire à différentes époques. Il me faut une bonne histoire ecclésiastique. Je n'en connais pas d'aussi complète que celle de l'abbé Racine, quoiqu'il y en ait de mieux écrites. Cet homme est sincère. Il ne déguise pas les faits comme le fait quelquefois Fleury. Gallican, il combat toujours la prétention des papes à la souveraineté temporelle et à l'infaillibilité personnelle (?). J'y ai déjà trouvé, quand je l'avais, des choses précieuses, n'ayant fait que le parcourir. Vous avez aussi Moshain, plus abrégé; mais je ne le connais. Je le crois pourtant écrit à un point de vue anti-ultramontain. Mais j'ai vu que la lutte entre l'envahissement centralisateur ultramontain et les résistances des églises particulières en toutes époques a toujours été

²¹² Cette lettre de Dessaulles, sans signature, a été aussi écrite par « un membre de l'Institut ».

sérieusement étudiée et suivie par Racine. Il est l'invariable ennemi des empiètements pontificaux dans le temporel et ne déguise pas les fautes des papes, comme l'école moderne le fait audacieusement et de parti pris contre la vérité historique, dont peu de personnes ici ont l'idée. Vous serait-il possible de l'emballer et apporter avec le bagage ?

La lutte entreprise par *Le Pays* a de bons résultats : 100 abonnés de plus. Le mouvement va s'accroître, Le clergé entrevoit qu'il s'est fourvoyé.

Les jésuites ont cherché à empêcher les écarts dans lesquels sont tombés les évêques. Le Père Bertrand a discuté, avant son départ avec l'évêque de Saint-Hyacinthe, et essayé de le dissuader de faire un mandement politique. Mais la chose était convenue avec d'autres évêques. Ils espéraient, en remportant les élections, en finir avec toute idée libérale.

Le P. Bertrand était annexionniste, ou du moins semblait l'être dans l'intimité.

Un autre jésuite disait dernièrement :

— C'est à pleurer de voir les fautes des évêques depuis quelque temps.

Était-il sincère ? On voulait leurrer le parti libéral et faire taire sur son organe ? Il y a eu tentative directe de la part du séminaire. M. Rousselot, curé actuel de Montréal, a prié, la semaine dernière, Gonzalve Doutre de l'aller voir. Après force compliments à ses sentiments religieux, M. Rousselot lui demanda s'il ne pouvait pas l'aider de son influence à faire cesser ces articles du *Pays*, si dommageables à la religion. Doutre lui demanda si le clergé aurait consenti, deux mois auparavant, à notre demande, de suspendre les sermons politiques. Il lui fit entendre que, pendant la durée des élections, le clergé ayant trainé dans la fange et calomnié, dans toutes les églises, chacun ou tous les membres du parti libéral, celui-ci ne pouvait plus se taire et demeurait dans sa détermination à une lutte qui n'empêcherait pas le moins du monde sur le terrain religieux. La lutte du clergé ayant été aussi acharnée et fanatique que possible, il en devait maintenant subir les conséquences de son intolérance et de son irreflexion. L'évêque de Montréal n'a pas voulu faire de mandements politiques; mais il s'est moqué des électeurs qui ont porté plainte contre leur curé. Il cherche aujourd'hui à pallier le mauvais effet des folies de ses confrères. Les deux articles sur les évêques de Québec et de Saint-Hyacinthe ont été lus et commentés hier soir, en un petit conclave jésuite. Ils sont étonnés que le charme soit brisé et qu'on parle maintenant d'un évêque comme d'un autre mortel, sans que l'auteur de tels articles soit écrasé par une

indignation publique. Leurs sottises ont singulièrement découragé leurs partisans. Leur presse crie un peu, mais pas un seul journal n'a encore osé prendre la défense des lettres qui ont été publiées...

M. et Mme Chauveau nous quittent à l'instant, nous ayant fait visite d'adieu. Ils se rendent à Québec. Ils ont eu la chance de louer leur maison et d'en vendre au nouveau locataire, et sans perte, beaucoup d'articles de ménage. Ces trouvailles à point sont assez rares.

XXX



À Fanny Leman

Montréal, 27 décembre 1867

Ma chère Fanny,

J'avais porté ton album à mon oncle mardi dernier, jour de son désappointement et du vôtre. Voyant le voyage manqué, j'ai décidé d'attendre la première occasion.

J'ai fait de mon mieux, mais pas encore aussi bien que je l'aurais voulu, pour toi. Tu pardonneras, j'espère, bonne comme tu l'es sur tous les sujets, excepté un – notre liberté d'opinions – quelques petites fautes de collège. J'étais, comme toujours, un peu pressé et j'ai fait, très involontairement, quelques petites erreurs de doigté. Je me donne pourtant pour un colleur passable, car j'ai collé assez déceimment beaucoup de malices dans mes calepins, et c'est bien honteux à moi, artiste du genre, d'avoir laissé voir les traces de ma colle. Mais il n'y a pas d'artiste qui n'ait ses mauvais jours.

J'ai ajouté quatre morceaux : deux de Mme Desbordes-Valmare, un de Marmier, et un de moi, qui m'est passé par la tête pendant que je collais. J'avais aussi pensé à mettre quelques-uns des magnifiques vers de Victor Hugo sur sa vieille cathédrale, mais je ne les avais pas sous la main, et puis il ne me semblait pas juste de monopoliser trop l'album de mes emprunts, et comme je suis sage tant que je peux, sinon autant que Dieu le veut, je tâche d'être raisonnable en tout, et quand il me faut l'être malgré moi, eh bien je me sou mets de bonne grâce.

Mardi soir, Zéphirine s'étant mis en tête d'aller à la messe de minuit de l'évêché, nous sommes tous partis, y compris les deux filles, et presque la chatte, pour faire cette bonne œuvre, qui, j'en suis bien sûr, a fait pleurer le diable à mon endroit, lui qui, disent ceux qui y croient, s'imagine me tenir. On ne marchait pas très facilement, la neige molle cédant sous le pied et les femmes étaient un peu essoufflées quand nous arrivâmes à la cathédrale pour la voir plongée dans les plus profondes ténèbres : il n'y avait pas de messe de minuit.

Après grand conseil, moi me mettant avec une angélique résignation à la disposition de la caravane, nous décidâmes d'aller aux Jésuites, que nous avions vus toute resplendissante de lumières en passant. Mais en entrant dans l'église, nous y trouvâmes une si énorme foule qu'il fallut encore tenir conseil. Il fallait évidemment passer la messe à genoux et debout. Les femmes se mirent à genoux pour faire un bout de prière, avant de déguerpir, et moi, je prenais philosophiquement mon parti de la course inutile, quand vint à passer près de moi un portier irlandais de l'église qui, quand j'étais allé entendre le Père Smarius, m'avait fait passer sur la tête de 200 femmes, pour me procurer un excellent siège exactement au pied de l'autel, en plein chœur de jésuites. Je croyais sentir une auréole autour de ma tête. Mon homme a, paraît-il par ses actes, une vénération particulière pour moi; ou peut-être est-ce mon bon ange qui le pousse, ou encore peut-être les Pères jésuites qui ont jeté leur dévolu sur moi ? En m'apercevant, il me dit :

– *Come with me, I will give you a good place.*

Je lui dis que j'étais avec ma famille et que je ne pouvais les laisser.

– *Well, bring them with you.*

Je donne donc le signal et la caravane s'ébranla. Mon vénérateur nous fit sortir de l'église et se dirigea vers le collège. Je compris qu'il voulait nous mener par l'intérieur aux bas-côtés du chœur. Mais comme nous arrivions à la porte, arrive le frère portier en chef, qui voit une escorte de quatre femmes suivant un homme.

Il ne fit pas de sa main le signe de la croix, mais le fit pour sûr en esprit.

– *You know very well*, dit-il à mon cicérone, *dat de ladies cannot pass this way, only the gentleman.*

Mon homme riposte :

– *If you knew the gentleman, you would not object to the ladies.*

Je commençais à me croire quelque chose dans le monde. Mais le bon-homme s'adossa sur la porte comme pour défendre l'entrée de son sang et de sa vie.

– *De ladies cannot pass.*

Alors je dis à mon homme :

– *I am much obliged to you, but as I cannot leave the ladies, we will all go home.*

Mais mon champion se piquait d'honneur et il dit au frère portier que nous allions manquer la messe par son obstination. Celui-ci sembla frappé d'une lumière d'en haut et se recueillit trois secondes, puis il dit, craignant apparemment d'avoir notre damnation sur la conscience :

– *Well, if you take de responsibility, I will open de door.*

– *Yes, do open it, damn old fool,* grommela mon ami, entre ses dents, puis, tout haut : *I take the responsibility.*

Alors la sainte Sésame s'ouvrit et nous passâmes dans toute la longueur de l'édifice, avec des jésuites petits et grands qui écarquillaient les yeux à la vue des femmes, ayant l'air de croire que les tentations de saint Antoine allaient s'établir en permanence dans l'enceinte sacrée, et enfin prenant le grand chemin couvert qui conduit à l'église, nous nous trouvâmes près du chœur, au moment où le prêtre commençait l'*Introït*. Mais la foule était compacte, là comme ailleurs. Mon conducteur alla nous chercher un banc qu'il plaça dans l'étroit passage qui avait été réservé aux passants par nécessité. Nous nous plaçâmes donc comme nous pûmes et dûmes subir mille attouchements divers de ceux qui nous passaient sur la tête, ou à travers le corps, ne pouvant passer à côté. Un jésuite de robe courte, ce Palmer frisé qui demeurait rue du Champ-de-Mars, sautant par-dessus notre banc, s'appuya de l'épaule de Caroline, qui, ne s'y attendant pas, plongea considérablement au-dessus du niveau général. Nous étions incontestablement très dévots, mais cela ne nous empêchait pas de rire un peu et même beaucoup. Je vis même un des plus laids jésuites que j'aie vus en faire autant et montrer de vraies dents de singe, ce qui me rappela le singe perfectionné et me fit presque croire que j'aurais pu à la rigueur le soutenir.

Après le *Credo*, nous vîmes le Père Smarius se diriger vers la chaire. Il ne fit qu'une petite allocution sans beaucoup de suite, car il n'avait d'autre objet que d'annoncer une lecture pour le soir même, dans la grande salle, faite par lui. Sujet : « Les familles chrétiennes et païennes ».

Après cela, tout marcha sans encombre jusqu'à la communion. Mais ici il fallait se rendre aux balustres, et le tohu-bohu fut complet. Nous occupions le passage, et il n'y avait pas moyen de passer ailleurs. Il y eut certainement plusieurs saints petits jurons ce soir-là, mais, les gens étant en état de grâce, cela ne tirait pas à conséquence. Quand tout le monde eut passé, jésuites longs et courts, quelques-uns nets, beaucoup très sales, nous eûmes un peu de repos, mais il fallait revenir. Or dans le déplacement général qui s'était fait, une extrémité de banc s'était fourrée malencontreusement dans le passage, de 6 à 8 pouces, que l'on avait réussi à faire en s'écrasant mutuellement. Or ce bout de banc était l'écueil où venaient s'échouer tous les jésuites sales et nets qui s'en retournaient à leurs places. Ils butaient tous dessus, et quelques-uns avaient l'air si gauches, dans la pirouette qu'ils faisaient, qu'il fallait rire. Caroline s'étouffait avec son manchon, car les faux pas se renouvelaient constamment, et plusieurs auraient tombé par terre, s'il y avait eu place pour tomber.

Enfin, le va et vient cessa et tout rentra dans l'ordre. La messe finie, nous entendîmes la messe de l'aurore, puis laissâmes l'église très contents de respirer l'air du ciel, car celui du bas-côté était étouffant, le voisinage immédiat des jésuites n'étant jamais particulièrement odoriférant, au moins en suavité.

Voilà le récit exact de ma messe de minuit. Le chant a été bon.

Le pauvre Doucet reste entre la vie et la mort et il dort à peu près constamment. L'espoir que l'on avait eu s'affaiblit tous les jours et je crois qu'il y faut renoncer. Néanmoins la persistance de la vie dans ce corps usé peut donner à espérer encore. Il y a quelque chose de très mystérieux là-dedans.

J'ai bien rêvé de toi la nuit dernière. Nous étions tous deux sur ce rocher près de Nohant, que j'ai mis dans ton album, regardant la lame déferler sur le rivage, mais par un soleil si brûlant que nous ne savions que devenir.

Maintenant, un grand secret pour toi seule. J'ai trouvé à mon retour une lettre d'un prêtre instruit, qui me dit entre autres choses :

« Je vous ai reconnu, car vous êtes le seul ici qui puisse écrire avec tant de mesure et de raison. C'est dommage que des plumes moins sûres viennent quelquefois gâter votre cause. Je suis navré de ce qui se passe, et de cette malheureuse querelle, car le respect pour le prêtre en est diminué, mais j'avoue que le prêtre en est un peu cause. Comme vous le

dites, vous n'êtes pas tenu à plus de raison que lui. Bien des prêtres sensés vous lisent et comprennent les fautes commises. Pour l'amour de Dieu, ne sortez pas des limites de la modération, car ces questions sont dangereuses. C'est dommage que vous ne signiez pas vos articles, car peu de lecteurs peuvent faire les distinctions de style nécessaires pour reconnaître un homme qui maîtrise son sujet et le distinguer de celui qui ne le possède pas assez. Bon nombre de mes confrères ont fait fausse route; la plupart par pure ignorance. Vous défendez le vrai, c'est incontestable, mais malheureusement vous parlez à des sourds. Vos deux derniers articles prouvent que vous comprenez mieux le véritable esprit du catholicisme que ceux qui vous insultent. Mais cette malheureuse question de confessionnal m'inquiète. Sans doute vous ne parlez que de choses qui ne sont pas du ressort de la confession et qu'un prêtre prudent ne devrait jamais y introduire, mais ce terrain est glissant et il vous sera peut-être difficile de ne pas prêter le flanc. Mes confrères reçoivent une dure leçon qu'ils se sont malheureusement attirée; et je puis vous nommer 20 prêtres qui vous suivent et vous étudient de bonne foi, et désirent du fond du cœur que vos écrits aient l'effet d'empêcher le clergé de se fourvoyer davantage. »

Tu vois, ma bonne Fanny, que toutes ces questions doivent être envisagées avec calme et tranquillité, et que souvent là où l'on voit du mal, actuel ou possible, parce que l'on ne saisit pas assez l'ensemble d'une question ou d'une situation, il y a toujours des hommes sérieux et sincères, et surtout sans préjugés, qui voient le vrai côté des choses.

Crois-moi bien ton ami.

L.A.D.



À Fanny Leman

Montréal, 22 mai 1868

Ma chère Fanny,

Pardon, si je t'importune, mais quand on a affaire à une bonne entêtée qui ne veut pas céder un pouce de terrain, il faut bien, quand l'occasion est raisonnable, lui montrer ses erreurs.

Je donnerais quelque chose pour que tu lises l'article du *Nouveau Monde*, en réponse au *Franco-Canadien*, qui avait voulu expliquer et commenter les articles de Laberge. L'article du *Franco-Canadien* a été soumis à Laberge et était en quelque sorte une espèce de réponse indirecte à mon dernier article.

Comme Laberge l'avait fait, le *Franco* tirait, mais un peu plus explicitement pour satisfaire mieux le clergé, une ligne de séparation entre le libéralisme d'Europe et celui du Canada.

Le Nouveau Monde lui tombe dessus à bras raccourcis, lui dit que quand on se dit libéral, il ne faut au moins pas avoir l'air d'en avoir honte, lui rappelle que le libéralisme mitigé, comme il le présente, n'est qu'une hypocrisie, et que s'il n'est pas libéral il ne doit pas se donner ce titre. « À quoi sert, ajoute-t-il, de jouer sur les mots ? On sait ce que libéralisme veut dire. Le libéralisme est un principe comme l'Inquisition en est un, et on est libéral ou on ne l'est pas. Si on est libéral, on est condamné, si on n'est pas libéral, on ne s'expose pas à cette condamnation en se qualifiant de ce que l'on n'est pas. »

Voilà comme le clergé remercie les modérés qui voudraient lui infiltrer un peu de raison.

Voilà le programme du clergé bien défini. Les gens de *L'Ordre* en sont furieux mais, comme d'habitude, ils recevront le coup de pied sans que leur figure en dise rien.

Laberge s'y soumettra-t-il aussi ? C'est probable, car les convictions fortes deviennent de plus en plus rares. Mais nous voilà rendus au point que le clergé défend d'être libéral au même degré qu'être nationaliste. Il faut être tory pour être dans le giron, et ces imbéciles ne s'aperçoivent pas qu'il est impossible à un homme de quelque valeur et qui tient à ne pas être tenu en laisse, d'avaler tout cela. Laberge proteste en son cœur contre

ces sottises et ces fautes, mais il lui manque l'énergie d'y faire face. Voilà la seule différence entre nous deux.

Mais franchement je ne m'attendais pas à ce que le clergé lui dirait si tôt son fait. Ils sont évidemment sortis, depuis un an, de leur prudence d'autrefois.

Mgr Laflèche m'écrit que ses instructions comportant la mise en cause de l'Institut comme corps, il faut qu'il en réfère à Rome pour avoir de nouvelles instructions; et moi, j'écris au cardinal Barnabo que sa propre lettre du 24 juillet 1866, à moi adressée, constate sa propre admission que l'Institut n'était pas en cause, mais seulement ses membres catholiques.

Comment des hommes comme eux ont pu commettre une aussi singulière bourde, inexcusable dans de pareilles affaires, voilà ce qu'il est difficile d'expliquer. Il faut que le cardinal Barnabo ait fait dresser les instructions par quelque tête vide de son département.

Tous bien. Ton ami bien dévoué.

L.A.D.



À Fanny Leman

Montréal, 31 juillet 1868

Ma chère Fanny,

Ayant à te transmettre une lettre de Caroline, j'ai cru que je pouvais tout aussi bien te donner quelques nouvelles. Tu ne mérites guère que je t'écrive, étant une des plus fines paresseuses à répondre que je connaisse, mais enfin à force de bons procédés on ramène quelquefois les coupables.

Tu n'as probablement pas vu les inqualifiables lettres de monseigneur et de M. Moreau. C'est tout ce qu'un immense orgueil froissé et l'arrogance cléricale peuvent produire de plus insultant. On y parle de mes mensonges et Sa Grandeur dit formellement que « mon caractère, pour la véracité, est parfaitement apprécié de tous les hommes honnêtes et honorables du pays. »

Puisque Sa Grandeur veut descendre à ce langage, elle en subira les conséquences, car je la poursuis de suite afin qu'Elle vienne en Cour, en personne, dire sur quoi elle se fonde pour me traiter publiquement de

menteur. Il lui sera difficile d'établir cela en Cour, sur des faits positifs et non inventés. Quant à moi, s'il me faut établir une réputation de véracité, je serai moins inquiet que lui pour prouver le contraire.

Quand j'ai eu lu ces lettres, je suis allé à Saint-Hyacinthe, afin d'aller moi-même à l'évêché. J'y suis allé cette fois en compagnie de deux témoins, car après ce que M. Moreau m'avait dit à moi seul, il était complètement honteux de signer une lettre comme celle publiée. Dans sa lettre, il réaffirmait l'exactitude de ses comptes. Je lui demandai s'il reconnaissait qu'un billet que je lui montrai avait été donné acompte de ma souscription. Il me dit qu'il n'en savait rien.

– Mais si vous en avez eu l'escompte à la banque, ne l'admettez-vous pas ?

– Je n'ai aucune connaissance de cette affaire.

– Mais si je vous apporte le certificat de la banque que c'est vous qui avez retiré cet argent, l'admettez-vous ?

– Je ne veux rien avoir à faire avec les billets.

– Ainsi donc, quoique ces billets, que j'ai en mains, prouvent que je vous ai payé quelque chose, si j'ai eu le tort de ne pas exiger de vous un reçu, et de ne pas prendre avec vous autant de précautions qu'avec les gens de réputation douteuse, il me faudra payer deux fois.

– J'espère que non, mais je ne puis admettre un billet.

– Mais avez-vous autre chose dans vos livres qui montre que je vous devais autre chose que ma souscription ?

– Je n'en sais rien.

– Mais vous m'avez dit que vous verriez M. Marchesseau à ce sujet.

– Il m'a dit qu'il ne se rappelait pas d'avoir jamais mis son nom sur vos billets.

– Tenez, Monsieur, en voilà quatre où est le nom de M. Marchesseau, et je viens d'en voir cinq entre les mains de M. Laframboise sur lesquels aussi se trouve son nom. Ainsi, même avec le certificat de la banque, vous n'admettez pas ce billet ?

– Non, Monsieur.

– Alors, Monsieur, il est très agréable de faire des dons au clergé pour se faire ensuite traiter comme débiteur de mauvaise foi !

Il ne dit mot. Ensuite, à propos de quelque chose que je dis, il m'observa :

– Ah! nous reconnaissons parfaitement ce que votre famille et vous-même avez fait pour l'évêché en dehors de vos souscriptions.

Je me levai en disant :

– La lettre de monseigneur et la vôtre, M. Moreau, ne le démontrent guère.

Et je partis. Voilà où nous en sommes avec ces honnêtes gens. Et, ces jours derniers, Laframboise a trouvé tout ce qu'il lui faut pour prouver que loin de n'avoir payé que \$200, comme le dit et le répète M. Moreau, il en a payé, comme moi, plus de \$1 300. Ainsi, il se trouve avoir intégralement payé la souscription de Mme Laframboise, que M. Moreau affirme n'avoir pas payé un sou! Ils marquaient encore moins pour Laframboise que pour moi! Voilà les régulateurs des consciences.

M. Moreau revient prétendre que nous n'avons payé en tout que \$1 680, et nous allons prouver que nous en avons payé plus de 4 000. Le tout était donné et le donataire lui-même vient publiquement nous traiter de menteurs après avoir si mal tenu ses livres qu'il n'a pas marqué la moitié de ce que nous avons payé.

Demain, les deux lettres de l'évêque et du secrétaire seront dans *Le Pays*, afin que l'on comprenne bien de quel genre est l'honnêteté de ces gens-là. Après cela je répondrai.

Quand tu reviendras, tu feras mieux d'arriver à la maison. Je me rendrai le 8 à Saint-Hyacinthe pour y donner ma seconde lecture. Les gens en veulent faire l'occasion d'une petite manifestation en notre faveur, et après cela je convoquerai une assemblée de la ville pour expliquer toute l'affaire des chiffres.

Voilà où nous en sommes par suite de l'esprit de modération et de charité de ces messieurs. Montre celle-ci à Mackay, qui ne sera pas fâché de voir ces nouvelles.

Ton ami.

L.A. Dessaulles



À Caroline Dessaulles

Sainte-Anne de la Pocatière
Samedi 15 août 1868

Ma chère Caroline,

Je suis arrivé ici hier au soir, ayant rencontré quelques amis sur la route. Je reste ici jusqu'à demain au soir, où j'irai à la Rivière-Ouelle, chez Letellier, de là probablement à Kamouraska, et remonterai à Québec où je passerai deux jours. Je serai sans faute à Saint-Hyacinthe samedi.

J'ai rencontré dans les chars M. David Têtu, curé de Saint-Roch, qui a autrefois demeuré à Saint-Hyacinthe où il a fait ses études. Il m'a parlé avec grande reconnaissance de ta grand-maman qui lui a rendu de petits services; et il m'a fortement invité d'aller chez lui, ce que je vais peut-être faire. C'est moi qui, croyant le reconnaître, est allé renouveler connaissance, et il en a paru très content. Il y avait trente ans qu'il n'était pas retourné à Saint-Hyacinthe.

En descendant à Québec, j'ai rencontré M. Millier, curé de Sorel, avec qui j'ai conversé jusqu'à l'arrivée du bateau à Sorel. C'est un homme sensé, raisonnable et éminemment sincère qui, sans compromettre en rien ses supérieurs, les juge avec calme et impartialité, et admet honnêtement ce qui lui semble répréhensible. Il déplore la lettre de l'évêque. C'est lui qui m'a le premier parlé de tout cela, car je ne l'eusse pas fait, et il le fait en homme de tact et en honnête homme.

Communique celle-ci à ta tante et à ton oncle, mais ne parlez pas de M. Millier, en cas que l'on ne répète mal ce que je dis.

Envoie celle-ci à ta maman par la poste de lundi.

Ton papa.

L.A. Dessaulles



À Zéphirine Thompson

Montréal, mardi 25 août 1868

Ma chère Zéphirine,

Je suis resté à Québec quatre jours et suis remonté à Saint-Hyacinthe samedi soir par le train de nuit. Arrivé à Saint-Hyacinthe à 6 h du matin.

Samedi, je suis allé à Montmorency avec Mme Barker et ses sœurs, les demoiselles Hook, qui remontaient de Cacouna. Mme Legendre est rétablie, tout à fait bien, et son bébé est extraordinairement bien, quoique petit et un peu maigre. Il ne pleure absolument jamais.

J'ai vu la Mère Sainte-Anne qui est bien. Je lui ai conté toutes les affaires de la famille et de l'évêque. L'idée d'attaquer indirectement ma mère et directement Mme Laframboise lui a paru une chose bien étrange. Elle attend Mme Thompson et Desanges avec impatience.

Jeudi dernier, je suis allé chez le Dr Douglas avec Mme et Mlle Bardy, et là au moins on ne m'a pas trouvé a pas aussi vieux que le prétendent certaines mauvaises langues au nombre desquelles il me faut bien te mettre. Il y avait là une Mme Ross, de Montréal, qui connaît Casimir (mais dont Casimir paraît ne pas se rappeler du tout). En entendant nommer M. Desaulles, elle a naturellement pensé à Casimir et est descendue, mais s'est trouvée tout interdite en se trouvant face à face avec un autre Dessaulles. Nous avons fait connaissance et le docteur nous a conduits dans ses jardins qui sont splendides. Il y avait aussi à la maison une Mme Cairns, aveugle, et sa fille, pourvue d'un nez qui fait exactement la paire avec celui du Dr Malhiot; et celui de Mme Ross pourrait avec assez de raison lui disputer cet avantage. Une fois dans les jardins, Mme Ross a demandé à Mme Bardy où je demeurais.

– À Montréal, a-t-elle dit.

– Mais je ne savais pas, dit Mme Ross, que M. Casimir Dessaulles eût un frère plus jeune que lui!

Mme Bardy, un peu surprise, répond :

– Mais je crois pourtant que celui-ci est l'aîné de la famille.

– Oh non, dit Mme Ross. Vous voyez bien qu'il n'a pas plus de trente ans!

Et Mlle Cairns ajoute :

– Mais vous voyez bien que s'il en a 25, c'est tout au plus.

Voyons, qu'as-tu à dire ? êtes-vous enfoncés, mes ennemis qui me trouvez vieux ? Tu peux juger si nous avons ri. Et puis la comédie a continué à la maison, le bonhomme Bardy soutenant que je ne pouvais avoir plus de 40 ans, et la bonne femme faisant écho. La fille a été plus fine et m'a dit :

- Moi, je vous donne 47, mais votre cœur en a 20.
- Cela veut donc dire que vous me trouvez bien fou.
- Oh non, puisque le cœur ne doit pas vieillir.

Voilà des compliments comme nos femmes se donnent bien garde de vous en faire.

Il y a eu une foule considérable à ma lecture qui s'est faite dans la nouvelle manufacture de Casimir et Barsalou. Il y avait au moins 900 dedans et 2 ou 300 dehors. Après la lecture, 150 ou 200 citoyens sont venus chez Casimir me souhaiter le bon soir et ont crié plusieurs hourras, qui ont dû faire un peu tinter les oreilles de Sa Grandeur. Ma dernière affaire leur a fait un mal dont ils ne se relèveront pas, à moins d'une excuse bien complète qu'ils ne sont guère disposés à donner. Ils vont toujours rectifier les chiffres, mais ils paraissent traîner en longueur exprès. Ils ont imaginé une théorie, pour expliquer un de mes billets, à laquelle Auguste et Cadoret se sont un peu laissés prendre, mais elle est absurde par leurs propres documents, et le certificat de la banque en fait pleine justice. Il faut qu'ils avouent.

M. Bélanger, de Saint-Ours, a vu Guillaume et lui a parlé au long de cette affaire.

– En vérité, lui a-t-il dit, je ne me comprends plus moi-même quand je vois des injustices comme celles que le collège et l'évêché ont fait à la famille Dessaulles. Rien ne m'a jamais été aussi pénible. Je me rappelle bien, moi, le temps où, quand nous n'avions pas le nécessaire au collège, on y suppléait du manoir; je me rappelle bien que quand nous étions malades, c'est seulement de là que nous venaient les douceurs que nous avions; je me rappelle bien avoir vu entrer les nappes et les draps de lit par grosses piles; et je me rappelle aussi qu'en 1823, le collège se fermait, si M. Dessaulles n'avait pas fait une forte avance de grains, d'argent et d'animaux à M. Girouard, qui était venu dire qu'il ne pouvait plus aller et qu'il fallait fermer. Je parais être le seul qui ait conservé le souvenir de ces choses. M. Raymond n'a pas pu pourtant oublier le tout, sans parler de ce qui s'est fait de lui.

Le pauvre vieux était excité et dit à Lamothe :

– Excusez-moi, mais comment voulez-vous qu'on ne se fâche pas un peu quand on voit ce qui se passe! On traite M. Dessaulles d'impie et d'athée; quelques-uns de nos jeunes prêtres l'ont dit ici, de ceux comme de raison qui n'ont pas la tête des plus lestées, mais je leur ai dit que M. Dessaulles comprenait tout simplement la religion avec plus d'intelligence qu'eux!

J'ai eu, en descendant à Québec, une longue conversation avec M. Millier qui m'a lui-même parlé de ma querelle, et nous avons conversé, pendant deux heures au moins, sur toute la question du clergé. C'est un honnête homme qui avoue franchement les torts ecclésiastiques. Nous nous sommes laissés grands amis.

Mgr de Montréal a dit, ces jours derniers :

– Voyez-vous si j'avais raison de m'opposer à la nomination du pauvre Mgr Larocque! Voilà un de ses coups! Il est si compromis qu'il n'en sortira jamais!

L'évêque de Saint-Hyacinthe a sorti une circulaire au clergé, dans laquelle il avertit les fidèles qu'ils ne doivent pas recevoir de journaux qui ne soient pas approuvés de leur curé. Il a causé, hier matin, un grand scandale par sa conduite envers Clovis Malo auquel il a dit que s'il gardait *Le Pays*, il n'aurait certainement pas l'absolution à l'heure de la mort. Malo lui a dit qu'il avait déjà eu l'absolution d'un jésuite, malgré cela, et qu'il l'aurait encore.

Les gens s'irritent de plus en plus.

Il y a quelques jours, pendant que Céline et Delphine causaient dans le tambour, ayant laissé la porte du hangar entrouverte, le canistre d'huile de 3 gallons et la petite vache ont été volés.

Céline a 32 livres de catalogue, mais elle ne les envoie pas parce que tu en as d'autres à faire faire. Elle va aller samedi à Saint-Eustache pour retirer de l'argent. Elle reviendra mardi.

Je pars demain pour Saint-Hyacinthe et reviendrai lundi. Il y a grand bal demain chez le Dr Malhiot.

Caroline est engraisée et toute ronde.

Salut.

L.A.D.



À Zéphirine Thompson

Mercredi, 2 septembre 1868

Ma chère Zéphirine,

Je suis revenu de Saint-Hyacinthe lundi soir et ai commencé ma besogne hier matin. Comme je n'ai que des affaires peu importantes, j'espère finir vendredi soir ou samedi matin. J'ai trouvé une forte besogne accumulée pour mes propres affaires, qui ont pris une superbe couleur depuis quinze jours, tout le stock de la compagnie étant pris à New York, et cela par des gens qui paieront. Il n'y a plus à craindre de ce côté.

Mme Laframboise est revenue à la ville hier, armes et bagages. Caroline et Louise sont restées chez leur oncle Casimir et reviendront probablement lundi avec Mme Guillaume Lamothe. Guillaume lui-même est parti pour New York et Halifax mercredi dernier.

J'ai trop à faire pour aller à Ottawa, la semaine prochaine, quoique ce voyage me serait certainement utile. Ainsi tu peux t'en revenir quand tu voudras; seulement fais-moi prévenir.

J'apprends que M. et Mme Thompson doivent descendre et ils seront les bienvenus. Caroline insiste un peu à ce que tu reviennes bientôt et, quant à moi, je ne serai pas fâché, ainsi fais pour le mieux. Si tu as besoin d'argent, dis-moi-le. Je ne me rappelle plus au juste ce que je t'ai donné.

M. Marchesseau²¹³ donne définitivement sa langue au chat pour expliquer mon billet du 30 juillet 1855, mais il a dit à Cadoret que peut-être m'a-t-il alors prêté de l'argent et qu'il ne l'aura marqué ni quand il l'a prêté ni quand il l'a reçu. Ceci est un peu trop ridicule pour être avalé, et je suis parfaitement sûr, après révision, que je n'ai jamais emprunté d'argent de l'évêché. Mes livres étaient balancés tous les mois; et si j'avais emprunté de l'argent d'eux et oublié de l'entrer, je n'aurais pu établir mes balances sans cette entrée. Mais je crois voir qu'ils se préparent à refuser de rectifier les chiffres après l'avoir promis. On dit toujours, et cela vient d'eux, que c'est pour me tirer d'embarras que M. Papineau et M. Cadoret sont

²¹³ Godefroy Marchesseau (1811-1881), fils de Christophe Marchesseau et de Marie-Anne Garand, prêtre en 1834, a été procureur au séminaire et à l'évêché de Saint-Hyacinthe, avant d'être curé à Sainte-Rosalie de 1858 à 1872. Il est frère de Clémence Marchesseau (Madsem) qui a épousé Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau, cousin de Louis-Antoine Dessaulles.

allés à l'évêché chez monseigneur, qui les a demandés, et on parle comme si c'était moi qui les eusse envoyés. Toujours est-il qu'après avoir dit à Cadoret qu'ils avaient retrouvé dans les livres ce que nous avions payé, il paraît maintenant que les livres ne donnent que ce qu'ils ont dit d'abord. Le fait est qu'ils ne parlent jamais que suivant les besoins de leur cause, démentant le lendemain ce qu'ils ont dit la veille. Un prêtre a dit à Jules Lamothé :

– Il est de toute improbabilité que monseigneur se rétracte.

Et je pense que c'est là ce qu'ils vont faire. Ils se sentent bien perdus dans Saint-Hyacinthe, mais ils comptent toujours sur l'influence du nom de l'évêque ailleurs. Voilà leur justice.

La question du départ de l'évêque va encore s'agiter pendant la retraite annuelle, commencée jeudi. Mais le clergé, dit-on, n'est plus disposé à accepter tout ce que veut bien lui dire l'évêque, et je ne vois pas trop où il peut décider d'aller, car à Sorel on lui est devenu hostile, et les autres évêques ne veulent pas entendre parler de translation du chef-lieu du diocèse à Saint-Jean.

Voilà où la sottise vanité conduit un homme. Il ne sait plus à quel saint se vouer.

Les filles sont bien. Céline est arrivée ce matin, ayant reçu ses trente piastres et contente de son voyage. Nous aurons du beurre salé de Saint-Hyacinthe lundi prochain : 25 lb.

Je t'embrasse bien.

L.A.D.



À Fanny Leman

Montréal, 13 octobre 1868

Ma chère Fanny,

Je t'envoie ta soie. Nous avons jugé la chose si importante qu'Emma s'est levée ce matin à 5 heures pour être bien sûre de pouvoir l'acheter à temps pour le départ de la malle. Je l'envoie immédiatement, de peur que tu ne répètes pas tout ce que dit Louisa de la manière dont je fais les

commissions. Si j'avais pu l'envoyer par la poste de ce matin, je l'aurais fait mais elle n'était pas encore achetée. Tu voudras bien ne pas oublier cela.

Nous sommes arrivés sans encombre et sans retard. J'ai trouvé la ville encore debout et, contrairement à l'habitude, il n'y a pas eu d'incendie cette nuit.

Je me suis mis ce matin à écrire un article sur la révolution d'Espagne, que je t'invite à lire pour voir si une bonne idée se fichera jamais dans ta tête mutine et ta cervelle rétive.

Je me suis relu pour voir si vraiment je me suis répété, comme tu le disais; et je trouve, après examen honnête et réfléchi, que ce que j'avais quelquefois dit au commencement, je l'ai cette fois-ci dit à la fin, et que ce que je disais au milieu, je le dis cette fois-ci au commencement. Il faut être réactionnaire, et surtout réactionnaire du sexe, à la langue affilée, pour appeler cela des répétitions. Vous ne respectez rien, vous autres femmes, ni la vérité, ni la conscience, ni la justice. Quant au sens commun, comme le bon Dieu n'a jamais prétendu vous en donner, comment le respecteriez-vous ? Aussi, l'une de vos plus constantes préoccupations semble-t-elle être de l'assommer de bonne foi trois fois par jour. Franchement, vous me rendez jaloux. Je voudrais être à votre place; car qu'y a-t-il de plus agréable que d'avoir le droit, de par sa nature, de bouleverser le sens commun à chaque parole que l'on dit et de n'en pas être responsable devant Dieu, ni devant les hommes ? Vous n'êtes jamais ainsi obligées d'être logiques, ni de tenir compte le lendemain de ce que vous avez pu dire la veille; vous ne parlez jamais que sous l'impression du moment; vous n'êtes pas tenues de juger les choses avec votre tête, puisqu'on ne l'a pas destinée à penser juste; voilà pourquoi vous défendez souvent le mal avec la même bravoure que le bien, vous savez les distinguer dans certaines choses, vous ne le savez pas mieux faire que des linottes dans certaines autres choses; ne tenant jamais compte des principes, vous ne regardez qu'à l'habit; vous êtes pétries de conscience sur certaines choses et, sur certaines autres où il faudrait en mettre un peu, vous n'en sauriez apporter un grain; le grand homme noir vous mène avec sa baguette et vos amis sages et sensés ne peuvent influencer sur vous avec les meilleures raisons; c'est quand il faut céder que vous êtes obstinées, et quand il faudrait être fermes, que vous reculez; ce n'est jamais que dans les choses indifférentes que vous vous montrez raisonnables, mais du moment que l'on tombe dans le sérieux, vous déraisonnez à irriter les nerfs les mieux organisés; quand vous avez

dit oui à l'un sur un sujet, vous dites non à l'autre précisément sur le même sujet et dans la même demi-heure; vous semblez contredire par instinct et déraisonner par beaucoup de besoin; en un mot, vous êtes le plus inintelligible et le plus indéchiffrable composé de bonté et de malice, de bon propos et d'irréflexion, de sincérité et d'étourderie, de faiblesse et d'obstination, de bonnes intentions et d'absence de sens commun, de réserve et de caquet qu'il soit possible au plus imaginatif de tous les hommes d'imaginer. Vous êtes une preuve de l'existence de Dieu par le fait seul qu'il a fallu un Dieu pour pétrir ensemble tant de choses incohérentes et en faire un tout apparemment acceptable, et quelquefois bien joli mais qui n'en vaut pas mieux. Ainsi soit-il.

Kierzkowski est en ville, attendant patiemment, regardant venir et ne voyant rien; et on dirait en vérité que les cardinaux n'y voient que du feu, puisqu'ils ne transmettent rien. Peut-être sont-ils en deuil de la reine d'Espagne!

Ton oncle, ou cousin, ou ami, selon que tu seras disposée, ce que l'on ne saurait guère prévoir un peu exactement.

L.A.D.

Mme Mackay est partie ce matin à 7 h. Tous bien. C'est pour Louisa que j'envoie cette variété de nouvelles en deux mots.



À Augustin-Médard Bourassa

Montréal, dimanche 28 mars 1869

Mon cher curé,

J'ai de bien pénibles choses à vous dire en vous faisant part de la mort de la pauvre Azélie après les terribles crises qu'elle a subies. Sa maladie ne date que de vendredi dernier, huit jours. Elle avait sans doute souvent des manies et de grandes dépressions morales, mais rien ne pouvait faire prévoir le terrible dénouement qui nous a tous atterrés. Il y a quelque temps elle, a dit à Mme Auguste Papineau qu'elle allait certainement devenir folle et qu'on devrait l'envoyer dans un asile; qu'elle voyait bien qu'elle

faisait souffrir tout le monde, surtout son père et son mari. D'autres fois, elle se disait fautive en tout sous le rapport de ses devoirs religieux et qu'elle voyait bien qu'elle ne ferait jamais son salut. C'est cette dernière idée qui a peu à peu pris le dessus dans son imagination et a produit de bien affreuses crises.

Il y a eu vendredi huit jours, elle demanda à son mari de la laisser aller à Saint-Hyacinthe, disant que cela la distrairait un peu. Il alla en parler à mon oncle [Louis-Joseph Papineau] qui partit avec elle ce jour-là même. Il y eut des retards tels qu'ils n'arrivèrent à Saint-Hyacinthe qu'à 8½ h du soir, partis à 2 h. Ces retards l'impacientaient beaucoup, mais comme Mme de St-Ours était à bord avec Mlle de St-Ours, elle conversa avec elles jusqu'à Saint-Hilaire, et se contint assez bien. Une fois partie de Saint-Hilaire, elle vit des chars renversés et cela lui causa une grande excitation; elle insistait à laisser le train pour prendre une voiture. Mon oncle eut beaucoup de peine à la contenir. Arrivée chez mon frère [Casimir Dessaulles], elle conversa bien jusqu'à ce qu'elle fût dans sa chambre. Fanny lui offrit de coucher avec elle, mais elle ne voulait pas se coucher et força Fanny de lire haut une grande partie de la nuit. Vers 4 h du matin, il lui vint une crise et elle voulait battre Fanny. Puis elle la menaça de se jeter par la fenêtre. Fanny alors courut éveiller Casimir qui alla avertir mon oncle. Depuis lors sa raison n'est pas revenue.

Une fois au dépôt, elle insista absolument à ce que Louisa [épouse d'Augustin-Cyrille Papineau], qui n'était allée que la conduire, l'accompagnât à Montréal. Il fallut bien s'y décider et Auguste [Augustin-Cyrille] s'embarqua aussi. Il n'était d'ailleurs pas possible de laisser mon oncle partir seul avec elle. Elle fut très agitée dans le trajet, et une fois elle demanda qu'on la laissât marcher un peu pour se délasser. Après deux ou trois tours, elle se précipita sur la porte pour se jeter à bas du char. Auguste, qui la surveillait attentivement la suivit et arriva juste à temps pour l'empêcher de tomber. Son effort fut si violent qu'il faillit perdre lui-même l'équilibre et tomber avec elle. Ils arrivèrent à Montréal sans autre encombre dimanche dernier vers midi.

Elle parut tranquille le reste de la journée et on ne songea malheureusement pas à laisser personne, le soir, avec le pauvre Bourassa. Mais, un peu après dix heures, elle fut prise d'une terrible crise furieuse et son pauvre mari dut passer toute la nuit à la tenir pour l'empêcher de se briser la tête aux meubles et de se mordre les bras et les mains. Il ne pouvait

absolument pas la laisser deux secondes et tout le monde dormait à l'étage supérieur. Elle faisait de si grands efforts qu'il lui fallut s'asseoir sur ses deux jambes et lui tenir les bras étendus, ce qui lui ôtait sa force. On le trouva là à 7 h du matin, épuisé et gelé, la maison s'étant refroidie et personne pour faire du feu. Depuis il a fallu constamment la tenir à deux hommes et elle a à peine eu deux ou trois courts instants de lucidité où elle put reconnaître quelqu'un. Revenu de Washington jeudi à midi, je suis allé chez Bourassa vers trois heures. La figure de la pauvre malade était encore la même, et sa voix aussi, quoiqu'elle eût eu de grandes crises pendant lesquelles elle criait et hurlait. Quelquefois elle criait sur une seule note pendant une heure sans interruption. D'autres fois, elle retenait sa respiration jusqu'à ce que le sang lui sortît des yeux.

Je la revis vendredi, mais elle était devenue méconnaissable; le regard était fixe et furieux, l'œil extraordinairement vif; et elle se mangeait la langue et les lèvres d'une manière affreuse. Ses lèvres étaient gonflées de plus d'un pouce et toutes en sang. C'était navrant. Mais je vis bien que la force vitale diminuait à vue d'œil; et la voyant dans un pareil état, avec une intelligence évidemment éteinte pour jamais, je souhaitais de tout mon cœur que la mort vînt le plus tôt possible. Elle eut encore une grande crise le soir, disait brûler en enfer, et ses cris étaient affreux. Hier, samedi, elle n'a eu qu'une crise, et vers dix heures, a reconnu Mme Leman [Honorine Papineau] et Amédée. Elle a toujours paru reconnaître son mari même dans ses crises.

D'hier à midi au soir, elle s'est graduellement affaïssée, a reçu l'extrême onction à 3½ [h], n'a plus articulé un mot ensuite, et vers dix heures l'agonie a commencé pour se terminer à 11¼ [h]. Elle s'est éteinte sans le moindre effort, doucement et paisiblement. Mme Dessaulles, Mme Leman, Mme Lévesque, deux sœurs de la Providence, Bourassa, Amédée et moi étions autour de son lit.

Mon pauvre oncle est terriblement affecté, et le pauvre Bourassa rendu autant de fatigue que de chagrin.

Les funérailles auront lieu mercredi et il nous paraît impossible que vous puissiez venir à temps, d'autant plus que l'absence doit être impossible la semaine de Pâques. Mon oncle Toussaint, qui est rendu à la Pointe-aux-Trembles, officiera. Le corps sera probablement déposé à la chapelle de la Providence jusqu'au départ de la famille pour Montebello, où ils l'emporteront avec eux.

Comme j'écris à toute la famille, je ne le fais qu'à vous à la Petite-Nation. Veuillez faire part du malheur aux autres. J'ai donné les détails pour vous, dites-en ce que vous jugerez à propos.

Votre ami.

L.A. Dessaulles



À Louis-Joseph Papineau

Montréal, 3 septembre 1869

L'évêque de Montréal, avec ses £12 000 Sterling, a obtenu un véritable succès en cour de Rome.

Il a fait mettre mon pamphlet à l'index, ce qui, comme de raison, ne signifie quelque chose que pour les ignorants et a fait condamner les doctrines de l'Institut canadien qui n'a pas de doctrine, puisqu'il n'est pas un corps enseignant. Et on le déclare un corps dangereux tant qu'il conservera ses doctrines qui ne sont pas siennes comme corps, mais seulement celles de ses membres individuellement. Après avoir donné une délégation de pouvoir à l'évêque Laflèche, pour régler les difficultés avec l'évêque de Montréal, on retire cette délégation de pouvoir sans aucun motif, et on déclare sans l'avoir entendu que l'Institut a tort. La délégation même était l'admission que l'on devait nous entendre, puis on décide de ne pas le faire.

On m'a reproché un peu l'appel à Rome. Je suis content maintenant de l'avoir fait.

Nous allons décider s'ici à quelques jours ce que nous allons faire et en viendrons plus que probablement à la décision de passer purement et simplement à l'ordre du jour en disant qu'un jugement *ex parte* n'étant pas un jugement régulier, il n'y a pas autrement à s'en occuper.

Il est avéré que monseigneur de Montréal n'a obtenu la division de la ville en paroisses que sur son affirmation formelle que l'autorité civile n'a rien à y voir, mais maintenant que l'on voit à Rome que l'autorité civile a le droit de donner les registres et en est dépositaire, et qu'il faut l'érection civile pour obtenir des registres, on se trouve dans une impasse dont on

ne sait comment sortir. On a tancé vertement l'évêque et je suis convaincu qu'on ne lui a accordé la condamnation de l'Institut que comme fiche de consolation pour les déboires qu'il a dû subir, croyant, sur ses assurances, que cela ne pouvait tirer à conséquence.

Il avait aussi affirmé pour démontrer l'impossibilité pour le séminaire de desservir la ville de Montréal, qu'elle contenait au moins 150 000 catholiques ayant ainsi presque doublé le chiffre. Elle en contient 87 000.

Je disais, ces jours derniers, à un prêtre de Saint-Sulpice, qu'il n'était pas étonnant que monseigneur se permît des *errata* à notre endroit, puisqu'il en avait fait de si graves contre eux, et je lui citai les deux ci-dessus.

– Comment! dit-il, vous savez cela ?

– Oui, et j'en sais un autre encore.

– Lequel ?

– N'a-t-il pas dit que vous aviez corrompu un évêque du pays par un don pécuniaire ?

– Quoi! vous savez cela aussi. Mais qui donc a pu vous dire... ?

– Ah, cela est mon secret; mais les faits sont-ils vrais, oui ou non ?

– Ah, mon Dieu oui, ils sont vrais.

Cet évêque soi-disant corrompu est Mgr Taché, auquel le séminaire a offert dernièrement une souscription de 100 louis pour la construction d'un couvent. Il est allé lui-même demander des explications à l'évêché, où M. Paré lui a affirmé en pleurant (c'est Mgr Taché lui-même qui l'a raconté au prêtre qui m'en parlait) que jamais il n'avait écrit une telle chose.

En effet, elle a été affirmée dans un mémoire imprimé à Lyon, par M. Desautels, curé de Varennes, et dont une dizaine de copies, paraît-il, ont été dévotement soustraites à l'imprimerie. Une de ces copies a trouvé le chemin du séminaire de Saint-Sulpice.

Je suis décidé à montrer ce que c'est que l'Index. Je ferai moi-même l'historique de nos difficultés.



À Fanny Leman

Montréal, lundi 15 novembre 1869

Ma chère Fanny,

Je reçois avec le plus vif plaisir la bonne nouvelle de ce matin, surtout quand il s'agit d'une fille²¹⁴ qui vaudra probablement sa mère et non d'un méchant garçon qui ne la vaudrait probablement jamais.

Je vais porter la bonne nouvelle à la maison dans quelques minutes, et tu sais combien elle sera la bienvenue.

Quoique rien ne soit plus prévu dans la nature que ces crises toujours si douloureuses de la vie des femmes, elles inquiètent toujours plus ou moins ceux qui ont toutes raisons de les aimer, et quand tout a été heureux, on se sent toujours soulagé d'un certain poids.

Zéphirine était un peu inquiète, ces jours derniers, et j'ai fait le prophète, chose qui blesse énormément ma modestie, et je lui ai dit que j'étais sûr que tu ne serais pas trop malade et qu'à tout prendre ta maladie serait heureuse. Je lui ai fait ainsi le bien de la tranquilliser et j'ai été réellement prophète! Et dire que pas un prêtre ne veut me concilier ce don! N'est-ce pas qu'ils sont bien injustes ?

Maintenant, sois sage et obéissante, si tu le peux; pas d'imprudence; fais la paresseuse tant que tu pourras et fais-toi servir, car c'est ton droit indéniable après une pareille corvée; et surtout tâche que ta fille te ressemble. Tu es trop bonne femme, et trop bonne fille, et trop bonne belle-sœur, nièce et cousine, pour que la cocotte n'en suce pas quelque chose.

Ton beau-frère bien dévoué.

L.A. Dessaulles



²¹⁴ Mariée depuis le 14 janvier 1869, avec Georges-Casimir Dessaulles, frère de LAD, Fanny a donné naissance, la veille, 14 novembre 1869, à son premier enfant, une fille, qui sera appelée Rosalie.

À Fanny Leman

Montréal, dimanche [juin 1870]²¹⁵

Ma chère Fanny,

Je viens justement de m'apercevoir que je t'ai abominablement manqué de parole au sujet des portraits de Mme Papineau et d'Amédée. Je n'ai jamais le temps de penser à rien. Je les avais pourtant placés de manière à les voir en ouvrant un tiroir, et puis les femmes sont venues fourrer là leurs mignonnes pattes et ont caché les portraits en mettant dessous ce que j'avais mis dessus et, ne voyant plus les portraits, je n'y ai plus pensé. Tout à l'heure, en cherchant une enveloppe pour envoyer à Rome, à Mgr Nina²¹⁶, le jugement de Mondelet avec quelques réflexions appropriées, j'ai retourné les malheureux portraits qui, sans l'affaire Guibord, fussent encore restés longtemps la figure tournée au fond du tiroir. C'est la faute des femmes, et tu peux remercier le pauvre Guibord d'être mort pour faire rendre un jugement à Mondelet, pour me faire écrire à Rome, et pour me faire chercher une enveloppe convenable aux gros bonnets de l'Église.

Malheureusement, Amédée ne m'a laissé qu'un portrait d'Ella, quoiqu'il m'ait dit qu'il y en avait un pour nous et un pour toi.

Le procès a été remis au 22 juin par Berthelot, quoique la Cour eût pris l'engagement de ne pas différer l'audition en révision. Je pense que, dévot de première eau comme il l'est, maître Berthelot veut voir s'il n'y aurait pas de paille dans la procédure afin de mettre l'affaire de côté, sur un point de pratique. Il sait bien qu'il ne pourrait le faire au mérite, et qu'il ne pourrait décemment motiver un jugement pour renverser celui de Mondelet. Mais comme il est courroucé contre l'Institut, il va essayer de fendre les cheveux en quatre à la Raymond.

Madame je ne sais plus qui (Émilie Daigle) reçoit ses visites aujourd'hui. J'attendrai que la foule passe pour aller porter mes hommages.

On parle du prochain mariage du jeune Picault avec la jolie Mlle Panet, qui est plus grande que lui.

²¹⁵ « Juin 1870 » est d'une autre main.

²¹⁶ Lorenzo Nina (1812-1885), évêque et secrétaire d'État du pape, sera cardinal en 1877. LAD écrit à Mgr Nina le 30 mai 1870. Yvan Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles*, Fides, 1994, p. 330.

Voilà ma provision de nouvelles épuisée. Pourtant je puis te dire, quoique ce soit un peu ancien, que Léonore Globensky est allée demeurer à Québec avec son père.

Nous avons eu grande soirée, précédée de grand dîner, chez Laframboise, mercredi soir. Le juge en chef y était, avec les juges Caron et Drummond, ce dernier roucoulant un peu trop, après dîner, auprès des fillettes; mais il avait fortement humé de la poésie. Il y avait de plus Joseph Loranget, remplaçant le juge qui était reparti, Laflamme, le consul espagnol qui, en effet, me ressemble, mais en beau; Onésime, Austin, Judah et Dorion. Dans le salon étaient la dame du consul espagnol (figure en lame de couteau, chignon en pic de montagne, et polissons énormes, tu sais où), Mme Lamothe, Phrose et Lucie Doucet qui ont admirablement chanté ensemble, Rosalie, Caro et Caroline. Je n'oublie que Guillaume puis les gens de la maison.

Mme de Tonnancour est encore ici, car il y a tous les jours des malades chez les siens. Elle ne retournera que de mardi en huit, et nous avons, ce matin, fait le projet d'aller à la messe à l'évêché dimanche prochain, Pentecôte. Le bredas est fini, Zéphirine engraisse, Caroline aussi; elles ont fait dire à Mme et M. Thompson de ne venir qu'après leur voyage à Ottawa; et nous t'attendons si tu es assez brave.

On est bien au haut de la côte.

Nous t'embrassons bien tous, ainsi que la belle bébé.

Ton ami, cousin, oncle et beau-frère – je te laisse le choix.

L.A.D.



À Louis-Joseph Papineau

Montréal, dimanche 7 août 1870

Mon cher oncle,

Vous avez dû être autant surpris qu'affecté de la mort si prompt de notre estimable ami, M. Kierzkowski²¹⁷, qui a succombé à la même

²¹⁷ Alexandre-Édouard Kierzkowski (1816-1870), né en Pologne, ingénieur civil à Paris en 1838, établi à Saint-Marc-sur-Richelieu, où il épousa Louise-Aurélie Debartzch, fille du

maladie à laquelle un homme aussi usé et brûlé que M. John A. Macdonald a résisté. Voilà précisément ce qui nous empêchait de croire que le danger fût aussi prochain qu'on nous l'avait dit d'abord, et j'ai quant à moi le regret profond de m'être refusé à croire au danger immédiat et de retarder en conséquence une visite à Saint-Ours. Deux jours après, nous recevions la nouvelle de son agonie, et je n'ai pas eu la consolation d'aller lui serrer la main.

Il avait sans doute été pris violemment, jeudi dernier huit jours, car il était tombé sans connaissance, mais les nouvelles du lendemain étaient très rassurantes. Il y avait eu de nouveau danger le dimanche, mais mieux sensible le lundi, et nous nous disions toujours qu'un homme aussi bien constitué et qui n'avait jamais donné dans un excès d'aucun genre, devait plutôt dompter la maladie qu'en être si rapidement victime, d'autant plus qu'il est très rare qu'un calcul biliaire soit aussi dangereux que celui-ci l'a été.

Les regrets sont, comme de raison, universels et personne n'en était plus digne. Peu d'hommes sont aussi essentiellement bien nés et bien élevés qu'il l'était.

Nous partons en grand nombre demain, par le premier train, pour assister à ses funérailles à Saint-Charles.

Ma femme et ma fille sont bien. Celle-ci est allée, avec plusieurs jeunes amies, Louise Laframboise, Marguerite Lamothe, deux demoiselles Lamothe, de Saint-Hyacinthe, et plusieurs autres encore, passer huit jours à Coteau-du-Lac, chez madame de Beaujeu²¹⁸. Elle m'écrit qu'elles se sont admirablement amusées. Elles reviennent mardi et Louise et Caroline partiront cette semaine avec leur maman pour Ottawa. Malheureusement leur temps est excessivement limité, et elles doivent être de retour à Saint-Hyacinthe le 22, je crois. Cela les force, bien à regret, de se rendre

seigneur et, en secondes noces, Caroline-Virginie de St-Ours. Conseiller législatif, député rouge de Verchères; député libéral aux Communes en 1867, pour le comté de Saint-Hyacinthe. *DPQ*. « Belle intelligence, grand et noble cœur, esprit à vues larges, caractère singulièrement sympathique... », lit-on dans *Le Pays*, 12 août 1870, p. 2. Aux funérailles, Dessaulles était un des porteurs du poêle.

²¹⁸ Georges-René Saveuse de Beaujeu (1810-1865), qui avait épousé (1832) Catherine-Adèle/Adélaïde Aubert de Gaspé, fille de Philippe Aubert de Gaspé et de Suzanne Allison, avait acquis en 1832 la somptueuse résidence de John Simpson construite en 1830 à Coteau-du-Lac; ce fut la résidence du seigneur de Soulanges. Dame Adélaïde Aubert vécut jusqu'en 1895.

directement chez Mme Coursolles, où j'irai les chercher pour leur faire sauter les rapides au retour. Sans cette excursion au Coteau-du-Lac, elles seraient parties le 3 ou le 4, et auraient pu aller se donner quelques jours de votre hospitalité si pleine d'affection et d'attentions de toutes sortes. Mais Mme Coursolles, qui les attend depuis un mois, s'impatiente et se fâche un peu et se plaint qu'elles ne seront que sept ou [huit] jours chez elle, ce qu'elle déclare être d'un déraisonnable achevé. Elles ont donc eu le chagrin d'être obligées de décider que pour cette année elles auraient à s'imposer la privation de la Petite-Nation, ce qui désappointera aussi un peu les bonnes tantes et cousines de là-bas, mais il n'y a réellement guère moyen pour elles d'arrêter en montant.

Je conseille seulement à Zéphirine, une fois à Ottawa et débarrassée des jeunes filles, d'aller, avec deux ou trois de la famille, vous faire une petite visite, ce qui pourrait avoir lieu après le 20, et ce qui leur serait facile. J'insisterai pour que cela se fasse.

J'ai eu le chagrin de me trouver dans l'impossibilité réelle d'aller assister aux funérailles de ma bonne vieille tante²¹⁹, la meilleure amie de ma bonne mère; mais je ne pouvais absolument pas laisser. Encore une belle âme de moins et qui nous aimait bien tous.

Nos meilleures amitiés à la bonne Ézilda, Bourassa, tous les enfants et bons parents. Et croyez-moi bien votre neveu dévoué.

L.A. Dessaulles



À Zéphirine Thompson

Montebello, mardi [26 septembre 1871]

Ma chère Zéphirine,

Les funérailles n'auront lieu que jeudi, mais je partirai sans faute ce jour-là. Il n'y aura pas de cérémonie religieuse. Mon oncle a eu un long entretien avec le curé et lui a dit qu'il ne lui demandait pas ses services

²¹⁹ Angelle Cornud (1785-1870), veuve de Denis-Benjamin Papineau, est décédée à Papi-neauville le 26 juillet 1870. Tante de LAD.

comme prêtre catholique, vu qu'il n'admettait pas la révélation, tout en croyant fermement à l'existence de Dieu et à tous les principes de justice et de morale qui doivent gouverner les hommes. Le curé a été très convenable, et, après un peu de discussion, mon oncle lui a dit qu'il espérait qu'on ne ferait pas de difficulté de faire l'inhumation civile dans la chapelle. Le curé lui a dit que lui ne pouvait dire ni oui ni non, vu qu'il était forcé, en pareil cas, d'en référer purement et simplement à l'évêque; qu'il croyait seulement devoir le prévenir qu'il était possible qu'il y eût quelque difficulté, vu que la chapelle était bénie.

Mon oncle lui dit :

– Mon cher M. le curé, je ne suis pas homme à vous demander d'agir contre votre devoir, mais je vous prie de réfléchir et de représenter à l'évêque, de ma part, qu'ayant toujours consenti avec plaisir, et par respect pour les convictions d'autrui, à demander les cérémonies religieuses pour les membres de ma famille qui en éprouvaient de la consolation et les croyaient essentielles, il serait injuste de me refuser de reposer au milieu des miens, dans la dernière retraite que j'ai préparée pour nous tous, parce que mes convictions sincères diffèrent des leurs. J'ai respecté leurs opinions, vous devez respecter les miennes. Je désire être enterré chez moi, et dites à monseigneur que je proteste contre l'idée de m'exclure, ou de tourmenter ma famille plus tard, parce que mon corps reposerait dans cette chapelle.

Le curé est immédiatement parti pour Ottawa, et l'évêque a eu le bon esprit de ne faire aucun scandale. Ainsi, tout est arrangé.

Je suis pris depuis hier d'un rhume de cerveau qui pourtant ne paraît pas devoir être très violent.

Je vous aime bien.

L.A.D.

Mon oncle est mort dans toute la force et la lucidité de son esprit. Il suivait sa maladie et en indiquait la marche. On ne saurait mourir avec un calme plus complet et une plus parfaite tranquillité d'âme. Il a laissé des avis pour tout le monde et des recommandations qui montrent la parfaite droiture de son cœur.



À Philippe-Napoléon Pacaud

Montréal, 29 septembre 1871

Mon cher monsieur,

J'arrive hier au soir de Montebello, et trouve votre bonne lettre du 26. Vous étiez fait pour comprendre ce que ce grand caractère avait de droits à la reconnaissance publique. Jamais il n'y a eu chez lui l'ombre d'une idée dictée par l'intérêt, et le dévouement du devoir a été le seul mobile de toute sa vie. Jamais patriotisme n'a été plus pur que le sien et plus dégagé de toute pensée d'égoïsme ou d'ambition personnelle. Jamais il n'a exprimé un mot qui ne fût pas dans son cœur, et il avait horreur de tout ce qui n'était pas complètement franc et sincère. Or voilà pourquoi il n'a pas voulu, en mourant, faire de professions auxquelles il ne croyait pas.

Le curé de l'endroit, frère de son gendre, s'est conduit en digne prêtre et en homme sensé: il est allé lui offrir ses services, et mon oncle lui a dit qu'il le voyait toujours avec plaisir, comme ami de la famille et comme son ami personnel, mais qu'il ne pouvait sans mentir à Dieu et aux hommes le recevoir comme prêtre, qu'il ne croyait pas à la révélation, qu'après cinquante ans d'étude et de méditations sérieuses sur ces matières, il en était venu à la conclusion que toutes les religions avaient une somme de bien et de très belles choses à côté d'une certaine somme de faux et de superstitions; que toutes prétendaient à la vérité exclusive et qu'aucune ne la possédait plus que les autres; qu'ainsi tout en croyant aussi invinciblement que personne à l'existence de Dieu et aux devoirs moraux des hommes, il n'admettait pas les cultes que les hommes avaient chargés de tant de superstitions que sa conscience le forçait de désavouer; qu'il voyait venir la mort avec un calme absolu, persuadé que Dieu ne le punirait pas pour n'avoir pas cru à des dogmes qu'en son âme et conscience il croyait injurieux à sa bonté et à sa justice.

Le curé lui observa très amicalement que son exemple pourrait avoir de bien funestes conséquences dans le pays et qu'un mot de lui, quand ce ne serait pas une profession de foi explicite, pourrait aussi avoir un grand effet pour le bien.

— Voudriez-vous donc, mon cher curé, que j'arrive devant Dieu avec un mensonge à la bouche, et avec une hypocrisie devant les hommes ? Voulez-vous qu'en mourant je perde ma propre estime, en protestant de

sentiments que je n'ai pas dans le cœur ? Je n'ai jamais, pendant ma vie, déguisé ma pensée, et voudriez-vous que je la déguise au moment de paraître devant Dieu ? C'est dans ce moment-ci, plus que jamais, mon cher curé, que je ne saurais mentir à Dieu et aux hommes. Si je me trompe, c'est de bonne foi, et je compte sur la miséricorde de mon créateur.

Le curé lui observa que cette détermination pouvait peut-être faire surgir une difficulté quant à son inhumation dans sa chapelle mortuaire, à côté de ses parents décédés, et qu'il aurait nécessairement, lui curé, à en référer à l'évêque (d'Ottawa). Mon oncle lui dit qu'il ne pouvait y avoir de difficulté quant à l'entrée de sa dépouille mortelle dans une chapelle qui était sa propriété, mais qu'on pourrait sans doute plus tard affliger les siens en leur refusant les cérémonies religieuses dans un lieu qu'on prétendrait être profané.

— Mais, ajouta-t-il, je ne puis croire, quand j'ai toujours respecté les désirs de ma famille et leur ai procuré toujours avec empressement les consolations religieuses, et les cérémonies qu'ils désiraient avoir; quand j'ai toujours contribué aux frais du culte, aux constructions d'églises et de couvents, pour lesquels je vous ai vu si zélé, je ne puis croire que l'on puisse seulement songer à m'exclure de la dernière demeure que j'ai préparée pour moi et les miens. Je désire reposer en paix au milieu de tous ceux qui m'ont été chers, et s'il pouvait y avoir une objection à un vœu si légitime, j'aurais à voir à faire respecter mes droits. Mais je ne suppose pas que l'on puisse porter à mon égard le manque de charité aussi loin que cela; et je pense que l'évêque d'Ottawa, qui m'a toujours montré tant de considération et d'estime, ne fera pas comme ce vieux fanatique d'évêque de Montréal et ne songera pas à m'exclure de chez moi.

Le curé est allé ensuite à Ottawa et a reçu instruction de l'évêque de ne rien faire qui pût soulever des discussions désagréables. Il s'en est revenu content, a assisté aux funérailles en soutane seulement, a dressé dans la chapelle l'acte mortuaire qui a été signé par les parents et amis, et tout a bien été. Amédée Papineau lui a écrit une lettre pour l'en remercier.

Je vous donne tous ces détails pour que vous sachiez les choses au juste, car naturellement elles seront rapportées de bien des manières, et la plus petite erreur de récit s'allonge vite en une multitude d'ajoutés absurdes.

Veuillez me croire bien sincèrement votre ami.

L.A. Dessaulles

À Victor Rousselot²²⁰Rev^d M. V. Rousselot, ptre, curé

Montréal, 12 octobre 1871

Monsieur,

Un sermon d'une inqualifiable inconvenance a été prononcé dimanche dernier à la paroisse par M. Giband, Il y a longtemps que nous savons que quand il y a un acte de dénigrement personnel à commettre du haut de la chaire, c'est ce prêtre qui s'en charge. Cette fois, comme toujours, il a montré combien il est étranger à toute notion de bienséance comme de délicatesse dans les sentiments. S'il eût été possible à un homme bien élevé de se mettre en contact avec lui, j'aurais pu songer à m'adresser à lui directement; mais avec la réputation qu'il a su se faire même parmi ceux qui n'osent jamais dire la vérité au clergé, qu'ils ont le tort grave de toujours confondre avec la religion, je ne pouvais guère me commettre avec ce personnage. Vous ne trouverez donc pas étrange, j'espère, que je m'adresse à vous qui, comme curé, êtes moralement et même légalement responsable de ce qui se dit dans l'église dont la direction vous a été confiée.

Si vraiment l'on croit, au séminaire, qu'un sermon comme celui de dimanche dernier fait du bien au clergé et aux principes qu'il représente, permettez-moi de vous dire que cela me paraît être une bien grande erreur. Ce sermon a affligé les gens d'une piété sincère qui savent qu'à Dieu seul appartient le droit de juger les morts, et qui n'ont pu y voir qu'une brutale violation des plus simples lois de la charité évangélique; et il a aussi irrité sans mesure les nombreux amis et admirateurs du plus grand homme que le Canada ait produit. L'écart est si grave, si évident, qu'un

²²⁰ Benjamin-Victor Rousselot (1823-1889), sulpicien, curé à Notre-Dame de Montréal de 1866 à 1882. Le manuscrit de cette lettre se trouve dans le fonds Dessaulles : BAnQ-VM, P102, Mic. 1787. On transcrit ici une copie de la main d'Amédée Papineau, qui ajoute en titre : « Lettre de Dessaulles au curé Rousselot à propos d'un sermon d'un M. Giband sur la mort de Louis-Joseph Papineau. »

prêtre de cette ville en a témoigné en ma présence un regret profond et n'a pas craint de dire qu'un prêtre devait être le dernier homme à attaquer ainsi la mémoire d'autrui ou à insinuer du haut de la chaire (comme M. Giband l'a fait) la probabilité de la damnation d'un homme.

Quand un prêtre parle ainsi, vous trouverez assez naturel, je pense, que des laïcs trouvent l'acte qui motive cette lettre aussi odieux qu'inepte; et que l'un d'entre eux qui connaît mieux que personne l'irréprochabilité personnelle de l'homme illustre que nous avons perdu, se permette de la rappeler à celui qui est un peu tenu de veiller à ce que la décence publique soit respectée dans les sermons de ses subordonnés dans le ministère.

Je sais que l'on peut prétexter du devoir, de mission du prêtre, de zèle pour le salut des âmes et autres grands mots qui ébahissent la foule. Mais franchement, le devoir consiste-t-il à flétrir autant qu'on le peut une mémoire illustre et respectée ? La mission du prêtre consiste-t-elle à contrister la famille et les amis du défunt par d'indécentes allusions à son malheur éternel ? Le zèle bien entendu pour le salut des âmes consiste-t-il à les informer qu'une des plus belles intelligences et l'un des meilleurs cœurs qui aient honoré l'humanité n'ont pas vu la vérité absolue là où l'aperçoivent tant de gens qui n'ont réellement fait aucune étude de ces questions ? Car enfin, un homme réfléchi devait au moins un peu songer à tout cela.

Est-ce bien en insultant ainsi publiquement un nom cher et respecté à tant de titres que l'on produira un bon effet sur les parents et amis d'un homme qui, par ses grandes et nobles qualités et l'irréprochabilité exceptionnelle de son caractère et de sa conduite, s'est mérité le dévouement sans réserve de tous ceux qui l'ont connu ? Quelle espèce d'esprit est donc celui qui n'a pas senti l'odieux, l'indécence sans palliation d'un pareil procédé envers cet homme si droit et si bon que Dieu vient d'appeler à lui ? Qui donc ici-bas a le droit de le juger, surtout quand avec cette sincérité absolue qui a toujours caractérisé chacun de ses actes, il a si formellement dit, avant de mourir, qu'il ne voulait pas faire une hypocrisie devant les hommes et un mensonge devant Dieu, en professant des opinions qu'il n'avait pas dans le cœur ? Est-ce que la sincérité d'intention d'un homme de si haute intelligence et de tant de droiture naturelle, et qui a pendant cinquante années de sa vie, étudié et médité ces sujets, ne saurait valoir devant Dieu la foi aveugle de l'homme qui n'est pas capable de s'en rendre compte ?

Je sais bien que saint Augustin a prétendu que les vertus mêmes des païens étaient des vices, mais jamais la saine et droite raison n'admettra cette injuste maxime. Le bien est le bien partout, et la justice de Dieu ne saurait le changer en mal.

Est-ce que le clergé va maintenant se mettre à décréter publiquement de damnation ceux par exemple que la sévérité inintelligente d'un évêque ou d'un prêtre, et l'inconcevable arrogance de formes avec laquelle on traite aujourd'hui les gens, auront repoussés et révoltés ? Est-ce que ceux qui souffrent aujourd'hui de votre intolérance et de vos injustices systématiques (je parle en général et ceci ne s'adresse pas personnellement à vous), vont être dénigrés après leur mort, en présence de leurs parents et de leurs amis, et déconsidérés devant l'opinion autant qu'il sera en vous de le faire ? Ah ! si vous en êtes rendus là, il faudra bien que ceux que vous maltraitez de leur vivant songent à se protéger encore après leur mort et laissent des instructions à ce sujet. Si vous ne voulez pas respecter une tombe fermée, il faut bien voir s'il n'existe pas quelque moyen de vous y forcer. Vous ne pouvez plus déterrer les cadavres, comme vous l'avez fait pendant des siècles, pour les jeter à la voirie pour crime d'opinions, et vous allez vous mettre à tirer vos belles réputations du tombeau pour les peindre en noir, à votre manière, devant le public ! Allons donc ! Pensez-vous aller loin avec ce système ? Pensez-vous que les familles et les amis vont vous permettre, sans mot dire, de dénigrer ainsi le caractère des hommes les plus irréprochables dans la vie privée, et qui ont été en tout, comme M. Papineau, des modèles de pureté de conduite et de bonté envers tous ceux avec qui ils étaient en relation ? Mon cher monsieur, il faut une fin à ce système, car vous n'avez ni moralement ni légalement le droit de noircir ainsi les morts en public et d'exercer vos vengeances religieuses jusque par-delà la tombe. Si c'était vraiment là la religion, vous la feriez détester au lieu de la faire aimer.

Personne n'a jamais mené une vie plus irréprochable que M. Papineau ! Personne n'a été plus exemplaire dans tous les détails de la vie intime, sauf la pratique du culte, pure affaire entre Dieu et lui et où les hommes n'ont rien à voir. Mais personne aussi n'a été plus empressé que lui à procurer aux siens les secours religieux qui pouvaient leur être source de consolation et de bien-être moral à la mort. Il vous a montré sa tolérance et son respect pour l'opinion d'autrui en contribuant volontiers aux frais du culte, aux érections d'églises, de couvents ; et vous le remerciez en le dénigrant

publiquement à sa mort! Au reste, je sais par moi-même ce que l'on gagne quelquefois à vous faire les présents que vous sollicitez avec tant d'ardeur.

Je sais bien que dans votre déplorable système de compression morale, aussi injuste en pratique qu'il est antichrétien en principe, un infâme qui communie tous les quinze jours et se fait venir chaque mois des jeunes filles de la campagne pour les séduire (je connais de respectables dévots de cette trempe) court meilleure chance d'aller au ciel, s'il se confesse, qu'un honnête homme qui n'aura jamais fait de mal à personne et sera mort sans confession. Voilà ce que la masse ignorante, mais instruite par vous, croit sans réserve. Je sais bien encore que dans la pratique de votre système un non-croyant qui se contente de sa femme ne vaut pas aux yeux de Dieu le croyant qui va régulièrement aux offices, tout en vivant dans un double concubinage (je connais encore de ces dévots-là). Je sais bien surtout qu'un homme qui a passé trente ans de sa vie à donner l'exemple de l'immoralité, mais qui a fait de grands présents à l'église et dont on attend davantage encore à sa mort, est bien mieux venu des évêques et du clergé que celui qui a été de tout point bon père, bon époux et bon citoyen, mais qui ne voit qu'une immoralité dans la confession, telle que beaucoup de prêtres la pratiquent aujourd'hui (ce dont celui qui vous écrit sait quelque chose par suite des nombreux petits mystères que sa position l'a mis à même de connaître), mais il ne faut pas être très profondément versé dans les principes de la morale pour savoir que la manière dont le clergé traite d'un côté de si grands hypocrites et de l'autre des hommes sincères et honnêtes, n'est qu'un scandale de plus aux yeux des gens réfléchis, qui préfèrent la moralité *bona fide* à la foi abritant l'hypocrisie et l'immoralité. Et malheureusement nous voyons chaque jour que des hypocrites reconnus comme tels pendant leur vie, dont vous moins que personne avez ignoré les détails, sont ostensiblement plus respectés par vous parce qu'ils auront fait une confession dictée par la seule peur du diable, que celui qui aura été sincère et loyal toute sa vie, mais aura refusé de professer ce qu'il n'avait pas dans le cœur.

Quand vous confinez cette tactique à la conversation privée, on peut bien déplorer l'aberration qui vous fait préférer le vice confessé à l'honnêteté indépendante, mais on ne peut pas vous atteindre. Mais quand vous venez commettre, comme pasteurs, l'indécence de pointer à l'animadversion publique un homme mort sans reproche à tous les points de vue (sauf à vos yeux celui du culte où il voyait ou croyait voir, après cinquante ans

d'étude, que les hommes avaient mis beaucoup trop du leur), il devient nécessaire que ceux que vous n'avez pas rendus esclaves de cœur et de pensée protestent contre votre étrange manière de pratiquer la charité évangélique.

Tenez, permettez-moi une comparaison. Vous avez essayé de jeter la déconsidération sur la mémoire de M. Papineau parce qu'il a refusé le prêtre, et vous avez fait cela devant un auditoire de dix mille personnes. (Je dis vous non comme apostrophe personnelle, mais parce que plusieurs prêtres de Montréal sont aujourd'hui occupés à aller de famille en famille pour faire privément ce que M. Giband a fait en public, ce qui, au fond, vous met tous en cause.)

Je connais, moi, un prêtre qui a passé trente ans de sa vie dans un séminaire, à corrompre les jeunes gens confiés à ses soins. Il a fallu se plaindre pendant dix ans et accumuler preuves sur preuves, non pas pour le faire dégrader et interdire, mais pour le faire envoyer tout simplement ailleurs, dans une paroisse où il a continué son infâme métier. Voilà bien un homme littéralement couvert de crimes, puisqu'à part le mal moral immense qu'il a commis ou dont il a été la cause directe, il a dit au moins dix mille messes qui ont été pour lui autant de sacrilèges. Cet homme était pourtant qualifié de saint prêtre, il n'y a pas six mois, dans nos journaux.

Eh bien, quand il mourra, que diriez-vous si quelqu'un qui connaît l'infamie de sa vie, et il y en a plusieurs, venait après ses funérailles, après l'exposition solennelle de son cadavre dans l'église, et probablement un splendide oraison funèbre où l'on célébrera les vertus de ce grand serviteur de Dieu comme on l'appelait naguère; venait, dis-je, dire aux témoins de la grande cérémonie : « Voyez-vous, messieurs, cet homme mort, nous dit-on, dans de si grands sentiments de religion ? Eh bien, j'ai en mains des preuves irrécusables qu'il n'a été, toute sa vie, qu'un hypocrite, un corrupteur d'enfants et un prêtre sacrilège ! Et pensez-vous maintenant qu'une confession, ou cent confessions faites pour recommencer toujours, lui ont plus mérité la miséricorde de Dieu que toute une vie comme celle de M. Papineau, passée à bien faire, et qui s'est terminée par un grand acte de sincérité et non d'hypocrisie ? ».

Eh bien, si quelqu'un faisait cela, quels ne seraient pas les cris du clergé contre l'indécence d'un pareil procédé ? Quelles colères nous verrions à propos de cette violation des secrets de la tombe ! Comme on crierait à l'outrage aux morts, à l'infamie d'une médisance en un pareil moment !

Et pourtant, en bonne justice comme en conscience éclairée, ne serait-il pas mille fois plus justifiable de flétrir le vice et de démasquer l'hypocrisie que de jeter comme on l'a fait le discrédit sur un homme qui, dans sa mort comme dans toute sa vie, a été admirable de droiture et de grandeur d'âme ? Et que diriez-vous, si, suivant aujourd'hui l'exemple de plusieurs de vos confrères qui vont dans les familles dénigrer M. Papineau, je me mettais de mon côté à dévoiler partout les prêtres hypocrites, dont j'ai une longue liste ? Oh, je sais parfaitement ce que vous diriez ! Vous proclameriez de suite, du haut des toits, votre système habituel sur l'inviolabilité du sacerdoce : « Ne nous touchez pas, nous, prêtres, même quand nous sommes coupables. Mais par exemple, vous autres, laïcs, quand nous jugerons à propos de vous flétrir pour avoir un livre à l'index qui se trouve partout, vous devez baisser la tête. Quand il nous plaira de vous dire que l'assassin Beauregard, avec la splendide mise en scène que Mgr de Montréal lui a réservée, doit avoir une meilleure place au ciel que M. Papineau qui, suivant le charitable et bien élevé curé de Longueuil, « est mort comme un paquet de boue », vous devez croire cela comme si Dieu lui-même vous le disait ! »

Voilà votre enseignement – toujours appuyé, va sans dire, du fameux exemple du manteau de Constantin : Que le prêtre soit couvert, que le laïc soit dénoncé.

Si votre enseignement n'est pas à la lettre qu'une vie de crimes suivie de confession n'empêche pas son auteur d'être mieux placé dans l'autre monde, que celui qui a mené une vie vertueuse sans confession finale, il faut bien que tel en soit l'esprit, puisque cela est universellement cru par ceux qui le reçoivent, sauf çà et là, quelques rares et intelligentes exceptions.

Si donc il serait indécent à moi ou à tout autre, de venir publiquement, après la mort de tel curé du sud du fleuve par exemple, qui a séduit, dès la première nuit qu'elles ont passé sous son toit, deux jeunes filles qu'il avait obtenues de leur mère, en lui promettant de les protéger et de les placer avantageusement (je parle ici de ce que je connais sûrement), ou de tel autre qui a tué, en la faisant avorter, la fille qu'il avait séduite au confessionnal même (ce qui ne l'a pas empêché d'être envoyé dans une autre paroisse continuer sa belle vie), ou de tel autre qui a violé sa propre sœur dans son propre presbytère, et puis l'a mariée enceinte à l'un de ses paroissiens qui, pour cette tromperie, l'a forcé de payer £800 de

dommages (je puis vous indiquer l'évêché où vous pourriez avoir tous les détails de l'affaire), ou de tel autre qui a vécu en concubinage avec la fille de sa sœur (toutes deux vivant chez lui) et dont il a eu plusieurs enfants; ou de tel autre qui, riche curé aujourd'hui, laisse mourir de faim, dans un recoin du pays où je vais quelquefois, une fille qu'il a séduite, et l'enfant qu'elle a eu de lui; ou de tel autre qui a payé à trois reprises différentes des dommages de quelques centaines de piastres pour avoir corrompu des jeunes gens; ou de tel autre encore qui disait, il y a quelques années à une femme de ma connaissance qu'il essayait de courtiser : « Mais pensez-vous donc que notre habit fasse disparaître l'homme en nous, et que toute cette belle histoire de célibat soit possible en pratique ? »

S'il serait donc indécent à moi ou à tout autre, de réveiller les cendres des morts pour arguer de la probabilité de la damnation, malgré leur confession, des grands criminels que je viens de citer, comment l'acte de M. Giband, dénigrant en chaire un homme irréprochable peut-il être celui du vrai prêtre inspiré par une religion de charité ?

Le vrai chrétien ne doit-il pas croire qu'à la suite d'une vie vertueuse, Dieu peut envoyer une bonne inspiration à celui qui n'a songé qu'à faire du bien aux autres; comme il peut fort bien, d'un autre côté, refuser cette bonne inspiration à celui qui sera arrivé au seuil de la mort avec une conscience chargée d'iniquités, même s'il a rempli aux yeux des hommes l'acte extérieure de la confession ?

Si M. Giband n'avait eu en vue que la pure idée religieuse, la vraie notion du devoir pastoral, et non pas exclusivement celle de la domination cléricale sur les esprits, n'aurait-il pas parlé dans ce sens ? N'aurait-il pas demandé des prières, au lieu de déverser le mépris ? Voilà ce que le vrai prêtre catholique était tenu de faire. Mais le prêtre dominateur à la façon de M. Giband ne pense pas ainsi et ne songe qu'à produire dans les masses l'idée que sans le prêtre l'homme le plus vertueux ne saurait aller au ciel. Et si, dans une conversation intime, quelques-uns d'entre vous admettent (quand ils ont affaire à un homme instruit) qu'une vie vertueuse doit, ou peut, au dernier moment, déterminer l'intervention de la miséricorde divine par l'envoi d'une bonne inspiration, ces mêmes hommes ne diront jamais cela en public, car là il est important, pour l'influence du corps, qu'il soit cru que sans le prêtre, Dieu reste nécessairement implacable. Voilà comme l'homme fait Dieu à son image et lui prête volontiers ses petites et ses passions.

Mais qu'est-ce donc qui s'oppose, dans la religion bien comprise, à ce que l'on croie qu'une vie vertueuse comme celle de M. Papineau doit être le résultat des bonnes inspirations qu'il aura reçues ? Les natures d'élite comme la sienne ne sont-elles pas d'ailleurs l'œuvre de Dieu ? Dieu a-t-il fait un homme plus irréprochable que les autres pour le damner ? Connaissiez-vous tous les secrets de Dieu, et ne saurait-il agir sans votre permission ?

Je vois ici venir l'orthodoxe aux idées absolues et exclusives, qui va me dire que sans la foi, tout le bien qu'un homme peut faire reste lettre morte devant Dieu. Mais Dieu en juge peut-être autrement... Dieu est peut-être incapable de ne pas récompenser le bien... C'est peut-être là l'une des choses que les hommes ont ajoutées à sa religion... Il juge peut-être, lui, qu'un homme vertueux est un homme de foi, puisqu'il pratique ses commandements et même veut cent fois mieux que l'homme de foi qui n'est pas vertueux... C'est lui, apparemment, et non l'esprit du mal, qui donne à un homme la force d'être vertueux sans la foi... et s'il lui a donné cette force, soit par sa grâce, soit, ce que j'aime mieux, par sa justice, va-t-il punir cet homme vertueux et qui n'a jamais voulu que le bien, simplement parce qu'il n'aura pas cru à des choses qu'il jugeait dérogatoires à sa bonté, à sa justice et à sa divinité ? Un homme ne peut-il pas être complètement sincère et ne pas accepter tout ce que des études longues et consciencieuses lui ont démontré être l'œuvre des hommes et non l'œuvre de Dieu. Et s'il était sincère, est-ce bien à un prêtre qu'il appartient d'affirmer presque, en pleine église, la damnation de cet homme ?

Non ! l'acte de M. Giband n'est pas celui du vrai prêtre. C'est au contraire celui du moine esclave de la lettre, et qui veut agir sur les esprits « par une contrainte forcée et non pas la persuasion et la charité » (1^{re} épître de saint Pierre).

Ce n'est pas avec des écarts comme celui-là que l'on persuade aux gens éclairés que le clergé n'agit jamais que par les plus pures notions de devoir. Cette morsure faite à un cadavre a révolté tous les bons esprits. Vous vous plaignez que bien des gens s'éloignent de vous. Eh bien, c'est vous qui les éloignez « par vos injustices et vos amertumes », comme vous l'a si bien sir Mgr Maret; et moi, j'ajouterai : par votre trop grande propension à la sévérité outrée; au dénigrement public de ceux qui ressentent vos arrogances; par vos tentatives incessantes de contrôler l'opinion en tout et sur tous les sujets; par votre tactique funeste de propager ici les pratiques

superstitieuses. Il fait peine à un homme qui a vu les protestations énergiques de plus de cinquante prêtres français contre les miracles de la Salette et de Lourdes, de les voir recommander ici comme chose pieuse et de bon exemple, surtout après que des juges reconnus comme catholiques sincères et pratiquants les ont déclarés apocryphes.

Je n'ai pas cru pouvoir, comme parent de M. Papineau, laisser passer l'acte odieux de M. Giband sans vous adresser ma protestation personnelle. Quand un prêtre viole moralement un tombeau, il doit y avoir un laïc pour le rappeler à son devoir.

Quant à moi, je pense que l'homme qui meurt avec le calme absolu d'esprit et l'admirable tranquillité d'âme qu'a montrés M. Papineau; que l'homme qui est mort en donnant à ses enfants les avis précieux qui sont sortis de sa bouche; que l'homme qui a pu dire en toute sincérité au moment suprême : « La mort n'a aucune terreur pour celui qui a vécu honnête homme et n'a sciemment fait de mal à personne. Soyez justes envers tout le monde, honnêtes dans toutes vos transactions; honorables dans tous vos rapports avec autrui, doux envers les censitaires, tolérants les uns envers les autres, aimez-vous comme je vous ai aimés, songez au devoir avant tout, et la mort n'aura pas plus de terreurs pour vous qu'elle n'en a pour moi. » Je pense, dis-je, que cet homme-là a certainement eu la bonne inspiration au moment de rendre son âme à son créateur; et que l'inspiration mauvaise, l'inspiration perverse n'est venue qu'à celui qui a ineptement dénigré cette grande figure, et a parlé vengeance divine et damnation, quand un vrai prêtre n'eût parlé que bonté de Dieu, miséricorde, prière et pardon.

Cette lettre n'a rien de confidentiel, et vous pouvez la communiquer à qui vous voudrez; comme je me réserve le droit d'en faire tel usage qui me semblera utile.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec estime et respect, votre dévoué serviteur.

(signé) L.A. Dessaulles



À Fanny Leman

Montréal, 3 janvier 1872

Ma chère Fanny,

Je n'avais pas besoin de t'écrire pour que tu fusses bien persuadée que je te souhaite du fond du cœur, au commencement comme à chaque instant de l'année, tout le bonheur que tu mérites et que ma plus vive satisfaction serait de réaliser complètement. Heureusement tu n'as pas besoin de moi pour cela et tu parais être assez heureuse pour que personne ne se mette en tête de chercher à augmenter ce bonheur. Comme j'y contribue quelquefois en te fournissant l'occasion ou le sujet de me dire de ces malices qui t'appartiennent, parce qu'elles ne sortent jamais de la plus parfaite bonté de cœur, je reste content de mon lot et t'engage bien à ne pas perdre l'occasion de te donner tous les petits compliments de bonheur que tu voudras. Comme une petite malice te fait autant de bien qu'une bonne action – j'entends autant de plaisir intime – je renonce à me corriger pour que le champ reste riche à ton goût.

Je suis allé hier soir voir Polyxène et la famille, et me suis presque grisé de la délicieuse ronde de baisers que j'ai donnés. Une jolie femme et trois jeunes filles dans la même maison, c'est presque trop pour celui qui a passé un certain âge; aussi j'ai pris cela pour la bonne bouche et suis retourné décrire à ma femme ces magnifiques instants.

Il faisait hier le temps le plus délicieux possible. On respirait l'air avec volupté. Il m'arrive bien rarement de faire attention à la qualité de l'atmosphère, mais hier c'était frappant et on éprouvait un vrai bien-être à être dehors. J'ai fait toutes les visites de mon quartier. Comme tu es femme, je vais te faire une description de toilettes. Tu t'imagines que je suis un vieux rebiffé qui ne regarde rien, et je vais te faire m'en demander pardon.

Polyxène avait une robe de soie verte avec set de dentelles blanches; toilette unie et qui lui allait bien. Emma, robe bleue et dentelles *idem*. De plus, elle avait l'œil plus vif et le sourire plus agaçant que jamais. Chez Mme McMullen, une connaissance assez récente et l'une des femmes les plus distinguées que je connaisse, il y avait une des toilettes du meilleur goût qu'on pût voir. Robe de soie gris perle avec profusion de dentelles noires sur le corps et les manches; et au bas de la jupe, une dentelle d'une

semi-verge de haut et d'un dessin particulièrement riche et élégant, imitant la forme des plumes d'autruche.

Je puis de suite te parler de la toilette de Caroline qui est l'une des plus jolies, sinon même la plus jolie que j'aie vue. Sa robe est de soie rayée gris pâle et foncé alternativement. Sur les coutures de la jupe et de la double jupe, dentelle noire assez claire de deux doigts de large, et au-dessus une dentelle plus épaisse, de trois doigts de large, dont les bords forment zigzag, ce qui en augmente beaucoup l'effet et faisant le tour de la robe et de la double jupe. L'ensemble est particulièrement harmonieux. Le corps et les manches sont garnis en la manière ordinaire. Caroline n'a pu mettre le collet en dentelle que nous lui avons donné pour étrenne, car il est si petit de l'ouverture qu'il ne pouvait fermer. C'est dommage parce qu'il est remarquablement fin et d'un riche dessin.

Madame Coderre avait une robe bleu foncé, garnie en velours vermillon, et réussissait à éblouir le soleil. Velours rouge dans les cheveux et aux poignets et autour du sou : il fallait cligner les yeux pour la regarder; le soleil frappant sur elle en plein quand j'y suis allé. Assise sur un sofa élevé, elle avait les pieds à six pouces de terre et la robe ne les cachait pas tout à fait assez, d'autant plus qu'elle les balançait à mort.

Sa fille était bien mise, en toilette non voyante, la mère monopolisant l'éblouissement.

Madame Fabre est toujours très bien mise, mais n'a pas reçu. J'ai regretté la robe rose et les belles dentelles blanches de l'année dernière, Mlle Furniss était mise à ravir : robe pâle avec bordures bleues étroites et fleurs bleues dans les cheveux. Sa robe était ouverte en pointe sur le devant, avec un beau loquet attirant le regard d'une manière irrésistible.

Madame D'Orsonnens n'ayant ni cou, ni épaules, ni gorge, ni hanches, il est naturellement difficile de placer une robe sur des absences de manière à ce qu'elle paraisse bien. J'ai pensé mille choses en l'examinant, qu'il est inutile de répéter et que je te dirai quand nous serons vieux.

Godfroy nous est revenu aujourd'hui et a fait la folie de donner une belle étrenne à Zéphirine. C'est un verre de liqueur en verre blanc français gravé avec une délicatesse exquise. Il est composé d'un plateau rond en verre, d'une carafe et de huit verres à liqueur. C'est d'un goût merveilleux. Caroline en a eu une aussi : boîtes à brosse et à savon, avec deux fioles, le tout en verre opaque.

Nos deux salons sont parés et fleuris au point que notre amie Caro Coffin disait à Mme Laframboise qu'ils ressemblaient à un jardin. Le fait est que les bouquets de feuilles et d'immortelles et de petites roses, sont réellement beaux. Puis toutes les fougères qui se détachent sur le mur blanc et qui, elles-mêmes, servent de fond aux fleurs des corbeilles, complètent l'effet, je pourrais presque dire l'illusion, du jardin.

Nous avons théâtre français cette semaine. J'y conduirai peut-être Caroline.

Vendredi soir, je suis allé voir les diableries des frères Davenport. Il se fait des choses très remarquables. Pendant que l'un d'eux est attaché les bras derrière le dos, l'obscurité se fait, et on lui ôte son habit sans le détacher. Dans la minute suivante, et lui restant toujours attaché, l'habit est remis, les bras dans les manches, comme s'il eût été libre. Les guitares se promènent en l'air dans l'obscurité. On les voit voltiger parce qu'elles ont été à l'avance frottées avec du phosphore, qui les rend faiblement lumineuses. Elles sont à une trop grande hauteur quelque fois pour que les hommes puissent les y tenir. Un innocent qui est allé se mettre dans l'armoire, a jeté un cri terrible en se sentant touché à la figure, et est sorti en jurant qu'il n'y rentrerait jamais. J'y suis allé dans cette armoire, il y a dix ans, et je me suis en effet senti flatté à la figure, et on me tirait gentiment la moustache, ce qui montrait bien clairement qu'on ne me voulait aucun mal. Mais l'imbécile avait peur du diable et s'imaginait partir tout droit pour l'enfer.

Je te transmets ci-inclus un court article sur les soins à donner aux enfants, que je trouve dans le *Dominion Monthly*. Il est bien écrit et donne des préceptes généraux que je crois très sensés. Il peut être lu avec avantage par toutes les mères, ainsi que par les médecins de mon calibre et de ma science. Il contient plusieurs suggestions importantes et plusieurs remarques très vraies.

Crois-moi bien, ma bonne Fanny, tout à toi.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman

Montréal, jeudi 20 février 1873

Ma chère Fanny,

Je ne t'ai pas écrit à la réception de l'heureuse nouvelle parce que j'avais décidé d'aller à Saint-Hyacinthe hier. N'ayant pu le faire, je répare l'omission et te félicite bien sincèrement de l'heureuse issue de cette dure épreuve.

Cette fois au moins, je ne suis pas exposé à entendre parler d'une erreur jusqu'à ce [que] Dieu m'appelle à lui. Tu m'as joué un bien vilain tour cette fois-là et il faut être bon comme je le suis pour te le pardonner de tout mon cœur.

Quand on est à la fois cousine, nièce et belle-sœur d'un homme, on ne le compromet pas ainsi en étant si malade, quand tout indiquait qu'on ne devait pas l'être beaucoup. Les deux dernières fois en sont la preuve. Eh bien, parce que j'ai mis les dernières fois à la place de la première, madame me disait des méchancetés quand elle ne pouvait plus dire que cela! Il n'y a que les femmes pour nous réserver de ces tours. Il y a donc tout lieu de croire que tout va bien aller et personne ne le souhaite plus vivement que moi. Puisque mademoiselle est si ronde, je lui en fais mon compliment et souhaite qu'elle ne perde rien de ses harmonieux contours jusqu'à ce qu'elle fasse un heureux.

Il y a seulement une chose qui m'occupe beaucoup : je trouve que tu ne songes en quelque sorte qu'à me faire mentir, ce qui n'est pas bien pour une nièce et une cousine. Passe encore pour une belle-sœur.

Tu as été à la mort quand je te félicitais sur ton heureuse maladie, et maintenant, après que je t'ai souhaité, à ton mariage, de ne pas avoir une postérité aussi nombreuse que les sables de la mer, voilà que tu en prends tout doucement le chemin! Tu vois bien que tu es mon ennemie! Je ne puis rien dire que tu ne me donnes le démenti, et j'ai beau avoir raison en théorie, j'ai toujours tort en fait. Tu peux te faire mourir pour prouver que je me trompe. Eh bien, malgré tout, je ne t'en veux pas. Le bon Dieu vous a faites ainsi, et j'accepte son œuvre en toute humilité; et par-dessus le marché, j'aime ses belles créatures, même quand elles donnent dans l'excentricité de mettre toujours ceux qui les aiment dans le tort. Je ne te

demande que d'admettre une chose : c'est que je suis meilleur chrétien que toi.

Madame Laframboise que j'ai vue hier au soir, me charge de l'excuse pour ne t'avoir pas écrit, mais elle a le bandeau sur les yeux et ne peut pas même regarder homme ni femme. Elle est mieux pourtant, mais la maladie est passablement opiniâtre, sans approcher pourtant de la sévérité de celle qu'elle avait avant le traitement homéopathique. Elle est sur son fauteuil, mais au noir avec un bandeau.

Zéphirine a été attaquée lundi d'une bronchite qui lui cause une toux excessivement fatigante. Elle étouffe et rend beaucoup de glaires. Le docteur est venu la voir et la traite, et je lui ai annoncé que le traitement durerait le temps qu'il faudrait pour la rétablir complètement. Son voyage d'Ottawa l'avait épuisée. Elle a eu assez de raison pour faire généralement la dame au bazar, mais le dernier jour Rosalie étant sur les dents par suite de l'absence de sa mère, Zéphirine a travaillé, vu qu'il le fallait, mais cela l'a fatiguée. Sa toux paraît moins violente ce matin; elle a pris de la morphine hier au soir et a été dans le ciel toute la nuit; elle a pris ce matin sel, séné et autres délices de la médecine, et nous allons en avoir soin. Caroline bien et Émilienne mieux. Elle a beaucoup souffert de sa fluxion.

Je t'embrasse bien.

L.A.D.



À Maurice Laframboise

Montréal, 10 janvier 1874

Mon cher Laframboise,

Vous verrez par *La Minerve* de ce matin qu'elle menace *Le National* d'une poursuite en dommage pour \$50 000 à cause de l'article d'hier sur son job de \$8 600.

J'avais écrit cet article sur les données que m'avait fournies M. Dorion lui-même, et il me les a confirmées ce matin en me disant :

– Soyez sûr que *La Minerve* n’osera pas pousser l’affaire. Et si elle le fait, tant mieux, tout sera connu. Dites à M. Laframboise d’être parfaitement tranquille sur les conséquences.

Quant au droit d’action contre le journal, elle ne l’a pas, car tout ce qui est dit dans l’article parle du vol de deniers publics fait par les ministres tombés, et il est parfaitement expliqué que ce sont eux qui ont fait le vol, *La Minerve* ayant reçu ou devant recevoir de l’argent qu’elle savait ne pas être légitimement dépensé. Ils ne peuvent pas maintenir une action de libelle là-dessus, et tout ce tapage n’est fait qu’à cause des élections et parce qu’il fallait dire quelque chose.

Dorion dit qu’en temps et lieu il fournira tout ce qu’il faudra. Au reste, l’enquête qui se continuera va faire encore sortir diverses choses dont *La Minerve* aura sa grande part. Si l’action sort, ce sera pour faire bonne contenance pendant les élections, et ils n’iront pas loin. Mais comme il est bon d’être prêt, il serait peut-être mieux de retenir Jetté de suite pour l’associer à Dorion ou Doutre.

La Minerve admet-elle-même les deux principaux points de l’article : que le job lui a été donné (elle dit elle-même) deux jours avant la chute du ministère; et qu’elle a reçu contre-ordre. Que le reste, elle fait le ragoût²²¹ ordinaire.

M. Dorion vient de partir pour Napierville. Il ne prévoit pas d’opposition. Desjardins a été enfin choisi ce matin pour Hochelaga, et Beausoleil pourrait bien l’être ce soir pour Laval.

Bien à vous.

L.A. Dessaulles



²²¹ Ragoût, au figuré : « Ce qui excite le désir, ce qui flatte. » (Litttré). « J’avoue que j’adore la prose de Voltaire et que ses contes sont pour moi d’un ragoût exquis. » Flaubert, *Correspondance*, 1844. TLF.

À Fanny Leman

Montréal, 8 mars 1874

Ma chère Fanny,

Je t'envoie le livre que je t'ai promis, livre aussi vide de sincérité que rempli de prétentions outrées et insoutenables en bon sens pratique. Je voulais te l'envoyer plus tôt, mais j'ai passé à peu près toute ma semaine en Cour et j'ai été terriblement occupé. Je te prête ma copie que je te prie de me renvoyer quand tu en auras fini.

Cette brochure n'est qu'un long plaidoyer en faveur de l'omnipotence du pape dans la sphère temporelle. Le révérend Père pousse l'audace jusqu'à arguer de la prescription de 100 ans accordés par les papes en faveur de certains ordres religieux, comme si une loi faite pour l'Italie, ou plutôt pour le seul domaine des papes, pouvait être civilement obligatoire pour les gouvernements. Il est en vérité bien difficile de garder son sang-froid en face de pareilles outrecuidances.

Dès que ces gens se mettent sur les questions de droit, ils se montrent presque toujours d'une ignorance risible; mais nous n'en sommes pas moins des mauvaises têtes quand nous n'adoptons pas, en tout respect, les opinions insoutenables et pratiquement absurdes de ces messieurs. Même quand ils se querellent entre eux, il faudrait que nous disions que les deux parties ont raison. Nous voyons le danger de leur tactique pour les libertés d'un pays, mais cela ne doit pas se dire parce que refouler le clergé dans sa sphère, c'est frapper la religion. Quand ils ont l'impertinence de nous dire qu'un catholique ne doit pas se former d'opinions politiques sans consulter le prêtre, ennemi de la religion est celui qui combat énergiquement une prétention aussi sottise.

Si nous avons le malheur de dire qu'ils ne sont pas toujours de bonne foi dans les prétentions qu'ils émettent, cela seul est une insulte intolérable à vos yeux. Ils ne peuvent pas, dans leur état, être de mauvaise foi. Et pourtant, je vois Mgr Héflé, le plus savant historien ecclésiastique de l'époque, prendre à partie Mgr Manning²²², lui démontrer la fausseté de ses citations historiques; lui prouver qu'il ignore l'histoire ecclésiastique;

²²² Henry Edward Manning (1808-1892), archevêque de Westminster, sera cardinal en 1875. Défenseur du pouvoir temporel du pape.

que le peu qu'il en sait il le défigure systématiquement, et quand je remonte aux sources, je vois que c'est Mgr Héflé qui a dit la vérité et Mgr Manning qu'il l'a outrageusement faussée. Mais seulement de m'entendre dire que Mgr Manning n'est pas de bonne foi vous paraîtrait intolérable et vous me regarderiez de suite comme un homme préjugé et naturellement porté à l'injustice envers les ecclésiastiques. Et je ne cite ici qu'un cas sur cinquante du même genre.

Je vois aussi Mgr Manning écrire un gros volume pour démontrer que le concile du Vatican a été parfaitement libre et parler (mais sans le citer) du règlement imposé par le pape comme d'une preuve péremptoire de cette liberté. Eh bien, je prends le règlement et je n'y vois que le plus complet monument d'arbitraire qui se soit jamais étalé sur papier. Il n'y a pas une assemblée laïque au monde, même la fanatique majorité française d'aujourd'hui, qui ne repousserait pas pareil règlement comme une insulte à son bon sens et à sa conscience; mais quand c'est moi qui le dis, il faut me croire préjugé. Mais puisque mon opinion ne vaut rien là-dessus, recourons aux documents officiels, et là je lis une longue protestation signée de 140 évêques, qui se plaignent hautement de la manière dont on les traite, qui protestent contre le peu de liberté qu'on leur laisse et qui le montrent d'une manière irrésistible. Que fait le pape ? Il fait comme Mgr de Montréal quand il n'a rien de bon à dire : il se fâche et traite fort durement plusieurs évêques. Mais que voit-on ensuite ? Le cardinal Rauscher, archevêque de Vienne, le cardinal Schwarzenberg, le cardinal Guidi, Mgr Dupanloup, Mgr Strossmayer, Mgr Ketteler, Mgr Plau, Mgr Kenrich, archevêque de St. Louis, ne peuvent faire imprimer une seule ligne à Rome pour soumettre leur point de vue des questions au concile. Défense absolue aux libraires d'accepter leurs manuscrits. Et le pape n'en avait pas moins dit qu'il voulait que le concile eût tant de libertés qu'il en fût rassasié. Ce mot a fait fortune. Voyez, disaient partout les instruments, comme le Saint-Père est juste ! Les faits ont donné le plus cruel démenti à cette promesse, ont montré sans réplique son peu de sincérité, mais qui connaît les faits ? Un homme sur cinquante mille. « Nous pouvons donc en toute sûreté parler d'une manière et aussi d'une autre. La masse qui ne verra rien restera avec nous. »

Mais pendant qu'on refusait aux uns toute liberté d'écrire et de parler, Mgr Pie, de Poitiers, Mgr Plantier, de Nîmes, deux boute-feux comme Mgr Valerga, ou comme notre Mgr Pinsonneault, ont à leur disposition

l'imprimerie même du Vatican. Ceux-ci avaient toute liberté d'insulter les autres de la manière la plus cruelle, et Dieu sait s'ils s'en sont rassasiés, mais les autres n'avaient que la liberté de se taire. Eh bien, quand Mgr Manning ose dire que les évêques au concile ont été parfaitement libres, il est parfaitement évident qu'il n'est pas sincère et la protestation de ses collègues, dont il ne souffle pas mot, est là pour montrer qu'il ne dit pas la vérité. C'est tromper de propos délibéré que de parler de liberté du concile et de passer cette protestation et ces faits (et nombre d'autres) sous silence. Il était tenu de montrer que ces 140 évêques s'étaient trompés, mais il n'en parle même pas parce qu'il lui était impossible de montrer leur erreur et qu'en n'en disant rien il laissait ignorer ce fait si grave par la plus grande partie des lecteurs de son livre.

Eh bien, c'est toujours nous que vous regardez comme préjugés, hostiles, passionnés, et ce sont des hommes comme Mgr Manning, Mgr Deschamps, Mgr Plantier que vous regardez comme nécessairement sincères parce qu'ils sont évêques. Nous les voyons fausser la vérité tous les jours. J'ai lu leurs falsifications de textes, leurs citations défigurées ou tronquées, leurs mots passés pour obtenir un sens différent du vrai. Ils ne se trompent pas, ils trompent, comme l'a fait M. Colin, du séminaire, dans sa réponse à l'abbé Gratry. Il a osé dire, croyant que le *Liber Diurnus* n'existait pas en Canada : « Donc, père Gratry, le *Liber Diurnus* est contre vous. » Ce *Liber Diurnus* est le livre des formules officielles des papes du septième au douzième siècle. Il donne nécessairement les faits et les idées du temps. Par un incompréhensible hasard, ce livre que je n'avais jamais demandé arrive chez moi. D'autre, qui l'avait reçu sans l'avoir demandé non plus (on l'a mis par erreur dans une de ses caisses), voyant ce livre tout en latin, me l'envoie pour savoir ce que c'est. Je le feuillette et, comme j'étais justement alors à lire la réponse de M. Colin à l'abbé Gratry, je m'aperçois qu'il a odieusement trompé ses lecteurs canadiens, qui ont une confiance si aveugle dans le parti qu'il représente ici. Car il n'y a pas de milieu. S'il a [le] *Liber Diurnus*, il a certainement menti, et s'il ne l'a pas, comment a-t-il pu parler comme il l'a fait ?

Remarque bien que dans tout ceci, il ne s'agit que de prêtres contre prêtres. Ce sont eux qui se démasquent entre eux, qui démontrent l'absence complète de sincérité de leurs adversaires.

L'abbé Gratry a cité quelques-unes des fausses légendes du bréviaire. C'est un prêtre qui parle, ce n'est pas moi. On n'a pas répondu qu'elles n'étaient pas fausses, mais on l'a insulté.

Eh bien, quand nous ne faisons que répéter ce que des prêtres ont dit avant nous, ont victorieusement démontré, nous n'en restons pas moins des têtes chaudes, des ennemis dont il faut regarder chaque parole comme parole de préjugé ou d'aveugle hostilité.

Le libéralisme est définitivement condamné par l'encyclique de 1832 de Grégoire XVI et par le *Syllabus* de Pie IX. Et non seulement le libéralisme est condamné mais avec lui la civilisation moderne qui en est l'expression et l'application pratique. Toutes les conquêtes que les peuples ont faites sur les despotismes européens, sont rayées du coup comme choses réprouvées de Dieu. Les parlements et les municipalités sont déclarés choses mauvaises par l'organe officiel même du pape; et le *Syllabus* maintient implicitement que les gouvernements n'ont pas le droit de punir un ecclésiastique criminel! C'est le *nec plus ultra* de l'aberration sacerdotale. Au pape seul appartient le gouvernement du monde. Aucune loi n'est légitime sans son visa. En un mot, on ne peut plus être catholique et libéral, et Pie IX a condamné encore plus que nous les catholiques libéraux. IL a traité de Montalembert d'une manière absolument honteuse. Les libéraux sont mis à la porte et les catholiques libéraux sont déclarés plus répréhensibles encore, pires que des athées. Voilà ce que des fanatiques ont réussi à faire dire au pape. Et nous n'avons pas le droit de dire qui, soit le pape, soit les fanatiques qui l'ont inspiré, aient eu tort.

Vous ne voulez pas voir où l'on nous a menés. Et pourtant les faits sont là, mais c'est un péché même seulement de les regarder. On déclare aujourd'hui le pape infallible sur une question politique comme sur une question de foi! Infaillible sur la foi et les mœurs. Et les mœurs comprennent tout ce qui est en dehors de la foi, même les sciences positives. Bossuet est devenu un protestant, et un prêtre français le disait en toutes lettres, l'année dernière. Eh bien, ceux qui ont tort aujourd'hui, ce ne sont pas ceux qui divinisent un homme, mais ceux qui ne veulent pas que l'on fasse d'un homme un Dieu. Je sais quelles explications forcées ont données quelques-uns de nos évêques, en particulier celui de Saint-Hyacinthe. Mais j'ai vu aussi les explications données par d'autres évêques, et on ne peut pas se contredire les uns les autres plus nettement. Mais pour être intellectuellement dans vos bonnes grâces, il faut que nous acceptions

sans mot dire les explications des deux côtés. Si elles sont contradictoires, « arrangeons comme nous pourrons, mais ne disons rien. On ne touche pas à la robe du prêtre, même s'il se trompe. »

En un mot, il nous faut voir blanc ce qui est noir. C'est d'ailleurs la règle tracée par saint Ignace de Loyola lui-même dans les constitutions de son ordre. « Si l'Église nous dit que ce que nous voyons blanc est noir, nous devons croire que c'est noir. »

Et il va sans dire que la sincérité ne se trouve que chez ceux qui proclament noir ce qu'ils voient blanc. Mais elle ne peut être chez nous qui voyons blanc ce qui est blanc et osons le dire!

Voilà où la grande école ultramontaine nous a fait arriver. Nous sommes moralement proscrits, même par ceux qui nous aiment, parce que nous défendons notre indépendance personnelle contre le parti qui est l'ennemi juré de toute indépendance quelconque. Les soupçons sont toujours pour nous! Nous voyons où ils tendent. Les brochures somme celle du père Braun montrent combien ces hommes sont dangereux, esclaves d'une idée fausse que jamais les hommes ne subiront, la suprématie temporelle du clergé, mais ceux qui les opposent ne sont pas amis de la religion. L'Idée du devoir ne peut pas être chez nous qui défendons notre droit de penser sans le prêtre, mais elle est nécessairement chez le prêtre, qui viole toutes les convenances chrétiennes en réclamant obstinément la domination que J.C. lui a défendue. Et pour maintenir cette position, le prêtre se sert de la chaire, du confessionnal pour flétrir aux yeux du public et de leurs parents, ceux qui lui résistent dans le domaine qui est le leur et qui n'est pas le sien! Voilà la position actuelle que ces messieurs nous ont faite. Nous voyons tous les jours où ils tendent. Malgré des faits éclatants comme le soleil, vous ne voulez pas le voir, vous restez persuadés de leurs intentions nécessairement droites. Leur état seul est leur sauvegarde. Nous aurions dix fois raison qu'il ne faut pas l'avouer; ils ont les torts les plus graves, il ne faut pas le dire. Il y a donc toujours une barrière entre nous et nos familles, barrière qui ne va pas avec de bons cœurs, jusqu'à causer des choses désagréables, mais barrière qui nuit quelquefois à l'intimité du cœur, à l'expansion complète des sentiments. Je connais des familles où la querelle est à l'état chronique, et quelquefois les hommes cèdent pour avoir la paix. Dans d'autres cas, ils finissent par vivre hors de leur famille, par contrainte des liaisons suspectes et, dans bien des cas, c'est l'ouvrage du prêtre qui, sous prétexte de religion, veut influencer le

mari par la femme, ou le fils par la mère. Et toute cela se fait pour assurer l'influence temporelle du corps. Un jeune homme a une maîtresse. Jamais le clergé ne tourmentera sa mère pour la faire insister absolument à ce que cette liaison se brise. On en prend fort bien son parti parce que l'influence du clergé n'est pas en jeu. Mais un autre jeune homme viendra étudier à l'Institut, au lieu de fréquenter les billards et de prendre une dizaine de verres dans sa soirée. De suite, grand branlebas dans la famille. Ce jeune homme se perd. Il faut que les femmes le tirent de ce terrible péril. On exige qu'elles ne lui laissent pas de repos jusqu'à ce qu'il donne sa démission. Cette guerre durera un an, deux ans, mais on tiendra bon jusqu'à ce qu'il cède ou brise aux trois quarts ses relations de famille. J'ai vu vingt cas de ce genre. « On ne devrait pas recevoir les membres de l'Institut dans les bonnes familles », disait un prêtre l'année dernière. Mais s'agit-il du crapuleux Chapleau qui, au vu et su de tous, a passé quinze ans de sa vie avec les plus sales filles d'ici, mangeant chez elles et leur empruntant de l'argent; oh, celui-là, on le pousse, et l'évêque Fabre se fait le paravent de sa dernière orgie à la maison dorée, où il a volé tout à la fois l'argent et la maîtresse de Lormier! Volé au jeu, sans doute, légalement, mais l'autre n'en restait pas moins sans le sou. De là son suicide manqué. Et M. Chapleau vaut bien mieux qu'un membre de l'Institut, qui n'a jamais tombé dans toutes ces hontes. Voilà le système que j'abhorre et ne cesserai de dévoiler, tant qu'il me restera un souffle.

Je vois des gens qui parlent constamment religion et qui sont les pires des hypocrites et des misérables. Je vois bien des choses dans mon bureau, qui sont secrets d'office, mais qui me font connaître les hommes et les prêtres. Voir la sincérité seulement chez ceux-ci, c'est quelquefois traiter les autres avec une souveraine injustice, jamais intentionnelle, mais incontestable en fait.

Ton beau-frère bien dévoué.

L.A. Dessaulles



À Caroline Dessaulles-Béique²²³

Montréal, vendredi 16 avril 1875

Ma chère Caroline,

J'espère que vous êtes arrivés sains et saufs. J'ai télégraphié de bonne heure, ce matin, au Brevoort²²⁴ que vous arriviez à midi. Nous attendons le télégramme nous annonçant votre arrivée sans accident.

Ta maman a été bien courageuse jusqu'à ce qu'elle fût seule, ce qui n'a eu lieu que tard; mais une fois seule avec moi, elle a eu une petite crise nerveuse, mais ses larmes l'ont vite soulagée. Elle s'est réveillée en sursaut cette nuit, rêvant d'accident, et ce matin elle a encore beaucoup pleuré, tout en se reprochant ce chagrin, puisque tout indique que tu seras heureuse. Mais il fallait bien que le cœur eût son tour.

Après mon retour, nous avons invité les jeunes gens qui n'avaient pu venir au déjeuner, et d'invitations en invitations, nous nous sommes trouvés 47 à souper, 12 de plus qu'au déjeuner. Il a comme de raison fallu serrer les rangs, et Onésime et Casimir Papineau sont venus prendre leur revanche. Après un plaidoyer plein de feu, Godfroy a réussi à obtenir pour Mlle Senécal la permission de venir, mais à 8½, la tante était rendue pour la ramener en sûreté.

Tout le monde est parti de bonne heure et, à 9½, il ne restait personne. Ta maman et ta tante ont arrangé peu de choses et se sont couchées de bonne heure, celle-là pas mal nerveuse encore, ce qui explique ses rêves de peur pour toi de la nuit. Elle est bien ce matin.

Je t'envoie la notice du mariage publiée dans *Le Bien public*. Elle est bien faite. Celle du *National*, faite par le jeune Homier, ne dit rien que le fait, et ne signifie rien.

²²³ Caroline-Angéline Dessaulles, fille de Louis-Antoine Dessaulles, greffier de la paix, et de Zéphirine Thompson, a épousé (Montréal, Saint-Jacques, 15 avril 1875) Frédéric-Liguori Béique, avocat, fils de Louis Béique et d'Élisabeth Artois, de Sainte-Marie-de-Monnoir. Présence d'un grand nombre de parents et amis, dont Louis-Amable Jetté, avocat, membre du Parlement fédéral, servant de père à l'époux, Louis-Antoine Dessaulles, père de l'épouse, Côme-Séraphin Cherrier, Denis-Émery Papineau et Charlotte Gordon, son épouse, Georges-Casimir Dessaulles, oncle de l'épouse, Maurice Laframboise, Joseph-Godfroy Papineau, Augustin-Cyrille Papineau, Louise Laframboise, Alexina Beaudry...

²²⁴ Très chic hôtel new yorkais, sur la 5^e avenue, angle 8^e rue.

Vois tout ce que tu pourras, ma chère enfant, amuse-toi bien, fais bien nos saluts à tous nos amis de New York, dis-leur que nous trouvons la maison bien grande et qu'un grand chagrin pour moi a été de ne pouvoir aller te voir embarquer et te piloter un peu à New York, dont je connais tous les bons coins. N'oubliez pas de déjeuner au moins une fois avec du filet de sole frit, le moins cher et le meilleur de leurs déjeuners maigres, et demandez pour le dîner les potatoe croquettes, que je vous recommande. Les meringues panachées et la crème à la glace sont les meilleurs desserts. Pense aussi à demander de la purée d'huîtres. Puisque tu es là, autant vaut faire quelque petite gourmandise. S'ils ont toujours le même cuisinier, vous serez contents. Que M. Béique parle de moi au commis qui est au bureau du restaurant et marque les repas des pensionnaires. Il me connaît bien et pourra vous être utile.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que ton mari.

Ton père.

L.A.D.



À Frédéric-Liguori Béique

Montréal, lundi 19 avril 1875

Mon cher Béique,

Après y avoir un peu sérieusement songé, je pense que vous pourriez m'être particulièrement utile en passant une journée à Gand pour y voir d'Abrigeon (Henri), qui est à l'hôtel d'Allemagne, sur le marché aux grains. Vous auriez aussi probablement une chance de faire de suite quelque chose pour les globes Trudeau, car si la compagnie est formée pour l'exploitation du gaz, elle serait probablement heureuse de s'emparer de la patente des globes, ce qui est exactement dans sa ligne. Je vais voir aujourd'hui votre frère à ce sujet et nous arrangerons peut-être quelque chose. Dans ce cas, vous en serez informé par la lettre que je vous adresserai à Londres vendredi prochain, et qui vous y arrivera probablement le 3 mai.

Il est absolument possible que le mécanisme que d'Abrigeon va employer pour faire passer l'air à travers la gazoline, soit moins effectif pour la parfaite régularité de l'ensemble des lumières que celui de Ruthven. Je crains un peu que là ne soit sa pierre d'achoppement. Étant vous-même à Gand, avec les relations que vous y aurez, vous pourrez dire qu'avec la machine Ruthven, le succès est complet au collège de Saint-Hyacinthe, au British American Hotel (où cette machine fonctionne depuis sept mois, et trois mois au collège) et, par là, faciliter les opérations de d'Abrigeon. Je lui ai envoyé le certificat du procureur du collège. J'espère d'ailleurs avoir demain une machine en pleine opération dans le bureau de votre frère, et vous envoyer son attestation. Avec cela, si d'Abrigeon avait éprouvé quelques difficultés pratiques avec son appareil, ceux avec qui il est entré en relation verraient qu'en faisant venir une machine Ruthven, le succès serait assuré là puisque c'est un fait acquis ici.

J'ai vu hier au soir Cassidy et Thibaudeau qui entrent avec plaisir dans une compagnie que je forme pour l'exploitation de la machine Ruthven dans les deux provinces, Haut et Bas-Canada. Jodoïn, Adolphe Roy, Barsalou doivent y entrer. Ces noms vous montrent que la chose est sérieuse. Si donc la machine de d'Abrigeon laissait à désirer dans l'opération pratique, l'envoi d'une machine Ruthven réglerait tout, et on en ferait ensuite là-bas. J'ai déjà plusieurs établissements publics à garnir, comme le Palais de justice et la prison, le couvent de la Longue-Pointe, plusieurs grands magasins, quelques manufactures. De plus, nombre de personnes en dehors de la circonscription actuelle du gaz, adoptent cet appareil : Boyer, Thibaudeau, Barsalou, Merville, McDougall, Crawford et nombre d'autres. Rouër Roy même, quoiqu'en ville, en prend un pour pouvoir contrôler sa lumière et n'être pas sujet au désagrément de payer pour de mauvais gaz. Plusieurs hommes riches en feront autant. Ceci peut montrer aux amis de d'Abrigeon, là-bas, qu'ils ne courent aucun risque à faire marcher l'affaire et que si, par hasard, l'appareil de d'Abrigeon n'est pas complètement satisfaisant, un de nos appareils réglera la question du succès.

MACHINE A GAZ
DE
JOHN RUTHVEN.

Comme on a pu le voir au British American hôtel depuis quinze jours cet appareil donne les résultats les plus satisfaisants, comme clarté de lumière et économie de combustible. La consommation d'huile est la moitié moindre que celle d'une lampe ordinaire, la moitié de la lumière étant donnée par l'oxygène de l'air.

Les prix sont de : 100, 150, 200 piastres jusqu'à 1500 piastres, les appareils de ce dernier prix sont de cinq cents lumières.

M. A. S. Maynard, chez qui l'appareil fonctionne est content de ses résultats, et les commandes abondent chaque jour chez l'inventeur.

S'adresser à O. G. Trudeau, de cette ville, ou à J. Ruthven, à Montréal.

St. Hyacinthe, 23 Septembre 1874.

Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 23 février 1875

Une fois une compagnie formée pour l'exploitation de la Hollande et de la Belgique, ma part dans cette seule affaire devra valoir une centaine de mille piastres. Voilà pourquoi un ou deux jours passés à Gand peuvent me faire un bien énorme.

Toussaint Coursolles²²⁵, qui a aidé Trudeau à perfectionner ses globes, pense que la meilleure chose à faire serait d'intéresser à cette affaire la

²²⁵ Peut-être Toussaint-Gédéon Coursolles, mari d'Emma Thompson (sœur de Zéphirine).

même compagnie qui exploitera le gaz. Si votre frère est du même avis, la chose marchera facilement.

J'écris à d'Abrigeon qu'il est probable que vous passerez à Gand en allant en Italie, mais je ne le lui affirme pas. Si vous devez y passer, mieux vaudrait le prévenir pour qu'il vous abouche avec ses amis sans vous faire perdre de temps. En lui écrivant de Paris, il arrangerait tout à l'avance.

Si d'Abrigeon ne l'avait pas encore fait, vous feriez bien de lui conseiller de couper quelques globes pour obtenir la forme de ceux de Trudeau. Ses expériences y gagneraient. Au reste, je vais le lui dire dans la lettre qui va traverser avec vous. L'avantage de ces globes est évident à première vue.

Je vous serai reconnaissant si vous voulez bien nous télégraphier à votre arrivée à Liverpool. Mais n'allez pas envoyer un télégramme de quinze mots comme celui reçu samedi soir de B... Il ne faut pas de date, mais seulement ceci : « Dessaulles, Montréal. Well. Bique, Liverpool. » En voilà seulement pour cinq dollars au lieu de quinze. Vous arriverez sans aucun doute le 1^{er} mai ou le 2 au plus tard. Il est possible qu'alors la réduction à un écu par mot ait eu lieu.

Les chances sont fortement en faveur de la complète défaite de Beau-bien à Hochelaga. Taillon ne fait réellement aucun progrès en dépit des dernières grandes colères du *Nouveau Monde*.

Bien à vous.

L.A. Dessaulles



À Frédéric- Liguori Béique

Vendredi 23 [avril 1875]

Mon cher Béique,

Votre frère m'ayant expliqué qu'il n'avait pas encore d'arrangements définitifs avec M. Trudeau pour la Belgique, il faut comme de raison ne rien faire quant à l'affaire d'Abrigeon, jusqu'à ce qu'ils soient complétés. Jusque-là, chaque affaire doit marcher sur son propre mérite. Vous n'aurez donc, quant aux globes, qu'à assurer la patente en en faisant faire quelques-uns. J'ai écrit à d'Abrigeon que s'il faisait couper des globes

ordinaires pour mieux faire paraître son gaz, il devait déclarer qu'ils n'étaient pas en vente et ne voulait en aucune manière affecter le brevet Trudeau. La seule chose au reste qui pourrait lui nuire serait qu'il en fût mis en vente par d'autres.

Le gaz marche superbement chez votre frère, et je vais lui demander de vous le dire. Si donc on éprouvait quelque doute, à Gand, sur le système de d'Abrigeon à cause du mécanisme qu'il emploie, on peut être sûr qu'avec la machine Ruthven on aura un succès grandiose. Nous allons l'appliquer bientôt à l'éclairage d'un village.

Bien votre ami.

L.A. Dessaulles

J'espère que vous aurez reçu à N.Y. la lettre que je vous ai écrite au sujet de d'Abrigeon, et votre passeport.



À Caroline Dessaulles-Béique

Montréal, 23 avril 1875

Ma chère Caroline,

Je reçois aujourd'hui tes deux dernières, de New York et du *steamer*, qui auraient dû m'arriver, la première hier, et la 2^e aujourd'hui. Il y a quelque chose qui va mal à la poste de New York, et si on ne met pas ses lettres avant-midi, elles ne partent que le lendemain.

Nous sommes heureux de te voir contente et heureuse, et nos plus vifs souhaits de bonheur t'accompagnent en route. Ta maman se fait un peu à ton absence, mais pendant les deux dernières nuits de tempête, elle était très agitée et rêvait toujours de malheur. Espérons que tout cela n'est que le résultat d'une imagination impressionnée par l'amour maternel.

Tout a repris sa physionomie à la maison. Le salon est réorganisé comme il l'était, tes présents y sont descendus en attendant que l'on sache où les mettre. Il n'y a encore rien dans le salon d'en haut et nous allons laisser couler quelques jours avant de rien décider.

Ne vous occupez plus des listes, tout est correct et j'ai comblé la lacune de Papineauville. Toutes les personnes qui tiennent à M. Béique ont reçu leurs cartes. Je n'ai pas eu besoin d'en faire faire de nouvelles. MM. Marchand et Loranger nous ont donné de vos nouvelles. Je vais écrire à Mme Beach²²⁶.

Ta tante et les enfants sont bien.

Les gens de Montréal sont presque heureux que l'on ne parle plus de mariages pendant quelque temps. Les femmes mêmes étaient fatiguées de n'avoir plus d'autre sujet de conversation. Tes tantes Louisa et Émilienne sont venues veiller à la maison hier au soir, mais Louisa souffre beaucoup de son pied. L'idée de tenir maison avec cet obstacle lui cause du chagrin.

Fanny est rétablie, mais ta tante Leman reste faible et tousse. Sa position me semble un peu grave.

Nous t'embrassons de tout notre cœur.

Ton papa



À Caroline Dessaulles-Béique

Montréal, 7 mai 1875

Ma chère Caroline,

Marie-Louise Labelle²²⁷ s'est mariée avant-hier matin par un temps superbe. Ils ont renoncé à l'idée d'un voyage et s'en sont tout uniment allés prendre possession de leur maison.

²²⁶ Mme Beach est une amie de la famille Papineau. Elizabeth T. Porter (1813-1883), née à Skaneateles (N.Y.), fille du chancelier James Porter et d'Eliza Vredenburg. Après une pénible séparation d'avec son premier mari, Jean-Baptiste Laforge, elle épousa (New York, 13 juillet 1851) John Campbell Beach, qui périt dans l'explosion d'un vapeur en 1856. Mme Beach vécut à New York jusqu'à son décès, conservant des liens avec ses amis Papineau et Dessaulles.

²²⁷ Marie-Louise Labelle, née en 1854, fille de Joseph-Olympe Labelle et de Marie-Louise-Alexina Coursolles, a épousé (Montréal, Sainte-Brigide, 5 mai 1875) Joseph Archambault, commis marchand, fils de Joseph Archambault et de Thérèse Dufresne. Présence de Tous-saint-Gédéon Coursolles.

Toussaint est venu d'Ottawa pour le mariage et ramènera ta tante²²⁸ et les enfants lundi, passant par Rigaud, pour voir Louis.

Tes tantes Louisa et Émilienne²²⁹ m'ont spécialement chargé, hier au soir, de te présenter leurs plus affectueux compliments et saluts, et Alexina aussi. Celle-ci est assez fortement malade. Il lui est sorti des clous sur le corps et les jambes, et cela la fait assez fortement souffrir parfois. McDonald la soigne et lui promet de la guérir à condition qu'elle ne lise pas la nuit, se couche de bonne heure, prenne un peu d'exercices et fasse dire aux gens ennuyeux qu'elle n'est pas à la maison.

Clotilde St-Julien²³⁰ est venue passer une quinzaine à Montréal. Nannette Papineau²³¹ est descendue avec elle mais repartie de suite le lendemain matin pour Saint-Aimé, où sa cousine, Mlle Picard²³², se mourait.

J'ai rencontré hier Mme Sincennes²³³ qui a l'air tout à fait bien, mais son jeune mari est d'une faiblesse inquiétante; il faut qu'il se couche souvent dans l'après-midi, il est pâle et me fait fort l'effet d'être dans un état excessivement grave. Je ne serais pas surpris qu'on l'envoyât voyager²³⁴.

Mlle Barthe m'a écrit à l'occasion de la réception de vos cartes et me charge de te dire mille bonnes choses de sa part partant du cœur. Elle est

²²⁸ Ta tante Emma Thompson-Coursolles.

²²⁹ Louisa et Émilienne Trudeau. Voir leurs correspondances éditées.

²³⁰ Clotilde St-Julien (1849-1879), fille de Marie-Louise Papineau (cousine de LAD) et d'Édouard St-Julien. De Papineauville.

²³¹ Anne Papineau, dite *Nannette* (1848-1942), fille de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau (cousin de LAD) et de Madsem. De Papineauville. Sœur de Godfroy Papineau, notaire.

²³² Famille Picard, de Saint-Aimé, Richelieu, apparentée à la famille de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau, de Papineauville. Flavien Destroismaisons/Picard a épousé (Saint-Hyacinthe, 3 novembre 1830) Adélaïde Marchesseau (sœur de Clémence Marchesseau dite *Madsem* qui a épousé JBN Papineau).

²³³ Marie-Héva Coursol, fille de Charles-Joseph Coursol, « juge de session », et d'Émilie-Henriette Taché, vient d'épouser (Montréal, cathédrale Saint-Jacques, 6 avril 1875) Damase Sincennes, « gentilhomme », fils de Jacques-Félix Sincennes, pilote de navires, et de défunte Clotilde-Éloïse Douaire/Bondy. Plusieurs signatures au registre, dont celle de Delphine-Denise Perrault, fille du patriote Louis et seconde épouse de Jacques-Félix Sincennes.

²³⁴ Pourtant Damase Sincennes (1849-1904), né à Sorel, finira ses jours à Montréal à 55 ans. Veuf de Marie-Héva Coursol, il épousera (Montréal, Saint-Jacques, 2 juin 1885) Marie-Louise-Henriette Juchereau/Duchesnay (1865-1941), fille de Jean-Philippe Juchereau/Duchesnay et de Marguerite Wilson.

toujours à Hamilton, doit venir passer ses vacances ici avec son père et ses frères, qui prennent maison, puis retourner à Hamilton à l'automne.

Nous sommes très inquiets, dans notre public, du retard de trois *steamers* qui sont pris dans les glaces, dans ou en-deçà du golfe Saint-Laurent. Le *Polynesian* en est un. Le *Prussian*, arrivé mercredi à la Pointe-au-Père, a vu de loin dans les glaces un *steamer* qui lui a paru être le *Polynesian*. Il n'avait donc pas encore été, mardi, jeté à la côte, et il y a tout espoir qu'il finira par arriver à bon port. Il y a à bord 30 passagers de première classe, 500 de seconde et 180 hommes d'équipage. Les deux autres vaisseaux en détresse sont le *Dominion*, chargé de fret, et le *City of Champlain*, *idem*.

La navigation n'est pas encore ouverte, le *Montreal* n'étant parti hier que pour Batiscan. On pense que le *Québec* pourra demain se rendre à Québec. C'est au Cap-Rouge, à 3 lieues au-dessus de Québec, que la glace tient encore. Depuis ton départ, nous avons toujours eu un temps de chien : brouillard, neige fondante, pluie glacée, atmosphère d'une humidité pénétrante. Nous n'avons pas pu passer un seul jour sans feu. Avant-hier était une journée superbe, mais le soir, pluie et vent. Hier, toute la journée, pluie et humidité abominable. Feu comme en hiver. Voici le temps où ta maman va trouver la maison plus grande que jamais, étant seule. Ta grand-maman²³⁵ viendra sans doute souvent. Mais ta maman ira passer quelques jours avec Fanny aussitôt que possible.

Auguste est à Papineauville d'où il reviendra la semaine prochaine pour le déménagement. Ta tante Zénaïde²³⁶ est bien et te fait mille et mille amitiés. J'ai envoyé tes portraits à Mme Béique.

Nous vous embrassons de tout notre cœur.

Ton papa.

L.A.D.

²³⁵ Flavie Trudeau (1801-1879), née à Montréal, fille de Toussaint Trudeau/Truteau et de Marie-Louise Papineau, a épousé (Montréal, 16 juin 1823) John Thompson, tailleur, marchand, à Montréal, puis ensuite à Saint-Hyacinthe. En 1875, Flavie Trudeau, grand-mère de Caroline Dessaulles, est veuve depuis un an.

²³⁶ Zénaïde Thompson (1829-1895), fille de John Thompson et de Flavie Trudeau. Sœur de la Providence en 1848, sous le nom de « Sœur de l'Ange-Gardien ». Voir *L'Institut de la Providence, histoire des Filles de la Charité Servantes des Pauvres dites Sœurs de la Providence*, tome IV.

J'ai une longue lettre de Mme Beach qui avait fini par conclure que tu n'étais pas allée à New York. Cet innocent de Dion²³⁷ a fait tous les hôtels, excepté le Brevoort. Mme Beach attendait des informations de lui. Elle est profondément chagrine de t'avoir ainsi manquée et me charge de t'en exprimer tout son regret.

Ta maman me charge de te dire que maintenant que vous êtes arrivés, elle est bien plus tranquille et que son ennui en est diminué. Elle vous recommande d'avoir bien soin l'un de l'autre. Je remercie M. Béique de son télégramme, il m'est arrivé à 10 heures du matin, samedi.



À Caroline Dessaulles-Béique

Montréal, 14 mai 1875

Ma chère Caroline,

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui à midi ta lettre de Queenstown, et tu as eu tort de ne pas envoyer aussi celle au crayon. Mieux valait l'avoir que de l'attendre, et quand ceux que l'on aime sont absents, on n'en a jamais assez. Quand même elle aurait été légèrement effacée, cela n'eût rien signifié du tout, mais dans une enveloppe le crayon dure longtemps, même en pattes de mouche. Je puis bien te dire une méchanceté pour faire contre-poids à toutes celles que tu m'as faites dans ta vie.

Ta maman est bien, pas mal remise de ses fatigues; et je l'ai mise à boire du *porter* sans miséricorde. Elle a fait bien des grimaces en commençant et puis à présent, elle ne le trouve pas trop, trop mauvais. Ta tante Emma devait repartir lundi dernier, mais il faisait un temps épouvantable et force leur a été de remettre à mardi, parce qu'ils devaient arrêter à Rigaud pour voir Louis. Ils ont eu temps très beau mardi matin, mais temps épouvantable encore mercredi, pour revenir prendre le *steamboat*. Heureusement ils n'avaient que deux milles et demi à faire en voiture.

²³⁷ Charles Dion (1828-1918), de Chambly, inventeur, photographe, en lien avec Dessaulles au moins à partir de la décennie de 1860. Voir Louis-Antoine Dessaulles, *Paris illuminé : le sombre exil. Lettres 1878-1895*, par Georges Aubin et Yvan Lamonde, PUL, 2019.

Ta tante Laframboise est allée à Saint-Hyacinthe le jour de l'Ascension [6 mai 1875], hier huit jours, en est revenue lundi et a été prise, dans la nuit, d'un érysipèle sur les yeux. L'attaque a été détournée promptement. Louise est allée mercredi à Saint-Hyacinthe, avec Francis, que l'on assure devoir se marier bientôt, tout à fait bientôt, avec Charlotte. Ce serait encore là une bonne prise réciproque.

Emma est encore chez ta tante [Zénaïde]. L'Ange-Gardien est parfaitement bien. La veille du départ de ta tante, toute la famille est venue la voir le soir, et l'Ange-Gardien est arrivée accompagnée de deux sœurs, et elles sont restées jusqu'à 9 heures. La pluie tombait à torrents quand je les ai reconduites.

Alexina est mieux, mais elle a eu une éruption considérable de clous qui l'ont beaucoup fait souffrir, fatiguée et affaiblie.

Fanny est bien, et sa mère redevenue bien depuis quelques jours. Les enfants sont parfaitement bien. Mercédès²³⁸ t'embrasse de tout son cœur et va t'écrire. Elle assiste, de ce temps-ci, au bazar de la Providence.

Ta grand-maman passe une partie de son temps à la maison. Ta maman a mis en ordre tous les effets d'hiver, et nous allons probablement lever le plancher d'en bas, la semaine prochaine, afin de faire le bredas général seulement après.

Nous sommes à nous ingénieur à trouver une idée passable pour serrer vos présents. Nous allons probablement vider l'autre moitié du bas de la bibliothèque, mais où mettre les livres ?

Écris-nous un mot de partout. Point de détails quand tu n'en auras pas le temps, mais un mot pour que nous suivions votre itinéraire. Nous avons appris que Mme Boyer avait dû laisser Paris le 10, conséquemment vous avez dû la voir et vous entendre sur une rencontre quelque part au sud.

Nous t'embrassons bien tendrement et ton mari de même. Nous le remercions du fond du cœur des soins dont il t'entoure. J'ai communiqué votre arrivée à Liverpool à sa mère, et je vais lui faire part du contenu de ta lettre.

Vous avez été aussi peu malades que possible, et c'est bien heureux.
Je t'embrasse encore.

²³⁸ Mercédès Papineau (1856-1950), fille de Casimir-Fidèle Papineau (cousin de LAD), notaire, et de Marie-Louise McDonald. Elle épousera (1881) Guillaume Couture, musicien.

Ton papa

Tout en parlant de pattes de mouche, cela ne voulait pas dire que ta lettre ne fût pas lisible. Elle l'était parfaitement. Ceci n'est qu'une figure de rhétorique qui n'avait pas la moindre application pratique.

Adresse tes lettres au Court House et non Justice palace, ce qui ne se dit pas en anglais.



À Caroline Dessaulles-Béique

Montréal, 11 juin 1875

Ma chère Caroline,

Pendant que tu t'amuses là-bas, à voir mille belles et intéressantes choses, nous trouvons, nous, la maison bien grande et bien triste. Ta maman est bien néanmoins et supporte ton absence avec courage, mais cette chambre vide, l'absence de piano et de musique, et de petites espiègleries de temps à autre, tout cela jette un sérieux nuage sur la vie. Tes tantes viennent voir ta maman, et elle va chez elles souvent, surtout chez Louisa qui est maintenant emménagée, et ta grand-maman passe quelques jours ici chaque semaine.

Mme de Bellefeuille²³⁹ est accouchée lundi d'une fille mais elle est d'une faiblesse désespérante et elle rend une si énorme quantité de pus que la consommation paraît entièrement déclarée. Il paraît donc certain qu'elle n'ira pas loin. C'est une chose bien triste, après 14 mois de mariage. Cela montre comment les moindres imprudences deviennent quelquefois fatales. Mais il faut dire aussi que le germe de la maladie était chez elle par sa mère.

Il était un peu question d'un voyage de Fanny à Montréal, mais je n'en entends plus parler. Ils sont tous bien de ce côté-là.

²³⁹ Marie-Almandina Beaudry, fille de Jean-Baptiste Beaudry, marchand, et de Marie-Anne Dumont, a épousé (Montréal, cathédrale Saint-Jacques, 21 mai 1874) Joseph-Édouard Lefebvre de Bellefeuille, avocat, chevalier de l'Ordre de Pie IX, fils de Joseph Lefebvre de Bellefeuille et de Caroline-Flavie-Anne Leprohon, de Saint-Eustache.

Nous sommes en pleine campagne électorale. De Boucherville s'est rencontré avec Joly dans le comté de Lotbinière et s'est fait littéralement massacrer, quoique la lutte ait été courtoise et l'assemblée parfaitement paisible. Quatre *steamboats* s'y étaient rendus de Québec, chargés de monde et quelques autres des paroisses limitrophes sur le fleuve. Cela faisait une énorme assemblée. Chapleau y était et Fréchette qui l'a mordu au sang. Laurier y est allé aussi.

Je suppose que tes amies d'ici te donnent toutes les petites nouvelles courantes et que tu comptes peu sur moi pour celles-là.

Je vois par le *Witness* d'hier au soir que le *Vicksburg* est péri en mer. C'est le *steamer* qui emportait mon appareil à gaz. Encore un retard. Je joue terriblement de malheur. d'Abrigeon n'attendait que cela pour former une compagnie et m'envoyer quelques fonds dont j'ai un terrible besoin par la crise exceptionnelle où nous sommes. Il n'y a pas eu heureusement de forte banqueroute depuis quelque temps, mais comme la crise ne paraît pas diminuer d'intensité, il n'est guère possible qu'il n'en arrive pas quelques-unes.

Nous meilleurs saluts à ton mari et nous t'embrassons du fond du cœur.

L.A. Dessaulles



À Caroline Dessaulles-Béique

Montréal, 18 juin 1875

Ma chère Caroline,

J'ai peu de temps à moi et de grandes difficultés d'affaires, par suite de la crise terrible que nous subissons. La banque Jacques-Cartier a suspendu ses affaires. Point de danger pour les dépositaires et les porteurs de billets, mais perte de 10 à 15% pour les actionnaires sur leur stock. Barbeau, de la banque d'Épargne, agit comme syndic, Cotté ayant donné sa résignation. L'état réel des affaires de la banque sera connu lundi. Cela a jeté une perturbation terrible dans les affaires monétaires.

Ta maman est bien et toute la famille.

Je t'embrasse mille fois.

L.A.D.



À Caroline Dessaulles-Béique

Montréal, 5 juillet 1875

Ma chère Caroline,

Nous avons reçu, vendredi matin, trois lettres de toi, une pour ta maman, de Naples, une pour moi, de Florence, une pour ta tante Emma et une pour Louise; puis, samedi matin, deux lettres pour Louise Malhiot et M. Béique. Vos lettres d'Italie manquent souvent leur malle transatlantique, comme tu le vois. Nous avons été seize jours sans rien recevoir, ce qui montre qu'une lettre attend la suivante à Liverpool. Il est impossible que ces choses n'arrivent pas en voyage, et tu ne dois pas être surprise que les nôtres, en courant après toi, fassent ici ou là de petites stations.

Voilà la saison des voyages, mais bien des personnes sont retenues par la terrible crise que nous traversons et qui n'a jamais eu sa pareille. J'espère que cela ne forcera pas M. Béique d'abrégier son voyage, ce qui serait un malheur pour vous deux, puisque vous en jouissez tant; mais enfin il peut survenir des nécessités impérieuses qui ne vous laissent pas d'alternative.

Je n'ai que des bonnes nouvelles à te donner de la famille en général, puisque ceux qui ont été malades reviennent. À Saint-Hyacinthe et Ottawa, tout va bien. Ici, voici les détails : Mme de Bellefeuille est mieux, mais après une maladie terriblement dure, les deux seins lui ayant abouti. Sa toux ne la fatigue presque plus. Mme Casimir Papineau a été fortement malade, mais sa toux aussi est devenue bien moins alarmante. Je l'ai vue hier, à Longueuil, et elle était mieux de fait comme d'apparence. Le Dr Leman²⁴⁰ a été lui aussi fortement malade d'une attaque de fièvre intermittente avec congestion du cerveau. Il n'y a pas eu de danger, mais peu s'en est fallu. Le jour de la Saint-Pierre, Godefroy et Joseph Beaudry sont allés à Saint-Philippe et Saint-Isidore, pour voir comment les élections

²⁴⁰ Joseph Leman (1842-1885), médecin, fils d'Honorine Papineau et du Dr Dennis Shepard Leman, époux de Polyxène Beaudry (1842-1917).

marchaient. Il faisait froid le matin, et ils sont partis sans habits suffisants. Puis voilà que, le soir, après une sécheresse de trois semaines, une magnifique pluie, dont nous avons grand besoin, les a arrosés pendant trois heures et les a trempés comme des soupes. Il leur a fallu coucher à La Prairie et arriver en assez grand désordre. Cela a valu à Joseph une grosse attaque de fièvre, qui paraît l'avoir laissé hier au soir. Puis enfin, Arthur Laframboise qui a eu, à la distribution, trois prix et trois accessits, a été pris, la semaine dernière, d'une vraie inflammation de cerveau qui l'a tenu dans le délire pendant deux jours. Il est presque bien maintenant.

Tes lettres se promènent partout et nous reviennent fidèlement. Tu les trouveras toutes dans ton secrétaire. Si tu désires nous apercevoir, ne fût-ce que quelques minutes, nous te rendons ce désir au centuple. La maison est bien triste sans toi et nous disons bien souvent : « Si elle était ici. » Ces séparations momentanées sont utiles, nécessaires souvent aux uns ou aux autres, mais toujours pénibles à ceux qui s'aiment et, tout en se réjouissant du plaisir qu'éprouvent les absents, on sent toujours que le plus grand plaisir de la vie est d'être ensemble. On n'apprécie pas ce bonheur quand on le possède, mais quand il manque on voit bien vite qu'il est le meilleur de la vie. Ta tante Louisa ne parle pas encore de partir, mais ta tante Émilienne part le 15 pour La Malbaie avec tout son monde, moins Henri²⁴¹ qui ira les conduire ou les chercher.

Ta maman n'a pas encore pu aller à Saint-Hyacinthe, mais elle le pourrait maintenant, et j'espère l'y décider. Elle n'est pas forte et a besoin de distraction.

Tu as bien fait de gronder Godfroy que nous avons un peu émoustillé hier. Il admet qu'il est paresseux, mais il dit qu'écrire est la chose qu'il déteste le plus au monde. Nous lui avons dit qu'il faut faire plaisir aux autres, surtout quand on a promis de le faire et quand aucune raison ne l'empêche. Je lui ai démontré qu'il raisonnait en philosophe et agissait en paresseux. Il s'est mis au travail hier, et tu vas enfin recevoir une lettre de lui.

Continue, chère enfant, à profiter de ton voyage, à nous aimer de loin, à bien aimer ton mari, à avoir soin de toi et de lui, et à te préparer à la joie du retour, qui est toujours le meilleur moment du meilleur voyage.

²⁴¹ Henri Beaudry (1867-1922), manufacturier, fils aîné de Joseph Beaudry et d'Émilienne Trudeau. Il épousera (Saint-Hyacinthe, 19 avril 1887) Alice Dessaulles (1862-1934), fille de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet.

Quant à ceux qui sont restés et qui n'ont eu que le malheur de l'absence, le retour les fait absolument revivre.

Nous t'aimons bien, t'embrassons du fond du cœur, et te chargeons d'embrasser ton mari pour nous.

L.A.D.



À Caroline Dessaulles-Béique

Montréal, 16 juillet 1875

Ma chère Caroline,

Le temps marche toujours, lentement quant à ton retour, mais bien vite sur tout le reste. Les affaires restent impossibles et l'inquiétude est générale. On espère quelque chose de mieux pour le mois d'août, mais j'en doute. Jouissez bien de votre voyage et de l'avantage d'être pour un temps hors du terrible tourbillon où nous sommes. Personne ne sait s'il sera debout demain.

Vous devez être à Bruxelles ou Gand par le temps qui court. J'ai ta dernière de Genève. Nous sommes heureux de vous voir toujours bien portants et heureux. Ménagez bien votre bonheur, il y en a tant qui vivent dans l'angoisse.

Ta maman n'est pas forte mais assez bien sur le tout. Elle est assez raisonnable et n'entreprend pas trop. Elle dort bien, et cela la soutient mieux que tout autre chose. Nos occupations domestiques ne sont pas très variées, la routine est la même, allant le soir, de temps à autre, chez Louisa ou Émilienne, moi à mes affaires toute la journée, et ta maman trouvant toujours la maison bien vide.

Joséphine est revenue de chez sa mère qui paraît en être à sa dernière maladie. Nos malades, tout en ayant du mieux, restent dans un état assez précaire. Mme [Casimir] Papineau tousse toujours, d'une manière moins fatigante, mais le docteur craint que le germe de la maladie ne soit formé. Elle est à Longueuil où elle a meilleur air qu'ici. Et, pour comble de malheur, Casimir n'est pas bien non plus. Il a tellement travaillé depuis deux ou trois ans que sa tête le fait souffrir. Il sent un serrement constant dans

le front et les tempes, et ce symptôme est sérieux. Puis sa maladie des rognons semble ne pas céder beaucoup au traitement. Ils sont sérieusement malades tous deux, et les pauvres jeunes filles ne voient pas l'avenir sans terreur.

Le Dr Leman a eu du mieux, mais ses transpirations nocturnes indiquent un état assez grave. Sa poitrine semble se creuser et je crains que la consommation ne se loge là.

Mme de Bellefeuille²⁴² est toujours très souffrante, elle n'a que le souffle, néanmoins son médecin a beaucoup d'espoir. Partout ailleurs on est bien. Ta tante Émilienne part lundi pour La Malbaie; elle y sera trois semaines. Victor et Émilie partent ce soir pour Papineauville. Ta tante Louisa semble décidée à ne pas courir cet été. Je n'ai pas vu Louise depuis assez longtemps. Elle a dû te dire que le mariage d'Ella²⁴³ a été avancé d'un mois et que toute la famille, moins Amédée, part pour l'Europe. Vous vous verrez probablement à Paris.

Moi qui t'ai donné si peu quand tu t'es mariée, je me flattais de l'espoir que je pourrais t'envoyer quelque argent pour ton retour à Paris. Malheureusement, toutes mes affaires retardent outre mesure. Je n'ai encore rien reçu et j'ai bien de la peine à me maintenir par le terrible temps où nous sommes. C'est un bien profond chagrin pour moi que de ne pouvoir t'aimer qu'en paroles et de pouvoir faire si peu. Une sorte de fatalité me poursuit; je crois toucher une chose et elle fait comme l'oiseau des champs qui va se placer un peu plus loin, qui reste toujours en vue mais toujours hors de portée. La consolation de te donner selon mon cœur m'est refusée, et Dieu sait ce que je donnerais pour te faire plaisir, à toi surtout qui ne nous as jamais donné le plus léger sujet de plainte. La vie est bien dure pour les uns quand elle est si douce pour les autres.

Nous vous embrassons tous les deux de tout notre cœur.

Ton papa.

L.A.D.

²⁴² Marie-Almandina Beaudry sera inhumée à Montréal le 31 juillet 1877, en présence de plusieurs parents.

²⁴³ Eleanor Ellis dite *Ella* Papineau (1852-1875), fille d'Amédée Papineau (cousin de LAD) et de Marie Westcott, épousera (Manoir d'Amédée à Montebello, 18 août 1875) John Try Davis. Le mariage sera célébré devant James Henry Dixon, recteur à Grenville.

Nous n'avons rien fait encore pour vos meubles de chambre à coucher. Nous avons cru mieux faire d'attendre des instructions.



À Caroline Dessaulles-Béique

Montréal, 23 juillet 1875

Ma chère Caroline,

Ta tante Émilienne est partie le 21, mardi, pour La Malbaie avec Alexina et Emma. Elles y seront quatre semaines. Louise est venue prendre le lunch avec nous hier. Sa maman est bien. Laframboise était allé à Saint-Hyacinthe, aux funérailles de l'évêque Mgr Charles Larocque²⁴⁴. Presque tous les évêques du Canada y étaient, et trois des États-Unis. Il y avait un nombre énorme de prêtres que l'on a répartis dans les maisons de la ville. Les funérailles ont été très solennelles, naturellement. Je ne connais pas bien la nature de la maladie qui a emporté l'évêque. Elle me fait tout simplement l'effet d'un affaissement et d'une désorganisation précoces. Il n'avait que 66 ans. On ne sait pas encore quel sera son successeur. On dit que les trois noms envoyés à Rome sont ceux de MM. Moreau, Ouellet et Desnoyers, curé de Saint-Pie. Si M. Ouellet est choisi, nous en verrons de belles.

Ta grand-maman est avec nous depuis huit jours. Cela désennuie un peu ta maman, qui est ainsi moins livrée à elle-même.

Je reçois des lettres d'Ottawa où l'on nous parle des pique-niques organisés pour amuser les jeunes filles. Je suppose que Toussaint doit t'en dire quelque chose.

Nous avons ta lettre du 4, de Bruxelles. Vous devrez aller à Gand, Anvers et Paris. Je suppose que vous serez arrivés à Paris vers le 10 et que vous y resterez jusqu'au retour. Restez le plus longtemps que vous pourrez. On ne retourne pas quand on veut, et amusez-vous bien tout en vous instruisant. Paris est le quartier général de l'intelligence humaine, la capitale de la science comme celle de la vie facile et agréable, et des plaisirs de toute

²⁴⁴ Charles Larocque (1809-1875), évêque de Saint-Hyacinthe, décédé le 15 juillet à l'Hôtel-Dieu de cette ville. *DBC*.

sorte. Connaissez-le bien et étudiez-le. N'oubliez pas de nous rapporter un bon portrait. Celui que nous avons de ton mari est bon, mais aucun des tiens n'est satisfaisant.

Ta maman me remarquait, l'autre jour, que tu ne nous as pas encore une seule fois parlé de musique, ce qui lui faisait craindre que tu ne fisses un peu la paresse sur le chapitre. Tâche de prendre ta revanche à Paris et de te faire donner des leçons par un exécutant qui jouera, au lieu de te faire jouer toujours. Il te faut maintenant plus écouter que parler, afin de te former complètement.

Les affaires sont toujours dans un état impossible. Aucune amélioration. Le mois de septembre en verra peut-être un peu, mais il y a peu d'espoir pour le mois d'août.

Le mieux de Mme C. Papineau se continue, mais elle n'est pas forte. Je pense qu'ils resteront à Longueuil le plus longtemps qu'ils pourront. Le grand air lui fait certainement du bien, mais je pense que l'air sec de la montagne de Belœil lui irait mieux encore que l'air toujours un peu chargé d'humidité de Longueuil.

Mme de Bellefeuille n'est guère mieux et toujours d'une faiblesse à être jetée par terre d'un souffle. Marie-Louise se trouve assez bien des soins de McDonnell.

Ta tante Zénaïde est à courir les campagnes pour établir partout des dépôts de sirop²⁴⁵ et elle est toute au commerce, laissant la prière à ses compagnes. Au reste, comme elle réussit et que la maison fait passable récolte, les autres prient ardemment pour son succès et en remercient le ciel. Joséphine est revenue la semaine dernière et Cordélia a pris son tour cette semaine. Elle revient lundi prochain. Leur mère est toujours malade et n'en reviendra probablement pas.

Adieu, chère enfant. Amuse-toi le plus que tu pourras; amuse-toi pour toi et pour moi, car je ne m'amuse guère ici avec l'effroyable difficulté des affaires. Nous sommes heureux de te savoir un peu plus proche, cela nous met l'eau à la bouche pour le retour. Nous t'embrassons de tout notre cœur, ainsi que ton mari, ou plutôt embrasse-le pour nous s'il n'y voit pas d'objection. Nous t'aimons bien.

²⁴⁵ Zénaïde Thompson, Sœur l'Ange-Gardien, s'occupe de la pharmacie. En 1875, elle fait la promotion de son invention : un sirop de gomme d'épinette. *Info-Route... Émilie –Gamelin*, N° 4, avril 2015. Une belle-sœur de LAD.

L.A.D.

À Zéphirine Thompson²⁴⁶Dimanche, 1^{er} août 1875

Ma chère et pauvre femme,

Je manquerais complètement de cœur et de vrai courage, si je ne t'adressais pas un dernier mot d'adieu et de demande de pardon, avant de m'en aller définitivement. Je t'ai laissée calme en apparence mais la mort dans l'âme. J'ai réussi à dominer le physique, à commander à l'émotion extérieure, mais je n'en étais pas moins déchiré. Je me reprochais de te tromper, de ne pas tout te dire, mais j'avais solennellement promis de ne pas t'instruire de mon départ. Voilà votre sort, vous autres pauvres femmes! On vous perce le cœur sans vous prévenir, sans tenir compte du supplice que l'on vous impose, sans vous préparer au moins à l'affreux réveil que l'on vous destine. Tu étais la dernière personne à laquelle je devais faire une injustice du cœur, et il m'a fallu te la faire. Nous sommes toujours coupables envers vous par quelque côté. Le mal que je te fais, pauvre amie, n'est pas réparable, je le sais. Je ne t'en demande pas moins pardon du plus profond de mon cœur, et à ma pauvre Caroline aussi, dont j'ai terni la vie et assombri l'avenir! Ah! mon Dieu que je souffre, non pour moi qui le mérite, mais pour vous deux, pour ma pauvre sœur, mon pauvre frère, pour tous ceux enfin que j'aimais, et dont j'ai si profondément froissé tous les sentiments de droiture et de dignité. Je vous ai fait bien du mal par mes mécomptes en affaires; cela ne vous a pas empêchés de m'aimer toujours, et par une fatalité terrible de mon existence, j'ai fini par jeter la déconsidération sur ma famille! Je ne songe pas à m'excuser, j'ai eu complètement tort de me laisser dominer par des mirages, des probabilités que je changeais en certitudes dans mon esprit. Hélas! Mon Dieu, depuis cinq ans que je vis dans le désespoir, m'accrochant à tout pour faire quelque chose et tâcher de prévenir ma honte et la vôtre – j'entends celle que je vous ai

²⁴⁶ Cette lettre a été éditée dans L.A. Dessaulles, *Écrits* (1994), p. 270-276, annotée par Yvan Lamonde.

imposée – marchant toujours de mécompte en mécompte, me voyant irrésistiblement descendre vers un gouffre et imaginant tous les moyens pour m'arrêter sur la fatale pente où je glissais, il est clair que je ne jugeais pas ma situation sainement et ne voyais que la nécessité d'en sortir sans en comprendre en même temps l'impossibilité. Je vis sur un fil depuis cinq ans; j'ai enduré des tortures morales sans nom, surtout le jour du mariage de ma pauvre Caroline; obligé de faire bonne contenance à l'extérieur, quand j'étais dévoré des plus terribles inquiétudes que jamais homme ait subies. Mais je voyais toujours, dans un avenir prochain la fin de mon long supplice, dans un succès qui fuyait toujours. Je méritais clairement qu'il ne vînt pas, vu le moyen honteux au moyen duquel je prolongeais mon intolérable situation, mais cette idée ne m'est pas venue parce que n'ayant jamais eu en vue que de payer mes dettes; croyant toujours toucher au moment de remercier mon pauvre frère en payant toutes les siennes, ayant le même projet pour ma pauvre sœur et son mari; il me semblait que la légitimité du but et ma parfaite droiture d'intention sur ces choses devaient me faire trouver grâce ailleurs et m'empêcher de faillir finalement dans les efforts désespérés que je faisais pour assurer mon succès. Chose étrange peut-être pour vous tous, je n'en ai jamais douté un instant. Je me disais : « Je veux réparer le mal que j'ai fait, payer ceux que j'ai fait souffrir, rendre les miens riches si je le deviens, partager avec bonheur avec eux, pourquoi la Providence m'empêcherait-elle de réussir ? » Et puis je voulais voir ma pauvre Caroline riche et heureuse, je voulais réparer envers vous deux mes malheurs passés et vous rendre au moins l'aisance que des inimitiés politiques m'avaient fait perdre. Toutes ces considérations se pressaient dans mon esprit et m'obsédaient au point de m'empêcher de juger sainement des choses. Je puis dire hautement que dans l'énorme somme [de dettes] que j'ai le malheur de laisser derrière moi il n'y a pas eu un sou de dépensé pour une satisfaction illégitime, ou un plaisir condamnable. Je visais au succès pour réparer les malheurs passés, les torts involontaires envers autrui, préparer l'avenir de ma fille, mais j'étais au-dessus des ambitions sordides ou des besoins de l'inconduite.

Tu sais mieux que personne combien j'ai travaillé, combien peu de récréation je me donnai. Le fait est que je ne trouvais un peu de repos d'esprit que dans le travail, seule chose qui ne détournât ma pensée de ma terrible position.

Je sais bien que l'on peut me dire avec toute raison que tout cela ne justifie pas des actes honteux, la déconsidération jetée sur des innocents; qu'il est bien facile de parler après coup et de chercher à colorer un peu ce qui est injustifiable; que je suis inexcusable de ne pas avoir dès l'abord prévu l'insuccès par cela seul que le moyen employé était malhonnête et que l'intelligence la plus vulgaire ne doit pas s'égarer sur ces choses.

Sans doute je me suis beaucoup trop trompé et il me faut aujourd'hui en demander bien douloureusement pardon; mais on se trompe si l'on croit que je cherche à farder aujourd'hui quoi que ce soit. Je fais ici une véritable confession de mes pensées et de mes fautes; je la fais à celle qui y a droit avant tout autre; mais puisque le mal légal est là et aussi le mal social pour ceux que j'aime, je demande seulement la liberté de montrer qu'il n'y avait pas chez moi motifs inavouables, but illégitime, corruption du cœur, et que dans mon âme et conscience, je ne songeais à rien autre chose qu'à payer mes dettes, racheter mon nom, et aider tous les miens quand je serais devenu riche. Tout ceci je puis le jurer sur la mémoire de ma bonne et sainte mère; et après tout puisqu'il ne me reste plus en ce monde qu'à demander pardon, pourquoi ne me serait-il pas permis de montrer que par mes intentions du moins je n'en suis pas indigne ?

Au reste je sais bien que malgré le mal horrible que je te fais dans tous tes sentiments de femme consciencieuse et au-dessus de la faute puisque tu n'en as pas une à te reprocher jamais, je sais bien que ce n'est ni toi ni ma pauvre Caroline qui me refuserez le pardon dans votre cœur. Mais je fais un mal irréparable au mari de ma fille, à plusieurs membres de ma famille, à des hommes sérieusement attaqués dans leur fortune, qui me maudiront avec raison, et là est, après le terrible chagrin causé aux miens, le côté le plus poignant de ma situation. Je n'ai pas oublié les immenses services que Toussaint m'a rendus, son dévouement sans bornes à m'être utile, à m'aider de toutes manières. Il a été pour moi le meilleur frère. Ma triste position et mes espérances absurdes, si vous le voulez, de succès définitif, me forçaient de le tromper lui aussi sur les dangers effrayants que je courais. Je n'ai pas plus droit à son pardon qu'à celui des autres, mais loin de moi le sot orgueil de ne pas le lui demander dans toute la sincérité de mon cœur. Je lui renvoie deux reçus que j'ai trouvés dans mon portefeuille.

Mais il y a une pensée qui m'écrase par-dessus tout. Comment vas-tu supporter le plus grand malheur qui puisse te frapper, le déshonneur de

ton mari, bien pire que sa mort pour une femme noble et pure comme toi ?

Hélas, mon Dieu, si tu ne peux supporter cet horrible désastre, quelle affreuse responsabilité sera la mienne devant Dieu et devant la famille! devant ma pauvre Caroline surtout. Moi qui l'aime tant, mon Dieu, et qui l'aime encore plus par la seule raison que je lui fais tant de mal, s'il faut qu'après lui avoir ôté son père...

Oui, mon expiation est commencée, et sans m'en plaindre puisque je la mérite, je puis dire qu'elle est absolument terrible. Aux cinq années d'angoisses effrayantes que j'ai subies va succéder le désespoir permanent causé par l'idée du mal que je vous ai fait à tous. Tout ce que je demande à Dieu, c'est que l'isolement affreux dans lequel je vais me trouver ne me fasse pas perdre l'énergie dont j'ai tant besoin pour supporter ma nouvelle situation. Ah, je sais ce que c'est que pleurer depuis que je vous ai tous quittés, méritant vos plus justes reproches. Je ressens bien terriblement l'amertume d'être seul, isolé dans le monde; privé de famille et d'amis; et de me voir obligé d'aller là où je ne puis espérer ni intérêt ni sympathie. J'accepte la rétribution puisque je la mérite, et je demande seulement à Dieu la force de la supporter. Je comprends qu'il y a plus de mérite à vivre ainsi qu'à se tuer.

Et puis qui sait ? Peut-être le succès viendra-t-il enfin après l'expiation. Peut-être qu'épuré au malheur la Providence finira par me sourire. Soyez sûrs que quelque chose qui arrive, je travaillerai chaque minute de ma vie à ma réhabilitation.

Et la prière la plus fervente que j'adresse à Dieu, c'est que vous ne succombiez ni l'une ni l'autre sous ce grand malheur afin que plus tard, si la Providence me favorise en vue de mon repentir et surtout de mon désir ardent de réparer le mal que j'ai fait, vous puissiez voir au moins cette réparation que je ferai avec tant de bonheur dès que je le pourrai. Je ne désespère pas encore de l'avenir parce que je vais travailler avec courage. J'ai déjà la certitude de ne pas manquer du nécessaire et j'ai des indications qui me permettent d'espérer quelques succès sérieux. Il y a bien des choses aux États-Unis qui peuvent se transplanter ailleurs et prospérer, et j'ai sérieusement étudié cela depuis deux jours. On ne pense pas à ces choses quand on voyage pour son plaisir, mais elles vous frappent quand une situation difficile vous force d'observer sérieusement ce que vous voyez.

Adieu donc, ma pauvre et chère Zéphirine. Ne te laisse pas trop abattre par cette horrible lacune dans ta vie de femme irréprochable. Tu as subi de dures épreuves. Je n'étais pas seul responsable de celle de 1860, où j'ai été écrasé par le gouvernement et le Grand-Tronc réunis, mais je ne cherche pas à m'excuser pour celle-ci, la pire de toutes puisque mon dés-honneur y est. Pardon encore une fois. Tâche de te conserver pour notre pauvre enfant qui aura peut-être bientôt besoin de toi, de ton amour et de tes soins de bonne mère comme il y en a peu.

Reporte sur elle l'amour que tu avais pour moi et aide-lui à me faire pardonner par son mari le mal que je lui fais. Et si vous ne m'en croyez pas indigne, donnez-moi quelquefois une pensée et un souvenir. Quant à moi, et surtout à cause de vous deux, je te jure que chaque minute de mon existence sera employée à préparer ma réhabilitation.

J'ai pris le portrait de ma pauvre Caroline mais je n'ai malheureusement pas pu emporter le tien que vous avez ôté de l'album, ce qui m'a été un bien amer désappointement. Au reste, j'ai la mémoire des figures comme celle du cœur; il n'y a pas plus de danger que j'oublie tes traits que tes grandes qualités d'épouse et de mère. Ton image est autant gravée dans mon cœur que le souvenir des 25 ans de bonheur que je t'ai dus et qu'aucune autre femme n'eût pu faire plus complet. Adieu donc une dernière fois! Que ce dernier baiser reste dans vos cœurs, comme vos deux amours resteront éternellement gravées dans le mien.

Adieu et courage.

L.A. Dessaulles

J'ai laissé la clé de la maison pendue à la bibliothèque. J'ai laissé la clé au tiroir du milieu de mon bureau. Vous y trouverez mes assurances. Comme je sors des États-Unis, il y aura une prime additionnelle à payer. J'ai laissé dans mon tiroir de bureau, à la cour, un billet de \$50 que M. Aubin me doit. Je ne l'ai jamais tourmenté tant qu'il a été dans la gêne, maintenant que je suis dans l'infortune et lui dans une certaine prospérité, j'espère qu'il te le paiera.

Je pense à l'hiver prochain. Aura-t-on soin des feux comme moi pour que le froid n'approche pas de vous ? Mais peut-être aussi que vous ne tiendrez pas maison. Tu sais, si vous vendez, que le ménage t'appartient. D'autre te donnera tous les renseignements voulus. Dans un des tiroirs de

gauche de mon bureau, tu trouveras deux numéros de gazette sur lesquels Dautre a écrit : « à conserver ». Ces deux n^{os} contiennent l'annonce de la vente du ménage qui a été racheté pour toi par des amis. Émery y était.



À Augustin-Cyrille Papineau

[Août 1875²⁴⁷]

Mon cher Auguste,

Je t'envoie une lettre pour ma pauvre femme, que j'aurai peut-être tuée, mon Dieu, quand j'ai lutté avec désespoir pour lui rendre l'aisance qu'elle avait perdue. On a voulu exiger que je ne lui dise rien ni ne lui écrive, mais elle a des droits, qui priment tous les autres et toutes les défenses que l'on m'a faites.

Partir sans lui demander au moins pardon de son abandon sous pareilles circonstances, et sans lui faire un dernier adieu lui eût paru avec raison l'acte d'un homme sans cœur et sans âme; et je ne puis payer ainsi 25 ans d'affection et de dévouement. C'est une femme absolument parfaite sous tous les rapports, et je ne veux pas paraître un gueux à ses yeux. J'ai ce devoir-là, si je n'en ai plus d'autres.

Je te fais seulement juge du meilleur temps de la lui remettre. Cela doit dépendre de sa santé, de l'état où la fatale nouvelle la mettra; mais j'insiste à ce qu'elle la lise ou que tu la lui lises, ou Louisa, ou Rosalie. La laisser sous l'impression que je ne m'occupe pas d'elle serait m'imposer une monstruosité, et personne n'a ce droit. Je me suis dominé, en la quittant, j'ai trompé une femme qui méritait mieux, je n'ai rien laissé paraître parce que je l'avais promis, mais là finit ma parole, et quant à faire la lâcheté de ne pas lui [] adieu et lui demander un dernier pardon, je ne la ferai pas et je te demande comme dernier service de lui remettre celle-ci. Je lui ai causé assez de chagrin sans, par-dessus le marché, m'attirer son mépris et celui de ma pauvre Caroline, à laquelle j'ai écrit à Paris.

²⁴⁷ Le papier contenant la date et le lieu a été déchiré.

Je demande divers livres à Guillaume. Godfroy²⁴⁸ me rendra bien le service de faire cela, ou toi. Je me suis assuré du travail comme correspondant de journal, mais si je veux que mes correspondances soient de première classe, il me faut quelques livres. J'en demande de quoi remplir une petite caisse, disons une caisse de vin. Camyré vous en reportera un qu'il a à moi et dont j'ai besoin. J'aimerais aussi avoir mon Draper²⁴⁹, *History of the intellectual development of Europe*, qui est chez Mme Ducondu²⁵⁰. C'est le plus fort ouvrage des vingt dernières années.

Si rien n'est encore connu, je partirai sans encombre, si oui, je puis être arrêté, mais il faut bien que j'en cours le risque, car je n'ai pas assez d'argent pour courir au sud en chemin de fer et mettre ainsi deux ou trois mois à arriver à Rio.

J'ai un peu l'idée de te télégraphier par Dion, mais il y a risque, moins pourtant que d'attendre.

Adieu et compte bien que chaque minute de ma vie sera employée à préparer ma réhabilitation²⁵¹.

²⁴⁸ Joseph-Godfroy Papineau (1845-1906), notaire, fils aîné de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau et de Marie-Clémence Marchessault. Godfroy Papineau est fils d'un cousin de Louis-Antoine Dessaulles.

²⁴⁹ *History of the Intellectual Development of Europe*, by John William Draper (1811-1882), M.D., LL.D., professor in the University of New York; in two volumes, revised edition, London : George Bell and Sons, York Street, Covent Garden, 1875. Première édition : New York, Harper & Brothers, 1863.

²⁵⁰ Jeanne Hébert (1836-1925), fille de Médard Hébert, notaire patriote, et d'Esther Barbeau, a épousé (Iberville, 10 octobre 1860) Edmond Ducondu, avocat, fils de Narcisse Ducondu et d'Éloïse Mercure. Au recensement canadien de 1871, *Jane* Ducondu habite à Montréal, rue German, 121, et elle est professeure de musique. LJP écrit en 1870 qu'elle donne des cours aux enfants Bourassa. *Jane* Ducondu est souvent déclarée veuve dans les bottins Lovell, mais Edmond Ducondu (1832-1893) vécut longtemps en Illinois, séparé d'elle, où ses deux enfants, Jean-Hector et Louise sont nés. Sur la séparation du couple, voir ce qu'en dit Dessaulles plus tard : « On fera probablement l'impossible, comme avec Mme Ducondu, pour la faire retourner avec son mari. L'évêque Charles Larocque, qui est allé lui dire qu'elle était en conscience obligée de retourner avec son mari. Heureusement elle avait assez de tête pour tenir tête à un évêque. » LAD à sa fille Caroline, 28 janvier 1880, CHSH, CH120, lettre 347.

²⁵¹ Les énormes dettes portent LAD à fuir pour éviter l'emprisonnement. La situation financière de Dessaulles est chaotique depuis plus de dix ans. Et son cousin Auguste Papineau a toujours été un bon compagnon de ses infortunes. Voir à ce sujet, en 1864, une note de la main d'Auguste, sur un reçu, signé du député shérif J. Nault : « 24 septembre 1864. Payé au shérif de St. Hyacinthe, prix de deux emplacements, \$452.00. Cet achat

Adieu.



À Zéphirine Thompson

[New York] Dimanche 12 [septembre 1875]

Ma bonne Zéphirine,

L'arrivée de notre bien-aimée Caroline a dû être un bien grand soulagement pour toi. Tu ne seras pas aussi isolée et avec ton autre enfant qui, j'en suis sûr, va t'entourer de prévenances et d'affection, tu trouveras peut-être ton malheur un peu moins grand. Au reste, je sais tout ce que Godfroy a fait pour t'être utile, et je lui en suis profondément reconnaissant.

Puisqu'il me faut partir pour l'Europe, il n'est pas possible, dans l'incertitude où je suis et avec infiniment peu de ressources, de songer à t'emmener. Je pense y faire quelque chose, mais il faut bien attendre que ça soit fait. Tu croiras peut-être que je me fais illusion, mais avec ce qui me reste en mains, je crois encore à un avenir satisfaisant. Avec du courage, rien n'est jamais perdu. Sans doute, j'ai eu de terribles désappointements, et le malheur a paru prendre plaisir à s'acharner sur moi et à tout faire manquer. J'ai été deux fois bien près du succès. Je ne l'ai manqué, la dernière, que de 24 heures, mais la fatalité l'a voulu.

À présent, mon devoir impérieux est de travailler jusqu'à l'extinction²⁵² et je le ferai. Tu as été bien courageuse, bien indulgente pour moi et je t'en remercie. Je suis mieux que je l'ai été depuis deux ans. L'inflammation chronique de la vessie, dont je souffrais sans relâche à Montréal, a cédé ici en une semaine à l'eau de la source artésienne de Ballston, près de Saratoga. Cette eau est extraordinairement forte, chasse le bouchon comme la bière et n'est pas du tout mauvaise à prendre. Je la paie un shilling la bouteille, et six bouteilles ont complètement fait disparaître toute trace d'inflammation. Je suis convaincu que l'eau de Montréal m'a toujours été contraire, car j'étais toujours mieux ailleurs. Mais l'eau de Ballston est

était fait dans le but de faire produire le plus possible par la vente des propriétés de Des-saulles pour payer ses dettes. » BANQ-VM, P7, S1, D134.

²⁵² Jusqu'à l'extinction de son énorme dette.

souveraine. Le nom de la source est Artesian Spring, Ballston Spa, N.Y. Godfroy ferait bien de l'essayer. Une demande au propriétaire suffira. Elle se vend en demi-bouteilles, et une caisse en contient quatre douzaines. Cela coûte encore beaucoup moins cher qu'un médecin.

Ma petite bosse sur l'œil est disparue, mais il en revient une en bas au même œil. Je vais la laisser faire comme l'autre. Je me suis pas mal fatigué les yeux à travailler au gaz, mais il fallait bien que je m'occupe à quelque chose. Ma vie a été bien monotone et c'est une dure chose que d'être seul. Je fais toujours de grandes marches, le soir, dans cette immense ville dont on ne voit jamais la fin. Je te renvoie à ma lettre à Caroline pour d'autres détails. Si Dion eût été à N.Y., j'aurais demandé quelques hardes qui auraient pu venir par lui, mais il est maintenant trop tard, car je vais partir samedi [18 septembre 1875]. Je vous écrirai régulièrement.

Aie bon courage. Je sais que vous allez bien vous aimer et que vous penserez à moi comme je ne cesserai de penser à vous. Naturellement, Caroline va être maintenant maîtresse de maison. Tu l'aideras comme tu sais le faire, et je vois que tu n'auras qu'une seule difficulté sur ton chemin : t'abstenir de vouloir trop bien faire les choses. Je te souhaite la modération voulue dans tes habitudes de grand ménage. Caroline te disait quelquefois que tu en faisais trop; je lui souhaite aussi de ne pas devenir pire que sa mère pour les bredas. Si cela arrivait, il faudrait faire venir la grand-maman, et puis l'Ange-Gardien, et le pauvre Béique verrait la maison démolie avant six mois. Je vous souhaite donc d'être raisonnables.

Adieu. Je t'embrasse du plus profond de mon cœur.

D.

J'ai oublié quelque chose pour Caroline. Je veux qu'elle donne à son mari mon capot de fourrure noir qui lui ira bien. Il a besoin de quelques petites réparations; il faut un collet neuf et peut-être quelques autres petites choses. Avec un capot comme celui-là, il sera à son aise dans les grands froids et Caroline ne le verra pas revenir gelé. Que Godfroy s'empare aussi de mon capot de castor. Le capot peut tout aussi bien user l'homme, que l'homme le capot. Car celui-ci ira loin et verra encore bien des hivers. Je voulais aussi recommander à Caroline de ne pas laisser son piano. Il faut qu'elle trouve moyen de pratiquer au moins une heure. Un jour, une heure; le lendemain, deux, et elle s'entretiendra bien. Entendez-

vous tous là-dessus, et si elle veut faire la paresse, faites comme moi, ta-peze-la. Je vous embrasse tous. (Mais s'il faut taper, mettez-y un peu de modération).

J'ai un très grand *steamer* pour ma traversée. Je m'embarquerai vendredi [18 septembre 1875] à 7 h, parce qu'il part de bonne heure, samedi, pour être en haute mer avant la nuit. Vous ne pourrez me répondre ici, car l'arrêt fait perdre une demi-journée en allant et revenant. Je pense que vous aurez celle-ci mercredi et, même dans ce cas, vous courrez risque de me manquer.

J'écrirai à ton mari demain une lettre d'affaires.



À Caroline Dessaulles-Béique

En mer, mercredi [lundi] 20 septembre²⁵³ 1875

Ma chère Caroline,

Autant vaut causer un peu avec toi que de penser seulement à toi et à ta maman et à tous les autres que j'aime. Je vais donc te tenir un peu au courant de notre vie à bord, passablement monotone en général, mais qui a encore par-ci par-là ses petits incidents. J'ai rêvé de toi toute la nuit et j'en ai senti davantage le besoin de te parler, de me mettre en esprit avec toi pendant quelques instants.

J'espère que le pilote n'aura pas oublié de mettre à la poste la lettre que le capitaine l'a prié d'y mettre. Je t'y disais qu'il nous avait fallu jeter l'ancre mardi dans la baie de la Delaware, à cause du brouillard. Nous y sommes restés toute la nuit, et après avoir remué un peu le matin, il nous a encore fallu arrêter jusqu'à Londres. Alors des nuages se sont levés et nous avons pu marcher sans interruption depuis. À trois heures nous sommes arrivés au cap Henlopen, faisant face à Cape May, de l'autre côté de la baie, et le bateau pilote est venu prendre le pilote. Nous sommes, de suite, entrés dans la grande mer qui était très grosse, par un fort vent venant du large. Le mouvement devint très fort en peu de temps et les passagers prenaient successivement le chemin de leurs lits. À cinq heures, nous étions en

²⁵³ Le 20 septembre 1875 est un lundi.

pleine mer et le mouvement augmentait toujours et les lames commencent à entrer sur le pont. Notre vaisseau n'a pas de bastingages mais seulement un garde-corps en fer et en câble, ce qui ne nous protège pas contre la crête de la lame, mais aussi ce qui permet à l'eau qui entre sur le pont de s'écouler plus vite. Un pauvre petit oiseau de terre était venu se poser sur le bateau au cap Henlopen et n'avait pas eu la prudence de s'en retourner à temps. Il voletait sur le pont et sur les haubans, et nous le suivions pour le prendre et l'encager. Au moment où l'un de nous allait le prendre, une grosse vague vint frapper le vaisseau par le travers et fit tomber une pluie énorme qui nous transperça à peu près tous. Il me fallut donc descendre pour [me] changer et cela changea l'affaire.

Une fois en bas, je commençai à sentir que ma tête grossissait. Quand j'eus fini de me changer, le souper sonna et j'allai me mettre à table, mais je vis que la prudence exigeait la retraite. Je pris quelques bouchées à la hâte et allai m'étendre sur le sofa de ma cabine. Le tangage était violent et si je ne m'étais pas couché à temps, j'aurais payé le tribut. Je réussis à l'éviter mais en manœuvrant beaucoup. Je me sentais la tête très grosse et comme serrée par un cordon à la hauteur des tempes. Je restai donc sur mon sofa jusque vers neuf heures, levant la tête de temps à autre pour voir si elle devenait plus légère, mais elle s'appesantissait de plus en plus.

Commençant à sentir le froid, je me levai pour me déshabiller, mais le grossissement passait de la tête à l'estomac. J'ôtai deux morceaux et me recouchai. Au bout de quelques minutes, j'en ôtai encore et me recouchai, c'était proche. Je voulus monter ma montre, mais comme il ne faisait pas très clair, je mis dix minutes à trouver le trou de la clé. Enfin j'y réussis. J'avais froid. Je me rendis à mon lit pour m'y jeter, mais il était fait à la manière allemande, les couvertures repliées en-dessus et non en-dessous du matelas. Je commençai à les replier en-dessous en donnant une bénédiction au garçon, mais ça venait et il me fallait regagner mon sofa. Une fois la tête appuyée, ça allait bien. Je retournai à mon lit pour finir l'opération des couvertures, mais je sentis vite une couleuvre me monter dans la gorge. Je retournai à mon sofa. J'avais pas mal froid et ma robe de chambre était dans ma seconde cabine. Il me fallait calculer ma distance pour aller la chercher et revenir sans malheur. Je restai, dix minutes au moins, couché et je ne me réchauffais pas. Enfin je me jetai dans l'autre cabine et pris ma robe de chambre mais je n'eus pas le temps de la mettre, la couleuvre me chatouillait le palais. Je me remis forcément sur mon sofa. Après

quelques minutes, je retournai à mon lit et arrangeai les oreillers et pus enfin me jeter dessus, victorieux sur toute la ligne. J'avais réussi à éviter de payer le tribut. Une fois couché, je pouvais faire le pied de nez à la couleuvre. Je me réchauffai très vite dans ma robe de chambre, vous donnai ma dernière pensée et m'endormis de suite. Mais le navire dansait très fort et je me réveillai vers deux heures. Le sommeil m'avait déchargé la tête et je pus aller à la lampe du salon voir à ma montre quelle heure il était. Je me recouchai et dormis bien jusqu'à 8 h que le garçon vint me demander si j'irais déjeuner à table. Je dis que j'irais et je m'habillai, mais rendu à table, je sentis le cordon me serrer la tête et je dis au capitaine, dont je suis le voisin de table, que ça n'irait pas longtemps si je ne m'en allais pas. J'allai donc me mettre sur mon sofa et le garçon m'apporta mon déjeuner. Je pris quatre bouchées et me recouchai, puis quatre et me recouchai encore, puis je finis sans encombre et me recouchai. Je voulus monter sur le pont, mais serviteur, ma tête pesait cinquante livres.

Au dîner, même manœuvre; quelques bouchées puis position horizontale et je demeurai encore vainqueur de la couleuvre. Mais je me demandais avec un peu d'inquiétude si j'allais faire la traversée sur mon sofa, perspective qui ne me plaisait guère. Dans l'après-midi je sentis que le mouvement diminuait mais je restai couché. À l'heure du souper, je me sentis plus fort et me rendis à table. J'eus bien le temps de souper, mais il me fallut ne pas perdre de temps après et je retournai à mon sofa. À neuf heures, je montai sur le pont pour prendre un peu l'air et redescendis bientôt me coucher.

J'avais trop dormi la nuit précédente et un peu dans la journée, pour m'endormir vite, et je fredonnai longuement les airs que tu me jouais si bien, puis je vous embrassai toutes en pensée et m'endormis vers minuit.

Pendant la nuit, la mer s'apaisa complètement et, le matin, elle était presque calme. Nous avons laissé l'orage derrière nous. Dans l'après-midi, le mouvement du navire était devenu si lent qu'il était presque insensible, et le vent qui était favorable enflait à peine les voiles. Nous avons fait 500 milles.

La soirée d'hier a été d'une splendeur merveilleuse par l'éclat prodigieux des étoiles. Je n'ai jamais rien vu de pareil, même dans nos belles nuits d'hiver. Arcturus, Vega, Capella, Antarès, Aldébaran me semblaient être une fois plus grosses que d'habitude. Je ne les ai jamais vues scintiller ainsi, surtout Capella, que tu peux voir maintenant par la fenêtre de

derrière, vers neuf heures du soir. Regarde-le et tu y verras un baiser de moi. Mais ce qui me frappa le plus fut l'effet produit par la juxtaposition de Mars avec une assez grosse étoile de l'hémisphère du Sud. Il semblait n'en être qu'à cinq à six doigts de distance et, à l'œil simple, était évidemment bien en-deçà de l'étoile. Tout le monde sait cela sans doute, mais je n'avais pas encore vu cet effet si sensible. Je l'avais bien remarqué plusieurs fois dans la lune ainsi rapprochée d'une étoile, mais pas avec une planète à l'œil nu. L'atmosphère était d'une telle transparence que j'ai vu la nébuleuse de la Grande Ourse, que j'avais de la peine à trouver avec une lunette à la maison. Enfin je n'ai jamais rien vu d'aussi magnifique que le ciel étoilé d'hier. Le nombre des étoiles était infini. J'en voyais là dont la lumière met bien des millions d'années à nous arriver, quoiqu'elle voyage sur le pied de 100 000 lieues par seconde. Plusieurs comme Vega et Capella sont plusieurs milliers de fois plus grosses que notre soleil, et elles sont un pur point de l'espace. Je voyais des étoiles qui se touchaient presque en apparence et qui sont à des millions et des quadrillions de lieues l'une de l'autre. Où sont-elles ? À quelle incommensurable distance faut-il les placer ? Il y a des amas d'étoiles qui ne forment qu'une petite tache blanche à l'œil nu et cette tache en contient des centaines, chacune à des centaines de billions de lieues de sa voisine. Et puis toutes ces étoiles, tous ces soleils, ont leur système planétaire comme le nôtre, chacun de ces systèmes contenant des mondes habités comme le nôtre. Combien de milliards y en a-t-il ? Et on enseignait autrefois que tous ces soleils avaient été créés pour éclairer la terre, objet principal des intentions du créateur en organisant l'univers. On a cru jusqu'à Copernic et Galilée que la terre était le plus grand des corps célestes, quand elle est à peine un grain de sable dans leur ensemble, et aujourd'hui qu'on connaît son insignifiance dans le grand tout, on parle encore comme si elle avait plus d'importance, aux yeux de Dieu, que tout le reste.

Les étoiles que l'on ne voit pas sans les plus puissants instruments, et surtout celles qui sont encore au-delà de leur portée, n'ont évidemment pas été faites pour éclairer la terre. Il faut aujourd'hui leur assigner un autre usage. Si elles proclament la puissance de Dieu, c'est juste, mais qu'elles aient été jetées par millions dans l'espace en vue de l'homme, c'est absurde. Mais voilà où conduit l'esprit sectaire. On m'apprenait comme vérité de foi que le monde avait été créé il y a au plus 8 000 ans, et nous voyons les étoiles dont la lumière a mis des centaines de millions

d'années à nous arriver. Elles étaient donc là où nous les voyons il y a des centaines de millions d'années. Ceci n'admet pas de réplique. Tout l'enseignement des collèges est de cette force. On subordonne tout, même les faits scientifiques, à un système, on rapetisse Dieu suivant les besoins ou les ambitions des hiérarchies et on croit avoir fait de la religion.

Jeudi. La mer est absolument calme. Je ne l'ai pas encore vue ainsi. Une lame longue et lente nous fait bercer sans secousse, mais il n'y a pas une ride sur l'eau. On est mollement bercé, non secoué. Tantôt deux grands poissons blancs couraient à l'avant du navire, à deux ou trois pieds en avant de la proue, plongeaient sous le navire puis revenaient, avec une rapidité égale à un vol d'oiseau, reprendre leur place, puis faisaient de longs sauts hors de l'eau et disparaissaient pendant quelques minutes pour revenir encore. Un peu après, un grand troupeau de marsouins est passé près du navire, laissant voir à chaque plongeon leurs grandes queues en éventail. À l'arrière du navire, nous avons un grand *volier*²⁵⁴ de pétrels qui font leurs évolutions interminables à la surface de l'eau sans y entrer, mais s'y posant quelquefois du bout de leurs palmes et les ailes étendues pour repartir de suite.

Nous sommes déjà à près de trois cents lieues en mer et ces oiseaux ne vont ordinairement pas à la côte. Ils vivent dans l'eau et personne ne sait où ils se reposent la nuit. On ne les voit jamais le jour entrer dans l'eau et y nager comme les mouettes ou les *pigales*²⁵⁵. Ils se posent quatre ou cinq secondes au plus sur sa surface et repartent. Y entrent-ils la nuit ? Ni le capitaine ni personne n'a pu me le dire.

À 11 h, nous rencontrons un grand *steamer* allant du côté de New York, chargé de passagers pèlerins, comme nous sur les interminables plaines de l'océan et que la moindre négligence d'un subalterne peut plonger dans une catastrophe irrémédiable. Ce *steamer* est évidemment réduit à sa voilure, probablement par suite d'un accident à sa machine ou à son hélice. Il ne fait cependant aucun signal de détresse, passe à portée de la voix, fait une question à laquelle on répond par un signal, et nous nous laissons en criant hurra sur chaque navire. Nous estimons à 5 ou 600 le nombre de ses passagers. Il en était bordé de plusieurs rangs. Dans l'après-midi,

²⁵⁴ Un *volier*, québécoisme pour une volée.

²⁵⁵ Le pygargue ou grand aigle de mer, à queue blanche, appelé aussi orfraie ou aigle pêcheur.

nous avons six navires en vue, mais à de grandes distances. Le soleil est assez ardent et la température est tiède. Nous ne faisons que 11 milles à l'heure, le vent ne nous aidant à peu près pas. Le soir, la nuit est obscure et nous voyons la phosphorescence de la mer dans toute sa beauté. Des étoiles paraissent nager sur l'eau et des reflets lumineux sortir du fond de l'eau, surtout derrière l'hélice. On dirait une figure aimée qui s'éloigne de nous.

Vendredi. Mer calme, vent favorable mais très faible. Il ne nous retarde toujours pas, s'il ne nous aide pas. Dans la matinée, un autre oiseau de terre vient voleter sur le pont. Il était ardemment à bord du *steamer* depuis notre départ, mais où s'était-il caché ? Nous le regardions ramasser les miettes et attraper les mouches avec une sûreté de coup d'œil infailliable, quand tout à coup il prit son vol du côté d'une des chaloupes dont on avait fait la cave aux légumes pour la traversée. Je montai sur un hauban et le vis becqueter la bordure des feuilles de chou. Monsieur était là depuis notre départ. Comme nous sommes à 400 lieues en mer, il lui serait certainement impossible de voler jusqu'en Amérique, et je suppose qu'il aura l'instinct de venir finir son éducation en Europe.

Nous avons des voiles en vue toute la journée. Un des navires passe assez près de nous pour échanger le salut des pavillons.

Nous approchons du grand banc de Terre-Neuve, et le ciel se charge de nuages. Il pleut toute la soirée, mais le vent ne s'élève pas. Le capitaine est furieux. Voilà quatre jours entiers qu'il ne vente pas pour pousser une chaloupe, et cela allonge le voyage. Mais ceux qui ont été fortement malades sont contents d'avoir du répit, et tout le monde est sur le pont malgré la pluie.

Lundi. Samedi matin, nous nous réveillons avec grosse mer et gros vent contraire. Les cabines retentissent des accidents des malades, le pont n'est rien moins que ragoûtant, et je vais m'étendre sur mon sofa avec mon livre. À midi, je monte pour connaître la course du navire, et je vois comme des jets sortir de l'eau en différentes directions. Nous avons sept ou huit baleines en vue par leurs jets. Elles poussent l'eau avec tant de force qu'elle est réduite en partie en vapeur et reste suspendue une dizaine de secondes au moins avant de disparaître. Cela forme comme un fantôme qui a l'air de se maintenir un instant au-dessus de l'eau.

Nous sommes sur le banc de Terre-Neuve, l'eau est devenue verte, la profondeur n'excédant pas trente brasses. Dans l'après-midi, le soleil

paraît et je vois que ses reflets dans l'eau verte sont peut-être encore plus beaux que dans l'eau bleue. Par instants, quand on peut voir à travers la crête d'une lame, avant que l'écume ne se forme, on voit les plus magnifiques reflets d'émeraude, depuis les plus foncés jusqu'à ceux de l'aigue-marine, qui est une émeraude pâle. Les deux pierres ne sont qu'une cristallisation de la glaise, à des degrés différents d'intensité de couleur.

Nous voyons la fumée de deux *steamers* qui restent au-dessous de l'horizon. La pluie tombe fine et serrée et, poussée par le vent contraire, elle nous aveugle. Force est de descendre. Il fait froid et l'eau marque 60 degrés, quand la température est à 55. Le soir, il vente très fort mais dans une direction qui nous aide un peu. Je vous dis bonsoir en vous aimant bien et je me couche.

Dimanche, matinée magnifique et soleil splendide. Nous avons laissé le banc de Terre-Neuve et l'eau est redevenue bleue. Avec le magnifique soleil qu'il fait, toutes les teintes s'y produisent, vertes et bleues; bleues, si on a le dos tourné au soleil; d'un vert admirable si on regarde à travers la crête de la lame, du côté du soleil. J'ai vu des teintes vert pâle dans la traînée d'écume produite par l'hélice, d'un éclat merveilleux.

Nous voyons beaucoup de poissons volants. Ils sortent de l'eau, vont droit comme une flèche, sans remuer les deux petites membranes qui leur servent d'ailes, puis replongent au bout de cent à cent cinquante verges. Ils volent remarquablement vite. Dans l'après-midi, une frégate vient faire ses immenses cercles autour du navire. On ne voit pas remuer ses ailes. Je l'ai regardée longtemps pour voir si elle en battrait l'air pour remonter plus haut, mais je n'ai pas vu un mouvement. Je m'explique bien qu'un oiseau tienne ses ailes étendues et descende graduellement, mais comment remonte-t-il par le même procédé ? Le corps de cet oiseau est très petit et ses ailes, immenses. Le fait est qu'on ne voit presque que ses ailes. Il est clair que la puissance de vol de cet oiseau est illimitée.

Un grand *steamer* passe au sud, mais nous ne voyons que sa fumée. Nous dépassons à midi le milieu de l'océan, avec 1 700 milles derrière nous, dont 100 sur la Delaware. Le vent tourne enfin au sud-ouest, et le capitaine pense qu'il va augmenter. En effet, sur le soir, la brise devient forte et le navire met toutes voiles dehors. Dans la nuit, le vent se met complètement à l'ouest, et nous allons très vite.

Aujourd'hui, midi, nous avons 2 000 milles derrière nous et nous naviguons sur un peu plus de 16 000 pieds d'épais d'eau. Le capitaine me montre toutes ses cartes nautiques. Il vient souvent me trouver sur le pont pour causer. C'est une des meilleures natures d'homme que j'aie vues. Il est absolument de la taille du Dr Picault. Son sourire est fin et il a une expression d'ironie qui fait qu'il a toujours un peu l'air de se moquer du monde. C'est un homme d'une grande activité, qui voit tout et ne néglige rien, mais qui découvre toujours quelque chose que les autres ont négligé. Le vaisseau est dans un ordre superbe. On gratte et nettoie constamment quelque part, et quand on a fait le tour, on recommence. Matin et soir, il fait la tournée universelle et n'omet pas un coin. Il veut tout voir par lui-même, et les vigies ont l'ordre le plus strict de le faire éveiller pour la moindre circonstance inusitée. Je ne crois pas qu'il aille jeter son vaisseau sur les îles Scilly, comme le gros Allemand qui commandait le *Schiller*, où 325 personnes ont péri. Pendant toute la traversée, il couche tout habillé sur son canapé, dans sa cabine qui est sous le banc de quart. Il ne touche ni vin ni bière. Les observations nautiques se font invariablement par lui-même et par deux officiers indépendamment de la sienne. Quand il a les trois rapports sous les yeux, il modifie le sien ou les leurs, suivant le cas, et il y a ainsi beaucoup plus de garanties contre une erreur possible.

Mardi. Le vent reste fort et favorable. Nous avons fait 100 lieues depuis hier et si le vent ne nous laisse pas trop, nous verrons le Lizard Point au sud de l'Angleterre dans la soirée de vendredi, auquel cas nous serons à Anvers dimanche, ce qui nous fera 15 jours de traversée. C'est plus long que de New York à Liverpool, mais nous avons environ 600 milles de plus sur notre route. Cela représente douze jours à Liverpool et on ne s'en plaint pas.

Je n'ai pas eu un instant de malaise depuis ma première soirée en mer et la journée du lendemain. Je n'espérais pas m'en tirer à si bon marché. Il y a de pauvres femmes qui sont déjà toutes défaites et aux trois quarts mortes.

Dans l'après-midi, le capitaine m'appelle pour voir les nageoires d'un requin qui passait à fleur d'eau. Il fit quelques évolutions près du navire mais nous ne pûmes voir que ses nageoires.

Nos pétrels ne nous abandonnent pas. Il est évident que l'agitation de l'eau amène des germes à la surface qui servent à les nourrir. Leurs ailes ne sont pas comme celles des autres oiseaux, un peu creusées en-dessous,

quand elles sont ouvertes. Elles sont au contraire absolument plates en-dessous et en-dessus, exactement comme un morceau de carton attaché au corps. Quand on voit l'oiseau de profil, on ne voit pas la plus légère dépression dans l'aile.

En cas que ma lettre n'ait pas été envoyée par le pilote, je vais te répéter que je suis le seul passager de cabine à bord, et j'ai deux cabines entières à ma disposition. Dans l'une sont mes deux malles, et dans l'autre, moi-même. J'ai ainsi un logement de prince, sans qu'il m'en coûte un sou de plus.

Je ne t'ai encore rien dit de notre set de passagers. Il y a 120 passagers d'entrepont, 12 passagers de deuxième classe et moi seul dans la cabine. Les passagers d'entrepont sont empilés à l'avant, dans un petit espace où ils souffrent évidemment beaucoup : mauvais air, pas assez d'eau et vie beaucoup trop commune. Ceux de seconde classe sont tout à fait à l'arrière et se plaignent terriblement du mouvement du navire, mais contents de la table. Je suis descendu dans leur cabine quand le mouvement était un peu fort, et je suis convaincu que j'y aurais été plusieurs fois malade. La première cabine est précisément au centre du vaisseau, la meilleure place de toutes.

Je t'ai parlé du capitaine. Les officiers du bord offrent différents types très caractérisés. Le premier officier est anglais, parle le moins qu'il peut, est toujours à son poste et a l'air terriblement rébarbatif. Le second officier est un Allemand long et mince, aux manières très affables et qui rit toujours. Le troisième est un gros Hollandais, lourd et mal équilibré, à l'air naïf et empesé, mais qui est toujours sur le banc de quart, que ce soit son heure de faction ou non. Parmi les matelots, il y a des Anglais, des Irlandais, des Italiens, des Allemands, des Belges, des Hollandais, des Français et des Danois. Naturellement les Allemands et les Français se regardent souvent de travers, et le capitaine les emploie le moins possible ensemble.

Parmi les passagers, nous avons un bon Allemand à figure réjouie, qui a une peur terrible du moindre bruit qui se fait à bord. Il emmène avec lui sa nièce, une jeune femme allemande, de Cologne, qui a une belle petite fille avec elle. Elle est une femme de tête et d'énergie et tâche, mais en vain, d'inspirer un peu de courage à son oncle. S'il arrive un accident, c'est bien certainement elle qui aura soin de l'oncle, qui a peur de tout. Une Allemande aux traits durs et anguleux fait toutes les misères imaginables à sa petite fille, qui me paraît avoir cinq ans et a toujours l'air de craindre

un soufflet. Elle en reçoit bien trois ou quatre par jour, quelquefois assez forts. Si cela me regardait, je serais heureux du plus suprême bonheur de donner à cette mégère quatre soufflets pour un qu'elle donne à cette pauvre petite.

Un autre passager est un Américain d'assez bonnes manières, mais butor au superlatif. Il ne peut jamais dire un mot sans parler de lui et, une fois parti, on ne peut pas plus l'arrêter qu'un train de chemin de fer. Il est le supplice constant de deux jeunes gens très bien élevés, l'un Irlandais, l'autre Allemand, tous deux de Cincinnati, que l'archevêque Purcell envoie faire leurs études théologiques à la Propagande, à Rome. L'Allemand n'est pas très causeur, mais il est très studieux et m'a demandé de lui prêter un livre qu'il m'a vu en mains. L'autre est plus causeur en sa qualité d'Irlandais, mais c'est un jeune homme très modeste et qui a une tournure d'esprit très libérale. Je lui en ai fait la remarque et il m'a donné beaucoup de détails sur la ligne générale d'instruction que l'on donne au séminaire de Cincinnati. C'est bien différent des collèges du Canada. Il a lu des livres qui, au collège de Saint-Hyacinthe, seraient regardés comme la perdition irrémédiable d'un jeune homme. Il est certainement beaucoup plus fort que ne le sont les meilleurs élèves de nos collèges, et cela parce qu'on n'a pas systématiquement formé son esprit à tout un ordre de connaissances dont les gens du monde ne peuvent pas se passer et qui ouvrirait un peu l'esprit de nos prêtres canadiens, si on leur en donnait quelque teinture. Ce jeune homme n'a évidemment pas été muré dans l'Index, comme on l'est dans nos collèges, et il a des connaissances générales que l'on regarderait en Canada comme dangereuses au salut d'un jeune homme. Je lui ai demandé s'il croyait qu'on lui permettrait à Rome de continuer le même système d'études historiques et scientifiques qu'il a suivi à Cincinnati.

— Pourquoi pas ? m'a-t-il répondu.

Je lui ai dit que je pensais qu'il éprouverait quelque mécompte là-dessus, vu qu'à Rome on avait une manière toute particulière d'enseigner l'histoire surtout, la coordonnant toujours aux besoins de la hiérarchie.

— J'ai entendu dire quelque chose comme cela, m'a-t-il répondu, mais je ne vois pas pourquoi on ne me laisserait pas continuer un système approuvé par Mgr Purcell.

Je n'ai naturellement pas voulu insister sur une question qui ne me concernait pas, mais il verra bientôt qu'à Rome on ne lit pas tout ce qu'on veut, et qu'on lui fera une histoire et une science toutes particulières et

tronquées et mutilées, chaque fois que les nécessités de concordance avec la Bible ou avec les traditions papales l'exigeront.

Mercredi. Brouillard hier, brouillard aujourd'hui. C'est comme sur le banc de Terre-Neuve. Dans la nuit, le vent a sauté à l'Est et il a fallu serrer les voiles. Ce matin, il s'est remis au sud-ouest et on a de nouveau hissé les voiles. Nous allons assez bien mais pas encore aussi vite que nous le voudrions. À midi, il nous reste 950 milles à faire. Si nous n'avons pas de brouillard sur la Manche, nous arriverons dimanche. Le vaisseau se berce lentement sur une énorme houle venant presque de l'ouest, c'est-à-dire du nord-ouest-quart-d'ouest, ce qui nous donne un peu de roulis.

À midi, trois matelots montent dans le grand mât pour changer un cordage. Ils sont à 50 pieds en l'air et font des arcs de cercle de 25 à 30 pieds. Le capitaine à qui je dis que ce métier ne m'irait guère, m'apprend qu'il l'a fait longtemps comme mousse, puis comme *sail master*, puis comme simple amateur, quand il eût commencé à monter en grade. Il est tombé trois fois à l'eau pendant sa vie de mousse, toujours du haut d'une vergue, et a toujours été repêché. Tu vois que c'est un vieux loup de mer qui a gagné ses éperons honnêtement et franchement. Mais ces hommes, au haut d'un mât qui se balance, n'en donnent pas moins le vertige.

– Ils sont bien heureux, dit le capitaine, de ne pas avoir de verglas sur les cordes. C'est pur jeu d'enfant, à cette saison.

Je suis ensuite entré dans sa chambre pour regarder à ses cartes et, pendant que j'étais assis, un rat m'est passé entre les jambes. Je l'appelai pour lui faire part de l'événement.

– C'est impossible, me dit-il, il n'y a pas un trou dans ma cabine. Êtes-vous bien sûr de l'avoir vu ?

– Parfaitement sûr.

– Eh bien, dit-il, il faut le chercher, car je ne veux pas qu'il s'engraisse à même mes cartes. Et il donna l'ordre d'apporter le chat du bâtiment. Mais après une recherche de deux heures, on finit par trouver le trou par où il était évidemment entré et ressorti. Il y a maintenant un homme occupé à doubler tous les angles des tiroirs avec du fer-blanc.

Le *purser*²⁵⁶ du navire, M. Little (un homme de la taille de Monk) est anglais, mais parle parfaitement le français. Il a beaucoup lu et beaucoup voyagé. Il m'indique une maison d'Anvers où l'on est beaucoup mieux, dit-

²⁵⁶ *Purser* (angl.) : commissaire de bord.

il, que dans les hôtels. Elle s'appelle l'hôtel du Grand Miroir, mais c'est une simple maison ordinaire avec allonge en arrière où l'on peut recevoir, au plus, trente pensionnaires.

– Vous verrez, me dit-il, si tout y est propre et à sa place.

Il m'y conduira avec les deux étudiants. L'Américain part de suite pour Bruxelles et Paris, où il avait donné rendez-vous à quelqu'un pour vendredi, après-demain, et nous serons encore à 150 lieues en mer.

Je ferai les honneurs de la ville aux deux étudiants qui iront de là à Cologne voir la cathédrale, la châsse des rois mages et l'église de Sainte-Ursule et de ses Onze mille vierges. L'irlandais me demanda si je pensais que toutes ces reliques fussent parfaitement authentiques.

– Puisque vous me le demandez, lui répondis-je, je dois vous dire que ce sont là de simples légendes qui n'ont pas le plus léger caractère historique. Mais quand vous y serez, vous pourrez demander sur quelles preuves elles reposent.

La châsse des rois mages est une supercherie évidente à sa face même, et quant aux 11 000 vierges, toute cette légende est basée sur une inscription sur marbre portant : Ursula et Undecimilla. De Undecimilla on a fait onze mille, ce qui n'avait pas le sens commun, et on a arrangé une histoire qui n'en a pas davantage.

Je lui demandai s'il irait jusqu'à Trèves, voir la sainte tunique.

– Non, dit-il, je n'en ai pas le temps et je le regrette bien.

– Ah, lui dis-je, vous pourrez en voir une à Saint-Jean-de-Latran.

– Est-ce qu'il y en a deux ? me demanda-t-il en riant.

– Il y a ces deux-là toujours, puis une à Florence, une autre à Venise, une autre à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne, et encore une autre je ne sais où.

– Êtes-vous sérieux ? me dit-il un peu effaré.

– Très sérieux, vous êtes parfaitement sûr d'en voir une à Florence, puisque vous y passez, et vous verrez certainement celle de Saint-Jean-de-Latran.

– Mais, dit-il, il y en a donc là-dedans qui sont fausses (*spurious*).

– On vous donnera sans doute l'explication de cela à Rome, lui dis-je.

– Mais, s'il y en a six, dit-il, quand il ne doit y en avoir qu'une, quelle explication peuvent-ils donner ?

– Ah, quant à cela, je n'en sais rien, mais demandez-la toujours.

– Oh, most certainly, a-t-il répondu.

Le temps s'éclaircit un peu dans l'après-midi et le capitaine peut enfin faire des observations nautiques. Nous sommes encore à 180 lieues de Lizard Point.

Je continuerai demain, le *waiter* français est à faire le grand lavage de la cabine. Ce sera de l'ouvrage fait pour plus tard, car tous les lits sont pris pour le retour. D'ailleurs j'entends gratter partout au-dessus de ma tête et cela m'agace. Il est clair que j'étais né pour les bredas.

On jette la sonde. Je regarde l'opération par une pluie battante. Cette sonde est une espèce de cône tronqué en plomb, creux dans sa base, qui arrive sur le fond de la mer, s'y charge de la boue du fond et la rapporte à la surface. Le capitaine trouve qu'il est dans sa route, et nous continuons, mais avec ce maudit sifflet dans les oreilles. Par l'inspection du fond de la mer, on peut savoir si on est au nord ou au sud, ou vers le milieu de la Manche. Au sud, vis-à-vis les côtes de France, la boue du fond est glaiseuse avec un peu de craie mêlée, qui la rend très blanche et douce au toucher. Au milieu de la Manche, le fond est un gros sable rouge, mêlé de coquillages très petits. Près de la côte d'Angleterre, sable fin, coquillages et gravier.

Nous devrions voir la côte bientôt à Lizard Point, mais par cette pluie et ce brouillard, nous ne verrons probablement rien. Mais la sonde est là qui nous annonce que nous sommes bien, et quand nous serons un peu plus loin nous entendrons nécessairement les sifflets des phares qui répondront au nôtre. Tout ceci démontre clairement que si le capitaine du *Schiller*²⁵⁷ avait employé la sonde pendant la brume, il n'aurait pas été se jeter sur le *Scilly*. Ce qui le rend plus inexcusable, c'est que le changement de la couleur de l'eau lui démontrait clairement qu'il avait laissé la mer profonde et qu'il approchait des côtes, et que la sonde devenait absolument nécessaire. Probablement l'homme avait bu et ne doutait plus de rien.

Samedi. Nous avons laissé l'océan en plein milieu de la Manche, hier au soir, et n'avons vu conséquemment aucune lumière avant celle de Lizard Point, vers minuit. Ce matin, nous nous réveillons en vue de Start Point et le capitaine fait les signaux voulus pour faire signaler le vaisseau à Anvers. Comme toujours, nous sommes heureux de voir la terre, et celle d'Angleterre se présente admirablement sur ce point. Vers 7 heures, un vent

²⁵⁷ Le *Schiller*, commandé par le capitaine allemand Georg Thomas, alla s'abîmer sur les îles Scilly, le 7 mai 1875, en mer Celtique, au large de Lizard Point (Cornouailles).

furieux s'élève, accompagné d'orages violents qui couvrent le pont d'un déluge d'eau. Le vent siffle bruyamment dans les cordages, les voiles sont arrondies à se fendre en deux, et nous faisons 50 milles en 3 heures.

À 2 h, nous sommes en vue de St. Albans Point, extrémité ouest de l'île de Wight. À 4 h, nous laissons l'île sur la gauche et reprenons le large pour gagner Beachy Head et, de là, Douvres. Mais nous n'y serons que vers 2 h du matin, et huit heures de plus nous mettront à l'embouchure de l'Escaut, à 50 milles d'Anvers.

La mer est furieuse par le vent qu'il fait, mais la lame de la Manche est beaucoup trop courte pour affecter beaucoup un grand *steamer*, d'autant plus que nous avons vent arrière. Mais nous rencontrons beaucoup de vaisseaux qui, prenant la lame de front ou de flanc, sont considérablement secoués.

L'eau est verte depuis que nous avons laissé la partie profonde [].

Jeudi, 30 septembre. J'ai fait, ce matin, une exécution dont je suis fier : cette maudite Allemande a donné une tape à sa petite fille devant moi, à propos de rien. L'enfant pleure, naturellement. La mégère se met à la gronder parce qu'elle pleurait. Elles étaient toutes deux assises sur un des couverts des grandes ouvertures qui vont jusque dans la cale. J'étais assis tout près, lisant. La petite fille se met à genoux près de sa mère pour la prendre par le cou, mais celle-ci la repousse rudement et, comme un matelot passait, elle l'appelle en lui disant de jeter l'enfant à l'eau. Celui-ci paraît s'approcher un peu et l'enfant se met à hurler de peur et se cramponne tant qu'elle peut à sa mère, qui la repousse encore et se lève pour s'en aller. Si tu avais vu la figure de cette pauvre enfant, qui croyait tout de bon à la menace, c'était pitoyable. Franchement, je bouillais. La petite fille se cramponne aux jupes de sa mère et lui dit en sanglotant (en allemand, mais le bon vieil oncle peureux me traduisait à mesure, et était, lui aussi, très mécontent) :

– Oh, maman, pourquoi me bats-tu ainsi ?

Mais l'autre marchait sans s'en occuper. Tout d'un coup elle revient d'où elle était partie et me dit en anglais :

– That child gives me a great deal of trouble.

– Well, dis-je, she seems to be a very sweet child; see how she clings to your dress. And the voyage is soon coming to a close, and I suppose you will soon deliver her up to her mother.

– Why, Sir, she is my own child.

Alors, affectant la plus grande surprise possible, je lui dis :

– Why, Madam, do you mean to say that you are that child's mother !

– Well, yes, to be sure.

– Well, répondis-je, I thought you were only her nurse. How can a mother be so hard to her own child ? I am bound to tell you, Madam, that I find it perfectly monstrous, et je lui tournai le dos.

Le vieil oncle, dont la nièce est une excellente mère, vint me retrouver au bout de deux ou trois minutes et me dit, en me prenant la main dans les deux siennes :

– *Oh, my tear Sir, vat a fix you put that woman into. I hope it will be a penefit to the boor gilde.*

Je doute fort qu'elle batte encore son enfant devant moi.

Nous voyons enfin le soleil à midi. Il a été absent du ciel depuis trois jours, et on peut faire aujourd'hui les observations précises. Elles confirment celles, pas très sûres, des jours précédents pendant lesquels on voyait bien quelquefois la place du soleil par une tache blanche, mais sans le voir clairement. Je ne comprends pas comment ils peuvent être si exacts en le voyant aussi peu clairement. L'erreur de position sur trois jours n'était que de onze milles. La température est superbe, absolument tempérée, ni trop, ni trop peu. La houle est forte mais vient toujours de l'arrière, et est à peine sensible, tant elle passe lentement sous le navire. Elle fait à peu près dix lieues à l'heure et nous, quatre. Si elle venait à notre rencontre, nous serions considérablement secoués.

Hier au soir, vers 8 h, une brume épaisse s'est abattue sur l'océan. On a fait jouer le sifflet de minute en minute pendant deux heures, ce qui a mis fin à toute conversation, et tout le monde a pris le chemin de sa cabine.

J'ai beaucoup regardé les petites étoiles formées par la phosphorescence de la mer. Vu la grande obscurité, elles étaient remarquablement brillantes, et je crois fortement que ce sont des germes ou des pellicules qui en contiennent, qui les forment. Le plus souvent, on voit un point brillant ou un reflet lumineux qui est causé évidemment par quelque chose au-dessous de la surface, pourvu qu'il y ait écume ou présence de l'air dans l'eau. Mais, hier au soir, je voyais sur l'eau même des taches lumineuses grandes comme tout le creux de la main et qui changeaient de forme exactement comme une tache d'huile sur de l'eau légèrement remuée. Elles étaient tantôt rondes, tantôt allongées, tantôt tournaient sur

elles-mêmes sans se rompre, ayant évidemment une certaine force de cohésion; et cet effet ne peut être produit que par des pellicules très minces flottant à la surface et plus chargées de phosphore que l'eau environnante.

On est à visiter toutes les pompes dans toutes les parties du navire. Tout est en ordre, mais la visite ôte toute inquiétude au capitaine, en cas d'une emergency. J'ai vu hier au soir, quand la brume est venue, combien il pense à tout et combien tout est réglé. Dès les trois premiers coups de sifflet, cinq matelots sont venus en ligne préparer tout ce qui eût de nécessaire au cas d'un abordage, toutes les chaloupes visitées pour être sûr que tout irait bien, les tuyaux de cuir mis en position, en cas de feu, si une collision survenait. Il n'arrive rien sans que tout soit prévu et arrangé d'avance.

Tous les officiers et matelots ont pris leurs positions, à un signal donné par le sifflet, aux chaloupes qui leur sont respectivement assignées. Le vieil oncle allemand se meurt de peur, croyant que le capitaine craint une collision et ne veut pas le dire. Je lui remarque que comme il n'y avait pas un vaisseau en vue avant la brume, il n'y a toujours pas de danger de collision avant au moins une heure et demie, et que tout ce qu'il voit, c'est simplement l'application de la routine de la discipline du bord; et qu'il doit voir qu'avec un capitaine comme celui-là, il y a beaucoup moins à craindre en cas de danger qu'avec bien d'autres. Le bon homme lève les épaules et continue d'avoir peur.

Vendredi, 1^{er} octobre. Je suis réveillé à 4 h du matin par le sifflet qui annonce de la brume. Comme de raison, il n'était plus question de dormir et pas non plus question de lire; ainsi, je pris philosophiquement mon parti de faire la paresse en pensant à ceux que je voudrais bien embrasser au moins quelques fois. La brume continue jusque vers midi avec trois coups de sifflet de minute en minute, ce qui devient abasourdissant.

Nous devons voir la côte vers 5 h, et si bientôt la brume ne s'élève pas, nous devons rester en panne quelque part. Il y a encore trop d'eau pour jeter l'ancre, mais nous arrivons au point de l'élévation subite du fond de l'océan, de 10 000 pieds d'eau à 5 ou 600. De là à la côte, il y a au plus 15 heures, et le sondage commencera si la brume continue.

J'ai appris hier au soir une chose qui est une grande honte pour le gouvernement du Canada. Notre capitaine a fait, en mars dernier, un acte héroïque dont on ne paraît guère songer à le remercier au moins, et on devrait certainement faire beaucoup plus. Voici les faits, que les officiers de

bord confirment pleinement. Retournant en mars dernier d'Anvers à Philadelphie, par une après-midi de temps terrible, le capitaine fut informé qu'un *schooner* (petit vaisseau à deux mâts) paraissait être en détresse, l'*Union Jack* étant à mi-mât. Le capitaine s'approcha le plus possible, mais voyant les deux mâts debout et deux voiles dehors, il en conclut que l'on avait plutôt besoin de provisions que de secours contre un péril actuel. Il essaya de parler, mais le vent et la mer étaient terribles, et voyant que les gens du bord, qui le regardaient de la dunette, ne faisaient pas d'autre signal, il réfléchit un peu longtemps s'il continuerait sa route ou non. Le vent était favorable et il aurait fait magnifique route. D'ailleurs il était un peu en retard et cette compagnie-ci a un contrat pour le transport des malles des États-Unis et de Belgique. La raison pour laquelle les gens du *schooner* ne faisaient aucun signal, comme il l'a su plus tard, était qu'il ne leur restait rien pour en faire, tout ayant été emporté. Un de leurs mâts était cassé et devait tomber de minute en minute; l'autre suivrait certainement de près et, dans cette position désespérée, tout ce qu'ils purent faire fut de faire tourner leurs casquettes en l'air, ce qui voulait tout aussi bien dire « bonjour » que « venez à notre secours. »

– Après avoir réfléchi et consulté les officiers, me dit le capitaine, je me dis que je ne devais pas ainsi abandonner de pauvres malheureux qui seraient peut-être morts le lendemain, et je décidai to lay by, c'est-à-dire rester en panne près d'eux. La mer était absolument trop grosse pour mettre une embarcation à l'eau et mettre des hommes dedans, mais il y avait peut-être chance pour le lendemain.

– Dans de pareilles circonstances, me dit le *purser*, il n'y a pas dix capitaines de vaisseau qui eussent même songé un instant à passer la nuit là, car il n'y avait pas apparemment pour nous de danger imminent, vu que les deux mâts étaient encore debout. Néanmoins, cet homme-là a si bon cœur qu'il se décida à prendre sur lui la plus grave responsabilité.

Le *steamer* resta donc dans ces parages toute la nuit, ne faisant marcher la machine que pour ne pas s'éloigner trop. Les gens du *schooner* crurent que l'état de la mer avait empêché le capitaine de venir à leur secours, et renoncèrent à tout espoir quand l'obscurité leur cacha le *steamer* dont ils virent la lumière pendant quelque temps, puis finirent par la perdre de vue par la pluie qu'il faisait. Dans la soirée, ils perdirent leurs deux mâts, le *schooner* tomba dans le travers de la vague, ils durent s'attacher après le tronçon de mât qui leur restait et attendre la Providence. Pendant toute

cette nuit, la lame balayait le pont du *steamer*, plusieurs matelots faillirent être emportés, et une lame énorme défonça la chambre du capitaine, mouilla complètement tous ses livres et papiers, cartes nautiques, etc., emplit ses chronomètres et causa un dégât considérable. Le matin, on ne voyait plus le *schooner*, mais au lieu de continuer sa route, ce que 99 sur 100 eussent fait, le capitaine décida de le chercher. À 10 h, on ne l'avait pas encore vu et on le regardait comme assurément péri. Le capitaine donna néanmoins l'ordre de chercher une heure de plus, puis, après cela, de reprendre la route.

À 10 h trois quarts, on aperçut enfin le *schooner* sans ses mâts, et la mer étant encore furieuse, le capitaine demanda un équipage volontaire pour une des chaloupes. Officiers et matelots s'offrirent, on mit la grande chaloupe à l'eau avec de grandes difficultés, et on alla chercher les hommes dont le plus fort n'eût pas résisté trois heures de plus. Deux étaient à moitié morts de froid et de fatigue. Ils avaient été lavés toute la nuit par la lame, par une nuit assez froide. Quand la chaloupe revint au *steamer*, on avait organisé le sauvetage et on souleva les hommes un par un avec des câbles pour les hisser sur le pont par une poulie fixée au bout de la grande vergue. Il restait encore deux hommes dans la chaloupe, le 2^e officier et un matelot, et elle s'emplissait. Le roulis du vaisseau était si considérable que le 2^e officier put, de la chaloupe, passer son bras au-dessus d'un câble qui était à la hauteur de la garde du vaisseau (un des longs câbles qui maintiennent les vergues en position) et prenant son poignet en retour avec l'autre main, se faire enlever par le câble et déposer sur le pont. L'autre matelot en fit autant au roulis suivant, et on décida d'abandonner la chaloupe, la mer étant trop grosse pour perdre une minute de plus. Les hommes du *schooner* (moins un qui avait été emporté dans la nuit) furent donc sauvés grâce à l'humanité exceptionnelle du capitaine, qui perdit 18 heures à consommer cette belle action.

Ainsi voilà un homme qui a sauvé la vie à cinq citoyens de la confédération canadienne (le *schooner* était de Saint-Jean, N.B.) et cela en exposant son propre vaisseau à des avaries graves et exposant surtout la vie de ses propres hommes; qui a perdu ses propres papiers, quelques-uns très importants, pour accomplir un acte d'humanité; et il n'a pas encore eu, au bout de six mois, le semblant de remerciement. Voilà une bêtise du ministre de la Marine, pire à elle seule que toutes les autres qu'on lui a

reprochées avec raison. Nous passons pour des gredins et nous le méritons richement. Et il en a eu pleine connaissance, car voici ce qui s'est passé.

Les malheureux naufragés, une fois à Philadelphie, sont allés demander du secours au consul anglais qui leur a fourni les moyens de retourner chez eux, et il a ensuite prié le capitaine James de lui faire un rapport de l'affaire. Celui-ci lui fit transmettre par le *purser* du *steamer* la copie du journal du navire qui le récitait dans tous ses détails. Le consul se hâta de transmettre le tout à l'Amirauté anglaise, persuadé que le capitaine recevrait de suite un présent magnifique pour sa belle action. Mais l'Amirauté répondit immédiatement que cette affaire ne la regardait pas et qu'on avait de suite transmis les papiers au gouvernement du Canada. En effet, quelques jours plus tard, le consul anglais pria la compagnie de lui faire tenir un état des dommages encourus pendant cette nuit, et ce sur la demande du ministre de la Marine du Canada. La compagnie répondit tout simplement qu'elle n'avait aucune demande d'argent à faire, par suite d'un pur acte d'humanité de son capitaine qui, en ayant pris la responsabilité, avait seul droit à la récompense. On ne pouvait pas dire plus clairement à un homme : « Nous sommes au-dessus d'une demande de dommages pour quelques centaines de piastres, nous n'en voulons pas faire, mais remerciez au moins notre capitaine. » Eh bien, en quatre mois, M. Smith²⁵⁸ n'a pas trouvé le tour de lui écrire même une lettre de remerciement ! C'est absolument odieux. Depuis ce temps, trois capitaines anglais ont reçu des présents de l'Amirauté anglaise pour des services rendus dans des circonstances bien moins critiques, et je ne conçois absolument pas comment, connaissant bien toutes les circonstances, M. Smith reste avec tant de soin renfermé dans sa coquille. Des actes comme le sien méritent de magnifiques récompenses, car il arrive trop souvent que des capitaines de navire ne veulent pas perdre de temps à aider des malheureux. Quand le *steamer* français *L'Amérique* était désemparé et incapable d'avancer davantage, un grand navire à voile passa à moins d'un mille et ne fit pas la moindre attention à des signaux qu'il ne pouvait pas ne pas voir. Eh bien, voilà un homme qui perd vingt heures pour sauver des malheureux, qui s'expose à la censure pour cela, car enfin il n'était pas du tout sûr de les retrouver le

²⁵⁸ Albert James Smith (1822-1883) a été premier ministre du Nouveau-Brunswick. Au Parlement canadien, ministre de la Marine et des Pêcheries, de 1873 à 1878.

lendemain, et s'il ne les eût ni sauvés ni retrouvés au moins, il eût certainement été blâmé sévèrement d'un retard inutile pour un vaisseau qui n'était pas actuellement en état de naufrage quand il l'a vu; et on ne daigne pas même reconnaître sa belle action par un remerciement, si on juge un présent approprié trop coûteux; cela n'a réellement pas de nom, c'est tout bonnement une de ces grosses sottises qui montrent la complète incompetence d'un homme à remplir le poste qu'il occupe. M. Smith a fait bien des bêtises depuis qu'on a fait la faute de lui confier la Marine, mais je ne l'aurais pas cru capable de commettre celle-ci, qui est la preuve qu'il a aussi peu de cœur que de tête. On n'attend pas ainsi quatre mois pour remercier un homme d'un grand acte de dévouement, surtout quand on voit tant d'hommes sans cœur ne pas vouloir se détourner un instant de leur route dans des circonstances moins dangereuses.

Le capitaine James ne m'a pas dit un mot qui sente le désappointement. C'est une généreuse nature et un noble cœur qui ferait encore la même chose demain pour la seule satisfaction du devoir accompli; mais voir un homme comme lui traité avec cette indifférence, presque ce dédain, cela fait mal au cœur; et si M. Smith n'a pas la conscience de la criante injustice qu'il commet, quelqu'un devrait au moins en informer ses collègues. Il serait absolument honteux que la chose tombât d'elle-même et que ce bel acte d'humanité n'eût aucune récompense.

Je supplie M. Béique d'en parler à M. Jetté. Les renseignements que je donne ici sont absolument certains. J'ai lu l'extrait du journal du vaisseau qui a été communiqué à M. Smith, sur le journal même, et il y va de l'honneur du pays que quelqu'un s'en occupe. Si vous ne voulez pas encore dire que les renseignements viennent de moi, il est facile de donner à l'affaire la tournure qu'il faut, mais je serais au désespoir si personne ne voulait se donner la peine de mettre l'affaire sous les yeux de quelque ministre un peu moins suffisant et incompetent que M. Smith. Mon capitaine mérite mieux que de tomber en pareilles mains. Si, après un temps raisonnable, rien n'a été fait, je ferai certainement publier la chose dans le *Daily News* de Londres, avec l'information que le capitaine James n'a pas même reçu un remerciement du gouvernement canadien. Il me semble que si M. Jetté veut bien en parler à Huntington ou à Fournier, il trouvera moyen de faire remuer Smith, qui devrait avoir honte de n'avoir songé qu'à une indemnité que l'on ne demandait pas, et nullement à offrir un remerciement si grandement mérité. Et, dans le cas actuel, si on veut y mettre le moindre bon

sens, c'est d'un témoignage approprié qu'il s'agit, d'un présent magnifique, et non de quelques paroles écrites sur une feuille de papier qui coûtera un quart de sou! Je vous en prie, voyez à ce que quelque chose se fasse et le plus tôt possible.

La brume semblait nous laisser, mais à midi et demi un gros nuage est venu crever sur nos têtes et nous couvrir d'une pluie battante. Il y a eu à la fois pluie et brume, et le sifflet de recommencer sa musique abasourdissante. Le capitaine m'a dit en riant :

– Have you not a capital whisky ?

– Oh, my dear Captain, lui répondis-je, nous vous aimons bien mieux que votre musique, ce qui l'a fait beaucoup rire.

À une heure, la couleur de l'eau devient verte tout à coup, ce qui indique que nous avons laissé la partie profonde de l'océan, mais dans la Manche, elle n'est pas du tout aussi transparente qu'elle l'est en pleine mer, là où elle est verte aussi comme sur le banc de Terre-Neuve, et les mêmes reflets de lumière ne se voient plus. Nous nous amusons à voir danser et sauter les petits vaisseaux que nous rencontrons, dont nous ne voyons plus que les mâts quand ils sont dans la lame. Naturellement, étant plus près des côtes d'Angleterre, nous ne voyons pas celles de France, et quand nous pourrions les voir, il fera nuit. J'ai un peu hâte de remonter l'Escaut, qui est une rivière endiguée et sur laquelle on passe souvent à la hauteur des toits des maisons de la campagne.

Dimanche 3 [octobre]. Je me suis réveillé sur la mer du Nord, où l'eau est aussi boueuse que dans le Richelieu ou l'Yamaska en printemps. C'est une mer dont le fond est de boue glaiseuse, très peu profonde, à peine de 30 à 40 pieds d'eau, et il semble que l'on ne voudrait y laver ni son linge ni même ses mains.

À 11 h, nous sommes à Flessingue, à l'embouchure de l'Escaut. On y voit une centaine de maisons couvertes en tuiles rouges. Le pilote de la rivière est venu à bord avec deux de ses amis. Le *steamer* s'est engagé dans la rivière qui a trois lieues de large à son embouchure. De temps à autre, nous voyons une maison derrière une digue, et le sommet de la digue est à la hauteur du carré de la maison.

À 2 h, une pluie battante survient. Nous arrivons à 3 h dans le port, la pluie continue à torrents. Je viens avec quelques passagers à l'hôtel du Grand Miroir, maison d'une propreté recherchée, où l'on nous donne une table magnifiquement garnie pour 6 francs par jour, ou sur le pied de \$22

par mois, si on reste plus de huit jours. Tout est ici d'un bon marché fabuleux. Un Américain qui est venu à l'hôtel avec nous s'est acheté un joli parapluie de soie pour 10 francs, ou une piastre trois quarts. Je me suis acheté un chapeau de 12 francs, que j'aurais payé au moins \$4 à Montréal. Nous sommes sortis quatre, dans la soirée, et avons pris un verre d'anisette excellente dans un estaminet. Quand nous avons demandé le prix, c'était deux sous le verre, ce qui en coûte 15 à Montréal, et 25 à N.Y. Une demi-bouteille de gin m'a coûté 15 sous, et coûte, même qualité, 45 à Montréal. Quand on nous a demandé deux sous pour nos verres d'anisette, l'Américain a dit au garçon :

– Well, here, no joke, how much is it ?

– Ten centimes, Sir.

– Ah, that's right, et il allait payer dix sous. Mais je lui dis que ten centimes, c'était bien deux sous. Il n'en revenait pas, et nous éclatâmes tous de rire au grand ébahissement du garçon, qui ne comprenait pas que nous riions d'un prix si ridicule pour nous.

Lundi. Deux de mes compagnons de traversée et d'hôtel sont les deux étudiants dont je t'ai parlé plus haut. Je leur ai fait aujourd'hui, toujours par une pluie battante, les honneurs de la ville.

Nous étions à l'hôtel à 4 h. Le cocher qui nous y a amenés m'a demandé 4 francs, un franc par personne pour nous et nos malles, six grosses malles en tout, qu'il a logées sur le haut et le devant de son cab. Nous lui avons donné 6 francs et il ne savait plus comment nous remercier.

Nous avons fait porter nos malles dans nos chambres et avons pris de suite le chemin de la cathédrale, que je me faisais grande fête de revoir. Je l'ai trouvée plus merveilleuse que jamais. Cette forêt de colonnes si énormes et si élancées, ces nefs si élégantes, cette grande nef si prodigieusement haute, ces marbres, ces monuments, ces tableaux, tous de grands maîtres, tout cela m'a saisi à la gorge en quelque sorte et j'étais ébloui et enchanté. Je l'avais vue il y a 32 ans et je ne l'ai certainement pas comprise alors comme je l'ai comprise aujourd'hui. Ce matin, nous y sommes retournés à 8 h, mais pour en ressortir de suite, car nous ne pouvions voir les deux grands tableaux de Rubens qu'à midi. Nous sommes donc allés à l'église Saint-Jacques, une des plus riches en marbre et en statues qui existent. C'est un grand musée par elle-même.

À 10 h, il nous a fallu aller, à la pluie, au bureau des *steamers* pour avoir les billets pour Rome des deux étudiants. Un malentendu nous a fait

envoyer beaucoup plus loin; il a fallu revenir; explications sans fin, puis excuses de nous avoir fait courir, ce qui ne nous séchait pas, car nous étions mouillés. Il nous a fallu aller changer, puis retourner à l'église Saint-Paul, aussi riche en marbres que celle de Saint-Jacques. Il y avait jubilé, office, musique superbe.

Mes deux Américains comprennent maintenant ce que c'est qu'une église et voient bien que ce n'est pas de deux siècles que les églises d'Amérique peuvent se flatter d'égaler celles d'Europe. Le fait est que c'est impossible, car aurions-nous les artistes, comme il faudrait les payer dix fois plus qu'on ne payait les vrais grands artistes d'autrefois, on n'y suffirait plus.

À midi précis, nous rentrions à la cathédrale et moyennant un franc par tête on nous montra les deux grands tableaux. Celui de l'Élévation en croix est remarquable par le mouvement, la vie, la vérité des chairs, des muscles, l'énergie prodigieuse des couleurs qui sont sur cette toile depuis 250 ans, mais il n'est pas encore l'égal de la Descente de croix. Celui-ci est un tableau presque unique. Tout y est vrai et admirable. D'une certaine distance, dans une des petites nefs, il a le plus merveilleux relief que j'aie jamais observé dans un tableau. Tous les personnages sont sortis de la toile; c'est comme un morceau de sculpture, surtout avec une lunette. Deux artistes le copiaient. Assez bonnes copies, mais le relief n'y était pas. Loin de l'original, ils seront passables, à côté de lui ils étaient écrasés et semblaient aplatis sur la toile. J'ai fait remarquer cette énorme différence aux deux étudiants qui n'en revenaient pas.

Nous avons aussi visité le musée, très riche en tableaux, des grands maîtres flamands. Mais nous n'y avons été qu'une heure et il faut trois jours au moins pour avoir un peu le temps d'apprécier.

J'y retournerai plusieurs fois, car ces merveilles d'art me passionnent plus que jamais. Je vois d'ailleurs que je les comprends mieux qu'autrefois.

Je crois qu'en voilà une raisonnablement longue. J'espère qu'elle ne t'ennuiera pas. Je n'ai eu d'autre idée que de converser avec vous, et je continuerai la semaine prochaine. J'écris à 9 h, et j'espère que vous avez dû recevoir mon télégramme envoyé par Fall River.

Je t'embrasse et ta maman de toute l'énergie de mon âme et de mon cœur.

Ton papa



Table et sources des lettres

1834 – 17 octobre – Texte pour la Société littéraire

Collection Béique

1835 – 10 juin – À Amédée Papineau

MMC, P010/B6,1

1837 – 20 septembre²⁵⁹ – À Rosalie Papineau-Dessaulles

Collection Béique

1837 – 11 novembre – À Rosalie Papineau-Dessaulles

Collection Béique

1837 – 12 novembre – À Rosalie Papineau-Dessaulles

Collection Béique

1838 – 6 juillet – À Rosalie Papineau-Dessaulles

Collection Béique

1838 – 8 juillet – À Rosalie Papineau-Dessaulles

Collection Béique

1838 – 10 juillet – À Rosalie Papineau-Dessaulles

Collection Béique

1838 – 15 juillet²⁶⁰ – À Rosalie Papineau-Dessaulles

Collection Béique

1838 – 20 juillet – À Rosalie Papineau-Dessaulles

Collection Béique

1838 – 29 septembre – À Amédée Papineau

MMC, P010/B6,1

²⁵⁹ Contient une lettre de LAD à Denis-Benjamin Papineau.

²⁶⁰ Une deuxième partie, de la main de Julie Bruneau-Papineau.

- 1839 – 5 mars – À Amédée Papineau
BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1
- 1839 – 9 avril – À Amédée Papineau
BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1
- 1839 – 19 mai – À Amédée Papineau
MMC, P010/B6,1
- 1839 – 16 août – À Rosalie Papineau-Dessaulles
Collection Béique
- 1839 – 25 août – À Rosalie Papineau-Dessaulles
Collection Béique
- 1839 – 12 septembre²⁶¹ – À Rosalie Papineau-Dessaulles
Collection Béique
- 1839 – 29 septembre – À Denis-Éméry Papineau
AVM, CA M001 BM007-1-D08-P0016
- 1839 – 16 octobre – À Rosalie Papineau-Dessaulles
Collection Béique
- 1839 – 16 octobre – À Amédée Papineau
MMC, P010/B6,1
- 1839 – 29 octobre – À Louis-Joseph Papineau
BAnQ-VM, CLG1 S7 – 1516
- 1839 – 26 décembre²⁶² – À Amédée Papineau
BAC, MG24, K58, Vol. 1, fonds Westcott
-
- 1840 – 10 janvier – À Lactance Papineau
MMC, P010/B7,1
- 1840 – 26 janvier – À Louis-Joseph Papineau
BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1516
- 1840 – 4 mai – À Lactance Papineau
MMC, P010/B7,1
- 1840 – 5 octobre – À Lactance Papineau
MMC, P010/B7,1
-
- 1841 – 7 octobre – À Lactance Papineau
MMC, P010/B7,1

²⁶¹ Une deuxième partie, de la main de Louis-Joseph Papineau.

²⁶² Une deuxième partie, de la main d'Ignace Robitaille.

- 1841 – 27 octobre – À Lactance Papineau
MMC, P010/B7,1
- 1841 – 13 novembre – À Amédée Papineau
MMC, P010/B6,1
- 1841 – 14 décembre – À Amédée Papineau
MMC, P010/B6,1
-
- 1842 – 3 avril – À Amédée Papineau
MMC, P010/B6,1
BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1516
- 1842 – 6 avril – À Amédée Papineau
MMC, P010/B6,1
BAnQ-VM, P7/1, 7/7-96
- 1842 – 27 avril – À Lactance Papineau
MMC, P010/B7,1
- 1842 – 5 juillet – À Amédée Papineau
MMC, P010/B6,1
- 1842 – 13 juillet – À Amédée Papineau
MMC, P010/B6,1
- 1842 – 6 août – À Eugénie-Rosalie Dessaulles
Collection Béique
- 1842 – 1^{er} septembre – À Lactance Papineau
MMC, P010/B7,1
- 1842 – 7 septembre – À Lactance Papineau
MMC, P010/B7,1
- 1842 – 8 octobre – À Rosalie Papineau-Dessaulles
Collection Béique
- 1842 – 18 octobre – À Eugénie-Rosalie Dessaulles
Collection Béique
- 1842 – 16 novembre – À Rosalie Papineau-Dessaulles
Collection Béique
- 1842 – 26 novembre – À Louis-Joseph Papineau
MMC, P010/B3,3
- 1842 – 2 décembre – À Eugénie-Rosalie Dessaulles
Collection Béique
- [1842] – 23 décembre – À Louis-Joseph Papineau

BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1516

1843 – 1^{er} janvier – À Eugénie-Rosalie Dessaulles

Collection Béique

1843 – 3 février – À Rosalie Papineau-Dessaulles

Collection Béique

1843 – 23 mars – À Eugénie-Rosalie Dessaulles

Collection Béique

1843 – 24 mars – À Louis-Joseph Papineau

BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1516

1843 – 11 octobre – À Louis-Joseph Papineau

BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1516

1843 – 26 décembre – À Louis-Joseph Papineau

BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1516

1844 – 22 février – À Lactance Papineau

Collection Béique

1844 – 26 mars – À Louis-Joseph Papineau

BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1516

1845 – 21 novembre – À Rosalie Papineau-Dessaulles

MMC, P010/A4,8

1847 – 10 mars – À Amédée Papineau

BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1

1847 – 6 mai – À Rosalie Papineau-Dessaulles

MMC, P010/A4,8

1847 – 4 juillet – À Zéphirine Thompson

BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 4

1847 – 8 août – À Amédée Papineau

MMC, P010/B6,1

1847 – 11 août – À Louis-Joseph Papineau

MMC, P010/B3,3

1847 – 23 octobre – À Amédée Papineau

MMC, P010/B6,1

1848 – 24 juillet – À Louis-Joseph Papineau

BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1849 – 27 mai – À Zéphirine Thompson
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 10

1851 – 19 décembre – À Rosalie Papineau-Dessaulles
MMC, P010/A4,8

1853 – 30 mars – À Louisa Trudeau
BAnQ-VM, P7, S1, D134

[1854 – 10 mars] – À Augustin-Cyrille Papineau
BAnQ-VM, P7, S1, D134

1854 – 26 septembre – À Louis-Joseph Papineau
BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1857 – 14 juin – À Louis-Joseph Papineau
MMC, P010/B3,3

[1857 – 14 juin] – À Louis-Joseph Papineau
BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1517

1857 – 7 juillet – À Louis-Joseph Papineau
MMC, P010/B3,3

1857 – 27 juillet – À Louis-Joseph Papineau
MMC, P010/B3,3

1857 – 3 août – À Amédée Papineau
MMC, P010/B6,1

1857 – 5 août – À Amédée Papineau
MMC, P010/B6,1

1858 – 7 juin – À Zéphirine Thompson
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 15

1858 – 16 septembre – À Louis-Joseph Papineau
MMC, P010/B3,3

[1859?] – Acrostiche à Fanny Leman
MMC, P010/A10,02

1859 – 3 février – À Zéphirine Thompson

BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 16

1860 – 26 juillet – À François-Samuel Mackay

BAnQ-VM, P7, S1, D38

1862 – 4 mai – À Caroline Dessaulles

BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 18

1863 – 29 mars – À Angelle Cornud

BAnQ-VM, P7, S1, D38

1863 – 30 juillet – À Éléonore-Adélaïde Taschereau

AVM, CA M001 BM007-1-D08-P0016; 1G3946, D 40129

1863 – 13 août – À Éléonore-Adélaïde Taschereau

AVM, CA M001 BM007-1-D08-P0016; 1G3946, D 40128

1864 – 27 avril – À Augustin-Cyrille Papineau

BAnQ-VM, P7, S1, D134

1864 – 23 juin – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

1864 – 1^{er} août – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

1864 – 5 août – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

1864 – 23 août – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

[1864] – 13 octobre – À Hector Bossange

AVM, CA M001 BM007-1-D08-P0016; 1G 3946, D 40127

1864 – 17 octobre – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

1864 – 21 octobre – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

1866 – 22 février – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

1866 – 11 mars – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

1866 – 28 avril – À Fanny Leman

- MMC, P010/A9,5
 1866 – 22 juillet – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
 1866 – 9 septembre – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
 1866 – 17 octobre – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
 1866 – 11 novembre – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
 [1866 – 21 novembre] – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
- 1867 – 5 février – À Godfroy Papineau
 BAnQ-Q, P417/13; 8.1
 1867 – 19 février – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
 1867 – 24 février – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
 1867 – 9 mars – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
 1867 – 26 mars – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
 1867 – 20 juillet – À Louis-Joseph Papineau
 MMC, P010/B3,3
 1867 – 12 septembre – À Louis-Joseph Papineau
 BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1516
 1867 – 27 octobre – À Louis-Joseph Papineau
 BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1516
 1867 – 27 décembre – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
- 1868 – 22 mai – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
 1868 – 31 juillet – À Fanny Leman
 MMC, P010/A9,5
 1868 – 15 août – À Caroline Dessaulles
 BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 23

1868 – 25 août – À Zéphirine Thompson

BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 24

1868 – 2 septembre – À Zéphirine Thompson

BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 25

1868 – 13 octobre – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

1869 – 28 mars – À Augustin-Médard Bourassa

BAnQ-VM, CLG65, S1, D75

1869 – 3 septembre – À Louis-Joseph Papineau

BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1517

1869 – 15 novembre – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

[1870 – juin] – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

1870 – 7 août – À Louis-Joseph Papineau

MMC, P010/B3,3

[1871 – 26 septembre] – À Zéphirine Thompson

BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 29

1871 – 29 septembre – À Philippe-Napoléon Pacaud

BAnQ-VM, P7, S1, D100

Ancienne cote: BAnQ-VM, P 7/13

(copie)²⁶³ BAnQ-VM, CLG1, S7 – 1517

1871 – 12 octobre – À Victor Rousselot

BAC, MG24, K8, fonds Westcott

1872 – 3 janvier – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

1873 – 20 février – À Fanny Leman

MMC, P010/A9,5

²⁶³ Note sur la copie : « Copie fournie par M. l'abbé Jacques Papineau, secrétaire particulier de Mgr Georges Gauthier, archevêque de Montréal. 5 février 1926. » Jacques Papineau est un petit-fils d'Augustin-Cyrille Papineau.

- 1874 – 10 janvier – À Maurice Laframboise
CHSH, CH497/S4/SS1/D1/001, fonds Famille Laframboise
- 1874 – 8 mars – À Fanny Leman
MMC, P010/A9,5
- 1875 – 16 avril – À Caroline Dessaulles-Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 97
- 1875 – 19 avril – À Frédéric-Liguori Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 98
- [1875] – 23 [avril] – À Frédéric-Liguori Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 98 (suite)
- 1875 – 23 avril – À Caroline Dessaulles-Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 99
- 1875 – 7 mai – À Caroline Dessaulles-Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 100
- 1875 – 14 mai – À Caroline Dessaulles-Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 101
- 1875 – 11 juin – À Caroline Dessaulles-Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 105
- 1875 – 18 juin – À Caroline Dessaulles-Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 106
- 1875 – 5 juillet – À Caroline Dessaulles-Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 109
- 1875 – 16 juillet – À Caroline Dessaulles-Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 110
- 1875 – 23 juillet – À Caroline Dessaulles-Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 111
- 1875 – 1^{er} août – À Zéphirine Thompson
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 113
- [1875 – Août] – À Augustin-Cyrille Papineau
BAnQ-VM, P7, S1, D134
- [1875] – 12 [septembre] – À Zéphirine Thompson
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 114
- 1875 – 20 septembre – À Caroline Dessaulles-Béique
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 115

TABLE

Sigles	7
Introduction	9
LETTRES INÉDITES	13
Table et sources des lettres	417

Imprimé au Québec
En juillet 2024